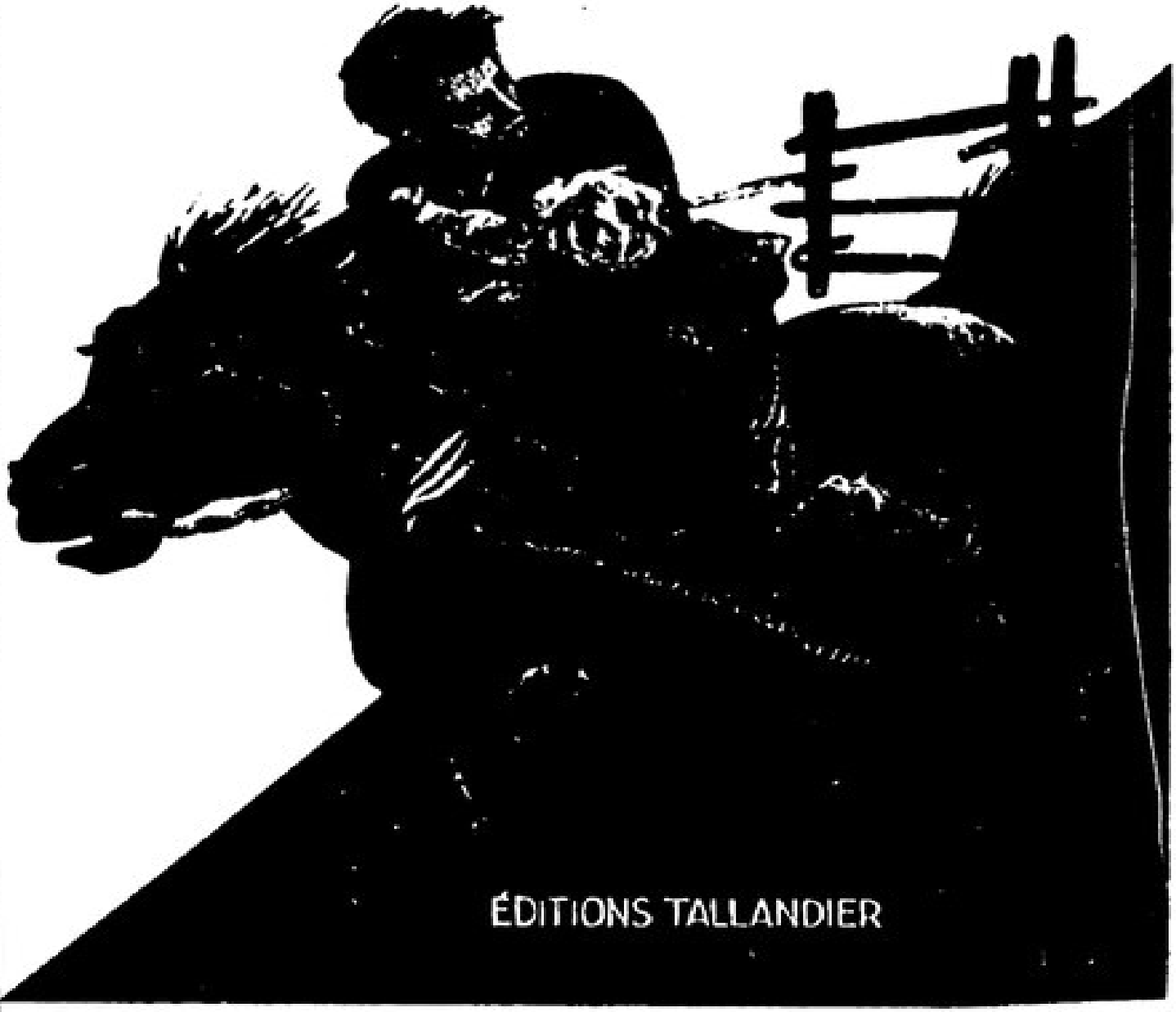
ŒUVRES DE PAUL D'IVOI

Jud Allan Roi des Gamins



ÉDITIONS TALLANDIER

Jud Allan, roi des gamins

Paul d’Ivoi

Jules Tallandier, Paris, 1935

Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026

TABLE DES MATIÈRES

(ne fait pas partie de l'ouvrage original)

PREMIÈRE PARTIE

I La Photographie magique
II L'Engrenage du merveilleux
III Le Diable s'en mêle
IV Gamme d'émotions
V Un magicien et un ami
VI Le Septième
VII Un milliardaire
VIII Passez Marquis ! Passez muscade !
IX Washington-City
X L'Autre Lilian
XI La Voix mystérieuse
XII Le Journal de Jud
XIII Le Serment du chevalier vagabond

DEUXIÈME PARTIE

I *Chapitre premier*
II Le Diable semble rentrer en scène
III La Roche tarpéienne
IV Les Lads contre les bandits
V L'Affaire des barres d'or
VI L'Affaire des diamants
VII La Chasse à l'homme
VIII La Course des « Chevaux de feu »

IX Le Sorcier El Dieblo
X Le Mort vivant
XI Les Volontés se croisent
XII Fiançailles tragiques
XIII Le Revolver épargné, le mot tue
XIV Le Banquet noir

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

LA PHOTOGRAPHIE MAGIQUE

— J'ai tenu à vous montrer cette lettre de France, afin de vous assurer du paiement prochain de ma dette.

— *Santa Virgen*, je ne presse point le señor. Quelle *posadera* (aubergiste) ne serait pas heureuse d'être créancière d'un aussi élégant cavalier ?

Et la posadera, ainsi qu'elle s'appelait elle-même, robuste matrone des confins de Léon et d'Estramadure, grasse et sale à souhait, décocha à son interlocuteur un de ces regards que célèbrent toutes les guitares d'Espagne.

Celui-ci eut un léger haussement d'épaules.

— Enfin, dame Olinda, sous peu de jours je m'acquitterai.

C'était un congé. L'aubergiste se dirigea vers la porte, laissant son débiteur seul.

Un élégant cavalier, comme l'avait dit la maritorne. De stature moyenne, souple et nerveux, les cheveux châtains, de même que la moustache fine, les yeux mobiles et rieurs, le nez impeccable, le jeune homme, portant vingt-cinq à vingt-six ans, conservait, sous son costume de touriste quelque peu défraîchi, une distinction, une « race » bien rares à notre époque. Sa présence surprenait dans cette chambrette blanchie à la chaux, auprès de ce lit boiteux, couvert d'une « indienne » fanée, de cette table de bois blanc et de ces escabeaux grossiers… On sentait qu'elle était le résultat d'un naufrage social.

Il avait jeté sur la table l'enveloppe et la lettre qu'il montrait un instant plus tôt à la posadera Olinda.

L'enveloppe, au timbre de France, portait la suscription suivante :

Marquis Pierre de Chazelet,

Posada del Cid
Route d'Avila-Béjar-Plasencia

Province de Salamanque (Léon)
District d'Avila.

(Espagne)

Après un moment, il se laissa tomber sur un escabeau, et les coudes appuyés à la table, il relut machinalement l'épître étalée devant lui.

« Mon cher Pierre,

« Parole, ton mot éploré m'a rempli de pitié. J'ai cru te voir, avec ton complet élimé, dans cette auberge de muletiers perdue sur la rive escarpée du torrentueux Tormès, au milieu du dédale montagneux de la sierra de Grados.

« C'est horrible d'avoir palpé deux millions, à sa majorité, et de se trouver ainsi, à vingt-six ans, ruiné, se cachant de ses créanciers dans un tel décor.

« Brrr ! Cela me fait froid ! Enfin ! j'imiterai ton courage. Tu t'es amusé royalement, dis-tu, et n'as aucun regret. Passons aux nouvelles de Paris qui t'intéressent.

« Ton appartement, tes collections ont été vendus, pas mal, prétend le commissaire-priseur. Toutes dettes payées, frais soldés, il te restera une dizaine de mille francs que, d'ici à quelques jours, je pourrai, à ton choix, te remettre à ton arrivée à Paris, ou t'expédier à ton terrier del Cid.

« Opinion personnelle. À ta place, je rentrerais à Paris, où tes amis se feraient une joie de te trouver un poste acceptable. Moi, personnellement, je serais ravi de te revoir.

« Ordonne la marche, je me conformerai.

« Toujours ton dévoué.

« Signé : F. Morand.

« *P.-S.* — À propos, je viens d'être promu major… ; j'en ai profité pour déménager. Écris-moi, désormais, 64, boulevard de Port-Royal, tout à côté du Val-de-Grâce, mon office de travail. Tibi. F. M. »

— Brave Morand, murmura le jeune homme… Une amitié fidèle, dont je ne suivrai d'ailleurs pas le conseil…

Et, avec un geste sec :

— Rentrer à Paris, subir la pitié fastueuse d'anciens compagnons de fête. Non, non, petit marquis de Chazelet, tu as mauvaise tête ; tu ne saurais faire cela.

Il demeura un instant pensif, puis, résolument :

— J'ai dévoré, comme disent les bonnes gens, une fortune ; je me dois d'en réédifier une autre. Dix mille francs c'est peu, mais courage, volonté et Amérique, c'est beaucoup. Je suis désormais un chercheur de dollars… et comme mes ancêtres pourraient, dans un monde meilleur, juger piteuse une enseigne ainsi conçue : *Marquis Pierre de Chazelet, chercheur de dollars*, je cesserai d'être marquis, je deviendrai Chazelet tout court, un joli nom plébéien. Mais dans les jours d'ennui, de rancœurs, de tristesse, je me souviendrai de notre devise guerrière, et je murmurerai pour moi seul : *Chazelet, chasse-les !*

Il se leva brusquement, remit la lettre de Morand sous son enveloppe qu'il glissa dans sa poche, puis, gaiement :

— Chasse-les de suite, petit marquis. Tu es assuré du lendemain immédiat. Une longue promenade dans la montagne rétablira l'équilibre de tes esprits.

Et, ramenant le sourire sur ses lèvres, il se dirigea vers la porte…

Celle-ci s'ouvrait sur un couloir étroit, lequel, dix pas plus loin, se coudait à angle droit et se raccordait à un escalier aux marches hautes et raides, accédant en pleine salle commune de la posada.

Des voix, rudes, gutturales, sonnaient en bas. Un instant, le marquis écouta, puis, hochant la tête :

— Des *arrieros* (muletiers), fit-il. Ils sont peut-être plus heureux que moi.

Il eut un mouvement d'épaules impatient.

— Oh ! pas de *lamento*, ami Pierre. Ce genre de musique n'est acceptable que sur violoncelle. Il est bon pour les oisifs, mais toi qui vas devenir un businessman, un Américain agissant, tu dois rythmer ta marche sur celle des affaires. *Time can be money, no mourn* (le temps peut être de l'argent, non des lamentations). *All right !*

Et il mit délibérément le pied sur la première marche.

À mesure qu'il descendait, le bruit augmentait.

De nouveau, il s'arrêta. Quelques mots lui avaient appris que l'on parlait de lui.

— *Carrabane !* (juron du Léon) disait un organe jovial ; la belle Olinda dédaigne les muletiers. Ses yeux noirs se fatiguent à contempler le Français du premier… Je pense que bientôt la posada del Cid aura un maître.

— Ah ! qu'il est bête, Perez Caldero, riposta l'hôtesse. Est-ce qu'un hidalgo de France, un marquis, épouserait une pauvre posadera ?

— Ah ! ah ! elle avoue, camarades. S'il le désirait, Olinda *tendrait le doigt à l'anneau d'or* (locution du pays, se marier).

— Eh ! grommela l'aubergiste, ami Pedro, si l'on t'offrait une étoile, la refuserais-tu… ou seulement une outre de vin de Tolima ?

Un éclat de rire homérique accueillit la réplique… Forte de son succès, Olinda continua :

— Par la Madone, une honnête posadera n'a-t-elle plus le droit de préférer à des gens qui lui parlent sans respect, un étranger poli, observant la déférence que tout caballero doit à une faible femme.

La faible femme pesait près de cent kilos.

— Là, là, Olinda la faible, Olinda la diaphane, plaisanta celui qu'elle appelait Perez Caldero, j'ai voulu simplement te rappeler le proverbe de Catalogne : *à langue dorée, escarcelle vide*. Depuis sept années que je

circule de Léon en Castille avec mes mules, et que je me repose chaque fois dans cette maison, je suis ton ami. Je ne veux pas qu'un étranger te ruine.

— Prétends-tu dire qu'il ne me paiera pas ?

— J'en ai peur.

— Eh bien, rassure-toi, Perez… Ce gentilhomme a reçu une lettre de France, ce matin, et il a eu la délicatesse de me la communiquer. On lui annonce l'envoi de dix mille francs, ce qui, au cours actuel du change, fait une somme de dix mille huit cents pesetas, et comme il me doit cent ou cent vingt piécettes…

— Plutôt cent vingt, interrompit Caldero.

— Plutôt, comme tu dis, insupportable bavard. Plût à la Virgen d'Avila qu'il fût mon débiteur de dix fois plus.

Les rires reprirent de plus belle.

Pierre de Chazelet, amusé par ce dialogue surpris au vol, descendit les quelques degrés qui le séparaient encore du sol de la salle commune.

À sa vue, la demi-douzaine d'arrieros, rassemblés autour de la table graisseuse, devinrent subitement graves.

Olinda se précipita au-devant de son hôte.

— Vous sortez, señor hidalgo ?

— Oui, dame Olinda, j'ai l'intention de faire une longue promenade dans la montagne.

— Par San Ligarête, qui, les jambes coupées, marchait encore !… Voilà une idée, car le Grados est beau à voir.

Tous se retournèrent vers Perez, lequel entrait ainsi dans la conversation.

Le muletier, un robuste gaillard au regard futé, continua :

— Je me mets en route dans cinq petites minutes. Mes mules sont à vide (sans charge), et si le señor voulait honorer l'une d'elles de sa clientèle, je le conduirais au Paso de Castille, d'où l'on jouit d'une des plus belles vues de l'Espagne.

Les assistants se regardèrent. On eût cru que leurs yeux échangeaient des lueurs satisfaites, mais peut-être n'était-ce là qu'une idée.

Le marquis, lui, répondit sans fausse honte par le dicton espagnol :

— Le *rico hombre* (homme riche) peut disposer de *quatre* pieds, le pauvre doit se contenter de *deux*.

— Le señor ne m'a pas compris, s'écria vivement le muletier. Je passe en Castille pour y prendre un chargement… Que le señor accepte ou non mon offre, je dois parcourir le chemin. S'il lui plaît de ne pas repousser l'amabilité d'un arriero, continua Perez avec cette emphase un peu théâtrale particulière aux citoyens espagnols, même les plus modestes, l'une de mes mules est à vous.

Et comme Pierre hésitait, craignant de froisser son obligeant interlocuteur, celui-ci acheva, clignant de la paupière d'un air malin :

— Je conçois, le señor est fier ; il lui coûte de ne pouvoir répondre à une gracieuseté par une autre. Eh ! qu'à cela ne tienne ! Tous les jours ne sont point vides de piécettes. Si la pluie d'argent tombe dans sa poche, il lui suffira de laisser un petit souvenir pour moi, que dame Olinda me remettra à mon prochain voyage. Ainsi la noble hésitation du señor peut disparaître.

Cette fois, Pierre se prit à rire franchement.

— Dans ces conditions, j'accepte.

De fait, le jeune homme, désireux avant tout de se distraire de ses pensées *couleur de suie*, selon l'expression usitée à Béjar, ne pouvait rêver un compagnon plus assorti à ses souhaits. La faconde de Perez Caldero, son insouciant bavardage, ne devaient pas laisser au marquis la possibilité de se replonger dans ses réflexions moroses.

Un quart d'heure plus tard, tous deux, à califourchon sur des mules vigoureuses, suivis d'une douzaine de quadrupèdes de même espèce, qui marchaient librement dans les traces des bêtes de tête, s'éloignaient de la posada, en longeant la faille au fond de laquelle bouillonne le Tormès.

Si l'une des mules s'écartait, il suffisait à Caldero d'un clappement particulier de la langue, et l'animal se hâtait de rejoindre le gros de la *manada* (troupeau).

Le spectacle était sévère et superbe.

Partout des rocs, des pointes, des cimes, des crêtes bornaient la vue, offrant cette particularité étrange que les pentes tournées vers le nord se

paraient de plaques vertes de végétation, tandis que celles qui regardaient le sud, n'offraient aux yeux que des rocs dénudés, stériles, brûlés par les vents chauds que l'Afrique souffle sur l'Europe.

Le chemin s'élevait peu à peu, serpentant à travers le chaos montagneux. Avec une verve intarissable, Perez contait sa vie, les anecdotes recueillies au cours de ses voyages. Carlistes, bandits, mendiants, gitanos, miquelets se mêlaient dans ses récits, entrecoupés d'indications du pays, ou d'encouragements à son compagnon.

— Quelle chaleur, señor ; un savant, que j'ai conduit un jour à Avila, s'est donné la peine de m'expliquer que sous la terre, il y a du feu… Catalane ! Cela se sent… Quoique, à vrai dire, le soleil qui tape sur les rochers suffise, lui aussi, à expliquer cette température d'étuve.

Puis, insinuant :

— Au retour, vous aurez moins chaud… Le soleil descendra vers l'horizon, et les pics vous feront de l'ombre… Au surplus, en montant, on met trois heures à atteindre la passe de Castille. Il ne vous en faudra que deux, pour redescendre à pied à la posada del Cid.

Le marquis soutenait la conversation au début, maintenant il ne répondait plus. Alourdi par la température, aveuglé par la clarté éblouissante qui, tombée de l'astre ardent, se brisait sur les rocs en multiples ricochets, bercé par le pas régulier de sa monture, il avait l'impression d'effectuer une chevauchée de rêve.

Massifs granitiques, sentiers rocailleux, ponts hardis jetés sur les crevasses aux profondeurs noyées d'ombre, tout cela se présentait à ses yeux sous une forme flou, presque immatérielle, comme si un voile de brume s'était interposé entre les objets et lui.

Le brusque arrêt de sa mule le secoua, le rappelant à la réalité.

— Qu'est-ce ? balbutia-t-il, en promenant autour de lui un regard effaré.

Il vit Perez Caldero, à deux pas de lui.

— Nous sommes au col de Castille, señor… Voyez, là, en avant de vous, l'Estrémadure, et au loin, la vieille Castille.

En effet, la passe coupait la montagne ainsi qu'un créneau géant. À mille pieds au-dessous de lui, Pierre apercevait les plaines bossuées de mamelons

de l'Estrémadure, et plus loin, le plateau désertique, raviné, de la vieille Castille aux rochers jaunes, donnant au paysage, sous l'intense radiation solaire, un horizon d'or.

Ce décor étrange, presque invraisemblable, du plateau central espagnol, fait de lignes heurtées, d'une orgie de couleurs crues, qui semblent atteindre l'extrême limite des sensations permises à la vision humaine, le laissait sans voix, sans pensée. Parvenu à un certain degré de vibration artistique, l'homme garde le silence. Les mots, faibles comme nous-mêmes, leurs inventeurs, ne sauraient exprimer que les admirations modérées… ou simulées.

Sans en avoir conscience, le marquis mit pied à terre, se laissa secouer la main par Perez Caldero. Il eut la perception vague que le muletier s'éloignait avec sa manada, et qu'au tapotement des fers sur la roche succédait le silence quasi religieux des cimes.

Il regardait, non pas seulement de tous ses yeux, mais de tout son être, éprouvant cette griserie distillée par l'air pénétrant des hauteurs, par l'illumination féerique de l'immense panorama.

— Lumière d'or, *rico hombre* (riche homme, équivalent de gentilhomme) ; lumière d'or, rêve et réalité de la vie !

Ces paroles bizarres frappent les oreilles de Chazelet. Comme le caillou soulevant en lames la surface calme d'un étang, les mots déterminent des mouvements d'âme. Le marquis promène autour de lui le regard incertain d'un dormeur qui s'éveille. Il doute du témoignage de ses sens ; sa pensée était si loin de la terre.

Il ne voit personne, et cela lui semble tout naturel. Mais la voix reprend :

— Demain… demain attire les regards des humains, mais demain se cache sous un voile, sous un voile que la sage Ramrah peut soulever.

Suivant la direction du son, le marquis distingue enfin la personne qui parle.

Il ne l'a point remarquée, lorsqu'il est arrivé, parce qu'elle était accroupie dans l'ombre bleuâtre d'un bloc rocheux.

Auprès d'elle une marmite de métal chante sur un foyer, dressé entre des pierres.

C’est une femme âgée, au teint rouge brun, dont la face ridée est trouée par deux yeux noirs qui jettent des flammes.

Une cape rouge couvre sa tête, ses épaules, et tombe en plis lourds sur une jupe de ton neutre, sous laquelle paraissent ses pieds nus, petits, délicats de forme, pieds de duchesse, attribués par le hasard à une vieille gitana.

Car, cela ne saurait faire doute pour Pierre, il a en face de lui une gitane, une de ces bohémiennes errantes, voyageuses inlassables à travers les campagnes, jeteuses de sorts, diseuses de bonne aventure, péripatéticiennes de la superstition humaine, rançonnant qui les croit, volant qui les repousse.

Elle considère fixement le Français.

Ses lèvres s’agitent comme si elle murmurait une incantation intérieure.

Et sous les rayons noirs jaillissant de ses paupières, le jeune homme ressent un malaise inexplicable. Il fait un mouvement pour échapper à l’emprise de la singulière créature.

Mais elle étend la main, sa voix se fait quémandeuse et persuasive.

— Riche homme, dit-elle, demande l’avenir à la voyante Ramrah.

La phrase dissipe le charme. C’est dans un frisson de rire qu’il répond :

— La voyante voit mal ! Le riche homme qu’elle sollicite n’a point de quoi payer ses prédictions. La machine pneumatique du destin a fait le vide dans ses poches.

Mais tandis qu’il raille, la gitana s’est approchée de lui. Elle le regarde d’un air pensif, et comme se parlant à elle-même :

— Le destin s’amuse. Lui aussi s’exerce à dérouter l’esprit des hommes, seulement il ne saurait tromper Ramrah.

Pierre ne cherche point à cacher l’étonnement né chez lui de cette affirmation. La femme hoche la tête, puis doucement :

— Interroge cependant, Ramrah te répondra.

— Mais, commence-t-il, je t’affirme, pauvre gitana, que je n’ai…

— Pas un maravédis vaillant ; j’en suis sûre, puisque tu l’as déclaré et que tu ne peux mentir.

Du coup, le marquis demeura muet. Certes, la réplique de la bizarre créature est aimable, mais elle est surtout vraie. Le mensonge est l’indice de

la lâcheté morale ; comme tous les êtres courageux, de Chazelet en a horreur.

— Interroge Ramrah, poursuit la bohémienne… Elle te fera crédit. Le jour seulement où ton destin sera accompli, elle viendra à toi pour que tu assures le pain à sa vieillesse.

Elle lui en impose véritablement. Lui, le Parisien ironique, incrédule, frondeur ; lui, le lettré, le gentilhomme, se sent dominé par cette pauvresse aux haillons multicolores.

Elle lui prend la main sans qu'il ose résister. Elle se penche sur la paume, et son index maigre semble suivre les plis qui la sillonnent. Elle prononce vite.

— Ligne du cœur, ligne de tête, ligne de vie… Égales, égales… ! Tu seras riche, plus riche qu'un roi ; le pain de mes vieux jours est assuré !

Riche !

La prédiction fit tressaillir Pierre de Chazelet.

Non qu'il fût avide ; l'homme qui, en cinq années, avait semé à tous les vents les deux millions touchés à sa majorité, ne tenait évidemment pas à l'argent ; mais l'annonce de la richesse future le flattait dans son orgueil, ce sentiment noble entre tous, parce qu'il pousse l'individu à *être quelqu'un*.

Il s'était juré d'expier ses folies en réédifiant une fortune, et la gitana, semblant répondre à sa pensée, lui disait :

— Tu feras ce que tu as décidé.

Aussi, inconsciemment pris par le rapprochement qui s'imposait à son esprit, questionna-t-il :

— J'aurais donc raison de partir pour l'Amérique ?

Sans la moindre apparence d'hésitation, absolument comme si les idées du jeune homme lui étaient connues, la vieille femme répondit :

— Oui.

Mais elle ajouta aussitôt :

— Seulement la fortune ne te viendra pas du négoce, ainsi que tu le penses.

— Ah bah !

— Non, non… Elle naîtra de ta tendresse, de ton dévouement.

Il sursauta.

— Tendresse ! Dévouement ! redit-il d'un ton léger.

— Tu erres, bonne femme.

— Ramrah n'erre jamais.

— Naturellement, tous les nécromanciens déclarent la même chose. Tu me permettras cependant de t'assurer que je suis certain d'avoir le cœur absolument libre et…

Un rire grelottant de la femme coupa la phrase de Pierre.

— Il se croit libre !… Il se croit libre !… Ah ! ah ! ah !

La voix de la gitana sonnait étrangement dans le cirque de rochers. Elle prenait des inflexions extrahumaines.

Et Chazelet, à sa profonde surprise, sentit un léger frisson courir sur son épiderme.

Mais la bohémienne reprenait :

— Ta destinée est belle…

— Tant mieux, balbutia Pierre, tentant un suprême effort de plaisanterie.

— Elle est attachée à deux grands yeux, étoiles qu'Aldébaran a confiées à la terre.

— Ma foi, J'en accepte l'augure. Mais un gentilhomme, ruiné aussi complètement que moi, n'exerce guère d'attraction sur les étoiles.

— Et cependant ces yeux-là regardent vers toi. Ils t'espèrent.

Un haussement d'épaules échappa au marquis.

— Eh ! bonne femme, il existe sur la surface du globe, environ cinq cents millions de personnes appartenant au sexe gracieux… sans te compter, ajouta-t-il avec un sourire narquois. Si tu restes dans les généralités, inutile d'aller plus loin. Comment veux-tu que je reconnaisse l'aimable enfant qui m'espère, avec, sous ses longs cils, les étoiles d'Aldébaran !

Mais Ramrah ne se troubla point.

— Incrédule, grommela-t-elle seulement, incrédule et léger comme tous ceux d'au delà des monts (les Français).

— Pardon, pardon. Mon incrédulité n'est pas systématique. Mais pour croire, il faut…

— Voir, acheva nettement la femme.

— Justement, approuva le marquis avec moins d'assurance, car le ton de son interlocutrice l'impressionnait de nouveau.

Un instant elle riva son regard sur celui du jeune homme, puis lentement :

— Tu es bon, rico hombre… Je te pardonne tes doutes… Tu verras celle dont tu as tort de parler légèrement, car elle sera la compagne de ta vie.

D'une voix douce, monotone, les mots se succédant sur ses lèvres comme des flots berceurs sur la grève, elle prononça :

— Les zingares, nos ancêtres à nous, les gitanas d'Espagne, venaient de bien loin vers l'est, où les anciens plaçaient le support du monde ; de là où les modernes ont supposé le paradis terrestre ; de cet endroit que les savants, négateurs de rêves, appellent cependant le mystérieux plateau central asiatique.

Le marquis l'écoutait, pénétré d'un respect incompréhensible, presque courbé sous l'autorité du geste, de l'accent de cette étrange mendiante.

Elle continua :

— Crois-tu qu'un territoire, où l'unanimité des hommes les plus divers d'esprits, de croyances, de savoir, ont reconnu d'instinct un centre ; crois-tu que ce territoire n'ait point de vertus particulières ? La terre du mystère a porté, a nourri des créatures éprises de mystère. Avec les fruits, les végétaux jaillis de cette terre, les êtres ont absorbé des forces inconnues des autres mortels. Le mystère est en eux ; il fait partie de leur être. Ils ont la forme des hommes, et ils sont plus que les hommes, car ils ont conscience de ce qui échappe au reste de l'humanité. Ils voient ce que les regards ordinaires ne sauraient distinguer ; des voix, imperceptibles pour d'autres, vibrent à leurs oreilles. Et tandis que le troupeau des créatures oscille interminablement entre le doute et la foi, entre le désir de croire et celui de nier, dans une pénombre où rêves et réalités se confondent inextricablement, les zingares, eux, sont demeurés immuables, car dès le commencement, *ils savaient que le mystère est*.

Le ton de la pythonisse en haillons s'élevait par degrés.

— Ils ont toujours vécu dans ce mystère. Ils ignorent les *causes*, parce que la cause est un infini insondable, mais ils ont pris l'habitude de déchiffrer les hiéroglyphes que cette cause a tracés sur nous-mêmes, afin que les sages puissent diriger leur marche.

Elle serra fortement les doigts du marquis.

— Ces lignes qui s'entre-croisent à l'intérieur de ta main, toi, *roum* (tout individu non zingare) superficiel, tu les juges tracées par le hasard ; nous, nous savons par nos pères quels sont les caractères d'une écriture mystérieuse, dont le sens est, pour nous, aussi facile à lire que ceux des livres frivoles où se complaisent tes heures d'oisiveté. C'est l'avertissement du destin… C'est quand il le connaît que l'être devient libre, car il sait ce qu'il doit éviter ou rechercher.

Sa main s'éleva jusqu'au niveau du visage de Pierre.

— Vois ceci… Tu t'es moqué, tout à l'heure, quand je t'ai parlé du pain que tu accorderais à mes dernières années. Pourtant moi, je suis sûre qu'il en sera ainsi… Tiens, cette ligne qui part de mon poignet et vient mourir entre l'index et le médius… regarde aux deux tiers de sa longueur… Vois-tu une croix et un point ?

— Oui, répondit machinalement le jeune homme.

— Eh bien, ceci m'annonçait qu'en l'année où je suis parvenue, ma vie future dépendrait d'une rencontre avec un homme jeune comme toi.

Pierre sentit le sourire remonter à ses lèvres.

— Sapristi ! voilà une croix et un point qui en disent long. Quelle merveilleuse sténographie !

Mais la gitana lui serra rudement le bras.

— Tais-toi. Ne raille pas ce que tu ne saurais comprendre. Je suis venue ici, je campe depuis trois mois dans les rochers, je t'attendais.

— Ah bah ! tu savais donc qu'ici aurait lieu notre rencontre ?

— Oui, fit-elle d'un ton grave.

— Sapristi ! est-ce aussi la petite croix qui t'a appris cela ?

Elle eut un geste d'inexprimable dédain.

— Pauvre roum… il est fier de son intelligence… Mais je veux le convaincre, puisqu'il est le dispensateur de mon existence de demain.

Et, lentement :

— Les lignes de la main avertissent que l'*esprit*, jeté dans la vie humaine, a reçu les instructions de la destinée. Tout ce qui doit nous arriver est inscrit dans notre esprit, mais nous n'en avons pas conscience. Il faut donc forcer l'esprit à s'expliquer.

— Diable ! pas commode, laissa échapper Chazelet.

Il regretta aussitôt d'avoir parlé, car le visage de son interlocutrice exprima une profonde pitié.

— Pauvre roum, redit-elle… Ah ! si les années qu'il me reste à vivre n'étaient point liées à sa réussite, comme je l'abandonnerais à lui-même. Mais je dois, pour moi-même, instruire l'ignorant.

On eût cru qu'elle morigénait un petit enfant. Par influence, Chazelet éprouvait l'impression désagréable d'être revenu, par un soudain prodige, à l'âge réputé le plus heureux, celui des pensums et autres menus agréments scolaires.

— Dès longtemps, les gitanas savent forcer l'esprit à dévoiler ses secrets, reprit la bohémienne, ainsi j'ai su que je rencontrerais mon bienfaiteur futur à la passe de Castillo ; qu'il y arriverait, accompagné d'un muletier…

— Que de détails ! plaisanta encore Chazelet, décidément incorrigible.

— J'en ai d'autres qui te surprendront davantage. Je sais ton âge : vingt-six ans, depuis trois jours.

Le jeune homme eut un mouvement si brusque qu'il faillit perdre l'équilibre. Le renseignement donné par Ramrah était d'une rigoureuse exactitude.

— Cela te surprend, reprit la gitana… Que sera-ce si je te prouve que mon esprit m'a appris ton nom ?

— Mon nom… Ah ! par exemple, si tu me le dis…

— Sois donc satisfait. Tu es le marquis Pierre de Chazelet.

Du coup, le Parisien demeura muet.

Cela le stupéfiait… Peut-être eût-il pu penser que la bizarre créature avait avoué être là depuis plusieurs mois. Mais elle ne laissa pas à son interlocuteur le temps de s'engager dans les méandres du soupçon, et, procédant à l'instar de Nicolet, le bateleur d'illustre mémoire, dont la devise est restée légendaire : « De plus fort en plus fort… », Ramrah termina audacieusement :

— Enfin, je t'aurais reconnu entre mille, car mon esprit avait gravé sur la plaque magique ton portrait ressemblant.

— Mon portrait !

Ah ! cela, c'était réellement *trop fort*… Qui veut trop prouver, ne prouve rien. Pierre se rebella contre cette dernière allégation.

— Non, non, bonne femme, pas cela.

Elle le toisa d'un air étonné.

— Que veux-tu dire ?

— Ce que je veux dire… Par ma foi, c'est clair. Je suis au courant des expériences tentées par d'honorables personnalités pour photographier la pensée ; je n'ignore pas, par conséquent, que les opérateurs consciencieux n'ont obtenu jusqu'ici que des séries de taches, de pointillés, lesquels semblent produits par la projection d'*ions* magnéto-électriques, que provoqueraient, dit-on, les mouvements du cerveau, réflexes d'une émission de volonté. De là, à obtenir le portrait d'une personne inconnue, il y a tout l'abîme du charlatanisme. Ma brave Gitane, si tu possédais pareil talent, tu n'aurais plus besoin de songer à l'avenir, ta fortune serait faite.

Toute droite, sans un mouvement, elle l'écouta, le laissa aller jusqu'au but, puis lentement elle laissa tomber :

— Insensé… Ne t'ai-je pas affirmé que tous les fils des zingares *savent ?*… Et cependant les autres hommes *ignorent*. Notre science du mystère doit nous servir à vivre, et non pas à devenir riches.

Et comme il ricanait :

— Oh ! Je te convaincrai, acheva-t-elle. À toi, je puis montrer la science, puisque tu représentes des années de mon existence.

Curieuse femme que cette bohémienne. Il lui suffisait de quelques mots pour reprendre empire sur celui qui l'écoutait.

— Dans ta pensée, dit Ramrah, dort l'image de la jeune fille aux yeux d'étoiles… Veux-tu que je force ton esprit à te révéler ses traits ?

Quoi qu'il en eût, Pierre ne put réprimer un tressaillement à cette question si précise.

— Le pourrais-tu ?

— Réponds, au lieu d'interroger. Le souhaites-tu ?

— Ma foi, oui.

— Bien.

D'un sac de toile qu'elle portait en bandoulière sous sa cape, la vieille femme tira une plaque de métal poli, affectant une forme ovale, de la dimension des portraits-miniature si appréciés de nos aïeux du dix-huitième siècle.

— Prends cette plaque, murmura-t-elle, et tiens-la un instant entre tes mains, afin que ton fluide vital la pénètre.

— Qu'est-ce cela ? demanda curieusement le marquis, tournant et retournant le mince disque qui semblait fait de nickel poli.

— C'est le miroir magique.

— Ah ! ah ! j'aime l'appellation.

— Tu l'aimeras plus encore tout à l'heure. Mais emprisonne-le entre tes mains, si tu désires sonder le mystère de ta pensée.

Chazelet obéit. Au fond de lui-même, bien qu'il s'efforçât de n'en laisser rien voir, une curiosité intense grandissait.

Deux minutes, les interlocuteurs demeurèrent immobiles, silencieux. Après quoi, la Gitane murmura :

— Donne-moi le miroir.

Elle le prit, l'appliqua sur le front du jeune homme devenu grave, et avec autorité :

— Ordonne à ton esprit de te faire connaître celle qu'il voit, lui. Ordonne de toutes tes forces, de toute ta volonté.

— Oui, sarpejeu ! je veux la connaître.

— Ne parle pas… Songe seulement à vouloir.

Le front de la bohémienne se plissait de rides profondes. Sur ses tempes, les veines se gonflaient, telles des cordes bleuâtres, ses yeux flamboyaient et ses lèvres, agitées de palpitations rapides, semblaient livrer passage à la foule obscure des incantations.

Le marquis ne songeait plus à rien.

Il se tentait envahi par un trouble inexprimable. Le paysage désolé, éblouissant sous l'or du soleil, cette marmite bourdonnant sur le feu ainsi qu'un insecte géant, et surtout cette Gitane majestueuse sous ses haillons, tout cela revêtait une apparence fantastique qui devait nécessairement impressionner l'organisation nerveuse, affinée du jeune homme.

Soudain, Ramrah poussa un cri, dont Pierre fut secoué dans tout son être.

Elle éloigna brusquement la main qui maintenait l'ovale du métal sur le front de Chazelet, et lui présentant la plaque, sans y jeter les yeux elle-même, comme certaine de la réussite du prodige :

— Regarde celle que ta pensée aime.

À son tour, le Parisien eut une exclamation stupéfaite.

Sur la surface polie, tout à l'heure unie, une ravissante figure de jeune fille se dessinait maintenant.

Une figure pleine, blanche et rose, aux traits à la fois caractérisés et délicats, aux yeux d'un vert pâle d'une étrangeté prenante, et sur cela des cheveux d'un ton inédit d'or bruni.

L'expression de cette physionomie elle-même semblait double. Les yeux riaient, les lèvres disaient la mélancolie.

Il y avait là une beauté originale, bizarre, troublante, en dehors des règles convenues.

Pendant quelques minutes, le marquis demeura les yeux fixés sur la gracieuse image. Enfin, d'une voix incertaine, trahissant ainsi la gradation de pensées qui venait de s'effectuer en son cerveau, il demanda :

— Quel est son nom ?

La Gitane eut un geste triomphant.

— La jeune fille se montre donc sur le miroir magique ?

— Oui, oui… vois… Mais réponds. Son nom ?

Ramrah haussa les épaules.

— Je l'ignore… Je ne sais, moi, que ce que ton esprit a bien voulu révéler.

— Alors, tu ne connais pas l'endroit où elle est ?

L'interpellée secoua la tête.

— Non… Mais les lignes de ta main peuvent nous guider.

Elle avait repris la main gauche de Pierre de Chazelet, et semblait en considérer la paume.

— Tu as passé la plus grande partie de ta vie dans une grande ville, fit-elle enfin.

— À Paris, oui.

— Tu dois y retourner.

— Non, interrompit le jeune homme avec force… Sous peu de jours, je compte me rendre à Cadix, et là, m'embarquer pour l'Amérique.

De nouveau, la vieille femme fit entendre son rire grelottant.

— Je ne t'interroge pas, prononça-t-elle après cette manifestation railleuse, je ne me soucie pas de tes projets, je t'enseigne ce qui sera. Tu iras en Amérique, oui, mais en passant par Paris, non par Cadix. Et c'est fort heureux, car c'est là que les lignes de rencontre indiquent que tu te trouveras en présence de la personne chère à ton esprit.

Puis, arrêtant net toute nouvelle question :

— Retourne à ta demeure. Prends ton repas, en ayant soin de placer l'image sur la table, à ta gauche.

— Pourquoi ?

— Obéis sans explications, répliqua rudement la gitane. Le mystère est désormais en toi.

Son organe s'adoucit pour achever :

— Va-t-en. Le destin satisfait, tu me reverras.

Elle se tenait droite, le bras étendu vers l'étroite sente que Pierre avait suivie pour arriver à la passe de Castille. Il balbutia :

— Adieu.

Et se mit en marche.

La vieille le regardait. Elle attendait qu'il eût disparu, que le bruit de ses pas sur le sol se fût éteint par degrés. Alors, toute sa face grimaça sous la contraction d'un rire muet mais formidable.

D'un geste sec, elle secoua la manche de toile bise qui couvrait son bras droit.

Un objet s'en échappa, roula à ses pieds avec un bruit métallique.

C'était un ovale de nickel poli, identique à celui que Chazelet emportait avec lui.

Ramrah le ramassa vite, et le pétrissant dans ses mains :

— Stupides, s'écria-t-elle, stupides ces hommes au visage pâle. Celui-ci s'en va, convaincu par un simple tour d'escamotage… Et l'autre, l'autre qui pense que je le sers, alors que je fournis au vengeur l'arme dont il a besoin…

Mais elle se calma presque aussitôt.

— Ma tâche n'est pas achevée… L'automobile m'attend à Esterro. En route… Ce soir, je dois prendre le train à Avila, et être à Paris demain.

D'un coup de pied elle renversa la marmite, éparpilla les cendres, puis, se chargeant du récipient, bondit, avec une légèreté dont on ne l'eût pas crue capable, sur un amoncellement de pierres éboulées, et se perdit bientôt dans le fouillis des rocs.

CHAPITRE II

L’ENGRENAGE DU MERVEILLEUX

Rêvant, monologuant, tour à tour repoussant ou acceptant les fantastiques affirmations de la gitana, le marquis était rentré à la posada del Cid, vers six heures du soir.

À dame Olinda, qui selon sa coutume s’empressa auprès de lui, il enjoignit de servir son repas dans sa chambre, où il se retira aussitôt.

Il avait besoin d’être seul, de remettre un peu d’ordre dans ses idées.

Mais cela était plus difficile à réaliser qu’à dire.

En effet, les paroles bizarres, les discours de Ramrah perdaient beaucoup de leur valeur, à présent que la bohémienne n’était plus là.

S’il ne lui fût resté de sa rencontre que ce souvenir verbal, Pierre l’eût prestement chassé ; mais il y avait autre chose.

Une chose inexplicable et précise cependant.

Cette plaquette de métal sur laquelle se dessinait l’exquis visage d’une inconnue.

On plaisante les mots, on nie les pensées ; mais un disque métallique, une photographie sont des faits contre lesquels tout l’arsenal des négations vient se briser.

Le jeune homme s’assit près de la fenêtre, tournant le dos à la pesante Olinda qui dressait le couvert. Oh ! bien simple le couvert. Pas de nappe ; ce luxe est inconnu dans les posadas… Des assiettes grossières, un plat de terre brune où nageait un ragoût de viande noirâtre avec des quartiers de tomate, des fèves et des poivrons (piments verts relativement doux). Enfin, un flacon de vin épais que son transport dans des outres de peau de bouc avait agrémenté d’un « bouquet » peu recommandable.

Et cependant, la forte commère paraissait ravie de ses préparatifs quand elle annonça de sa voix la plus melliflue :

— El señor est servi… Dans un instant, je lui apporterai un fromage de *Cambroseda* (fromage de chèvre) dont les saints anges feraient régal, et aussi des pommes que le voiturier Marcolo m'a rapportées de Béjar.

L'opulente personne ne consentit à quitter la chambre qu'après avoir vu son « client » prendre place devant ce dîner, bien grossier pour un Parisien, mais somptueux dans une posada espagnole, où l'on ne trouve en général rien à se mettre sous la dent.

Demeuré seul, Pierre se servit et commença de manger distraitement le brouet contenu dans le plat de terre brune.

Soudain il s'arrêta, porta la main à sa poche, la ramena sur la table puis avec un sourire contraint :

— Après tout, j'ai promis à cette bohémienne… Cela ne peut évidemment donner aucun résultat…

mais une promesse, même ridicule, doit être tenue.

Il affectait un ton plaisant, bien que la gaieté sonnât faux dans sa voix. On eût pensé, en l'entendant, qu'il attendait un effet imprévu de l'acte tout prosaïque de placer sur la table, à la gauche de son assiette, le portrait rapporté de la passe de Castille.

Car c'était tout uniment ce geste qui avait provoqué chez lui l'hésitation dont il sortait vainqueur.

La plaquette de métal posée sur le bois, Pierre se reprit à manger, non sans parcourir la chambre d'un regard circulaire, empreint d'une certaine méfiance.

Qu'espérait-il ? Que craignait-il ? Le marquis n'eût su le dire lui-même. Mais au certain, il avait pensé qu'un phénomène quelconque suivrait l'accomplissement de son geste, et ce lui fut une désillusion de constater que rien d'anormal ne se produisait.

Une crispation agacée courut sur ses traits.

— Oh ! c'est trop niais, grommela-t-il… Je rencontre une de ces pythonisses foraines comme il en existe par milliers, et je verse dans la crédulité du plus arriéré des badauds. Ah ! Chazelet, mon ami, tu te déprimes !

Puis, tournant la tête :

— C’est ce diable de portrait aussi… Une aussi charmante personne suffirait à expliquer que l’on perde la tête… si on la connaissait. Seulement, on ne devient pas maniaque pour une simple image… Pygmalion, je sais bien, fut épris d’une statue… Voilà à quoi servent les études ! L’antiquité fourmille d’exemples, grâce auxquels on peut excuser toutes les idioties.

Et, fixant son regard sur la plaquette de nickel :

— C’est évidemment là un personnage de fantaisie. Elle est trop originalement jolie pour être réelle.

Il tressaillit soudain.

On venait de frapper légèrement à la porte.

— Entrez, fit-il à mi-voix, s’attendent presque à voir apparaître un personnage féerique, enchanteur ou sorcière.

Mais ce fut la posadera Olinda qui se montra, tenant d’une main une écuelle où tremblotait le fromage mou de Cambroseda, et de l’autre une petite corbeille emplie de pommes d’une coloration particulière.

— Voici le dessert du señor français, susurra la commère en minaudant. Que le señor ne se dérange pas, je vais simplement le poser devant lui. Une section de *miquelets*[1] va passer la nuit à la posada… Quel travail pour la faiblesse d’une femme !

Tout en parlant, elle disposait fromage et fruits devant le marquis de Chazelet.

— Ah ! fit-elle tout à coup, que voilà un portrait ressemblant !

Son index se tendait vers la plaquette qui préoccupait si fort le jeune homme.

Du coup, il sursauta :

— Vous la connaissez, balbutia-t-il, bouleversé au delà de toute expression par ce nouvel incident.

La posadera se prit à rire, découvrant ses dents blanches.

— Cela n’a rien de surprenant. J’habite le pays depuis…

Elle hésita, retenue par une inconsciente coquetterie au moment de prononcer un chiffre.

— …Depuis longtemps, acheva-t-elle, enfin.

— Le pays ! elle habite donc aux environs ?

— Si l'on veut… Sa demeure est de l'autre côté de Béjar, dans la montagne… Il y a bien dix à douze kilomètres d'ici. Mais tous les ans, à la grande foire de Béjar, je la vois avec sa vieille maman, la comtesse.

Comtesse ! le mot sonna en cloche dans le crâne de Chazelet. Est-ce que décidément, la gitana était douée d'une lucidité inexplicable ?

Mais il voulait savoir… Il reprit :

— Vous savez son nom ?

— Ah ! señor, qui pourrait ignorer le nom de pareille madone ?

— Et ce nom, c'est… ?

— Linérès.

Le mot tomba dans l'entendement du jeune homme avec une harmonie cristalline.

Linérès ! Il lui sembla qu'il eût été impossible d'imaginer une autre appellation pour la charmante inconnue, si étrangement entrée dans sa vie.

— La señorita Linérès de Armencita, continua Olinda.

— De Armencita, redit Pierre, une noble et riche famille ?

Son interlocutrice eut un haussement d'épaules.

— Noble, oui, et parmi les plus nobles d'Espagne ; mais riche, c'est autre chose.

— Ah !

Cette exclamation de Chazelet exprimait la satisfaction. Il lui plaisait que la prédiction de la bohémienne se trouvât en défaut sur ce point. Mais presque aussitôt, il esquissa un geste dépité. En toute conscience, il devait reconnaître que Ramrah ne lui avait rien affirmé quant à la fortune de la belle inconnue.

— Sur quoi vous basez-vous pour la croire pauvre ?

— Sur ce que tout le pays vous répondra comme moi, señor. La maman et la jeune fille habitent leur vieux château, aux trois quarts ruiné… Quelques pièces de terre, que cultive un vieux serviteur, Fabricio qu'il

s'appelle… un petit troupeau de chèvres que garde une fillette du pays, la Lourença… Et c'est tout. Allez, allez, on vit chichement, à Armencita, et depuis trois années, la sainte belle Linérès vient à la fête de Béjar avec la même robe… ce que ne feraient pas les plus pauvres gens des villages.

L'argument était probant.

Chazelet en ressentit un plaisir dont il s'étonna lui-même. Est-ce que cette enfant, ignorée quelques heures plus tôt, cette jolie personne à lui présentée de façon si bizarre, occupait déjà une place importante dans son esprit, qu'il se réjouit d'apprendre sa situation de fortune si conforme à la sienne propre ?

Et tout en se gourmandant tout bas, il demanda, affectant l'indifférence :

— Est-elle aussi jolie que cette miniature ?

La posadera leva les yeux au ciel.

— Plus, señor, cent fois plus. C'est une madone, une véritable divine madone !

Puis, comme frappée d'une idée :

— Au fait ! Puisque le señor aime les points de vue de nos montagnes, cela lui ferait une promenade intéressante.

Et Chazelet l'interrogeant du regard.

— Le cirque de rochers d'Armencita est cité comme une beauté… Et en même temps, le señor verrait que je n'exagère pas la beauté de la señorita, beauté qui, si elle était connue, attirerait encore plus de touristes que l'autre.

Pierre continua à garder le silence.

Mais son visage exprimait si clairement la curiosité, éveillée en lui, que la posadera poursuivit :

— *Mes* miquelets partent demain. Ils se rendent à Béjar. Ils ont des charrettes, car les miquelets sont des fantassins qui préfèrent aller sur roues. Ils feraient certainement une place au señor.

Puis insinuante, appelant sur sa face charnue toute l'amabilité dont elle était susceptible :

— Mais, continua-t-elle abaissant la voix, comme il faudra déjeuner à Béjar et que la route est longue au retour… Si le señor veut permettre à sa

servante de lui avancer quelques pesetas… Oh ! se récria-t-elle vivement, je les porterai sur la note, en toute confiance… Heureuse de prouver ainsi que l'humble posadera sait reconnaître un vrai gentilhomme d'au delà des monts.

Il souriait, ne répondant pas, retenu par une petite fierté intime qui l'empêchait d'accepter franchement l'offre obligeante de son hôtesse.

Mais elle ne se méprit point sur son sentiment.

Et, avec cette familiarité affectueuse que prennent les hôteliers de tous les pays, quand ils peuvent rendre un service à leurs clients, elle ajouta :

— C'est donc convenu. Je vais convaincre les miquelets. Dormez bien, señor. Ils partiront à sept heures du matin, je vous réveillerai à six.

Tel la une grosse sylphide, elle se glissa dehors. La porte se referma sur elle. Faisant gémir les marches de l'escalier sous son poids, elle regagna la salle commune.

Là, plusieurs miquelets devinaient autour de la table occupée naguère par Perez Caldero et ses collègues muletiers.

Olinda fit un signe imperceptible au caporal commandant le détachement, et passa dans un jardinet situé derrière l'auberge.

Deux minutes après, le caporal l'y rejoignait.

— C'est fait, señor Caporal, il vous accompagnera demain.

— Alors, vertueuse Olinda, tu as gagné ton argent.

— Honnêtement, J'ose le dire.

— Et je le répète après toi… Et je te prouve la sincérité de mes paroles en te versant la somme promise.

Quelques pièces d'or de vingt-cinq pesetas (vingt-cinq francs) glissèrent de la main du caporal dans celle de la posadera, dont les yeux s'allumèrent de convoitise.

— Vous m'assurez au moins que vous ne lui voulez pas de mal ? demanda-t-elle cependant.

— Les miquelets répriment le mal, mais ne le font pas, répliqua sentencieusement son interlocuteur.

Phrase pompeuse qui ne calma pas les craintes de la commère, car elle leva les yeux au ciel en murmurant :

— Que la Santa Virgen d'Avila te punisse si ta langue est menteuse.

Ce qui incita l'homme à faire un grand signe de croix, tout en riant d'un air gouailleur.

. . . . . .

Au centre d'une plaine ravinée, où la verdure sombre des sapins, l'émeraude des pâturages et le rougeoiement des rocs dénudés alternent, s'élève une butte escarpée.

Au sommet se dresse une ruine imposante. Tours carrées éventrées, murailles à machicoulis lézardées, effritées par le temps et l'abandon, contant au voyageur l'éternelle histoire des puissances déchues.

Tels sont les restes du château-fort de Armencita.

En face de la porte trapue, surmontée de l'écusson comtal usé par les intempéries, à demi-caché par des mousses blanchâtres, Pierre de Chazelet s'arrêta.

De grand matin, il avait quitté la posada del Cid. Selon la promesse de dame Olinda, les miquelets lui avaient offert place dans l'un des chariots, à roues pleines, sur lesquels ces soldats d'infanterie effectuaient leur *marche*.

À Béjar, il les avait quittés.

Puis traversant la petite ville jadis fortifiée, dont les remparts croulants enserrent aujourd'hui des fabriques de toiles de chanvre et de lin, il avait franchi le ruisseau Cuerpo de Hombre sur le joli pont de la Magdalena, s'était engagé dans la sente muletière du port de Bânos, et, obliquant à gauche, il était descendu par de raides lacets dans la vallée de Armencita.

Il allait bon train, délivré maintenant de l'obsession du mystère qui lui était restée de son entrevue avec la bohémienne Ramrah.

Elle s'était trompée la diseuse de bonne aventure, en lui affirmant qu'à Paris seulement, il rencontrerait la señorita Linérès.

Il allait voir la jeune fille, en ce jour même, dans son vieux castel.

Et cet unique point démontré faux, toutes les prédictions de la gitana s'écroulaient, devenaient non plus un phénomène psychique troublant, mais une simple et adroite supercherie.

Il y avait bien encore la question du portrait à élucider. Seulement le mot « supercherie » est si élastique ; il prend des proportions tellement étendues dans l'esprit de qui l'applique, que Pierre avait tout naturellement formulé cet avis :

— Le miroir magique, une jonglerie de plus.

Et cela lui avait suffi.

Donc, devant le portail du castel ruiné, il s'arrêta, considérant avec une mélancolie respectueuse les pierres descellées, branlantes, qui conservaient néanmoins quelque chose de riche et d'éclatant.

Nos ruines du Nord sont grises, sombres ; elles semblent avoir revêtu le deuil des splendeurs disparues. Là-bas, sous le ciel ibérique, telles restent lumineuses. Chez nous, ce sont des astres éteints ; en Espagne, elles sont des fragments de soleils brisés, mais ces fragments rayonnent encore.

Dès longtemps, le pont-levis qui, en se relevant, fermait le portail, avait disparu. Des fossés comblés il ne restait plus trace.

Et au delà du vestibule, Chazelet apercevait une vaste cour, ancienne cour d'honneur sans doute, transformée en prairie d'herbes folles et encadrée de bâtiments dont les toitures, les planchers, s'étaient effondrés et dont les fenêtres n'encadraient plus que des pans du ciel.

Comme il songeait, un chant parvint à ses oreilles.

C'était un de ces canzones de bergers, lents et doux, comme rythmés sur le mouvement paisible des troupeaux au pâturage.

La voix féminine évidemment, sonnait forte et juste, avec cette ignorance charmeuse des règles de l'art musical, particulière aux chants de plein air.

Involontairement, le marquis pensa à la Lourença, la gardeuse de chèvres, dont la posadera lui avait parlé.

Mais du même coup sa rêverie se dissipa.

Il était venu pour voir la châtelaine des ruines… Une personne évidemment à son service se trouvait tout près de lui… Il fallait

l'interroger…

D'un pas ferme, le jeune homme franchit le portail, parvint dans la cour. Il distingua de suite quatre ou cinq chèvres qui, à son apparition, cessèrent de brouter et le considérèrent de leurs grands yeux d'or.

La chanteuse était assise sur une pierre, dans un angle.

Une fille robuste, au teint brun, à la tignasse noire emmêlée, vêtue d'une chemise de toile grossière, laissant voir le cou et les bras, et d'un jupon de couleur passée, indescriptible jupon court, d'où s'échappaient des jambes nerveuses, nues, terminées par des pieds espagnols, toujours petits, que couvraient des *alpargates* (espadrilles) blanches.

Sous les frisons rebelles, les yeux brillants de la paysanne se fixèrent sur l'étranger, avec ce mélange de défiance et de curiosité habituel aux gens de la campagne.

Il s'approche en souriant.

— Vous êtes la Lourença, dit-il pour apprivoiser la sauvage créature.

— Qui vous l'a dit ? fait-elle entre ses dents.

— Qui ? Mais la señora Olinda, de la posada del Cid, de l'autre côté de Béjar.

Les traits de la chevrière se détendent un peu. Le nom d'une personne connue met toujours le campagnard en confiance.

— C'est une bonne femme, Olinda… ; à la dernière fête, elle m'a donné un ruban.

— Oui, une bonne femme, vous dites bien. Comme j'avais désir de voir le château de Armencita, elle m'a chargé de vous apporter ses *bonnes paroles* (locution de Béjar), ainsi qu'à vos dignes maîtresses, la comtesse de Armencita et la señorita Linérès.

Pourquoi la voix du Français trembla-t-elle un peu en prononçant ces dernières paroles ? Au vrai, il n'eût su le dire.

Du reste, son interlocutrice ne lui laissa point de temps de s'interroger à cet égard ; elle reprit :

— Oh ! pour visiter le château, vous le pouvez… Rien n'est fermé là où il n'y a rien à prendre. Mais pour ce qui est de parler aux señoras, cela sera

impossible.

— Elles refuseraient de me recevoir ?

— Oh ! les pauvres créatures… Elles n'ont jamais fermé leur porte à personne.

— Alors… Elles sont donc sorties ?

La fille secoua la tête :

— Pas sorties…, parties.

— Vous dites ?

— Parties…, depuis trois mois… Un homme de loi est venu de Madrid, la grande ville, et il les a emmenées.

— Vous ne voulez pas exprimer qu'elles sont prisonnières ?

À cette question, la Lourença se dérida. Toute sa personne frétilla d'un rire inextinguible. Elle parvint enfin à bredouiller :

— Non, non, pas prisonnières… On a parlé d'héritage, je ne sais pas, moi… Seulement, je sais qu'une semaine après leur départ, un commis de l'alcade de Béjar s'est présenté chez mes parents, de la part de la bonne comtesse, et leur a remis des papiers qui les rendent propriétaires de leur chaumière et de trois mille varas carrées de terrain autour (à peu près deux mille vingt-sept mètres carrés, la vara valant quatre-vingt-trois centimètres). Si bien, ajouta-t-elle en redressant fièrement la tête, que je suis un bon parti maintenant, et qu'à la prochaine fête, les garçons se disputeront pour danser le fandango avec moi.

Pierre ne l'écoutait plus.

Linérès avait quitté Armencita.

De nouveau, il sentait sur son esprit l'emprise des paroles de la gitana Ramrah.

Partie à Madrid, c'est vrai, non à Paris… Mais devenue riche déjà. Quand on fait des présents aussi importants que celui dont se vantait naïvement la paysanne, on a évidemment une situation plus qu'aisée. Et Paris n'est-il point le phare vers lequel convergent tous ceux à qui Plutus sourit.

— Allez comme et où vous voudrez, acheva la Lourença. Le château, ce n'est que des vieilles pierres ; mais El Rios, qui a étudié, prétend que cela

intéresse les ricos hombres… Allez, personne ne vous arrêtera.

Et lui, ne paraissant pas comprendre l'invitation, elle ajouta :

— En tout cas, ne restez pas ici…, mes chèvres ne vous connaissent pas… Elles sont inquiètes…, alors, vous savez, elles broutent mal, et le lait a moins de crème.

Cette fois, Chazelet obéit à l'injonction de son interlocutrice.

Il s'éloigna lentement, se dirigeant vers les bâtiments de l'Est, où une porte, moins obstruée de gravats et de ronces, semblait annoncer un passage fréquenté par les habitants de la ruine.

Après tout, il avait fait le voyage pour visiter le vieux castel. Il le visiterait.

Ce qu'il ne confiait pas à lui-même, ce qui cependant vibrait au plus profond de son être, c'était le désir de parcourir ce site sauvage où s'était écoulée la vie de Linérès.

Depuis qu'il avait pénétré dans l'enceinte du château, la jeune fille inconnue s'était emparée de son âme.

Il se la représentait adorablement jolie, pauvrement vêtue, passant à travers ce décor majestueux.

Il avait l'impression qu'elle allait lui apparaître au détour de chaque pan de pierre.

La Lourença avait repris sa chanson traînante. Sur cette mélopée plaintive, Pierre s'engagea dans les ruines.

Elles attestaient la splendeur passée des comtes de Armencita.

Des salles immenses, dont le ciel à présent était le seul plafond, des vestiges de boiseries, de peintures, de tapisseries, évoquaient des souvenirs de richesse, de chevalerie, de joie.

Maintenant des monceaux de gravats recouvraient le sol, effaçant les traces des seigneurs aux costumes brillants, des aïeules élégantes et gracieuses. Là, sans doute, plus d'une noble dame avait remis son écharpe de sole au guerrier vaillant se rendant à la croisade contre les Maures ; là, les violes des troubadours avaient accompagné les chants de gloire et de tendresse.

Aujourd'hui, tout était muet sous le ciel impassible, où de grands corbeaux tournoyaient, vrillant dans l'air leur lugubre croassement.

La tristesse des choses mortes imprégnait Pierre.

Pourtant, il allait toujours, contraint par les éboulements à d'incessants détours. Il allait, comme s'il cherchait une piste, une trace. Il obéissait à une de ces impulsions obscure, d'origine inconnue, à la tyrannie desquelles il est impossible de résister.

Un cri étouffé lui échappa en pénétrant dans une seconde cour. Au pied d'un donjon octogonal, dont toute la partie supérieure s'était écroulée, une sorte de grande cabane, grossièrement construite, s'élevait.

Les fenêtres avaient des vitres, en arrière desquelles se distinguaient les rideaux jaunis.

Sans hésiter, Chazelet comprit que dans cette maisonnette moderne, vivante au milieu de l'antique manoir défunt, Linérès et sa mère avaient caché fièrement leur misère.

Des pierres du palais était née la chaumière. Descendantes ruinées des grands Comtes de Armencita, la mère et sa fille avaient coulé leurs jours sous cet abri réduit, avec des ressources restreintes.

D'un geste inconscient le jeune homme tira de sa poche la plaquette de la bohémienne. Il lui sourit et prononça doucement :

— Je vous comprends, señorita. Vos beaux yeux sont rieurs, vos lèvres disent la mélancolie. Vos yeux sont votre jeunesse ; vos lèvres sont tout ceci !

Il avait étendu le bras, entourant d'un cercle imaginaire toutes les tristesses de ce présent, enclos dans ce passé.

Et puis, presque tremblant d'un émoi inexplicable, il marcha vers la cabane ; à travers les vitres, il essaya de voir à l'intérieur, mais les rideaux arrêtèrent sa vue.

En se portant de fenêtre en fenêtre, il arriva devant la porte. Pas de serrure, un loquet.

Ce simple détail est éloquent… La serrure est la précaution de qui possède ; le loquet est la confiance de qui n'a rien.

Était-ce rapprochement avec sa situation présente, mais Chazelet se sentait de plus en plus captivé par la jeune fille dont l'existence lui était révélée par les détails de son excursion.

Il avait soif de la connaître davantage, et il ne songeait même pas à l'indiscrétion de son acte, lorsqu'il fit basculer le loquet et ouvrit la porte.

Le logis était celui de pauvres paysans. Des meubles peu nombreux, de sapin verni, remplissant mal deux pièces au carrelage en mauvais état.

Mais une chose frappait dès l'entrée, une chose rare dans la péninsule. Partout éclatait le souci de propreté des habitantes disparues.

Les carreaux, sous la poussière accumulée depuis plusieurs mois, conservaient la teinte bien rouge attestant le souci des ménagères. Les meubles branlants offraient le poli de l'encaustiquage.

Dans la seconde pièce, cela devenait plus palpable encore.

C'était là qu'avait résidé Linérès.

Pierre ne s'y trompa point. Tout lui révéla la coquetterie naïve, la recherche du joli, innées chez les plus pauvres.

Les rideaux blancs étaient ornés d'une dentelle, commune, naturellement, mais qui, dans ce milieu déshérité, devenait une élégance.

En des vases de poterie grossière, des fleurs sauvages s'étaient fanées.

On se rendait compte qu'à l'époque où Linérès vivait là, cette chambrette devait être gaie et charmante.

Un peu de dentelle et des fleurs, n'est-ce point là ce qui fait sœurs les chambres de jeunes filles ?

En regardant mieux, Pierre discerna une sorte de commode à tiroirs.

Oh ! celle-ci n'appartenait pas à un mobilier de paysan. Le bois précieux, les vieux cuivres l'encerclant de leurs arabesques mauresques, prouvaient son antique origine. Et cette épave du passé, demeurée dans les mains des dernières représentantes d'une riche famille, jetait une note troublante, émue, dans l'harmonie modeste de la pièce.

Les tiroirs en étaient demeurés ouverts.

Sans doute, dans la hâte du départ pour Madrid, où on lui promettait la fortune, Linérès n'avait pas songé à les repousser.

Elle était partie comme on s'évade, sans regarder derrière elle.

Pierre les regardait ces tiroirs. Ils avaient contenu les pauvres parures de la jeune fille. Ils avaient perçu les soupirs de la jeunesse, de la beauté, aux prises avec la misère. Pourquoi l'homme ne peut-il exprimer des choses les mouvements d'âme qui les ont frôlées ?

Que disait-elle seule dans cette chambre ? À quoi rêvait-elle ? Quel découragement traçait, au coin de ses lèvres, le pli des tristesses ? Quels espoirs maintenaient en ses yeux l'audace du rire ?

Et brusquement, Pierre eut une exclamation étouffée, se pencha, glissa sa main dans l'un des tiroirs et la ramena à lui.

Entre les doigts, il tenait un petit carnet à la couverture bleue. Sur cette couverture, une ligne d'une écriture décidée :

« Linérès de Armencita ».

Il tremblait. Ces trois mots furent sûrement tracés par celle dont la plaque magique de la gitana lui révéla l'image.

Que-contenait le petit carnet ?

Rien de bien intéressant selon l'apparence, puisqu'il avait été oublié à l'heure du départ.

Cette pensée que Pierre formula pour lui-même, était-elle bien sincère ? Ne cherchait-il pas à s'encourager à tourner la feuille de couverture, à plonger son regard curieux dans les pages où la jeune fille avait dû écrire ?

Écrire quoi ? Des détails infimes de sa vie : comptes de dépenses ou autres. Documents négligeables, diront les esprits légers ou indifférents ! Erreur ! Pour l'observateur, rien n'est petit, rien n'est à dédaigner. Et il a raison. Les conséquences sont souvent disproportionnées avec les faits qui les produisent.

Un bain froid amène le partage et l'écroulement de l'empire d'Alexandre.

Un coup de sifflet lancé au passage de Néron est l'origine de l'incendie de Rome.

Chazelet soulève la couverture, tourne quelques feuillets au hasard. Son regard se fixe enfin sur l'une des dernières pages, et son cœur battant à

grands coups, il lit ces phrases troublantes :

« Non, décidément, ma mère ne m'aime pas. Qu'ai-je fait ? Pourquoi m'a-t-elle écarté de son cœur ? »

Cette plainte, qu'une âme douloureuse a confiée au papier, pénètre avec une acuité déchirante dans l'âme du jeune homme.

Ah ! les lèvres mélancoliques du portrait, vous venez de parler. Vous avez murmuré votre secret à l'oreille de Chazelet.

Il continue :

« Quel est cet homme, qui, chaque année, parait à « la maison. Il s'enferme avec ma mère…, après une demi-heure, il repart. En voilà de nouveau pour un an. Cette fois, il me semble que la comtesse est joyeuse. Pourquoi ? Pourquoi ne me met-elle pas de moitié dans sa joie ? »

Pierre se sent les yeux humides. D'une pichenette, il fait sauter une larme. Une phrase entr'aperçue lui cause un éblouissement.

« D'où vient ce papier ? a écrit la jeune fille. Hier, dans la plaine, j'étais seule à l'ombre des Trois Chênes… J'étais triste, j'ai pleuré… Je pensais combien je suis asseulée, et je me demandais si je ne connaîtrais jamais la douceur d'être aimée… Ce matin, dans le cadre de ma glace, j'ai trouvé ce billet, réponse à ma pensée : « Ne pleure plus. Bientôt, à Paris, tu verras qui t'aimera… » À Paris… comme si les pauvres allaient à Paris ! »

Un frissonnement agita tout l'être du marquis. Paris, indiqué à Linérès comme à lui-même… Paris, où des volontés mystérieuses semblaient vouloir conduire deux jeunes gens, inconnus l'un à l'autre, auxquels on promettait l'affection l'un de l'autre.

Car il ne mettait point en doute que la tendresse, annoncée à la señorita Linérès, fût celle qu'il sentait grandir en lui, l'envahir tout entier.

À la dernière page, deux alinéas seulement. Pierre les parcourt des yeux.

Le premier explique le départ des habitants de Armencita. Le voici :

« Le duc del Vedras est mort. Je n'en avais jamais entendu parler. Il parait que nous sommes ses plus proches parentes. Son exécuteur testamentaire nous mande à Madrid, pour nous mettre en possession d'une grande fortune. Le meilleur est que ma mère rêve d'aller promener notre richesse à Paris… Paris, cette ville bénie où je devrai rencontrer qui « m'aimera ! »

Le deuxième paragraphe explique l'abandon du carnet que tient le marquis. Linérès a tracé ces mots :

« Bartholomea, la femme du ranchero Lapaz, m'a prêté le livre de chevalerie. La belle Gwendolina oublie son journal de jeune fille au palais qu'elle quitte. Le vaillant Rinaldo le trouve et il l'aime… Moi aussi, je veux abandonner ces pages… C'est insensé ! J'en ris… Non, je ne ris pas, je pleure de me sentir si seule, si privée d'affection que j'agis comme une folle ! »

Cette fois, l'émoi de Pierre de Chazelet atteignit à son comble.

C'était à son intention, c'était pour qu'il en eût connaissance que Linérès avait abandonné son carnet dans le tiroir ouvert.

Certes, elle ignorait que celui qui lirait ses pensées les plus secrètes aurait nom Pierre de Chazelet. Celui, à qui elle destinait ces confidences, n'avait en son esprit aucune appellation, aucune forme. Il était une conception romanesque, un rêve d'affection jailli de l'âme aimante de la jeune fille.

Mais, cependant, elle avait conçu la pensée de l'existence d'un paladin, d'un chevalier errant, capable de la comprendre sans l'avoir entendue.

Et à celui-là, elle avait dit :

— Parcours ces pages à qui j'ai confié mes chagrins. C'est pour toi que je les ai écrites, c'est ton regard qu'elles attendent dans le réduit de Armencita.

Le marquis éprouvait maintenant la sensation délicieuse d'être engagé, selon la claire expression anglaise, avec cette enfant qui l'avait pressenti en songe sans soupçonner son existence.

Elle était riche à présent… Cela eût dû éloigner Pierre… ; mais une irrésistible attraction l'emportait déjà.

Combien de temps le jeune homme demeura-t-il en tête-à-tête avec ses réflexions ? Longtemps, certes, car le jour baissant le rappela seul à lui-même.

Il sortit de la chaumière. Déjà l'obscurité envahissait la cour du donjon. Il eut peine à retrouver son chemin dans le dédale des ruines, mais après quelques marches et contre-marches, il déboucha dans la cour d'honneur.

Elle était déserte à présent.

La Lourença avait dû ramener ses chèvres à l'étable.

Devant le portail du château, Pierre promena son regard sur la plaine environnante, presque invisible dans l'ombre grandissante et, avec un sourire :

— Tâchons seulement de regagner Béjar. J'y passerai la nuit et réintégrerai demain la posada del Cid.

Seulement, le marquis eut beau se hâter de dévaler la colline servant de piédestal au château, il allongea en vain le pas pour traverser la plaine de Armencita, il n'arriva au pied de l'escarpement grimpant à la via de Bânos qu'à la nuit noire.

Complètement noire, en effet, la lune étant nouvelle à cette époque, et les étoiles scintillant au ciel ne faisant guère qu'accuser les ténèbres qui cachaient le sol.

— Un aveugle aurait autant de facilité à se diriger que moi, grommela Pierre. Je ne vois pas à un mètre devant moi.

Et, mi-riant, mi-grave :

— Ce satané sentier m'a paru difficile en plein jour ; qu'est-ce que cela va être maintenant ?

Mais, haussant les épaules :

— Bah ! qui pioche la route, risque toujours la pelle. Allons-y.

Résolument il s'engagea sur le premier lacet.

La pente s'accusait raide. Le sol raboteux présentait des aspérités traîtresses, où le pied du Français s'embarrassait à tout instant.

Au premier tournant brusque du sentier, Chazelet faillit perdre pied et rouler dans le vide.

Il se rattrapa à temps, non sans bougonner :

— Je disais un aveugle… ; Il aurait son chien pour le conduire. Il verrait mieux que moi.

Cependant il poursuivit sa marche, mais avec une circonspection croissante.

Il montait lentement, palpant le rocher de la main, s'embarrassant les bras dans les broussailles courtes, sèches, épineuses, qui croissaient au-dessus de l'étroit chemin.

À progresser ainsi la fatigue vient vite. Une légère moiteur montait aux tempes du marquis de plus en plus furieux contre les embûches de l'obscurité, lorsque son bras s'enfonça dans des broussailles qu'il n'avait point aperçues, tant elles se confondaient avec la nuit.

— Saprelotte, commença-t-il pris de rage…

Mais il s'interrompit brusquement, pour lancer cette interrogation angoissée :

— Qu'est-ce que c'est que cela ?

Le buisson avait des mains. Le buisson l'avait saisi.

Il achevait à peine sa question, qu'il se sentit brusquement tiré en arrière. Son bras demeuré libre fut à son tour happé par une poigne solide, et un voile enveloppa sa tête.

Il tenta de résister ; une voix rude sonna à son oreille.

— Si vous n'êtes pas très doux, très obéissant…, une simple poussée vous renverra dans la plaine de Armencita… Elle est à trois cents mètres au-dessous de nous.

Ces simples paroles démontrèrent au marquis l'utilité de la soumission. Aucune aventure ne saurait être plus funeste que de rouler à une profondeur de neuf cents pieds, sur une pente rocheuse. Sans la moindre étude médicale, on conçoit combien pareil traitement doit être nuisible à la santé.

Aussi Chazelet, instantanément convaincu qu'entre deux maux il choisissait le moindre, s'abandonna-t-il sans résistance à ses agresseurs

inconnus.

— À la bonne heure, gronda encore l'organe rude… Voilà un homme raisonnable.

On le prit fortement par les bras, indiquant ainsi à son esprit que deux personnes le tenaient, et on l'entraîna en avant.

La tête encapuchonnée, le Français obéit à l'impulsion, d'abord avec l'hésitation bien naturelle de l'homme qui ne sait où il pose le pied, puis avec une confiance croissante, en constatant que ses guides le soutenaient avec une adresse telle qu'il courait presque sur les pentes.

Les cailloux roulaient parfois sous ses pieds, il faisait de soudaines glissades sur des touffes d'herbes desséchées, mais on le redressait aussitôt, et avec l'insouciance de sa jeune bravoure, il finit par se déclarer que cela allait mieux qu'au moment où il marchait tout seul.

Tranquillisé sur les suites de l'aventure…, quand on a la bourse légère, on prend vite son parti d'être arrêté par des bandits, et Pierre ne doutait pas qu'il se trouvait en pareille posture, tranquillisé donc, il demanda :

— Où me conduisez-vous ?

Celui qui déjà lui avait adressé la parole, répliqua :

— Silence, dans un moment le señor Selenitès te dira ce qu'il souhaite t'apprendre.

Le ton n'admettait pas de réplique.

De nouveau, Chazelet se laissa entraîner silencieusement.

— Courbe-toi, si tu ne veux pas te heurter la tête, ordonna encore le bandit.

Une branche, qui frôla le crâne du prisonnier, lui démontra l'opportunité de l'avertissement.

Ses conducteurs le guidaient à présent à travers un bois. À l'odeur balsamique flottant dans l'air, Pierre reconnut la nature des arbres ; c'étaient des sapins.

Le sol devenait presque plat. Les aiguilles des pins l'avaient recouvert d'un tapis moelleux, craquetant sous les pas.

— Halte, murmura-t-on près de lui.

Ses gardiens le retinrent d'un même mouvement. Il s'arrêta, attendant. Il lui sembla que des chuchotements bruissaient autour de lui, puis le voile qui entourait sa tête fut tiré, lui permettant de recouvrer l'usage de ses yeux.

Il se trouvait au centre d'une clairière, à l'entour de laquelle les troncs pressés des sapins formaient un véritable mur.

Un feu de campement éclairait le décor, et aussi ceux qui l'animaient : une dizaine de gaillards, à la face noircie de suie, aux longues *navajas* (couteaux espagnols) passées dans la ceinture.

vêtu d'un costume plus riche que celui de ses compagnons, les traits cachés par un masque de satin noir, un homme de haute taille se tenait debout en face du prisonnier.

Il le considéra une minute en silence.

Et cette minute parut interminable au marquis. Quelles pensées s'agitaient dans la cervelle du bandit ? À quelle résolution allaient-elles aboutir ?

Interrogations quelque peu angoissantes, quand on est la victime qui devra subir la loi de l'adversaire.

— À quelle sauce serai-je mangé ? se demanda le jeune homme.

Il n'allait pas tarder à être fixé, car le personnage s'approcha d'un pas et se désignant du geste :

— Je suis Selenitès, le Seigneur de la nuit.

— Et moi, riposta gaiement le Français, je suis un gentilhomme ruiné à ce point que, de nous deux, Seigneur Selenitès, vous risquez d'être le plus volé.

Les assistants avaient tourné la tête vers le captif.

Ils eurent un léger murmure approbatif pour son attitude dégagée.

Mais le Seigneur de la nuit leva la main ; tout se tut. Il reprit :

— Je ne serai pas volé, comme tu le dis.

L'affirmation ne fit pas bondir Pierre ; une remarque, en cet instant, captivait toute son attention.

Le bandit espagnol parlait avec un accent allemand, très reconnaissante encore qu'il ne fût point caractérisé.

Celui-ci continuait d'ailleurs :

— Je ne serai pas volé, car je te savais démuni d'argent, lorsque j'ai chargé mas braves de t'amener vers moi.

— Vous désiriez une visite de politesse ?

— Non. Je voulais t'associer a une œuvre courageuse et bonne.

Si le bandit souhaitait étonner son interlocuteur, il put se réjouir. Impossible de rêver succès plus complet.

Un détrousseur de grands chemins qui arrête un voyageur pour l'associer à une œuvre courageuse et bonne, cela sort vraiment de l'ordinaire. Les annales du banditisme n'enregistrent pas souvent pareil événement.

Aussi le visage de Chazelet exprima une stupeur si complète que de petits rires s'élevèrent dans le cercle des auditeurs, s'éteignant aussitôt sur un nouveau geste du chef.

L'homme au masque de satin poursuivit :

— Je te remercie de n'avoir pas supposé qu'il s'agissait d'un acte de brigandage. Cela me conduit à estimer ton jugement. Écoute-moi donc attentivement.

— Pour cela, soyez tranquille, s'écria le Français de plus en plus surpris par la tournure de l'entretien.

— D'abord, sache bien que je te connais. Tu es le marquis Pierre de Chazelet. En cinq ans, tu as exterminé deux millions qui te venaient de ta famille. Tu es complètement ruiné, et tes seules ressources se bornent à une dizaine de mille francs qui te seront envoyés de Paris sous quelques jours.

Pierre s'inclina sans répondre.

Décidément la police des bandits était bien faite en Espagne.

— Tu es brave, énergique, continua l'homme sans paraître remarquer l'ahurissement de son prisonnier. Au lieu de te laisser abattre par la mauvaise fortune, tu as décidé que tu reconquerrais la richesse ; cela m'a fait plaisir, car j'ai pensé que la Fleur de Armencita trouverait en toi le défenseur, dont la pauvrette a grand besoin.

— La fleur de Armencita, répéta Chazelet. Qui appelez-vous ainsi ?

— Celle que les habitants de ta vallée appelaient la madone Linérès.

Le nom de la jeune fille médusa le Parisien.

Hier, la bohémienne Ramrah lui annonçât la fortune par le dévouement.

Aujourd'hui, un brigand inconnu lui affirmait que Linérès avait besoin d'un défenseur.

Et presque malgré lui, le jeune homme bredouilla :

— De grâce, expliquez-vous, car à force de frapper ma tête à coups de mystères, il est à craindre qu'elle n'éclate.

Puis, par réflexion :

— Et puis comment, pourquoi vous préoccupez-vous de la señorita ?

L'interpellé hocha gravement la tête.

— On ne nous connaît pas, nous autres, les Seigneurs de la nuit. On croit que le vol, le meurtre sont nos seules délices. On se trompe… Ainsi moi, j'aime les fleurs, j'aime la voix pure qu'accompagne la guitare, la danse scandée par le claquement des castagnettes… Je me suis intéressé à la señorita, parce qu'elle était la plus belle fleur de la vallée, et parce que souvent, alors que je guettais les voyageurs rentrant de Bânos, sa douce voix apportée par le vent, me charmait durant l'affût monotone.

— Ah ! balbutia seulement le marquis décontenancé par les allégations de cet étrange bandit.

Et la voix de l'homme masqué tinta de nouveau à ses oreilles.

— Jamais, disait ce dernier, la señorita n'a su quels gentils compagnons ses chants étaient pour Selenitès ; jamais elle ne m'a aperçu sur sa route. Jamais la vieille comtesse n'a soupçonné que le poulet tendre, les pastèques à la pulpe rose, que des paysans lui offraient parfois, avaient été payés par le bandit. Elles étaient pauvres, et je soldais la poésie que cette enfant jetait sur mon triste métier.

Mais changeant soudain de ton :

— Ici, il ne lui serait pas arrivé malheur, car on veillait sur elle. Mais la fortune est venue. Sa mère l'a emportée vers Paris.

— Vers Paris, s'exclama Pierre retrouvant la voix à cette affirmation.

— Oui… Cela te surprend ?

— Non, non, continuez.

Le jeune homme, s'efforçait au calme ; mais son cœur battait à coups redoublés…

Linérès habitait à Paris… Paris, où la bohémienne lui avait affirmé qu'il la rencontrerait.

— Là-bas, fit Selenitès d'une voix sourde, je ne puis rien pour protéger ma petite bienfaitrice. Mais toi, tu pourrais la défendre. Tu es un fils de la grande ville, tu as un nom respecté, des amis, des relations… Tu es Français enfin, c'est-à-dire chevaleresque et tendre, et je te dis : Une jeune fille pure comme la madone est en danger, sauve-la.

On eût cru que cet entretien continuait celui de la gitana.

C'était le même mystère inexplicable, échappant à toutes les règles du raisonnement. De nouveau, le marquis avait l'impression de vivre un songe.

Et pourtant, depuis sa visite aux ruines de Armencita, il se sentait tellement attaché à la jolie inconnue qu'il n'hésita pas.

— Ma foi, mon cher Seigneur de la nuit, je suis ruiné, vous le savez. Je n'ai que ma vie à mettre au service de la señorita… C'est fait ! Maintenant, éclairez-moi un peu sur les dangers qu'elle court.

Le bandit eut un geste de satisfaction, puis reprenant son attitude raide :

— J'ignore le danger précis, je sais seulement qu'il existe.

— C'est peu…

— Cela t'effraie ?…

Pierre eut un haut-le-corps, et avec une ardeur juvénile :

— Ce n'est pas cela… Je trouve cette absence de renseignements ennuyeuse, voilà tout ! Vous me dites : Il est un ennemi qui veut frapper, mais cet ennemi, je ne le connais pas. Alors, se défier de tout le monde…

— Oui, de tout le monde. Il convient d'être le défenseur, sans allié, sans confident. Il faut être celui qui regarde, qui écoute, sans en avoir l'air.

— Allons, de plus en plus commode.

— Pauvre, la jeune fille ne courait aucun risque. Le péril est né de la fortune ; voilà tout ce que j'ai pu apprendre.

Étrangeté nouvelle au milieu des choses étranges qui s'abattaient sur son existence, Pierre en arrivait à converser avec le señor Selenitès, comme

avec un camarade. Tout au fond de lui-même, il devait s'avouer que le bandit lui devenait absolument sympathique. Ah ! si jusque-là sa vie s'était déroulée un peu plate, un peu terne, il se rattrapait joliment.

Depuis deux jours, il vivait un conte de fées. Tout ce qui lui advenait, révélait un caractère anormal, bizarre, inaccoutumé.

Mais il n'était pas au bout de ses surprises.

Son interlocuteur prononça lentement :

— Il importe de la secourir vite.

— S'il ne dépendait que de moi, s'écria le jeune homme.

— Que ferais-tu ?

— Je partirais dès demain.

— Qui t'en empêche ?

— Eh ! mon brave Seigneur de nuit, vous ne l'avez pas oublié. Je suis sans argent et j'attends celui que l'on m'a promis de France.

— Il est aisé de lever l'obstacle.

— Ah ! vous trouvez ?

— Mais oui, explique l'homme masqué. Tu attends dix mille francs, n'est-ce pas… je vais te les avancer…

— Me les avancer, vous ?

De Chazelet fut pris de fou rire.

Les limites de l'originalité étaient dépassées par ce voleur de grands chemins qui, non seulement ne le dépouillait pas, mais encore lui offrait un prêt d'argent. Sans doute, Selenitès perçut vaguement le sens de l'hilarité de son interlocuteur, car il dit tranquillement :

— Cela ne devrait pas te surprendre. Je sais que ma créance sera fidèlement remboursée.

— Oh ! sans nul doute… Ce sont les voies et moyens qui ne m'apparaissent pas très clairement.

— Nous allons nous en occuper. Je te remets dix mille francs ; au change c'est dix mille huit cents pesetas[2], car je ne veux pas te faire tort d'un *centimo*.

Le marquis salua en homme appréciant la délicatesse du procédé.

Et le singulier coupeur de bourses lui tendant une liasse de billets, il la prit sans se faire prier et la glissa dans sa poche.

— Tu ne comptes pas ? murmura le bandit.

— Non, j'ai confiance en mon… associé.

— Je t'en remercie… La confiance est réciproque… Tu partiras demain ?

— Oui… Mais la question de remboursement ?

— Attends. Lorsque l'on te remettra la somme que tu attendais, enveloppe-la dans une feuille de papier, et place-la sur la tablette de la cheminée de la chambre d'hôtel que tu occuperas.

— Bon, après ?

— Rien de plus. Elle me parviendra.

Cette fois, Pierre secoua la tête avec dépit.

— Mais je ne sais à quel hôtel je descendrai.

— Ne t'inquiète pas à ce sujet. Mon receveur la saura.

Puis, coupant court à la conversation :

— Deux de mes hommes vont te conduire jusqu'à l'entrée de Béjar. La *fonda* (hôtel) de Salamanca te recevra bien. Au matin, tu retourneras chez la señora Olinda, et ta dépense réglée, tu te dirigeras sur Avila, où tu prendras le train pour Paris.

Et d'un ton amical :

— Je te presse, mon ami, car j'ai peur que les ennemis de la jolie fleur de Armencita ne soient plus prompts à l'attaque que nous à la parade.

Deux bandits s'étaient déjà avancés, sans que Chazelet eût pu deviner comment le chef les avait désignés.

— Allez, prononça celui-ci, faites ainsi que je l'ai indiqué.

Après quoi, secouant cordialement la main du Français :

— Que les Saints Anges accompagnent ta marche. Adios !

Sans avoir le loisir de répondre, Pierre, entraîné par ses gardiens aussi irrésistiblement qu'à l'arrivée, se retrouva dans l'obscurité opaque du sous

bois. Le feu, les bandits avaient disparu, et s'il n'avait senti des mains vigoureuses encercler ses poignets, il eût certes pensé avoir rêvé.

Mais le bois fut traversé, la route de Bânos fut descendue à une allure rapide. De nouveau, le jeune homme franchit le Cuerpo de Hombre.

Là, ses guides le quittèrent avec ses seuls mots :

— Droit devant toi. La fonda de Salamanca !

Et telles des ombres, ils s'enfoncèrent dans la nuit.

Une demi-heure plus tard, après une collation frugale, le marquis de Chazelet s'allongeait voluptueusement entre les draps d'un lit fort acceptable.

Et comme tout bon chevalier de la légende, à la veille de combattre pour la dame de ses pensées, il s'endormit et la revit en rêve.

Mais les divinités qui président aux songes, ne l'avertirent pas que, vers deux heures du matin, un homme de haute stature, à la face rose auréolée de cheveux blonds, reconnaissable à première vue pour un Allemand, en dépit de son complet de voyage genre anglais, faisait irruption dans la gare d'Avila et semblait enchanté d'apprendre que l'express de nuit pour Paris n'arriverait pas avant un quart d'heure.

Cet homme causait avec un autre personnage qui l'accompagnait.

— Il partira, Diego… Ces gens de France sont tenus par leur parole comme par une chaîne. Il partira, et le Crâne sera content. Il saura ta belle conduite.

— J'en serai heureux, quoique déjà, grâce à lui, la contrebande n'aille pas mal.

— Il faut toujours désirer plus.

— Je m'en souviendrai, monsieur von Foorberg.

— Chut ! pas de noms propres.

Était-ce une illusion ? On eût cru que le voyageur parlait avec le même organe que le señor bandit Selenitès, et que son interlocuteur possédait une voix ressemblant étrangement à celle du guide mystérieux qui, durant son odyssée nocturne, avait seul adressé la parole au marquis Pierre de Chazelet !

Un roulement de tonnerre, des coups de sifflet, un crissement de freins. C’est le rapide qui entre en gare.

Le touriste allemand se précipite vers un wagon de première classe, s’y engouffre.

Son compagnon le salue. De nouveau la machine siffle ; la file des wagons s’ébranle, s’éloigne.

1. ↑ Les miquelets sont des miliciens provinciaux concourant avec la gendarmerie à maintenir l’ordre.
2. ↑ Cours comparatif de la monnaie à cette époque.

CHAPITRE III

LE DIABLE S'EN MÊLE

— Ah ! voici le señor. Que la journée vous soit bonne, señor. Le *coche* (voiture) vous attend.

Ainsi dame Olinda accueillit le marquis, lorsqu'il franchit le seuil de la posada del Cid.

Après une nuit paisible, le jeune homme s'était réveillé dans les plus heureuses dispositions… Un instant, il avait bien eu l'impression d'avoir rêvé toutes ses aventures de la veille, mais la présence dans sa poche de dix mille huit cents pesetas en *billetes del banco real d'España* avait immédiatement chassé cette idée fausse.

Rappelé ainsi à la réalité, Pierre s'était habillé, avait réglé sa dépense à la fonda de Salamanca et s'était procuré une mule de louage, sur laquelle il avait repris la route de son domicile.

Seulement, comme s'il était condamné à rencontrer sans cesse de nouveaux sujets d'étonnement, les premières paroles de l'opulente Olinda lui apparurent incompréhensibles.

— La voiture vous attend, avait-elle dit.

Quelle voiture ? Tout naturellement, il demanda :

— Un véhicule m'attend. Pourquoi ? à propos de quoi ?

La *posadera* lui décocha son œillade la plus assassine.

— Pourquoi, señor ? Parce que, hier dans la journée, le *padre* (prêtre) Montero, qui venait bénir la vigne de la veuve Domera, m'a donné l'ordre de votre part de tenir, ce matin, une voiture à votre disposition.

— Ah ! le *padre* Montero a fait cela ?

Au fond, Pierre s'accoutumant peu à peu au merveilleux de son existence actuelle, jugeait simplement bizarre que ce prêtre inconnu eût pu savoir,

dans le courant de la journée précédente, ce dont lui-même ne se doutait encore aucunement.

Mais il n'en était plus à chercher longuement les explications.

Vivre en pleine féerie lui devenait indifférent ; une seule chose l'intéressait désormais. Joindre Linérès et donner sa vie pour elle, s'il en était besoin.

Aussi fût-ce plutôt par acquit de conscience que par curiosité réelle qu'il ajouta :

— Et le *padre* vous a sans doute dit où le *coche* me conduirait.

— Certainement, señor. Cela était utile pour que je pusse débattre le prix…

— En effet… Et je vais… ?

— À la station du chemin de fer d'Avila.

Le jeune homme salua.

— En ce cas, je m'y rends sans retard.

Avec des cris, des soupirs, des protestations de dévouement, Olinda reçut du voyageur le montant de sa note, descendit sa valise, lui remit une liasse de journaux de France arrivée la veille à son adresse.

Elle s'agitait, se trémoussait, monologuant lorsque Pierre ne pouvait l'entendre :

— Que la Madone protège ce jeune homme. Il est une vraie bénédiction pour ma maison. Le muletier, le caporal, le *padre*, chacun a fait son petit présent à la faible femme que je suis… Qu'il soit récompensé au centuple, ce brave gentilhomme qui fait tomber la pluie d'or dans mes poches.

Cependant, Chazelet prenait place dans la voiture qu'en tout autre pays que l'Espagne, on aurait dénommée charrette.

Sa valise à ses pieds, ses journaux à la main, il subissait l'averse des adieux, des vœux de l'hôtesse.

Enfin, celle-ci, à bout d'haleine et peut-être d'expressions, fit un signe au voiturier assis sur le brancard.

L'homme excita son cheval ; on partit.

Pierre avait pensé parcourir les journaux de France durant le chemin. Rentrant à Paris ; il désirait se remettre au courant des préoccupations de la ville Lumière ; mais, après deux ou trois tentatives, il dut y renoncer.

Les cahots lui faisaient exécuter des bonds continuels. Il était projeté de droite, de gauche, heurté, bousculé. Allez donc lire au milieu de semblable gymnastique.

Il faut avoir parcouru les routes espagnoles, avoir été meurtri dans les véhicules primitifs circulant à travers la campagne pour se rendre compte du nombre des contusions qu'un touriste peut supporter sans que sa santé en soit altérée.

Le voiturier, stoïque, fumait paisiblement des cigarettes, comme insensible aux cabrioles de l'équipage.

Enfin, on parvint à Avila, cette jolie petite ville de neuf mille habitants, entourée d'une ceinture de forêts.

À travers les chênes, les érables, les pins ou les landes couvertes de bruyères, le *coche* gagna la gare située à plus d'un kilomètre de la cité.

Là, Pierre, s'étant séparé de son voiturier, apprit que le train pour la direction de Médina, Valladolid, Burgos, Venta de Baños, Irun et France, devait passer dans une heure seulement. Une heure à dépenser, ma foi, ce ne serait pas trop de temps pour lire les journaux et se retremper quelque peu dans la vie parisienne.

Sur cette réflexion, le jeune homme s'installa commodément dans une salle d'attente et déplia l'un des quotidiens de Paris avec cette satisfaction mêlée de regrets que l'on éprouve à se replonger dans ses préoccupations accoutumées, après les avoir négligées quelque temps.

Mais il y eut à peine jeté les yeux qu'il pâlit, porta la main à son front tel un homme étourdi par un coup de massue.

— Elle, murmura-t-il, elle !

Et se dominant grâce à un effort violent :

— Le danger… C'est cela… Le bandit Selenitès avait raison.

Il avait vu ce sous-titre, imprimé en gros caractères, au-dessus d'un cliché reproduisant les traits charmants de Linérès :

Coïncidences diaboliques. — le jeu de massacre des épouseurs. — Un chapelet de victimes. — C'est diabolique, dit l'une d'elles. — Quoique non blessée, M^lle^ de Armencita n'en est par moins la plus atteinte. — Un journal parisien désigne la malheureuse jeune fille sous ce nom : La Fiancée du Diable !

Armencita ! Fiancée du Diable ! Ces mots avaient bouleversé Pierre, d'autant plus profondément que, lui aussi, avait éprouvé les effets des volontés mystérieuses s'agitant autour de la jeune fille.

Depuis son entretien avec la gitana, depuis la remise en ses mains du portrait de la señorita, est-ce qu'il ne se débattait pas en plein mystère ? Est-ce que les moindres incidents de son existence n'étaient point marqués au coin de la magie ? Enchantements réels ou charlatanisme, qu'importait ? Puis rien autour de lui n'obéissait aux lois de la morale.

Et il souffrait de ne point ressentir une révolte suffisante en face de ce journal qui, sous les regards amusés de centaines de mille lecteurs, promènerait accolés le nom de M^lle^ de Armencita et ce surnom : la Fiancée du Diable.

Puis, le désir de comprendre comment pareil blasphème avait pu naître, l'envahit, le poussa à lire l'article qui suivait sur deux colonnes.

Le chroniqueur s'exprimait ainsi :

« Il y a deux mois environ, le Paris *high-life* subissait une commotion. Un astre nouveau venait de briller au ciel de la beauté.

« Une apparition à l'Opéra, une visite à l'exposition de l'Automobile, et la Belle aux Cheveux d'Or bruni, comme l'appelaient ses admirateurs, était sacrée merveille dans la cité où se donnent rendez-vous les merveilles du monde.

« Renseignements pris, les curieux découvrirent sans peine que l'inconnue, une idéale Jeune fille de la colonie espagnole, portait un des plus grands noms de Léon. Sa mère, la comtesse de Armencita, et elle, venaient jouir à Paris d'une fortune colossale, héritage des del Vedras, ces marquis de Carabas de la péninsule Ibérique.

« On pense que la riche, adorable et vertueuse héritière fit aussitôt rêver d'hyménée un certain nombre de nos plus élégants et honorables célibataires. Mais hélas ! Une muraille de Chine isole la jeune fille de ses soupirants. Une muraille de Chine plus infranchissable que les passes rocheuses, qui ne purent arrêter les héros de la course Pékin-Paris.

« Une fatalité étrange, inexplicable, déconcertante, semble s'abattre sur quiconque aspire à la main de la señorita Linérès de Armencita.

« Les dragons du destin défendent l'approche de l'hôtel de la rue François-I^{er}, où réside la Belle aux Cheveux d'Or bruni.

« Une série d'accidents, que l'on croirait provoqués par une volonté consciente, si pareille hypothèse ne devait être écartée, ont mis hors de combat, en six semaines, cinq jeunes hommes du meilleur monde, lesquels, plus ou moins ouvertement, avaient posé leur candidature à la main de M^{lle} de Armencita.

« Jacques Béluzier, fils de l'agent de change bien connu, se loge une balle en pleine poitrine, en maniant un revolver, qu'il affirme avec entêtement avoir déchargé la veille de l'aventure.

« Le sportsman Gaston de Drolles-Cahuzac est au lit, les jambes brisées, des suites d'un *panache* automobile.

« Le jeune et fougueux député Melessart, troisième candidat hyménéen, prend le train pour Nice. On le ramasse sur la voie, un peu au delà de Dijon, en piteux état. Interrogé, il déclare s'être endormi dans son compartiment-couchette, où *il était seul*, et ne pas pouvoir expliquer comment il en est sorti.

« Quatrième postulant : Télémaque Lesbarrade, fils et associé du riche armateur marseillais, est défiguré, a l'œil droit complètement perdu, par le fait d'une inexplicable explosion de gaz survenue dans sa salle de bains.

« Enfin, Abel Passé, ce fabricant de phonographes sans rival, visite son usine à Pantin. La tige d'un piston se brise à côté de lui (sans que l'enquête ait pu se prononcer sur la cause de la rupture), et tournant à vide, frappe si malheureusement le sympathique industriel, qu'elle lui broie la partie gauche du bassin, et que l'on n'ose espérer sauver la victime de cette épouvantable malchance. »

Le visage de Pierre exprimait l'horreur.

Une sueur froide perlait sur son front. Oui, oui, lui, croyait à une volonté consciente, directe des faits relatés par le journal.

Le Seigneur de la nuit ne l'avait-il pas averti que le danger entourait Linérès de Armencita ?

Le danger, ce mot vague, se précisait de sanglante façon… Des ennemis, lesquels ? devaient en vouloir à la fortune de la jeune fille.

Ils lui interdisaient de se marier. Ils voulaient évidemment qu'elle demeurât le seul obstacle entre leurs convoitises et ces richesses fabuleuses rappelées par le chroniqueur.

Mais pourquoi frapper des prétendants, dont aucun ne paraissait avoir été agréé par la principale intéressée ?

Pourquoi la livrer, par ricochet, aux racontars, aux suppositions des reporters ?

Dans son égoïsme inconscient, Chazelet plaignait médiocrement les personnages endommagés. Après tout, ne rentrait-il pas à Paris, uniquement pour offrir sa vie à Linérès ?

Mais il ressentait une douleur rageuse devant les appréciations du journaliste.

Et celui-ci se donnait carrière.

« Certes, les gentlemen dont nous parlons, concluait l'écrivain, ont cruellement expié la pensée parfaitement correcte et honorable d'offrir leurs noms à la charmante fille de la comtesse de Armencita, mais combien la señorita sera plus frappée par l'opinion publique.

« Dans la superstitieuse Italie, elle serait accusée de *jettatura*, de mauvais œil.

« Notre Paris, réputé sceptique bien à tort, a trouvé une autre explication, tout aussi peu raisonnable.

« Il a désigné l'innocente cause de tant de malheurs accumulés sous ce sobriquet expressif : La Fiancée du Diable. »

Pierre serra les poings.

S'il avait tenu le rédacteur de l'article, certes il lui eût fait passer ce que l'on est convenu d'appeler un mauvais quart d'heure.

Fiancée du Diable, cette enfant que sa rapide enquête lui avait révélée pure, bonne et tendre.

Fiancée du Diable, celle qui si doucement avait confié au carnet bleu sa tristesse de ne point se sentir aimée par la comtesse.

Victime ! Toujours victime d'une inimitié inexplicable.

L'éloignement maternel, la pauvreté, la pitié d'un bandit, l'attachement ignore d'un gentilhomme ruiné, un cercle de crimes l'isolant du monde, la presse parisienne lui décochant une appellation qui la marquait au front, quelle étrange et cruelle destinée que celle de cette jeune fille, née pour les doux sourires, née pour le bonheur !

Le brouhaha du train entrant en gare tira le marquis de ses réflexions.

Il empoigna sa valise, ses journaux, se précipita sur le quai et prit place dans le premier compartiment qui se présenta.

Il était seul, par bonheur.

Ici, au moins, la chance l'avait servi. Il put, tout à son aise, poursuivre sa douloureuse méditation. Il put parcourir les diverses feuilles à lui envoyées à la posada del Cid.

Toutes s'exprimaient à peu près dans les mêmes termes.

Toutes avaient adopté le sobriquet lancé par un désœuvré gouailleur.

Pour Paris désormais, la pauvre Linérès serait la Fiancée du Diable.

Une rupture d'essieu, survenue à la machine entre Burgos et Miranda, obligea Pierre de Chazelet à séjourner dans un pauvre village du district de Logrono, si bien qu'il n'entrait en gare de Paris Orsay, que le deuxième jour de voyage, vers six heures du soir.

Dire son impatience est impossible.

Chaque minute de retard lui semblait contenir une menace contre Linérès. À présent, il ne résistait plus à l'attraction exercée sur lui par cette jeune fille qu'il n'avait jamais vue.

— Paris-Orsay ! Paris-Orsay !

Ce nom, clamé le long du train par les employés, chassa tous les pensers chagrins du marquis.

Il était arrivé enfin.

Un « facteur » s'empara de sa valise, et dans les traces du porteur, il suivit le terre-plein souterrain, gravit l'escalier accédant à la salle supérieure, de plain-pied avec le quai qui borde la Seine.

Mais à peine sur la dernière marche, un cri retentit auprès de lui :

— Chazelet !

Des bras amis l'enlacèrent.

— Morand ! s'écria-t-il à son tour !

Oui, Morand, son ami qui lui avait écrit en Espagne, était devant lui. De taille moyenne, mince de corps, mais rond de caractère ainsi qu'il se dépeignait lui-même, Albert Morand, un peu plus âgé que le marquis, portait de façon désinvolte l'uniforme de major de l'armée. Garçon Joyeux, vivant gaiement, mais sans dépasser jamais la somme de ses revenus et de son traitement, Morand, bon médecin au reste, représentait, mélange moins rare que l'on ne serait tenté de le croire, la raison dans la folie, l'ordre dans le désordre.

— Toi ici ! s'exclama le marquis après une affectueuse accolade. Toi, le seul ami que je puisse être heureux de rencontrer ! Par quel hasard propice ?…

Il s'arrêta, Albert Morand éclata de rire.

— Quoi ? Qu'y a-t-il ?

— Non, mon petit Pierre, ne me mouds pas cet air-là.

— Qu'est-ce que tu dis ? Sur l'honneur, je ne comprends pas.

— Sur l'honneur… ? Allons, voyons, Chazelet, pas de ces plaisanteries-là… Tu n'es pas somnambule, tu ne t'enivres pas, donc, tu étais de sang-froid, quand tu m'as fait passer ta dépêche d'Irun.

— D'Irun ? répéta Pierre abasourdi ?

— Ah bien, tu es distrait ! Tiens, voici le « bleu » ainsi conçu : « Arriverai Paris-Orsay rapide de six heures quinze. Retiens-moi chambre

au Palais d'Orsay. Amitiés… » et signé comme tu as coutume de le faire, ô gentilhomme dédaigneux de la particule « Chazelet ».

Le marquis ne répondit pas de suite.

La féerie continuait

Il était bien certain de n'avoir expédié aucune dépêche… Allons, les volontés ignorées, qui s'agitaient autour de lui, avaient encore travaillé.

— Et tu as retenu la chambre ?

— Parfaitement ! Une chambre dont les fenêtres donnent sur la rue de Lille. J'y ai fait transporter tes habits, que j'ai subtilisés à l'âpreté de tes créanciers.

— Cher ami !

Le sourire reparut sur les lèvres de Chazelet. Il s'était éloigné de Paris précipitamment, un costume de tourisme sur les épaules, le linge indispensable dans sa valise, et ma foi, il n'était pas fâché d'apprendre qu'il allait pouvoir se redonner l'apparence élégante d'un Parisien soucieux de ses dehors.

— Je te guide. Tu t'habilles, tenue de soirée. Le dîner est commandé au Palais même. Ensuite, je te conduis à la Tour Eiffel, dans la lanterne. Expériences de *sans fil* très intéressantes. De là, au dernier bal de la saison, boulevard de Courcelles, à la Légation d'Espagne.

— Pourquoi

— Pour que tout le monde voie un *Chazelet* superbe, joliment bruni par le soleil de *tra los montes*, et pas du tout abattu par les incidents financiers dont il a été la victime.

— Est-ce nécessaire ?

— Oui, c'est nécessaire à mon bonheur.

— Oh ! en ce cas…

— Arrive donc. Je veux que, demain matin, tout Paris nous ait signalés ensemble. Un ami qui ne vous lâche pas dans la ruine, cela entraîne du bon côté toutes les amitiés hésitantes. Je joue les terre-neuves, animaux aux affections robustes et aux pattes palmées… Et encore aussi entêtés que les

mules castillanes. Il ne te reste d'autre ressource que d'obéir. Tu me jettes à la porte demain, si cela t'agrée ; mais ce soir, tu te laisseras tyranniser.

Pierre ne demandait pas mieux.

Sous les phrases légères du jeune major, il sentait l'amitié solide. Il comprenait que Morand lui avait préparé la rentrée triomphante, au lieu du retour morose de l'isolé que la fortune a frappé.

Une poignée de main énergique dit à l'ami qu'il avait été compris. Cinq minutes plus tard, Pierre, installé dans une chambre gaie et claire, procédait à sa toilette, avec cette joie intime de l'homme sevré quelque temps du confort.

Soudain Morand, qui regardait distraitement par la fenêtre, poussa un cri.

— Je suis absurde, le plaisir de te revoir. J'oublie le plus important.

Et tirant son portefeuille :

— Quand j'ai reçu ton télégramme, je venais de toucher le reliquat de ta vente. Dix mille deux cent vingt et un francs, soixante-dix centimes. Les voici.

Pierre fut sur le point de s'écrier que déjà il avait touché la somme. Mais il se souvint à temps de la recommandation du seigneur de la nuit :

— Pas un allié ! Pas un confident !

Et il se borna à remercier Albert, tout en glissant les billets dans sa poche.

— Sept heures, allons dîner.

Sur cette proposition de Morand, tous deux descendirent. Le dîner, commandé à l'avance par le major, avait cette ordonnance simple, légère et savoureuse qui rend le repas parisien inimitable, parce qu'il procède à la fois d'un art délicat et d'une hygiène stomacale parfaite.

Le monde entier se nourrit, les vingt mille Parisiens de race sont seuls à savoir manger.

Vraiment, le médecin militaire, montrait là son expérience de la vie. Les menues satisfactions matérielles influent sur les dispositions morales, et cela est d'autant plus vrai que l'être est plus affiné, plus intellectuel.

Au dessert, Chazelet avait recouvré tout son aplomb ; il se sentait de nouveau le pied parisien.

Et, par contre-coup, les fumées de légende qui obscurcissaient les aventures d'Espagne, se dissipaient, ses idées se clarifiaient en quelque sorte.

— Je vais faire appeler une voiture, proposa Morand.

— Non, la soirée est superbe. Marchons. J'ai un tel besoin de fouler l'asphalte après mon exil espagnol.

— Marchons donc.

Les deux omis quittèrent le palais d'Orsay et, suivant les quais, déambulèrent en flâneurs dans la direction du pont de la Concorde.

Morand racontait à son ami les détails de la vie de Paris, durant son absence. Il ne manquait pas d'esprit, son récit s'émaillait de locutions et d'aperçus originaux. Pierre l'écoutait avec plaisir.

Il fut brusquement rappelé au but de son retour dans la capitale.

Une bande de crieurs de journaux déboucha du pont de la Concorde. Ils brandissaient des feuilles encore humides de l'imprimerie.

Ils clamaient avec ces organes inénarrables dont les camelots ont le secret :

« Édition spéciale !… curieux détails… La sixième victime de la Fiancée du Diable ! »

— La sixième, remarqua le médecin d'un ton indifférent… Cela devient tout à fait intéressant.

Et il se tourna vers son compagnon avec l'intention de le mettre au courant. Pour lui, en effet, Chazelet devait ignorer la singulière fatalité poursuivant Linérès de Armencita, et dont tout Paris s'occupait autant qu'il lui est loisible de s'occuper de quelque chose.

Mais il le vit ayant arrêté un camelot, prendre un journal, le parcourir et demeurer immobile, comme anéanti, le papier frémissant entre ses mains tremblantes.

Il s'empressa :

— Qu'as-tu ?

De l'index, Chazelet lui désigna la *manchette* en caractères énormes, puis un article des échos mondains. La manchette disait :

« La série noire continue. — Encore la Fiancée du Diable ! »

L'article, assaisonné de commentaires spirituels ou émus, relatait que le millionnaire Garavaud, peintre, journaliste, etc., lequel, par bravade, avait déclaré qu'il solliciterait la main de M^lle^ Linérès de Armencita, et ce, au cours d'un déjeuner chez Voisin, avait été trouvé, à six heures, dans la rue du Général-Foy, percé de quatorze coups de couteau, et avait expiré sans avoir pu prononcer une parole.

C'était sans doute un crime d'apaches d'une rare audace, commis en plein jour, à deux pas de l'église Saint-Augustin, du boulevard Malesherbes ; mais le fait d'avoir affirmé, peut-être sous l'influence de vins généreux, qu'il se posait en prétendant à la main de Linérès, donnait au trépas brutal du défunt une senteur de mystère, dont les publicistes profitaient pour *tirer à la ligne* sous forme d'hypothèses variées.

— Eh bien ? interrogea Morand, pour qui l'émoi de Pierre demeurait incompréhensible.

Mais déjà Chazelet était redevenu maître de lui.

— Rien… Une douleur soudaine. C'est passé. À propos, ne m'as-tu pas expédié quelques journaux en Espagne ?

Le médecin considéra son interlocuteur avec stupeur. La question lui paraissait sans lien avec les phrases précédentes.

Toutefois, il répliqua :

— Non… Pourquoi cette demande ?

— Pour m'assurer que le service des postes transpyrénéennes ne mérite que des éloges.

Et prenant le bras d'Albert Morand, tout étourdi de l'incohérence de ses idées :

— Marchons, continua le jeune homme ; marchons. Il ne faut pas arriver trop tard aux expériences du sans fil.

— Oh ! nous avons encore une demi-heure.

Cependant tous deux reprirent leur route à une allure plus rapide que tout à l'heure.

Seulement, avec une nervosité subite, Pierre parlait, questionnant son compagnon sur les expériences auxquelles ils allaient assister.

Morand se laissa entraîner sur ce sujet. Il expliqua :

— Un Américain, accrédité par le Président des États-Unis, M. Loosevelt, et présenté par le chef de la Sûreté.

— Par Lerenaud ?

— Oui. Ils se sont connus autrefois, parait-il. Bref, Lerenaud l'a piloté et introduit au ministère de la Guerre.

— À cause de quoi ?

— C'est vrai ! J'oubliais… Cet Américain, un nommé Allan, professeur sportif à l'École militaire de West-Point, aux États-Unis, a imaginé un dispositif de *parleur* et de *receveur* pour sans fil, tel que les instruments accordés au préalable, peuvent seuls entrer en communication. Tu conçois l'avantage. Avec les appareils actuels, on n'est jamais certain que les télégrammes ne sont pas surpris par des cohéreurs ennemis. Avec celui-ci au contraire, s'il mérite les éloges que l'on en fait, cette crainte disparaît, et cependant le récepteur conserve la propriété d'enregistrer toute dépêche émanant d'autres postes expéditeurs non accordés.

— Diable ! C'est intéressant.

— Le ministre de la Guerre l'a pensé… À neuf heures, entre Paris et Brest, Paris et Toulouse, Paris et Verdun, Paris et le Havre, des observateurs de sans fil seront aux écoutes dans les divers postes établis.

— Et ?

— Certains seulement sont munis de récepteurs *accordés*.

— Si les autres n'enregistrent rien…

— L'expérience sera concluante, et l'invention de M. Allan sera vraisemblablement adoptée pour les communications sans fil en France.

— Grosse affaire.

— Bonne affaire, mon cher. Car cet Allan est un inventeur désintéressé. Il donne son système au gouvernement français, comme il l'a donné aux États-Unis. C'est un inventeur qui cherche avant tout à marquer ses sympathies.

Les promeneurs atteignaient le Champ-de-Mars.

Ils se dirigèrent vers celui des quatre piédestaux de la tour Eiffel affecté au service ordinaire de l'ascenseur.

Déjà plusieurs personnes s'y trouvaient assemblées. C'étaient : le général Dantun, chef des services de télégraphie militaire, quelques officiers supérieurs, deux journalistes appartenant à des quotidiens importants.

Morand échangea des poignées de main. Les paroles de bienvenue rappelèrent à Chazelet que son ami était cousin du ministre, et il ne s'étonna plus d'être admis aux expériences sur la simple présentation du médecin-major.

— Qu'attend-on ? questionna curieusement celui-ci.

— Le signal de montée, répondit le général Dantun.

— Je craignais que ce ne fût l'inventeur.

— Non, non, rassurez-vous. M. Allan a passé la journée là-haut, avec des officiers du génie et les télégraphistes militaires.

— Ah ! ah ! En ce cas, nous n'aurons pas de *ratés* ?

— Je l'espère… Si tout marchait bien… cela nous retirerait une rude épine du pied… Car l'ennui du sans fil est que l'on risque de confier ses secrets à tous les postes installés, amis ou ennemis.

— En wagon, en wagon ! messieurs ! clama soudain un sapeur du génie de planton au pied de l'escalier, on vous attend là-haut.

Tous s'empressèrent de prendre place.

Il ne resta près du socle de pierre, base des colonnes de métal, que trois gamins dépenaillés, musards comme tous les gavroches de Paris, lesquels avaient assisté, avec un intérêt marqué, à l'embarquement des invités du ministre de la Guerre.

— Hé, Tril, fit l'un avec un accent américain très prononcé… Es-tu fixé ?…

— Je pense ainsi, Bob.

— Qui est le bon ?

— Celui qui était avec Mr. Morand.

— Tu es sûr ?

— Moi aussi, déclara le troisième galopin.

— Toi, Fall, et d'où vient que tu sois plus certain que moi Bob, ou que Tril ?

— De ce que mes oreilles sont plus ouvertes. J'ai entendu celui que vous appelez Morand présenter aux officiers le marquis Pierre de Chazelet

— Ah ! alors, ouvrons l'œil.

Cependant celui dont s'entretenaient les gamins parvenait au premier, puis au deuxième étage de la tour, et mettait enfin le pied dans la *lanterne*, transformée par l'autorité militaire en poste centra] de la télégraphie de l'armée.

Deux officiers, autant de sapeurs de génie, saluèrent à l'entrée les visiteurs, puis se remirent à la surveillance des appareils dont le fonctionnement leur incombait.

L'inventeur seul vint au-devant du groupe et dit son plaisir d'avoir à démontrer ses dispositifs devant cette assemblée peu nombreuse mais d'élite.

Chazelet considérait l'Américain avec une admiration non déguisée.

Allan s'exprimait avec aisance, en excellent français, qu'agrémentaient sans le déparer quelques inflexions gutturales, et, de-ci de-là, un américanisme.

Mais c'était l'homme lui-même que le marquis, en épris d'art, considérait.

Grand, les épaules larges, serré des reins, M. Allan donnait l'impression d'une vigueur exceptionnelle alliée à une souplesse invraisemblable. Son geste apparaissait à la fois précis et ondulant… Son costume noir, de coupe sévère, eût semblé disgracieux sur tout autre. Porté par lui, il pouvait être pris pour une recherche savante destinée à souligner sa mâle beauté.

Le visage complètement rasé, auréolé de cheveux dorés, épais et soyeux, présentait un caractère extraterrestre pour ainsi dire. Il avait ce charme vigoureux et troublant que les peintres primitifs ont prêté aux anges armés de glaives flamboyants, annonciateurs des colères divines ou gardiens du rêve des terrestres paradis.

Sous la chevelure d'or, sous le front blanc, les yeux d'azur avaient une profondeur d'abîme et loin, bien loin, à cet infini du regard où se tapit l'âme, une lueur brillait, étoile au repos, qui, dans la colère, devait se transmuer en éclairs.

Et ce qui médusait le marquis, c'était une constatation singulière. Ses cheveux rappelaient ceux de Linérès. Son regard bleu faisait penser aux yeux glauques de la jeune fille… Leurs traits, très différents cependant, accusaient la lutte puis la fusion de deux races.

Mais Allan parlait.

— Messieurs, disait-il d'une voix chaude, où chantait une vague musique étrangère, si vous le permettez, nous allons commencer les expériences.

— Volontiers, consentit le général Dantun.

— Alors, veuillez considérer ce tableau à votre droite. Vous y voyez trente-trois plaquettes de cuivre, mobiles autour de charnières et que des taquets maintiennent appliquées contre la planche.

— Oui.

— Chacune est impressionnée par l'un des trente-trois postes de sans fil choisis par M. le ministre de la Guerre. Les postes touchés par le message répondront et les plaquettes correspondantes se rabattront. Les autres demeureront immobiles naturellement.

— Quels sont les postes accordés avec votre transmetteur, questionna le général ?

— Les marques à la craie sur le tableau l'indiquent : 7, 16, 21 et 25.

— Bien, commencez donc.

L'inventeur s'inclina, et s'adressent aux militaires de service :

— Messieurs, veuillez transmettre l'ordre cacheté que M. le ministre de la Guerre vous a fait tenir.

L'un des officiers du génie tira l'ordre de son enveloppe et l'opération commença.

Trois minutes après, Allan murmura :

— Vous avez terminé ? Veuillez demander aux postes s'ils ont enregistré. Qu'ils répondent par le signal convenu.

Une minute encore, puis de légers déclics, et sur le tableau-témoin, les plaquettes 7, 16, 21 et 25 se rabattent.

— Bravo ! s'écria le général Dantun, les accordés seuls ont répondu.

— Un instant, la contre-épreuve. Monsieur le général, veuillez faire demander à tel autre poste qu'il vous conviendra s'il a été impressionné par une communication ?

Les réponses ne laissèrent aucun doute. Les cohéreurs non accordés n'avaient point signalé le passage des ondes sans fil.

Très intéressés, les assistants répétaient l'expérience, chacun s'amusant à la manipulation des appareils, guidés par les sapeurs télégraphistes.

Le succès de l'inventeur s'accentuait de minute en minute. Il recevait modestement les félicitations enthousiastes, semblant n'attacher à sa découverte qu'une importance légère.

Il ne paraissait pas remarquer Chazelet qui, lui, ne perdait pas un de ses mouvements, subissant une attirance inexplicable vers cet inconnu.

Or, on allait se séparer. Les appareils demeuraient au repos, les visiteurs adressant leurs derniers compliments à l'Américain, quand un petit bruit coupa net les phrases louangeuses.

— Le martèlement du récepteur, s'écrièrent toutes les voix.

— Eh bien, messieurs, fit tranquillement M. Allan, l'enregistrement va nous apprendre qui nous appelle.

Mais, après un instant :

— On ne nous appelle pas. Cela dure trop longtemps.

— Alors vous supposez quoi ?

— Que l'appel régulier ne se produisant pas, nous *surprenons* une causerie de sans fil clandestin.

À ce moment, un nouveau personnage pénétrait dans la *lanterne*.

— Clandestin ! s'écria-t-il… Eh ! mais, en ce cas, mon service sera tout aussi intéressé que celui de la Guerre.

— Tiens ! c'est Lerenaud, fit Morand en serrant la main au nouveau venu. Je m'étonnais de ne pas vous voir.

— Moi qui ai piloté M. Allan… Ah ! mon cher, si vous pensez qu'être chef de la Sûreté constitue une sinécure… J'ai dû m'occuper de Garavaud, vous savez, le sixième soupirant de la fatale Linérès de Armencita.

On eût dit qu'une flamme fugitive traversait les yeux de l'Américain.

Cependant il prononça d'une voix très calme :

— Encore un accident, cher monsieur ?

— Un accident… Non pas… un crime commis à six heures, rue du Général-Foy, en plein Paris, quatorze coups de couteau.

— Et ce malheureux ?

— Est mort sans avoir prononcé une parole.

Un lourd silence pesa sur l'assistance. Tous regardaient M. Lerenaud, espérant peut-être qu'il donnerait une explication de cet ensemble de malheurs frappant autour de Linérès. Mais le chef de la Sûreté demeura muet.

En fonctions depuis huit mois à peine, M. Lerenaud avait stupéfié la société laborieuse, épouvanté le monde du crime par son activité, par la certitude de ses déductions. Pour la première fois, il se heurtait à un mystère dont il n'entrevoyait pas la solution. L'aveu qu'il en avait fait très loyalement n'avait pas été étranger à la tournure légendaire adoptée par la presse pour narrer l'*affaire des fiancés*.

Dès l'instant où Lerenaud ne comprenait pas, on pouvait tout supposer.

Et, maintenant encore, le mutisme du chef de la Sûreté remplissait les assistants d'un malaise inexprimable.

Tous frissonnèrent au son de la voix d'Allan.

L'Américain était penché sur l'enregistreur du sans fil et il disait d'un ton singulier :

— J'avais deviné. Un sans fil clandestin… Un renseignement utile pour vous, mon cher Lerenaud.

— Pour moi ? murmura l'interpellé.

— Jugez-en. Je lis le dialogue suivant.

Et d'une voix, lente, marquant un arrêt après chaque phrase, M. Allan prononça alors ces paroles :

« — Eh bien ? Est-ce qu'un capitaine de l'armée japonaise hésiterait ? J'ai attendu des nouvelles toute la journée ?

« — Je n'hésite pas, vous en êtes certain. Mais aujourd'hui, cela était impossible à cause du bal costumé de la légation d'Espagne. Demain, je sais que l'on se reposera. Je ferai demander à la comtesse… »

— À la comtesse… répéta Pierre, sans avoir conscience qu'il parlait.

Et rougissant légèrement sous les regards convergeant sur lui :

— Excusez-moi… Je cherche à comprendre qui bavarde ainsi… J'ai pensé tout haut, désolé de vous avoir interrompu.

Allan inclina la tête et continua sa lecture :

« — À la comtesse de m'accorder audience le soir. Quoi qu'il doive arriver, ma vie appartient au Japon. Demain soir, je demanderai la main de M^lle^ Linérès. »

— Linérès !

Cette fois, l'exclamation de Chazelet se fondit dans le brouhaha.

Tous parlaient en même temps.

— Un septième fiancé !

— Il a du courage, le Japonais.

— Mais qu'est-ce que le Japon vient faire là dedans ?

M. Lerenaud avait sursauté. Il s'était vivement rapproché de l'Américain.

— Un septième, disait-il nerveusement, un septième… Ah ! celui-là, on ne le quittera pas d'une semelle… On le gardera comme une chasse… On verra bien si on me le tue encore !

Puis, sous l'empire d'une curiosité qui étranglait sa voix :

— Continuez, Allan, continuez.

— Oui, oui… Après ? Après ? clamèrent les assistants.

L'Américain secoua la tête !

— Après, il n'y a plus rien…

— Quoi, la communication… ?

— S'arrête là. Voyez.

Ce fut un concert de récriminations. L'officier japonais, son interlocuteur inconnu, furent cordialement envoyés à tous les diables.

M. Lerenaud ramena le calme par cette promesse :

— Messieurs, demain j'établis une surveillance autour de l'hôtel habité par les dames de Armencita, rue François-I^{er}.

— Qu'est-ce que cela donnera ?

— Le nom du capitaine japonais, d'abord. Pour solliciter une entrevue, il donnera son nom.

— Bravo ! Vous nous le direz.

— Rendez-vous à dîner au cercle militaire. Le décor est de mise, puisqu'il s'agit d'un officier.

— Soit, messieurs, consentit le chef de la Sûreté. Je serai au rendez-vous… Je vous confierai le nom de ce *septième*, et je vous jure qu'il sera gardé comme ne le fut jamais souverain. Je crois que je suis entré dans la police, non par haine des criminels, mais par curiosité du mystère dont ils s'entourent.

— Ah ! mon pauvre Lerenaud, fit comiquement Morand, je crois que, cette fois, votre curiosité doit vous faire bien mal. C'est égal, Chazelet, nous dînerons aussi au Cercle militaire.

Le marquis acquiesça du geste. Il n'eût pu prononcer un mot. Une épouvante l'étreignait, à l'évocation d'une formidable conspiration ourdie contre Linérès.

La conversation interceptée donnait au mystère des proportions gigantesques. Ce capitaine japonais qui s'engageait à demander la main de la jeune fille, avec ces mots sinistres : « Mon existence appartient au Japon. »

Il était donc convaincu que l'on mourait de vouloir épouser Linérès !

Et le danger lui apparaissait inévitable. Quel était ce danger, quel pouvait-il être ?

Contre cet inconnu, Chazelet s'était promis de lutter ; à présent, il se sentait plus faible, plus impuissant qu'un enfant.

Où le prendre, où le joindre, ce péril insaisissable, qui ne se signalait qu'en frappant ? Une fois la victime atteinte, renversée, il ne restait rien, nulle trace, nulle présomption.

Au fond le marquis avait peur pour celle à laquelle il se dévouerait, et son état d'esprit se montra tout entier dans cette phrase murmurée à mi-voix :

— Après tout, je me ferai tuer… Pour commencer… comment vais-je me présenter chez ces dames ?

Tout à ses réflexions, il se laissa entraîner par Morand.

Il se retrouva avec son ami, au pied de la tour de fer.

Lerenaud et l'Américain lui serrèrent la main.

Il ne remarqua point que ce dernier avait prononcé son nom avec une affectation évidente. Allan, du reste, demeura en arrière, tandis que M. Lerenaud promettait à Morand de le revoir le lendemain au Cercle militaire.

Et la main de l'inventeur rencontra celle de l'un des gamins qui avaient assisté à la montée des personnages invités aux expériences, et qu'une curiosité décidément tenace avait retenus jusqu'à la descente.

Il y eut comme un vague chuchotement.

Quand M. Lerenaud vint rejoindre Allan, les galopins étaient déjà loin, mais un observateur eût pensé qu'ils suivaient Morand et Pierre.

Cette idée eût bientôt été confirmée, car les deux amis ayant arrêté une voiture, le gamin, que ses camarades avaient appelé Tril, se coula presque sous les roues pour entendre l'adresse jetée au cocher.

Après quoi, il vint rejoindre ses camarades.

— C'est à la légation d'Espagne ! Bob, va prévenir les autres, qu'ils soient de ce côté-là ; place Malesherbes et à l'angle du boulevard de Courcelles ; aux stations des tramways, on ne remarque pas quand on stationne là.

Bob partît en courant.

— Toi, Fall, à la légation. Si, par hasard, ils sortaient trop tôt, les suivre et laisser l'avis à ceux du boulevard de Courcelles.

— Et toi ?

— Moi, je vais rejoindre le « Roi ». Il décidera.

Sur ce, les gamins se séparèrent et, tout petits dans la grande cité, s’enfoncèrent en des voies opposées.

CHAPITRE IV

GAMME D'ÉMOTIONS

Les luxueux salons de la légation d'Espagne resplendissaient de lumières. Une foule nombreuse, bigarrée, s'y pressait.

Pour clôturer la saison, une dernière soirée s'y donnait, réunion de haute mondanité, dont la fantaisie des invités faisait à la fois une revue d'exquise élégance et une fête parée, costumée et travestie.

Toutes les notabilités de la colonie espagnole, si brillamment représentée à Paris, formaient, si l'on peut s'exprimer ainsi, le fonds de l'assistance. Avec les grands noms transpyrénéens, des membres des ambassades, députés, sénateurs, ministres, sommités artistiques, scientifiques ou littéraires, étaient accourus à l'appel du représentant des jeunes souverains de la péninsule.

Parmi la correction des costumes de gala, les travestissements, merveilleux pour la plupart, ridicules pour le petit nombre, ainsi qu'il advient toujours en semblable affluence, jetaient dans les salons leurs tons lumineux, des chatoiements de soies, de velours, de paillettes et de bijoux. Mais vers onze heures du soir, tous les visages exprimaient l'attente. Rien d'anxieux au demeurant, mais simplement une curiosité aiguë.

Une séance d'hypnotisme avait été annoncée, en ternes si suggestifs, que l'on s'attendait à des incidents inédits, à un « je ne sais quoi » d'inhabituel, qui secouerait les âmes blasées de ces riches oisifs, de ces poètes, politiques, financiers.

Les cartes d'invitation portaient, en effet ces mots :

« La Peau-Rouge Marahi, cacique et voyante de sa tribu, sera présentée par le major von Foorberg, de Hambourg. »

Von Foorberg, ce nom avait mis les cervelles à l'envers. Ce n'était point là un professionnel du magnétisme. Tout le monde connaissait Foorberg, négociant millionnaire, dont les entreprises commerciales embrassaient la

France, l'Allemagne, l'Autriche, débordant parfois sur les contrées environnantes.

S'il présentait une voyante, on pouvait augurer qu'aucune tricherie charlatanesque n'était à redouter.

Ce puissant manieur d'argent ne s'abaisserait point au rôle de bateleur.

Et la confiance en lui s'étendait à la Peau-Rouge Marahi.

Introduite par un homme aussi sérieux, la voyante apparaissait sérieuse. Qu'allait-elle dire durant son sommeil hypnotique ?

Des attachés de la légation, adroitement interrogés, avaient conté à vingt personnes, sous le sceau du secret, que la voyante et son introducteur occupaient un petit salon, soigneusement clos, à l'extrémité de l'enfilade des salles de réception.

À onze heures et quart exactement, ils se montreraient.

Telle était l'attente générale que l'on ne faisait plus attention à deux femmes, dont la présence à la réunion avait quelque peu déconcerté les assistants.

On s'était étonné, avec un semblant de raison, que M^{me} la comtesse de Armencita et sa fille Linérès se montrassent ainsi, alors que les incidents tragiques, auxquels leur nom avait été mêlé, s'étaient produits si récemment.

Cela indiquait, ou un grand courage, ou une inconscience coupable.

Six morts ou blessés, six fiancés hors de combat en peu de semaines, cela équivalait bien à un veuvage, avaient affirmé les fanatiques de « convenabilité ».

Ce à quoi les personnes plus tolérantes avaient répondu, en faisant remarquer que les victimes s'étaient proclamées elles-mêmes fiancés de Linérès, sans qu'elle les eût agréés d'aucune façon, et que dès lors elle ne devait aucune concession à leur mémoire.

Maintenant, les uns et les autres oubliaient leur querelle.

Et cependant Linérès, sa mère, avaient pris place en face de la porte du petit salon, au premier rang des curieux.

La comtesse, avec son visage très brun, aux traits accusés, n'éveillait guère de sympathies, mais Linérès rayonnait d'éclatante beauté. Il devait y avoir bien des jalousies cachées sous les critiques formulées naguère contre elle.

Dix-huit ans, le visage plein disant la santé, le teint doré, la jeune fille avait les traits à la fois caractérisés et délicats. Ses cheveux d'un ton inaccoutumé d'or bruni, ses grands yeux glauques semblant distiller des rayons d'émeraudes, sa bouche mélancolique contrastant avec son regard, Linérès de Armencita présentait une beauté troublante, inexprimable, parce que en dehors des règles convenues.

Tout en elle excluait la banalité. Tout, jusqu'à son attitude à la fois chaste et hardie.

Un critique, versé dans les littératures scandinaves, l'avait dépeinte en citant cette phrase du poème héroïque des olympes septentrionaux :

« Dans la plus admirable forme féminine, Odin a enfermé l'âme d'un guerrier. »

À cette heure, la vaillance de la jeune fille se trahissait par le geste inconsciemment protecteur dont elle soutenait sa mère ; le visage de celle-ci, accentué et dur, exprimait une gêne, un trouble qu'elle s'efforçait vainement de cacher.

— Du courage, mère, murmura la jeune fille.

— J'en ai, j'en ai, Linérès ; mais tout cela est si mystérieux.

— Mystérieux, il vous plaît à dire… Vous qui viviez bravement dans les ruines sinistres de Armencita, vous vous troublez pour une lettre…

— Une lettre, sans doute, ce n'est qu'une lettre, mais si bizarre !

Et comme récitant de souvenir, la comtesse prononça lentement :

— « Allez, ce soir, à la Légation d'Espagne. Il le faut pour le bonheur de Linérès. Désobéir serait renoncer au bonheur. » Pas de signature.

— Comme la mienne, du reste.

À son tour, la jeune fille récita :

— « La señorita doit surmonter l'ennui que lui cause la campagne de presse menée contre elle. Les tristesses prendront fin ce soir, à la

légation… »

Puis, d'un ton résolu :

— Je vous ai dit : « Mère, on nous annonce la fin des tristesses… Levons la tête pour conquérir le bonheur et allons à ce rendez-vous. »

— Oui, oui, murmura la comtesse d'un ton indéfinissable, j'ai cédé… parce que l'on parlait de ton bonheur.

— Vous m'aimez donc un peu ? fit étourdiment Linérès.

Puis, comme fâchée d'avoir exprimé le doute, naguère confié au carnet bleu, elle ajouta vivement !

— Je veux dire que je vous suis reconnaissante de votre affection.

Un regard dur fut la seule réponse de son interlocutrice. Ce regard, certes, donnait raison à la question dubitative de la jeune fille.

Mais un grand silence se produit soudain, toutes les conversations cessent à la fois.

La porte du petit salon vient de s'ouvrir, livrant passage à la voyante Marahi et à von Foorberg, cet Allemand blond entrevu à la station d'Avila.

Un murmure passe parmi l'assistance.

La voyante est une femme âgée, à la peau rouge brun, aux yeux perçants. Elle offre bien le type de ces Indiens, naguère maîtres des immenses solitudes américaines, aujourd'hui décimés, dispersés, par l'envahissement de l'immigration européenne.

Sur le crâne, telle une couronne royale, elle porte le bandeau pourpre que surmontent les plumes d'aigle, marque de sa dignité de cacique. Un long manteau, orné de figures étranges, se rattache sur l'épaule par une boucle d'or. En s'entr'ouvrant, il laisse apercevoir la tunique courte serrée à la taille par une ceinture de cuir. Ses bras nus sont cerclés de bracelets massifs. Ses jambes sont emprisonnées dans des *calzones* (pantalon étroit), sur lesquels s'enroulent les rubans rouges maintenant les *mocassins* (sorte de sandales).

Cette femme regarde l'assemblée sans le moindre trouble, et ceux sur qui se fixent ses yeux baissent les paupières.

Elle a une majesté qui impressionne.

Mais von Foorberg parle. En français fort correct, bien que des intonations allemandes lui échappent parfois, il dit :

— Mesdames, messieurs. Le hasard d'un voyage à Hambourg m'a fait rencontrer Marahi. Ce n'est point une somnambule. Ce n'est point une hypnotisée. Non, c'est l'héritière d'une science psychique, que l'on croyait jusqu'ici appartenir seulement à quelques brames hindous. Elle lit la pensée à travers la boîte du crâne. Elle lit ce qui, prétend-elle, dort dans la pensée sans être perceptible à notre intelligence. Cela semble fou, n'est-ce pas ? Je n'y comprends rien pour ma part, mais elle m'a stupéfié. J'en ai parlé un jour à notre hôte actuel. Il a pensé que Marahi apporterait une attraction plus grande à cette soirée. La voici. Éprouvez son talent, et je crois pouvoir affirmer que vous serez aussi surpris que moi-même.

Ceci ne ressemblait en rien aux annonces emphatiques des professionnels de la divination.

Aussi le public en fut-il d'autant plus impressionné, d'autant plus disposé à croire.

Seulement, quand Herr von Foorberg demanda :

— Qui désire entendre Marahi interroger sa pensée ?

Tout le monde se regarda, mais personne ne se présenta pour subir l'expérience. Toute cervelle humaine renferme des secrets que l'on ne se soucie pas de voir apparaître eu grand jour.

Il y eut des chuchotements, des sourires médisants ; rien de plus.

Von Foorberg attendait toujours.

— Voyons, reprit-il, n'est-il personne ici qui souhaite le mot d'une énigme de la vie ? Marahi ne lira rien autre. Il arrive, à chaque instant, une chose inexplicable pour qui en est atteint. Ceci n'est point un secret que l'on craigne de voir dévoiler ; c'est l'**x** d'un problème que l'on doit désirer connaître.

— Moi, j'aurais ce désir.

L'assemblée ressentit une commotion. Tous les regards convergèrent vers le point d'où était partis la voix.

La comtesse de Armencita était debout, subitement pâlie, les traits contractés sans doute par le violent effort de volonté qu'elle avait fait pour

parler.

Linérès, assise, la considérait avec stupeur.

— La comtesse de Armencita, chuchotèrent des voix curieuses.

— Vous, madame ? interrogea von Foorberg.

L'interpellée fit oui de la tête, puis avec peine, comme si ses lèvres desséchées se refusaient à laisser passer les paroles :

— Depuis notre arrivée à Paris, un mystère menaçant entoure ma fille et moi. Des journaux se sont emparés de nos personnes, nous devenons des faits divers vivants. Qu'est-ce que cela signifie ? Pourquoi ces choses que nous ne comprenons pas ? Que devons-nous faire ?

On ne respirait plus.

L'*attraction* décuplait de valeur.

Le mystère environnant les dames de Armencita, ce mystère qui depuis quelques semaines s'imposait aux préoccupations parisiennes, se dressait soudain au milieu de cette fête mondaine.

Ah ! maintenant, personne n'était plus tenté de reprocher aux dames de Armencita de s'être rendues à la légation.

La question même de la comtesse émouvait. Comme elle avait dû souffrir pour clamer ainsi sa peine devant tous !

Et puis, si par hasard la liseuse de pensées déchiffrait le problème… quelle satisfaction d'être renseignés avant le reste du monde ! Quel triomphe de pouvoir dire aux amis absents :

— J'étais là. J'ai vu. J'ai entendu.

La valeur des oisifs, ne l'oublions pas, est uniquement d'avoir été vus, ici ou là. N'étant rien, ni comme travail, ni comme talent, ils se montrent là où ces vertus, à eux défendues, s'expriment. Cela suffit à leur gloriole. Leur excuse vient de ce qu'ils sont toujours disposés à la payer cher. Semant l'argent, ils remplissent inconsciemment leur devoir social. Ils sont utiles à l'ensemble de la nation, tout en restant individuellement inutiles.

Mais les réflexions s'interrompirent net. Von Foorberg demandait à l'Indienne :

— Marahi a entendu. Peut-elle ce que l'on réclame de son pouvoir ?

La voyante haussa les épaules d'un air de doute, puis lentement, elle s'approcha de la comtesse et appliqua la main sur son front.

M^me^ de Armencita esquissa un mouvement de recul, mais la singulière créature ordonna d'un ton sec :

— SI tu veux savoir, reste.

La voix sonna, autoritaire, tel un appel de clairon.

Tous avaient tressailli. Ils regardaient le groupe formé par les deux femmes si différentes de race, de condition, surpris de constater que la Peau-Rouge semblait dominer la grande dame. Peut-être quelques-uns, à cette heure, avaient-ils la vague intuition que la noblesse ne tient pas à une particule.

Mais la stupeur fut à son comble quand Marahi murmura d'un ton pensif :

— Ton esprit ne sait rien, femme… Le mystère doit venir de la jeune fille que tu as recueillie tout enfant, que tu as adoptée ensuite.

Un cri vibra :

— Adoptée !

Linérès était debout, bouleversée.

— Adoptée ? redit-elle.

— Tu ne le savais pas ? jeune fille, questionna la voyante.

Ce fut la comtesse qui répondit :

— Non… Je lui avais caché cela. Elle se croyait ma fille vraie.

Les assistants palpitaient littéralement. Devant eux se déroulait un drame réel, bien plus impressionnant que toutes les fictions scéniques.

L'Indienne avait fait la preuve de son mystérieux pouvoir.

Elle avait lu dans l'esprit de M^me^ de Armencita le secret ignoré de tous.

— L'explication de vos malheurs est donc en la pensée de cette jeune fille.

Marahi a prononcé cela d'une voix lente, monotone. L'attention redouble.

— Jeune fille, reprend-elle, consens-tu à ce que la femme rouge sonde les profondeurs de ta pensée, où tu n'as jamais pénétré toi-même ?

Il y eut un instant de lourd silence. Les regards convergeaient sur Linérès qui, très pâle, le visage contracté, semblait en proie à une terrible lutte intérieure.

Enfin, elle parut se décider, et d'un ton brisé, qui palpita ainsi qu'une plainte sur l'assistance pétrifiée :

— Lisez… Quoi que vous deviez m'apprendre, je veux la lumière.

On se pressait, on s'étouffait dans les salons, chacun cherchant à se rapprocher des interlocutrices.

Von Foorberg seul présentait une face rayonnante.

Son « attraction » obtenait un succès expliquant sa satisfaction.

Marahi avait appliqué la main sur le front de Linérès.

— Oh ! murmura la jeune fille, quel froid !…

La vieille femme se pencha vers elle, et remuant à peine les lèvres, si bas que personne autre ne put saisir ses paroles :

— C'est le médaillon magique. Il regarde, lui, pour toi seule.

Puis, élevant la voix :

— Tu n'es pas Espagnole, dit-elle.

— Pas Espagnole ! répéta Linérès abasourdie de se voir, en quelques répliques, dépouiller d'une mère et d'une nationalité.

— Pas Espagnole ! susurrèrent les auditeurs.

— Non, reprit Marahi, tu es née bien loin, dans le pays du soleil. Ton père était de race franque, ta mère était la parente pauvre d'un riche Yankee. Tu seras riche, ta richesse actuelle n'étant que pauvreté, par comparaison.

— Mâtin, remarqua l'un des auditeurs, la sorcière se montre généreuse.

Mais l'ironie n'éveilla aucun écho. Marahi continuait :

— De l'or, des propriétés immenses… Je les vois, là-bas, sous la clarté aveuglante, entre deux mers, s'étendant plus vastes que dix départements de ce pays de France.

— Mais ces parents dont vous parlez ? s'écria la jeune fille, oubliant que deux cents yeux se fixaient sur elle.

— Ta mère vit…auprès de son cousin, le riche Américain.

— Elle vit… mais mon père… ?

— Il est mort, assassiné par ceux qui t'arrachèrent tout enfant à ta famille, qui te poursuivent encore à cette heure.

Plus personne ne songeait à plaisanter.

L'émotion étreignait les auditeurs. Songez donc, cette jeune fille aux six fiancés frappés par des criminels inconnus… Et, de plus, enfant volée aux siens, dans une nuit de crime.

Le feuilleton le plus audacieux était dépassé.

Et l'héroïne de ce roman apparaissait auréolée par une douleur surhumaine, adorable et touchante.

— Je reverrai ma mère ? balbutia-t-elle d'une voix éteinte.

On eût entendu une mouche voler. Chacun retenait sa respiration pour percevoir la réponse de la voyante.

— Oui, bientôt, fit doucement celle-ci.

Il se produisit un mouvement dans l'assistance. La nervosité trop longtemps contenue demandait à s'exprimer.

Un bourdonnement de remarques, de réflexions échangées au hasard, emplit les salons.

L'Indienne profita de cet instant.

Sa main quitta le front de la jeune fille, s'abaissa à hauteur de ses yeux.

— Regarde dans ma main, jeune fille, murmura-t-elle. L'ovale magique a parlé. Regarde celui qui doit t'épouser.

Linérès fit ce qu'on lui demandait.

À l'intérieur de la main de l'Indienne, une plaque de métal s'encadrait, et sur cette plaque se dessinait le visage d'un jeune homme.

Elle ne chercha point à comprendre comment ce phénomène s'était produit. Emportée par la situation, elle prononça seulement :

— Je le verrai ?

— Ce soir, acheva la voyante d'une voix légère comme un souffle.

Comme si elle eût attendu d'avoir tout dit, Marahi poussa un gémissement sourd.

Ses yeux se fermèrent brusquement et elle se renversa en arrière tout d'une pièce.

Von Foorberg la reçut dans ses bras.

Aux personnes les plus proches qui s'empressaient, il dit très vite :

— Une crise… ! Marahi y est sujette après ses périodes de « lecture de pensées ». Je vais la ramener chez elle… Du repos, voilà tout ce dont elle a besoin.

Repoussant les curieux du geste. Il enleva dans ses bras, sans effort apparent la vieille Indienne inerte, comme privée de sentiment, et disparut avec son fardeau dans le petit salon, dont les portes se refermèrent sur eux.

Ainsi qu'un cours d'eau qui rompt ses digues, les conversations s'entre-croisaient, chacun commentant avec animation la scène étrange qui venait d'avoir lieu.

La comtesse de Armencita, Linérès, étaient elles-mêmes oubliées, absorbées en quelque sorte par l'intérêt qu'accaparait la voyante.

Les problèmes déconcertants, soupçonnés par les grands maîtres du psychisme, étaient-ils réels ?

Linérès, cependant, reprenait peu à peu possession de son sang-froid.

Elle promena autour d'elle un regard aigu, constata que l'on ne s'occupait pas d'elle, et se glissant à travers les groupes, elle gagna l'entrée du petit salon, où elle pénétra.

Mais la jolie pièce était maintenant déserte. Von Foorberg et Marahi avaient disparu.

— Oh ! murmura la jeune Espagnole, j'aurais voulu savoir davantage… Ma mère… Cette Indienne…

Et avec un geste de dépit, elle se laissa choir dans un fauteuil, où elle s'immobilisa, la figure rêveuse, le regard vague, se berçant des confidences inattendues qui venaient de bouleverser l'orientation morale de sa vie.

Soudain, Linérès eut l'impression qu'un corps opaque s'était interposé entre elle et les objets environnants.

Le rêve se dissipa. Ses yeux regardèrent.

Et ses lèvres s'ouvrirent sur ce monosyllabe stupéfait :

— Vous ?

Debout en face d'elle, respectueux et ému, se tenait l'inconnu dont l'Indienne Marahi lui avait tout à l'heure montré le portrait sur la plaque métallique : Pierre de Chazelet.

— Vous me connaissez ? fit-il d'une voix tremblante, tandis qu'une pâleur s'abaissait sur ses traits.

Et elle, encouragée par le trouble où elle le voyait, répondit :

— Oui… mais vous ?

Il lui présenta à son tour, un disque de métal sur lequel la jeune fille reconnut son image.

— Mon portrait ? Comment ?

— Je ne saurais expliquer. J'étais au milieu de l'Espagne, près de Armencita.

— Ah !

— Une gitana m'a remis ceci.

— Une gitana ?… Et moi, c'est une sorte de voyante, de liseuse d'avenir qui m'a montré votre visage…

— Étrange !

— Mais, continuez… Je m'étonne que ma mère — Linérès prononça ce mot avec une douloureuse inflexion — que ma mère ne se soit pas encore inquiétée de mon absence… continuez.

Il s'inclina, puis doucement :

— Je vous dirai tout, sans rien cacher… La gitana a prononcé ces paroles : « Voici celle que tu dois épouser. »

Le mot sonna en glas dans le cerveau de la jeune fille. Elle jeta les bras en avant comme pour repousser sa pensée.

— Non, non, fit-elle la voix s'étranglant dans sa gorge… Il ne faut pas vouloir m'épouser… Voyez, l'on en meurt.

— Cela n'est pas pour m'effrayer… Qui sait répliqua doucement Pierre, je serai entre vous et le malheur ; entre vous et le crime… Qui a voulu cela,

je l'ignore… Il m'importait peu. Amie ou ennemie, je remercie la volonté qui m'a conduit.

Et comme la porte du salon s'ouvrait lentement, il acheva vite :

— Permettez-moi de me présenter chez vous demain, mademoiselle. En présence de M^me^ votre mère, je vous conterai dans ses moindres détails l'aventure qui m'a amené, moi, marquis Pierre de Chazelet, jusqu'ici.

La comtesse, entourée par plusieurs personnes, apparaissait sur le seuil.

Il fallait répondre sans retard, le loisir de la discussion n'existait pas.

— Demain soir, fit-elle dans un murmure, nous serons seules ; nous vous attendrons.

Puis, courant à M^me^ de Armencita :

— Ah ! s'écria-t-elle, toute la fantasmagorie de ce soir m'a brisée, et je me serais endormie, je crois, si M. le marquis de Chazelet n'avait réussi à m'intéresser à une histoire de gitana qu'il rapporte d'Espagne.

Cotait une présentation indirecte.

La comtesse et Pierre échangèrent une inclination.

— Et si vous n'y voyez pas inconvénient, continua la jeune fille, je serais heureuse de rentrer, pour me remettre des émotions de la soirée.

— Je désirais vous faire la même proposition, Linérès.

— Tout est donc au mieux.

Un salut gracieux au marquis, et la charmante créature, prenant le bras de celle qui, désormais, ne serait plus pour elle qu'une mère adoptive, quitta le petit salon.

Chazelet y demeura, avec quelques curieux, espérant tirer de lui quelques bribes de sa conversation avec Linérès, ce point de mire des curiosités du Tout-Paris élégant rassemblé à la légation.

Mais Pierre n'était point en humeur de se prêter aux désirs bavards des oisifs.

Il était arrivé avec Morand.

À peine entré, il avait entendu prononcer le nom de Linérès ainsi que ceux de Foorberg, Marahi…

Ces derniers lui étaient demeurés indifférents, toute son attention étant accaparée par le seul nom de la jeune fille.

Elle se trouvait dans l'assistance.

Abandonnant Morand dans un cercle amical qui l'avait arrêté au passage, il s'était élancé à travers les salons, interrogeant les visages, passant comme une ombre inquiète parmi les groupes trop préoccupés des incidents présents pour le remarquer.

Ainsi il avait atteint l'entrée du petit salon. Il avait vu Linérès. Elle était là, vivante, en face de lui.

Et, sans réfléchir, il s'était approché d'elle, en proie à une sorte de rêve éveillé, subissant une impulsion irraisonnée.

Maintenant, il avait besoin d'être seul. Il se débarrassa donc lestement des indiscrets demeurés autour de lui, après le départ de la jeune fille, et rentra dans les salles de réception.

CHAPITRE V

UN MAGICIEN ET UN AMI

Mais le marquis n'en avait pas fini avec les surprises.

Comme il s'était arrêté près d'une sortie accédant à l'escalier d'honneur garni de feuillages fleuris, et qu'adossé au chambranle, il suivait distraitement des yeux la foule élégante se mouvant autour de lui, une voix légère prononça à son oreille :

— Bonsoir, marquis de Chazelet.

Il tressaillit, tiré de ses pensées confuses, et fit face à l'importun.

C'était un magicien, avec le long domino constellé d'étoiles, le chef couvert du chapeau pointu classique, le visage voilé d'un loup de velours allongé d'une barbe de dentelle.

Pierre eut un mouvement de mauvaise humeur.

— Je ne suis point masqué, dit-il un peu sèchement, je ne me soucie donc point d'être *intrigué*.

— Bon, repartit le magicien, je suis ici pour *avertir*, non pour intriguer.

— Avertir, je ne m'en soucie pas davantage.

— Peut-être !

Et sons donner à son interlocuteur le temps de répondre, le masque continua :

— Vous l'avez vue. Vous souhaitez la protéger… Mais vous êtes seul, sans renseignements sur vos adversaires.

— Comment savez-vous ? s'écria Chazelet, stupéfait.

Mais l'inconnu l'interrompit vivement :

— Plus bas… Vous attireriez l'attention, et je veux pouvoir vous donner un bon avis.

Il se rapprocha du jeune homme.

— Un homme existe, qui doit avoir votre confiance ; cet homme, vous le rencontrerez ce soir, si vous suivez mes instructions.

— Encore faudrait-il me dire d'où elles émanent.

Le magicien haussa les épaules.

— Toujours les conventions mondaines ! Est-ce que vous ne vous sentez pas engagé dans une aventure en dehors de toutes les conventions ?

Pierre ne trouva rien à répliquer. L'évidence de la proposition le réduisait au silence. Et l'inconnu, sans doute satisfait de ce résultat, reprit à mi-voix :

— Au surplus, ce que l'on vous demande est peu de chose. Rentrez à pied au palais d'Orsay ; une promenade agréable, par ce beau temps. Il se produira en route une chose qui vous assurera l'ami sans lequel vous ne pourriez rien.

— Quelle chose ?

— Je l'ignore. Les destins ne se dévoilent jamais tout entiers.

— Certes ; mais les magiciens se démasquent, riposta Chazelet, levant vivement la main vers le « loup » de l'inconnu.

Le mouvement commencé ne s'acheva pas. Pierre se sentit immobilisé, les poignets enserrés comme en des étaux.

Son interlocuteur le maintenait sans effort apparent.

— Un vrai magicien ne se montre que de son plein gré. Rentrez à pied, croyez-moi. Pas d'amour-propre mal placé. Votre vie est en jeu. Cela vous est égal, fit doucement l'inconnu, remarquant un mouvement dédaigneux de la tête du marquis ; je suis content de le savoir… mais l'existence de la señorita est aussi menacée. L'ami à rencontrer peut seul la sauver… Voilà ce que les destins m'ont appris. Voilà ce que je souhaitais vous faire connaître.

Brusquement, avec une force irrésistible, l'inconnu imprima à son interlocuteur un mouvement de rotation.

Pierre ne s'attendait pas à cette conclusion.

Il pivota sur lui-même, bousculant un petit cercle

d'invités où l'on pérorait ferme. S'excuser, expliquer qu'il avait glissé et s'élancer vers le point où il avait laissé le magicien, fut l'affaire d'un

moment.

Mais ce dernier avait disparu.

Furieux, Chazelet parcourut les salons, cherchant l'étrange personnage. Recherche inutile. Aucun costume rappelant la magie ne se montra.

Il s'avisa enfin d'interroger l'huissier chargé d'annoncer les arrivants.

L'homme le considéra avec ahurissement

— Un magicien comme ceci et comme cela… Je n'ai vu personne répondant à ce signalement.

— Cependant, je suis certain de lui avoir parlé.

— Je ne contredis pas Monsieur, repartit l'huissier, avec cette politesse raide particulière à la domesticité. Seulement, l'escalier d'honneur étant le seul accès aux salons de réception, la personne en question a dû passer devant moi pour entrer et pour sortir. Et je le répète à Monsieur, je n'ai remarqué aucun costume de magicien.

Il était impossible d'insister.

Une fois encore, Pierre eut le sentiment de sa faiblesse au milieu d'une intrigue qu'il jugea formidable et dont les fils lui échappaient.

— Après tout, murmura-t-il, j'ai obéi à toutes les impulsions… Je ne m'en repens pas… J'ai vu celle que je devais rencontrer ! Obéissons encore et rentrons à pied, puisqu'ils le veulent, ces gens qui me font tourner comme un toton. Seulement, acheva-t-il d'un ton dépité, *ils* auraient juré de me rendre fou, qu'ils ne s'y prendraient pas autrement

Quoi qu'il en eût, du reste, le marquis, prétextant une migraine, annonça à Morand, très intéressé par le récit qu'un jeune sportsman lui faisait des incidents de la soirée, qu'il allait se coucher. Puis, délivré de ce devoir de politesse, il sortit de l'ambassade.

À peine avait-il mis le pied sur le trottoir du boulevard de Courcelles, qu'un gamin, assis philosophiquement de l'autre côté de l'avenue, le long des grilles du parc Monceau, se leva d'un bond et prit sa course dans la direction du boulevard Malesherbes.

À l'angle de cette dernière voie, devant le bureau des tramways (les contrôleurs fermaient à ce moment), un homme attendait.

C’était M. Allan, l’inventeur, aperçu le soir même à la tour Eiffel.

Le petit arriva près de lui.

— Il est sorti seul, roi, dit-il.

L’Américain eut un sourire joyeux.

— Allons, je commence à croire que c’est un brave garçon, fit-il entre ses dents… Un instrument dont on se sert pour le briser ensuite… Mais il aura l’ami… Je voudrais que l’œuvre de justice ne coûtât pas la vie à des innocents.

Puis, semblant chasser une pensée inopportune :

— Écoute, tu le désigneras aux *autres*… comme il est convenu, n’est-ce pas ? Les quais sont l’endroit le plus favorable… C’est aussi mon chemin rationnel, puisque je serai censé sortir du ministère de la Marine.

— Bien, roi, c’est tout ?

— Oui… N’oubliez pas les poches.

Il pivota sur ses talons. À grands pas, il descendit le boulevard Malesherbes, gagna les Champs-Élysées par la rue d’Astorg, traversa l’avenue, le Cours-la-Reine et se posta enfin un peu en aval du pont de la Concorde, semblant attendre.

Un quart d’heure s’écoula ainsi ; le gamin du boulevard de Courcelles se dressa à ses côtés.

— Ils viennent, roi… Mr. Chazelet se dirige vers le quai longeant la terrasse des Tuileries.

— Merci… va *les* retrouver.

Le petit s’éloigna en courant.

. . . . . .

Cependant, le marquis déambulait sans se presser, ne portant aucune attention au chemin parcouru.

Par le boulevard Malesherbes et la rue Royale, il parvint à la place de la Concorde, la coupa diagonalement et s’engagea enfin sur le quai des Tuileries.

À cette heure de la nuit, les tramways ayant cessé de circuler, c'était le désert.

Pierre allait, sans que des passants croisassent sa route. Il ne le remarquait pas, mais il éprouvait inconsciemment une jouissance de cette solitude.

Grâce à elle, rien ne le distrayait de ses pensées.

Confuses, ces pensées. Bonheur d'avoir vu Linérès, de la revoir le soir même de ce jour, car minuit avait sonné depuis longtemps, et aussi une heure du matin. Tristesse des menaces planant sur la jeune fille. Tout cela se mêlait en son cerveau, le remplissant d'un tumulte de bataille et de doux rêves d'avenir.

Rêvant, monologuant parfois, il était parvenu à environ deux cents pas du pont de Solférino, qu'il comptait traverser pour rejoindre le quai d'Orsay et son hôtel, quand tout à coup, un choc violent *faucha* en quelque sorte ses jambes, et il se trouva renversé sur le dos, sans savoir comment, ni par quoi.

Il est vrai qu'une douzaine d'individus s'étant rués sur lui et paralysant toute velléité de résistance, il put aussitôt conclure qu'il était victime de cet accident banal, autant que désagréable, que l'on dénomme une attaque nocturne.

Cette réflexion résignée s'était à peine fait jour dans son esprit, que le marquis eut l'impression du passage d'une trombe.

Il y eut des cris, des secousses brutales, puis Chazelet se sentit libre de ses mouvements. Il regarda autour de lui d'un air effaré.

Ses agresseurs s'étaient enfuis, et un homme d'allure correcte se penchait sur lui en disant d'un ton où perçait l'Inquiétude :

— Êtes-vous blessé, monsieur ?

— Monsieur Allan ! s'exclama Pierre, reconnaissant l'organe de l'inventeur.

— Vous me connaissez ? fit celui-ci, non sans surprise.

— Sans doute, j'assistais, à la tour Eiffel, à vos si curieuses expériences…

Et, se remettant sur ses pieds :

— Le marquis Pierre de Chazelet.

— Alors, déclara aimablement l'Américain, ce m'est un double plaisir d'avoir pu vous aider à chasser quelques méchants garçons.

Ce disant, Allan prenait le bras de son interlocuteur.

— Permettez-moi de compléter ce petit service, en vous mettant dans votre chemin… le temps de dissiper la surprise que vous avez éprouvée.

— Oh ! je ne veux pas vous retenir… Je suis arrivé… Je rentre au palais d'Orsay.

L'Américain eut une exclamation joyeuse :

— Tiens… Moi-même j'habite cet hôtel.

— Ce qui explique votre arrivée si opportune.

— Parfaitement ! Je revenais d'une longue conférence téléphonique au ministère de la Marine, quand… Nous pouvons donc achever la route ensemble.

— Volontiers.

Côte à côte, les deux hommes gagnèrent le pont de Solférino.

L'Américain parlait, disant sa sympathie pour Paris, qui l'avait accueilli de façon charmante. Pierre rêvait, répondant par monosyllabes.

La singulière prédiction du magicien de l'ambassade s'imposait à son esprit.

— Retourne à pied à ta demeure. L'ami dont tu as besoin, se rencontrera sur tes pas.

Et il déambulait à présent auprès d'un homme qui venait de le tirer des mains de malandrins. La coïncidence était au moins singulière. Seule, elle eût déjà frappé le jeune marquis, mais survenant après l'incroyable enchaînement de faits qui, de la posada del Cid, l'avait amené à Paris, l'avait mis en présence de Linérès, ce n'était plus une coïncidence, c'était une scène de cette féerie moderne dont il se sentait l'acteur involontaire.

Plus rien dans sa vie n'appartenait à son libre arbitre. Des volontés étrangères, inconnues, peut-être contradictoires, le gouvernaient, dirigeant ses mouvements, réglant ses gestes, accaparant ses pensées.

Et dans la brume de ses réflexions confuses, les discours de son compagnon lui parvenaient de façon trouble, comme en un demi-sommeil, alors que le cerveau, point encore dégagé du rêve, devine néanmoins le voisinage de l'état conscient.

Ainsi, les promeneurs atteignirent le palais d'Orsay. Ils ne pouvaient se séparer ainsi.

Un cocktail, offert et accepté, Allan s'écria tout à coup :

— Mais, j'y songe… Ces méchants drôles ne vous ont-ils point volé ?

La question fit sursauter le marquis de Chazelet.

Volé !

Il portait sur lui près de vingt mille francs, provenant, par moitié, du prêt du bandit Selenitès et du reliquat que lui avait remis Morand.

Précipitamment, il porta les mains à ses poches.

Et son visage blêmit.

Ses poches étaient vides. Les voleurs avaient accompli leur besogne. Billets de banque, portrait de Linérès, lettres, papiers, tout avait disparu.

Or, nouveau Bias, Pierre de Chazelet avait conservé toute sa fortune sur lui.

L'aventure apparaissait irréparable.

Que faire sans argent ? Ah ! le joli défenseur qu'il présenterait à M^{lle} de Armencita ! un défenseur n'ayant bientôt d'autre asile que le dessous des ponts des vagabonds.

Vainement, il recommença l'exploration des poches de son habit, de son pardessus. Rien ! Leur vacuité n'était que trop certaine. Et il constatait avec douleur que la perte des derniers billets de mille francs est plus pénible que l'effondrement d'une fortune.

Allan s'informa, plein de pitié devant le bouleversement de son compagnon. Celui-ci, entraîné par la contagion de la sympathie, obéissant au besoin inné chez l'homme de confier sa peine, parla… Il dit sa vie d'autrefois, inutile et brillante ; sa ruine, sa fuite en Espagne, et là, là… L'enchaînement extraordinaire de circonstances l'amenant à ce dénouement

ridicule : Un vol banal, le réduisant à l'impossibilité de solder la chambre retenue pour lui à l'hôtel.

L'Américain écoutait. On eût cru que le récit l'intéressait au plus haut degré. Des scintillements subits s'allumaient dans ses yeux bleus ; il hochait la tête, approuvant les résolutions en suite desquelles Chazelet était venu à Paris pour se dévouer.

Enfin, il murmura :

— Je pense que vous avez tort de vous inquiéter.

— Tort ? n'avez-vous donc pas compris… ?

— J'ai compris, interrompit Allan, ce qui vous échappe en cet instant, où vous me semblez hypnotisé par votre dernière aventure. Je ne crois pas au merveilleux, moi : j'explique donc toutes vos tribulations *par une volonté qui tend à vous rapprocher de la señorita Linérès*.

Pierre approuva du geste.

Évidemment, lui aussi se rangeait à cette opinion. Seulement, cette volonté, lui demeurait inexplicable, ce qu'il traduisit par cette question : « Mais pourquoi ? Pourquoi ? », qui provoqua un sourire de l'Américain.

— Comment vous le dirais-je ? J'estime toutefois que vous devez attendre avec calme ; montrer la plus grande soumission à vous laisser conduire. Le vouloir, ami ou ennemi, qui s'exerce sur vous, sera d'autant plus confiant qu'il vous jugera plus disposé à l'obéissance. Jusqu'à ce soir, d'ailleurs, l'aventure n'a rien de désagréable. La rencontre d'une jeune fille charmante, une gitana photographe, un bandit prêteur sans intérêts…

— Vous oubliez ces crimes qui sèment les morts et les blessés autour de M^{lle} de Armencita.

— Je n'oublie rien… Permettez-moi de vous faire remarquer que… la suppression même de rivaux peut être interprétée comme vous constituant un avantage voulu… On montait peut-être la garde autour de… votre future fiancée.

— En effet, c'est une interprétation acceptable… que contredit cependant l'agression de tout à l'heure.

Un instant, Allan demeura pensif. Enfin, se levant :

— N’allons pas si vite. Les attaques nocturnes ont une suffisante fréquence dans toute grande ville, pour que votre mauvaise chance de cette nuit soit considérée comme un fait isolé en lui-même, et non ainsi qu’un chaînon…

— Certes, je le reconnais.

— Bien. Alors, une proposition. Allons nous reposer. Demain, nous serons plus frais pour discuter, car…

Allan marqua une légère hésitation, puis acheva :

— Car, si vous ne me jugez pas importun, je souhaiterais rechercher, de concert avec vous, les *causes* dont vous venez de me révéler les *effets*.

— On m’a dit que ce soir, rentrant à pied, je rencontrerais un ami, murmura Chazelet, si surpris de l’offre de son interlocuteur qu’il prononça cette phrase sans avoir le sentiment de parler à haute voix.

— Eh bien, repartit nettement l’inventeur, il est possible que l’on ne vous ait pas menti. Je ne suis pas encore votre ami, monsieur de Chazelet, mais si, comme on le prétend, la sympathie est l’antichambre de l’amitié…

Pierre lui tendit la main.

— Je vous répondrai : Ne restons pas là… entrons au salon.

Les deux hommes échangèrent un cordial *shake-hand* en se répétant :

— À demain.

Mais le marquis avait à subir une dernière surprise.

Dans sa chambre, bien en vue sur la table de nuit, trois petits paquets appelèrent de suite son regard.

Il les prit, les défit et demeura ahuri. L’invraisemblable le frôlait de nouveau de son aile.

Dans l’un, ses lettres et le portrait de Linérès étaient enveloppés.

Les deux autres contenaient : le premier, les dix mille francs avancés par Selenitès, moins la somme dépensée en voyage ; le second, les billets remis par Morand au voyageur.

Après le bandit qui prête, les voleurs qui restituent.

Cela dépassait la compréhension du marquis… Toutefois, il sourit, glissa le portrait, ainsi que la somme venant d'Espagne, dans un tiroir… puis plaça sur la cheminée celle destinée à rembourser le philanthrope Seigneur de la Nuit, avec cette réflexion ironique, formulée à mi-voix :

— Il ne manque plus qu'une chose à cette fantasmagorie, c'est que ce paquet, mis sur la cheminée, parvienne à l'adresse de Selenitès.

Cela même ne devait pas manquer.

Au jour, quand Pierre s'éveilla, après un sommeil plus paisible qu'il n'eût pu l'espérer, étant données les émotions de la soirée, il constata avec stupéfaction que les billets avaient disparu.

À leur place, un reçu en bonne forme, signé Selenitès, et suivi de ces deux mots :

« Exact. Merci. »

CHAPITRE VI

LE SEPTIÈME

— Ah ! enfin ! Voici Lerenaud.

— Le dîner a été lugubre, sans vous !

— Et le capitaine japonais ?

— Savez-vous son nom ?

Ces exclamations accueillirent l'entrée du chef de la Sûreté dans une salle du cercle militaire, par les fenêtres duquel montaient les mille bruits de la place et de l'avenue de l'Opéra.

On eût reconnu là les privilégiés, admis naguère à l'expérience de la tour Eiffel : le général Dantun, Morand, Chazelet, Allan, les officiers, les reporters.

Tous, mordus par la curiosité, s'étaient trouvés réunis à l'heure du dîner, désireux au delà de toute expression d'obtenir le mot de l'énigme surprise par le récepteur du sans fil.

Quel était ce capitaine japonais, ce septième concurrent à la main de Linérès de Armencita, qui ne se laissait pas décourager par le sort lugubre de ses prédécesseurs ?

Mais M. Lerenaud n'avait point paru. Il s'était fait remplacer par un « pneumatique » adressé à Allan et conçu en ces termes :

« Impossible dîner. Retenu par affaires graves. Passerai prendre café avec vous. »

De là le tumulte accueillant son arrivée si impatiemment attendue.

M. Lerenaud était grave ; il serra les mains tendues vers lui. Le café servi, il attendit que la porte se fût refermée sur le domestique, puis la voix

abaissée, il laissa tomber cette phrase :

— Messieurs, le septième a prié M^me^ de Armencita de le recevoir ce soir. À cette heure, il doit se préparer à se présenter devant la comtesse, car il lui a été répondu fort gracieusement par l'invitation de prendre le thé avec ces dames.

Mais, arrêtant le murmure provoqué par cette déclaration :

— Si je vous dis cela, c'est que je suis assuré qu'il ne se produira aucun incident fâcheux. M^mes^ de Armencita affirmeront au postulant que M^lle^ Linérès est décidée à ne se point marier, et à quitter Paris sous peu de jours.

— Quitter Paris ?

— Oui, cette malheureuse enfant, persuadée qu'elle est la cause involontaire de tant de malheurs, veut disparaître, s'ensevelir dans la retraite, vivre oubliée.

— Et nul ne sera reçu, ce soir, à l'hôtel de Armencita ?

Tous les yeux se fixèrent sur Pierre de Chazelet qui venait de parler.

Le marquis était calme, mais certaines contractions du visage décelaient une émotion dissimulée à grand'peine.

Tout le jour, il avait vécu dans l'espérance de voir Linérès, de se faire agréer par la comtesse, et la porte de l'hôtel de la rue François-I^er^ serait défendue !

— Personne, sauf le capitaine Anoru, attaché militaire à l'ambassade japonaise, neveu du ministre de la Guerre de Tokio.

Ce fut un concert d'éloges.

— Comment ! ce gentil garçon !

— Peste ! Il est courageux !

— L'exemple de ses devanciers n'est pourtant pas encourageant.

Mais le général Dantun éleva la voix :

— Enfin, il ne court aucun danger, nous affirmez-vous.

— Je pense, général, répliqua le chef de la Sûreté, que la décision irrévocable de M^lle^ de Armencita, décision qu'elle m'a confirmée elle-

même, va mettre Anoru à l'abri de la fâcheuse influence qui s'est appesantie sur ses prédécesseurs.

— Tant mieux. Alors, vous inclinez à croire…

— Que des misérables veulent empêcher le mariage de cette Jeune fille.

— Pour quelle raison ?

— Voilà ce que j'ignore. L'étrangeté de cette affaire vient de ce que je n'ai pas le moindre fil conducteur. Si le mobile m'était connu, tout le reste deviendrait clair.

— C'est Juste. Mais alors, le capitaine ne me parait pas aussi en sûreté que vous le disiez.

Et comme tous l'interrogeaient du regard, le général continua :

— Sans doute ! Comme nous tous, vous en êtes réduit aux suppositions. Vous supposez que l'on s'oppose au mariage de M^lle^ Linérès ; vous supposez qu'en décidant de ne point convoler en justes noces, elle fait disparaître le danger… Mais vous n'en êtes pas sûr.

M. Lerenaud approuva de la tête.

— Aussi, fit-il, ai-je procédé comme si l'hypothèse était fausse.

— C'est-à-dire… ?

— … Que j'ai attaché à la personne du capitaine quelques gaillards résolus, dont les yeux sont des plus clairvoyants, de sorte que le malheur ne puisse approcher de lui, sans être aussitôt mensuré, identifié et pris.

— Bravo !

Les reporters, d'abord atterrés, écoutaient maintenant avec intérêt.

Ils entrevoyaient vaguement la possibilité de nouvelles sensationnelles.

— Alors, dit l'un d'eux, le capitaine est étroitement surveillé ?

— Je suis tenu au courant, heure par heure, de ses faits et gestes…

— Bon, grommela Morand, voilà qui est agréable… Et le mystère de la vie privée, mon cher Lerenaud, qu'en faites-vous ?… Vous auriez dû au moins le prévenir.

— Il est prévenu.

— Et il a accepté ?

— En riant.

— Quoi ? Un attaché militaire consent à être espionné, non, pardon, je voulais dire : observé ! Je croyais que la raison d'être de ces fonctionnaires était de surprendre les secrets des peuples qui leur accordent l'hospitalité.

M. Lerenaud se pinça les lèvres.

— Je ne sais si vous avez tort ou raison, mais l'officier japonais n'envisage probablement pas la question sous le même angle que vous, car il a éclaté de rire à la face de l'agent chargé de l'avertir, et il a répondu : « Je ne vous remercie pas, quoique votre démarche soit très correcte. Si j'avais quelque chose à cacher, elle me permettrait de prendre mes précautions. »

On sourit, avec un peu de désillusion inavouée. Au fond, chacun avait été attiré au Cercle militaire par l'espoir de… palpiter à une nouvelle scène du drame mystérieux qui fixait la pensée du Paris frivole.

Au lieu de cela, on trouvait quoi ?

Une aventure bourgeoise. Un candidat qui serait éconduit prosaïquement. Aucun relent d'intrigue ténébreuse, de rébus tragique.

La police veillait.

Et les assistants se confiaient *in petto* que ce dénouement était plat, sans couleur. L'épilogue apparaissait indigne des prémisses.

Chazelet s'était levé sans que personne fit attention à ce mouvement.

Par une porte-fenêtre, il avait gagné le balcon, et là, la brise du soir jetant la fraîcheur à son front brûlant, il regardait la place de l'Opéra, inondée de lumières, incessamment traversée par le flot des voitures et des piétons.

Là-bas, en face de lui, se dressait le bâtiment massif de l'Opéra. Quelques automobiles stoppaient au long du trottoir, déposant des gentlemen corrects, des femmes dont les manteaux de soirée cachaient mal les toilettes élégantes.

Sans hâte, ces spectateurs de choix qui ne peuvent arriver avant le milieu du spectacle, gravissaient les degrés, pénétraient dans l'édifice.

Involontairement, le marquis se reporta en pensée aux articles de journaux consacrant autrefois les débuts de Linérès dans le monde.

Une soirée à l'Opéra, avaient-ils dit, une visite au salon de l'automobile !

M^lle^ de Armencita était venue là. Sa gracieuse silhouette s'était découpée sur ce perron monumental.

Et soudain, il lui sembla qu'à tout prix il devait la revoir, lui parler.

Ah ! elle aurait beau fermer sa porte, elle accueillerait celui qui lui apporterait son dévouement, le défenseur dont elle avait besoin.

Elle l'entendrait, le croirait, lui permettrait d'être son fidèle, de se placer entre elle et le danger.

Sur le balcon circulaire, plusieurs fenêtres étaient ouvertes.

Pierre put gagner ainsi un salon voisin de celui où devisaient ses compagnons de table.

Il courut au vestiaire, prit chapeau, canne, pardessus et, descendant prestement l'escalier, se trouva sur le trottoir de l'avenue de l'Opéra.

Longeant les maisons, avec la crainte informulée d'être aperçu de ceux auxquels il faussait si cavalièrement compagnie, il contourna la rotonde occupée par une agence automobile, se jeta dans la rue de la Paix.

Une voiture passait. Il y sauta.

— Cocher ! rue François-I^er^.

Et il se laissa tomber sur les coussins en murmurant :

— Pourvu que l'on veuille me recevoir. Il faut que l'on me reçoive.

À ce moment même, un valet entrait précipitamment dans le salon où Morand et ses amis entouraient le chef de la Sûreté.

— On demande M. Lerenaud au téléphone.

Le fonctionnaire se leva sans précipitation, disant d'un ton détaché :

— On me prévient, sans doute, que le capitaine est entré à l'hôtel de Armencita.

Ce disant, son regard ne quittait pas M. Allan. Celui-ci se leva à son tour.

— Ma foi, cher monsieur, dit-il, je n'attendrai point l'assurance que cet officier prend le thé bien paisiblement, car je m'aperçois que j'ai oublié l'heure. Je n'ai que le temps de réparer ma distraction.

L'Américain sortit sur ces mots et se dirigea ostensiblement vers l'escalier descendant à l'avenue de l'Opéra, tandis que le chef de la Sûreté se rendait, avec une précipitation qui démentait son calme de tout à l'heure, vers la cabine du téléphone.

Deux minutes plus tard, M. Lerenaud, très pâle, une stupeur dans les yeux, quittait la logette du téléphone et s'élançait dans l'escalier.

À la moitié de l'étage, il fut arrêté par un monsieur qui, courbé en deux, semblait très occupé à retrousser le bas de son pantalon.

Avant que le chef de la Sûreté eût pu tourner l'obstacle vivant, celui-ci, sans lever la tête, murmura :

— Me permettrez-vous de vous rejoindre, là-bas ?

— Vous, monsieur Allan !

Et, avec surprise :

— Comment savez-vous que j'y vais ?

L'Américain haussa les épaules.

— Trop simple… On devait vous téléphoner, s'il se produisait quelque chose. On vous a appelé au téléphone, donc… j'ajoute que votre hâte à descendre indique un fait grave.

— Très grave… le capitaine Anoru est mort.

Cette fois, M. Allan se dresse tout droit.

— Mort ! ce malheureux !

— Oui, assassiné dans l'hôtel de M^{me} de Armencita… J'y cours… à tout à l'heure.

L'Américain s'effaça pour le laisser passer. Son visage exprimait une violente tension d'esprit… et tandis que son Interlocuteur disparaissait dans le vestibule du cercle, il murmura d'un ton découragé :

— Le septième… Le septième… Et je ne suis sûr de rien.

Il eut un geste rageur.

— Oh ! Je reconnais la main qui mène tout… mais cela est insuffisant… Il faut que je persuade M. Loosevelt… Il faut que le président de la

République des États-Unis soit avec moi… ou bien je reste seul, impuissant, comme depuis seize ans…

Il s'était adossé au mur. Dans ses regards scintillait une émotion profonde.

— Il faut que je réussisse, il le faut… pour que Lilian ne demeure pas condamnée à cette existence de mystère, de pauvreté, de dangers…

Et une mélancolie résignée tremblant en sa voix :

— Qu'importe Allan !… Il aura été l'instrument de l'immanente justice… Qu'il soit oublié, lui, qui se souviendra !

Il saisit la rampe d'un geste brusque.

— Allons à l'hôtel de la rue François-I^{er}… C'est peut-être là que se cache le bonheur de Lilian, et mon malheur, à moi… mais qu'importe, je suis si peu de chose.

Ses traits avaient recouvré leur expression calme.

Sans se presser, il descendit, gagna le trottoir ; un coup d'œil circulaire ne lui fit rien distinguer de suspect aux alentours.

Alors il héla un fiacre, et à l'automédon il lança ces mots :

— Rue François-I^{er}, je vous arrêterai…

Par la rue de la Paix, la place Vendôme, la rue de Rivoli, le véhicule gagna l'avenue des Champs-Élysées.

Allan ne bougeait pas. Mais si son corps demeurait immobile, sa pensée, elle, n'était point inactive.

— Ah ! grommelait-il… c'est *Lui*, lui qui dirige tout cela… Quel est son but ?… Je l'ignore… Mais je le découvrirai s'il consent seulement à se montrer. Que je tienne une extrémité du fil et je le suivrai jusqu'au bout… En écrasant cet homme, je briserai ma vie… Bah !… Que Lilian soit riche, adulée, heureuse… Cela seul est à considérer.

Le fiacre atteignait le Rond-Point et s'engageait dans la rue Montaigne.

— Nous arrivons, fit encore l'Américain… Mais lui, où est-il ? Il a quitté New-York depuis huit jours, à bord du paquebot *La Provence*… Hier, Tril m'a signalé son arrivée au Havre… Ai-je raisonné juste ? Va-t-il se montrer ?… Pourrai-je dire au président Loosevelt : « L'homme se juge au-

dessus de tout soupçon… Il croit le moment venu de jouer sa dernière carte… Vous m'avez demandé une seule preuve, une seule, pour me prêter votre appui dans l'œuvre de justice… Cette preuve, la voici. »

Une brusque secousse le tira de ses réflexions.

La voiture s'était arrêtée à l'intersection de l'avenue Montaigne et de la rue François-Ier ; le cocher, se penchant sur son siège, demandait :

— À droite ou à gauche, patron… Vers le Cours-la-Reine, ou vers l'avenue de l'Alma ?

Allan ouvrit la portière.

— Je descendrai ici.

Il tendit quelques pièces de monnaie à l'automédon. Sans doute le pourboire était copieux, car le cocher marqua sa déférence pour le client généreux en portant la main à son chapeau.

L'Américain répondit par une légère inclination de la tête et s'éloigna vivement, descendant la rue François-Ier dans la direction du Cours-la-Reine.

Presque à l'extrémité, se dressait un hôtel spacieux, à un seul étage, que dominaient de grands arbres indiquant le jardin placé en arrière.

Sur le devant, le mur bas, surmonté d'une grille artistique, laissait les yeux pénétrer dans la cour au pavage de bois, bordée : au fond par une terrasse aux balustres de marbre, précédant le corps de logis principal et à laquelle on accédait par un large perron s'évasant en éventail ; sur les côtés, par des ailes en retour, se terminant sur la rue par deux pavillons.

L'un des deux était affecté au logement d'un gardien, lequel se tenait, malgré l'heure tardive, auprès de la porte de service, en grande conférence avec plusieurs gardiens de la paix.

Tout cela, Allan l'embrassa d'un coup d'œil.

Il allait entrer ; une forme humaine se dressa devant lui.

— Monsieur Allan.

Il reconnut le marquis de Chazelet.

— Vous, ici ?

— Oui, moi, qui deviens fou. J'ai essayé de pénétrer dans cet hôtel, où il se passe des choses horribles… M. Lerenaud vient d'arriver… Et l'on me repousse…

Doucement, l'Américain murmura :

— Venez avec moi.

Sa voix s'était faite caressante.

— Oh ! merci.

— Ne remerciez pas, cela ne vaut pas une mention. Vous souffrez de l'inquiétude, je vous aide à forcer le passage ; quoi de plus naturel ?

Et, l'entraînant pour couper court à ses protestations :

— Venez, répéta Allan, venez.

Tous deux franchirent la porte de service.

— Messieurs, messieurs… s'écria le suisse, faisant mine de les arrêter.

Mais l'Américain lui présenta un carton vert, devant lequel le cerbère s'inclina, bredouillant des excuses. Allan l'interrompit pour demander :

— M. Lerenaud ?

— Au salon, monsieur… Il attend ces dames pour les interroger. Elles ont été bouleversées, vous comprenez…

L'Américain ne l'écoutait déjà plus. À grandes enjambées, il traversait la cour, gravissait le perron et, poussant l'une des portes-fenêtres, disparaissait dans l'hôtel, Pierre le suivait comme son ombre.

Guidés par la lumière, ils venaient de pénétrer dans le grand salon, vaste pièce au mobilier riche, trop riche peut-être, au plafond décoré d'une ronde d'amours joufflus et roses s'ébattant sur un fond bleu pâle.

À leur entrée, un homme, assis auprès d'une liseuse, se leva vivement

C'était M. Lerenaud, le chef de la Sûreté.

Les trois personnages se serrèrent la main, et l'Américain, d'une voix légère comme un souffle, laissa tomber cette interrogation :

— Eh bien ?

Un haussement d'épaules fut la seule réponse du chef de la Sûreté.

— Voulez-vous dire que vous ne savez rien ?…

M. Lerenaud inclina affirmativement la tête, puis, en présence de la surprise évidente de ses interlocuteurs, il se décida à prononcer :

— La comtesse et la jeune fille sont dans leurs chambres… Le drame les a terriblement secouées. Je les attends, pour obtenir de leur bouche le récit de l'événement Jusque-là, je ne veux pas formuler une opinion.

— Pourquoi ?

— Parce que les racontars des domestiques m'apparaissent fous… Il y a impossibilité matérielle à ce que le crime ait été commis ainsi qu'ils le disent.

— Impossibilité matérielle ?

— Absolue… Au surplus, ajouta-t-il avec un regard rapide désignant le marquis, puisqu'un souci de justice, qui me fait vous estimer profondément, vous transforme à cette heure en… policier amateur… venez voir par vous-même. J'ai pu apprécier, depuis nos brèves relations, votre rectitude d'esprit. Examiner les lieux en votre compagnie ne sera pas du temps perdu pour l'enquête… Je prierai M. de Chazelet de vouloir bien nous attendre ici.

Sans attendre de réponse, M. Lerenaud se dirigeait vers le fond du salon.

L'Américain le suivit… Tous deux passèrent dans une pièce voisine, petit salon plus intime.

Sur une table légère de marqueterie, le thé était servi, refroidi maintenant dans les tasses.

Et, tout près, renversé dans un fauteuil, une forme rigide se devinait.

— Le capitaine Anoru… présenta le chef de la Sûreté.

Il actionnait en même temps les boutons électriques d'allumage… Une clarté aveuglante remplit la salle, et Allan eut une exclamation étouffée :

— Il est mort… comme vous l'annonciez au cercle.

— Absolument, le pauvre diable ! Le capitaine Anoru, de l'armée japonaise, neveu du ministre de la Guerre de Tokio, a été frappé au front, il y a une heure, d'une balle de revolver, là, à l'endroit où son corps se trouve en ce moment.

En effet, sur le front poli, légèrement teinté d'ambre, un petit trou noir s'apercevait, d'où avait coulé un filet de sang qui sillonnait la face ainsi

qu'une large balafre, et allait se perdre dans le col de l'habit.

— Qui a fait cela ?

À la question, attendue sans doute, M. Lerenaud répliqua par une mimique si claire, que l'Américain grommela, avec une nuance d'impatience :

— Vous ne savez pas ? Vous n'avez aucun doute, aucun soupçon ?

— Non.

— Pourtant une détonation, dans cet hôtel, à une heure où les domestiques n'étaient point couchés…

M. Lerenaud eut ce sourire si particulier que tous les Parisiens connaissent.

— Justement, ils prétendent n'avoir rien entendu.

— C'est invraisemblable.

— Certes, mais il y a plus invraisemblable encore.

— Quoi donc ?

— Je vais vous le dire.

Et, se penchant vers son interlocuteur, le chef de la Sûreté continua :

— Regardez bien autour de vous. Le petit salon a deux ouvertures… La fenêtre donnant sur la cour d'honneur, et dont les contrevents de tôle avaient été fermés dès le déclin du jour ; la porte communiquant avec le salon de réception, porte que tous déclarent avoir été fermée, tandis que l'on servait le thé ici…

— Eh bien ?

— Eh bien, cher monsieur Allan, si ces renseignements sont exacts, il est impossible que l'assassin ait tiré sur le capitaine du dehors, car les volets, carreaux ou panneaux de porte, garderaient les traces du passage de la balle.

— Évidemment… Il faut donc en conclure que le meurtrier se trouvait dans ce salon.

— C'est votre avis ?

— N'est-ce point le vôtre, monsieur Lerenaud ?

Un instant, l'interpellé demeura silencieux, puis lentement, détachant les syllabes, comme pour les mieux faire pénétrer dans l'intellect de son compagnon :

— C'est là justement ce qui me fait crier à l'invraisemblance. Les domestiques prétendent que lorsqu'ils accoururent, appelés par des sonneries frénétiques, il n'y avait dans cette pièce que le capitaine défunt, la comtesse de Armencita, la señorita Linérès et un vieux serviteur que la comtesse a amené d'Espagne… un nommé Patricio, je crois… On ne peut raisonnablement accuser aucune de ces trois personnes ?

— Sur ce point nous sommes d'accord… Mais le récit du personnel doit présenter une lacune… L'assassin a pu pénétrer ici, puis s'enfuir…

— C'est ce que le me dis… Et voilà pourquoi j'attends que ces malheureuses femmes soient en état de supporter l'interrogatoire, dont je ne saurais les dispenser.

Et, hochant la tête, M. Lerenaud continua :

— Quoique, à vrai dire, votre hypothèse me semble bien inacceptable… Voyez-vous ce meurtrier qui peut frapper le capitaine Anoru partout ailleurs et qui s'amuse à jouer la difficulté ?… Car c'est jouer la difficulté que de venir commettre un crime, à neuf heures du soir, dans un hôtel habité, au milieu de nombreux serviteurs.

— C'est vrai !

Cette fois, Allan courba la tête… Un mystère angoissant pesait sur lui, et sans en avoir conscience, il murmura :

— Et puis, pourquoi ce meurtre, où le crime se trahit, au lieu d'avoir infligé à Anoru un accident comme aux autres.

— N'est-ce pas ? chuchota le chef de la Sûreté sur le même ton.

Et avec une anxiété qu'il ne cherchait plus à dissimuler :

— Si vos suppositions sont exactes ; si tous ces malheurs s'abattant sur les fiancés de M^lle^ Linérès de Armencita sont préparés par une volonté unique, nous nous trouvons en face du plus prodigieux criminel que la terre ait jamais porté. De quelles ressources, de quelles complicités cet homme doit disposer !… Les procédés supposeraient une fortune énorme, une armée d'affiliés…

Plus bas encore, l'Américain lui glissa à l'oreille :

— Le nom que j'ai confié à votre honneur, sur l'autorisation de M. le président des États-Unis, ce nom que connaissent trois hommes dont aucun ne trahira le secret, M. Loosevelt, vous et moi… ce nom correspondrait assez bien au signalement que vous donniez à l'instant.

— Sans doute ! Sans doute ! Mais comment croire qu'un membre du Sénat américain, l'un des plus riches citoyens de San-Francisco, soit un chef de bandits.

— C'est ce qu'il s'agit de démontrer, mon cher monsieur… C. Q. F. D. Je vous en ai averti dès notre première rencontre.

— Eh ! vous êtes peut-être *droit*, pour vous emprunter une locution américaine… Seulement, je me débats dans l'incompréhensible. Le besoin seul explique le crime… Et puis, on ne devient pas bandit tout d'un coup, surtout quand on brasse des millions sans avoir rien à redouter des lois.

Allan opinait de la tête.

— Comme vous, j'ignore le but… Mais je suis sûr que le but existe… Qu'il soit seulement obligé de se montrer pour emmener la señorita Linérès en Amérique… et un terrible duel s'engagera entre nous.

— Un duel à mort, fit M. Lerenaud d'un ton grave.

Son interlocuteur eut un sourire mélancolique.

— J'ai fait le sacrifice de ma vie.

À ce moment, un laquais apparut sur le seuil.

— Doña de Armencita et la señorita croient être assez fortes pour supporter l'entretien que désire Monsieur le chef de la Sûreté.

L'attitude du policier se transforma aussitôt ; une flamme joyeuse passa dons ses yeux, décelant toute la pénétration, toute la finesse d'esprit qu'il voilait à l'ordinaire sous un air endormi. L'homme de la lutte se montrait.

— Veuillez demander à ces dames si elles auront le courage de me joindre ici… En passant, priez, donc la personne qui attend au salon de venir près de nous.

Dix secondes plus tard, Pierre de Chazelet entrait dans la pièce. Il sursautait en apercevant le cadavre, mais Lerenaud réfrénait d'un mot cette

émotion.

— Le septième, oui, monsieur de Chazelet… Vous êtes venu, je ne sais pourquoi… Oh ! soit dit sans reproche, la caution de M. Allan suffit… Seulement, le vin tiré, il faut le boire sans faire la grimace.

Le marquis avait déjà dominé ses nerfs.

— Je suis calme, monsieur Lerenaud.

— Parfait ! Alors, je pose le problème.

— J'écoute de toutes mes oreilles.

Le chef de la Sûreté sourit à cette promesse d'attention et s'expliqua :

— Avant tout, il me faut établir les phases réelles du crime !… Le juge d'instruction pensera peut-être que j'ai empiété sur ses attributions… Mais, bah ! j'aurai facilité son enquête… Les souvenirs de ces dames sont tout frais… Nous rétablirons la scène dans ses plus minutieux détails… C'est le détail qui nous doit fournir la lumière.

Il s'arrêta net. Une voix douce, mélodieuse, gaie, pourrait-on dire, en dépit de l'émotion violente qui la faisait encore trembler, venait de prononcer :

— Tiens ! Je croyais Monsieur le chef de la Sûreté, seul.

Les trois hommes se retournèrent vivement :

Dans l'encadrement de la porte se tenaient M^{me} de Armencita et Linérès.

À cette heure, la vaillance de la jeune fille se trahissait par le geste, par l'attitude.

Autant Linérès marquait de décision, autant sa compagne montrait de répugnance à pénétrer dans le salon du crime.

Positivement, elle se laissait traîner.

— Mesdames, commença M. Lerenaud, je m'excuse d'abord de vous imposer une aussi pénible corvée.

Mais Linérès l'interrompit vivement :

— Ne vous excusez pas, monsieur… Le froissement de nos nerfs est peu de chose auprès de la mission que vous assumez ici… Du reste, si ma chère

mère adoptive est faible devant le crime horrible, moi, je suis brave, et je vous dis : disposez de moi.

Il n'y avait pas à s'y méprendre ; la jeune fille exposait simplement, sincèrement, son état d'esprit.

Les trois hommes se regardèrent, un peu surpris par cette énergie, rare chez des enfants de dix-huit ans.

Elle comprit leur pensée, et doucement :

— Vous songez, messieurs, qu'à l'ordinaire, une señorita doit s'évanouir devant un cadavre. Eh bien, je ne suis pas ainsi… La mort ne m'effraie pas… Pourquoi suis-je différente de la plupart des charmantes Parisiennes qui m'ont accueillie dans cette belle cité ? Est-ce parce que nous avons vécu seules, ma mère adoptive et moi, dans notre vieux château ruiné de Armencita ?… Ruiné, oui, car nous étions pauvres, alors… Un seul domestique, notre vieux Patricio, auquel nous ne pouvions payer ses gages… Et quand il partait aux provisions, je devenais la garnison du château… À dix ans, armée d'un mousquet plus grand que moi, je veillais sur maman, sur ma *peureuse*, comme je l'appelais… et ce mousquet que je soulevais avec peine, a bien souvent éloigné le *gitano* pillard et l'*errant* (bandit) de la sierra.

Elle acheva avec un ravissant sourire :

— Le mousquet, vous le savez, messieurs, fait bien souvent le mousquetaire. C'est probablement ce qui est arrivé pour moi.

Durant un instant, il se fit un lourd silence.

Ni M. Lerenaud, ni Allan, ne trouvaient le mot nécessaire à renouer l'entretien.

Tous deux se sentaient pris par l'originalité de la jeune Espagnole.

Ils s'attendaient à rencontrer deux femmes éperdues, et au lieu de cela, se dressait une créature charmante, au tranquille courage, à la gaieté si robuste qu'elle transparaissait encore dans les tragiques circonstances actuelles.

Involontairement, ils levèrent les yeux sur le corps raidi dans le fauteuil, et par un effet réflexe, le front de la jeune fille se rembrunit.

— Oui. dit-elle entre haut et bas, c'est de cela qu'il faut parler.

La phrase rappela le chef de la Sûreté à lui-même.

— Vous avez raison, mademoiselle.

— Oui, reprit-elle, un éclair dans ses beaux yeux…

Il faut le venger, me venger aussi.

— Vous venger, vous ?

— Sans doute… N'y a-t-il point à votre avis, une conspiration dont je suis victime ?

— Si, si, la conspiration existe, s'écria Pierre, incapable de se contenir plus longtemps. Et si je suis là, c'est que je veux combattre l'ennemi inconnu, dussé-je y laisser la vie.

— J'aurais voulu éviter cela, répondit-elle avec une nuance de tristesse, et cependant je vous suis reconnaissante infiniment.

Et comme ses interlocuteurs se taisaient, impressionnés par ces dernières paroles, reproduisent celles qui les obsédaient, elle poursuivit :

— Victime par ricochet, victime parce que l'on me casse mes jouets de coquetterie… Je suis coquette, je l'avoue, et j'ai été joyeuse de voir tant de gens distingués solliciter ma main… Oh ! je n'ai point hâte de me marier… J'ai dix-huit ans, et sainte Catherine, comme vous dites en France, est encore loin de ma porte, mais il est agréable de s'entendre dire que l'on est jolie, aimable, que l'on peut faire le bonheur de quelqu'un… Donner le bonheur, est-il rien de plus charmant ?

Sa physionomie mobile s'embruma de nouveau.

— Au lieu de cela, une influence néfaste pèse sur moi… On croirait que je porte malheur à ceux qui m'approchent… Six Français, en deux mois… Encore, ceux-là, on pouvait croire à des accidents… Mais le capitaine Anoru, tué, là, devant nous, à l'instant même où il demandait à ma mère d'être admis à me faire sa cour.

— Vous ne considériez donc pas M. Anoru comme un fiancé, mademoiselle ? Pardon de la question, mais…

— Mais je suis prête à répondre à toutes vos questions, monsieur le chef de la Sûreté ; maman et moi nous étions fatiguées, nous sortons beaucoup,

n’est-ce pas… Alors nous devions fermer notre porte, ce soir, et nous coucher de bonne heure.

Elle eut un regard mélancolique à l’adresse de Pierre.

— Vous avez néanmoins reçu le capitaine.

— Oh ! je le regrette, hélas !… Vers deux heures, il avait envoyé un mot à maman. Il la priait de vouloir bien lui accorder un entretien, ce soir même, parce que, expliquait-il, son service l’obligeait à quitter Paris pour quelques jours, et il souhaitait, en termes très flatteurs pour moi, ne pas retarder sa communication.

— Et alors ?

— Maman a répondu oui… bien que je l’eusse prévenue de ma résolution irrévocable.

— Puis-je vous prier de me la faire connaître ?

— Mais certainement… Étant donnée l’épidémie qui sévit sur ceux qui me font l’honneur de me trouver digne de leur nom, je comptais remercier M. le capitaine Anoru de sa démarche, puis lui déclarer que je ne songeais pas à me marier, et obtenir de lui qu’il renonçât à ses projets.

— Ah ! soupira la comtesse d’une voix dolente. Pourquoi ne lui ai-je pas écrit tout cela, au lieu de laisser ce malheureux jeune homme venir chercher la mort ici ?

M. Lerenaud esquissa un geste insouciant, le geste du fonctionnaire que l’accoutumance du crime a cuirassé de philosophie.

— Cette mort, fit-il lentement, motive ma présence chez vous, madame la comtesse, cette mort à propos de laquelle je souhaite réunir les renseignements les plus exacts.

La mère adoptive de Linérès poussa un gémissement.

— Que pourrais-je vous dire ? La foudre frappe… Elle passe… Elle disparaît… Il reste un éblouissement.

— Interrogez-moi, monsieur, interrompit Linérès, je répondrai de mon mieux.

Allan et le marquis s’inclinèrent sans en avoir conscience.

Ils saluaient, le courage. Si bas que nul ne le put entendre, l'Américain se confia cette opinion étrange :

— Celle-ci non plus ne sait rien… Elle n'est point complice… Une victime encore !… Pauvre enfant !

Cependant, la jeune fille installait affectueusement la señora de Armencita dans un fauteuil, lui faisant tourner le dos au cadavre.

Ce soin pris, elle revint se planter devant M. Lerenaud et répéta :

— Interrogez, monsieur.

— Ainsi ferai-je, mademoiselle, en vous remerciant de votre fermeté… Un détail, si minime qu'il soit, peut aider puissamment l'enquête… Veuillez rappeler vos souvenirs…

— Ils sont très précis, dit-elle. Je vous l'ai affirmé sans forfanterie, je suis brave… et si je me suis sentie profondément affectée par l'événement, mes idées ne se sont pas troublées un seul instant.

De nouveau, les trois hommes s'entre-regardèrent, et M. Lerenaud murmura :

— Une nature exceptionnelle.

Puis, d'un ton bienveillant :

— En bien, mademoiselle, veuillez nous raconter ce qui s'est passé.

Elle devint grave, un léger pli se creusa entre ses sourcils mordorés, et lentement :

— Nous avions décidé de recevoir M. Anoru dans ce petit salon. Une tasse de thé, une demi-heure de conversation, cela ne nous aurait pas conduites bien tard, et il nous eût été encore loisible de goûter une longue nuit de repos. À neuf heures moins cinq, on annonça le capitaine.

— À neuf heures moins cinq, vous êtes certaine de l'heure ?

— Absolument… J'étais très impatiente du contretemps ; j'avais hâte d'en finir avec un entretien… désagréable, vous comprenez… et je consultais fréquemment la pendule… Quand on annonça le visiteur, je dis même à maman : « Neuf moins cinq ; à neuf et demie, ta petite Linérès montera à sa chambre… » Je dis « tu » à maman quand nous sommes

seules ; je sais qu'à Paris c'est beaucoup plus élégant de dire « vous »… mais je n'ai pas pu m'y faire.

« Bref, le capitaine est introduit… Il s'excuse de son insistance, donne des explications sur son voyage… Une course en Amérique à lui infligée par son gouvernement, une absence d'un mois… Il a tenu à pouvoir se rappeler à ma mémoire durant ce laps, à mettre le souvenir de garde auprès du pur diamant dont les facettes ont ébloui ses yeux, dont les angles ont rayé son cœur… Enfin, un discours de prétendant dernier japon… Je pensais : « Allez toujours, mon capitaine, le diamant en question ne craint pas « les voleurs, il va se dérober tout seul », mais avant de faire ma petite déclaration de principes, je servis le thé… là, sur la table… ; il est resté servi… Je versais l'infusion, presque une compatriote de notre hôte. Maman, très embarrassée, ce qui m'amusait, je l'avoue, répondait au capitaine par des phrases entortillées… Jamais je n'aurais cru maman capable de phrases aussi vastes…

Linérès eut un sourire.

— Je vous semble bavarde, mais je ne vous cache rien, pas même mes réflexions pendant que le thé passait de la théière dans les tasses. Notre vieux Fabricio venait d'entrer, portant une assiette de gâteaux secs. Il était debout derrière moi, cherchant où déposer son fardeau… Car le brave homme a le service plutôt un peu gauche… gauche mais si dévoué. Tout à coup, j'entends comme un léger sifflement… Vous aussi, maman ?

L'interpellée leva les bras au ciel dans un geste éploré, et d'une voix sourde :

— Je ne sais plus… ne me demande rien… Je suis dans un rêve atroce…

— Pauvre maman !

Légère comme un oiseau, la señorita courut à la vieille dame, l'embrassa fougueusement ; puis, revenant à ses interlocuteurs :

— Je vous demande pardon, mais cela m'inquiète de la voir ainsi…

« Où en étais-je ?

— Vous entendez un sifflement, indiqua le chef de la Sûreté.

— Ah ! oui ! merci… Et le capitaine se renverse en arrière, tout net… Maman se dresse avec un cri : « *Santa Virgen !*… » Je pose ma théière… Le

vieux Fabricio lâche son assiette, qui se brise sur le marbre de la cheminée… Vous voyez les morceaux… Il crie : « Qu'est-ce que c'est que ça ?… Du sang ! du sang !… » J'ai un frisson, vous pensez bien ; mais je regarde… Le capitaine ne fait plus un mouvement… Il a un trou au front, et une traînée rouge coule sur sa joue… Blessé ? Je le crois, du moins… Comment ? Je ne me le demande pas… Je vais vers lui, tandis que Fabricio affolé… Il est un peu poltron… Fabricio s'élance vers la porte, l'ouvre en criant : « Au secours ! au secours ! »

— La porte était fermée ?

— Oui.

— Et la fenêtre ?

— Également… Maman s'était évanouie. En la faisant porter dans sa chambre, j'ai donné l'ordre de ne rien déranger ici et de n'y point entrer jusqu'à l'arrivée de la justice.

Allan, M. Lerenaud, Chazelet se considéraient d'un air ahuri.

Le récit de la jeune fille était de tout point conforme à celui des domestiques, qu'un instant plus tôt ils qualifiaient d'invraisemblable.

Pourtant, le chef de la Sûreté insista :

— Vous avez dû entendre une détonation, mademoiselle ?

Elle secoua énergiquement la tête.

— Non… Un sifflement, et c'est tout. Vous pensez bien que si j'avais perçu autre chose, je vous l'aurais dit ; et puis, pourquoi une détonation ?

— Parce que la mort du capitaine Anoru a été causée par une balle de revolver.

— De revolver ?

Le visage de la jeune fille exprima la stupéfaction.

— De revolver ? fit-elle pour la seconde fois… Mais c'est impossible.

— Cela est, cependant…

— Mais un coup de revolver s'entend… Et puis, pour tirer au revolver, il est essentiel d'en avoir un… à moins, fit-elle par réflexion, que le capitaine en eût un dans sa poche.

— Il n'en a pas, déclara M. Lerenaud… Je m'en suis assuré… Je puis même affirmer qu'il n'en a jamais porté dans le vêtement qui le couvre, car l'arme aurait laissé des traces, un observateur de quinzième ordre reconnaîtrait qu'un revolver a été enfoui dans telle ou telle poche.

Linérès écoutait avec attention.

— Alors, je disais bien, c'est impossible… Ni maman ni moi, vous voudrez bien le croire, ne nous promenons avec des instruments pareils sur nous… Quant à Fabricio, il a pour les armes à feu un respect superstitieux… Et puis, un revolver est bruyant.

— Cependant, mademoiselle, l'examen de la blessure ne laisse aucun doute… C'est pour cela que je vous priais de me renseigner sur cette porte, sur cette croisée… Si elles avaient été ouvertes, le criminel aurait pu, du dehors…

— Ah oui ! c'est vrai !

Et son front poli se plissant sous un violent effort de réflexion :

— Non, non, je crois être certaine que tout était fermé… Au surplus, Fabricio va nous répondre. Il a pu remarquer quelque chose qui m'a échappé.

Elle ouvrit l'entrée du salon.

— Il est là… je l'avais amené à tout hasard.

Et, sans sortir, elle appela :

— Fabricio ! Fabricio !

Un vieil homme, voûté, ridé, parcheminé, les cheveux blancs et raides, se présenta presque aussitôt sur le seuil.

Sur sa face sillonnée par les ans, une expression naïve était répandue. Le chef de la Sûreté, Allan et Chazelet eurent un hochement de tête identique.

Tous trois avaient fait une réflexion semblable.

Le serviteur était un de ces simples qui, dans le corps cassé d'un vieillard, ont conservé une âme d'enfant. Pas plus que les deux femmes, il ne pouvait être coupable du crime.

Au reste, il répondit sans hésiter à toutes les questions… Les issues étaient closes… Il avait discerné un sifflement, tout comme la señorita… À

ce moment, il cherchait à placer son assiette sur la cheminée… Il s'était retourné au cri de M^me^ la comtesse et avait aperçu le sang coulant de la blessure… Alors, il avait perdu la tête, s'était enfui en criant au secours.

Sur les joues de M. Lerenaud se plaquaient des teintes roses. Évidemment, il s'énervait, en face du mystère impénétrable.

Une heure se passa à interroger les domestiques, à rechercher dans le jardin une trace du passage de l'assassin.

Rien, toujours rien.

La plus légère lueur manquait.

Nul indice, décelant l'intrusion d'un étranger dans la maison.

Personne n'avait perçu la moindre détonation.

Le concierge de la grille déclarait n'avoir ouvert à aucun être en dehors du capitaine Anoru, lequel lui avait décliné ses nom et qualités, puisque, selon les ordres de la doña, il était le seul visiteur que l'on dût recevoir.

M^me^ de Armencita se lamentait dans le grand salon, où on lui avait permis de se réfugier pour ne plus voir ce *pobre señor Anoru*, mais Linérès suivait le chef de la Sûreté partout, insistant auprès des domestiques, multipliant les interrogations… La solution du problème semblait maintenant lui tenir au cœur, autant qu'au policier lui-même.

— C'est effrayant, s'exclamait-elle… Un revolver, je dois vous croire… Un revolver frappe à côté de moi… et je ne vois rien, je n'entends rien… Cela, ah ! cela. Il y a de quoi devenir folle.

Son calme l'avait abandonnée.

CHAPITRE VII

UN MILLIARDAIRE

Tout à coup un sifflement aigu, aux modulations étranges, se vrilla dans l'air. Il venait évidemment de l'extérieur, et cependant il sembla résonner dans le salon même où les auteurs de l'inexplicable drame se trouvaient réunis. Allan tressaillit.

D'un coup d'œil, il s'assura que ni Linérès, ni Pierre, ni la comtesse, ne l'observaient, et se penchant à l'oreille de M. Lerenaud, il murmura :

— C'est *Lui*. Il vient.

Avant que le chef de la Sûreté eût achevé le mouvement de surprise provoqué par cette affirmation, l'Américain continua :

— Je disparais. Pour vous, monsieur, recevez mes remerciements ; je ne vous reverrai plus qu'au jour de la victoire, s'il doit jamais luire.

— Où allez-vous donc ?

— Je m'enfonce dans la nuit, monsieur Lerenaud… et j'espère en vous pour faire savoir à M. le président Loosevelt tout ce qui se sera passé ici.

— Je le ferai, vous avez ma parole.

— Et vous, vous avez ma reconnaissance.

Sur ce, l'Américain se glissa sans bruit hors du salon, dont la porte retomba sur lui.

M. Lerenaud demeurait pensif. Certes, celui qui venait de sortir avait été accrédité auprès de lui par le président même de la grande république des États-Unis… Il lui avait conté une terrible histoire de ce banditisme américain, au regard duquel les bandits d'Europe apparaissent comme des écoliers, ânonnant l'alphabet du crime ; mais, tout en se mettant à la disposition de son hôte, le chef de la Sûreté comprenait que l'ensemble de l'affaire lui échappait.

Il n'était qu'un comparse, entrevoyant un coin du drame. Au delà, c'étaient les ténèbres, où s'agitaient des ombres dont les mobiles précis lui échappaient.

De cet Allan même, que savait-il ?

Rien, ou presque. D'où ce personnage avait-il tiré la nature excentrique, multiple, aux oppositions caractérisées, que les menus incidents de leurs rencontres avaient mis en relief aux regards curieux du policier ?

Comment la distinction suprême de cet homme s'alliait-elle à son indépendance d'allures, à son dédain des conventions sociales ? Comment cet être de race s'était-il fait policier amateur, et cela sans répugnance, sans lutte, avec l'inconscience, pourrait-on dire, du mépris immérité que la société fait peser sur ceux qui la défendent ?

Comment le personnage déconcertant, qui s'avouait modestement professeur sportif à l'école militaire de West-Point, avait-il pu obtenir la lettre autographe du président Loosevelt, l'accréditant auprès de la police française ? Obscurité, partout.

Cinq jours auparavant, quand Allan s'était présenté à son domicile particulier, il l'eût certes considéré comme un fou, il l'eût envoyé à l'infirmerie du Dépôt, si le jeune homme ne lui avait remis la lettre d'introduction que voici :

« La Maison-Blanche, Washington
(États-Unis).

« Monsieur le chef de la Sûreté de France.

« Une œuvre de justice justifie, toutes les infractions au protocole. C'est pourquoi j'accrédite M. Allan, auprès de vous, de façon ultra confidentielle. Veuillez l'entendre, lui garder le secret le plus absolu et l'aider de tout votre pouvoir.

« Moi, président élu de la République confédérée des États-Unis, je vous serai personnellement reconnaissant de ce que vous ferez pour mettre fin à une situation qui est une honte pour un pays civilisé.

« Je serre votre main.

À diverses reprises, M. Loosevelt, le grand homme d'État américain, avait surpris l'Europe par l'audace de ses conceptions, la promptitude de ses décisions, le dédain qu'il professait pour les formes surannées des protocoles officiels. Et cependant M. Lerenaud n'avait pas été maître de sa stupéfaction à la lecture de cette missive originale.

Un chef d'État adressant au directeur de la Sûreté d'un autre État une lettre autographe, et cela en termes qu'eût pu employer le moindre citoyen, c'était déjà fort inusité.

Mais quand Allan s'expliqua, le policier eut l'impression de sortir du monde réel pour s'enfoncer dans une légende des mille et une nuits du crime.

Voici au surplus ce que le jeune Américain lui avait conté :

En 186… lors de cette fatale expédition du Mexique, qui ébranla le trône de Napoléon III, coûta a la France quelques centaines de millions, quelque trente mille morts, et aboutit à l'exécution de l'infortuné Maximilien, imposé comme souverain aux populations mexicaines, un brave soldat, natif de Fontainebleau, incorporé aux chasseurs de Vincennes, trouva la fortune là où les souverains ne rencontraient que la ruine.

Il se nommait Pariset, avait été élevé par la charité d'une vieille amie de ses parents défunts. Il avait tiré, à la circonscription, un bon numéro qui l'exemptait du service militaire.

Il s'était réjoui de sauvegarder ainsi une large part de sa vie, car l'armée tenait alors son homme durant sept ans.

Mais, sans doute, il était écrit que Pariset serait soldat. Tendre, doux, voire un tantinet timide, rien en lui ne rappelait les zélateurs de Mars… Eh bien, ce furent justement ses qualités… négatives au point de vue militaire, qui lui firent endosser le harnois.

Sa mère adoptive, — ainsi appelait-il la brave femme qui l'avait recueilli, — sa mère adoptive fut atteinte d'hémiplégie. L'âge, le tempérament, tout faisait pronostiquer le mal incurable.

La pauvreté ne permettant pas d'assurer à la malade les soins nécessaires à domicile, son transport dans une maison de santé s'imposait.

Mais, là encore, il fallait une somme impossible à réunir pour de pauvres gens.

Quinze cents francs ! Le Pactole, dans certaines situations… Quinze cents francs constituaient la dotation nécessaire pour que la malade fût admise à finir ses jours dans l'établissement hospitalier.

Pariset n'hésita pas.

Il se vendit comme remplaçant.

Un jeune quincaillier du quartier du Sentier, affligé d'un numéro de tirage au sort qui le faisait soldat, versa deux mille cinq cents francs au Jeune Pariset, lequel, moyennant cette largesse autorisée par les lois, prit sa place sous les drapeaux.

Puis, les inscriptions dûment enregistrées, le nouveau militaire versa les quinze cents francs de droit d'admission à la maison d'incurables, en déposa neuf cents à l'économat, afin que sa mère adoptive pût se procurer quelques douceurs supplémentaires, puis, léger d'argent mais le cœur gros, il dit adieu à celle qu'il ne devait jamais revoir et rejoignit le bataillon de chasseurs de Vincennes, auquel le recrutement l'avait affecté.

Ce jour-là, on l'aurait bien étonné en lui annonçant qu'il commençait l'ascension à la fortune.

Et cependant rien n'était plus vrai.

Les chasseurs firent partie du corps expéditionnaire français envoyé au Mexique pour imposer aux habitants du pays un souverain dont ils ne voulaient pas.

Pariset, lui, fut blessé grièvement dans une rencontre avec les guérillas, durant la célèbre marche vers Puebla, et fut laissé pour mort sur le champ de bataille.

Ramassé par un *hacendero* (propriétaire d'une exploitation agricole) du voisinage, il demeura de longs mois entre la vie et le trépas. Enfin, il entra en convalescence, au moment où les troupes françaises, rappelées en Europe, cinglaient vers les côtes de France.

Certes, il eût pu se faire rapatrier ; mais, effet inattendu, son cœur était devenu Mexicain, et cela grâce à la présence d'une charmante señorita aux doux yeux noirs qui s'était improvisée sa garde-malade.

Il aima Juan Annina… Juan Annina aima Pariset… Et le mariage les unit.

Aucun calcul bas ne présida à cet hymen ; les bonnes fées des tendresses durent se réjouir en face du jeune couple aimant… Pourtant, ce mariage allait apporter à l'ex-chasseur de Vincennes une des grosses fortunes du monde.

De par des titres anciens, datant de l'époque lointaine de l'occupation espagnole (XVI^{e} siècle). Juan Annina était propriétaire d'une partie de la longue presqu'île de Californie qui sépare l'océan Pacifique de la mer Vermeille.

Ce sont là d'immenses plaines se contournant en méandres capricieux autour de collines rocheuses jetées au hasard. Les Indiens Mayos sont les seuls habitants de la contrée et, selon toute probabilité, ils fussent demeurés les seuls, si Pariset n'avait épousé Juan Annina,

Le brave garçon voulut travailler au bonheur de celle qui lui avait gentiment donné son cœur.

Il vint fonder une petite *hacienda* sur le territoire des Mayos. Ceux-ci lui firent d'abord grise mine, mais bientôt ces Peaux-Rouges graves furent conquis par la bonne humeur du troupier de France. Son courage, son adresse achevèrent l'entente, et un beau jour, le chef des tribus Mayos ayant rendu son âme au Grand-Esprit, les guerriers assemblés proclamèrent *Cacique*, en son lieu et place, l'ancien chasseur de Vincennes.

Nanti de ce « grade », Pariset agit auprès du gouvernement mexicain et obtint la reconnaissance officielle des droits de Juan Annina sur la presqu'île californienne, c'est-à-dire sur un territoire représentant la superficie de dix départements français.

En 1875, Pariset mourut, laissant sa veuve et son fils Jean, âgé de dix ans, à la tête d'une des plus grosses fortunes territoriales de la république mexicaine.

Jean grandit, alla faire ses études aux États-Unis. Là, dans une partie de chasse au milieu des Montagnes Rocheuses, il tomba aux mains de *bad*

boys (bandits de la prairie) dont la spécialité était de détrousser les mineurs revenant des exploitations aurifères. Un groupe d'éclaireurs, formé par les soins de l'État pour lutter contre les brigands, troupe désignée sous le nom explicite de *Claim's Safety*, délivra le prisonnier, lequel se lia, la reconnaissance l'ayant conduit à l'affection, avec le chef de ses libérateurs, Frey Jemkins… C'était en 1885, Jean atteignait sa vingtième année, Jemkins comptait vingt-sept ans. Tous deux braves, vigoureux, hardis, entreprenant, ils devaient, malgré l'énorme différence de leurs fortunes, devenir une paire d'amis.

Par la suite, quand Jean était appelé par ses affaires à San-Francisco, il descendait chez son ami Frey, et celui-ci venait passer ses vacances à l'hacienda de Agua Frida, tel était le nom de la résidence naguère fondée par Pariset.

Ainsi, Jean connut la jeune cousine de Jemkins, Lily, une adorable Anglo-Saxonne de dix-huit ans, rose comme l'aurore, blonde comme un rayon de soleil. Il demanda sa main, força les scrupules de Jemkins qui, vu sa pauvreté relative, se fit beaucoup prier… Et enfin, il épousa Lily, au mois de novembre 1889, au milieu d'un immense concours d'invités venus de tous les points du Mexique, de la Sonora, de la Californie américaine.

M. Lerenaud se remémorait rapidement ces choses. Ni Chazelet, ni Linérès, absorbés par leurs propres pensées, ne songeaient à interrompre ses réflexions.

Jusque-là rien que de normal, rien que du naturel.

Mais ici le drame obscur, inextricable, commençait.

De 1889 à 1891, le ménage donnait l'impression des félicités célestes. Une fillette était née en 1890, apportant la suprême joie de la paternité au maître de Agua Frida. L'enfant avait reçu le prénom de Lilian, douce flatterie d'époux heureux pour la jeune mère. Elle était mignonne, jolie au possible, avec les yeux brillants et des cheveux d'or.

Brusquement, Jean fut pris d'une maladie de soupçon.

Il devint brusque, fantasque, demeurant taciturne durant des jours entiers, puis sortant de son mutisme pour tomber en des accès de rage, sans motifs apparents, où il voyait des ennemis partout, accusait jusqu'à sa femme et déclarait haïr son enfant.

À cette époque, Frey Jemkins dont l'énergie comme chef des *Claim's Safety* avait complètement purgé l'État de Californie des bandits de la prairie. Frey devenu riche, grâce aux dons qui avaient récompensé son zèle, avait ouvert à San-Francisco un bazar géant, *dont les prix défiaient toute concurrence*, et où la boucherie, les primeurs, l'épicerie, voisinaient avec la *nouveauté*, les meubles, la joaillerie.

La vogue en fut foudroyante.

Cependant Frey montrait un visage sombre. À quelques amis, il confiait ses craintes au sujet du *ménage* de sa pauvre cousine Lily.

Jean Pariset, selon lui, marchait tout droit à la folie, et le tête-à-tête avec un dément, dans une hacienda lointaine, au milieu d'un pays où la justice ne saurait parvenir, semblait terrifiant à ceux qui l'entendaient.

On comprit qu'à deux ou trois reprises, il se décidât au voyage de *Frisco* (abréviation de San-Francisco) à Agua Frida.

La dernière fois il revint plus angoissé que jamais.

Jean Pariset lui avait semblé de plus en plus insensé… Il ne parlait de rien moins que de tuer sa femme et son enfant.

Frey avait proposé à sa cousine, à ce qu'il déclara, de l'emmener avec lui. À San-Francisco, elle eût été en sûreté. Mais, en femme consciente de ses devoirs, Lily Pariset avait refusé. Elle voulait attendre encore, espérant que l'état de son mari se modifierait.

Hélas ! les sinistres prévisions de Frey Jemkins devaient se réaliser avec une rapidité foudroyante.

Trois semaines à peine après son retour, Lily débarqua à San-Francisco, méconnaissable, hébétée, sa raison envolée la laissant inerte, stupide, sans voix, sans regard. Une servante, l'accompagnait.

Cette fille raconta une histoire terrible. Jean trouvé mort an bord de la mer, son revolver à côté de lui.

Il avait dû se tuer dans un accès de fureur démente.

Quant à sa fille, la petite Lilian, alors âgée de deux ans environ, elle avait disparu.

Sans doute le fou l'avait emportée, jetée dans quelque précipice. On n'en retrouvait aucune trace. Et la servante se lamentait :

— Pauvre maîtresse… Elle tomber raide, et puis plus jamais comprendre ce que parler veut dire. Et pas plus de cervelle qu'un tronc de palmier.

Jemkins remua ciel et terre pour retrouver la petite disparue. L'enfant, répétait-il avec obstination, rendrait la raison à son infortunée cousine.

Durant des années, sans se lasser, il alla passer ses vacances à Aguarida, dépensant sans compter pour améliorer l'exploitation : « Afin, disait-il, avec une constance touchante, que l'héritière retrouvât tout en pleine prospérité, le jour où il plairait au Seigneur de la rendre à sa famille. »

Entre temps, il correspondait avec les agences de recherches les plus réputées du globe.

Seize ans d'efforts infructueux n'avaient point épuisé son espoir.

C'est ainsi que quelques semaines auparavant, à l'occasion de l'ouverture du testament del Vedras, en Espagne, il avait été avisé que la noble comtesse de Armencita avait adopté une jeune fille du nom de Linérès, naguère recueillie par elle, à l'âge de deux ans environ, dans le désert calcaire qui borde la rive orientale de la mer Vermeille.

Et M. Allan avait terminé cette étrange histoire en disant :

— Celui qui viendra réclamer Linérès comme l'enfant de Lily Pariset, celui-là apportera ainsi la première des preuves qui amèneront le châtiment d'un criminel si puissant qu'il semblait au-dessus des lois.

Et à une interrogation curieuse du policier, l'Américain avait répondu :

— Pour que M. Loosevelt vous ait écrit comme il l'a fait, vous devez être assuré de l'importance de ma mission. Il vous demande de faire, pour m'aider, tout ce qui est en votre pouvoir. Eh bien, parmi les choses que vous pouvez, il en existe tout d'abord deux que je vous supplie de m'accorder : ne me questionner que sur ce que je puis vous dire ; ne point chercher à comprendre au delà de mes paroles.

Impressionné par la lettre autographe et aussi par l'accent de cet ambassadeur étrange, M. Lerenaud avait promis.

À cette heure, il s'avouait tout bas qu'il en éprouvait un regret cuisant.

— Allons, garçons… Frey Jemkins entre partout… Vous dites ? Un crime… Raison de plus, ces pauvres femmes ont doublement besoin d'un protecteur.

La voix forte et joviale sonna dans l'hôtel, pénétra en vague bruyante dans le salon, secouant Lerenaud, Pierre, Linérès, les arrachant à leur rêverie pénible.

Et presque en même temps, sur le seuil, suivi de domestiques ébahis, se montra un homme de stature herculéenne, la figure colorée barrée par une moustache grisonnante, à l'allure décidée, portant la tête droite, les épaules effacées, de cette façon qui décèle à la fois l'homme riche et l'ancien militaire.

— *All right !* s'exclama-t-il, voici du monde avec lequel on peut causer.

Et, se tournant vers les laquais :

— À l'office, garçons ; tenez, ramassez cela et décampez.

Il jeta au dehors quelques pièces d'or, sur lesquelles les serviteurs se ruèrent avec un ensemble merveilleux, puis, fermant la porte derrière lui :

— Enchanté de vous voir, fit-il, en s'adressant aux personnes présentes, médusées par sa manière d'agir. Je suis Frey Jemkins, de Frisco, sénateur, trusteur, etc… et je viens rendre visite à la très Jolie Linérès de Armencita, que j'ai de fortes raisons de croire ma petite cousine.

Personne ne répondit.

Tous considéraient le nouveau venu avec stupéfaction.

M. Lerenaud marmonnait tout bas les paroles naguère prononcées par Allan :

— Celui qui viendra réclamer Linérès comme la fille de Lily Pariset, celui-là apportera ainsi la première preuve contre un bandit.

Tout à l'heure encore, le jeune homme avait dit :

— C'est *lui*. Je disparais.

Et le Chef de là Sûreté observait le personnage, remarquant le regard cruel des yeux gris, le *je ne sais quoi* de bestial déparant une physionomie qui pouvait passer pour belle.

Le mutisme de ses interlocuteurs parut amuser énormément le visiteur.

De nouveau la salle retentit de son rire sonore.

— Folie de Satan, s'exclama-t-il enfin, est-ce que vous me prenez pour un *grizly* (ours gris) des montagnes Rocheuses ? Ou bien vos langues sont-elles en paralysie ? Je demande Miss Linérès. Est-ce vous, jeune fille ?

Il avait fait un pas en avant plongeant son regard gris dans celui de M^lle^ de Armencita.

Celle-ci murmura :

— Je suis en effet Linérès.

— À la bonne heure donc, la fauvette a de la voix. Donnez votre main, mignonne, que je la secoue affectueusement.

Il prit la main de la jeune fille et la conservant dans les siennes.

— Très jolie en vérité, ma petite cousine. Il est impossible qu'une si gracieuse enfant ne rende pas la raison à ma pauvre Lily.

— Lily ? répéta la jeune fille d'un ton interrogatif.

— Oui, Lily, la maman du baby que je cherche, et qui, si c'est vous, est devenu un bien charmant baby en courant le monde.

Une rougeur monta aux joues de Linérès ; ses paupières palpitèrent.

— Maman ! redit-elle d'un accent impossible à rendre.

Mais M. Lerenaud s'interposa :

— Monsieur, prononça-t-il lentement, désolé de troubler vos effusions.

— Vous ne troublez pas, riposta Jemkins.

— Pardon, je suis obligé de troubler, car je regrette que pareille chose coïncide avec votre arrivée, mais cette maison a été bouleversée par un crime…

Le visage du visiteur exprima l'étonnement.

— Un crime, vous dites ?

— oui, un homme a été assassiné.

— *Indeed*, dans cette demeure ?

— Et moi, Chef de là Sûreté, je procédais à une enquête préliminaire, en attendant M. le juge d'instruction que l'on a avisé.

Ce disant, M. Lerenaud scrutait les traits de son interlocuteur.

Mais rien ne décela chez celui-ci une émotion quelconque. Il écoutait avec l'indifférence polie d'un gentleman qui ne saurait prendre grand intérêt à une opération policière. Cependant il reprit :

— La présence de Miss Linérès est-elle nécessaire à votre enquête ?

— Non, murmura le Chef de la Sûreté, décontenancé par le flegme de son interlocuteur. Pas pour l'instant du moins.

— Alors, je puis la prier de me conduire auprès de sa mère adoptive ?

— Sans doute.

— Car j'ai hâte de contrôler les renseignements qui m'ont amené à Paris… Je serais très satisfait qu'elle fût ma petite cousine ; d'abord parce que cela réjouirait Lily, et ensuite parce qu'il vaut mieux avoir dans son logis une jolie figure qu'un laideron.

Il consulta Linérès du regard.

— Vous voulez conduire chez votre maman jusqu'à ce jour ?

Elle inclina la tête, se sentant incapable de proférer une syllabe. Des idées confuses cavalcadaient en son cerveau : sa mère adoptive, sa mère réelle, la voyante qui lui avait annoncé cela, le crime, Pierre de Chazelet qu'elle allait quitter pour ne le revoir peut-être jamais.

— Montrez donc le chemin, *nice young lady* (gentille demoiselle), fit Frey Jemkins, je vous suivrai avec le plaisir le plus grand.

Puis au moment de sortir, s'arrêtant sur le seuil :

— Monsieur le chef de la police, demanda-t-il, le crime est-il complet ?

— Que voulez-vous dire par ce mot ?

— Je veux signifier si la victime est seulement blessée, ou bien…

— Elle est morte.

— Ah ! ah ! Elle est morte ! Longue vie aux vivants ! Mais puisque j'ai dérangé votre enquête, je paierai pour cela… Vous direz je verse trois mille dollars au détective qui prendra le criminel. Comme cela vous serez content

du dérangement pour l'enquête, comme moi, je suis content de me déranger pour ma petite cousine.

Il lança un adieu de la main et sortit sur les pas de Linérès, dont les grands yeux d'émeraude s'étaient oubliés un long moment sur ceux du marquis de Chazelet.

Alors, Pierre balbutia d'une voix sourde :

— Je vais me retirer.

— Vous… Pourquoi ?

— Je n'ai plus rien à faire ici.

Le Chef de la Sûreté haussa les épaules avec insouciance. Que lui importait que Chazelet fût ou non présent ?

S'il avait su par quel singulier enchaînement de circonstances, Pierre avait été conduit à l'hôtel de Armencita, il l'eût retenu sans nul doute. Il l'eût interrogé, car il eût alors deviné la piste que les réticences d'Allan lui avaient refusée.

Mais il ne savait pas.

Il ne comprit pas davantage la douleur qui faisait souhaiter au jeune homme l'isolement où il pourrait souffrir seul, sans avoir à se contenir.

Et il le laissa partir.

Le marquis sortit de l'hôtel complètement désemparé. L'attitude de Linérès lui avait déchiré le cœur. Elle refusait son dévouement. Avec l'humilité de qui aime réellement, Pierre n'avait point compris les regards de la jeune fille ; il n'avait point su lire la reconnaissance pour son courage et l'épouvante de le livrer aux périls qui avaient supprimé les prétendants à la main de la Fiancée du Diable.

Tel était son désespoir qu'il éprouva le besoin de le confier… Le nom d'Allan vint à ses lèvres.

Pourquoi cet homme, le plus récent parmi ses connaissances ?

Il ne se le demanda même pas, entraîné par une de ces impulsions irrésistibles qui nous dominent aux heures douloureuses.

À grands pas, il regagna le Palais d'Orsay.

— M. Allan est-il chez lui ?

À sa question, il fut répondu :

— Non… M. Allan n'est pas rentré !

Ce lui fut une tristesse nouvelle.

Il s'enferma dans sa chambre, sombre, en proie aux idées lugubres, se retraçant les incidents de la soirée.

À plusieurs reprises, des larmes débordèrent, roulant lentement sur ses joues. Il n'y prenait pas garde, et avec une obstination maladive, avec l'entêtement de l'enfant qui cherche la protection de ceux qu'il devine être ses protecteurs.

— Je verrai Allan demain matin, répétait-il sans cesse, comme si ces paroles lui eussent apporté une espérance.

Cependant Jemkins, conduit par Linérès, avait pénétré dans la chambre où M^{me} de Armencita, affalée au fond d'un fauteuil, se remettait en une vague somnolence des événements de la soirée.

À son entrée, annoncée par la jeune fille, la vieille dame avait sursauté. On eût cru que ses yeux, fixés sur le visiteur, exprimaient une inexplicable terreur.

Celui-ci ne parut pas le remarquer.

Il s'installa commodément, avec ce sans-gêne, cette bonne humeur qui semblaient former le fonds de son caractère, et sans préambule :

— Madame, dit-il, moi, Frey Jemkins, de San-Francisco, je cherche depuis seize ans une enfant disparue dans des circonstances qui n'ont jamais été bien élucidées. Ce qui est clair, c'est que je la cherche et que je suis très désireux de la retrouver.

La comtesse fit signe qu'elle avait compris.

— Je vous prierai donc de me répondre avec la plus entière franchise. Je vous déclare d'ailleurs que si je veux la rendre à l'affection de sa mère véritable, je n'entends pas vous sevrer de son affection, en admettant que ma démarche actuelle soit fondée.

— Je ne comprends pas, murmura M^{me} de Armencita.

L'inflexion de sa voix était bizarre.

On eût dit qu'elle récitait une leçon apprise à l'avance. Son accent n'avait point la spontanéité, la vivacité que la situation semblait exiger.

Linérès eut une vague intuition de cela ; mais accoutumée à la froideur de sa mère adoptive, elle lui attribua encore la sécheresse de son débit.

— Je m'explique, reprit Jemkins. Après tout, je ne saurais m'y refuser, puisque j'ai traversé l'Atlantique uniquement pour cet objet.

Et lentement :

— Donc, voilà qui est convenu… Si mes soupçons se confirment, miss Linérès aura deux mères au lieu d'une. Abondance de biens ne nuit pas.

— Cela, fit la comtesse, me paraît cordialement pensé. Oui, en effet, je ne me résoudrais pas à ne plus voir cette enfant qui a grandi auprès de moi.

Elle regarda fixement la jeune fille, puis continua :

— Je ne suis pas très démonstrative, mais les sentiments inexprimés n'ont que plus de force, crois-le, mon enfant.

Douces étaient les paroles, pourtant la façon dont la comtesse les articulait, paraissait à Linérès les dévier de leur sens.

Toujours cette impression de leçon récitée.

Quelle insupportable obsession ! Tout bas, la jeune fille s'accusa d'injustice et se contraignit à sourire tendrement à son interlocutrice.

Du reste, Frey poursuivit, entraînant au fil de son discours les réflexions de celle dont le sort se débattait en ce moment.

— Madame, disait-il, veuillez vous reporter par la pensée à l'année 1892.

— Oh ! rien de plus facile, consentit l'interpellée. Mais comme ma pensée pourrait être infidèle, je vais l'aider du journal que je tiens de ma vie.

Elle se leva, alla à un secrétaire dressé dans un angle de la pièce et en tira un registre, dont la reliure de cuir décolorée, striée d'éraflures, attestait un long usage.

— Voici, dit-elle, le grand livre de mon existence. J'y ai inscrit tout ce qu'il m'est arrivé d'intéressant.

Et après avoir feuilleté le volume :

— Voilà 1892. Janvier, départ pour le Nord-Mexicain. Exploration géologique et commerciale. Mission du Gouvernement accordée par le ministère Ramon Olivera… Six mois de durée… Allocation de vingt mille pesetas, doublée par la subvention des négociants de Bilbao.

Le visiteur approuvait du geste.

— Bon ! fit-Il enfin, en janvier 1892, vous partiez pour le Mexique.

— Je viens de vous le lire.

— Parfait ! et en août de la même année ?

M^me^ de Armencita tourna plusieurs pages.

— C'est une année fertile en aventures… Elle tient plus de place que certaines périodes dix fois plus longues.

Puis, posant le doigt sur une ligne :

— Voici… 1^er^ au 7 août, attaque de fièvre dans la petite ville de Mazatlan, province de Sinaloa, sur la côte du Pacifique.

— Continuez, je vous prie.

— Le 8, embarquement sur le steamer *Mexico*, qui, faisant le service de cabotage sur la côte orientale de la mer Vermeille jusqu'à Mavari, me rapprochait de Guaymas, tête de ligne du chemin de fer qui devait me permettre de rentrer en Europe par les États-Unis.

— Ne vous arrêtez pas, madame.

— Le 13, arrivée à Mavari. Le lendemain, fait prix avec le patron d'un bateau de pêche pour être conduite à Guaymas. Départ le 16. Le 17, les courants nous portent vers la petite île de Tortuga, à peu de distance de la côte Californienne dominée par les trois pics de Las tres Virgines. Là, on a tiré la barque à terre, car le patron craint une tempête du nord qui rendrait impossible l'accès de Guaymas, situé sur l'autre rive à quatre-vingts kilomètres à peine.

Linérès ne perdait pas un mot de cette lecture.

Elle devinait qu'il allait être question d'elle, qu'elle saurait enfin comment son existence avait été *cousue*, comme disent les Léonais, à celle de sa mère adoptive.

— Toute la nuit du 17 au 18, le vent souffla avec rage. Il s'apaisa un peu vers l'aube. Le patron déclara qu'au milieu de la journée nous pourrions repartir sans danger. Pour occuper le temps, je parcourus la petite île. J'arrivai le long du chenal, large de trois à quatre cents mètres à peine, qui la sépare de la presqu'île californienne. Et là, dans une anse tapissée de sable rouge, je trouvai une fillette que je jugeai âgée de deux ans environ.

— Le 18 août 1892, prononça Frey d'un ton grave.

Comme ses interlocutrices l'interrogeaient du regard :

— Poursuivez, madame, je vous en conjure, je m'expliquerai après.

— Soit donc, consentit la comtesse.

Et reprenant sa lecture :

— L'enfant était privée de sentiment. Pour tout vêtement, une petite chemise sans aucune marque. Elle avait dû être jetée sur la côte par le flot. Je la crus morte d'abord, mais il n'en était rien… Comment ne s'était-elle pas noyée ?… Cela reste inexplicable.

— Bon, cela n'est point pour nous préoccuper. L'enfant vivait, voilà l'essentiel.

Il semblait en proie à une émotion profonde.

Peut-être un observateur en eût-il jugé la manifestation outrée ; peut-être eût-il pensé à une comédie savante ; mais les observateurs sont gens défiants, dont l'avis ne saurait devenir article de foi.

La jeune fille crut à l'émoi du visiteur. Lui cependant poursuivait :

— vous prîtes l'enfant, madame ; à Guaymas vous vous êtes présentée au Consulat espagnol. Il a été pris acte de votre déclaration. L'on vous a dit : dans ce pays, inutile de chercher. Si la petite est réclamée, on vous avisera. Vous l'avez ramenée en Espagne, et jamais plus vous n'avez entendu parler de sa famille.

M^{me} de Armencita se dressa toute droite.

— Comment savez-vous cela ?

— Les renseignements qui me sont parvenus, renseignements qui m'ont fait quitter mes affaires, venir à Paris…

Et, avec un profond soupir :

— Où je me tiens à quatre pour ne pas ouvrir mes bras à miss Linérès, en l'appelant ma petite cousine, l'enfant de ma pauvre Lily que j'aime comme une sœur.

Mais s'apaisant par degrés :

— Non, il faut réunir toutes les preuves. Une désillusion serait trop cruelle. Écoutez-moi. Le 18 août 1892, Jean Pariset, devenu fou depuis quelque temps, était trouvé mort au bord de la mer Vermeille, au pied du massif de Las Tres Virgines, en face de l'île Tortuga.

— Ah ! s'exclama Linérès… mon père !

De la main, Jemkins lui imposa silence.

— Il avait certainement emporté sa fille, car la pauvre mignonne avait disparu en même temps que lui.

Il s'arrêta un instant comme suffoqué par l'angoisse. Si cet homme jouait un rôle, il méritait certes le titre d'admirable comédien.

— Une chose peut démontrer de façon éclatante que l'enfant recueillie à Tortuga est bien la fille du mort de Las Tres Virgines.

— Et cette chose ? questionna Linérès, trop loyale pour avoir le moindre soupçon.

— Jean Pariset était *cacique* ou chef des Indiens Mayos, habitant la presqu'île de Californie. C'est grâce à ce titre qu'il avait pu développer son exploitation sans lutte.

— Eh bien ?

— Le cacique, comme ses enfants, doit porter le tatouage de la tribu.

— Une fleur étrange, balbutia la jeune fille d'une voix étranglée.

— Oui, la fleur de l'aloès chiriquite, dont les indigènes tirent le *pulque*, cette boisson fermentée du pays mexicain.

— Elle a le tatouage sur la face interne du bras, prononça M^{me} de Armencita d'une voix assourdie.

Linérès chancela.

La prédiction de la voyante se réalisait. Elle allait retrouver sa mère véritable. Et dans son esprit une pensée se mêlait à celle-ci. La voyante lui

avait aussi montré les traits de Pierre de Chazelet, avec ces paroles prophétiques :

— Voici celui qui t'épousera !

Amour filial, rêves d'avenir tourbillonnaient dans le cerveau, dans le cœur de la jeune fille.

Elle se laissa serrer sur la poitrine de Jemkins.

Elle perçut vaguement ses paroles affectueuses, et aussi les phrases plaintives que sa mère adoptive débitait d'un ton monotone.

Une brume l'enveloppait. Elle avait la certitude de vivre et l'épouvante de rêver. Soudain on gratta à la porte ; une femme de chambre parut :

— M. le juge d'instruction vient d'arriver ; il souhaite interroger ces dames.

— Le fâcheux ! grommela Frey. Enfin, on ne peut éconduire ces gens de justice. Venez, je vous accompagnerai, et je tâcherai qu'on vous laisse tranquille le plus rapidement possible.

Et les faisant passer devant, il murmura pour lui seul :

— Délicieux, ce juge d'Instruction… Mon histoire figurera au procès-verbal… Une estampille officielle… Délicieux !

Il souriait avec une ironie, qui eût fort donné à penser à Linérès si elle avait pu remarquer ce sourire.

Mais son « Cousin Frey » avait repris son apparence habituelle, lorsqu'elle pénétra, entre lui et M^{me} de Armencita, dans le grand salon, où le juge attendait en compagnie de M. Lerenaud.

CHAPITRE VIII

PASSEZ MARQUIS ! PASSEZ MUSCADE !

À huit heures du matin, Pierre de Chazelet était debout, habillé, prêt à sortir. Où voulait-il aller ? Nulle part.

Mais après une nuit pendant laquelle l'insomnie avait torturé son esprit et son corps, il s'était levé vers six heures, brisé, une vague migraine l'étreignant aux tempes.

Six heures ! Il ne pouvait se permettre d'aller si tôt trouver Allan.

Alors, pour employer le temps, il avait procédé à une toilette minutieuse, puis il avait essayé de lire, d'écrire.

À huit heures, le garçon lui apporta une lettre. Il la décacheta avec impatience.

Son ami Morand lui mandait qu'il ne s'était pas expliqué sa soudaine disparition du cercle militaire, et le brave médecin concluait :

« Prends garde, tu m'as l'air de rapporter de ton voyage un amour immodéré de l'indépendance. Je t'avertis charitablement, qu'à Paris, ces façons d'être te feront juger fou.

« Rappelle cependant ta sagesse en fuite ; cuirasse « ton cœur d'un triple airain afin de te souvenir que, ce soir, je compte te prendre vers cinq heures au sortir de mon service au Val-de-Grâce.

« Nous dînerons avec quelques bons camarades, et nous terminerons notre soirée au théâtre. Peut-être, ces jours derniers, t'ai-je offert des divertissements un peu graves pour un péripatéticien, retour des solitudes espagnoles. Je veux me faire pardonner.

« Si tu avais disposé de ton temps, un pneumatique au Val-de-Grâce, j'y serai jusqu'à quatre heures.

« Tibi.
« A. Morand. »

— Brave Morand, monologua le marquis.

Et, glissant distraitement le papier dans sa poche :

— Allan me conseillera. Étonnante, ma confiance en cet homme que je ne connaissais pas avant-hier.

Il eut un sourire navré :

— C'est fantastique. Tous mes sentiments vont maintenant à des inconnus.

Dans un soupir, il acheva :

— Linérès ! Allan !

Mais, d'un geste brusque, comme furieux du désarroi de ses pensées, il sonna. Au garçon accouru, il jeta cet ordre :

— Voyez si M. Allan peut me recevoir.

D'un ton tellement impérieux, que l'employé se précipita au pas gymnastique.

Pierre parcourait sa chambre d'un pas impatient. Deux, trois, cinq minutes s'écoulent. Le garçon ne reparaît pas. Enfin le voici.

— Est-il en état de me recevoir ? demanda le jeune homme se dirigeant déjà vers la porte.

— Non, monsieur, bredouille l'homme.

— Pas levé, à huit heures et demie ?

— Si si, monsieur, il est levé.

— Alors ?

— Alors, il a quitté, l'hôtel.

C'est un rugissement qui monte aux lèvres du marquis.

— Quitté l'hôtel, sans un mot… Mais quand ? Comment ? Qu'est-il arrivé ?

Il gesticule devant le serviteur effaré par sa nervosité.

— Parti cette nuit.

— Cette nuit ?

— Rentré à une heure… A réglé sa note…, fait porter ses bagages sur une voiture qu'il avait amenée.

— Et l'on sait où cette voiture l'a conduit ?

— Non, monsieur. La maison n'a pas l'habitude de surveiller ses clients.

Cela est évident. La question de Chazelet n'avait pas le sens commun. Du geste, le jeune homme renvoie le serviteur, puis il se laisse tomber sur un siège.

Il lui semble qu'avec Allan son dernier espoir de débrouiller la situation s'est évanoui.

Le contre-temps prend pour lui les proportions d'un malheur.

Que faire ? Que décider ? Ah ! Morand, Morand ! Insoucieux garçon, toi qui, à cette heure sans doute, te promènes, docte et important, dans les salles du Val-de-Grâce, tu ne te doutes pas que de toutes ces souffrances que tu soignes, que tu combats, aucune n'est comparable à celles qui déchirent ton pauvre ami Chazelet !

Pierre vient de gémir cela, quand on heurte à sa porte. Instinctivement il répond :

— Entrez !

Le battant tourne sur ses gonds. Une haute silhouette se dessine dans l'encadrement de l'entrée, et le jeune homme se dresse tout droit, stupide à force d'étonnement.

Celui qui se présente n'est autre que master Frey Jemkins, aperçu la veille au soir à l'hôtel de Armencita.

L'Américain ne semble pas s'apercevoir du trouble du jeune homme. Il entre souriant, content de lui. Il prend une chaise, que Pierre ne songe pas à lui offrir, s'asseoit, tire un cigare de sa poche, l'allume, puis lançant une bouffée bleuâtre vers le plafond :

— Je gage que vous m'avez pris pour le vieux Nick (le diable). Vous faites une figure tout à fait réjouissante.

— Monsieur, balbutie le marquis…

Il s'arrête là. Aucun mot ne vient à ses lèvres.

— Bon, la présentation n'a pas été *droite* hier au soir, reprend Jemkins… Et vous êtes sans doute pour le formalisme !… Moi pas, mais c'est égal, je ne contrarierai pas pour si peu. Je vous connais, vous êtes le marquis Pierre de Chazelet… Très bien ! Moi, je suis Frey Jemkins, de San-Francisco… L'Amérique me connaît comme Rockefeller, Carnegie ou Morgan… Vous aussi, je pense. Au surplus, cela n'est rien… J'intéresserai davantage votre cervelle en vous apprenant que je suis le propre cousin d'une jeune lady, connue sous le nom de señorita Linérès de Armencita.

— Linérès ! murmure Chazelet en fermant les yeux.

— Ne coupez pas le discours, je prie. Depuis hier, cette jeune lady est ma petite cousine, et elle s'appelle Pariset, comme ses père et mère.

— Pariset !

Chazelet répéta ce nom avec un regard fou. Il se passa la main sur le front, avec l'impression que son crâne allait éclater.

— Et c'est comme cousin, chef de la famille, que je viens ici, acheva l'Américain.

— Qu'est-ce que tout cela signifie ?

La question échappa au marquis plutôt qu'il ne la formula de propos délibéré. Frey y répondit néanmoins.

— Ma cousine passait pour riche auparavant, maintenant c'est bien autre chose. Elle représente des mines d'or, de pétrole, d'argent, de charbon, des propriétés que vous ne soupçonnez pas dans le vieux Monde où vos résidences sont toutes petites… Tenez, dans la Californie mexicaine par exemple, elle possède une exploitation où dix de vos départements de France se trouveraient à l'aise.

Pierre était devenu fort pâle.

— Je comprends, monsieur, fit-il d'une voix tremblante ; elle a en vous un protecteur suffisant, elle n'a plus besoin d'en avoir d'autre…

Il ne continua point. Jemkins s'était renversé en arrière, faisant trembler les vitres d'un formidable éclat de rire.

— Vous ne comprenez rien du tout, s'écria-t-il enfin.

— Cependant.

— Si je suis venu, c'est pour négocier avec vous un engagement.

Du coup, Chazelet ouvrit des yeux énormes :

— Un engagement ?

— Eh oui ! Il parait que vous voulez marier Linérès.

— Oh ! monsieur, ne raillez pas.

— Qui vous parle de railler ? Linérès trouve que cela est bien ainsi, et comme je suis son parent depuis trop peu de temps pour la contrarier, je pense aussi comme elle.

Cette fois, le jeune homme sentit le sang affluer à son cerveau, ses yeux se troublèrent et, d'une voix déchirante, il clama :

— Par grâce, monsieur, expliquez-vous clairement.

— Bon voilà ! Vous êtes un marquis authentique, *all right ;* Linérès est une multimillionnaire très authentique aussi. Faisons affaire. Mettez le nom sur les millions.

C'était la demande en mariage. C'était le rêve, éclos à la passe de Castille, se transformant en réalité.

Et pourtant Pierre secoua la tête. La forme employée par le brasseur d'affaires l'avait blessé au plus délicat de son être.

— Les millions ne font rien à l'affaire, prononça-t-il fièrement, je ne suis pas celui qui se vend.

L'hilarité de l'Américain redoubla.

— Eh ! cher garçon, je le sais bien.

— Comment, vous le savez ?

— Et tenez, j'ai sur moi des papiers… Signez-les en blanc, je les remplirai par des renonciations en bonne et due forme aux biens de ma cousine.

Et avec rondeur :

— Comme cela, ni vous, ni personne ne pourra croire que vous vous êtes vendu.

La proposition était trop conforme au désintéressement chevaleresque du marquis pour qu'il hésitât.

En cinq minutes, il eut donné une vingtaine de signatures à son interlocuteur qui les enfouit méthodiquement dans sa poche.

Après quoi, Jemkins lui secoua vigoureusement la main.

— Vous êtes un complètement gentil garçon. Vous étiez prêt à sortir… Accompagnez le long de moi, nous déjeunerons à l'hôtel Armencita, avec votre fiancée.

— Ma fiancée, murmura Chazelet.

— Vous serez discret, pour que l'on ne vous fasse pas de plaisanteries macabres comme aux autres, vous savez, les sept.

— Oh ! pour elle…

— Il est mieux de vivre en bonne santé, cher vieux garçon… Et si, dans une quinzaine plus loin, vous êtes toujours dans les mêmes dispositions, vous viendrez avec nous dans notre Amérique, et vous marierez ma petite cousine.

Le marquis avait joint les mains, exprimant par ce geste sa reconnaissance.

L'oracle de la gitana s'accomplissait de point en point. Chapelet allait se diriger vers l'Amérique, après avoir passé par Paris ; il était agréé par Linérès… L'idylle mystérieuse s'achevait eh apothéose.

Et cependant, tandis qu'il cherchait son chapeau, ses gants, Frey Jemkins le suivait d'un regard narquois, et il mâchonnait ironiquement, trop bas pour que l'intéressé pût l'entendre :

— Il a sauté, le marquis ! J'ai sa signature… Il sera responsable de tout… et les millions japonais seront à moi !

CHAPITRE IX

WASHINGTON-CITY

Washington, la capitale fédérale des États-Unis, occupe la spacieuse presqu'île formée par le confluent de la rivière Anacostia avec le fleuve Potomac, lequel, à près de trois cents kilomètres à l'Est, se perd dans l'Océan Atlantique.

À la pointe même où s'unissent les deux cours d'eau, une troisième rivière semble s'enfoncer entre les Jardins de Rechaimed-Flats et les quais de pierre de la cité. C'était le Washington Channel (canal de Washington), où viennent aborder les steamers faisant le service entre le port de Baltimore et la capitale fédérale, ainsi que les ferry-boats pour Alexandria, ou les bateaux reliant la ville à Old Point Comfort, à Norfolk, à Mont-Vernon, Philadelphie, New-York et Boston.

Or, un mois environ après les événements qui se déroulèrent à Paris, une foule de portefaix, de garçons d'hôtel, de boys, s'agitant sur le quai, entre une longue file de voitures et le canal, annonçaient que l'arrivée d'un navire était imminente.

Et de fait, au *Wharf* (débarcadère) de la Septième Rue, les agents de la Weams Steamboat C^{o} interrogeaient de regards impatients le cours lointain du Potomac.

Tout ce monde s'agitait, échangeant réflexions et lazzis, avec cette familiarité triviale par laquelle les gens du peuple, sous toutes les latitudes, croient exprimer la cordialité.

Nul ne prêtait attention à une femme, grande et maigre, autant que l'on en pouvait juger sous l'ample manteau à capuchon relevé, qui dissimulait complètement et sa silhouette et son visage.

Celle-ci se promenait lentement en arrière des voitures, qui la séparaient ainsi de la troupe bruyante prête à fondre sur les voyageurs du steamer espéré.

Quiconque aurait eu l'*inconvenabilité* d'examiner la promeneuse de près, eût aperçu sous le capuchon des yeux noirs d'un éclat fiévreux, des traits durs, bronzés, étrangement semblables à ceux de la gitane Ramrah ou de la Peau-Rouge Marahi.

Elle monologuait à mi-voix :

— Oui, oui…, les agents japonais sont aussi fourbes, aussi dangereux que le Crâne lui-même… Mais il m'a ordonné de regagner ma tribu… Trop d'yeux sont ouverts à son service pour lui désobéir. Ce serait le mettre sur ses gardes… Tandis que les Japonais… Diviser, c'est régner… Il le faut, il le faut, bien que mon cœur saigne… Allons, Lilian, vais-je vous envoyer à la mort en cherchant à désarmer celui qui *n'a pas voulu*, qui *ne voudrait pas* que vous viviez ?

Un instant, elle demeura silencieuse, absorbée.

Puis son long manteau put un flottement brusque.

On eût dit que tout son être s'était raidi dans l'âpreté d'une détermination suprême.

Et avec une énergie contenue, elle gronda :

— Il le faut. Il faut qu'on les conduise là-bas… Là-bas où ma puissance peut contrebalancer la sienne.

Elle s'interrompt soudain, les yeux fixés sur une jeune femme qui vient d'apparaître à l'angle de la Septième Rue.

La nouvelle venue est étrange et charmante.

Son visage d'un ton d'ambre pâle, ses yeux noirs très légèrement bridés, ses lèvres purpurines, son nez délicat, offrent cet ensemble irrégulier et joli que l'on rencontre chez certaines Chinoises du Nord.

Et avec cela, sa taille svelte, qui a des souplesses serpentines, s'emprisonne dans un costume tailleur dont l'élégance trahit une origine parisienne.

— C'est Hiang-Tchil, murmure la femme au manteau, c'est elle qui sera l'instrument en ma main.

La Chinoise, son nom indique sa nationalité, s'avance souriante, minaudière. On la prendrait pour une coquette uniquement préoccupée de

l'effet admiratif qu'elle peut produire sur les passants.

Elle arrive auprès de celle qui l'attend sans doute, car elle s'arrête, fait un joli petit salut, menu et maniéré, puis d'une voix douce, avec une ironie indéfinissable :

— Vous le voyez, chère madame, Rouge-Fleur (traduction littérale de Hiang-Tchil) s'est empressée de se rendre à votre appel. Sans un embarras de tramways, j'aurais eu le plaisir d'arriver la première au rendez-vous, ce qui eût été plus convenable, je le déclare.

Son Interlocutrice l'a écoutée sans faire un geste. Elle l'interrompt :

— Ne nous perdons pas en compliments inutiles. Je te connais, Rouge-Fleur, et je t'aime parce que tu es ennemie de ces gens d'Amérique.

Cela amène un rire perlé sur les lèvres de la jolie Chinoise.

— Oui, oui, bonne mère, je conçois cela. Peau-Rouge et Peau-Jaune ont les mêmes adversaires : ces Figures Pâles…

— Tu parles selon la raison, aimable Rouge-Fleur. Aussi vais-je tenir ce que t'a promis mon messager.

Et le visage de la jeune femme s'éclairant, la vieille poursuit :

— Tu veux le triomphe du Japon, n'est-ce pas ?

Dans les yeux de Rouge-Fleur s'allume un éclair cruel.

— Par les dix mille Bouddhas, gronde-t-elle, je donnerais ma vie pour l'écrasement de ces barbares blancs qui croient pouvoir parler en maîtres !

Sa compagne hoche la tête d'un air satisfait et doucement, sa voix étant à peine un murmure :

— Frey et ses amis sont pourtant tes alliés.

— Il faut un marchand pour vendre ce que l'on ne peut prendre, riposte durement la Chinoise.

La vieille lui saisit la main, la caresse comme pour apaiser ce mouvement de colère.

— Bien répondu, petite Rouge-Fleur. Oui, il faut un marchand sans conscience, que l'on méprise alors même que l'on se sert de lui.

— Oui, bonne mère, on le méprise, mais il commande.

— Non.

À cette réponse, la jeune femme a un sursaut soudain.

— Non, dis-tu ?

Toute sa personne formule une anxieuse interrogation.

— J'ai dit non, prononce lentement son Interlocutrice. Cependant ce mot dit trop ou trop peu. Aujourd'hui, l'affaire est engagée ; il convient que le *marchand* subsiste. Seulement, au lieu de commander, il obéira.

— Lui !

C'est un cri de joie qui jaillit des lèvres de Rouge-Fleur.

Il n'y a point de doute. Elle hait celui dont elle parle.

La vieille femme le constate. Sous son capuchon ses yeux brillent, et elle reprend :

— Il ne faut pas le brusquer cependant ; mais il convient de le forcer à se rendre là-bas, dans ce pays de la Californie mexicaine…

— Oui, vous avez raison, bonne mère Marahi. Il serait moins puissant qu'ici… Mais le moyen.

— Le voici, gentille enfant de l'Empire du Ciel (nom que les Chinois donnent à leur patrie).

La main sèche et brune de Marahi sort des plis du manteau.

Cette main tient un petit carnet, un de ces carnets modestes sur lequel les ménagères inscrivent les comptes de blanchisseuses.

Elle le tend à son interlocutrice, qui la considère avec étonnement.

— Lis ceci… C'est le moyen annoncé. Ce livret contient des renseignements ; Frey Jemkins paierait une fortune pour empêcher qu'ils fussent connus de toi et de ceux qui t'ont remis le soin de leurs intérêts.

Ah ! si le marquis de Chazelet se trouvait-là, malgré le capuchon, il reconnaîtrait, à son attitude dominatrice, la gitana de la passe de Castille.

Sa voix devenue gutturale s'élève encore :

— Feuillette ce livre avant de nous séparer. Tu comprendras.

Et Rouge-Fleur tourne les pages.

Ce qu'elle y lit doit la surprendre prodigieusement, car une rougeur ardente envahit son visage, son sein se soulève, et d'un ton haletant :

— Tout cela est vrai, réel ?

— Tout cela est vrai, réel, comme notre présence sur ce quai, Rouge-Fleur.

La jeune femme s'incline si bas, que l'on croirait qu'elle va se prosterner.

— Oh ! bonne mère Marahi, murmure-t-elle dévotieusement, mes amis sauront qu'ils te doivent la victoire.

Mais l'interpellée secoue la tête.

— Non, je ne veux pas que mon nom soit prononcé.

— Pourquoi ?

— Parce que les ans se sont appesantis sur ma tête, parce que la mort est proche pour moi, que mes espoirs de reconnaissance ou d'honneurs se sont éteints avec la jeunesse. Parce que, je veux enfin que toi, Rouge-Fleur, chère à mon cœur entre toutes, toi qui personnifies ma haine et ma vengeance, tu aies la gloire et le profit… Va !

Et la gracieuse Rouge-Fleur, dominée par son accent, s'éloigne à pas lents, pour s'enfoncer bientôt dans l'une des rues aboutissant au quai.

Marahi est seule. Elle pousse un long soupir :

— Je puis obéir à présent. Je laisse derrière moi la semence de haine.

Elle regarde vers le haut du canal. Là, le quai est affecté au chargement et au déchargement des bois de charpente.

Sur le *pier* se dressent des amoncellements de planches, de solives, de billes de bois.

Elle semble hésiter un instant, puis un geste brusque indique qu'elle se décide.

— Non, fait-elle entre ses dents, je veux qu'il conserve l'espoir toujours. Dans cette lutte terrible, je ne dois me confier à personne, pas même à lui qui a toute ma tendresse, mais je ne veux pas qu'il souffre trop.

De qui parle-t-elle ?

À pas lents, elle remonte dans la direction que ses yeux observaient tout à l'heure. Elle s'éloigne des voitures, du débarcadère. Elle arrive à hauteur du pier des bois flottés.

Entre les morceaux de charpente elle se glisse, s'arrêtant aux angles des masses qui la cachent, pour jeter un regard rapide sur les espaces vides, avant de s'y engager.

Elle répète six fois ce manège. Elle est au milieu du dédale du port du bois. Les pyramides en cubes, formes qu'affectent les solives empilées, l'entourent de toutes parts. D'aucun point on ne la pourrait apercevoir.

Devant elle, des planches, symétriquement déposées les unes sur les autres, figurent une sorte de tour carrée. Elle les contourne sur la pointe des pieds, avance la tête et se rejette en arrière.

— Il est là, murmure-t-elle d'une voix tremblante.

Durant une minute, elle demeure immobile, son manteau est strié de frissons. On devine qu'elle tremble sous l'étoffe qui la dérobe aux regards.

Qu'a-t-elle donc vu de l'autre côté de la tour de planches ?

Le personnage qui y est assis, adossé à la façade, et paraît absorbé par la lecture d'un livre ouvert sur ses genoux, ne justifie point pareil émoi.

Marahi redevient maîtresse d'elle-même. Elle a un geste à l'adresse de l'inconnu. On croirait qu'elle lui tend les bras ; mais cette apparence doit être mensongère, car elle s'éloigne à reculons, se faufile dans les méandres du chantier, de façon à tourner, par côté, l'endroit où rêve l'homme.

La voici à présent en avant de lui.

Une pile de solives la cache au personnage, qu'elle contemple avec une étrange fixité par les interstices existant entre les pièces de bois.

Et puis, des plis de son manteau, elle tire une longue baguette, dont elle dévisse les extrémités. Surprise ! La baguette est creuse. C'est une sarbacane.

Sans bruit elle la glisse par la fissure qui, à l'instant, livrait passage à ses regards, puis dans l'orifice elle introduit une boulette de papier, elle approche ses lèvres du tube.

Elle vise… Elle vise l'inconnu. Ses joues se gonflent. Soudain un bruit léger se fait entendre, auquel répond une exclamation étonnée.

C'est l'inconnu qui l'a poussée, en voyant rebondir sur son livre la boulette de papier, dont il ne saurait soupçonner la provenance.

Et sans doute, la vieille Marahi ne se soucie pas de lui donner des explications, car elle s'enfuit, bientôt masquée par les monceaux de bois du pier.

L'homme a levé la tête.

C'est Allan, le professeur de West-Point, dont Pierre de Chazelet a perdu la trace au Palais d'Orsay.

Il promène autour de lui un regard scrutateur. Il se lève, va vers les piles qui l'environnent. Il en fait le tour. Recherche inutile. Celle qui l'a tiré de ses pensées est déjà loin.

Enfin il hausse les épaules, revient à sa première place. La boulette a roulé à quelques pas.

— Une plaisanterie de gamin, grommelle Allan avec un sourire.

Mais soudain son visage redevient grave.

Il ramasse le papier roulé, le défripe avec précaution.

Un tressaillement le secoue tout entier. Sur la feuille s'étalent des caractères d'imprimerie, évidemment découpés dans des journaux, et ces caractères forment les lignes suivantes :

« À Jud Allan. »

« Écoute la voix prophétique. Toi et Lilian allez souffrir, trembler. Mais, quoi qu'il arrive, ne désespérez pas. Continuez la lutte. D'autres combattent pour vous et ils vous donneront la victoire. Mais surtout ne désespère jamais. »

Le Jeune homme a un superbe mouvement de confiance.

Il regarde autour de lui, et à voix haute, comme s'il croyait pouvoir être entendu de l'invisible donneur d'avis :

— Ne crains pas pour moi. La victoire doit apporter le désespoir à mon cœur. Je le sais, et pourtant j'ai engagé le combat. Je ne saurais désespérer davantage !

Au loin, du côté du débarcadère, un brouhaha s'élève. Une sombre énergie se marque sur ses traits soudainement figés.

— C'est le vapeur de Baltimore. Enfin ! Je vais pouvoir agir !

Et il se rasseoit, rouvre son livre, paraît de nouveau s'absorber dans sa lecture.

Le jeune homme ne s'était pas trompé.

Le son prolongé de la sirène annonçait maintenant l'approche du steamer, lequel, doublant la pointe de Reclaimed Flats, embouqua bientôt le canal Washington. Quelques minutes plus tard, il accostait au wharf de la Septième Rue.

Les passagers se précipitèrent sur la passerelle pour débarquer, les boys, commissionnaires assermentés, facteurs des hôtels, s'élancèrent à la conquête des sacs, valises, menus bagages, dont le transport leur vaudrait les quelques *cents* nécessaires à leur subsistance, tandis que les cochers, dressés sur leurs sièges, clamaient des offres engageantes.

— De ce côté, gentleman !

— Par Ici, *young lady !*

— Voiture la plus confortable !

— Un cheval qui dépasse le vent en vélocité !

Immobiles au milieu de l'agitation générale, deux grands laquais portant une de ces livrées stupéfiantes, dont certaines maisons américaines ont le secret, développaient leurs formes athlétiques sous le vêtement rouge à parements bleu ciel.

Ils se tenaient de chaque côté de la passerelle, tels des statues, et leurs yeux scrutaient la foule des passagers qui se pressaient encore sur le pont.

Soudain, tous deux eurent un mouvement ; avec ensemble ils lancèrent avec des voix tonitruantes :

— Master Frey Jemkins !

Du pont on leur répondit d'un ton de belle humeur :

— *All right, come along, boys*. (Parfait, venez ici, garçons).

Ce qui décida les deux laquais à se ruer sur la passerelle, refoulant violemment les personnes qui s'y trouvaient déjà.

Faisant leur trouée comme des boulets de canon, sans s'inquiéter le moins du monde des protestations qu'ils soulevaient, ces zélés serviteurs bondirent sur le pont et s'arrêtèrent, dans l'attitude respectueuse de valets bien stylés, devant un groupe de quatre personnes. Comble de bonne tenue, leurs yeux se fixaient seulement sur leur maître, le riche Frey Jemkins, retour d'Europe, sans un regard à l'adresse de ses compagnons, Pierre de Chazelet, Linérès et la comtesse de Armencita, lesquels, leur étant inconnus, auraient pu à juste titre exciter leur curiosité.

Frey, avec sa rondeur habituelle, leur débita ce petit discours :

— Bonjour Totham ; bonjour Jacky… Vous avez pris, je pense, les dispositions pour l'enlèvement des bagages. Ne répondez pas, même par signes. Je suis sûr vous avez pris… Vous avez les deux chariots dont j'ai câblé le besoin. Ne pas bousculer les colis, un tas de jolies choses du vieux monde pour parer ma petite cousine Linérès… Acquitter les frais de douane, puis amener tout à ma maison de l'avenue Pensylvania, et prendre les ordres de Miss Linérès. C'est compris, je le vois. *All right !* … Où est en station ma voiture ?

Celui qu'il avait désigné sous le nom de Totham répliqua :

— Angle Huitième Rue, chemin le plus court pour la maison.

— Bien. Faites votre service sans occuper vous-mêmes de nos personnes.

Sur ce, Frey prit familièrement le bras de M^{me} de Armencita, puis se tournant vers le marquis un peu interloqué par cet entretien tout américain de maître à serviteurs.

— Mon cher Pierre, dit-il, offrez la main à votre fiancée et suivez mon sillage, vous descendrez à terre plus facilement.

Pierre le suivit, sentant avec joie la petite main de Linérès s'appuyer légèrement sur son bras.

Ah ! Ce dernier mois écoulé avait été pour tous deux un enchantement.

— Oh ! fit tout à coup Linérès, nous voici en Amérique, à quelques journées du mariage, de l'union pour toujours, et je ne puis pas croire… que cela est.

— Que dirais-je alors ? murmura le jeune homme. Vous, Linérès, vous pouviez sans présomption rêver les apothéoses ; mais moi, moi, pauvre gentilhomme parisien, je tremble de me réveiller, je me sens si indigne du bonheur inouï venu a moi.

Déjà Frey et M^me^ de Armencita avaient pris place dans un élégant landau attelé de deux superbes chevaux, de cette race vigoureuse qu'élèvent les colons de l'*Apacheria*.

Sur le siège, le cocher, obèse comme il convient, et un valet de pied se tenaient raides, immobiles, dans leurs livrées rouge et bleu.

Pierre aida Linérès à monter et s'assit auprès d'elle.

L'équipage s'ébranla aussitôt, parcourut à grande allure la huitième voie, se jeta dans une rue latérale, traversa l'avenue Delaware, longea le parc de Garfield et s'engagea dans l'avenue de la Caroline du Nord.

À ce moment, Frey Jemkins, qui jusque-là avait gardé le silence, se pencha vers Linérès.

— Ma gentille cousine, prononça-t-il, dans quelques minutes, nous allons atteindre l'avenue de Pensylvanie (Pensylvania avenue), nous tournerons à gauche, et cent mètres plus loin, nous stopperons devant mon *home*, en face de la Bibliothèque du Congrès.

Elle inclina la tête.

— Mon *home* est aussi celui de votre mère, ma pauvre Lily, dont l'esprit, je vous l'ai déjà conté, n'a pu résister aux douleurs qui l'ont assaillie.

— En effet, vous m'avez parlé ainsi, et j'ai senti mon affection redoubler pour ma mère si cruellement frappée.

— C'est très droit de votre part, mais il ne suffit pas de l'aimer, il faut vouloir la guérir.

— Ah ! vous ne doutez pas de ma volonté.

— Certes non, chère exquise petite chose ; je souhaite seulement vous préparer à la voir, l'infortunée Lily, de façon à éviter tout geste, toute

parole, pouvant inquiéter un esprit vacillant.

— Je serai brave, et si des larmes montent à mes yeux, je vous promets qu'elles ne tomberont pas en présence de ma mère.

— Et vous serez récompensée, douce fille. Séparée de vous, votre maman a perdu la raison ; elle la retrouvera sûrement auprès de vous.

Mais la voiture s'arrête.

Les lourds vantaux de la porte de la maison Frey Jemkins tournent sur leurs gonds, démasquant un concierge chamarré. Le landau passe dans le vestibule dallé avec un bruit de tonnerre et dépose les voyageurs au pied du perron monumental, qui accède aux appartements.

Plus légèrement qu'on ne l'eût attendu d'un homme de sa corpulence, Frey saute à terre. Il tend la main à Linérès interdite.

— Ici, petite cousine, dit-il, moi seul puis vous guider.

Et s'inclinant devant Chazelet d'une façon que le jeune homme, peut-être à tort, juge ironique :

— C'est la récompense de mes longs efforts… Je vais présenter l'enfant à sa mère.

— Master Frey Jemkins, un mot, je prie.

C'est un homme grisonnant, correct de mise et d'attitude qui prononce ces paroles.

Le nouveau venu vient de se dresser brusquement au pied de l'escalier vers lequel le milliardaire entraînait ses hôtes.

Il barre le passage. Frey fronce les sourcils ; mais l'étranger parle vite, comme s'il avait conscience de la valeur des minutes du richissime Américain.

— Vous me connaissez : Goldhurst. Très bien… Représentant du trust des salaisons, Pontpier Gorman, président.

Le visage de Jemkins se déride quelque peu à l'audition de ce nom, qui évoque la pensée de l'une des plus grosses fortunes des États-Unis.

— Que désire Gorman ? demande-t-il presque aimablement.

Son interlocuteur s'empresse de satisfaire sa curiosité.

— Il vous prie d'accepter place dans le Conseil d'administration. Il estime que vous êtes le bonheur des affaires auxquelles vous vous intéressez.

— Cela est vrai, affirme le milliardaire avec une suffisance régulière. Le Seigneur bénit mes entreprises… Aussi l'on me recherche dans tous les trusts, sociétés, compagnies.

Il chante sa gloire avec la brutalité des financiers yankees. Mais il s'interrompt, reprend un accent froid :

— Quel intérêt Gorman voit-il pour moi dans cette affaire ?

— Cinq mille actions de deux cents dollars libérées, puis ce qu'il vous plaira.

Il y a un silence. Frey réfléchit. Chazelet, Linérès, la comtesse, regardent avec un étonnement effaré, cet homme, auquel on offre cinq millions[1] pour le compter au nombre des administrateurs.

Et le marquis murmure même tout bas, comme s'il craignait que ses compagnons le pussent entendre :

— Est-ce qu'en Amérique je vais retrouver les choses stupéfiantes, qui m'ont poursuivi en Espagne et en France ?

Mais il tressaille. Frey Jemkins réplique à l'envoyé de Pontpier Gorman :

— Dites à Gorman que c'est entendu. Cinq mille actions libérées, et participation à mon gré après étude de la combinaison.

Goldhurst exécute un salut plongeant et se précipite au dehors, en homme pressé d'aller rendre compte du résultat de sa mission.

Pour Jemkins, aussi calme que si rien ne s'était passé, il met le pied sur la première marche de l'escalier.

— Venez, petite cousine ; les ennuis d'une grosse situation ; on conduit une enfant à sa mère, et l'on est arrêté par une question d'actions… Ne leur en veuillez pas trop… C'est à des *actions* semblables que j'ai dû de pouvoir payer les concours, qui me vaudront les *actions de grâces* de ma chère Lily et de vous-même.

Il ponctue son calembour d'un rire bruyant. Personne ne lui fait écho. Ses auditeurs sont gênés par son intonation. Pourquoi ? Ils n'en ont pas la

notion précise. En silence, ils suivent leur guide, parviennent au premier étage sans regarder les fresques qui décorent les murs.

Le palier, large et spacieux, se continue, de chaque côté, par une large galerie. Tableaux, statuettes, vitrines emplies de bibelots précieux, y sont accumulés. Mais Linérès ne voit rien de tout cela.

Frey l'entraîne dans la galerie de gauche. Il parvient à la dernière porte devant laquelle il s'arrête.

— C'est là ? murmure Linérès défaillante.

— Oui, c'est là, fait le milliardaire sur le même ton.

Ce n'est point une exclamation, mais un soupir profond, presque douloureux, qui fuse entre les lèvres de la jeune fille. Elle reste immobile, comme anéantie.

Pierre fait un pas en avant. Il veut l'encourager, la soutenir. Jemkins l'arrête du geste.

— Chut ! Cette émotion sera peut-être communicative.

Et d'un mouvement brusque, il ouvre la porte, poussant la jeune fille en avant.

Chazelet, médusé, s'est arrêté sur le seuil de la pièce.

La salle est vaste, toute blanche, avec de larges fenêtres, par lesquelles entrent librement l'air et le soleil, et qui laissent apercevoir, de l'autre côté de la rue, la façade de style renaissance de la bibliothèque du Congrès.

Une femme est là, repliée dans un fauteuil, le regard vague. Son visage est resté beau, mais la souffrance l'a en quelque sorte décoloré.

Et à ses traits amaigris, immobiles, sous lesquels il semble que ne coule plus le courant sanguin de la vie, ses cheveux, entièrement blancs, font une auréole de neige.

Elle dodeline lentement la tête, murmurant sur un mode bas, monotone, des paroles qui glacent les assistants.

C'est une sorte de mélopée plaintive qui passe dans l'air ainsi qu'un frisson d'épouvante. Elle module :

Le soleil est rouge de sang.
— Soleil, dis-moi, pourquoi ce rouge ?
— C'est le sang pur de ton enfant
Qu'ont bu le vampire et la gouge !

La lune a le visage blanc
— Pourquoi te farder de la sorte ?
— Pour rappeler que ton enfant
Est livide ainsi qu'une morte !

De grosses larmes roulaient sur les joues de Linérès.

N'était-elle point l'enfant au souvenir de qui s'égrenait l'angoissante chanson ?

Mais Frey, sans doute, était accoutumé à des scènes semblables, car sans manifester la moindre émotion, il s'avança vers la pauvre insensée et lui touchant le bras :

— Lily, fit-il, chasse tes rêves. Reconnais en moi une réalité, ton cousin dévoué.

Une secousse parcourut le corps de la démente. Ses yeux se tournèrent vers son parent, et d'une voix sans expression, semblant indiquer que le sens des mots prononcés échappait à son cerveau embrumé :

— Ah ! mon cousin, redit-elle, mon cousin… bien, bien, bonjour mon cousin !

— Frey Jemkins, continua le milliardaire, Frey Jemkins qui vous a élevée…

La femme inclina la tête, un vague sourire passa sur ses lèvres.

— Oui, oui, je connais Frey Jemkins, le chef des éclaireurs de la prairie… Oui, oui, et le grand bazar de Frisco.

Mais Frey l'interrompit rudement.

— Laissez le passé de côté, Lily… ; ou si vous voulez vous souvenir, rappelez-vous Pariset !

Au nom de son époux défunt, la veuve tressaillit de tout son être ; elle se souleva à demi, puis retomba, sur son fauteuil avec un léger cri.

C'en était trop pour les nerfs de Linérès.

D'un bond, elle fut après de la pauvre femme et s'agenouillant devant elle :

— Mère, mère, bégaya-t-elle éperdûment, reconnais ta petite Linérès !

Mais la phrase s'éteignit dans un gémissement.

La démente, du geste, repoussait l'enfant prosternée à ses pieds.

— Mère, sanglota Linérès…

— Laissez-moi lui parler, interrompit alors Jemkins. J'ai l'habitude de converser avec Lily.

Puis, appuyant l'index sur l'épaule de la malheureuse :

— Lily, gronda-t-il d'un ton autoritaire, Lily, je veux que vous m'écoutiez.

Une expression de crainte agita les traits de l'infortunée. Son regard se fit humble, presque suppliant :

— J'écoute, je promets, j'écoute. Lily écoute toujours.

— Pauvre femme, murmura le marquis, ému par l'attitude de la mère de sa fiancée.

Par hasard ses yeux rencontrèrent ceux de M^{me} de Armencita et il ressentit comme une commotion.

Dans les regards de la comtesse, il lui avait semblé lire une amère ironie.

Mais Jemkins continua, rappelant à lui toute l'attention de Pierre :

— Lily, regardez cette jeune fille qui pleure devant vous.

— Je la regarde.

— Ses larmes ne vous disent-elles rien ?

La folle haussa les épaules, et d'un ton indifférent :

— Que disent les larmes ? Rien. C'est la grimace d'une souffrance. Laquelle ? Personne ne le saurait deviner. La mère qui a perdu son enfant, le gamin qui a perdu ses billes, versent des larmes pareilles… Que peuvent-

elles dire ?… Sont-ce des gouttes d'eau montant du cœur qui se dessèche jusqu'à mourir ? Est-ce la rosée légère d'un simple dépit ?… Obscurité ! Doute ! Les larmes ne disent rien.

Tous écoutaient, stupéfiés par cette poésie d'expression particulière à certaines démences.

Frey seul conservait son calme :

— Soit, Lily, je ne prétends pas vous contrarier. Les larmes sont vides de signification par elles-mêmes. Mais parfois un mot les explique.

— Un mot, redit la veuve ainsi qu'un écho obéissant.

— Oui, un mot ; un nom par exemple… Ces pleurs qui vous paraissent indéchiffrables, je veux les souligner d'un nom, le nom le plus cher a votre esprit.

— Linérès ! soupira la jeune fille.

Mais brutalement l'Américain lui coupa la parole.

— Silence, petite cousine, silence, de par le diable. Est-ce que votre mère connaît ce nom d'emprunt de l'enfant trouvée, recueille par la bonté de la comtesse de Armencita ? Le nom dont je parle est celui qui vous fut donné à l'heure de votre naissance. C'est ce nom qui peut-être…

Et s'adressant de nouveau à M^{me} Pariset :

— Lily, reprit-il, n'aimez-vous pas le nom de Lilian ?

Ce fut un coup de théâtre.

La démente se dressa sur ses pieds, clamant d'une voix éperdue :

— Lilian ! ma fille !

Mais ses bras tendus dans le vide n'appelaient pas la pauvrette Linérès affaissée devant elle, stupéfaite et terrifiée ; ses regards ne se fixaient point sur la jeune fille.

— Lilian ! ma fille ! répéta la veuve en éclatant en sanglots.

Linérès voulut l'enlacer, lui crier les mots de tendresse qui montaient de son cœur à ses lèvres.

Jemkins la retint par le bras.

— Ne la troublez pas, laissez-moi diriger, si possible, le réveil de son intelligence.

Puis revenant à la veuve :

— Lilian, ce nom que vous aimez est celui de celle qui pleure auprès de vous.

— Ah ! Lilian !

Pour la première fois, les regards de l'insensée se portèrent sur Linérès.

— Lilian, redit-elle, n'est-ce, pas que c'est le plus doux des noms ?

Et comme la jeune fille se courbait devant elle, M^me^ Pariset éleva la main, caressa les cheveux de son interlocutrice.

— Le plus doux, prononça-t-elle encore, le plus doux. Enfant ! Je te bénis de t'appeler ainsi comme celle que la mort m'a ravie.

— Non, non, pas ravie… Celle-là, maman, c'est moi, s'écria impétueusement Linérès incapable de se contenir plus longtemps. C'est moi qui, sans vous connaître, vous devinais aux battements de mon cœur, à mes rêves d'une tendresse inconnue.

Elle s'arrêta figée, son tendre enthousiasme brusquement éteint. La folle répondait :

— Toi, toi… Pourquoi mens-tu à la malheureuse mère ? Prétends-tu me tromper ? On ne trompe pas celle qui a donné la vie. Lilian est morte. Sans cela mon amour m'eût portée vers elle. Je l'aurais reconnue parmi toutes les femmes.

Linérès se tordit les mains. Cette douleur-là, elle ne l'avait point prévue. Être repoussée par sa mère !

Déjà Chazelet, désespéré par la douleur imméritée qui s'abattait sur sa fiancée, s'avançait pour la soutenir… Jemkins le prévint.

— Lily, fit-il d'une voix rude, celle-ci ne ment pas. Elle est ta fille enfin retrouvée.

La veuve ne répondit pas. Tout son être, ramassé sur lui-même, sembla se raidir pour protester contre l'affirmation de son cousin.

Il eut un geste rageur, et d'un ton plus impérieux :

— Je te dis que voici ta fille Lilian. Je veux que tu me croies.

Les traits convulsés de la démente s'apaisèrent sous les regards de son interlocuteur. Une morne indifférence succéda à son agitation.

— Celle-ci est ta fille, répéta Jemkins pour la troisième fois.

Alors, d'une voix sourde, comme lointaine, la veuve murmura :

— Oui, oui, celle-ci est ma fille Lilian.

— Mère, supplia Linérès dans un sanglot.

— Ne la presseras-tu pas dans tes bras, continua le milliardaire, ne lui donneras-tu pas le baiser maternel dont si longtemps elle fut sevrée ?

Docilement la démente ouvrit ses bras, et paisiblement :

— Je lui tends les bras ; je lui donnerai le baiser qu'elle réclame.

Ah ! ce ton monocorde, sans vibration, qui paraissait émis par une créature absente, était bien loin de ce cri de joie délirante que Linérès avait attendu depuis son départ de France.

Au lieu de cette apothéose de tendresse, que rencontrait-elle ?

La froide soumission d'une insensée aux ordres de son gardien habituel.

Elle-même en fut comme paralysée. Ce fut avec réserve qu'elle enlaça la veuve, avec désespoir qu'elle sentit s'appuyer sur son front les lèvres indifférentes de la malheureuse femme.

Et Frey murmurant sous forme d'encouragement :

— Elle a tant souffert. Peu à peu, gentille cousine, votre présence réchauffera la pauvre âme engourdie.

Elle gémit si bas que l'Américain ne perçut qu'un vague bourdonnement :

— Une mère ne doit pas se tromper… Ah ! si je n'étais pas sa fille !

Et, chancelante, elle se laissa entraîner hors de la pièce par son fiancé.

Tandis que Frey guidait les jeunes gens vers ces tristesses, les passagers du bateau de Baltimore avaient achevé de débarquer sur le quai de la Septième Rue.

Voitures, commissionnaires, s'en étaient allés pour revenir lors de l'arrivée d'un autre navire.

C'est alors que, sur la passerelle reliant le steamer au quai, apparut un gamin d'une quinzaine d'années, coiffé de la petite toque et vêtu de la veste blanche des *stewarts* (garçons de service à bord des paquebots).

Les mains dans les poches, une courte pipe aux dents, sifflotant malgré cet appendice gênant, le boy semblait ravi d'aller passer un moment à terre en attendant l'heure où le navire repartirait pour Baltimore.

— Eh ! Tril.

Il se retourna tout d'une pièce, montrant à son interlocuteur sa face ironique.

— Présent ! Qu'y a-t-il pour votre agrément, s'il vous plaît ?

— Te rappeler que le retour à bord est pour ce soir dix heures.

— Bon, on y sera… en personne ou par remplacement[2].

— *All right !* Alors, bonne promenade.

— Je remercie… ; au revoir.

Sur ce, Tril s'éloigna en flâneur dans la direction du *port du bois*.

Bientôt il atteignit les premières piles de charpentes et se glissa entre elles, devenant invisible pour les personnes demeurées sur le vapeur.

Aussitôt sa marche s'accéléra, ses regards vifs semblèrent fouiller les intervalles laissés libres entre les monceaux de *flottés*, d'*équarris*, de *blocs*, de *rondins*, de *sciés*.

Et en quelques minutes, il se trouve en face d'Allan, qui continuait imperturbablement sa lecture à l'endroit où lui était parvenu le mystérieux avertissement de Marahi.

Sans hésitation, Tril marcha droit à lui.

— Arrivés, dit-il.

— En ce moment ?

— À la maison de Pensylvania Avenue.

— Bien. Et après ?

— À deux heures, grande Salle du Sénat, au Palais du Capitole.

— À deux heures ?

Allan répéta ces mots d'un air surpris. Il insista :

— Tu es certain ?

— Dans le salon des Premières, il a réglé les opérations de la journée, en présence du gentilhomme français et de la jolie young lady.

— Ah ! vraiment !

— Et en ma présence aussi, continua ironiquement le boy. Seulement, moi, il ne me soupçonnait pas si près de la porte entr'ouverte.

Un silence suivit.

Tril regardait son interlocuteur. Mais sur sa physionomie railleuse à l'ordinaire, aucune ironie n'apparaissait en cet instant.

Enfin, le visage contracté d'Allan se détendit, s'éclaira :

— Après tout, pourquoi pas ? murmura-t-il entre haut et bas. Les choses les plus simples sont celles qui portent le plus.

Il appuya ses mains sur les épaules du gamin attentif.

— Écoute, Tril. Nous jouons un coup difficile. Le succès dépend surtout de l'intelligence que tu mettras à exécuter mes instructions.

— Bon, alors… vous avez partie gagnée, Roi.

Allan tressaillit à ce dernier mot. Vivement, il grommela :

— Pas ce titre Ici… Jamais, entends-tu, dans un endroit public.

Soumis, le gamin courba la tête sous la mercuriale.

— En ton absence, j'ai fait entrer Top et Fall au Sénat. Ils sont *boys* de la Salle des Séances[3].

— Bien.

— Va les trouver. Que d'ici à une heure, tous deux se promènent dans les jardins de l'Exécutif (*Executive-grounds*)… Je les y rencontrerai et leur donnerai mes ordres.

— Et moi, votre fidèle Tril, ne m'emploierez-vous pas aujourd'hui ?

La voix du gamin s'était faite suppliante pour formuler cette requête.

Allan fut touché de l'ardeur de dévouement que manifestait le petit.

— Si, si, mon cher enfant… Ta commission faite, rends-toi *là où tu sais*. Tu ne seras pas le moins occupé de mes amis.

La figure de Tril s'illumina d'aise. Avant que son interlocuteur pût l'en empêcher, il lui saisit la main et la porta à ses lèvres.

— Cher bon garçon, murmura doucement le professeur sportif, ce qui fit rougir de joie le petit stewart… J'espère un jour récompenser dignement ton courage, ton affection. Et maintenant, va. Les minutes sont précieuses en cette journée. Va.

Sans une parole, le gamin pivota sur ses talons et partit en courant.

Allan le regardait s'éloigner.

— Ah ! fit-il, ils m'aiment tous, ces pauvres êtres. S'ils savaient qu'ils m'aident à tuer mon cœur, comme ils se révolteraient… !

Il eut un haussement d'épaules.

— Allons, Jud, vous penserez à ces choses *après*. Pour l'instant, travaillez à faire rendre à miss Lilian Pariset la fortune et la mère qu'on lui a volées.

À grands pas, il quitta le chantier, se jeta dans la première rue accédant au port. Un *hansom* passait. Il l'appela, y prit place, et jeta cette adresse au *cabby* (cocher) :

— École de miss Deffling, Kendall Green.

L'automédon eut un geste hésitant :

— C'est loin, gentleman.

— Je le sais.

— Il y a trente-six *squares* au moins.

Pour comprendre l'observation du cocher, il faut savoir que le tarif des voitures est établi sur le nombre des *squares* ou *pâtés de maisons* franchis, vingt-cinq *cents* (1 fr. 25), pour les quinze premiers squares, et dix cents (0 fr. 50) en plus pour chaque groupe ou fraction de groupe de cinq squares suivants.

Mais Allan n'ignorait pas ce détail sans doute, car il démêla aussitôt le sens de l'exclamation du cabby, et il répondit paisiblement :

— C'est une course d'un dollar, mon ami, je le sais. Ainsi marchez.

— Un dollar sans le *tip* (pourboire), reprit l'homme.

— Sans le tip, oui. Mais marchez, cela n'a aucune importance.

Cette fois, le cocher n'insista plus. Il eut un regard empreint de considération pour son client et cinglant son cheval d'un magistral coup de fouet, il lança joyeusement :

— *Ho ! Cherries !*

Encouragement hippique qui équivaut à celui des automédons parisiens :

— Hue, Cocotte !

Et qui, souligné par le fouet, produit le même effet sur les jambes fatiguées des infortunés coursiers.

Vingt minutes s'écoutent. Le hansom a passé près du Capitole, puis de la Maison Blanche, demeure du Président des États-Unis.

Maintenant, il s'engage dans l'avenue de Kendall avec, à gauche, les massifs verdoyants, les pelouses du parc de Kendall Greens, et à droite les maisons séparées par des jardins.

Un haut portique se découpe dans un long mur récemment blanchi.

Au sommet de la voûte, des lettres d'or figurent ces mots :

MISS DEFFLING'S INSTITUTE

Day and Boarding School[4]

Le véhicule s'arrête. Allan saute à terre, règle le cocher, puis soulève le marteau de cuivre dont le retentissement prolongé va provoquer l'ouverture de la porte.

Le jeune homme est pâle. Sur ces traits, il y a une expression de souffrance.

Mais il la chasse d'un brusque mouvement de tête, et il murmure :

— Allons, Jud,… vous n'allez pas être lâche à l'heure où vous avez besoin de tout votre courage.

1. ↑ Vingt-cinq millions aujourd'hui.

2. ↑ Le droit de se faire remplacer a été accordé au personnel des Compagnies de navigation fluviale, sous la réserve que les agents sont responsables de leurs remplaçants.
3. ↑ Au Sénat de Washington, des boys font le service des rafraîchissements dans la salle même des séances.
4. ↑ Externat et Internat.

CHAPITRE X

L'AUTRE LILIAN

— Oh ! tu as beau marquer de l'impatience, je ne t'en garderai pas rancune. Cœur souffrant n'a pas bon caractère… Ainsi, Lilian, sois méchante tout à ton aise.

— Que veux-tu dire, Grace ?

— Demande à ton miroir pourquoi tu as rougi.

Et Grace, une espiègle petite personne de seize ans, mignonne, rondelette, la figure fraîche et rieuse auréolée de cheveux bruns bouclés, s'abandonna aux contorsions d'un rire qui sonnait cristallin dans la chambrette.

Sa compagne lui tourne le dos avec humeur.

D'une taille un peu au dessus de la moyenne, celle-ci est gracieuse, élégante et fine. Son visage est d'une beauté adorable, avec ses grands yeux à l'iris d'or et ses épais cheveux d'un blond cendré.

Il y a dans toute sa personne quelque chose de grave et de mélancolique. À cette heure, elle est rougissante, et ses paupières semblent retenir avec peine les larmes prêtes à s'échapper.

Ainsi que la joyeuse Grace, elle porte l'uniforme de la pension Deffling : la simple robe bleue avec le col et les poignets blancs.

— Ah ! fait-elle à mi-voix, Grace, tu es cruelle. Si tu songeais à te moquer, pourquoi ne m'as-tu pas laissée seule dans ma chambre de pensionnaire, où du moins je puis songer à ma tristesse, sans provoquer les questions de nos répétitrices et de nos camarades ?

La phrase coupe l'hilarité de l'interpellée.

D'un bond, Grace est auprès de son amie ; elle lui jette les bras autour du cou, l'étreint, fait sonner sur ses joues des baisers sonores.

Et cependant elle parle vite, vite, avec une petite voix douce comme un gazouillis d'oiseau.

— Pardonne-moi. Tu es ridicule de te désoler. Je voulais te distraire. Et puis non, là, ce n'est pas cela… Je voulais te forcer à la confidence que tu refuses…

— Moi ?

— Oh ! ne dis pas le contraire… Je ne suis pas un prodige comme toi… Certainement non, je n'en suis pas un. Miss Deffling se charge de me le répéter à satiété.

Et d'un ton burlesque, imitant la directrice du pensionnat, elle continue :

— Miss Grace Paterson, je m'étonne que l'amitié de miss Lilian Allan n'ait pas une influence plus bienfaisante sur vous. Prenez-la pour modèle, miss Grace, prenez-la pour modèle.

Revenant à sa voix naturelle, l'espiègle créature poursuivit :

— Te prendre pour modèle, je veux bien ; seulement c'est un conseil absurde, un conseil de vieille fille qui doit priser en cachette… Est-ce qu'il suffit de prendre Raphaël, Van Dyck, Quentin Matsis ou Hutchinson comme modèle, pour devenir un grand artiste !… Seulement je t'aime, ma Lilian, je t'aime de tout mon cœur. Voilà pourquoi j'ai reconnu que ton cœur n'était pas à moi ; pourquoi je t'ai taquinée, afin que tu m'avoues tout.

— Je n'ai rien à avouer, chère folle.

— Ta, ta, ta, si tu te figures que tu vas m'en imposer.

— Oh ! je ne me permettrais pas de douter de ta perspicacité.

— Et tu fais bien, car je sais tout… Oui, ma belle Lilian, tout, tout, ce qui s'appelle tout. Si tu ne veux pas me le raconter, je me chargerai du récit… Tu n'auras à la fin qu'à ajouter ton : pour copie conforme… Et tu aimeras bien ta confidente, ce que je souhaite par-dessus tout, car une confidente, tous les classiques le disent, c'est ce qu'il y a de plus précieux pour une personne atteinte d'un tendre sentiment.

La rougeur de miss Allan augmenta. Elle chercha à se dégager de l'étreinte de son amie.

— Tu es en proie à un rêve, commença-t-elle…

Mais Grace ne lâcha point prise, et entraînant son amie, elle la fit asseoir sur une banquette cannée, placée devant la petite table de travail, chargée de livres et de cahiers.

— Là, chérie, prends un siège, comme dit Auguste dans *Cinna*, et sur toute *chose*… laisse-moi tranquillement te détailler ton mal en *prose*. La rime est bonne, le vers serait un peu long au goût de Corneille, mais comme c'est un auteur du Vieux Monde, cela m'est égal.

En dépit de sa tristesse réelle, Lilian ne put s'empêcher de sourire.

— Donc, reprit la mutine Grace, je commence.

— À quoi bon ? soupira son interlocutrice.

— À te démontrer que je suis ton amie véritable, puisque je lis dans ton esprit et que je souhaite partager avec toi ta tristesse.

— De quelle tristesse parles-tu, ma chère folle ?

— Si tu m'interromps toujours, je n'arriverai jamais à placer les résultats de mon enquête… ; oui, mademoiselle, de mon enquête. Soyez respectueuse, je me suis faite le détective de votre âme afin de vous démontrer ma tendresse. Mais assez de paroles inutiles, c'est du *chewing gum avant dîner*, inutile[1].

Elle prit les mains de Lilian et mirant son regard dans celui de son amie :

— Pauvre chère chose aimée, fit-elle d'un ton caressant. La folle Grace est bien affectionnée pour la sérieuse Lilian. Aussi cette dernière va l'écouter sagement… Que risque-t-elle après tout ? De ne plus se débattre toute seule avec sa pensée.

Puis, vivement :

— Mais pas d'émotion. Cela est tout à fait inconvenable pour des jeunes filles, qui ne doivent connaître que l'étude et le rire. Grande pensée de miss Deffling, que je lui restitue honnêtement. Donc, il y a environ deux mois, ton frère vint te voir, ma chérie. C'était une visite d'adieu. Il se rendait en Europe dans un but dont il parlait mystérieusement. Est-ce bien cela ?

Lilian essaya de plaisanter :

— Ton enquête était facile. Je t'ai confié mes inquiétudes.

— Attends, attends, chaque chose viendra en son temps. Au milieu des explications plutôt obscures de ce frère, deux phrases m'ont frappée surtout. L'absence de Master Allan avait *pour but de préparer une lutte de géants qui modifierait la situation*.

— Hélas !

— Non pas hélas !… Une lutte suppose toujours un changement de situation dans le sens de l'amélioration… par suite, il faut s'en réjouir.

— Je ne puis pas… le ton, l'air de Jud, m'ont fait peur.

— Effet du mystère. Toutes les fois que l'on parle mystérieusement, on obtient un résultat analogue. Si tu savais ce qu'est la lutte en question, peut-être en rirais-tu !

Lilian secoua la tête.

— Je suis certaine que non.

— Et pourquoi, s'il te plaît ?

— Parce que j'ai conscience, la conscience vague d'avoir couru bien des dangers avec Jud. Quels dangers, je ne saurais le définir, car jamais il ne m'a donné une explication, mais je ne me souviens pas d'avoir vu dans son regard pareille tristesse.

— Es-tu donc si sûre de bien lire dans ses yeux ?

— Oh oui ! s'écria Lilian, qui baissa aussitôt la tête, comme honteuse de cet élan.

— Cela est possible, murmura sa compagne d'un ton malicieux. Moi-même, je ne suis pas éloignée de penser qu'en ce qui concerne le professeur de West-Point, tu es plus clairvoyante qu'une sœur.

Toute la personne de Miss Lilian fut secouée par un frisson.

Une rougeur ardente couvrit son visage, et d'une voix tremblante, elle balbutia :

— Que prétends-tu exprimer ainsi ?

Doucement, Grace attira la tête de son amie sur son épaule, et baisant ses paupières baissées :

— J'exprime le résultat de la seconde phrase qui te frappa dans ta dernière entrevue avec Master Allan.

Et la jeune fille interrogeant d'un accent défaillant :

— Quelle phrase, je ne me souviens plus ?

— Je me la rappelle, moi. La voici. Il te dit : Soyez prudente, Lilian. Le danger rôde autour de vous. Quoiqu'il arrive, croyez que j'ai agi du mieux que je l'ai pu, et n'accusez jamais celui que *vous avez appelé votre frère*.

Des larmes coulaient sur les joues de Lilian. Grace les tarit de deux baisers.

— Ne pleure pas, vilaine, puisque je suis la consolatrice.

Puis vivement :

— Ceci prononcé, Master Allan te quitta brusquement, comme s'il avait regretté de s'être laissé entraîner à des paroles trop explicites.

— Oui, oui, et depuis ce jour…

— Depuis ce jour, ma chère Lilian se demande si celui qu'elle a appelé son frère, est bien son frère.

— Eh ! Qui, à ma place, n'aurait cette pensée ?

— Tout le monde l'aurait, ma Lilian, mais peut-être tout le monde n'y aurait-il pas trouvé à la fois joie et douleur.

La jeune fille fixa sur son amie un regard éperdu.

— Ma chère Lilian, je t'en prie, ne me considère pas ainsi… Je te jure que si je me suis inquiétée de te voir songeuse, absorbée ; si j'ai noté certaines exclamations, certains gestes de toi, c'est que je sentais en toi une souffrance.

Et l'enlaçant, se faisant douce comme une mère apaisant son enfant, la gentille créature acheva :

— Il est beau, courageux, instruit. Tu crois qu'il t'a protégée contre des dangers, et avec cela il n'est pas ton frère… Alors, tu l'aimes, ma Lilian, comme si tu étais assurée de cela, et tu es triste parce que le doute subsiste en ton esprit.

À cette brusque conclusion, Lilian cacha son visage sur l'épaule de son amie, et dans un sanglot, elle murmura :

— Oh ! tais-toi ! tais-toi !

Mais Grace l'arrêta :

— Et pourquoi ? Puisqu'il n'est pas ton frère, qui trouverait à redire à ton affection ?

— Malheureuse ! c'est une supposition, une simple supposition.

— Non, chérie, c'est une certitude.

— Comment ?

La jeune fille s'était dressée brusquement, interrogeant son amie d'un regard aigu.

— Comment, répéta-t-elle, comment oses-tu affirmer cela ?

Grace la contraignit à se rasseoir.

— Mais, ma chérie, j'affirme cela, parce que je n'ai jamais pensé que tu fusses la sœur de Master Allan.

— Tu n'as jamais…

Lilian s'interrompit, incapable dans son trouble de prononcer une syllabe de plus.

Et son amie reprit :

— Mais non, ma Lilian. Jamais… Si peu que des frères et sœurs se ressemblent, ils ont certains caractères communs, certains détails indiquant une même race. Mon père, tu le sais, est sculpteur, et toute jeune il m'a enseigné à voir. Eh bien, Allan et toi, non seulement vous n'avez aucun point de ressemblance, mais vous avez des caractéristiques contradictoires qui indiquent des races différentes.

Lilian eut un geste de doute. Alors Grace s'échauffa :

— Ce que je te dis, chérie, n'est pas une chose douteuse, c'est une vérité aussi certaine que deux et deux font quatre… Mon père serait là qu'il te dirait les mêmes choses… La forme de la tête, la structure générale, dénotent chez toi la race celte, avec quelques touches ibères…, tandis que Master Allan…

— Eh bien ? Interrogea son interlocutrice, intéressée malgré elle.

— Master Allan, lui, a comme prédominance, les caractères ethniques du saxon, affinés en quelque sorte par ceux d'une race rouge supérieure.

— Qu’entends-tu par la race rouge ?

— La race indienne, ma Lilian.

— Lui, allons donc !

— Il n’y a pas d’allons donc, chère chose ; quand mon père viendra me voir, veux-tu que, sans lui rien dévoiler, je le prie de donner son avis ? Je t’affirme qu’il te dira les mêmes choses, bien mieux que moi encore, car il sait voir plus nettement.

Lilian ne répondit pas.

— En tout cas, reprit la pétulante Grace, désormais nous serons deux pour songer à tout cela. Et puis, vois-tu, si j’étais à ta place…

— Que ferais-tu ?

— J’attendrais bien paisiblement que Mrs. Allan daignât revenir de voyage, et alors…

— Alors ?

— La première fois que je le reverrais…

— Tu l’interrogerais, ah ! tu as raison…

Mais Grace appliqua sa main potelée sur les lèvres de son amie.

— Veux-tu bien te taire ? L’interroger !… Mais, pauvre chérie, s’il ne s’est pas encore expliqué, c’est qu’il existe des motifs pour lesquels il croit devoir garder le silence.

— En ce cas, je ne saurai rien.

— Tu te trompes, ma belle Lilian… Tu es si sincère, si bonne, que tu oublies la ruse, cet appoint qui réussit souvent là où la force échouerait.

— Je ne saisis pas.

— Je m’en aperçois. Donc, je serais miss Lilian, que je recevrais très gentiment Mrs. Allan, je lui demanderais des nouvelles de son voyage, chose toute naturelle, et je suis certaine, et tout à fait certaine que je l’embarrasserais tellement…

— Toi, une gamine, embrasser Allan !

La fillette se prit à rire, et sans se formaliser sur l’épithète :

— Oui, moi une gamine, je me charge d'embarrasser quiconque essayera de me répondre sans parler clairement. Il n'y a point de présomption dans mon cas, mais simplement la conviction de l'infériorité de celui qui veut converser à coup de demi-vérités.

Un bruit sourd parvint aux oreilles des jeunes filles.

Comme mue par un ressort, Lilian se dressa toute droite.

— Qu'as-tu ? questionna sa compagne… C'est le marteau du portail.

Mais son amie ne l'écoutait plus. Elle s'était approchée de la fenêtre et regardait au dehors.

À travers les vitres, elle apercevait la longue façade de la pension, avec ses ailes en retour, encadrant de trois côtés la cour sablée, le quatrième étant formé par le parc qui s'étendait entre les bâtiments et le portail de l'avenue Kendall.

Dans l'allée d'honneur, un homme paraissait, marchant avec l'empressement farouche de l'assaut.

Elle eut un cri :

— Lui !

Qui attira son amie auprès d'elle.

— Eh bien, susurra la petite Grace, il ne pouvait venir plus à propos… Si tu m'en croyais, chérie, avant une heure tu serais fixée.

Et Lilian, la considérant d'un air indécis :

— Oh ! cela n'exige pas des efforts surhumains… Veux-tu que je te dise ce que je ferais, moi… ? Tiens, miss Deffling l'arrête…, on a le temps… Veux-Vu ?

Avec un sourire navré, son interlocutrice murmura :

— À quoi bon ?

Mais sans doute Grace vit en cette forme dubitative un acquiescement suffisant, car elle se pencha à l'oreille de son amie et se prit à chuchoter.

Maigre, sèche d'allure et de formes, miss Deffling était néanmoins une très honorable personne, ayant tout le respect d'elle-même inhérent a sa fonction de directrice d'école, *directrice d'âmes de jeunes brebis*, disait-elle

et tout le respect désirable pour les autres, sous la seule condition que les termes de la pension fussent payés régulièrement.

Sous ce rapport, Jud Allan avait droit à son entière estime.

Aussi, quand elle l'avait aperçu dans l'allée centrale, dite allée des visiteurs, avait-elle quitté précipitamment son cabinet-bureau, sis au rez-de-chaussée de l'établissement, afin de lui présenter ses civilités.

Sans doute, en son état d'esprit, le jeune homme se fût bien passé des politesses acidulées de la directrice, mais comme il lui était impossible de s'y soustraire, il les subit durant cinq bonnes minutes.

Jugeant alors avoir suffisamment souffert pour les convenances, il demanda :

— Pourrai-je voir ma sœur Lilian ?

— Mais certainement. La chère enfant est dans sa chambre, elle travaille comme toujours. C'est véritablement une élève exceptionnelle. Dans ma longue carrière, je ne vois qu'un sujet digne de lui être comparé… C'était la jeune Ida Clifford, de Cliffordhouse, vous savez de qui je parle ; son excellente éducation la fit remarquer du marquis de Montcalbin… Elle est marquise.

Allan arrêta le flux des souvenirs de son interlocutrice en redisant :

— Ma sœur Lilian…

— Je vais la faire appeler.

— Permettez-moi de vous dispenser de cette peine. Après ma longue absence, j'ai à causer longuement avec elle, et la tranquillité de sa chambre me parait convenir…

— Comme il vous plaira, vous êtes le meilleur juge. Et personne ne saurait trouver mauvais qu'un frère désire entretenir sa sœur en particulier.

Sur ce, miss Deffling accompagna le visiteur jusqu'au seuil de son cabinet où elle pénétra dignement, le laissant libre de gagner la chambre occupée par Lilian.

Alors le professeur de West-Point s'essuya le front que mouillaient des gouttelettes de sueur, puis, d'un pas décidé, il gravit l'escalier accédant au

premier étage, et s'engagea dans le couloir desservant les chambres des pensionnaires.

Bientôt il s'arrêtait devant une porte, sur laquelle une carte, fixée par des pointes à dessin, portait le nom de Lilian Allan.

Il prêta l'oreille. Aucun bruit ne parvint jusqu'à lui. Il eut un sourire douloureux, et murmura :

— Oui, oui… Elle travaille. Celle qui fut élevée par Jud sera digne de son rang… L'homme aura tenu le serment du gamin !

Et il frappa doucement. Une voix douce, comme assourdie, prononça :

— Entrez !

On eût dit que tout l'être du jeune homme se raidissait dons une suprême résistance, mais cela n'eut que la durée de l'éclair.

Allan ouvrit la porte, pénétra dans la chambre, et repoussa le battant derrière lui, tandis que d'un accent où l'on sentait les palpitations de son cœur, il disait :

— Bonjour, Lilian !

Mais il demeura stupéfait. Un organe, qui n'était pas celui de sa sœur, lui avait répondu :

— Je vous salue, Maître Allan !

Grace Paterson était devant lui, souriante, avec une crânerie inaccoutumée dans le regard.

— On m'avait dit que je trouverais ma sœur chez elle, commença-t-il quelque peu surpris de l'absence de la jeune fille…

— On a pu vous le dire, répliqua paisiblement son Interlocutrice, car elle était ici, il n'y a encore qu'un instant.

— Ah ! elle va revenir.

— Je ne le pense pas.

Et Allan ayant un soubresaut, la fillette continua gravement :

— Elle vous a aperçu causant avec Miss Deffling, et elle s'est retirée aussitôt.

— Elle m'a vu et elle s'est retirée ! Vraiment, je ne conçois pas le sens de cela…, à moins que ce ne soit un jeu, auquel le caractère de Lilian ne m'a point habitué.

— Ce n'est pas un jeu.

Encore qu'elle se contraigne à la gravité, la mutine Grace semblait prête à succomber à un accès d'hilarité. Les efforts qu'elle faisait pour se contenir amenaient à ses joues une coloration plus vive.

Allan répéta ces trois syllabes comme un homme qui renonce à déchiffrer un rébus.

— Non, pas un jeu, Master Allan, mais un sentiment très délicat de sa respectabilité.

Et le professeur la considérant d'un air ébahi, elle reprit imperturbablement :

— Sans doute ! Lilian ne croit pas pouvoir recevoir en solitude un gentleman qui n'est pas son frère.

Prêcher le faux pour savoir le vrai. Éternel piège où tombent les plus maîtres d'eux-mêmes.

Allan eut un cri :

— Qui le lui a dit ?

— Mais vous-même, qui venez de vous trahir… avant, elle n'avait qu'un doute.

Et Grace partit d'un de ces rires sans fin dont elle était coutumière.

Pourtant, sa gaîté se glaça en voyant son interlocuteur devenir très pâle, en l'entendant balbutier avec une détresse profonde :

— Ah ! mademoiselle, vous avez cru faire une plaisanterie… Peut-être avez-vous appelé le malheur sur Lilian !

Mais obstinée, elle secoua sa jolie tête, et cependant avec une nuance d'embarras :

— Non, j'ai fait le bonheur de Lilian.

Et en hâte, comme quelqu'un qui craint une interruption :

— Elle est dans ma chambre, elle entend… Elle souffrait du doute ; elle m'a permis l'expérience… À présent je dirai tout, même ce qu'elle me défendrait de dire… Et vous verrez le bonheur au bout de tout cela. Et vous ne m'accuserez plus…

Soudain, la porte s'ouvrit brusquement. Lilian parut sur le seuil, mais une Lilian transfigurée, un rayonnement dans les yeux.

— Laisse, Grace, laisse, tu te trompes sur mon courage. C'est moi oui dois parler maintenant.

Et venant à Allan, stupéfait, pétrifié, elle continua :

— Jud, vous avez été pour moi le père, le frère dévoué, inlassablement dévoué. Je vous ai vu toujours bon, toujours tendre… Tout ce qu'il y avait d'affection en moi est allé à vous naturellement, sans effort… Je ne sais personne d'aussi noble, d'aussi digne que vous. Béni soit le ciel. Vous n'êtes pas mon frère… Je puis vous dire : Mon âme est à vous, Allan.

Les deux jeunes filles poussèrent un cri de frayeur.

Le professeur de West-Point s'était reculé, une expression d'épouvante sur le visage. Sa main avait cherché le dossier d'une chaise comme pour se soutenir.

Toute sa personne disait une souffrance si aiguë, que ses interlocutrices restèrent sans voix, sans pensée.

Mais tel un héros blessé qui domine la douleur et poursuit sa marche à l'ennemi, le professeur se redressa.

— Miss Lilian, et vous, Miss Grace, dit-il.

— Miss, s'écrièrent les amies, pourquoi nous parler ainsi qu'un inférieur doit seul le faire[2] ?

— Parce qu'il convient que je m'exprime ainsi.

Et ses interlocutrices demeurant muettes devant cette affirmation.

— Je dois vous adresser une prière. Oubliez l'aveu que vous avez surpris.

— L'oublier, gémit Lilian, le pourrais-je ?

— Il le faut, miss Lilian, ou si l'oubli vous parait trop difficile, que vos lèvres ne le confient à personne. À vous, miss Grace, je fais la même requête. J'ajoute, et certain de votre amitié pour votre compagne, je pense

que cela suffira : un mot pourrait causer ma mort, ce qui n'a point d'importance, mais aussi celle de miss Lilian et l'anéantissement d'une œuvre de justice.

Elles le considéraient ainsi que l'on regarde en rêve.

Et lui, triste et doux, continuait comme poussé par l'inéluctable fatalité :

— J'étais venu pour vous demander, miss Lilian, le désir d'un frère étant suffisant à vous décider à l'obéissance… Mais je ne suis plus votre frère, et je dois vous supplier ainsi qu'un serviteur.

— Un ami, rectifia la jeune fille.

Il eut un sourire navré :

— Ami, peut-être, si un ami de ce genre est assez discret pour ne point imposer de fréquentes entrevues.

Puis arrêtant les protestations sur les lèvres de son interlocutrice :

— Le temps s'écoule. Chaque minute contient une semence de douleur… Je parle devant vous, miss Grace, parce que je vous sais décidée, amie de votre compagne. Vous carderez le secret, et vous la conduirez dans le chemin de la raison.

Il passa la main sur son front. On eût dit qu'il essayait de chasser une souffrance, puis il reprit :

— Miss Lilian, je vous prie respectueusement d'assister aujourd'hui à la séance du Sénat.

— À la séance du Sénat ! se récrièrent les amies à l'énoncé de cette proposition, qui paraissait sans aucun lien avec les paroles précédentes.

— Oui, miss, je préviendrai miss Deffling, pour [2] laquelle je dois, — il appuya sur ce verbe, — jusqu'à nouvel ordre rester votre frère comme pour tout le monde ; je la préviendrai, dis-je, que *j'autorise cette sortie*.

Sa voix sonna déchirante sur ces dernières syllabes.

— J'accompagnerai Lilian ! fit délibérément Grace. Mon père, qui actuellement assiste à une exposition dans le Sud, m'a autorisée à sortir avec elle, si vous y consentez.

Allan s'inclina gravement.

— Vous la soutiendrez, miss, car elle entendra au Sénat des choses qui peut-être lui causeront une émotion.

— Mais quelles choses ?

— Permettez-moi de garder le silence. Des voix plus autorisées que la mienne, des voix qui sont les premières dans l'État, diront les mots qui doivent mettre miss Lilian sur le chemin de la vérité.

Et, avec une énergie qui troubla ses interlocutrices, il ajouta :

— Mais je vous en conjure, misses, quoi que vous entendiez, quelque surprise qui résulte pour vous de la discussion sénatoriale, réprimez toute exclamation, tout geste, tout regard même qui puisse attirer l'attention sur vous.

D'une voix basse, il conclut :

— Les ennemis qui ont fait de vous, miss Lilian, la misérable compagne de Jud Allan, seront près de vous, autour de vous, partout. Ils vont vous apprendre qui vous êtes, et ils vous tueraient pour l'avoir appris, comme ils ont tué votre père.

Grace écoutait de tout son être.

La rieuse enfant ne paraissait pas effrayée. Non, on eût cru plutôt qu'elle était ravie de se voir mêlée à une aventure dramatique, romanesque, telle que l'annonçaient les demi-confidences du professeur de l'école militaire, de West-Point.

Quant à Lilian, elle avait reconquis tout son calme.

Ses grands yeux ne quittaient point ceux de Jud.

Et au fond de ses prunelles d'or, se lisait une reconnaissance infinie.

— Me suis-je bien fait comprendre ? questionna le jeune homme.

— Sans aucun doute, commença la pétulante Grace.

Mais Milan lui coupa la parole.

— Fort bien, dit-elle d'un ton tranquille. Je saurai, cet après-midi, qui je suis, quelle aventure sinistre a fait de moi la sœur d'un homme de cœur qui s'est institué mon défenseur.

— Ne parlons pas de cela, murmura Allan, cela n'est point à prendre en considération.

— Je vous demande pardon, Jud… Cela est à considérer, quoi que vous en pensiez, car je dois vous assurer qu'il m'est indifférent d'être ou de ne pas être ce que je parais, si je suis condamnée à ignorer ce que vous êtes. Comme il esquissait un geste de dénégation, elle reprit avec plus de force :

— Ce que vous êtes au point de vue social, car autrement je sais que vous êtes le meilleur, le plus brave, le plus noble des hommes et des amis.

Elle lui tendait la main. Il ne la prit pas.

Alors, elle vint à lui, et d'une voix tremblante, où perçait néanmoins une indomptable volonté :

— Vous avez tenu à me donner de la « miss », alors que je me considère comme votre obligée, eh bien, le veux savoir qui *vous êtes*, Jud Allan, car seule je sais qui *vous fûtes*, et seule je dois juger entre vos scrupules et mon cœur.

Il secouait la tête, son émotion l'empêchant de proférer un son. Elle eut un triste sourire.

— Alors, je resterai ignorante, et de vous, et de moi.

— Que voulez-vous dire ?

— Que je ne me rendrai pas au Sénat

— Je vous supplie, miss.

— Inutile. J'obéirai si vous obéissez, je vous l'affirme sur mon honneur, sur l'honneur de celle qui fut votre sœur Lilian !

Il n'y avait pas à s'y méprendre. La décision de la jeune fille était irrévocable. Jud le comprit. Il courba la tête, et tristement :

— La noble Lilian veut, en connaissance de cause, mépriser Jud Allan. Qu'il soit fait selon son désir. Périsse Allan pour que l'œuvre de sa vie s'accomplisse ! Miss, aujourd'hui même vous saurez l'histoire de Jud.

— Pourquoi pas de suite ?

— Le récit est long et les heures à notre disposition brèves. Après la séance du Sénat, descendez dans les jardins du Capitole, je vous y rejoindrai et vous remettrai ce que vous souhaitez.

— Vous le promettez sincèrement, Jud Allan ?

— Vous ai-je jamais menti, miss ?

Elle le regarda un instant avec une émotion inexprimable. Puis elle murmura :

— J'irai au Sénat, Jud. Vos paroles me font supposer qu'il me faudra du courage…

— Oui, fit-il tout bas, beaucoup de courage.

— Eh bien, donnez-moi un baiser de frère et je me sentirai forte.

Il voulut résister. Elle présenta son front à ses lèvres, et dans un souffle :

— Si le vous méprise après avoir lu votre histoire, Jud, ce baiser sera le dernier…

Il appuya ses lèvres sur son front pur, comme dominé par l'angélique créature.

. . . . . .

La demeure du Président de la grande république américaine, appelée La Maison Blanche (White House) ou Executive Mansion, se dresse dans la partie nord-ouest de la ville.

C'est un bâtiment en pierres blanchies (d'où son nom), long de cinquante-deux mètres sur vingt-six de largeur, dont la façade principale regarde le jardin Lafayette et dont les trois autres ont vue sur le magnifique parc dénommé Executive Grounds.

Construite en 1792 par James Hoban, habitée pour la première fois par le président Adams en 1800, brûlée par les Anglais en 1814, réédifiée en 1818, la Maison Blanche fut encore remaniée et agrandie durant les années 1901 à 1903.

Elle se subdivise en deux parties : publique et privée.

La première comporte la galerie des *Présidentes*, ornée de portraits des compagnes des premiers magistrats de la République ; l'East Room (ou salle de l'Est), les salles de Réception (Réception Rooms) où sont les portraits des *Présidents*. Même en peinture, la pudibonderie américaine semble s'exercer ici, en séparant les images des ladies et des gentlemen.

Le reste de l'édifice constitue la résidence privée du premier magistrat des États-Unis ; les bureaux, chambres des séances du Conseil, etc., étant

relégués dans une annexe à l'ouest.

C'est dans le *private* que Jud Allan pénétra.

À une allure rapide, le jeune homme avait quitté l'Institution Deffling et, par la rue K. Nord-est, le square de la Bibliothèque Publique de Mont-Vernon et l'avenue de New-York, il avait gagné la voie séparant le jardin Lafayette de la Maison Blanche.

Il était évidemment connu du personnel, car nul ne l'arrêta quand il entra dans le jardin réservé de l'habitation présidentielle, puis dans le logis.

Et, chose peu ordinaire, il lui suffit de demander à l'un des domestiques du service privé du Président :

— M. Loosevelt peut-il me recevoir ? pour être introduit presque aussitôt dans le cabinet du grand politique américain.

M. Loosevelt était d'une stature au-dessus de la moyenne. Ses épaules larges, ses mouvements souples décelaient l'homme adonné aux sports, tandis que son visage énergique et ouvert expliquait en quelque sorte la mentalité du président.

C'était l'Américain dans toute sa puissance réelle, fils d'un pays neuf, dont la cérébralité ne traînait point l'embarras atavique de la tradition. Dans ses rapports avec ses concitoyens, comme dans ses échanges d'observations avec les gouvernements étrangers, M. Loosevelt parlait, non le langage diplomatique, mais le langage humain.

Dernièrement encore, sa correspondance avec M. Lerenaud, le chef de la Sûreté à Paris, avait donné la mesure de son indépendance en matière de relations internationales.

M. Loosevelt tendit la main à Allan.

— Bonjour, comment va ?

Allan serra la main tendue.

— Au mieux. Vous même aussi, je pense.

Puis il s'assit sans cérémonie auprès de son interlocuteur.

— J'ai su que Frey Jemkins est arrivé hier à Baltimore, reprit le Président.

— Et ce matin à Washington.

— Ah ! Eh bien ?

Les deux hommes échangèrent un regard. Après quoi, Jud murmura :

— Il est accompagné de plusieurs personnes d'Europe, notamment d'une charmante jeune fille qui, là-bas, répondait au nom de Linérès de Armencita.

— Vous m'avez informé de cela.

— Cela est exact. Je vous ai dit également qu'il affirmerait que cette personne est sa cousine disparue jadis, Lilian Pariset.

— Je le reconnais.

— Avant mon départ pour Paris, je vous déclarai ceci : Je crois que Frey Jemkins va agir de cette façon. S'il le fait, il se sera trahi lui-même. Car il sait que celle-là n'est point Lilian.

— Et je vous ai écouté parce que je crois que vous êtes le plus parfait gentleman.

— Je vous remercie.

— J'ai ajouté, continua simplement le Président, j'ai ajouté : Vous n'aurez point inutilement fait appel à ma loyauté, à ma justice.

Allan s'inclina avec respect

— J'étais certain que vous n'auriez point oublié. Je vous suis cependant reconnaissant de me l'affirmer.

Un sourire distendit les lèvres de M. Loosevelt. En homme d'honneur, il était sensible aux paroles de son interlocuteur. Et d'un ton amical :

— Alors, que désirez-vous aujourd'hui ?

— Me permettez-vous de résumer notre entretien d'il y a deux mois ? Sans hésiter, le Président répondit :

— Je vous en prie. Il ne saurait me déplaire d'entendre ce que je suis prêt à répéter.

Un éclair joyeux brilla dans les yeux du jeune homme.

— Je suis à vous, à la vie à la mort, fit-il d'un accent ému… Vous sentez que cela est vrai, je n'ai donc pas à insister. Je viens au fait.

« Quand je vous eus conté l'histoire de la fortune des Pariset, nous avons échangé les répliques suivantes. Je vous dis :

« — Si Jemkins présente Linérès comme sa cousine Lilian, il commettra sa première faute. Car Linérès ne peut pas être Lilian.

« — Pour une raison péremptoire, continua Loosevelt, pour la raison que vous-même avez sauvé cette Lilian et l'avez élevée.

« — Oui, oui, c'est bien cela, et ma reconnaissance vous fut acquise, car vous n'avez pas hésité à me croire sur parole.

« — La parole d'un gentleman tel que vous ne saurait être mise en doute. Seulement, laissez-moi aussi rappeler le passé. Je vous déclarai que ma certitude morale ne servirait de rien devant un tribunal. C'est une certitude légale qui est nécessaire pour engager des poursuites, ou même une simple enquête sur vos allégations.

Allan inclina la tête.

— Je me souviens.

Et lentement :

— Je vous ai d'ailleurs répondu qu'une enquête directe, même justifiée, serait dangereuse ; que ce serait faire le jeu de Jemkins et mettre en péril Lilian.

— C'est encore vrai.

— Je conclus en vous disant : « Ce que j'espère de vous, c'est une enquête *à côté*, telle que Frey se trompe sur son but réel ; c'est l'intrusion de la justice dans ses affaires, sans qu'il soupçonne qu'on le veuille démasquer. » C'est là ce que je sollicitais de vous.

— Et c'est ce que je vous promis, sous la seule condition que vous me fourniriez le point initial de l'enquête.

D'un mouvement inconscient, Allan saisit la main de son interlocuteur, qui répondit vigoureusement à son étreinte.

La voix du jeune homme tremblait légèrement quand il continua :

— Je vous apporte ce point initial, puisque telle est votre expression.

Le visage de M. Loosevelt exprima une joie sincère.

— Vraiment, J'en suis tout à fait content. Et ce point ?

— Ne m'interrogez pas, marquez-moi une fois encore la confiance qui m'a donné le courage.

— Je ne saurais vous la retirer, quand même je le voudrais.

— Tout à l'heure, vous assisterez à la séance du Sénat ?

— Sans aucun doute. Vous savez que je me fais un devoir de n'y point manquer.

— Eh bien, il se produira un incident qui vous permettra d'entourer Frey Jemkins de policiers, sous couleur de le protéger.

— De le protéger ? répéta l'homme d'État avec une évidente surprise.

— Oui, de le protéger. Il ne pourra, de la sorte, supposer que cette protection est l'avant-coureur d'une accusation.

— Mais ne m'expliquerez-vous pas ?… grommela M. Loosevelt, dont la curiosité sembla surexcitée.

— Je vous en prie, ne me pressez pas. Vous verrez, vous entendrez.

— Soit ! Je me résigne, mais une recommandation, soyez prudent.

— Je le serai.

— Car, ajouta affectueusement le Président, je serais fâché qu'il vous arrivât malheur à vous et à cette Jeune fille. D'autre part, il importe à la sûreté de l'État de faire toute la lumière.

Il secoua la main du professeur.

— Enfin, si je n'ai pas le droit de vous soutenir ouvertement, en l'absence de preuves matérielles, je souhaite de cœur le succès du gentleman, du complet gentleman que vous êtes.

Un instant, Jud Allan demeura devant le chef de la République Américaine. Une émotion profonde lui rendait impossible d'exprimer la gratitude dont le remplissait la sympathie de M. Loosevelt.

Ses doigts se crispèrent nerveusement sur ceux de l'homme qui, si noblement, si sincèrement, s'associait à ses douleurs.

Puis d'une voix sourde, comme enrouée par l'excès de ses sentiments :

— Au Sénat donc, dit-il, et soyez remercié.

M. Loosevelt murmura :

— Au Sénat, c'est entendu.

jusqu'au seuil, il accompagna le Jeune homme, dont la main frémissait dans sa main loyale.

Un dernier salut et Allan s'éloigna.

Il traversa les jardins de la Maison-Blanche, passa devant le square Lafayette, contourna les spacieux monuments affectés aux trois ministères de l'Extérieur, de la Guerre et de la Marine (State, War, Navy departments), et gagna le quartier qui avoisine la partie la plus haute de Reclaimed-flats, au delà du canal de Washington et des Flushing-Lakes qui lui font suite.

Là, au milieu d'une rue étroite, il disparut dans une maison portant sur sa façade une singulière peinture à la détrempe, laquelle représentait une sorte de faisceau de jeunes garçons et de jeunes filles attachés en botte par un cordeau.

Que signifiait cette allégorie ?

Quelques minutes plus tard la porte se rouvrit.

Deux personnes parurent sur le seuil.

L'une était Tril, le petit steward auquel le professeur avait parlé sur le quai du canal Washington.

L'autre semblait un vieillard courbé par l'âge, au visage émacié, sillonné de rides, et dont le chapeau de feutre laissait passer la longue chevelure d'un blanc gris.

Au moment de s'éloigner, il se penche vers le gamin et lui adresse cette question :

— Tout marchera bien… Tu m'en réponds ?

— J'en réponds, roi !

Le vieillard a un geste mécontent. Vite le gamin s'excuse :

— Oh ! Vous m'avez défendu de dire : roi, en public. Mais ici, qui pourrait entendre ?

— C'est égal, redoublons de précautions.

— Je vous le promets. Au demeurant, Top et Fall vous attendent dans Executive Grounds.

— Bien, ils te guideront dans les bâtiments du Capitole.

— Et j'aurai les habits, comme vous me l'avez ordonné.

— C'est indispensable. Le vieillard que je suis en ce moment doit pouvoir disparaître sans laisser de traces.

Un signe de reconnaissance sans doute est échangé entre les deux causeurs, et Allan, que nul ne reconnaîtrait, reprend le chemin des jardins de l'Exécutif.

1. ↑ Beaucoup d'Américains ont l'habitude, après le repas, de mâcher une substance analogue à la gomme à claquer de nos écoliers. C'est *le chewing gum*. Ils prétendent activer ainsi la salivation et faciliter par suite la digestion.
2. ↑ Alors qu'en français il serait incorrect de ne pas faire précéder le nom d'une jeune fille du mot *Mademoiselle*, en anglais le mot *Miss* n'est employé que par les serviteurs, fournisseurs ou autres. Si l'on n'est pas assez familier pour user du pronom tout court, on le supprime purement et simplement dans le discours. On dit alors : bonjour, vous allez bien, etc.

CHAPITRE XI

LA VOIX MYSTÉRIEUSE

— Le bill sur les trusts est inacceptable !

— Je demande le pardon. Il faut soutenir la motion du Président !

— Non, vous dis-je.

— Je prétends que si.

Ces répliques frappent les oreilles de Lilian et de sa fidèle amie Grace Paterson, au moment où elles prennent place dans l'une des tribunes de la salle des séances du Sénat (Senate Chamber).

Charmantes dans leur uniforme bleu et blanc de l'institution Deffling, elles promènent autour d'elles des regards curieux, vaguement inquiets.

C'est qu'elles pénètrent pour la première fois dans le sanctuaire où s'élaborent les lois qui régissent la grande république transatlantique.

Et puis leur arrivée ! Un boy portant la casquette du *Senate* les attendait devant les portes de bronze aux bas-reliefs de Crawford.

Le gamin les a guidées. Il leur a fait monter l'escalier accédant aux tribunes, leur a désigné leurs places, puis il s'est éclipsé, refusant le pourboire qu'elles offraient.

Maintenant, elles examinent la salle.

Au-dessous d'elles sont les quatre-vingt-dix sièges des sénateurs alignés sur le plancher. Presque tous sont occupés.

Leur faisant face, est le bureau du speaker (président) avec, à sa droite, la table sur laquelle on dépose, à l'ouverture de la séance, le *mace* (sceptre présidentiel).

Les sénateurs discutent avec animation, mais la séance est momentanément levée, et les boys de service, que les représentants

appellent par un claquement de mains, circulent entre les sièges, portant des rafraîchissements, des dépêches, des correspondances[1].

Cela occupa un instant l'attention des jeunes filles.

Puis leurs yeux se fixent sur les différents points de la salle, sur le plafond orné qui domine de onze mètres le plancher, sur les niches murales où semblent sourire les bustes d'anciens vice-présidents. Le bourdonnement des conversations ne les troublent plus à présent. Elles interrogent du regard les tribunes placées vis-à-vis d'elles.

Elles sont occupées par la clientèle habituelle : journalistes, gentlemen ou dames appartenant aux clubs d'élection, quelques rares curieux.

Toutefois, Grace murmure en étouffant un rire indiscret :

— Regarde donc, là, en face. Ce bon vieillard et cet individu à face jaune de Japonais.

— Je les vois.

— Eh bien, tu ne les trouves pas comiques. Le vieux semble dormir, et le Japonais le regarde. Ni l'un ni l'autre ne se préoccupent de la scène qu'ils ont sous les yeux.

— Des habitués, probablement. Tout le monde n'est pas aussi novice que nous en politique.

Mais le speaker, un instant descendu de son bureau, y reprend place, indiquant ainsi qu'il va rouvrir la séance.

À ce moment, Lilian et Grace sont distraites par l'arrivée de nouveaux personnages.

Ce sont trois personnes pénétrant dans la tribune presque à côté d'elles.

Un homme jeune, élégant, distingué, qui conduit une dame d'un certain âge et une jeune personne exquisement jolie. Mais, avec la fantaisie de son esprit mobile, Grace murmure :

— Oh ! oh ! Voilà un sénateur qui doit représenter les hercules de l'Union.

Et Lilian, suivant la direction de ses regards, aperçoit un homme aux formes athlétiques, qui gagne péniblement son siège de sénateur.

Oh ! ce personnage est très connu. Toutes les mains se tendent vers lui au passage. Il les serre avec des mouvements amicaux de la tête.

— Vraiment, reprend Grace, voilà un bel échantillon des Saxons de l'Ouest.

Elle s'interrompt :

— Tiens, il connaît nos voisins.

En effet, le sénateur, parvenu à sa place, s'est tourné vers la tribune et a adressé un salut souriant aux personnes remarquées un instant plus tôt par les pensionnaires.

Mais le speaker tapote le bureau de son *mace*. Le silence s'établit aussitôt, et lentement le président de l'assemblée prononce :

— La parole est à l'honorable Frey Jemkins.

Le robuste sénateur qui a attiré l'attention de Grace ne s'est point assis. Il salue à la ronde, dominant l'assemblée de sa haute stature, puis d'une voix sonore :

— Je regrette d'interrompre un instant les travaux du Sénat ; mais j'ai un grand intérêt à prendre la parole pour une question personnelle.

De toutes parts, on répond :

— Parlez, Jemkins, parlez.

Et le marquis de Chazelet, assis entre Linérès et M^{me} de Armencita dans la tribune, murmure assez haut pour que ses paroles arrivent distinctement aux élèves de miss Deffling :

— Vous voyez, Linérès, votre cousin est *persona grata* en cette enceinte. Vous en sortirez reconnue comme Lilian Pariset, et plus rien ne retardera notre mariage.

Lilian Pariset. Nom qui provoque chez la compagne de Grace un trouble inexplicable.

Lilian ! Elle aussi s'appelle ainsi… Mais que prouve cela ? A-t-elle jamais cru qu'elle fût seule à porter ce nom ?

Frey Jemkins parle cependant :

— Depuis de longues semaines, j'ai paru déserter les fécondes discussions de l'honorable assemblée. J'ai *paru* seulement, insiste-t-il, mais je crois de mon devoir de m'en excuser auprès de mes respectés collègues et de leur fournir des explications.

— Inutile ! Inutile ! interrompt-on de toutes parts. On vous connaît, Jemkins.

Il secoue sa tête puissante, lève la main pour réclamer le silence.

— Je trouve utile, moi… Ma fortune, mon bonheur en affaires, font que le public a le droit, pour moi plus que pour tout autre, de scruter les motifs de mes actes. Or, je ne veux point être taxé de négligence coupable, car je pense que plus les richesses nous conduisent haut, plus elles créent de devoirs notamment le devoir de l'exemple.

— Hip ! Hip ! bien pensé ! clament les sénateurs, tandis que les tribunes applaudissent.

— Il s'exprime bien, mon futur cousin, plaisante le marquis.

Mais sa raillerie n'a point d'écho.

— Donc, continue Frey Jemkins, j'explique pourquoi, comme homme et comme parent, je fus forcé de m'absenter.

Il prend un temps, puis désignant Linérès rougissante à ce geste imprévu :

— Voici mon motif… Cette jeune personne de dix-huit ans. Regardez-la, et dites si la raison n'est pas suffisante !

Et comme la jeune fille, confuse, se rejette en arrière, il l'interpelle affectueusement :

— Non, non, chère petite chose, ne vous mettez pas en fuite pour cela. Vous êtes la propre fille de ma cousine Lily Pariset, presque ma sœur de tendresse, à qui vous fûtes enlevée, il y a seize années, par des bandits inconnus.

Il s'adresse à l'assemblée :

— Oui, gentlemen, depuis seize ans, je mets en mouvement toutes les agences du monde pour la retrouver, pour rendre le bonheur à sa mère, si cruellement frappée par la mort de son époux et la disparition de son enfant.

Il esquisse le geste d'essuyer une larme absente :

— Vous comprenez, module-t-il d'un organe attendri. Des renseignements circonstanciés, relatant des coïncidences qui ne permettaient pas de croire à un caprice du hasard ; au surplus, jugez-en… cette enfant, sans doute jetée à la mer par ses ravisseurs, a été recueillie, le jour du crime, sur la côte de la mer Vermeille, en face des trois pics de las Virgines, c'est-à-dire à quelques kilomètres de la demeure des victimes, par la comtesse de Armencita, alors en mission pour le compte du gouvernement espagnol.

« Cette dame, achève-t-il d'un ton persuasif, dès le lendemain, fit sa déclaration au consulat de Guaymas, port mexicain voisin, puis elle emmena l'enfant en Europe et l'y éleva. Dernièrement, la mère adoptive et la jeune fille allèrent à Paris, l'attention se porta sur elles. Une agence avec laquelle j'étais depuis longtemps en rapports, me fit part de ces diverses particularités… et je suis parti, oubliant tout ce qui n'était pas la fillette si douloureusement regrettée.

— *All right !* (Très bien !)

— *Be quite well*, Jemkins, *you are a right man !* (Soyez tranquille, Jemkins, vous êtes un brave homme !)

Ces interjections se croisèrent dans la salle.

Sénateurs, curieux, gens de service, acclamaient le milliardaire qui avait si simplement exprimé le souci de toute sa vie.

Et Chazelet, serrant la main de Linérès dans les siennes, murmurait, ravi, transporté : « Que pourrait-on répondre à cela ? », quand, soudain, comme une réplique à cette question du jeune homme, une voix singulière, aigrelette et puissante, domina le tumulte des approbations.

— Quel signe, Frey Jemkins, vous a fait reconnaître avec certitude l'enfant enlevée à deux ans dans cette charmante jeune fille, qui ne saurait en rien rappeler le baby ?

Qui a parlé ? La voix a semblé partir des rangs des sénateurs.

D'un œil, où un éclair de colère a brillé, Jemkins passe en revue ses collègues. Il cherche à découvrir l'interrupteur. Tous ont une attitude étonnée qui écarte le soupçon.

Il lève ses regards vers les tribunes. Il voit Linérès, mortellement pâle, soutenue par le marquis de Chazelet.

Un instant, il considère deux jeunes filles au costume mêlé de bleu et de blanc, assises dans le même box que sa cousine.

L'une est aussi blême que Linérès elle-même.

L'autre, au visage rieur, est penchée vers celle-ci et semble lui parler vivement à voix basse.

Mais un voisin de l'orateur le rappelle à lui-même :

— Répondez, Jemkins. Le diable soit du questionneur… Nous souhaitons tous qu'il soit confondu.

— Oui, oui, mettez le curieux dans votre poche, Jemkins.

Ces encouragements rendent à l'interpellé toute sa présence d'esprit. À plus tard la recherche de la mauvaise volonté qui vient de se manifester. Pour l'heure, il s'agit de convaincre le Sénat, d'enlever la motion qu'il veut surprendre.

Et ramenant le sourire sur ses lèvres contractées :

— Je suis ravi de l'interruption.

— Tant mieux, riposte la voix mystérieuse.

Bizarre ! Cette fois, elle semble sortir de la chaire même du speaker, lequel, stupéfait, inquiet, regarde autour de lui d'un air déconcerté.

Certains sourient à cette vue ; d'autres considèrent Frey Jemkins, sur les traits de qui la surprise et la colère se peignent tour à tour.

Pals il y a un long silence, où passe un chuchotement que l'on jugerait être une plainte.

L'un des voisins de Linérès a murmuré à l'audition de l'organe mystérieux :

— Par ma foi ! C'est le diable !

Et la jeune fille a sursauté, sentant comme un grand coup au cœur.

— Le diable ! a-t-elle gémi douloureusement… Est-ce qu'ici encore je vais être la fiancée du diable ?

Toutes les souffrances morales endurées à Paris se sont réveillées à ce mot malencontreux. Et Chazelet s'efforce vainement de la rassurer.

Mais Frey Jemkins, lui, est beau joueur.

— J'ignore, dit-il, qui me fait cette guerre d'embuscade, mais mon jeu est tellement loyal que je ne crains aucune curiosité.

Et il entre dans les détails du sauvetage de Linérès. Il rapproche les dates, les faits. Son récit forme un plaidoyer serré qui impressionne favorablement l'assemblée.

Linérès se rassure. Le marquis sent renaître sa confiance. Frey continue ses explications.

Mais ni Lilian, ni Grace ne comprennent pourquoi Jud Allan les a fait venir au Sénat. En quoi tout cela peut-il intéresser Lilian ? C'est ce qu'elle susurre à l'oreille de son amie.

— Tu devines, toi, Grace ?

— Pas le moins du monde.

Avec un geste oratoire qui semble défier l'invisible ennemi, Jemkins clame :

— Et toutes ces preuves de date, de lieu, qu'un esprit malintentionné pourrait à la rigueur qualifier de coïncidences, sont corroborées par une preuve matérielle, indiscutable celle-là.

Un frémissement parcourt l'auditoire. On devine que l'orateur va porter un coup décisif au contradicteur inconnu.

— Pariset, le père de la douce fille que je vous désignais tout à l'heure, descendait d'un soldat français, demeuré au Mexique après la guerre folle entreprise pour imposer l'empereur Maximilien aux populations de ce pays.

« Ce soldat avait été élu *cacique*, c'est-à-dire chef des Indiens Mayos habitant la presqu'île de Californie.

« De ce fait, lui et ses descendants étaient *caciques*, telle est la coutume des Hommes Rouges.

« Et en signe de cette dignité, chaque nouveau-né de la famille est confié au *tatoueur* de la tribu, qui lui imprime, sur la face interne du bras gauche,

le tatouage des Mayos ; celle que je présente comme ma cousine porte ce signe : la fleur de l'aloès chiriquite.

Un léger cri passe dans l'air. C'est Lilian qui n'a pu le retenir. Brusquement, elle vient d'entrevoir le pourquoi de sa présence au Sénat.

Souvent, elle s'est étonnée d'un tatouage qu'elle porte au bras, une fleur étrange que les traités de botanique lui ont fait reconnaître pour celle de l'aloès mexicain chiriquite.

Elle a interrogé Jud Allan, qui a feint l'ignorance.

Oui, oui, il lui déguisait la vérité sur ce point, comme en ce qui touchait leur parenté.

Tous les yeux convergent vers la jeune fille. Linérès, Chazelet la considérèrent comme tous les assistants.

Un éclair traverse son esprit. La recommandation d'Allan s'y retrace en traits de feu.

— Quoique vous entendiez, pas un geste, pas un cri, pas un regard qui puisse appeler l'attention sur vous.

Heureusement Grace est là, Grace qui ne peut deviner la cause de l'émoi de son amie, Grace qui se souvient, elle aussi, de l'avis du professeur de West-Point.

Et avec la présence d'esprit inhérente à son caractère insouciant, elle se dresse, masque son amie aux regards, prononçant assez haut pour être entendue de tous :

— Oh ! chère belle, vous vous êtes piquée… Quelle idée aussi de porter ces épingles sur vous !

Puis, un nouvel incident rappelle les regards de l'assistance ailleurs.

L'invisible contradicteur de Frey Jemkins se fait entendre. On croirait que son organe descend de la coupole.

— Miss Linérès a le tatouage, Jemkins, c'est vrai.

— Ah ! tu le reconnais, gronde le milliardaire, affolé comme le taureau harcelé par un essaim de guêpes.

Mais l'invisible riposte :

— Certes, cela est indiscutable. Seulement, tu sais comme moi-même que ce dessin n'a pas été tracé par le sorcier de la tribu des Mayos.

— Prouve-le donc.

— Cela est aisé. Que le Sénat veuille décider la comparution de cet homme, et il dira : « La jeune fille n'a point été marquée cacique par moi. La tribu ne lui doit pas obéissance. »

Oh ! maintenant Lilian écoute de tout son être.

Il lui semble qu'un voile se lève devant ses yeux… Le signe, le signe dont le sens lui échappait, elle le possède… Est-elle celle qui fut marquée par le sorcier mayo ?

Et cependant Frey, mis hors de lui par l'inexplicable intervention, hurle et tempête :

— Tonnerre et sang ! Ma respectabilité sera-t-elle le jouet d'un lâche adversaire ?

— Ta respectabilité est démasquée, brave garçon.

À ces mots, qui semblent prononcés sur son épaule même, Jemkins bondit effaré.

— De par le diable, toi qui sembles un de ses adeptes, ose donc te montrer.

Et la voix, si proche que le milliardaire, en une sorte d'hallucination des sens, croit sentir le souffle de l'interlocuteur ennemi dans ses cheveux, déclare :

— L'heure n'est point venue. Mais je supplie le Sénat de ne point répondre à l'orateur.

— Ne point me répondre ! tonitrue Jemkins.

— Tais-toi. Si tu as raison, que t'importe ? Les tribunaux ne te donneront-ils pas gain de cause ? Mais une réplique de cette honorable assemblée figurerait au procès-verbal et constituerait une pièce quasi officielle de nature à influencer les fonctionnaires et magistrats chargés d'assurer l'envoi en possession de l'héritière de Pariset assassiné.

Le milliardaire écumant, voulant discuter encore, l'invisible prononce rudement :

— Garde le silence. Crains que le crime impuni ne monte à tes lèvres.

C'est une stupeur dans la salle. On ne respire plus.

— Eh bien, moi, marquis Pierre de Chazelet, s'écrie un organe généreux, moi, je suis prêt à donner mon nom, sans tache et sans honte, à celle que l'on accuse…

C'est Pierre. Il s'est levé brusquement. Il apparaît à tous, beau de son exaltation, qui lui a fait prendre la parole en faveur de Linérès, pâle, tremblante, prête à défaillir, appuyant son front sur l'accoudoir de la tribune.

Lilian elle-même est saisie de pitié pour cette jeune fille, en qui cependant tout lui indique une ennemie.

Et comme pour approuver ce sentiment, la voix mystérieuse s'élève des rangs des sénateurs.

Elle est douce maintenant, et tendre, et caressante.

— Nul ne l'accuse… La señorita Linérès est une victime… Le marquis de Chazelet est une victime.

Mais le speaker frappe son bureau du *mace* qu'il tient à la main.

— Nous allons mettre aux voix la motion présentée à l'assemblée par l'honorable Frey Jemkins.

— Avec inscription au procès-verbal de la discussion, fit railleusement la voix, cela est de droit.

Frey livide, le visage décomposé par la fureur, tend les poings dans le vide, menace vaine à l'adresse de son insaisissable adversaire, et d'un accent enroué par l'excès de son irritation :

— Je ne puis m'opposer à l'inscription au procès-verbal, mais ceci pouvant être invoqué plus tard contre les droits de ma petite cousine, je demande au Sénat de vouloir bien considérer ce qui vient de se passer comme une discussion particulière, *hors séance, non mentionnable au procès-verbal*, et de passer à l'ordre du jour.

Et la motion adoptée à mains levées, Frey Jemkins se laisse retomber sur son siège, épouvanté par l'inexplicable qui vient de l'effleurer de son aile,

tandis que Chazelet et la comtesse de Armencita entraînent, hors de la salle, Linérès en larmes, laquelle répète, au milieu de sanglots :

— Notre mariage reculé… reculé pour toujours peut-être… Ah ! la fiancée du diable ! la fiancée du diable !

Les sénateurs, à présent, avaient repris la délibération un instant interrompue.

Lilian et Grace écoutaient sans entendre, regardaient sans voir.

L'œil vague, le visage immobile, on les sentait absorbées par l'étrangeté de ce qui s'était passé devant elles.

Soudain, un doigt se posa sur le bras de Lilian.

Elle tressauta.

Il n'y avait pas de quoi. Le boy, qui l'avait reçue à son arrivée, était debout auprès d'elle.

— Miss, dit-il à voix basse… C'est dans le jardin, près de la palmeraie que celui qui vous a envoyée vous rejoindra tout à l'heure.

— Faut-il m'y rendre de suite ?

— Je le pense, miss.

— Bien.

Lilian adresse un signe à Grace. Machinalement elle jette un dernier regard circulaire sur la salle.

Elle constate, sans y attacher d'importance, que le vieillard et le Japonais, remarqués par elle dans la tribune lui faisant vis-à-vis ont disparu.

Puis elle regagne le couloir, l'escalier, les jardins avec Grace Paterson qui, une fois à l'air libre, donne carrière à son exubérance naturelle et s'écrie :

— Eh bien, chérie, que dis-tu de tout cela ? Cette voix qui se promène… Et puis, et puis, ce que je n'ai pas compris du tout, pourquoi as-tu crié ?

. . . . . .

Aussitôt que Frey Jemkins eut constaté lui-même son échec, en réclamant de l'assemblée l'ordre du jour pur et simple, le vieillard dont la somnolence

avait un instant fixé l'attention de Lilian, parut se réveiller.

Il se frotta les yeux, s'étira avec la prudente décence d'un homme bien élevé qui désire ne point attirer les regards de ses semblables, puis prenant son chapeau déposé auprès de lui, il gagna la sortie de la tribune.

Son voisin, le Japonais, n'avait même pas paru remarquer ce manège.

Pourtant, à peine le vieil homme eut-il disparu, qu'il se leva à son tour et se précipita dans le couloir.

Là, il eut un geste de satisfaction.

À vingt pas, il apercevait la silhouette du vieillard qui, sans hâte, se dirigeait vers l'escalier accédant des tribunes au rez-de-chaussée.

Le Japonais le suivit, étouffant le bruit de ses pas, avec ce je ne sais quoi de félin qui caractérise l'homme désireux de voir sans être vu.

Ainsi, tous deux parvinrent dans le vestibule.

Mais en ce point, au lieu de franchir la porte dominant le perron qui descend au jardin du Capitole, le vieillard s'engagea dans le large corridor, sur lequel s'ouvrent les bureaux des comités (Senate Committee Rooms) déserts en ce moment.

Qu'allait-il chercher de ce côté ?

Sans doute, l'espion attaché à ses pas se fit cette question, car un sourire crispa sa face safranée, et il serra de près le mur, se dissimulant autant que possible derrière les piédestaux dressés de distance en distance et supportant les bustes marmoréens d'orateurs politiques célèbres.

Soudain, il s'arrêta net, se recroquevillant près de l'un de ces abris.

Sur le seuil d'un bureau, un boy avait paru, avait fait un signe incompréhensible pour le guetteur, et le vieillard pénétrant dans la salle, la porte à double battant s'était refermée.

Dix minutes après, elle se rouvrit avec un léger grincement.

Le boy reparut, inspecta la galerie d'un regard rapide, puis se retournant vers l'intérieur, prononça distinctement :

— Personne !

Un homme s'élance aussitôt dans le couloir.

— Maître, murmure le boy, ces ladies vous attendent à la palmeraie.

— Merci.

Et le personnage s'éloigne.

— C'est bien lui, grommelle le Japonais… Comment a-t-il pu porter sa voix partout au Sénat ? Bah ! cela est trop fort pour moi. À Rouge-Fleur de l'expliquer !

Celui dont il parle est Jud Allan qui, ayant repris son apparence ordinaire, se dirige rapidement vers la sortie.

— À la palmeraie, grommelle encore l'espion… Je sais où le retrouver.

Le boy est rentré dans la salle où s'est opérée la transformation de Jud Allan.

Sur la pointe des pieds, le Japonais quitte sa cachette.

Il parvient à hauteur de la porte demeurée ouverte. Alors, il se donne un air dégagé et passe avec l'allure paisible d'un flâneur.

Précaution inutile. Le gamin lui tourne le dos, ce qui permet au guetteur d'observer à quelle besogne il s'occupe.

Ce dernier ricane :

— Ah ! oui, le déguisement du vieillard… Un paquet que l'on emportera et plus de traces… Plus de traces, si Rouge-Fleur ne m'avait mis sur la piste.

Il se dirige à son tour vers la large baie surmontant le perron qui accède au parc du Capitole.

Un instant, il inspecte les environs de ses yeux vifs.

Allan est à cent mètres déjà ; il va avec la tranquillité de l'homme qui ne se croit point épié.

Mais une autre personne attire l'attention de l'espion.

C'est une jeune femme, élégante et jolie, qui se promène tout près du perron et semble absorbée par la contemplation des arbustes bordant l'allée.

— Rouge-Fleur, module le Japonais.

Un dernier regard vers Allan. Le professeur est hors de vue. Alors le guetteur descend précipitamment, court à la promeneuse, avec les signes du

plus profond respect.

— Eh bien ? fait-elle de sa voix musicale.

Il veut raconter, ce qu'il a vu au Sénat. Elle l'interrompt.

— Inutile, j'ai entendu.

— Ah !

L'exclamation trahit la surprise de son interlocuteur.

— Alors, dit-il d'un ton boudeur, que voulez-vous que je vous raconte ?

— As-tu découvert le possesseur de la voix mystérieuse ?

— Oui.

Elle a un geste satisfait :

— Qui ?

— Le vieillard placé dans la tribune auprès de moi. Puisque vous avez entendu, vous avez pu le voir.

— Ce bonhomme ridé… Mais ce n'était pas celui que je pensais alors. Le professeur est plus grand, plus…

— C'était lui cependant.

Maintenant l'homme à face jaune rit, enchanté d'avoir à apprendre quelque chose à celle qui l'interroge.

— Lui… Tu te trompes, Saki. Il est impossible qu'une créature se métamorphose à ce point.

— Je ne me trompe pas. Je l'ai suivi jusqu'au bureau du rez-de-chaussée, où il a repris sa forme naturelle.

— Étrange ! Il faudra savoir son procédé… Mais ceci à plus tard. À présent ?

— Il va rejoindre les jeunes filles à la palmeraie.

— Bien, je me charge d'elles. Tu es libre… Seulement que l'on ne perde pas de vue l'hôtel de New-Villard…

— Qu'habite le professeur ?

— Oui, va. Je suis contente de toi. Tu es un fils aimé du Japon !

On croirait que l'espion va se prosterner, tant sa face exprime de joie à ces simples paroles, tant il s'incline devant la jeune femme.

Mais il se redresse et s'élance d'un pas élastique dans les méandres du parc.

Rouge-Fleur est demeurée à la même place.

— Elles retourneront à Kendall-Green, cela est certain ; mais l'attaque d'aujourd'hui indique que le temps presse… Il faut que, ce soir même, j'aie les atouts en main.

Et avec un sourire :

— Oh ! bonne mère Marahi, comme tu m'as bien renseignée ! Rouge-Fleur se souviendra de la femme rouge qui aura assuré le triomphe des fils d'Asie.

Et elle reprit sa promenade, gracieuse, insouciante comme si rien ne la préoccupait, s'amusant des regards que lui décochaient les gentlemen croisant sa route, lesquels, intéressés par son type et son allure exotiques, se retournaient sur son passage.

. . . . . .

Cependant Allan gagnait la palmeraie, dont les jardiniers du Capitole sont justement fiers.

Là, sur deux chaises de jardin, Lilian et Grace attendaient, causant à demi voix, avec des gestes inconscients d'impatience. Elles se levèrent précipitamment à sa vue.

Et Lilian, en hâte, trahissant ainsi la pensée qui l'obsède :

— La fleur, la fleur de l'aloès chiriquite, Jud… Que signifie ce tatouage que, moi aussi, je porte au bras.

Elle lui a pris les mains, mais il se dégage doucement.

— Miss Lilian, souvenez-vous de la promesse de votre serviteur.

— Serviteur, répéta-t-elle mutine… Pourquoi prendre sans cesse ce titre impossible ?

— Parce que seul il convient. Mais laissons cela, je vous en prie. Ce matin, je vous ai dit : « Après la séance du Sénat, miss, je vous remettrai le journal de votre existence… Vous y verrez que Jud Allan ne saurait être plus que votre serviteur. »

Il lui tendit quelques feuillets de papier couverts d'une écriture fine et serrée.

— Voici ce journal, miss.

— Oh ! il ne changera rien à mes sentiments, Allan, je vous en préviens !

Elle s'arrêta. Il avait un sourire si désespéré qu'elle eut peur ; mais il coupa les phrases prêtes à jaillir de ses lèvres.

— Lisez d'abord, lisez.

Et s'adressant à Grace Paterson qui, muette et médusée, assistait à cet entretien incompréhensible pour elle :

— Miss Grace, c'est une prière que vous entendez. Retournez chez miss Deffling avec votre amie. Aidez-la à comprendre la voix de la raison… Vous avez plus qu'elle l'expérience de la société, de ses préjugés, et aussi de ses appréciations justes.

Il s'arrêta un instant, comme si l'haleine lui manquait. Mais il domina son émotion, et acheva avec une douce fermeté :

— Apprenez-lui comment pense le monde ; hélas ! Je ne pouvais, moi, lui donner cette science si nécessaire de la vie sociale. Apprenez-lui ce que l'on doit à certaines situations, ce que l'on se doit à soi-même… Qu'une obstination d'enfant ne ternisse pas un dévoué…

— Ternir ! balbutia Lilian, stupéfiée par le mot inattendu.

— Ternir, oui. Miss Grace comprendra, et au besoin, Mr. Paterson, lors de son retour, ne vous refusera pas ses conseils. C'est un homme droit, un homme d'un grand sens, écoutez-le, miss Lilian.

Et comme elle se taisait, glacée par le ton du jeune homme, ayant l'impression d'une chute vertigineuse dans un abîme, il reprit d'un accent suppliant :

— Retournez à la pension, misses, je vais vous mettre en voiture.

Tout en parlant, le groupe était parvenu à la large rue qui sépare le parc du Capitole du Jardin Botanique. Allan fit signe à un cocher, qui vint ranger sa voiture contre le trottoir.

Et, Lilian lui prenant les mains, lui montrant ses yeux pleins de larmes, il murmura vite :

— Une dernière recommandation. Après avoir lu, brûlez les papiers. Ils contiennent un secret de mort. Nul ne doit soupçonner que vous le connaissez… Et cependant, il faut que vous sachiez… pour extirper de votre âme un sentiment indigne de vous.

La laissant brisée, sans force devant cette terrible conclusion, il s'éloigna rapidement dans la direction de la Maryland Avenue.

Le hansom emportait les deux jeunes filles, pelotonnées sur les coussins.

— Voyons, fit tendrement Grace après un instant, voyons, Lilian. Tu ne vas pas conserver ce visage terrifié.

— Ah ! je sens qu'autour de moi s'agite un mystère dont j'ai peur.

— Bah ! on se fait souvent des idées. Peut-être qu'après avoir lu ces papiers de M. Allan, tu te trouveras bien folle de t'être inquiétée ainsi.

— Tais-toi… Écoute… J'ai hâte de savoir, et je voudrais ne lire jamais le secret… Ah ! tu ne connais pas Allan ! Il n'a jamais craint, il n'a jamais tremblé que pour moi. Et je devinais ses craintes, car il les cachait à la petite sœur qu'elles eussent pu effrayer. Et depuis ce matin, son attitude, ses discours me remplissent de douleur et d'épouvante. Pour qu'il frissonne, pour qu'il pâlisse, pour que sa voix tremble, il faut qu'une fatalité surhumaine s'étende sur nous.

— Tu parles de sa force d'âme, de son courage… Avez-vous donc connu des dangers ?

— Je le crois.

La pétulante miss Paterson tressauta :

— Comment, tu le crois ? tu n'en es pas sûre ?

— Hélas ! non.

Et d'une voix hésitante, comme si elle cherchait à condenser d'imprécis souvenirs, Lilian parla :

— Jamais je ne t'ai dit un mot de ces choses d'autrefois…

— Tu as manqué de confiance en ta meilleure amie, ma belle Lilian, tout simplement.

Mais la jeune fille secoua la tête.

— Non pas en toi, mais en moi-même.

— Voilà qui est fort !

— Écoute-moi sans m'interrompre… Toi, tu as une famille, ton existence a été claire, simple, droite. Moi, d'aussi loin que je me souvienne, il y a de l'obscurité dans ma vie.

— De l'obscurité, redit Grace, plus impressionnée qu'elle ne voulait le laisser paraître ?

— Oui… J'aime Jud Allan, et rien au monde ne m'empêchera de l'aimer… Mais sais-tu pourquoi cette affection est née, comment elle a grandi, comment elle est mon existence même ?… C'est parce que je suis certaine qu'il a dévoué sa vie à me protéger, à me défendre…

— Contre qui ? Contre quoi ?

Lilian étendit désespérément les bras.

— Je ne le sais pas… C'est l'ombre qui plane sur moi, qui fait que j'ai vécu dans un brouillard.

Gravement, Grace hocha sa tête mutine.

— Je reconnais qu'il n'avait point l'air folâtre… Enfin, impossible de lire dans cette voiture, la nuit tombe… Causons, abrégeons la route… J'y gagnerai de connaître un coin de la pensée de ma Lilian, qui s'était totalement fermé jusqu'à ce moment.

Puis, caressante, elle susurra affectueusement :

— Conte-moi tes souvenirs… D'abord, quand tu étais toute petite.

— Je ne me souviens pas… Je crois vaguement me rappeler de longs voyages, avec des chevaux, à travers des pays brûlés par le soleil.

— Le Mexique peut-être.

— Pourquoi le Mexique ?

— À cause de ce que nous avons entendu au Sénat : la Californie, les Indiens Mayos, le tatouage dont tu es ornée…

Lilian eut un haussement d'épaules.

— Cela est confus, trop confus… Et puis, quelle apparence !… Non… Ma première impression nette date du moment où je devais avoir huit ans environ.

— Je t'écoute, ma chérie.

— Nous étions à Cincinnati, la ville marchande.

— Tu es certaine de cela ?

— Certaine. Nous sommes restés longtemps dans cette cité. Allan avait loué le premier étage d'une maison dont le rez-de-chaussée était occupé par la propriétaire, une grosse femme, veuve, du nom de Tamirath !… Tout cela est très précis.

— Va toujours.

— Cette femme me gardait durant la journée, car Allan ne paraissait pas. J'ai compris depuis qu'il donnait des leçons d'escrime et de boxe dans un gymnase, afin de gagner notre vie.

— Ah !

— Le soir, il rentrait. Je m'endormais en le voyant assis, sous la lampe, avec des livres, des cahiers… Parfois, à mon réveil, il m'apparaissait dans la même position. Il travaillait, il voulait s'instruire, il passait des examens.

— Des examens ?…

— Oui, Grace.

— Mais sais-tu que cela est tout à fait estimable ?

Ces mots amenèrent un sourire sur les traits de Lilian.

— Oh ! Allan n'est point un homme ordinaire, va… Mais attends, j'arrive à la chose terrible… Un soir, il rentra à la maison. Il semblait bouleversé, les vêtements en désordre et le bras enveloppé de bandages sanglants.

— Oh ! que me dis-tu là ?

— La vérité. Il vint à moi, tout interdite de le voir en cet état ; il me regarda fixement, les yeux dans les yeux… Et moi, je sentais un trouble m'envahir, il me semblait que je tombais doucement dans un sommeil hypnotique invincible… Mais brusquement, il détourna son regard de moi, je l'entendis murmurer : « Non, pas elle, pas elle ; il ne faut pas que sa volonté s'accoutume à être l'esclave de la mienne ! »

— Oh ! s'exclama Grace, cela est tout à fait impressionnant… Et tu ne rêvais pas ?

Lilian affirma avec énergie :

— Non, cela est resté gravé dans mon esprit… Je restais plongée dans une sorte d'engourdissement et je voyais, j'entendais ce qui se passait autour de moi… Jud appela Mrs. Tamirath.

« La veuve accourut aussitôt avec son empressement habituel.

« Et Jud fixe son regard sur elle, et elle s'endort presque aussitôt.

« Singulier sommeil, où elle parle, où elle répond aux questions que lui adresse Allan.

« Les gestes seuls sont bien restés en ma mémoire. Les mots se sont effacés, sauf quelques-uns. Peut-être étais-je trop jeune pour les comprendre : Gildow… mort… le Crâne… la police !

« Que signifiait cela ? Mystère… Je m'endormis !…

« Quand je m'éveillai, nous avions quitté Cincinnati. Le chemin de fer nous emportait à travers un pays inconnu.

« Jud Allan cachait mal son inquiétude.

« Aux stations, il observait les voyageurs montant ou descendant du train.

« Mais rien ne sembla donner raison à ses appréhensions inavouées ; sans encombre nous arrivâmes dans une grande ville où la température était beaucoup plus élevée qu'à Cincinnati. Je voyais des palmiers dans les jardins, des arbres que je ne connaissais pas et qui cependant ne m'étaient pas étrangers.

« Peut-être en avais-je vu durant la première période de ma vie.

« Jud me mit en pension, en dehors de la ville, au bord d'une rivière. J'appris, au bout de quelque temps, que ce cours d'eau était un des

nombreux bras de l'immense delta du Mississipi, et que je me trouvais dans la banlieue de la Nouvelle-Orléans.

« Je ne voyais plus Jud que le dimanche. Parfois même, quinze jours se passaient sans qu'il parût.

« Trois ans s'écoulèrent ainsi.

— Trois ans, soupira Grace ! Pauvre chère, combien cela dût te sembler long !

— Non… Je travaillais beaucoup parce que, lorsque j'avais de bonnes notes, Jud se montrait heureux. Son visage, toujours soucieux, s'éclairait, et il me disait : « Travaille, travaille, petite sœur. Je veux que ma sœur soit toujours supérieure à la situation, quelle qu'elle soit, que l'avenir lui tient en réserve. »

« Peu à peu, l'aventure de Cincinnati s'effaçait de mon souvenir, quand, brusquement, un nouvel incident jeta dans mon cerveau le germe des réflexions dont je te présente les résultats.

— Un nouvel incident… Presse-toi. Nous serons arrivées à la pension avant que tu aies fini.

— Voici donc, ma douce curieuse. Nous étions à la veille de Christmas. J'attendais Jud avec impatience, car il m'avait promis de me prendre avec lui pendant les vacances.

« Le voici enfin. Il m'emmène avec mon petit bagage d'écolière.

« La maîtresse de pension m'embrasse avec effusion ; elle a une larme qui tremblote au bord de sa paupière, mais elle ne dit rien qui puisse m'expliquer cette émotion.

« Une voiture nous attend dehors.

« On part. Seulement, c'est bizarre, nous ne nous dirigeons pas vers la Nouvelle-Orléans. Je connais bien le chemin, et je m'étonne.

« Jud me répond avec embarras que des raisons impérieuses l'obligent à se rendre, avec moi, bien loin de la Nouvelle-Orléans.

« — Alors, dis-je, je ne retournerai plus à la pension ?

« — Non. On t'attend dans une autre, petite sœur. »

« Et puis, il ajoute :

« — Dans la région que nous habiterons désormais, il est mal porté de se tutoyer, même entre proches parents. Prenez, dès ce moment, l'habitude de me dire vous. »

— Oh ! s'écria Grace, je comprends ; il savait n'être pas ton frère, lui. Et il se servait de ce prétexte pour substituer au tutoiement la forme de conversation la plus convenable.

— Sur le moment, je ne me rendis pas compte de cela, continua Lilian. Après tout, je n'avais guère que onze ans. L'idée de Jud me parut amusante, et j'en fis un jeu.

« Les enfants, d'ailleurs, adorent les déplacements qui satisfont leur désir de nouveauté.

« Nous atteignîmes une gare. Nous montâmes dans un train.

« Toute la nuit, nous roulâmes en chemin de fer. À plusieurs reprises, nous changeâmes de convois, à des stations de bifurcation, sans doute.

« Et puis, non, ce n'était pas cela. Depuis, je crois avoir deviné la véritable cause de ces transbordements que l'étude de la carte ne justifie pas.

« Jud Allan avait peur d'un danger pour moi. Il agissait comme l'être poursuivi, traqué, qui cherche à croiser ses traces.

« C'est en Floride que ce voyage bizarre prit fin.

— En Floride ?

— Oui, ma bonne Grace, en Floride. J'y devais rester jusque vers ma dix-septième année.

— Moment où tu entras chez miss Deffling ?

— Précisément.

— Vous avez encore dû quitter la Floride par suite du danger que, comme toi, je devine sans le connaître.

Lilian sourit à son interlocutrice.

— Non, je ne pense pas. Je vécus, de onze à dix-sept ans, dans une ravissante hacienda, transformée en maison d'éducation. J'aurais été heureuse, si j'avais vu Jud plus souvent ; mais il ne venait qu'à de rares intervalles.

« N’importe, présent ou absent, il était toujours là, dans mon esprit et dans mon cœur.

« Je travaillais pour lui.

« Pour lui, j’appris tout avec acharnement, littérature, mathématiques, musique, aquarelle, et aussi des choses qui sont moins recherchées par les demoiselles. Je devins une écuyère consommée, je tirai à la carabine.

« Un jour que je m’étonnais de ces dernières leçons, la directrice me ferma la bouche par ces mots :

« — Tel est le désir de votre frère. »

« Jud voulait cela, donc cela était bien, donc cela devait me plaire.

« Je n’avais plus rien à apprendre de mes professeurs. Sans doute, Jud Allan attendait ce moment, car il arriva brusquement.

« Durant deux jours, il résida à l’hacienda, m’entraînant en de longues courses, où il me mit à même de prouver mes connaissances morales et physiques.

« L’examen le satisfit probablement, car, après la seconde journée, il me dit :

« — Demain, nous partirons ensemble.

« — Oh ! m’écriai-je, je vais donc vivre près de vous ?

« — Non, Lilian. Mais vous entrerez dans votre dernière pension. Ne me questionnez pas. Dites-vous que je veux votre bonheur de toute mon âme, et accordez-moi encore le crédit d’un peu de patience. »

« Une huitaine plus tard, j’étais élève de miss Deffling.

Au moment où la jeune fille prononçait ces paroles, la voiture s’arrêta.

La clarté d’un globe électrique permit aux voyageuses de constater qu’elles se trouvaient devant le portail de l’institution.

Elles sautèrent à terre, réglèrent le cocher et battirent du marteau la lourde porte, qui s’ouvrit pour leur livrer passage.

Leur souper expédié, les deux amies ne s’attardèrent pas aux papotages de leurs camarades.

Elles gagnèrent rapidement la chambre de Lilian et s'assirent devant la table de travail.

D'une main tremblante, la protégée d'Allan tira les feuillets mystérieux de son corsage, où elle les avait glissés.

Elle voulut lire. Impossible. Les lettres dansaient devant ses yeux.

— Eh bien, liras-tu ? chuchota la curieuse Grace, impatientée par le silence prolongé de son amie.

Puis, se faisant câline, elle proposa doucement :

— Veux-tu que je sois ta lectrice ?

Pour toute réponse, son interlocutrice lui présenta les feuillets.

D'une voix claire, bien qu'abaissée, miss Paterson commença la lecture de ce qui suit.

1. ↑ Cette description est absolument exacte. Si l'on ajoute qu'il n'existe point de tribune, que les sénateurs parlent de leur place, on se rendra compte de la différence complète entre une assemblée de France et l'assemblée américaine.

CHAPITRE XII

LE JOURNAL DE JUD

Qu’est-ce que Jud ?

Où a-t-il vu le jour ?

Quels parents l’ont abandonné à l’instant où ses yeux s’ouvraient sur la vie ?

Quels êtres ont recueilli tout d’abord le petit être et lui ont conservé le souffle ?

Cela, Jud n’en sait rien lui-même. Il est une fleur du pavé, une hirondelle du ruisseau, comme disent les gens heureux, dotés d’une famille.

. . . . . .

Un profond soupir de Lilian ponctua la phrase. Mais Grace ne parut pas l’entendre et poursuivit :

. . . . . .

Avait-il quatre ans, Jud, ou cinq, ou moins, quand la faculté d’observer naquit chez lui ? Cela ne saurait être élucidé.

Toujours est-il qu’à cette époque, il appartenait à une troupe d’enfants, abandonnés comme lui, qui trouvaient le vivre et le couvert dans une grande bâtisse, située à Oakland, en face de San-Francisco.

Le chef et nourricier de la troupe était un industriel de la rue qui, selon les aptitudes de ses « pupilles », les dressait à la mendicité ou au vol.

Or, Jud ne voulut s’adonner à aucun de ces « métiers », ainsi que l’on désignait ces occupations, à Oakland. Mais, par contre, il se montrait robuste, adroit, audacieux. Le « patron » le loua à une compagnie de

gymnastes ambulants, avec lesquels il parcourut le territoire des États-Unis. Il grandit, et, sept ou huit ans plus tard, la dislocation, le trapèze, le bâton, la boxe n'avaient plus de secrets pour lui.

Pour son malheur, Jud avait conservé un certain don quichottisme inné. L'injustice le révoltait… à ce point qu'il cherchait à la combattre partout où il la rencontrait. Cette tendance décida de sa vie.

. . . . . .

Le 15 septembre 1802. le jeune Jud, âgé de douze ans environ, ainsi que l'établit l'instruction avec autant d'exactitude qu'en comporte l'état civil d'un orphelin, sans répondants d'aucune sorte et sans domicile fixe, le jeune Jud, dit Allan, fut condamné à deux mois de détention dans la *prison moralisatrice* d'Alb-Point, établie par un philanthrope sur la hauteur de Fall-Hill, à quelques milles de San-Francisco.

Le délit qui motivait sa condamnation provoqua la gaieté de l'auditoire rassemblé autour du tribunal.

Jud avait rossé deux policemen, coupables, selon lui, d'avoir tenté d'arrêter arbitrairement une petite marchande de fleurs. Celle-ci s'était enfuie à la faveur de la bagarre, et Jud avait obstinément refusé d'apprendre à ses juges le nom, l'adresse de la fugitive.

À toutes leurs questions il avait répondu :

— Vous êtes juges. Votre métier est de condamner. Vous me tenez, condamnez-moi ; mais ne me demandez pas d'être votre pourvoyeur de victimes.

Durant trois jours, tout San-Francisco s'était entretenu du « Chevalier vagabond », ainsi qu'on le désignait, avec une nuance de bienveillance ; puis, le tribunal, impressionné par l'inconsciente sympathie publique, avait fait bénéficier le prévenu des circonstances atténuantes… Ci, deux mois d'emprisonnement.

Donc, Jud fut interné à Alb-Point.

La prison, édifiée sur la pente de la colline de Fall, se compose de deux « quartiers distincts ».

Celui des mineurs, celui des condamnés ayant dépassé leur seizième année.

Le premier est moins élevé d'une quinzaine de mètres que le second. Une haute muraille à pic le borne, muraille dont le sommet marque le niveau du « quartier supérieur ».

Sur ce mur est fixé un long tuyau de zinc, qui fait descendre les eaux des rigoles de la cour d'en haut, dans celles de la cour inférieure, à l'extrémité de laquelle un déversoir les conduit au dehors.

Or, le surlendemain de son emprisonnement, Jud, au moment de la récréation accordée aux jeunes détenus, s'était étendu au pied du grand mur et se laissait, avec un plaisir évident, baigner par les rayons du soleil. Le petit vagabond semblait vouloir faire provision de chaleur et de lumière pour l'hiver tout proche.

Ses compagnons de captivité l'avaient déjà reconnu comme chef, grâce à quelques coups de poing appliqués avec maestria. Aussi l'avaient-ils laissé seul, évitant de troubler sa sieste.

Jud avait fermé les yeux, non pour dormir, mais pour regarder en dedans de lui-même. Au fond de sa juvénile pensée, il voyait des choses étranges souvent entrevues déjà, et entre autres l'iniquité d'une société qui le retenait prisonnier, uniquement pour avoir accompli un acte de justice.

De justice, parfaitement.

Qu'avait-il fait, en somme ? Il avait défendu une enfant inconnue, coupable seulement de vendre des fleurs afin de gagner sa nourriture. De quel droit les policemen, qu'il avait prestement jetés à terre, prétendaient-ils empêcher la fillette de gagner les quelques cents nécessaires à sa subsistance ?

Quel tort la pauvrette causait-elle à la société ?

Est-ce que les misérables devaient renoncer au droit de vivre ?

Soudain, une phrase articulée tomba au milieu de ses pensées.

Tout près de lui, une voix avait prononcé :

— Enfin, décide-toi, Tom, tu es bien dégoûté… Cinq cents dollars à gagner,

la clef des champs… et de l'avenir… Tout cela pour ramasser une gamine de deux ans et la laisser tomber dans le *rio* (rivière) le plus proche.

. . . . . .

Grace s'arrêta net. Elle échangea un regard anxieux avec Lilian.

Toutes deux, sans s'être consultées, avaient ressenti la même commotion.

Tantôt, au Sénat, on avait aussi parlé d'une fillette de deux ans, arrachée à sa famille. Était-ce la même ?

Pas un mot ne fut prononcé… Grace reporta les yeux sur le manuscrit et poursuivit sa lecture.

. . . . . .

Les phrases étaient claires. L'être le plus naïf eût compris qu'il s'agissait d'un crime.

Jud regarda autour de lui. Dans un rayon de vingt mètres, nul être vivant ne se montrait.

Le gamin se frotta les yeux, scruta les alentours sans découvrir celui qui venait de parler. Et comme, il cherchait encore, la voix reprit :

— Est-ce dit ?

Un organe assourdi répliqua :

— Va bien, Jetty ; tu en es, j'en serai.

Jud resta médusé. Les paroles semblaient jaillir du tuyau de zinc amenant les eaux de la prison supérieure.

Et, en petit « chevalier de la belle étoile », accoutumé à observer, il comprit aussitôt.

Il avait choisi comme lieu de sieste un point de la muraille voisin du conduit ; celui-ci fonctionnait comme un tube acoustique, lui apportant la conversation de deux inconnus se croyant à l'abri de toute indiscrétion dans la cour la plus élevée.

Toute la petite âme du gamin fut bouleversée. Il ne raisonna pas, ne discuta point avec lui-même ; mais le désir d'empêcher l'attentat l'envahit. Après avoir battu les policemen, il se sentit disposé à rosser les bandits !

Comment s'y prendrait-il, lui, petit prisonnier, gardé par d'épaisses murailles et par une armée de geôliers ?

Il ne se le demanda pas tout de suite. Mais avec une confiance peut-être excessive en lui-même, il se déclara sans hésiter :

— Je suivrai Tom et Jetty… et je leur arracherai leur victime.

Cependant, la conversation continuait, en haut du mur.

Les complices, ne soupçonnant pas l'auditeur invisible pour eux, exposaient complaisamment leur plan.

Et, penché sur l'orifice du tuyau de zinc, Jud ne perdait pas un mot de l'entretien.

— Alors, reprit Tom, ce sera pour quand ?

— Pour la nuit prochaine.

— Mais si l'on se fait pincer ? Tentative d'évasion… On double notre peine…

— On ne doublera rien du tout, attendu que l'on ne nous prendra pas.

Sans doute, Tom ne fut pas convaincu, car il grommela :

— Ça, ça n'est pas sûr, mon vieux Jetty.

Il y eut un court silence. Enfin, l'organe de Jetty reprit :

— Mon vieux garçon… Il n'y a jamais de risque à travailler pour le « Crâne »… Il a dit que la corde serait ici pour descendre dans la cour des *boys* (enfants) ; elle y sera… Il assure que les geôliers seront aveugles… Ils le seront… Donc, à minuit, je viendrai ici, et, avec ou sans toi, je passerai dans le quartier des « petits », puis hors d'Alb-Point.

— Parbleu ! repartit Tom, je ne suis pas plus bête qu'un autre… et si le « Crâne » a réellement promis ces choses, je suis de la partie.

Sans doute, les causeurs s'éloignèrent de l'orifice du tuyau, car le gamin n'entendit plus rien.

Au surplus, son parti était pris.

À minuit, les inconnus descendraient dans la cour, et, de là, gagneraient la campagne. Il lui suffirait de les suivre pour être libre, pour sauver l'enfant ignorée contre laquelle les malfaiteurs se proposaient d'exercer leurs talents.

Or, le plus pressé, pour mener à bien ses projets, était de se trouver dans la cour, à minuit.

Seulement, la difficulté était d'y arriver, à cette cour.

Chaque soir, en effet, les jeunes détenus gagnaient leur dortoir que fermait une porte solidement verrouillée. Et comme si cet obstacle matériel ne rassurait point la surveillance, la partie du dortoir la plus voisine de l'entrée était isolée par une grille de fer mobile, derrière laquelle des gardiens se relayaient d'heure en heure, prêts à donner l'alarme au moindre mouvement insolite des prisonniers.

Une fois enfermé, il devenait impossible de sortir jusqu'au matin.

Ces réflexions traversèrent l'esprit de Jud en l'espace d'un éclair. De suite, il se répondit :

— Il ne faut donc pas pénétrer dans le dortoir.

Le signal annonçant la fin de la récréation ayant été donné, il se mit en rang avec ses codétenus pour se rendre ainsi à « l'atelier », où les prisonniers travaillaient à la fabrication de boîtes de fer-blanc destinées aux grandes usines de conserves de Chicago.

Le vagabond avait son idée.

De par son numéro d'écrou, la direction l'avait affecté a un atelier de soudure. Au plus fort du travail, un grand cri bouleversa tous les jeunes ouvriers.

Jud venait de renverser un godet contenant du métal en fusion, et cela si malheureusement que son bras gauche avait reçu une forte part du contenu.

C'était une brûlure horrible.

Vite, un surveillant conduisit le blessé à l'Infirmerie. Après un pansement provisoire, le gamin demeura sous la garde de l'infirmier de service, sa blessure devant entraîner sans aucun doute une incapacité de travail de plusieurs jours.

Chose étrange, l'enfant, qui n'avait cessé de gémir tant qu'avait duré le pansement, s'apaisa dès qu'il demeura seul dans l'un des petits dortoirs affectés aux malades. Bien plus, un sourire passa sur ses traits.

— Cela fait mal, murmura-t-il, mais ici les portes ne sont point cadenassées, je pourrai plus facilement filer dans la cour.

. . . . . .

— Quel courage ! murmura Lilian, exprimant son sentiment sans en avoir conscience.

— Oui, approuva Grace.

Et, taquine :

— Trembles-tu encore, à cette lecture ?

— Oui, pour lui.

— Ah ! ah ! ma chérie, il paraît que l'origine… nébuleuse de ton… défenseur est peu de chose, auprès de ce que les réticences de Mr. Allan t'avaient fait craindre.

Une teinte rosée se répandit sur les joues de l'interpellée.

— Le malheur n'est point une honte, prononça-t-elle…

Mais la pétulante Grace lui coupa la parole :

— Je suis absolument de ton avis. Et puisque Jud Allan, confiant en ma connaissance du monde, m'a déléguée pour te… diriger, je te déclare que dans tout ceci je ne vois rien dont il ait à rougir.

— Oh ! dis plutôt que son caractère chevaleresque…

— La… là… ne t'exalte pas.

— Quoi de plus admirable que cet enfant de douze ans qui, pour voler au secours d'un bébé inconnu, s'impose une horrible brûlure ?

L'horloge de l'institution Deffling sonna un coup qui vibra longuement dans la nuit.

— Huit heures et demie, clama miss Paterson… À dix heures, Margaret viendra nous apporter le thé et éteindre les lumières… Si nous marchons de ce train, nous n'aurons jamais fini.

Mais à peine eut-elle jeté les yeux sur le manuscrit qu'elle s'écria :

— Ce n'est plus la même écriture.

Et après un examen attentif, elle reprit :

— Je vois, ici, sur un feuillet : « Notes mises en ordre par Jetty Falb ». Un secrétaire, sans doute…

Et, sa compagne se taisant, elle lut.

. . . . . .

Le soir vint. Jud connaissait une nouvelle inquiétude. Son bras blessé avait enflé ; une intolérable souffrance engourdissait le gamin.

Est-ce qu'au moment d'agir, il allait se trouver sans force pour réaliser le plan conçu d'enthousiasme ?

« Voilà où conduit l'ignorance, se disait-il. Plus instruit, j'aurais mesuré, dosé la brûlure, de façon à obtenir l'infirmerie, tout en conservant la vigueur nécessaire. »

Ce fut, ce soir-là, récompense sans doute d'une pensée de justice, que le *chevalier vagabond* comprit la nécessité de l'instruction. C'est de ce moment que lui vint la volonté de savoir.

Vers huit heures, l'infirmier renouvela le pansement du blessé. Il fit la grimace en constatant la poussée de la fièvre. Le thermomètre accusait chez Jud une température de 39°9. Aussi obligea-t-il le gamin à se coucher immédiatement.

Jud ne résista aucunement au brave homme. Il se glissa dans sa couchette entourée de rideaux blancs, ferma les yeux.

Et le veilleur, qui effectua la ronde de onze heures, le jugea profondément endormi. Il regagna donc son propre lit, avec la satisfaction d'un mortel assuré de pouvoir prendre trois heures de repos, avant de procéder à une tournée d'inspection nouvelle. Quelle eût été sa surprise, s'il avait pénétré un peu plus tard dans la chambre du malade !

Jud s'était levé sans bruit. À tâtons il s'habillait. Parfois, un mouvement du bras blessé lui arrachait un soupir d'angoisse, mais le gamin n'en

continuait pas moins ses préparatifs.

Un quart d'heure avant minuit, le prisonnier se trouva prêt.

Il quitta la salle, sortit sans encombre de l'infirmerie et parvint dans la cour inférieure.

Son bras pesait lourdement à son épaule, ses tempes battaient avec force, sous la poussée de la fièvre croissante. Il n'en avait cure. Il fallait marcher, il marcherait.

Une crainte vivait en lui, décuplant ses forces, exacerbant sa volonté.

Celle de manquer les bandits Tom et Jetty, en face desquels il allait se trouver pour la première fois.

À pas furtifs, se maintenant dans l'ombre protectrice des bâtiments, il arriva près du tuyau d'écoulement dont le tube l'avait mis dans la confidence des projets de ses « associés d'évasion », ainsi qu'il les nommait déjà.

La grande horloge du pénitencier sonna douze coups, s'envolant au loin sur la campagne endormie en vibrations semblables à des battements d'ailes.

Minuit !

Une émotion intense étreignit le gamin. S'il avait mal compris ? Si les misérables avaient changé d'idée, modifié leurs plans ? L'agitation de la fièvre le portait aux doutes, aux imaginations pénibles.

Mais cette anxiété dura peu de minutes.

Une corde se déroule en raclant le mur. Son extrémité vient fouetter le bras blessé du petit guetteur, lui causant une douleur aiguë.

Sa bouche s'ouvrit pour un cri, mais, par un énergique effort de volonté, ce petiot de douze ans parvint à refouler l'exclamation prête à jaillir.

Et puis, la corde se balance de façon rythmique.

Évidemment, l'un des hommes a commencé sa descente.

C'est vrai, Jud n'y a pas songé. Ils ne doivent descendre que l'un après l'autre.

Qu'arrivera-t-il, si le premier aperçoit le gamin ? Il donnera l'alarme à son compagnon. Et alors ?

L’enfant s’applique contre le mur sombre, faisant corps avec lui, semblant vouloir s’y incruster.

Voilà le captif… glissant le long de la corde ainsi qu’une grosse araignée au bout de son fil. Il prend pied sur le sol de la cour, puis il agite le cordage en modulant un sifflement léger.

Sans doute le signal signifie que la route est libre, car le lien de chanvre se tend de nouveau. De nouveau, un corps noir descend au ras du mur.

Une minute s’écoule, un siècle pour Jud, qui tremble à chaque seconde d’être découvert. Mais les fugitifs sont trop occupés de leur manœuvre pour distinguer celui qui les espionne.

Tous deux sont à présent dans la cour inférieure. Ils chuchotent :

— Eh bien, Tom, vieux garçon, cela marche-t-il à vos souhaits ?

— Bien sûr, Jetty… bien sûr… Si cela continue, je serai comme vous-même.

— Que voulez-vous exprimer par ces mots ?

— Que je croirai au « Crâne » avec autant de dévotion qu’au vieux Nick (le diable).

Ils rient sans bruit.

— Et la corde ? reprend Tom.

— Laissons-la… Ce sera une consolation pour le *manager* (directeur, forme burlesque). Il perd deux bouches à nourrir, et il gagne un beau filin qui vaut trois dollars comme dix cents… C’est une superbe affaire.

Cependant, Jud se consulte. Chacun des bandits apparaît un hercule, auprès de lui.

Jetty est très grand, osseux. Sous la clarté de la lune, à laquelle il s’expose avec la tranquillité d’un homme assuré de n’être pas dérangé, l’enfant le voit bronzé, la moustache noire, souple d’allures, presque félin, sinistre, inquiétant.

Le misérable est coquet… Il a des prétentions à l’élégance. Ses cheveux sont bien coiffés, lissés avec soin sous la calotte de laine ; sa moustache se retrousse en pointes conquérantes.

Tom, lui, est énorme, trapu… Sa tignasse, sa barbe hirsutes cachent presque complètement la peau de sa face. Ses yeux brillent dans cette broussaille, comme des yeux de fauve dans un buisson.

Il n'y a pas à s'y méprendre : ce sont là de dangereux compagnons.

Et cependant, Jud comprend qu'il lui faut jouer un va-tout.

Brusquement, il sort de l'ombre où il s'est tapi jusque-là. À sa vue, les bandits se mettent en défense avec un grondement étouffé.

Mais le gamin a un sang-froid que rien ne saurait démonter… Puis, sa vie errante l'a sans doute blasé sur les rencontres semblables.

— N'ayez pas peur, gentlemen, ce n'est pas un ennemi, c'est un bon compagnon de plus.

Il s'est placé en pleine lumière. Sa taille, sa jeunesse rassurent ses interlocuteurs. Pourtant, Jetty grommelle d'un ton peu rassurant :

— Nous n'avons aucun besoin de ta compagnie, mon garçon…

— J'en suis certain, reprend aussitôt Jud ; mais, moi, j'ai besoin de la vôtre…

Tous deux ricanent à la réplique audacieuse de ce gamin, que chacun suppose pouvoir écraser d'une chiquenaude.

— Et tu prétends nous imposer ta convenance, peut-être ?

L'accent ferait frémir quiconque l'entendrait. Seulement, Jud sait qu'il joue un va-tout, et il riposte en souriant :

— Parfaitement…

— Prends garde… commencent Jetty et Tom d'une même voix…

— À quoi ? Si vous faites un pas vers moi… j'approche de mes lèvres le sifflet que je tiens à la main, et j'en tire une telle musique que j'attirerai tout le personnel de la prison… Vous n'avez pas acheté la complicité de tout le monde, n'est-ce pas ?… Alors, vous comprenez…

Les bandits sont stupéfiés par cette déclaration, faite avec le plus grand sang-froid. Et comme malgré lui, Jetty demande :

— Que veux-tu donc, entêté moucheron ?

— M'évader avec vous, c'est bien facile à comprendre.

— Et qu'est-ce qui te fait croire que nous pensons à nous évader ?

Du coup, Jud se met à rire de bon cœur.

— Je pourrais vous répondre qu'il n'est point d'usage de se laisser glisser au moyen d'une corde le long d'un mur de cinquante pieds, quand on souhaite simplement goûter les charmes de la promenade… Mais je ne veux pas tromper d'honorables gentlemen comme vous. Tantôt, à l'heure de la récréation, vous avez causé de vos petites affaires…

— Comment le sais-tu ? rugit Tom en faisant un pas en avant.

— Halte ! ou je siffle.

Et le bandit recula avec un grognement d'ours dompté.

— Donc, poursuit le gamin, vous causiez… Moi, j'étais couché auprès du tuyau qui déverse les eaux de la prison des hommes dans celle des mineurs… Ce tuyau m'apportait toutes vos paroles.

— Toutes ?… répétèrent les interlocuteurs de Jud, avec un geste de rage.

— Ne nous fâchons pas, gentlemen… Vous m'obligeriez à siffler… et je suis convaincu que nous allons parfaitement nous entendre, en employant uniquement la parole.

Rien ne maîtrise les bandits comme l'audace tranquille.

— Parle donc, consentit Jetty, tandis que Tom acquiesçait d'un geste rageur de sa tête embroussaillée.

— Ainsi fais-je. J'ai appris ainsi que le « Crâne » avait préparé votre évasion ; naturellement, je me suis dit : « Par le diable ! je m'ennuie, ici… Je partirai avec ces braves gentlemen. À l'atelier, je me suis blessé exprès pour être envoyé à l'infirmerie, d'où il était plus facile de vous joindre ici… Je vous ai attendus, et maintenant je veux deux choses…

— Deux ?… Le coquin ne doute de rien, bougonna Jetty.

— Et surtout, gentlemen, je ne doute pas de votre intelligence. Puis lentement, avec une assurance qui médusa ces interlocuteurs :

— *Primo*… Je profiterai des dispositions prises en votre faveur, et le quitterai Alb-Point avec vous.

Jetty et Tom échangèrent un regard.

— Soit, fit le premier… jusque-là, c'est possible…

— Bien. *Secundo :* Je n'ai aucun moyen de gagner ma vie… Je veux entrer au service du « Crâne », qui s'occupe si bien de la liberté de ses amis.

— Au service du « Crâne » ?

Cette fois, les deux hommes éclatèrent de rire.

— Parbleu ! Voilà une recrue dont il ne nous saurait pas un gré considérable !

Mais le gamin interrompit leurs plaisanteries.

— Peut-être plus de gré que vous ne le supposez. Je suis jeune, mais notre rencontre vous démontre que je ne suis pas plus maladroit qu'un autre.

— Sans doute ! Sans doute ! grommela Jetty, s'intéressant peu à peu au petit… Seulement, le « Crâne » pense que la force seule est utile à ses gens… Il pense, lui ; ses hommes n'ont qu'à agir.

— Eh bien ! repartit Jud, le Crâne se trompe. La force est peu de chose… l'adresse vaut mieux.

Les interlocuteurs du gamin demeurèrent bouche bée devant l'affirmation.

Décidément, ce petit homme montrait une confiance déconcertante. Voilà qu'il critiquait le « Crâne », ce chef dont eux, des vétérans du crime, ne parlaient qu'avec déférence.

— Vous désirez des preuves ? poursuivit Jud… En voici. Savez-vous pourquoi je suis interné dans cette hôtellerie du gouvernement ?

— Ma foi non, garçon, tu t'en doutes bien.

— Alors, je vous le dis… On m'a logé ici parce que moi, un gamin, grâce à mon adresse, j'ai fait mesurer la terre à deux gros policemen, qui tracassaient une marchande de fleurs.

— Toi ? En vérité ?

Les bandits ne riaient plus. Le ton du gamin les troublait.

— Toi ? répéta Jetty.

— Moi-même… Une fois dehors, d'ailleurs, si tu doutes encore, je me fais fort de te *tomber* autant de fois qu'il sera nécessaire, pour te persuader que ta vigueur n'est rien, auprès de l'adresse.

Avec un homme quelconque, Jetty eût relevé le défi. Devant ce bizarre petit galopin, il ne trouva rien à répondre. Et définitivement dominé, il murmura :

— Enfin, viens avec nous. Je ne sais si tu es aussi habile que tu le prétends… Mais que je sois électrocuté à l'instant, si je ne crois pas que tu es un brave garçon !

Il s'approcha de Jud, la main tendue.

— Tope… Tu sortiras de prison avec nous, et, par l'orteil pointu d'Astaroth, je proposerai au « Crâne » de te mettre à l'essai.

Sans hésitation, le gamin plaça sa main dans celle de l'herculéen Jetty.

— Tout à fait brave garçon… répéta le bandit, flatté par cette marque de confiance.

Puis, s'adressant à son compagnon :

— Tope aussi, Tom, je le veux.

Et celui-ci ayant obéi, non sans faire la grimace :

— À présent, assez causé… En route !

Ni l'un ni l'autre ne remarqua l'éclair de triomphe qui brilla dans les yeux de Jud Allan. Aucun ne soupçonna qu'à cette minute même, le gamin murmurait :

— Allons !… Le baby de deux ans aura son défenseur.

À pas de loup, tous trois traversèrent la cour, s'engagèrent dans les corridors qu'eussent dû surveiller des gardiens enfermés dans des logettes vitrées, ménagées de distance en distance.

Non sans surprise, Jud remarqua que tous les veilleurs semblaient dormir.

Il les montra du doigt à Jetty. Le bandit inclina la tête en souriant, sans une parole.

— Le « Crâne » est un crâne chef, murmura le gamin.

Réflexion qui accentua encore la satisfaction de son interlocuteur.

Sans encombre, on parvint ainsi à la double porte, bardée de fer, accédant à l'extérieur.

À droite, la loge du gardien-concierge, éclairée par une ampoule électrique, indiquait un obstacle infranchissable en apparence.

Mais Jetty ouvrit la porte vitrée. Tournant le dos à l'entrée, le gardien, vautré dans un fauteuil, donnait l'impression d'un individu profondément endormi.

Il fut évident pour Jud que ses sinistres compagnons *avaient la certitude* de ne pouvoir réveiller le portier.

En effet, ils ne prirent aucune précaution pour étouffer le bruit de leurs pas. Ils marchèrent vers le fonctionnaire, s'emparèrent d'un trousseau de clefs, posé, bien en vue, sur la table à côté du dormeur, puis ils revinrent près de la porte.

Tranquillement, ils appliquèrent les clefs aux serrures compliquées, tirèrent les verrous, et firent enfin tourner sur leurs gonds les lourds vantaux qui les séparaient de la liberté.

La campagne s'étendait maintenant en face des fugitifs.

Abandonnant les clefs sur la dernière serrure ouverte, Jetty et Tom entraînèrent leur jeune compagnon dans une course éperdue.

À un mille de là, à l'abri d'un bouquet d'arbres, une automobile attendait.

Les évadés y prirent place sans que le mécanicien, immobile à la roue de direction, marquât le moindre étonnement de voir trois voyageurs, alors qu'il en devait recevoir deux seulement, et la machine, avec un ronflement sourd, s'ébranla, accéléra sa marche et s'enfonça à grande vitesse dans la nuit.

Durant deux heures, Jud fut emporté à travers la banlieue de San-Francisco, sans comprendre les mouvements de l'automobile.

À plusieurs reprises, on stoppa devant des maisons, villas ou autres.

Alors, l'un des bandits mettait pied à terre, disparaissait un moment, puis revenait, et le véhicule reprenait sa course.

Vers trois heures du matin, ainsi que le lui apprirent les sonneries des horloges de la ville, l'automobile fit halte pour la dernière fois sur le quai du grand port du Pacifique.

Au pied d'un escalier du *pier*, un canot se balançait sur l'eau.

— Embarque, ordonna Jetty à son jeune compagnon.

Celui-ci hocha la tête.

— Ah ! ah ! nous allons voir le Crâne.

— Non, je l'ai vu.

— Où cela ?

— Peu t'importe. Je l'ai vu cette nuit.

— Je devine, pendant un des arrêts…

— Si tu veux. Mais cela n'a pas d'intérêt. Ce qui doit te préoccuper seulement, c'est que le Crâne, sur ma recommandation, t'accepte dans la bande.

— Vrai ! s'écria Jud, affectant une joie que le mystère qui l'environnait ne justifiait pas complètement.

— Oui…

Et, se penchant vers le gamin, Jetty ajouta, d'un ton bourru :

— Souviens-toi que je suis responsable de ta conduite, garçon… et que j'aimerais mieux te faire avaler quelques pouces de fer qu'avoir des ennuis à cause de toi.

— Bon, vous n'en aurez pas.

Déjà, Jud prenait place dans la barque, avec un empressement qui dérida son répondant.

Celui-ci et Tom imitèrent le gamin. Puis, tandis que l'automobile, évoluant sur le quai, s'engouffrait dans la rue latérale, le canot s'éloigna du rivage.

Un quart d'heure plus tard, l'enfant prenait pied sur le pont d'un joli steamer de sept à huit cents tonneaux, et brisé, moulu, terrassé par la fièvre, il se laissait conduire à une petite cabine ornée d'une couchette, sur laquelle il s'étendit avec un soupir de volupté.

Ses yeux se fermèrent aussitôt. Cinq minutes ne s'étaient point écoulées qu'il s'était enfoncé dans un lourd sommeil que la fièvre peuplait d'imprécis cauchemars.

. . . . . .

Le jeune garçon dut dormir longtemps, car en rouvrant les yeux, il éprouva une sensation de bien-être merveilleux.

La fièvre l'avait quitté. Son bras blessé ne pesait plus à son épaule. Surpris, il y porta la main. Le contact n'occasionna aucune douleur.

Et comme il s'étonnait de cette guérison rapide, la porte de la cabine s'ouvrit, livrant passage a Jetty.

— Eh bien, mon garçon, fit-il gaiement, vous pouvez vous vanter d'être un dormeur intrépide.

— Moi ?

— Bon… allez-vous faire le modeste ?… Il est vrai que vous aviez le bras dans un vilain état. Qui vous avait donc brûlé ainsi ?

— C'était moi-même.

— Pristi ! Vous qui vantiez votre adresse !…

— Je m'étais brûlé exprès, afin d'être envoyé à l'infirmerie et de pouvoir vous joindre à minuit, dans la cour, ce que je n'aurais pu faire si je m'étais laissé enfermer dans le dortoir.

La figure du bandit exprima l'étonnement et l'admiration :

— Mâtin ! *C'est le grillon qui mangerait l'ours !*[1]

Puis, d'un ton adouci :

— Enfin, voilà… Le Crâne est un vrai chef. Il a consenti, à ma prière, à vous recevoir dans sa troupe ; mais il ne donne pas sa confiance comme cela, tout de suite…

— Bon ! Je la gagnerai, fit imperturbablement le gamin.

Jetty se prit à rire bruyamment :

— Il la gagnera… Par le diable, il la gagnera, comme il le dit, car c'est un *grillon de la bonne cruche* (un gaillard de la bonne race)… Et l'incident de la brûlure ne peut que faire bonne impression. Enfin… on vous a inspecté, mon vieux garçon, durant votre sommeil ; et en découvrant votre blessure, nous avons pensé : « Pour se tenir debout avec cela, le coquin n'est pas douillet. Et on vous a soigné comme un fils de famille… Voilà

quatre jours qu'avec des doses d'opium, on vous tient dans le sommeil ; aussi, plus de fièvre, plus rien.

— C'est vrai, s'écria Jud, sans manifester le moindre étonnement, je me disais, à l'instant : je vais me lever, car je me sens frais et dispos.

— Et vous casseriez bien une croûte, fit Joyeusement son interlocuteur… Levez-vous donc, puis, votre estomac satisfait, vous viendrez sur le pont, où vous trouverez de bons compagnons.

Le gamin n'attendit pas qu'on lui répétât l'invitation.

Il se mit sur son séant. Mais, à ce moment, il eut une impression étrange. Il lui sembla éprouver un balancement analogue au roulis d'un navire en marche.

— Oh ! oh ! murmura-t-il, j'ai le vertige… On dirait que tout remue autour de moi.

De nouveau, Jetty emplit la cabine de son rire sonore :

— Pas du tout, mon garçon, pas du tout le vertige… Nous sommes en pleine mer. Vous pensez bien que, depuis quatre jours, nous avons quitté la rade de San-Francisco, et que *la porte d'Or* (entrée du port) franchie, on a labouré des milles sur l'océan Pacifique.

La déclaration du bandit surprit le petit ; mais il était naturel que les criminels, dont il avait découvert les projets, s'éloignassent rapidement de la prison d'Alb-Point.

— Et où allons-nous ?

Cette fois, Jetty appliqua son index sur ses lèvres.

— Nous allons où le Crâne a donné l'ordre de conduire le bateau. Vous saurez le but en arrivant. Aussi, ne vous en inquiétez pas, et venez prendre quelque nourriture. Je pense que vous en ressentez le besoin.

En cinq minutes, Jud Allan fut prêt à suivre son guide, qui le conduisit dans une sorte de grande cabine ménagée à l'avant. Des coffres fixés aux parois servaient de sièges, et des tablettes, mobiles autour de charnières de cuivre, remplaçaient les tables absentes.

Cette installation primitive n'empêcha pas le gamin de dévorer à belles dents quelques tranches de jambon fumé, accompagnées d'une copieuse

ration de haricots rouges, le tout arrose d'un verre de vin rosé de Californie.

Son compagnon l'avait quitté et s'entretenait à voix basse, avec plusieurs hommes attablés à l'autre extrémité de la cabine-réfectoire. Tout en mangeant, le *chevalier-vagabond* les considéra.

Tous portaient sur leurs traits les stigmates du vice. Leurs yeux décelaient la fourberie et la cruauté.

Tous robustes, par exemple, ils constituaient, avec Tom et Jetty, une huitaine d'individus dont le voisinage eût pu épouvanter l'homme le plus courageux.

Jud, inconscient du danger, n'éprouva que de la curiosité.

Sans paraître prêter attention, il tendit l'oreille. Des mots sans suite lui parvinrent seuls. Les bandits causaient avec une sourdine prudente.

Toutefois, au bout d'un quart d'heure, le gamin savait que ses compagnons avaient vu le jour dans les contrées les plus diverses.

Tom et Jetty, les premiers en date dans ses relations, étaient : le premier, Américain ; le second, Irlandais.

Auprès d'eux se tenaient trois individus bruns, de taille moins élevée, mais dont les épaules développées annonçaient une vigueur équivalente. Ils répondaient, l'un au nom espagnol du Todero, les deux autres au vocable basque d'Elisalt et à l'appellation florentine de Zirini.

Puis venait un personnage long, sec, maigre, dont la face anguleuse montrait une teinte jaune, des yeux bridés, dénotant une origine chinoise, ce que confirmait, du reste, son nom bien célestial : Kan-So.

Enfin, deux individus, de haute stature, le teint coloré, adornés, qui de cheveux roux, qui d'une tignasse blonde. Le roux se déclarait Allemand et laissait entendre qu'il appartenait à une bonne famille de Silésie, les von Foorberg ; le blond accusait les mêmes prétentions nobiliaires par le « Van » dont il faisait précéder son nom, Reek, et se disait natif d'Anvers.

Le *Von* et le *Van* affectaient un dédain aristocratique pour les bandits roturiers avec lesquels ils opéraient. Il est certain que, bien qu'ils eussent mal tourné, ils n'en étaient pas moins *bien nés*.

En avalant sa dernière bouchée, Jud avait appris tout cela. Les noms de ceux auxquels il s'était volontairement mêlé, étaient classés dans son esprit,

ainsi que la nationalité et le caractère de chacun.

Jetty s'aperçut que l'enfant ne mangeait plus.

— Eh ! mon jeune coq, votre faim est-elle apaisée ?

— Ma foi oui, et j'en suis surpris. J'aurais cru pouvoir dévorer infiniment, tant je sonnais creux.

Les bandits daignèrent sourire ; Jetty leur dit avec satisfaction :

— Vous le voyez, c'est de la bonne graine pour le métier.

Puis, se retournant vers le gamin :

— Approche, *vieux petit grillon*, je vais te présenter à ces honorables gentlemen.

— Bien volontiers, fit modestement l'interpellé ; tandis que je déjeunais, je me suis rendu compte qu'ils se sont réunis, ayant comme point de départ tous les coins du monde. Et je suppose qu'il est intéressant de travailler auprès de gens qui ont fait tant de chemin pour s'associer.

Jetty fit les présentations en règle, veillant à ce que Jud serrât la main de chacun des assistants.

La cérémonie terminée, Foorberg grommela :

— Dis donc, *puceron*, tu vas répondre à une question.

— Bien volontiers, seigneur *tonneau*, riposta sans hésiter le gamin.

L'Allemand fronça le sourcil, tandis que Jetty et Tom s'esclaffaient, entraînant au rire les autres assistants.

— *Sacrament !* gronda Foorberg ; est-ce ainsi que tu démontres ton respect pour des gens qui t'honorent en te recevant dans leur société ?

Avec un sourire, le petit riposta aussitôt :

— Le respect n'a rien à voir là dedans. Vous m'avez paru très glorieux d'être plus gros que moi. J'ai voulu vous montrer que je le voyais aussi.

— Eh bien, puisque tu as de bons yeux, je t'engage à voir que je suis un homme qui t'écraserait d'une pichenette.

S'il avait pensé terrifier son interlocuteur, Foorberg dut être désagréablement déçu par l'événement. Jud se prit à rire aux éclats. Et l'Allemand, irrité, lui ayant demandé rudement :

— Ah ! ah ! Qu'est-ce qui te fait rire ainsi, petite vermine ?

— C'est vous, bégaya son interlocuteur.

— Moi, tu oses le dire ?

— C'est votre faute aussi, avec cette idée de m'écraser d'une pichenette.

— En quoi cela est-il risible ? Douterais-tu de la possibilité de la chose ?

— Je pense bien que j'en doute… Pour m'écraser comme cela, il faudrait vraiment que j'y misse de la bonne volonté.

Tous les bandits regardaient, intéressés par l'aplomb du jeune garçon. Quant à von Foorberg, son visage était devenu cramoisi.

— Tu sais que le m'appelle Foorberg que la patience n'a jamais été mon fort.

— Moi non plus, jeta son interlocuteur avec indifférence… Je m'aperçois que, pour la conversation, vous n'êtes pas aussi malin que moi, il faut donc que je vous donne la satisfaction de vous battre contre moi.

À ce défi que tous considérèrent comme une plaisanterie, von Foorberg parut prêt à s'élancer sur le railleur. Jetty se jeta entre eux.

— Allons, Foorberg, vous n'allez pas brutaliser ce garçon. Souvenez-vous que c'est un pupille du Crâne qui veut essayer de faire des élèves…

Mais il ne continua pas. Jud Allan l'avait saisi par le bras.

— Ne vous occupez donc pas de ça, digne master Jetty ; ce gros gentleman a besoin d'une correction. Il l'aura. Venez sur le pont. On vous montrera comment cela se joue.

Il y eut un instant de tumulte, les uns riant, Foorberg, écumant, devant l'aplomb incompréhensible du petit bonhomme.

Vainement, Jetty, et même Tom, essayèrent d'apaiser les esprits. Leurs camarades, excités par les clameurs de von Foorberg, auxquelles van Reek faisait écho, ne voulurent rien entendre.

— Sur le pont ! Sur le pont ! Au diable le gamin… Il a trop d'audace… Au martinet, l'apprenti qui tente de se moquer du maître ouvrier.

Et Jud insistant de son côté, ses deux compagnons d'évasion durent se ranger au désir général.

Mais tandis que tous passaient par l'escalier du pont, l'Irlandais retint l'enfant en arrière.

— Vous savez, petite chose, il a la main lourde, Foorberg… Aussitôt que vous en aurez assez, appelez-moi… ; et les couteaux dussent-ils prendre l'air, je vous ferai lâcher.

— Bon, murmura Jud, je vous remercie, Jetty… Mais vous oubliez ce que je vous ai dit à Alb-Point ; la force n'est rien, l'adresse est tout.

— C'était donc sérieusement que vous me proposiez de *me tomber ?*

Jud affirma du geste.

— Seulement, vous êtes un bon vieux garçon, Jetty. Vous m'avez tiré de prison, vous m'avez fait embaucher par le Crâne… Cela m'aurait ennuyé de me battre avec vous !… Tandis que l'autre, ça m'amusera, et je vous prouverai tout de même que je vous disais la vérité.

Sur ce, le gamin escalada les marches de l'escalier accédant au pont. Jetty secoua la tête, murmura d'un air peu convaincu :

— Satané petit bonhomme, il va se faire mettre en bouillie.

Et à son tour, il gravit l'escalier, enjambant quatre marches à la fois.

Déjà, sur le pont, Jud et von Foorberg sont au centre d'un cercle de curieux. Les bandits, des matelots se sont groupés.

Ils rient, ils plaisantent, ne pouvant prendre au sérieux le défi de l'enfant au gigantesque von Foorberg.

Il faut être aveuglé par la colère comme l'Allemand, pour ne pas sentir le ridicule de la situation.

Jud excite son adversaire par d'incessants quolibets. Brusquement, le petit bondit en avant, applique une claque sur l'abdomen de Foorberg, et clame d'une voix de fausset :

— Premier engagement. Le gros gentleman est touché !

Un éclat de rire homérique accueille le geste, le mot. Foorberg y répond par un hurlement de rage. Ce coquin se moque trop de lui ! Il va le corriger une fois pour toutes ! Il s'élance sur son chétif adversaire.

Une anxiété étreint les assistants… Ce sont des bandits, ou des matelots s'adonnant à la contrebande à l'occasion. Et cependant tous sont choqués

par la disproportion des forces des deux combattants.

Mais l'anxiété fait place à une véritable stupeur. Jud a sauté de côté, évite le choc de l'Allemand, et celui-ci, projeté comme une catapulte, s'est étalé rudement sur le plancher.

— Première touche, gouaille le gamin, le nez du gentleman a porté. S'il veut recommencer, nous lui ferons toucher les épaules.

La raillerie semble galvaniser von Foorberg. Il se redresse d'un bond, et affolé, le sang jaillissant de ses narines contusionnées, il se rue, le regard rouge, sur le gamin triomphant.

Cette fois, le petit lui passe entre les jambes, et de nouveau le géant silésien est à terre… mais sur le dos, comme l'a annoncé Jud.

Seulement, il ne se relève pas. Avec une audace qui fait trembler les rudes spectateurs du combat, Jud s'est approché de son ennemi, il lui a pris la main.

Ah ça ! Il veut donc se faire assommer par la brute affolée de courroux.

Non… Von Foorberg, se met à hurler lamentablement ; le gamin, avec une tranquillité stupéfiante, prononce :

— Allons, fais tes excuses, mon gros Foorberg ; sans cela, tu es si maladroit que tu m'obligeras à te détériorer.

Et à la stupéfaction générale, on entend l'Allemand geindre :

— Là !… Je m'excuse, mais lâche-moi.

— Comment donc, avec plaisir.

D'un saut, le petit bonhomme est à deux mètres de son ennemi, qui se relève, lui lance un regard rouge, parait hésiter un instant, puis s'engouffre dans l'escalier des cabines où il disparut.

Alors Jud s'approche de Jetty.

— Vous voyez… Croc-en-jambe et jujitsu rendent la force inutile. C'est comme cela que j'avais tombé les policemen ; seulement ils se sont mis une quinzaine sur moi, ce qui fait que vous m'avez rencontré à Alb-Point.

Enthousiasmé, l'Irlandais élève l'enfant à bout de bras, puis l'embrasse cordialement. Le bandit est fier de sa « recrue ». Jamais il ne se sentit autant de sympathie pour personne.

Tom, Kan-So, Elisalt, Todero, Zirini tiennent à serrer la main du vainqueur. Seul, van Reek, vexé sans doute de la déconfiture de la noblesse, s'abstient en maugréant.

Quoi qu'il en soit, depuis cet instant, Jud Allan jouit de la considération de ses sinistres compagnons.

Jetty et Tom s'enorgueillissaient de l'avoir découvert dans le pénitencier d'Alb-Point.

Ils oubliaient que l'audacieux gamin les avait un peu contraints à l'emmener avec eux. Et, vingt fois par jour, l'Irlandais grommelait à l'oreille de l'Américain :

— Hein, vieux Tom, le Crâne nous dira le *grand merci* pour le grillon.

— Je pense ainsi.

— Tu le peux… Le drôle vaut dix lourdes bêtes comme Foorberg.

— Et il les secouerait comme des plumes.

Observations qui déterminaient chez les deux camarades une douce gaieté.

Maintenant, Jud était admis dans les conciliabules des bandits, malgré l'opposition non dissimulée des inséparables Von et Van. Aux objections de ceux-ci, les autres répondaient invariablement :

— C'est une nature… Il ira loin… Pour le surplus, c'est au Crâne à décider comment il l'emploiera.

En attendant, et le petit ayant prouvé par ses paroles qu'il connaissait le but de l'expédition, on lui apprit sans difficulté que le bébé de deux ans, dont la disparition était décidée, se trouvait dans la presqu'île mexicaine de Californie, immense langue de terre qui s'étend, longue de plus de douze cents kilomètres sur une largeur variable de vingt-cinq à soixante, entre l'océan Pacifique et la mer Vermeille.

Et lui, restait impassible, ne trahissant par aucun geste, aucune inflexion de voix, la pensée de dévouement qui l'avait amené en si mauvaise compagnie.

On prolongeait la côte à vue. Il se faisait nommer les baies, les caps, les îlots aperçus.

Trois jours se passèrent ainsi. Le quatrième, Jud remarqua à bord une agitation insolite. Il en conclut que l'on était près d'arriver, ce que Jetty et Tom lui confirmèrent sans difficulté.

— La nuit prochaine, dirent-ils, le navire sera sur ses ancres dans la baie de *Sébastian Vizcaïno*, et nous descendrons à terre pour gagner les dollars, qui nous assureront du bon temps au retour.

Le soleil se coucha sur l'océan, jetant sur les vagues des traînées de pourpre et d'or. La nuit vint, nuit tiède, peuplée d'étoiles scintillant parmi le bleu profond du ciel.

Et soudain, le navire, qui courait parallèlement à la côte, se dirigea vers la terre, contourna à moins d'une encablure l'île Cerros et stoppa bientôt entre elle et le rivage rocheux de la baie *Sébastian Vizcaïno*.

Une heure plus tard, une chaloupe était signalée venant de terre.

Sans nul doute, c'était le Crâne qui la conduisait. Il venait prendre ses complices, et parmi les criminels se trouvait un gamin prêt à donner sa vie pour jouer le rôle de sauveur.

Bien vite, Jud descendit à sa cabine, s'arma d'un poignard qu'il avait pu dérober durant son séjour à bord, et le glissa dans sa poche.

Puis, prêt à toute éventualité, il songe à remonter sur le pont.

Mais qu'est-ce donc ? La porte de sa cabine résiste à sa poussée impatiente.

Il essaie encore d'ouvrir. Effort inutile. Le gamin pâlit. Qui donc, depuis qu'il est entré dans l'étroite pièce, a fermé à clef ?

On ne se défie pas de lui ; il est certain. Alors, c'est peut-être une niche de Foorberg ou de van Reek.

— Parbleu ! nous allons bien voir.

Ce disant, Jud se met à crier, à frapper l'obstacle à coups redoublés. Une voix l'appelle du dehors. Le vacarme a donc attiré du monde. On va le délivrer, car il a reconnu l'organe de Jetty.

Et brusquement il demeure stupide, atterré par ce qu'il entend.

— Ne vous fâchez pas, cher vieux garçon… Le Crâne, qui est prudent comme un grand chef, veut attendre encore avant de vous confier ses

secrets.

— Quoi… Vous allez partir sans moi ?

— Nous reviendrons demain. Vous avez le meilleur lot ; ceux qui reposent ont plus de chance que ceux qui fatiguent.

Et le silence se fit.

1. ↑ Locution américaine intraduisible en français. Elle signifie à peu près : Ce petit être a le cœur d'un héros.

CHAPITRE XIII

LE SERMENT DU CHEVALIER VAGABOND

Ici, Grace fit entendre une exclamation de surprise :

— Une note singulière.

— Une note ? balbutia Lilian.

— Vois… En petite ronde, je lis ceci : « Jud Allan ignore que ces feuillets furent glissés à la place de ceux où, trop modeste, il s'évertuait à voiler son dévouement. C'est par ordre de celle qui l'aima avant sa naissance, de celle qui, invisible, l'a aidé à conquérir la foi des lads (gamins) que ceci a été fait. Miss Lilian peut être assurée que, pas un instant, on ne s'est, écarté de la vérité. »

— Après, après ? interrogea avidement la jeune fille.

Grace secoua la tête :

— C'est tout.

— Mais qui est celle qui l'aima avant sa naissance ? Quels sont les lads qui ont foi en lui ?

— Je n'en sais rien, ma chérie ; mais je suis satisfaite de l'explication. Il m'aurait déplu qu'il se vantât d'un dévouement que j'admire.

— Ah ! jamais il ne se fût vanté autant que je l'estime… Je voudrais comprendre, voilà tout.

— Je comprends qu'un autre a substitué ces pages à celles que Jud Allan avait préparées.

— Quel autre ?

— Tu es trop curieuse, ma belle Lilian. Au point où nous en sommes, un mystère de plus n'est pas pour nous déconcerter… Au surplus, neuf heures vont sonner… Plus de paroles inutiles, je continue.

Et sans s'inquiéter de l'air désappointé de sa compagne, l'aimable Grace se replongea dans la lecture du manuscrit.

. . . . . .

Jud était seul, prisonnier par l'ordre du « Crâne », de ce chef étrange qu'il ne connaissait pas. Il s'irrita contre lui-même.

— Stupide Jud, gronda-t-il. Comment as-tu supposé que l'on aurait tant de confiance en toi ? Certes, tu n'es pas maladroit ! des canailles ont pu voir en toi une recrue appréciable ; mais avant d'être le confident, il faut faire ses preuves…

Il eut un sourire :

— Il est vrai que je n'aurais guère pu agir autrement.

Puis, avec énergie :

— Seulement, je suis dans la nasse, il importe d'en sortir. Je me suis promis de défendre la petite victime ; je ne consentirai désormais à me serrer la main, que si j'ai conscience d'avoir tenté l'impossible.

Sur ces mots, il regarda autour de lui. La cabine prenait jour par un étroit hublot, ouverture ronde tout à fait insuffisante pour livrer passage à l'enfant, si mince qu'il fût.

— Bon, murmura-t-il, il faut d'abord sortir d'ici.

Puis, par réflexion :

— Oui, mais une fois dehors, que ferai-je ?

Il s'approcha du hublot, l'ouvrit et regarda au dehors.

La nuit des régions intertropicales n'est point sombre. Il semble que les choses restituent à l'atmosphère une partie des rayons qui les ont pénétrés durant le jour.

Une clarté bleuâtre régnait sur les eaux, rendant perceptible la côte rocheuse.

— Bigre ! Le rivage est au moins à un mille marin (1852 mètres). Bah ! si j'étais dans l'eau, j'en viendrais à bout… et puis, et puis, il n'y a pas à

discuter, mes amis les bandits ne pousseront pas l'obligeance jusqu'à m'offrir une embarcation.

Ce fut tout.

Le gamin avait désormais son idée.

Un clou retiré sans bruit de la cloison, il l'introduisit dans la serrure.

Il tâtonna un instant ; le déclic du pêne l'avertit qu'il avait réussi.

— À la bonne heure, fit-il gaiement. Je me demandais pourquoi si souvent j'ai dû vivre côte à côte avec des voleurs. C'était pour apprendre à ouvrir les portes fermées.

Avec d'infinies précautions, il se glissa dans le couloir de la cabine. Personne ! aucun factionnaire.

Les marins, restés à bord, n'avaient évidemment pas jugé opportun de surveiller le prisonnier.

Ils avaient toute confiance dans la solidité de la porte en chêne, que, si cavalièrement, Jud venait de forcer.

À pas de loup, l'enfant gagna l'escalier accédant au pont.

Une à une il gravit les marches.

Mais en arrivant sur la dernière, il se rejeta brusquement dans l'ombre.

Un groupe de marins lui barrait le passage.

Ils ne se doutaient point que le prisonnier fût si près d'eux. Tous écoutaient un de leurs camarades qui leur contait une histoire de bord.

— Ah ! fit le gamin avec désespoir, s'ils restent là une heure, il sera trop tard !

Et rongeant son frein, il attendit.

Il faut croire que le destin avait marqué la voie de l'enfant, car soudain l'organe rude du capitaine se fit entendre :

— Tout le monde à l'avant, *les crochets à squales* à la mer.

La pêche du squale ou requin est une distraction dont les gens de mer sont friands.

En toute hâte, les matelots coururent vers l'endroit indiqué.

Mais un nouvel obstacle, plus terrible que les hommes, se dressait en face de Jud Allan.

Des squales rôdaient autour du navire.

Un instant, il demeura immobile, puis il eut un grand geste de résolution.

— Tant pis… j'ai mon couteau… Et puis, pour ce que la vie est amusante.

Il sortait du panneau tout en parlant. L'arrière du navire lui apparut désert.

Ainsi qu'une ombre, il se glissa jusqu'auprès des palans supportant l'un des canots.

Une corde déroulée baignait son extrémité ; dans les flots.

Elle avait servi aux compagnons d'expédition du « Crâne » à embarquer dans la chaloupe venue de terre, et les marins n'avaient point jugé utile de la ramener sur le pont.

À l'avant, on entendait les cris des matelots, amorçant les crochets destinés à la pêche du squale.

Jud s'accrocha au filin du palan, se laissa glisser dans l'eau.

Peut-être, avant d'y plonger, interrogea-t-il la surface des flots avec une vague inquiétude mais ses mouvements n'en furent pas ralentis.

L'onde se referma sur lui. L'enfant nageait entre deux eaux.

Sa tête, point noir déjà presque invisible du pont, émergea à quelque distance, puis disparut de nouveau.

Il répéta à plusieurs reprises la même manœuvre.

Enfin, se jugeant assez éloigné de sa prison flottante, il commença à tirer régulièrement sa coupe.

Il oubliait les requins. Les voraces carnassiers marins devaient être absorbés par les appâts que les hommes du bord mettaient à leur disposition.

Aussi nageait-il avec calme, sans se presser, ménager de ses forces.

Tous les deux ou trois cents mètres, il se reposait un instant en faisant la planche. Après quoi il repartait.

À l'estime, il avait parcouru la moitié de la distance qui le déparait de la côte, quand un frisson le secoua tout entier.

À quelques brasses de lui, il venait de distinguer un objet triangulaire, ressemblant à une petite voile latine, qui courait à la surface des eaux.

L'aileron dorsal d'un requin, se dit-il avec angoisse.

Mais, malgré l'imminence du danger, son sang-froid ne l'abandonna pas.

Le requin voit mal, si mal que parfois un petit poisson, dénommé *remora*, le guide, remplissant les fonctions du caniche pour l'aveugle.

Mais, par contre, il a l'ouïe très développée.

Le moindre bruit insolite attire son attention, détermine la direction de sa course. Il nage au son avec une certitude absolue.

Jud s'allongea sur l'eau, se laissant flotter ainsi, qu'un corps mort.

Malheureusement, dans cette position, il ne lui était plus possible de surveiller les mouvements du squale. D'une seconde à l'autre, il pouvait être happé par la gueule formidable de l'ennemi.

Deux, trois minutes passèrent ainsi, minutes d'épouvante et d'horreur.

Enfin, la tension de ses nerfs devint telle, qu'au risque d'attirer le requin, le gamin voulut voir. Il reprit la position du nageur, non sans avoir glissé entre ses dents son couteau ouvert.

L'aileron avait disparu.

Le squale s'était éloigné, sans avoir éventé la proie si proche de lui.

Jud poussa un soupir de satisfaction profonde. On a beau être brave, avoir fait le sacrifice de sa vie, la pensée d'être dépecé par un monstre marin ne saurait être accueillie comme une perspective agréable.

Mais l'heure ne permettait pas les longues auto-congratulations. Le gamin recommença à nager vers la terre.

Maintenant, il était assez rapproché pour discerner nettement la côte où il voulait aborder.

Elle semblait formée de falaises verticales tombant à pic dans la mer. En face de Jud, deux petites baies se creusaient dans la muraille rocheuse.

L’une totalement couverte par les eaux et entourée d’une muraille perpendiculaire de rochers ; l’autre, gardant à découvert une étroite plage de sable aboutissant à une faille de la falaise, où se déroula sans doute une sente permettant d’escalader la masse granitique.

Pour atterrir, cette dernière crique semblait la seule favorable.

Seulement, elle était interdite au courageux petit bonhomme, par ce fait que la chaloupe des bandits y avait abordé, et que son équipage comptait sur la grève, pour attendre plus commodément le retour des sinistres passagers au service du Crâne.

La constatation n’avait rien de réjouissant.

Un instant, Jud cessa de progresser, se bornant à se maintenir à flot. Il réfléchissait.

La côte se montrait rébarbative, et le seul point abordable était gardé.

— Tant pis, fit-il enfin, je vais explorer la crique voisine. Parfois les rochers semblent impraticables à distance, et de près on reconnaît l’escalade possible… D’ailleurs, conclut-il, je n’ai pas d’autre parti à prendre.

Mais un regard, jeté encore sur ses ennemis, lui arracha une exclamation.

— Sapristi, j’ai fait du chemin sans remuer les bras… Je dérive, et vite même… Je suis tombé dans un courant qui a l’air de me conduire justement là où je ne veux pas aller.

Vigoureusement, il se prit à battre l’eau pour couper le courant. Mais après quelques minutes d’efforts surhumains, il dut s’arrêter pour souffler.

— Terrible, murmura-t-il, il faudrait une chaloupe pour lutter… Maudit courant, il va me jeter dans les bras des matelots.

En effet, il était emporté sans pouvoir résister vers l’endroit où l’embarcation des bandits se montrait engravée dans le sable du rivage.

Dans un quart d’heure à peine, il y serait amené. Les matelots le verraient, le prendraient. Son expédition se terminerait lamentablement.

À cette minute douloureuse, ce ne fut point sur lui qu’il s’apitoya, bien que son sort ne fût point douteux. Il soupira :

— Pauvre petite mignonne !

Il songeait seulement à l'infortuné bébé, que la fatalité cruelle allait priver de son unique défenseur !

Mais l'imminence du danger ranima son courage. Il tendit tout son être dans la volonté de s'écarter de la ligne dangereuse. Ses bras, ses jambes se détendirent comme des ressorts d'acier.

Soudain, une sensation agréable le pénétra tout entier.

— Bizarre ! On dirait que le courant me pousse moins fort !

Il demeura sur place pour contrôler cette impression, née peut-être de son désir d'échapper à l'étreinte de l'eau.

Non, il ne se trompait pas. Le courant devenait imperceptible. On eût dit qu'il s'arrêtait. Les houles elles-mêmes s'apaisaient.

Cette dernière observation fut un trait de lumière pour le gamin.

— Je comprends, se confia-t-il ; la marée est pleine, la mer devient étale ; le courant venant du large cesse en même temps.

Puis, par réflexion :

— Il faut donc que, dans une dizaine de minutes, je sois accroché à la falaise, car alors le courant se manifestera en sens inverse ; il ne serait pas plus avantageux pour ma protégée que je sois entraîné en pleine mer.

Et il se remit à nager.

À présent, il avance rapidement sur une mer devenue momentanément d'huile, selon l'expression maritime. La certitude de disposer de quelques brèves minutes le fait se presser. Dans les moments de hâte, on néglige les menues précautions comme autant de causes de retard.

Le résultat de cette imprudence inévitable est que sa présence est signalée par l'un des marins de l'équipage de la chaloupe.

Jud va atteindre le cap rocheux qui sépare la déchirure de la falaise, où il pense se réfugier, de la plage occupée par ces hommes, quand une voix rude parvient jusqu'à lui.

— Voyez donc, garçons, qu'est-ce qui nage là-bas ?

— Bon, un marsouin probablement, riposte un organe non moins rauque. Il n'y a que les marsouins pour remuer l'eau comme cela.

— Peut-être vrai. Seulement m'est avis que l'on en serait plus sûr si on y allait voir… Après tout, cela nous distraira tout en nous dégourdissant les bras.

Jud sent son cœur sauter éperdument dans sa poitrine. L'embarcation va se mettre à sa poursuite. Il sera pris dans l'anfractuosité rocheuse comme un lapin en son terrier.

Et des bruits menaçants arrivent à ses oreilles.

C'est celui de lourds souliers frappant le fond de bois du canot ; celui des avirons armés sur les tolets.

Un effort désespéré le porte en avant. Il dépasse la pointe de granit. Ses persécuteurs ne peuvent plus le voir.

Mais qu'importe ! Ils approchent. Eux aussi vont doubler le cap escarpé ; le son rythmé des rames frappant l'eau l'avertit de leurs, mouvements.

Et il promène autour de lui un regard éperdu, cherchant vainement un trou, une fissure, ou il se puisse dissimuler. Durant quelques secondes, il connaît toutes les tortures du désespoir.

Profonde d'une trentaine de mètres, large de dix, la coupure, où il est enfermé, s'entoure de falaises verticales, hautes de cent pieds au moins.

Et dans l'obscurité, plus profonde en cet espace resserré, il semble que les flancs du rocher sont polis ; les aspérités se fondent, sont absorbées par les ténèbres.

Le bruit des rames devient plus distinct. L'ennemi va se montrer.

Est-ce que vraiment l'effort du gamin est destiné à demeurer inutile ? Est-ce qu'il va succomber, entraînant avec lui, dans la mort, la mignonne inconnue à laquelle il s'est dévoué ? Cette pensée le galvanise. Il s'enfonce dans le fjord sombre.

— Ah !

C'est un soupir d'espérance. La paroi n'est pas aussi régulière qu'elle le paraissait.

Voici un point où l'on pourrait peut-être se hisser… en risquant de se rompre les reins, cela est vrai ; mais, aux heures tragiques, on saisit la chance qui se présente, si faible, si aléatoire qu'elle soit.

Jud se cramponne au rocher. Il rampe, se hisse, utilisant comme points d'appui les moindres aspérités de la falaise.

Pourvu qu'il ait le temps d'atteindre un renflement rocheux qu'il discerne à quelques mètres au-dessus de sa tête.

Dans son désir de rester libre, il réalise des prodiges d'équilibre. Il réussit dans son invraisemblable ascension.

Il s'est glissé sur la protubérance remarquée. C'est un bloc rocheux s'avançant sur la façade de la falaise. Il est juste allez long, assez large, pour que le petit puisse s'y allonger ; mais il constitue la cachette inespérée. De la surface des eaux, on ne peut plus apercevoir le frêle héros que la roche compatissante abrite contre les yeux des hommes.

Il était temps. La chaloupe se montrait à l'orifice de la baie.

Les matelots ont allumé une torche, dont la lueur rougeâtre éclaire sinistrement l'étroit chenal, jetant des teintes sanglantes sur les rocs et sur tes eaux. Ils font le tour de la crique, ramant avec lenteur, échangeant des plaisanteries.

— Austin sentait que la chance tournait aux cartes, alors il a vu le marsouin qui interrompt la partie.

— Non, j'ai bien vu l'animal disparaître dans cette *rue d'eau* (expression californienne).

— Eh bien, où est-il ?

— Où il a pu aller… Un poisson n'est pas une breloque, il est plus difficile à mettre sous les yeux des curieux.

Jud ne perd pas une parole. Il frissonne à la pensée qu'un faux mouvement peut le faire découvrir. Enfin, il respire. Le patron du canot s'écrie :

— Austin offrira un gin général… Cela lui apprendra à nous mettre à la *mare* sans nécessité.

Ce à quoi l'interpellé riposta par des jurons.

Mais la barque regagne l'entrée de la crique, elle contourne le cap qui la sépare de la minuscule plage où elle se tenait tout à l'heure. Elle n'est plus

en vue. Jud n'a point été découvert. Le gamin, champion suscité par la Providence, pourra continuer son œuvre de salut.

— Il s'agit maintenant de me tirer d'ici.

C'est dans un souffle que l'enfant exprime cette proposition.

Certes, il a échappé aux regards des hommes, mais sa tâche est loin d'être terminée. Ses forces le conduiront-elles jusqu'au bout ? C'est ce qu'il se demande avec angoisse, en sentant ses membres raidis. L'immobilité, à laquelle il a été condamné durant quelques minutes, l'a brisé. Ses vêtements mouillés se sont collés à son corps, amenant le refroidissement qui ankylose et paralyse.

Mais dans ce corps de gamin existe une volonté de fer. Il se relève, et sur l'étroite corniche, suspendu à mi-hauteur de la falaise, au risque d'être précipité dans les flots, il se contraint à des mouvements d'assouplissement.

Bientôt la chaleur revient à ses membres engourdis ; le sang circule plus rapide en ses veines, son corps recouvre son élasticité.

— En route !

Jud reprend la lutte contre le rocher. S'accrochant de-ci de-là, manquant vingt fois d'être précipité, il rampe sur la paroi, s'agrippe à des protubérances presque invisibles… Hors d'haleine, ruisselant de sueur, il atteint le sommet.

Le promontoire se termine par une étroite plateforme triangulaire, que tapissent des mousses et des ajoncs brûlés par le soleil.

De ce point, Jud domine la petite plage où campe l'équipage de la chaloupe. Mais s'il voit ses adversaires, ceux-ci pourraient également l'apercevoir.

Alors, sans souci des piqûres, il se couche parmi les ajoncs ; il rampe sans bruit jusqu'à l'endroit où le plateau élargi lui permet de reprendre la position verticale, sans crainte de se trahir.

Il a le corps couvert de ces piqûres agaçantes causées par les ardillons des ajoncs ; mais il n'en a cure. Une seule pensée le tient : rejoindre le sentier qui relie la plage au sommet, et là, retrouver les traces de ceux qu'il veut atteindre à tout prix.

— C'est ici.

Oui, le sentier se coule entre deux rochers, dessinant ses sinuosités blanchâtres sur le ton sombre de l'escarpement. Les plantes sont foulées par le passage de plusieurs hommes.

La piste est claire. Un citadin, ignorant du désert, ne la perdrait point. Pour Jud, qui a toujours vécu en plein air, la suivre n'est qu'un jeu.

Bientôt, une colline sablonneuse se présente. Le gamin l'escalade, comme l'ont gravie, une heure plus tôt, ceux qu'il cherche.

Au sommet, il a une exclamation de surprise. À la bande de terrains incultes bordant le rivage, succèdent brusquement des cultures.

Ce sont de hauts palmiers, dont les panaches en rosaces s'étalent, ainsi que de verdoyants parasols, au-dessus d'arbres fruitiers d'origine européenne, lesquels, grâce à eux, supportent sans être grillés les ardeurs du soleil mexicain.

Plus loin, des « prairies » entourées de barrières rustiques, où des troupeaux : bœufs, moutons, chèvres, porcs, vivent pêle-mêle avec des ânes et des chevaux.

Pendant près de deux heures, Jud marche dans le sentier que bordent les clôtures.

Il se presse, la sueur ruisselle sur son corps. Une lassitude toujours grandissante le fait haleter. Comme il se coucherait, volontiers dans les hautes herbes ! Comme il se laisserait aller au sommeil réparateur.

Il respire avec peine. Son crâne s'emplit de bourdonnements. Mais il va toujours. Il veut mener jusqu'au bout la chasse folle qu'il a commencée.

Et, soudain, il tressaille.

La sente s'enfonce entre des plantes étranges qui, dans la nuit, prennent l'apparence d'araignées géantes, couchées sur le dos, leurs pattes charnues en l'air.

Quels sont ces monstres hauts de trois à quatre mètres ? Des aloès épineux, ces énormes aloès dont le suc fermenté constitue la boisson nationale mexicaine, le *pulque*. Et du fourré, qui évoque un souvenir des légendes, sort un murmure de voix.

Le gamin s'arrête, il écoute.

« Qui parle ainsi dans les ténèbres ? Si ce sont les misérables que je cherche, il faut qu'ils soient bien certains de n'être pas dérangés. »

Le petit s'aplatit sur le sol. Il se glisse entre les pieds massifs des aloès. Parfois, l'épine qui termine les feuilles, griffe sa chair au passage. Alors, il serre les dents, étouffe l'exclamation que la douleur jette sur ses lèvres. Les voix se rapprochent. Plusieurs hommes causent sans se gêner. Et Jud demeure immobile, étreint à la fois par la joie d'avoir rejoint ses adversaires, par l'épouvante de se sentir trop faible pour vaincre.

Un chemin d'exploitation croise en ce point la sente que l'enfant a parcourue dans les traces des bandits. Au point d'intersection, une sorte de carrefour circulaire a été ménagé par les aloès.

Dans ce cercle dénudé, Jud reconnaît les hommes avec lesquels il a fait le voyage de San-Francisco à la baie de Sébastian Vizcaïno.

Voici l'Américain Tom, l'Irlandais Jetty, Kan-So le Chinois, Zirini l'Italien.

Voici von Foorberg, Van Reek, coquins venus d'Allemagne et de Belgique, Elisalt le Basque, et l'Espagnol Todero.

Ils sont rangés en demi-cercle. Ils discutent avec animation ; de leurs discours, Jud comprend qu'ils attendent quelqu'un. Quelques mots encore, le *quelqu'un* se précise. C'est le chef, le *Crâne*.

Mais le silence s'établit tout à coup. Les huit bandits semblent métamorphosés en statues.

Qu'est-ce ? Un nouveau personnage vient d'entrer dans la clairière.

« C'est lui », devine l'enfant qui le considère de tout ses yeux.

Le Crâne est de haute taille. Ses épaules larges, ses membres musculeux disent la force peu commune. Le port altier de sa tête indique l'orgueil et l'audace. Seulement, son visage demeure invisible. Un masque noir cache ses traits. L'homme élève la voix :

— Garçons, au moment d'agir, je veux, selon la coutume de notre association, vous expliquer sans détours le but de notre réunion sur les terres de l'hacienda de Agua Frida.

— Agua Frida, murmure Jud, gravant ce nom dans son esprit.

— Comme toujours, continue l'homme masqué, ceux qui n'approuveraient pas l'opération, seront libres de se retirer.

Un murmure s'élève. Les bandits ricanent. Mais tout s'apaise, sur un signe du chef.

— Comprenez-moi bien, reprend celui-ci… Deux obstacles doivent disparaître, deux, vous entendez… pour que ma chère cousine Lily cesse de souffrir, pour qu'elle soit seule maîtresse de ce domaine de quarante mille kilomètres carrés[1].

— Hip ! Hip ! Hurrah ! pour le domaine de Lily !

Le Crâne hoche la tête. Il doit sourire sous le masque. Il poursuit :

— Le señor Pariset, à qui j'ai accordé naguère la main de cette chère Lily, que j'aime ainsi qu'une fille ; Pariset, dis-je, s'est tout d'abord montré digne de ma confiance. Lily était heureuse, la naissance de sa fillette, la petite Lilian, tout semblait promettre un bonheur durable.

Tandis que les bandits saluaient ces paroles de rires étouffés, Jud, d'une voix légère comme un souffle, répétait les noms prononcés :

— Pariset ! Lily ! Lilian !

. . . . . .

— Pariset ! Lily ! Lilian !

Ces mots jaillirent aussi des lèvres de la compagne de Grace Paterson. Mais gravement celle-ci mit un doigt sur sa bouche rose.

— Silence ! Lilian… Il faut tout savoir ! Silence et courage.

Et son amie, dominée par son accent, demeurant muette, elle reprit sa lecture.

. . . . . .

— Pariset, continua le Crâne d'un ton pathétique, est devenu subitement fou. Il croit à un complot formé contre ses richesses et sa vie, confondant avec ses ennemis imaginaires sa femme, ma douce et vertueuse cousine.

L'insensé en est venu à prendre en haine jusqu'à cette petite Lilian, qui faisait son bonheur.

— Bon, sifflota Kan-So, j'ai eu assez de mal à attacher ce grelot, et à accumuler les fausses preuves que l'imbécile a acceptées pour vraies.

— Tenez vos langues, garçons, ordonna rudement le chef. Celui qui se vante d'une affaire bien menée, se prépare des déceptions dans l'avenir.

Jud écoutait, stupéfié par l'horreur.

— Donc, plaisanta le Crâne après une courte pause, l'affaire est bien menée. Nos amis du haut commerce de Frisco, avec lesquels nous avons mis Pariset en rapports lors de ses derniers voyages, le considèrent comme fou et *dangereux pour ma chère Lily*.

Il accentua ces mots avec une indicible ironie.

— J'ajoute même que, si je suis dans ce pays, c'est à l'insistance de mes collègues du tribunal de commerce de San-Francisco que je le dois… Ils m'ont poussé à venir à l'improviste, à m'assurer que Lily n'est pas en danger… La chose faite, je rentre là-bas, j'affecte une inquiétude profonde… Et, d'ici à quelques semaines, quand on m'amène Lily, rendue *innocente* par notre *infusion de chanvre*, personne ne doute que Pariset, dans un accès de démence aiguë, ne se soit tué, et ait donné la mort à sa petite Lilian. Impossible que le soupçon même nous effleure.

— Bon, grommela von Foorberg. je déclare que tout cela a été conduit de main de maître. Le Crâne, du reste, nous a habitués à sa façon d'opérer, et si nous, les anciens de la prairie, nous lui obéissons, c'est parce que nous avons la confiance la plus grande en sa supériorité. Mais ceci dit, je voudrais placer une objection.

— Parle, von Foorberg, consentit le chef sans aucune marque d'impatience.

— Eh bien, il me paraît évident que Pariset sera seul réputé coupable de sa mort et de celle de la petite Lilian. Alors, à quoi bon nous charger de cette enfant pour la confier à la pleine mer, au lieu de l'étrangler ici, tout simplement, en abandonnant son cadavre auprès de celui du *fou ?*

— Allons, allons, rallia le chef, vous êtes décidément des criminels naïfs, garçons. Non seulement je prétends n'être pas soupçonné, mais encore

forcer l'admiration sentimentale de mes concitoyens. L'enfant disparaît sans laisser de traces, n'est-ce pas ? Je puis supposer qu'elle vit encore. Je mets en mouvement les agences de renseignements, les détectives du monde entier, pour tâcher de la retrouver. Et l'univers s'entretient de mon affection fraternelle pour ma cousine Lily. On trouve naturel qu'elle habite chez moi. On m'admire de n'économiser ni temps, ni argent, pour lui rendre sa fille, dont la présence peut-être déterminerait son retour à la raison.

Un silence flatteur suivit la déclaration du terrible chef de bande.

Le meurtrier qui vole l'admiration de ses contemporains est exceptionnel, et la tourbe vulgaire des bandits s'incline devant ces êtres, en qui ils reconnaissent la toute-puissance pour le mal.

Maintenant, Jud avait peur de cet homme. Il se sentait vaincu par avance. Qui donc ajouterait foi à l'affirmation d'un petit vagabond, évadé de la prison d'Alb-Point ?

Mais cette faiblesse ne dura pas. De nouveau il prêta l'oreille au discours du chef

— Nous sommes d'accord, déclamait celui-ci. Personne n'a plus rien à objecter. Parfait ! Alors, écoutez comment va s'accomplir l'opération, et quels en seront les résultats.

« Pariset, que j'ai fait avertir, est parti, ce matin, de l'hacienda de Agua Frida, en annonçant bien haut un voyage à Frisco. Il croit que Lily, terrorisée par ses colères continuelles, tremblant pour la vie de son enfant, va profiter de son absence pour confier Lilian à des mains amies. Fou de colère et de haine, il va revenir par ce chemin, traversant la clairière où nous nous trouvons.

« Lily est seule à l'hacienda, avec sa servante Trina… Celle-ci me remettra l'enfant, comme à un ami sûr.

— Mais elle parlera, fit une voix.

— Non… elle ne parlera jamais.

Le ton dont ces paroles furent prononcées fit frissonner Jud.

— Le père tombe ici… On trouve la servante égorgée, là-bas, l'enfant a disparu… C'est le fou qui a ait tout le mal.

Il promena sur ses auditeurs un regard triomphant, puis, la voix abaissée :

— Maintenant, passons aux résultats de l'affaire.

« Je garde ma cousine à San-Francisco. Mes affaires, chaque jour plus importantes, ne me permettent pus de m'occuper moi-même de l'exploitation d'Agna Frida. Et, cependant, je veux que le domaine de Lily continue à prospérer. Si elle revient à la raison, je souhaite qu'elle soit contente du cousin dont la fatalité a fait son tuteur. Je constitue un conseil d'administration, composé de mes correspondants les plus actifs, les plus honnêtes… Vous, enfin !

Un éclat de rire accueillit la plaisanterie du chef.

Vous administrez Agua Frida, chacun, à tour de rôle, vivant à l'hacienda. Ainsi, sous le couvert de l'affection, de la défense des intérêts de la veuve et de l'orpheline, nous avons ici, à poste fixe, un agent centralisant le produit de nos opérations, et cela, dans un endroit baigné par le Pacifique et la mer Vermeille, où nos navires aborderont sans avoir à se préoccuper des douanes, où aucune police ne saurait pénétrer.

Sa voix s'enflait par degrés. L'effrayant aventurier se gonflait d'orgueil satisfait.

— L'heure est venue, garçons, de mettre le monde en coupe réglée, de réaliser enfin ce but vers lequel notre association n'a cessé de marcher, depuis qu'elle fut constituée dans les prairies du Far-West. Toi, Elisalt, et toi, Todero, vous serez les chefs de nos opérations internationales pour l'Espagne et la France. Toi, von Foorberg, je te donne l'Allemagne, l'Autriche et les pays scandinaves. L'Angleterre et ses colonies, l'Italie, la péninsule des Balkans, seront le lot de Zirini.

« Je garde les autres pour les deux Amériques, et le cas échéant, l'Asie et l'insulaire Océanie.

Jud frissonnait aux accents de cette voix sonore, dominatrice. On eût cru entendre l'un de ces conquérants barbares des âges des grandes invasions, distribuant à ses leudes les fiefs arrachés aux vaincus.

Le gamin se sentait humilié de sa faiblesse, de sa petitesse, devant ce géant du mal.

— Y a-t-il quelque observation que l'on désire me présenter encore ?

Les huit bandits répondirent d'une seule voix :

— Non, c'est bien vu !

— Alors, reprit le Crâne, entrons en action.

Et, d'un ton impossible à rendre, mélangé d'ironie et de cruauté :

— Je vais chercher l'enfant, apprendre le silence à la servante Trina ; vous, guettez l'homme ; s'il paraît, réduisez-le à l'impuissance ; mais surtout qu'il ne lui soit fait aucun mal.

Jud comprit que les misérables allaient se cacher parmi les aloès.

Tremblant d'être découvert, il se glissa lui-même au milieu des énormes plantes. D'instinct, il se porta à vingt pas de là, le long du chemin d'exploitation traversant la clairière.

Il était à peine à son nouveau poste, quand le Crâne passa devant lui. L'assassin allait à son œuvre de mort.

Cette pensée rendit au petit toute son énergie. Il se redressa, et se coulant sous les feuilles charnues, insensible aux piqûres brûlantes des épines, il suivit, à quelques mètres de distance, l'homme dont il s'était improvisé l'ennemi.

Il voulait voir, savoir… et puis, au petit bonheur… Il se montrerait, s'il le fallait. Il périrait pour Lilian, ce bébé encore inconnu. Il songeait :

« Quel est cet homme ? À San-Francisco, le tribunal du commerce est composé d'amis à lui. M^me^ Pariset, Lily comme il la nomme, est sa cousine… Et ce personnage occupant une situation honorable, enviée, entretient à sa solde une troupe de bandits. Quel peut être cet individu ? »

Cependant, le Crâne et le gamin, avaient parcouru sept à huit cents mètres. La *pulqueria* (plantation d'aloès à pulque) s'interrompit brusquement.

Jud s'arrêta, à l'abri de l'un des derniers végétaux, et regarda en avant.

Des pelouses avec des corbeilles de fleurs, des bouquets de palmiers, indiquaient un peu d'agrément. À faible distance, des bâtiments blancs, aux toitures de tuiles vernissées qui brillaient sous les rayons de la lune, attirèrent son attention.

— L'hacienda, murmura-t-il.

Un sifflement, aux modulations particulières, se vrille dans l'air. À dix pas, le Crâne s'est arrêté. Masqué par une touffe d'arbres, il ne saurait être aperçu de l'hacienda.

Mais qu'est-ce donc ? Là-bas, dans la façade blanche de l'habitation, un rectangle noir vient d'apparaître.

« Une porte a été ouverte », se confie le petit, la gorge serrée par l'angoisse.

Il ne se trompe pas. Sur le seuil se montre une forme blanche. La forme blanche vient vers l'endroit où attend le Crâne. Jud discerne la silhouette d'une femme.

Son cœur se tord éperdument dans sa poitrine, car la femme porte un fardeau dont le jeune guetteur devine la nature. C'est le bébé, c'est Lilian.

Un instant ses yeux se troublent, embués par l'émotion. Quand il regarde de nouveau, la femme est debout, en face du chef masqué. Il l'interroge d'une voix brève, autoritaire. Elle répond, doucereuse et hypocrite.

— Trina, tu as l'enfant ?

— La voici, chef. Comme tu l'as ordonné, j'ai mis trois gouttes de laudanum dans son laitage.

— Bien. Elle dormira jusqu'au matin et ne nous fatiguera pas de ses cris. Et la señora Lily ?

— Elle dort en souriant. On dirait que les saints anges bercent son repos.

— Les peones, les serviteurs ?

— Rentrés à leurs habitations à la chute du jour, ainsi qu'à l'ordinaire. Aucun n'aura l'idée d'en sortir. Une généreuse distribution de pulque et de *mescal* (eau-de-vie) les y retiendra jusqu'à l'aube.

— Allons, Trina, tu es une fille intelligente et adroite… On aura soin de ta fortune.

Elle s'incline profondément.

— Oh ! master Frey sait récompenser les dévouements…

Sa phrase s'achève dans un râle sourd.

Celui qu'elle vient de nommer a profité de son mouvement respectueux. Il a tiré le machete passé à sa ceinture. L'arme s'est abattue, rapide, sur le

crâne de la misérable femme, brisant les os, atteignant la cervelle.

Avant que le corps de Trina ait roulé à terre, son meurtrier lui a arraché l'enfant qu'elle tenait en ses bras. Puis il regarde le cadavre, qui s'écroule sur le sable du chemin, et il ricane :

— Trop imprudente, ma mie. Pour les miens, je dois être seulement le Crâne… Pourquoi m'appelez Frey, sans nécessité ?

Celui dont, en dépit du masque, le gamin connaît à présent deux noms : Le Crâne, Frey, reprend le chemin qu'il a parcouru tout à l'heure.

Sous son bras, tel un paquet vulgaire, il emporte l'enfant, endormie par le laudanum.

Et Jud, invinciblement attiré par ce fouillis d'étoffes blanches qui lui cachent la frêle mignonne pour laquelle il risque son existence, se replonge dans la pulqueria. Voici la clairière.

L'autre partie du drame a commencé à s'accomplir en cet endroit. Les bandits sont réunis autour d'un homme garrotté, réduit à l'impuissance.

— Ah ! ah ! vous avez travaillé, garçons, s'écrie le Crâne d'une voix joviale.

— Et sans bruit, j'ose le dire, riposte le Chinois Kan-So, dont la face maigre et jaune se plisse en un hideux sourire.

— Il a résisté ?

— Non. La surprise a été complète. Quand il a eu conscience de l'attaque, il était déjà ficelé.

Alors, le Crâne se baisse, dépose l'enfant au pied d'un aloès, puis s'avance lentement vers le prisonnier, dont les yeux se fixent sur lui avec une stupeur épouvantée.

— Oui, oui, c'est moi, mon brave Pariset, dit-il. C'est moi, dont tu crierais le nom aux échos, si mes dignes associés n'avaient pris soin de te bâillonner.

En effet, le prisonnier ne saurait répliquer. Il s'agite vainement, se tord en une inutile tentative pour briser ses liens. La gaieté sinistre de son interlocuteur s'accentue.

— Seulement, Pariset manque de réflexion… Il nous fait, à Lily et à moi, l'injure la plus grave qui puisse atteindre une femme et un gentleman… Et il croit que l'on emploiera, pour le réduire à l'impuissance, des cordes qui se rompront au premier effort.

Les bandits soulignent de rires, grossiers et cruels la terrible ironie de leur chef.

— Je venge Lily, que tu as offensée, reprend ce dernier… Ta vie seule peut payer l'injure. Je vais la prendre.

Et il se penche vers le captif, hors d'état de s'opposer à son mouvement ; de la pochette, fixée à la ceinture du malheureux, il tire un revolver, l'examine.

— Il est chargé. C'est admirable. L'une des cartouches que toi-même a glissées dans le barillet, te trouera le front… Eh ! eh ! je ne suis pas cruel. Une balle, une détonation, ce sera fini.

Puis, lentement, et de plus en plus ironique :

— Tu le vois, même si tu pouvais parler, la moindre récrimination serait de ta part une inconvenance, car je suis bon, et puisque tu crois à une vie future, je t'accorde dix minutes pour préparer ton départ vers l'éternité.

Pariset est livide. Il essaie de parler, mais le bâillon ne laisse passer que des sons inarticulés.

Il y a dans les regards de l'homme qui va mourir, de la haine, de l'épouvante, et aussi une surprise affolante… Ce dernier sentiment même doit dominer… Quoi, le parent de sa femme, l'homme qui fut son ami, est celui par la main duquel il va périr !

— Et la petite chose ? interroge Foorberg.

Le chef masqué désigne le paquet qu'il a posé à terre.

— Quelques gouttes de laudanum. Elle dormira jusqu'au retour au bateau.

— Parfait !

— Et, là, je verrai ce que l'on peut faire du gamin que Tom et Jetty m'ont si vivement recommandé.

Nul ne s'occupe plus de l'enfant. Une discussion s'est élevée parmi les meurtriers au sujet de Jud. Jetty et Tom le louent. Foorberg et Van Reek le critiquent. Ah ! s'il pouvait voler l'enfant !

Il se souvient des pâturages traversés par lui avant d'atteindre la pulqueria. Il y avait là des chevaux en liberté… S'il arrivait là, s'il bondissait sur le dos d'un des animaux… Ce serait le salut, peut-être.

Un coup d'œil à ses adversaires. La discussion s'est animée… Les bandits ont oublié tout pour discuter sur l'opportunité d'adjoindre à la troupe le gamin, qu'ils ne supposent pas si près d'eux.

C'est le moment d'agir. Jud se glisse près de l'enfant. Il l'attire à lui. Il le tient. Un trouble inconnu l'étreint lorsqu'il presse dans ses bras la petite créature. Oh ! il faut réussir. Il ne veut pas mourir, puisque sa mort entraînerait celle de Lilian.

Avec le bébé endormi, il disparaît parmi les aloès… Il va, se pressant… Les voix des bandits, affaiblies par l'éloignement, lui indiquent qu'il peut renoncer aux précautions qui ralentissent sa marche.

Il se dresse sur ses pieds, il court, il vole.

Ah ! voici les palissades… Là-bas, un cheval de robe sombre le regarde venir. Sans doute, l'animal a déjà senti le poids d'un cavalier, car il ne s'enfuit pas comme ses compagnons de pâturage, quand le gamin escalade la barrière.

Et Jud sifflote doucement, il s'approche du coursier, il le flatte, puis soudain, il détache sa ceinture, simple tresse de soie, la glisse dans la bouche du cheval, étonné, et d'un bond se trouve à califourchon sur le dos du quadrupède.

Celui-ci veut se débarrasser du cavalier. Mais le gamin lui scie la bouche avec sa cordelette, il lui enfonce ses talons dans les flancs. L'animal a un hennissement de douleur, et furieux, affolé, il s'emballe en un galop éperdu.

Soudain, une détonation lointaine résonne.

Jud frissonne, serre plus, étroitement la petite Lilian. Il a compris… Ce coup de revolver a tué le père de l'enfant. Et il talonne sa monture, dont la vitesse semble s'accroître encore.

Cela dure longtemps. Le cheval, haletant, dont le poitrail se couvre d'écume, essaie de ralentir. Jud le pousse sans cesse, sans pitié.

Dans une dernière foulée l'on parcourt encore quelques kilomètres. Les flancs du cheval, surmené, fument. Ses naseaux, démesurément ouverts, laissent passer un souffle rauque.

Brusquement il bute, s'abat sur le sol, précipitant en avant son cavalier.

Instinctivement, Jud essaie de protéger le cher fardeau qu'il étreint… Mais sa tête porte sur un corps dur, racine ou pierre ; une douleur violente lui fait perdre connaissance, et il demeure inerte, immobile, comme mort, avec l'enfant endormie, que ses bras enserrent toujours.

1. ↑ Un département français a, en moyenne, une superficie de 6.030 kilomètres carrés.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Jud cependant n'avait point perdu la vie.

Et la preuve en est qu'il rouvrit les yeux, après un laps de temps qui, à son estime, n'avait dû être que de quelques minutes.

Il se souleva sur son séant et demeura stupéfait. Il se trouvait dans une grotte qu'emplissait une clarté violette, pénétrant à travers des lianes fleuries qui retombaient devant une ouverture, servant évidemment d'entrée.

Lui-même était étendu sur une natte, fixée par ses angles à des piquets assez élevés pour l'isoler du sol.

Puis, il se sent faible. Le mouvement qu'il vient de faire pour s'asseoir sur sa couchette, l'a brisé. Tout lui paraît tourner autour de lui, et il se renverse lentement en arrière.

Quelques instants, il reste ainsi ; après quoi, de nouveau ses paupières se soulèvent.

Il distingue des instruments étranges : sarbacanes, arcs détendus, puis des calebasses coupées en forme de bols. Cela lui rappelle les *wigwams* (cabanes) des Indiens bravos, qui lui ont parfois accordé l'hospitalité au cours de ses tournées acrobatiques.

Au centre de la grotte, entre des pierres dressées, des branchages flambent, faisant chantonner une marmite d'où s'échappent des vapeurs aromatiques.

— Lilian ? fait-il, à haute voix.

— Le *Wacondah* (Grand Esprit des Indiens) a-t-il permis que l'intelligence renaisse en mon jeune frère blanc ?

Un organe guttural a prononcé cette question.

Jud cherche autour de lui. Enfin, il aperçoit son interlocutrice. C'est une Indienne. Elle a peut-être trente ans ; mais la douleur a marqué ses traits, et parmi les tresses noires de sa chevelure, une mèche toute blanche trace un sillon d'argent.

Avec sa tunique aux ornements multicolores, la plume d'aigle fichée dans ses cheveux, cette femme donne l'impression d'une majesté surhumaine. Elle tient un baby entre ses bras.

— Lilian ! répète-t-il.

La face grave de l'Indienne s'éclaire. Elle se rapproche, présente l'enfant au blessé.

— Voici celle que tu cherches ; celle que j'ai ramassée auprès de toi, à demi mort

— Où sommes-nous ?

— En sûreté. Hors de l'atteinte de tes ennemis. Ils ne peuvent rien contre toi. À présent, tais-toi… dors… laisse Marahi achever de vaincre les maléfices de la mort.

Ses yeux noirs se fixent sur ceux du gamin. Elle n'a point répondu clairement à la question. Il ignore en quel endroit il se trouve. Cependant toute inquiétude disparaît chez lui.

L'enfant que porte l'Indienne le considère de son regard innocent, puis lui sourit.

Ce sourire, le premier que Lilian adresse à son sauveur, se reflète sur les traits amaigris de Jud, et celui-ci, fermant doucement les paupières, s'endort de ce sommeil profond et réparateur de la convalescence.

Quelques jours s'écoulent encore, partagés entre de longs sommeils et de courtes veilles. Les forces de Jud, reprennent progressivement.

Enfin, l'Indienne le juge assez fort pour supporter les explications qu'il désire.

Elle lui dit comment, auprès de son cheval expiré, elle l'a trouvé dans la savane, inanimé, presque mort lui-même. L'enfant était sortie du pesant sommeil de l'opium. Ses cris avaient attiré Marahi. Et Jud regarde tendrement la mignonne, murmurant :

— À son tour, elle m'a sauvé !

Marahi continue son récit. Jud portait une blessure à la tête. Son front était ouvert. Pour le panser, elle a dû couper les cheveux du blessé. Il semble que cette action lui ait fait découvrir une chose inattendue, dont elle a été profondément troublée.

Mais elle poursuit, laissant à son auditeur l'impression qu'un état d'âme de son interlocutrice ne lui fut point révélé.

Le petit est atteint d'une fièvre cérébrale. Dans le délire, il parle, il combat, il se défend. Des mots, toujours les mêmes, reviennent sans cesse à ses lèvres :

— Le Crâne ! Assassins ! Lily ! Lilian, me voici !

Puis, un peone de l'hacienda de Agua Frida, est arrivé au campement. Il raconte une scène terrible.

Pariset, devenu fou, tuant la servante Trina, se tuant lui-même, et l'enfant, la petite Lilian, disparue. On la cherche partout, sur l'ordre du général Frey Jemkins, le grand négociant de San-Francisco, le cousin dévoué de la veuve, arrivé trop tard pour prévenir l'épouvantable drame.

Marahi connaît Frey, sans aucun doute, car elle a caché au peone la présence de Jud et de Lilian.

Des Indiens de la tribu ont emporté le malade, délirant, jusqu'au rivage de la mer Vermeille. Ils l'ont déposé dans une pirogue, où la femme rouge a pris place avec la petite Lilian.

Ainsi on a traversé le long golfe resserré entre la presqu'île Californienne et la côte de l'État de Sonora.

C'est dans une caverne de cette immense province, à la population clairsemée, où les Indiens errent encore, libres et indépendants, que le gamin, arraché à la mort par les soins de Marahi, reprend conscience de la vie.

Et quand, avec les forces, revient la pensée du devoir qu'il s'est imposé : protéger la petite Lilian, la remettre en possession de sa mère, de ses biens, Marahi marque une terreur incompréhensible :

— Ne lutte pas contre le Crâne… tu serais brisé.

Il résiste, se cabre contre ces conseils de prudence, dont il ne soupçonne pas les motifs réels. Alors, elle ajoute ces mots, qui, souvent depuis, ont hanté le cerveau de Jud Allan :

— Oui, oui, tu es vif, impatient comme il convient à ceux de ta race ; mais je ne permettrai pas que tu entraînes dans l'abîme celle que tu as miraculeusement sauvée. Pars pour San-Francisco ; observe… tu reviendras ensuite. Si tu crois encore au succès, je ne m'opposerai plus à tes desseins. Va, brave enfant, la pauvre Indienne souhaite ton bonheur.

En effet, guidé par des hommes rouges, Jud gagne la frontière des États-Unis. Il se rend à San-Francisco.

Là, il comprend que sa voix ne sera pas entendue, si elle s'élève contre Frey Jemkins. Qui donc ajoutera foi à ses récits ?

Qui consentira à croire que le directeur du gigantesque bazar *All Frisco's Hall*, l'une des importantes maisons de la grande cité américaine, que le juge au tribunal de commerce, que le candidat aux élections sénatoriales n'est qu'un vulgaire chef de bandits ?

On répondra que Frey Jemkins fut le chef de la police à cheval, qui traqua et fit disparaître les mauvais garçons de la prairie, qu'ainsi il délivra Pariset, prisonnier des malandrins, d'où l'amitié des deux hommes et le mariage de l'hacendero mexicain avec miss Lily Jemkins.

Le moyen d'admettre que ce brave Jemkins eût assassiné son cousin, alors que, en ce moment même, la population chantait les louanges de l'excellent parent, recueillant chez lui sa cousine démente, incapable de comprendre ses bontés, restant inerte et stupide de son dramatique veuvage.

Et puis, le riche directeur du All Frisco's Hall ne promettait-il pas des sommes énormes aux agents libres, ou détectives assermentés, qui retrouveraient la trace de la petite Lilian, dont la disparition demeurait un mystère ?

Bien plus, à la suite d'une rapide enquête menée dans le pays du crime, est-ce que Jemkins n'avait pas relevé la présence d'un jeune vaurien, du nom de Jud, récemment évadé de la prison d'Alb-Point.

Ce jeune drôle était-il mêlé à la tragédie… ? On ne le savait. Mais comme l'avait dit le négociant :

— Quand un *louvard* (jeune loup) est signalé dans un district, il est bon de s'inquiéter de son repaire.

Et il avait promis une prime supplémentaire à quiconque arrêterait le jeune garçon.

Ses mesures étaient bien prises. À la moindre tentative de lutte, Jud serait reconnu, et il avait assez mauvaise opinion de la justice des hommes pour être certain qu'on l'emprisonnerait, avant toute explication. La douloureuse vérité de la lutte du pot de terre contre le pot de fer, s'implanta en son esprit.

Sans avoir encore appris le latin, Jud se rencontra avec les sages de la Rome antique.

— *Primum vivere*, disaient ces doctes philosophes.

« Il faut vivre d'abord », se dit le gamin…

Or, pour vivre, pour échapper à la nuée de policiers que la générosité de Frey Jemkins avait mis en mouvement, il importait de se blottir dans une retraite impénétrable.

Aussi, quittant San-Francisco, Jud regagna la Sonora. L'Indienne Marahi sembla ravie de la façon dont il envisageait les choses.

— Nos montagnes de Sonora sont un abri sûr pour des fugitifs, lui dit-elle. Reste, avec ta petite compagne, parmi mes frères rouges. Ceux-là ne te trahiront pas.

Et comme il murmurait rageusement :

— Triste sort pour celle qui eût dû être une héritière enviée !

Marahi répliqua d'un ton étrange, presque prophétique, dont il se sentit singulièrement troublé :

— Le chasseur malheureux songe que le lendemain sera peut-être plus fortuné.

Bref, Jud reste dans la tribu qui lui a donné asile. Marahi est retournée parmi les siens. De loin en loin, elle traverse la mer Vermeille. Elle vient rendre visite au gamin, à sa petite protégée. On dirait que cette femme au visage impénétrable, à la parole mesurée, ressent pour ces deux abandonnés une tendresse inexplicable.

Cependant les années s'écoulent. Les sorciers de la tribu s'attachent à apprendre au gamin tout ce qu'ils savent eux-mêmes.

Jud est devenu un habile suiveur de pistes, un chasseur adroit. Il sait dissimuler sa marche, imiter les mille bruits du désert. Il connaît les incantations magiques et aussi les pratiques du magnétisme, de la suggestion, grâce auxquelles de bizarres guérisseurs rendent la santé aux guerriers, aux femmes, aux enfants.

Plus instruit, Jud s'apercevrait avec surprise que ces Indiens appliquent les principes d'une science hypnotique, analogue à celle des brahmes hindous. Il se demanderait si, comme le prétendent certains savants, la dite science n'a pas été importée en Amérique par des navigateurs d'Asie, découvreurs du nouveau monde, deux mille ans avant Christophe Colomb.

Lilian va avoir huit ans.

Son pseudo-frère la voudrait instruire. Ce n'est point seulement le corps de la fillette qui doit grandir et vivre, mais aussi son esprit.

Qu'elle reprenne son rang, par suite d'un concours de circonstances heureuses ; il ne veut pas qu'elle se sente inférieure à sa situation. Jud la souhaite en état de briller parmi les premières, dans quelque monde qu'elle soit destinée à vivre.

Et Marahi, à qui il confie ses hésitations, durant une des visites de l'Indienne, Marahi l'approuve :

— Cela est juste ! Cela est droit ! Pars donc parmi les hommes au visage pâle. Mais sois prudent, mon fils. Prends garde à l'ennemi, qui ne désarmera jamais.

L'ennemi, c'est Frey Jemkins, c'est l'assassin que ses acolytes nommaient le Crâne.

Un dernier voyage, à San-Francisco, montre au jeune homme, — il a dix-neuf ans maintenant, — son ennemi, plus puissant que jamais.

Frey Jemkins est sénateur ; Frey Jemkins commence à être une force avec laquelle les trusts entrent en composition.

Autour de lui gravitent, sinistres satellites, les hommes, qui naguère assistèrent au crime de l'hacienda de Agua Frida.

Jetty est le principal propriétaire des mines du Colorado ; Van Reek figure parmi les administrateurs du trust des chemins de fer ; Kan-So, Chinois naturalisé Américain, domine l'industrie métallurgique, et Tom, qui maintenant soigne sa mise, préside l'association des pétroliers.

Lily, elle, est toujours démente.

De cette exploration, Jud revient découragé.

Il n'importe. L'espoir de vaincre est éteint en lui. Il fera ce qu'il considère comme le devoir. L'enfant arrachée aux assassins sera digne de la fortune qui lui a été ravie.

Les voici, tous deux, à Cincinnati. Une nouvelle idée a torturé le malheureux Jud. Il a deviné, dans sa maturité précoce née de la douleur, que la reconnaissance de la jeunesse est complète, seulement quand elle s'accompagne du respect.

Pour que Liban le respecte, au jour où elle apprendra peut-être la vérité, il ne faut pas qu'elle voie en lui un inférieur dévoué, mais un égal de savoir, d'intelligence, d'éducation.

Au travail, Jud ! Le jour, tu gagneras le pain des deux isolés ; la nuit, tu meubleras ton esprit de toutes les connaissances humaines.

Le pain et les examens.

Les deux s'obtiennent au prix du labeur opiniâtre, parmi des dangers sans cesse renaissants.

Un agent de Frey Jemkins évente la retraite des fugitifs. Jud, dans un combat sans merci, le tue, et fuit Cincinnati.

À la Nouvelle-Orléans, aventure semblable.

Alors, Jud prend le parti de vivre seul. Lilian est mise en pension, en Floride ; il réside à New-York, lui, ne paraissant aux yeux de sa protégée qu'à de rares intervalles.

Maintenant, une souffrance s'est ajoutée à toutes les autres. Il comprend qu'il aime celle qu'il appelle sa sœur. Il faut qu'elle ait d'autres protecteurs que lui.

Au concours, il a obtenu le titre de professeur, à l'école militaire de West-Point… Il peut ainsi aborder M. Loosevelt, lui confier sa triste histoire.

Sur ces entrefaites, le bruit commence à se répandre discrètement qu'une agence européenne aurait trouvé une piste sérieuse, que l'on espère voir aboutir à la pauvre mignonne, naguère disparue à Agua Frida.

Frey prépare l'apparition d'une fausse Lilian.

La lutte suprême s'engage. Au sénat, la première escarmouche a eu lieu.

. . . . . .

Ici finissaient les pages substituées à celles que Jud avait remplies, sans doute en termes plus modestes que son historiographe.

Les lignes suivantes étaient de son écriture. Elles contenaient ceci :

« Maintenant, Lilian Pariset, vous connaissez celui qui se para si longtemps du nom de frère.

« Il le fit, non par vanité, non pour s'arroger une autorité sur vous, mais pour vous défendre, pour faire de vous la jeune fille accomplie que vous êtes.

« Il savait bien que, le moment venu, il arracherait comme un masque cette fausse fraternité imposée par les circonstances.

« L'heure triste a sonné.

« Il ne reste plus en face de vous, miss Lilian, qu'un enfant trouvé, qui s'est élevé quelque peu, grâce à vous.

« Vous lui avez enseigné l'affection. Vous lui avez épargné l'amertume de l'existence solitaire. Vous lui avez été une famille, un réconfort, un devoir.

« Jamais il ne vous sera assez reconnaissant.

« Pardonnez-lui d'avoir usurpé durant tant d'années ce titre sacré de frère, et songez qu'un *chevalier du ruisseau*, tel que lui, ne soupçonnait pas les délicatesses que l'éducation développa trop tardivement.

« Oubliez une familiarité indigne de vous. Ne voyez plus désormais en Jud Allan que ce qu'il est réellement :

« Un serviteur dévoué, pour qui ce fut le bonheur de se consacrer à votre salut.

« Jud Allan. »

Un *post-scriptum* suivait, réitérant la double recommandation de brûler le manuscrit et de ne confier à âme qui vive le secret du passé.

Déjà Grace avait enflammé une allumette. Lilian lui arracha les papiers des mains, les pressa sur ses lèvres, puis les approcha de la flamme. Une minute plus tard, il ne restait de la confession de Jud que de légères cendres noires, voletant sur le plancher. Les jeunes filles ne trouvaient plus rien à se dire. Assises l'une auprès de l'autre, elles demeuraient sans voix, absorbées dans des pensées qui les troublaient profondément.

La veille, elles n'étaient que deux petites pensionnaires parachevant leurs études dans l'institution sélect de miss Deffling. Maintenant, elles se considéraient comme des héroïnes de roman.

Ah ! à des degrés différents, bien entendu. Lilian, elle, avait les honneurs de cette nouvelle classification ; Grace, aspirant seulement au rôle de confidente, dans lequel elle venait de débuter par l'emploi de lectrice.

Au surplus, la rieuse créature éprouvait une joie frissonnante à se voir mêlée à des événements, à quoi son éducation ne la semblait pas prédestinée.

Le Crâne, les bandits, ce Jud si brave, et par-dessus tout son amie, enfant séparée de sa famille, héritière dépouillée de ses richesses, lui apparaissaient comme des personnages de légende.

Au vrai, elle doutait d'avoir lu une histoire réelle, arrivée.

Lilian, elle, ne voyait qu'une chose claire : elle aimait Jud Allan ; elle avait plus que le droit, elle avait le devoir de l'aimer.

Les feuillets à présent consumés lui avaient révélé quelle tendresse inquiète, incessante, dévouée, s'était sans trêve interposée entre elle et ses cruels ennemis.

Elle admirait l'énergie de l'être qui, de chevalier vagabond, s'était élevé, au rang des instructeurs de West-Point, des familiers de la présidence.

Et de douces larmes coulaient de ses yeux, en songeant avec quelle modestie, quelle délicatesse, Jud. seul contre tous, faible en face de la force, avait assumé la tâche ardue de la protéger, ou le dénouement brutal de mourir pour elle.

Deux coups discrets résonnèrent sur le bois de la porte.

Avant que les deux amies, tirées brusquement de leur rêverie, fussent devenues assez maîtresses d'elles-mêmes pour répondre, le battant tourna sur ses gonds et une servante parut, tenant à la main une théière aussi volumineuse qu'un coquemar.

— Margaret, firent les jeunes filles d'une voix blanche.

La servante, âgée de vingt-cinq ans environ, assez lourde de formes, la face large mais rosée, avec des yeux un peu niais, jolie néanmoins, esquissa une révérence soumise.

— C'est l'heure de l'extinction des lumières. Si ces demoiselles veulent prendre une tasse de thé avant de se livrer au repos…

Aucune ne répondit. Margaret considéra leur silence comme un acquiescement, car elle prit une tasse sur une étagère, la remplit de thé bouillant, disposa deux morceaux de sucre sur la soucoupe, puis, se dirigeant vers la porte :

— Miss Grace Paterson trouvera son infusion d'herbe de Chine (thé) dans sa chambre. J'avise respectueusement ces demoiselles que, par règlement de l'institution de miss Deffling, l'obscurité doit régner partout dans un quart d'heure.

Et elle sortit.

Tout à leurs pensées, ni l'une, ni l'autre des pensionnaires n'avait remarqué la singulière attitude de Margaret, pendant qu'elle s'occupait ostensiblement de servir la boisson parfumée. Elle avait tiré de sa poche un papier, l'avait déplié, et avait jeté sur le plancher une poudre blanche qu'il

contenait. Au choc léger produit par sa chute, la poudre avait instantanément changé de couleur, tournant à une teinte jaunâtre, analogue à celle du bois.

Grace se leva, prit son amie dans ses bras et la baisa au front.

— Bonsoir, ma belle Lilian, tâchons de dormir.

— Tu me quittes, Grace ?

— Il le faut bien. Tu viens d'entendre Margaret. Dans quinze minutes, elle éteindra, sans pitié pour les pauvres élèves qui désireraient veiller. Le plus sage est donc de dormir. Demain, il fera jour, et nous pourrons causer, nos idées un peu, clarifiées par le repos.

Un instant après, Grace s'enfermait dans la pièce voisine. Les deux amies avaient obtenu de n'être séparées que par une mince cloison, ce qui leur permettait de continuer la conversation à travers ce frêle obstacle.

Mais si d'ordinaire elles usaient de cette facilité, ce soir, elles demeurèrent silencieuses. Grace se mit au lit, en jetant un dernier bonsoir à sa voisine :

— Dors bien, Lilian.

On ne lui répondit pas, ce qui incita la rieuse à ajouter :

— Bon ! Elle est déjà dans le pays des rêves… Rien d'étonnant à cela, car vraiment, depuis ce matin, c'est à se demander si nous n'avons pas rêvé.

Quand Margaret repassa dans le couloir pour s'assurer que toute lumière avait disparu, les chambres, occupées par Grace et Lilian, étaient plongées dans l'obscurité. L'absence de tout bruit semblait indiquer que les jeunes filles reposaient.

Et cependant Grace n'avait pas trouvé le sommeil. Son imagination travaillait, en dépit de sa volonté. Elle se remémorait le terrible récit que contenaient naguère les feuillets remis par Jud à Lilian.

En dépit de la clarté de certains faits, d'autres demeuraient mystérieux.

Que signifie la substitution d'une certaine quantité de feuilles, substitution que le professeur ignorait certainement, car miss Paterson le connaissait assez pour comprendre qu'il n'eut point consenti à laisser parler de lui en termes aussi favorables ?

Alors, quel est l'ami qui a tenu à faire connaître la vérité ?

La curiosité faisait bouillonner son cerveau. Plus elle pensait aux incidents de la journée, plus elle découvrait de points obscurs, qu'elle eût souhaité élucider sur l'heure.

Onze heures, minuit sonnèrent, amenant chaque fois une petite colère.

— Je veux dormir, grondait la gentille créature, tandis que l'horloge jetait dans l'espace ses avertissements sonores.

Mais Morphée est un dieu capricieux. Il distille ses pavots sur ceux à qui la veille serait nécessaire ; il les écarte de ceux qui appellent leur soporifique secours.

Une heure !

Grace se retourne violemment sur sa couchette de pensionnaire. Cela devient ridicule, à la fin, de passer une nuit blanche pour découvrir l'explication cherchée. Est-ce qu'il n'est pas plus raisonnable d'attendre la première visite de Jud Allan ?

Lilian l'interrogera alors… Il répondra forcément… On saura sans peine ce que l'on s'évertue vainement à deviner…

Mais brusquement. Grace cessa de discuter avec elle-même. Un bruit insolite vient d'attirer son attention.

On croirait que l'on marche dans le couloir. Oh ! avec des précautions énormes ; seulement le plancher craque parfois. Le long de la cloison, il se produit des frôlements légers.

Qui donc erre ainsi dans la maison silencieuse ? Ce n'est point une ronde. Les *veilleurs* ont le pas plus lourd ; ils prennent moins de précautions. Non, non, ce sont des personnes qui cherchent à dissimuler leur marche.

Si c'étaient des voleurs !

L'idée lui vient tout naturellement. Toute la soirée, n'a-t-elle pas vécu dans un rêve de brigandage ? Grace Paterson se lève, passe un peignoir, chausse des mules légères.

Un déclic l'avertit que les mystérieux visiteurs viennent d'ouvrir la porte de son amie. Alors son affection chasse toute prudence.

— Lilian ! Lilian ! J'accours.

Son appel s'achève en un gémissement étouffé. Deux ombres ont fait irruption dans la pièce. Une étoffe a été jetée sur sa tête, l'encapuchonnement, dégageant l'odeur fade du chloroforme. Elle veut se débarrasser… geste inutile. Des mains nerveuses la saisissent, l'immobilisent.

Déjà le stupéfiant agit sur la jeune fille. Son crâne s'emplit de bourdonnements. Et, presque anesthésiée, elle perçoit confusément ces mots :

— Un coup de couteau nous débarrasserait de ce témoin gênant, fait une voix d'homme, rauque et dure.

C'est un organe féminin qui répond :

— Non, pas de sang. Il importe, avant tout, de ne laisser aucune trace compromettante.

— Qu'en ferons-nous, en ce cas ? Elle nous gênera.

— Allons, allons, mon brave ami, ne vous irritez pas. Cette fillette remplira les fonctions de confidente ; fonction utile, car on surprend seulement les secrets des personnes qui les confient

Puis, il semble à Grace que les voix s'assourdissent, s'éteignent. Elle chancelle ; elle perd connaissance. Elle est étreinte par l'invincible insensibilité que produit le chloroforme.

Alors ceux qui l'ont saisie enlèvent l'étoffe dont sa tête est entourée. Si elle pouvait voir, elle constaterait qu'elle est au milieu de plusieurs personnes. Des hommes, dont certains portent le costume des camionneurs, et deux femmes, la Chinoise Rouge-Fleur, et la servante Margaret.

Une lanterne sourde éclaire la scène.

À sa lueur, tous, tous pénètrent dans la chambre de Lilian.

Une haute malle d'osier est appuyée au bord du lit de la jeune fille. La Chinoise et Margaret soulèvent doucement Lilian et la font glisser dans la malle, dont elles rabattent le couvercle. Elle dort également, Lilian ! Elle n'a pas un mouvement. On la croirait morte.

Rouge-Fleur paraît satisfaite. Elle tend la main vers la servante qui avance la sienne. Un tintement d'or se fait entendre.

Sur un appel, les camionneurs entrent à leur tour. Deux d'entr'eux chargent la malle sur leurs épaules. D'autres portent Grace. Les portes sont refermées, et le cortège se met en marche avec d'infinies précautions.

. . . . . .

Ce même soir, Jemkins, très taciturne depuis l'aventure du Sénat, s'était enfermé dans son cabinet de travail, pièce spacieuse, aux tentures sombres.

Un lourd bureau, des fauteuils Empire, aux cuivres dorés au mercure. Sur les murs, des tableaux contenant la liste des trusts, des grosses affaires américaines, avec, en face de chaque raison sociale, un *crevé* laissant apercevoir des cartons de couleurs diverses.

C'est là une sorte de langage convenu entre Frey Jemkins et le secrétaire chargé de tenir à jour lesdits tableaux.

Les couleurs indiquent la situation du papier dans chaque entreprise, et aussi la situation des relations du milliardaire avec l'administration.

Derrière le bureau, un tableau de sans-fil, lequel par l'intermédiaire d'une antenne ad hoc, fichée sur le toit de l'hôtel, permet à Jemkins de communiquer directement avec ses agents, sans avoir à passer par les fourches caudines de la télégraphie officielle.

En France, pareil avantage serait refusé à un particulier ; en Amérique, tout est permis aux rois de l'or.

Frey s'approcha de ce dernier tableau et appuya sur quatre manettes. À faible intervalle, quatre sonneries répondaient à son appel.

Alors, il marcha vers l'angle de la cheminée monumentale qui se dressait à côté du tableau du sans-fil et appuya sur une des moulures.

Le bureau et le disque planchéié qui le portait se mirent en mouvement autour d'un invisible pivot, à la façon des plaques tournantes de chemins de fer, démasquant une ouverture semi-circulaire et les premières marches d'un escalier semblant s'enfoncer dans les entrailles de la terre.

Jemkins mit le pied sur la marche supérieure et descendit lentement.

Quand sa tête elle-même eut disparu, la rosace reprit sa place. Sans doute, un second ressort permettait de remettre les choses en l'état.

Au bas de l'escalier, Frey se trouva dans une petite pièce carrée, percée d'une seule porte se découpant dans le mur, à l'opposite des degrés. Une ampoule électrique qu'il venait d'actionner, éclairait ce réduit.

— An ! ah ! fit-il entre haut et bas. Ceci, les coquins qui haïssent Jemkins, ne le soupçonnent pas. On peut savoir que le *businessman* que je suis, a acheté tout le *square* de maisons attenantes à mon hôtel et les loue fort cher. Oui, on peut savoir cela, mais qui devinera que la spéculation n'était point ma seule pensée. Tandis que des espions guettent peut-être son hôtel, à l'angle de Pensylvania Avenue et de la rue de la Bibliothèque du Congrès, Jemkins se glisse sous terre, et il tiendra conseil, à l'autre extrémité du square, dans cette coquette demeure, dont les portes aux marteaux de cuivre s'ouvrent sur la Rue N. E. nº 3 et sur A Street S. E.[1].

Il ouvre la porte faisant face à l'escalier, par lequel il est descendu dans le sous-sol. Une galerie se présente devant lui. Il s'y engage.

De loin en loin un bouton électrique, qu'il actionne au passage, détermine l'allumage d'ampoules éclairant le chemin mystérieux.

Enfin, il parvient devant une muraille. Il semble que le couloir se termine en impasse.

Mais Frey pose sa main sur une pierre qu'il connaît bien, car il ne marque aucune hésitation, et c'est un pan du mur qui pivote sur lui-même.

Frey à présent pénètre dans une cave.

Des tonneaux, des casiers de fer où s'alignent des bouteilles couchées, démontrent que le réduit est utilisé. Frey le traverse, ouvre sans peine une lourde porte aux ferrures rouillées, gravit un escalier de pierre et parvient dans un vestibule garni de patères de bronze, auxquelles sont suspendus plusieurs manteaux et chapeaux.

— Quatre, dit-il, tout mon monde est arrivé.

Il va vers une large baie, dont les doubles battants entr'ouverts laissent passer un rais de lumière avec un murmure de voix prudemment assourdies. Il pousse l'un des panneaux qui cède. Une clarté le frappe au visage. Il est sur le seuil d'un salon. Deux mots saluent son entrée :

— Le Crâne !

Et les quatre personnages, qui discouraient autour d'une table de précieuse marqueterie, se lèvent avec respect.

Si Jud Allan pouvait les voir, il reconnaîtrait sans peine Jetty, Tom, Van Reek et Kan-So.

Les anciens bandits de Agua Frida ont changé d'allure. L'âge a jeté ses fils gris dans leur chevelure, a épaissi leur torse. La fortune leur a donné une aisance mondaine dans les mouvements. Leur ancienne tenue de coureurs de prairie a cédé la place aux vêtements des gentlemen. Tous se sont créé une respectabilité apparente, qui peut tromper les yeux non prévenus.

Le Crâne, puisque tel est le nom conservé par Frey Jemkins parmi ses lieutenants, le Crâne les salue de la tête, serre les mains respectueuses tendues vers lui, puis, prenant une chaise libre, il s'assied, invite les assistants à l'imiter.

— Mes garçons, dit-il, il y a trente ans, les bandits infestaient l'État de San-Francisco, la police se montrait impuissante à réprimer leurs rapines. Je me dis : On se distingue plus aisément parmi les faibles que parmi les forts, et j'entrai dans la police à cheval que l'on venait de créer.

— *All right !*

— En quelques mois, j'obtenais le titre de chef de la police des terres d'or de Californie, chef du corps de *Claim's Safety*. En trois années, j'avais fait disparaître toutes les bandes qui désolaient la contrée.

Et les assistants riant à ces paroles, il acheva :

— Ne riez pas. Vous pensez : Frey Jemkins avait fait disparaître les bandes, en les réunissant en une seule dont il prit le commandement.

— Et en nous disant, prononça Jetty : « Mes braves, vous volez ainsi que des enfants. Cela ne saurait vous conduire à rien, sauf à l'électrocution, ce qui n'est pas un but pour l'homme sensé. Le désir d'un véritable *pêcheur dans la fortune des autres* doit être de s'enrichir et de voler, comme le reste, la considération de ses concitoyens. »

Frey approuva du geste.

— Bien. Vous m'avez aidé à me débarrasser de Pariset et de sa fille ; moi je vous ai donné ce que j'avais promis.

— Personne de nous n’a jamais exprimé le contraire.

— Eh bien ! garçons, je vous ai préparé une surprise pour le coup final. Voilà pourquoi je vous ai réunis cette nuit.

Tous répondirent avec ensemble :

— Ordonnez, Crâne.

— Vous êtes tous au courant des violents incidents anti-japonais dont l’état de San-Francisco a été le théâtre.

— Il faudrait être sourd et aveugle pour les ignorer, grommela Jetty. Les écoles interdites aux Japonais, leurs boutiques pillées, leurs émigrants renvoyés.

— C’est cela même. L’exaspération dans les deux pays grandit toujours, en dépit des précautions des gouvernements.

— Bon, c’est la guerre dans un avenir plus ou moins prochain.

— Savez-vous ce qui recule cette échéance belliqueuse ?

— Ma foi non.

— Eh bien, je vais vous l’apprendre ! Car aussi bien, c’est la base même de l’opération fructueuse qui nous occupe.

À ces derniers mots, un frémissement secoua les assistants.

Il les tint un instant sous son regard. Après quoi, il continua d’un ton dogmatique :

— Les populations japonaises et américaines ont conscience qu’une guerre leur coûtera fort cher, et que chacune est dans l’impossibilité de remporter des avantages décisifs. En effet, des milliers de lieues séparent les deux pays. Comment assurer, à pareille distance, le transport par mer de centaines de mille hommes ?

— Impossible, murmurèrent les lieutenants de Frey, étonnés par la netteté de cette incursion dans le domaine le la politique mondiale, mais pressentant que leur chef se préparait à leur exposer une combinaison géante.

— Oui, mes chers garçons. Tout au plus les flottes rivales échangeraient des obus, useraient leurs navires en raids énormes à travers les immensités de l’Océan ; après quelques mois de ces exercices, elles seraient affaiblies,

hors de combat, sans que la suprématie dans le Pacifique, but caché mais réel de chaque peuple, fut assurée à l'un ou l'autre. Supposez maintenant qu'un adroit enchanteur trouve le moyen de rapprocher les bases d'opération des escadres adverses, tout change. Les flottes ayant à peu de distance, les moyens de ravitaillement et de réparations, peuvent agir efficacement, sans déperdition inutile de forces. Si, en effet, les Américains s'implantaient sur la côte chinoise, ils immobiliseraient de ce côté la majeure partie des forces japonaises, et leurs vaisseaux de deuxième et troisième ordre, voire même les bâtiments de commerce, seraient libres de sillonner le Pacifique et d'amener des troupes soit aux îles Hawaï, soit aux Philippines, d'où il y aurait moitié moins de difficultés à les jeter sur le Japon.

— Très bien !

— Qu'au contraire, les Japonais acquièrent un territoire sur la côte américaine, la situation se retourne. C'est eux qui forcent les escadres de l'Union à demeurer dans cette région. Et les archipels Hawaï, des Philippines, virtuellement séparés des États-Unis, tombent fatalement en leur pouvoir, ce qui, au point de vue de la domination maritime de l'Océan Pacifique constitue une victoire de premier ordre. Vous comprenez, mes amis, que si je possédais des propriétés en Chine, reprit Jemkins, mon patriotisme, — il eut un rire cynique, — me pousserait à en favoriser nos compatriotes américains. Seulement, je n'en ai pas, et j'en possède au contraire, indirectement il est vrai, sur la côte mexicaine, dans cette presqu'île de Californie que vous connaissez tous.

Ils opinèrent de la tête.

— La situation étant telle, je dois me résoudre à regret, mais d'inéluctable façon, à favoriser les sujets jaunes du Mikado.

L'auditoire marqua un frémissement anxieux. Si perdus que fussent les bandits, la désinvolture de leur chef leur causait un malaise. Ils devinaient que l'affaire annoncée était tout simplement une trahison contre les États-Unis.

— Vous savez la situation du propriétaire de l'hacienda de Agua Frida. La propriété, à titre de colonisation, lui a été reconnue *totale*, c'est-à-dire que, de même que les anciens chefs féodaux d'Europe, qui commandaient

les marches ou frontières des États, les Pariset sont tenus, en cas de conflit du Mexique avec une autre puissance, de coopérer à la défense du sol ; mais en temps de paix, sous la seule condition qu'ils acquittent l'impôt voté par les assemblées de Mexico, le gouvernement mexicain s'est interdit de s'immiscer dans le mode d'exploitation, travaux, aménagements, etc., des terres placées sous la dépendance des maîtres de Agua Frida. En réalité, les Pariset, détenteurs d'un territoire plus étendu que celui de la Belgique, peuvent donc agir, sous la condition de l'impôt, comme de véritables souverains indépendants…, que dis-je, bien plus librement que des souverains, car ils ont la liberté de simples citoyens, lesquels ne sont tenus à aucune consultation ou approbation des cours étrangères. Eh bien, j'ai négocié l'affaire, mes braves garçons. Deux choses étaient à éviter :

1° Que le gouvernement Japonais *parût* dans la transaction ;

2° Que j'y *parusse moi-même*, ce qui aurait, à un moment donné, mis à découvert notre association.

Une société civile japonaise, derrière laquelle se voile le gouvernement, s'est constituée. Elle signera une location à bail de Agua Frida pour une durée de quatre-vingt-dix-neuf années, au prix à forfait de trois cents millions.

— Trois cents millions, répétèrent les bandits, oubliant tout à l'énoncé de ce chiffre prestigieux !

— Oui, mes dignes amis, trois cents, lesquels seront versés en dix échéances, durant l'année qui suivra la signature du bail, et qui, quoi qu'il arrive par la suite, demeureront acquis au vendeur.

— Admirable, clama Kan-So enthousiasmé ! Admirable en vérité.

Frey l'invita au calme d'un geste de la main.

— Ladite société japonaise créera un port, fortifiera la côte, comme elle l'entendra. Cela nous est indifférent, n'est-ce pas ? Occupons-nous des trois cents millions, beaucoup plus intéressants pour nous.

Mes huit lieutenants et moi-même, soit neuf personnes, les partageront par parts égales.

— Hurrah pour le Crâne, rugirent les assistants, électrisés par la générosité de leur chef !

— Bien ! Bien ! Je suis satisfait de constater que vous l'êtes, mes amis. Ce fut toujours mon plus cher désir… Mais je poursuis : le partage donne à chacun de nous un capital de trente-trois millions, trois cent trente-trois mille, trois cent trente-trois francs, ce qui, placé seulement à trois pour cent, et il faut être bien maladroit pour ne pas obtenir un taux plus avantageux, assure deux cent mille dollars, ou un million de francs de revenu. Avec cela et les quelques économies que nous avons pu réaliser dans le passé, on peut agréablement achever sa carrière en Europe.

— À Bruxelles, clama Van Reek avec effusion. J'ai toujours regretté mon pays natal.

— Je préférerais Paris, fit courtoisement Jemkins, mois les goûts sont libres.

— Moi, je passerai au Brésil, susurra Kan-So ; un homme bien pourvu de capitaux peut leur faire rendre vingt pour cent dans ce pays fortuné.

Jetty et Tom gardèrent le silence. Sans doute, ils hésitaient sur le choix d'une résidence.

Le Crâne accorda quelques instants à l'expression de la joie de ses complices. Puis, d'un mot, il ramena toute leur attention à lui :

— La seconde partie de l'affaire, dit-il tranquillement, a été réglée, je crois, de façon tout aussi satisfaisante.

Et souriant :

— C'est ici que vous allez comprendre ce qui s'est passé récemment en Europe. Vous vous êtes demandé pourquoi je retrouvais ma cousine Lilian, pourquoi tous ses prétendants furent victimes d'accidents terribles, tous sauf un. Celui-là, je l'avais choisi pour gendre, parce qu'il n'avait en France aucune attache de nature à le retenir, et que d'autre part, il n'était pas inféodé aux Japonais, lesquels ont essayé de me « rouler » en mettant le capitaine Anoru sur les rangs.

Tous regardaient, stupéfiés de découvrir l'intrigue compliquée qui leur avait paru indéchiffrable, jusqu'à l'instant où il plaisait à leur chef de faire la lumière.

— Pourquoi j'ai choisi le marquis de Chazelet, continua Jemkins sans paraître jouir de son triomphe. Pour plusieurs raisons. D'abord, il est joli

garçon, ce qui, avec une présentation romanesque, le devait faire bien venir de ma gentille Linérès. Ensuite, parce qu'il a dilapidé son bien, et que l'opinion publique a une tendance générale à supposer capables de toutes les turpitudes pour reconquérir une situation, ceux qui, ayant été riches, sont tombés dans la misère. Enfin et surtout, parce que ce joli marquis est un modèle de naïve chevalerie.

— Qu'est-ce que la chevalerie vient faire là dedans ? grommelèrent les assistants.

— Elle nous assure un bouc émissaire, vieux garçons.

— Comment cela ?

— Voici… M. de Chazelet, sans le sou, est gêné par sa chevalerie pour accepter la main de ma richissime petite cousine !

— L'idiot, lança Van Reek.

— Or, fit Jemkins sans tenir compte de l'interruption, grâce à ce sentiment, que je qualifierai de louable, au moins pour nous, j'ai obtenu de ce jeune homme un certain nombre de signatures en blanc, sur des feuilles officielles qui seront remplies par mes soins. Ce qui doit y figurer dans l'esprit de ce délicat fiancé, c'est la renonciation aux avantages financiers résultant pour lui de son mariage. Ce qui y figurera en réalité, ce seront les formules de la transaction avec la Société japonaise propriétaire du bail de Agua Frida.

— Ah ! s'écria Kan-So, ceci est génial. Le mari de miss Linérès, ou Lilian Pariset, traite avec le Japon. Il en a toute la responsabilité ; il est vilipendé, condamné au supplice des traîtres s'il est pris…

— Et nous, acheva Jemkins, blancs comme neige quoiqu'abondamment dorés, nous vivons plantureusement parmi la considération universelle, plaints par les honnêtes gens d'être apparentés de loin avec un si profond scélérat.

Frey ne put continuer. Cette fois, l'enthousiasme rompait les digues, ses compagnons l'acclamaient, trépignaient d'admiration.

— Eh bien, garçons, il existe quelqu'un qui veut ruiner ce plan si soigneusement conçu !

Et comme tous le considéraient avec stupeur, immobiles, pétrifiés par l'angoisse de la cupidité déçue, il prononça négligemment :

— Pour que je puisse utiliser les signatures de Chazelet, il faut non seulement qu'il ait épousé ma petite cousine, mais encore que celle-ci ait été reconnue administrativement comme héritière des Pariset.

— Eh bien, cela se fera.

— Je l'espère, tantôt même j'avais pensé obtenir un vote du Sénat qui aurait hâté les formalités juridiques.

Les compagnons du milliardaire avaient certainement appris déjà les incidents de la journée, car tous pâlirent, et Jetty gronda :

— Diable !

Exclamation qui en disait plus long que maint discours.

— *All right !* continua Jemkins. Je n'ai rien à vous apprendre, à ce que je vois. Tant mieux, il y aura économie de temps. Donc, nous avons un ennemi inconnu qui s'oppose à l'envoi en possession d'héritage de Linérès. Quel est-il ? Je l'ignore. Rien ne l'a trahi. Pourtant il faut le découvrir et le réduire à l'impuissance, sans cela, adieu le succès ; adieu la tranquillité au sein des millions.

Puis lentement :

— Comment avez-vous appris ?…

Tous répondirent en même temps :

— Les journaux du soir ont fait allusion à une voix mystérieuse qui a harangué le Sénat, sans que l'on pût deviner quelle bouche l'émettait.

— Bon ! Ils n'ont pas été agressifs contre moi ?

— Pas encore !

— Tant mieux… Ils ne le seront pas. En me quittant, vous passerez dans les diverses rédactions. Vous discuterez avec chaque directeur le silence sur cette affaire…, qui peut Influencer le cours des valeurs que nous soutenons et jeter la perturbation dans les finances du pays… Ajoutez à cela un traité d'annonces avantageux. Patriotisme et intérêt mêlés, la presse restera muette.

— Oui, oui. Cela est bien pensé.

— Reste le Sénat, le groupe qui a assisté à la scène. Ceux-là, il convient de les distraire. Kan-So, c'est à vous que ce discours s'adresse. Sous quarante-huit heures l'*Oil Bank* de Pittsburg, — la banque du Pétrole comme vous savez — expédiera, à la *Central Bank* de New-York, dix-sept cents kilogrammes d'or en barres… C'est la production de deux années de nos mines d'or de Agua Frida, avec laquelle nous avons acheté, comme trust du pétrole, les derniers stocks disponibles de l'*Oil limited C^o^*. Il faut, Kan-So, que vous enleviez cet or. L'événement fera du bruit et nous sera excessivement profitable, d'abord parce qu'il lancera l'opinion publique sur une nouvelle piste ; ensuite, parce que nous rentrerons dans notre or, tout en conservant le pétrole qu'il a payé.

Le Chinois s'inclina :

— Demain matin, je roulerai sur les lignes de l'Ohio.

Toutes les physionomies s'étaient épanouies. Jemkins seul demeurait grave. Il se tourna vers le Belge Van Reek :

— Je vous charge de créer une seconde occupation à cet esprit public, si enclin à s'immiscer dans les affaires d'autrui. Donc, Foorberg, notre délégué dans l'Europe centrale, m'a avisé que le Consortium des marchands de pierres précieuses d'Amsterdam expédie au Syndicat des joailliers new-yorkais un lot de gemmes, évalué à deux ou trois millions de dollars. Le lot se compose de sept cent quarante brillants, plus un nombre respectable de saphirs, turquoises, rubis, opales, etc…

— Quand dois-je partir pour New-York, Crâne ?

— Le plus tôt sera le mieux, car il faut éviter qu'une corrélation quelconque puisse être établie, entre l'arrivée d'un personnage de votre importance et celle des chargés d'affaires des courtiers de diamants hollandais. Or, le bateau allemand, le *Kaiser Wilhelm*, qui transporte le trésor, m'a été signalé ce matin à l'escale de Cherbourg. Il sera à New-York dans six jours.

— Je m'y rendrai donc dès demain. Prétexte officiel : les expropriations de terrains le long d'East River.

Jemkins hocha la tête d'un air approbateur, et secouant la main de son subordonné :

— Voilà qui est tout à fait bien ; Van Reek, je m'en rapporte à vous. Kan-So pour les barres d'or ; vous, pour les diamants… ; les clabaudages publics auront de quoi se donner carrière, et les gens les plus obstinés dans leurs souvenirs devront renoncer à exploiter l'aventure du Sénat.

Puis lentement, il énuméra :

— Donc, résumons-nous. Cette nuit même, visite aux journaux et marché du silence, ajouta-t-il cyniquement. Demain, Kan-So prend le train pour les barres d'or ; Van Reek, pour les bijoux. Mais tout ceci n'est qu'une riposte. Il importe en outre de découvrir et de réduire à l'impuissance celui qui nous a attaqués.

— Oui, oui, approuvèrent tous les assistants.

— C'est pour cela que je vous ai réservés, Jetty et Tom.

Et les deux interpellés l'interrogeant du regard.

— Mettez en campagne tous nos agents, tous nos affiliés. Le personnage découvert, l'enlever. Une fois entre mes mains, je vous jure par le pied fourchu du diable, que je lui extirperai l'aveu de ses projets.

Les yeux du milliardaire lançaient des regards rouges.

— Séparons-nous, chers vieux garçons, et de l'activité. Nous travaillons à cette heure pour nous assurer une retraite dorée.

On se serra les mains. Un à un, les lieutenants de la terrible association internationale gagnèrent les portes de la maison et sortirent, comme de bons bourgeois rentrant à pied après une soirée paisible au coin du feu familial.

Frey restait seul. Alors un ricanement contracta ses traits ; entre ses dents, il gronda :

— Imbéciles ! Ils croient que je leur ai confié tout mon secret ! J'ai des preuves contre chacun d'eux. Aucun n'a de preuves contre moi. Ils disparaîtront tous, comme naguère les fiancés de Linérès ; ce qui simplifiera singulièrement le partage des millions japonais.

Ce moment d'exaltation fut bref. Jemkins se ressaisit, ses traits reprirent une expression plus calme.

Avec soin il tourna les boutons électriques. L'obscurité se fit autour de lui. Mais les aîtres lui étaient admirablement connus. Malgré l'ombre, il se

dirigea sans hésitation, atteignit la porte accédant à la cave, puis, par le couloir souterrain, il regagna le cabinet de travail de son hôtel de Pensylvania-Avenue.

Un quart d'heure plus tard, il dormait de ce sommeil profond, que les philosophes ironistes ont qualifié de sommeil du juste.

Or, à peu près à ce moment, un lourd camion recouvert d'une bâche de toile s'arrêta devant le seuil de la maison, ou Frey Jemkins avait dévoilé ses plans aux sinistres associés de sa carrière aventureuse.

Deux camionneurs, une femme élégante, en descendirent.

— Alors, milady ? interrogèrent les premiers.

— La manne d'osier sera déposée ici.

— Allons-y.

Et tandis que les hommes déchargeaient la manne, naguère emportée de l'institution de miss Deffling, la femme se porta vers l'avant du camion, où deux autres personnages se tenaient immobiles sur le siège.

— Vous avez bien compris ? leur dit-elle. Vous vous rendrez au quai du Bois.

— *Yes*. Cela est dans nos cervelles.

— Un canot attend au pier n° 13. Vous remettrez la prisonnière endormie aux marins.

Sur ce, elle revint à l'arrière du véhicule. La manne était appuyée au mur de la maison.

L'inconnue s'approchant de la porte de la rue A, introduisit une clef dans la serrure qui céda aussitôt. Elle entra, suivie par les deux hommes chargés du panier d'osier.

Et la porte se referma, tandis que le camion s'éloignait de son côté, roulant pesamment à travers la ville endormie.

1. ↑ À Washington, les avenues rayonnant autour du Capitole ont des noms, comme Pensylvania avenue. Les autres sont désignées soit par des chiffres, soit par des lettres.

CHAPITRE II

LE DIABLE SEMBLE RENTRER EN SCÈNE

— Ah ! enfin, le jour !

Et Pierre de Chazelet sauta hors de son lit.

Il était pâle, ses traits décelaient la fatigue. Le cauchemar, l'horrible cauchemar l'avait visité.

Parfaitement ! Le diable l'avait torturé durant toute la nuit. Il l'avait vu en rêve, sous les traits grotesques et grimaçants, que les sculpteurs du moyen âge contournaient en gouttières de cathédrales, les décorant des appellations inquiétantes de goules, de stryges, de lymnies. Et ce compagnon hideux du cauchemar lui avait tenu des propos bien faits pour engendrer le malaise :

— Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! lui criait-il avec cette intonation des diables de féerie ; tu es le *doux cœur* de ma Fiancée. Tu penses l'épouser malgré moi !… Petit homme idiot, tu n'as donc pas reconnu ma griffe à ce qui s'est passé autour de toi ?… Tu t'obstines à un mariage que je ne veux pas voir se réaliser… Tant pis pour toi. Je vais me manifester de nouveau. Tremble, petit homme imbécile ! Tremble, petit homme idiot !

Et autres aménités qui, l'on en conviendra, n'ont rien de particulièrement agréable.

Dans l'hôtel régnait un calme étrange. Pierre ne le remarquait pas. Pourtant, lorsqu'il fut prêt et qu'il descendit, pour prendre le thé matinal, dans la petite salle à manger familiale, voisine et annexe du hall spacieux réservé aux dîners d'apparat, il s'étonna de s'y trouver seul.

Il s'informa au domestique particulier du milliardaire.

— M. Frey Jemkins ?

— Sorti depuis une heure. Rendez-vous d'affaires importantes…, à ce que j'ai cru comprendre.

— Et miss Linérès ?

— Je ne sais pas, monsieur. Si Monsieur le désire, je puis m'enquérir auprès de la femme de chambre.

— C'est cela…

Distraitement, il grignote une ou deux rôties humectées de thé.

Le domestique reparaît, accompagné par la femme de chambre de la jeune fille. C'est une jolie personne, un peu commune d'aspect peut-être, mais attrayante néanmoins que Ruthie, miss Ruthie, comme on la nomme à l'office.

Elle a des prétentions aux belles manières, au langage fleuri. Cela est tout naturel, elle a appris le service dans la maison d'un directeur d'Université.

— Il ne fait pas encore jour chez miss. Miss n'a point sonné. Dans cette occurrence, je n'oserai prendre sur moi de troubler son repos.

— Oh ! ne le troublez pas… J'attendrai.

De la main, Pierre congédie la servante.

Par bonheur, l'entrée de M^me^ de Armencita le distrait quelque peu, bien que la vieille dame s'absorbe dans la confection de sandwiches au jambon, qu'elle fait disparaître avec une prestesse merveilleuse.

Pierre se surprenait à envier sa belle tranquillité, quand un carillon inattendu le fit sursauter.

Une sonnerie électrique tintait follement au premier étage, où, l'on s'en souvient, étaient les chambres à coucher.

Il y eut des exclamations, des cris effarés. Puis une dégringolade éperdue dans l'escalier, et, sur le seuil, rouge autant qu'une pivoine, la face égarée, le geste dément, la femme de chambre Ruthie se montra, clamant d'une voix étranglée :

— On a changé ma maîtresse ! On a changé ma maîtresse !

M^me^ de Armencita avala d'une bouchée le sandwich commencé. Quant au marquis, il s'était levé.

— Qu'y a-t-il donc ?

Ruthie étendit désespérément les bras à droite et à gauche.

— On a changé ma maîtresse.

— Qu'est-ce que vous voulez dire, au nom du ciel ?

— Que ce n'est plus elle.

À cette réponse stupéfiante, la comtesse elle-même cessa de manger, fixant sur la servante des regards ahuris. Pierre, oubliant tout décorum, avait saisi les poignets de Ruthie.

— Ah ça ! Avez-vous juré de me rendre fou, avec vos exclamations insensées.

— Non, monsieur le marquis, balbutia-t-elle. Monsieur le marquis doit être assuré que je ne me serais pas permis un serment semblable.

— Alors expliquez-vous, de par tous les diables !

— Les diables, c'est le mot, monsieur le marquis. Il y a de la diablerie la-dessous.

— Mais enfin, dessous quoi ? C'est à se briser la tête sur les murs !

— Eh, monsieur le marquis ! Pour expliquer, il faudrait comprendre, et je ne comprends pas moi-même.

— Vous ne comprenez pas quelle chose ?

— Ce que j'ai vu, vu de mes yeux, monsieur le marquis.

— Et qu'avez-vous donc vu, sotte créature ?

Ruthie prit un air piqué :

— Sotte, je le suis peut-être ; mais j'ai la vue bonne. Et ce que mes yeux ont vu est bien réel…, et personne ne me fera dire le contraire.

Pour un peu, Pierre eut étranglé la bavarde créature. Toutefois, il se rendit compte qu'il n'en tirerait aucun éclaircissement s'il ne procédait avec plus de calme. Aussi, dominant sa colère, abaissant la voix, il demanda :

— Miss a sonné, dites-vous. Qu'avez-vous fait alors ?

— Mon service, monsieur le marquis. Je me suis empressée d'entrer chez elle, de tirer les rideaux, de repousser les contrevents.

— Après ? Après ?

— Après, je me suis retournée du côté du lit, pour prendre les ordres de miss.

— Que vous a-t-elle donc ordonné pour vous bouleverser ainsi ?

— Rien, monsieur le marquis.

— Rien ?

— Pour la bonne raison que ce n'était pas elle qui se trouvait là.

Cette fois, Pierre fit un pas en arrière.

— Pas elle, répéta-t-il, pas elle ! Qu'est-ce que cela signifie ?

Ruthie haussa les épaules.

— Qu'est-ce que je puis répondre ? Tout le monde m'interroge comme si j'avais la science infuse. La personne, qui occupe la chambre de miss, ne me demandait-elle pas comment elle se trouvait là ?

Chazelet ne l'écoutait plus.

Il s'était précipité au dehors. Il escaladait l'escalier, atteignait le corridor, arrivait à l'entrée de la chambre de Linérès.

La porte en était ouverte au large, une jeune fille était assise au bord du lit, dans une attitude stupéfaite et angoissée. Et cette jeune fille n'était point Linérès de Armencita. Comme malgré lui, Chazelet gronda :

— Décidément, le diable s'en mêle !

Mais le son de sa voix ayant fait lever les yeux à l'inconnue, l'homme bien élevé se reprocha la brutalité de son exclamation, et s'inclinant :

— Mademoiselle, excusez ma surprise. Mais je n'ai pas l'honneur de vous connaître et je m'étonne, à bon droit je pense, de vous voir installée dans la chambre de ma fiancée.

Elle le regardait, une crainte maintenant dans ses grands yeux.

Soudain il se souvint. L'uniforme de l'institution de Miss Deffling, le visage de l'inconnue… Il les avait vus, la veille, au Sénat, dans cette tribune où il s'efforçait de consoler Linérès, désemparée par l'attaque de la voix mystérieuse.

— Mais vous assistiez hier à la séance du Sénat, au Capitole !

La jeune fille répliqua aussitôt :

— Oui, en effet.

Le son harmonieux de ces mots apaisa le marquis.

— Et vous connaissez Linérès sans doute ?

Mais son interlocutrice secoua la tête.

— Aucunement ! J'ai entendu son nom, hier, pour la première fois.

— Mais alors comment se fait-il que je vous rencontre chez elle ?

— C'est ce que je demandais à la servante qui s'est présentée tout à l'heure.

Du coup, Pierre se prit la tête à deux mains. Et elle continuait :

— Cela vous surprend, je le vois. Croyez que je suis plus surprise encore. Mon costume est celui de l'Institution de Miss Deffling, à Kendall Green. Hier au soir, je me suis retirée dans ma chambre. Je me souviens parfaitement d'avoir veillé jusqu'à l'extinction des lumières. Après, tout devient vague. J'ai dû m'endormir avant de m'être mise au lit, puisque je me réveille complètement vêtue… Mais par quel prodige je suis ici, dans cette maison que je ne connais pas ?…

Et comme frappée par ces derniers mots, elle reprit :

— À propos, monsieur, voulez-vous avoir la bonté de m'apprendre où et chez qui je suis ?

— Volontiers, mademoiselle, consentit le marquis incapable de toute idée claire, vous êtes dans l'hôtel d'angle de Pensylvania street et de la rue de la Bibliothèque du Congrès, chez Master Frey Jemkins !

Il s'arrêta net. Son interlocutrice s'était dressée, le visage subitement pâli, répétant dans un cri étouffé :

— Frey Jemkins ! Fred Jemkins !

Il n'y avait pas à s'y méprendre. Une terreur inexplicable étreignait la jeune fille.

— Oui, Frey Jemkins, fit doucement Chazelet totalement ahuri. Le cousin de ma fiancée, de Linérès dont vous occupez la chambre, le lit, la place.

Il aurait continué, mais M^{me} de Armencita le rejoignit à ce moment.

— Introuvable ! Introuvable ! Personne n'a vu Linérès… Il lui a été impossible de sortir cette nuit. Portes et volets sont demeurés clos. Mais cette coquine parlera. Elle nous dira ce qu'elle a fait de la pauvre enfant.

Menaçante, elle marchait sur l'inconnue. Chazelet l'arrêta.

— Mademoiselle prétend ne rien comprendre à sa présence ici.

— Oh ! glapit la comtesse, elle prétend. Parbleu ! Il faut avoir votre naïveté pour croire aux assertions d'une aventurière.

Mais celle qu'elle désignait ainsi se redressa sous l'outrage.

Avec un calme qui impressionna l'Espagnole elle-même, elle répliqua :

— Votre âge, madame, devrait vous conseiller de ne point injurier qui ne le mérite pas. Pourquoi, par quelle trame je suis ici ? Cela je l'ignore. Seulement je tiens autant que vous à savoir la vérité.

Elle baissa un instant les paupières, comme pour éteindre la flamme de son regard, puis plus lentement :

— Cette appellation d'aventurière ne me convient pas. Veuillez vous informer. Je suis élève chez Miss Deffling, Kendall Green.

— Élève du pensionnat Deffling… En effet, cela est facile à contrôler.

La jeune fille regardait ses interlocuteurs d'un air indécis. On eût cru qu'elle hésitait à les croire de bonne foi. Et pourtant, leur attitude démontrait clairement que l'aventure leur paraissait aussi inexplicable qu'à l'inconnue elle-même.

— Faites-moi accompagner, reprit celle-ci… à moins que je ne sois prisonnière dans cette maison.

— Prisonnière ? En voilà une idée ! Prisonnière, et pourquoi ?

L'accent du Parisien sonna si sincère, que la jeune personne sembla rassurée. Les roses revinrent à ses joues, et d'un ton plus ferme :

— Vous verrez ainsi que je suis bien qui j'affirme, et qu'hier au soir, Margaret, la servante chargée de ce soin, m'a vue dans ma chambre, où j'avais passé toute la soirée avec une de mes amies, Grace Paterson.

— Mais vous-même, quel est votre nom, questionna la comtesse presque convaincue par la simplicité gracieuse de son interlocutrice ?

Une hésitation se peignit sur le front de celle-ci.

Elle était chez Frey Jemkins, cet être du mal signalé par le manuscrit d'Allan. Le moindre soupçon entraînerait pour elle, pour Jud, les pires dangers.

Mais la raison lui démontra aussitôt qu'elle devait dire tout ce que l'on pourrait apprendre à l'institution de Miss Deffling. Et s'efforçant à cacher son trouble, elle prononça :

— Mon nom est Lilian.

— Lilian, redirent ses auditeurs en échangeant un regard !

— Oui, Lilian Allan. Mon frère est professeur à l'école militaire de West-Point.

— Mais Linérès ! Linérès ! s'écria Pierre. Qu'a-t-on fait d'elle ?

— Ah ça ! vous parlez comme si Linérès était perdue !

Tous sursautèrent et se tournèrent brusquement vers la porte. Dans l'encadrement Frey Jemkins se tenait debout.

En phrases hachées, avec une expression de crainte dont Chazelet s'étonna à part lui, la comtesse de Armencita mit le milliardaire au courant de l'incident.

L'effet de cette confidence fut foudroyant. Frey devint écarlate. On eût cru que son sang, se portant soudainement à la tête, allait s'échapper par la peau distendue.

— Tonnerre et Sang ! Linérès ! On me la rendra, ou, par la fourche de Satan, celle-ci paiera pour les autres.

Sa main vigoureuse se tendait menaçante, prête à frapper, vers Lilian. Cette fois encore Chazelet s'interposa.

— Vous ne comprenez pas, mon cher cousin. Mademoiselle est victime de je ne sais quelle machination. Elle ignore la raison, le but de sa présence parmi nous.

— Ah ! elle ignore !…

Le milliardaire fit entendre un rire sauvage, rauque, terrifiant.

— Ah ! elle ignore… Eh bien ! la mémoire lui reviendra, ou sinon, je lui montrerai comment Frey Jemkins traite quiconque est assez osé pour s'attaquer à lui… Ah ! elle ignore… Cela peut se dire à un habitant du vieux monde ; mais moi, je suis un Américain…

— Mademoiselle offre la preuve de ses dires ?

— La preuve… Vous êtes fou !

— M^me^ de Armencita et moi-même, allions l'accompagner à l'Institution Deffling pour contrôler ses assertions.

La gaieté farouche du milliardaire parut s'accroître encore.

— Parfait ! Allons à l'Institution. Une fois là, la belle nous échappe. Ici, elle est en notre pouvoir, elle parlera ; tandis que là-bas…

Le marquis voulut apaiser la colère aveugle qu'il sentait gronder chez Jemkins, colère qu'il attribuait à son affection pour Linérès.

— Si les explications n'étaient point satisfaisantes, croyez que je n'hésiterais pas à m'adresser à la police.

De rouge, Frey devint blême. Une expression d'horreur, de terreur presque, passa sur ses traits, et d'un accent impossible à rendre, il s'écria :

— Non, non… : laissez la police à ses affaires. Ne l'appelez pas dans les nôtres.

Soudain il eut l'impression que le jeune homme l'écoutait avec stupeur. Il se passa la main sur le front, comme pour chasser les brouillards de sa pensée, puis redevenu maître de lui :

— La police ! On voit bien que vous êtes frais débarqué dans ce pays… Vous ne comprenez donc pas, en Europe, pourquoi la loi de Lynch est appliquée chez nous ? C'est pourtant clair. Quand une population se fait justice, c'est qu'il lui parait préférable de compter sur soi-même que sur la police.

Il parlait vite, hachant son débit ; ses bras décrivaient de grands gestes.

— Des mauvais garçons visent mon coffre-fort tout simplement. Un émissaire quelconque va me signifier le chiffre de la rançon de la prisonnière.

— Ah ! Si ce n'est que cela ?

— Cela vous rassure. Vous vous dites : ce vieux camarade de Frey paiera, et, *by god*, vous ne parlez pas à l'étourdie. Certainement je paierai et sans marchander encore. Seulement si nous appelons la police à la rescousse, nous créons le danger pour la chère petite que l'on nous a ravie. Les coquins, gênés dans leur opération… commerciale, persuadés que je ne suis pas disposé à chanter dans leur ton, se trouvent embarrassés de leur capture.

Or, quand un prisonnier vous gêne…, quelle est la solution la plus expéditive ?

— Oh ! vous avez raison, clama Chazelet effrayé par l'hypothèse…

Quant à la comtesse, tout à l'heure tremblante devant le vigoureux personnage, elle souriait maintenant :

— En tout cas, Mademoiselle Lilian…

Pierre allait réitérer sa proposition de reconduire la jeune fille au pensionnat Deffling, mais un sursaut de Jemkins interrompit la phrase.

— Lilian !

— Comme vous ce nom m'a étreint le cœur. Mais notre Linérès n'est point la seule Lilian. Mademoiselle est sœur d'un professeur de West-Point, son nom est Allan.

Frey ne l'écoutait plus. Il considérait la sœur d'Allan avec une fixité étrange.

Tout à coup un nouveau personnage orienta la scène de façon imprévue.

Obéissant à une impulsion de la démence sans doute, la veuve Pariset, dont la chambre occupait l'extrémité de la galerie, avait ouvert sa porte. Peut-être les éclats de voix étaient-ils venus jusqu'à elle, troublant sa quiétude indifférente.

Sans bruit, glissant sur les tapis ainsi qu'une ombre, elle était parvenue sur le seuil de la pièce, où tous se tenaient autour de Lilian, terrifiée, muette, en face de Jemkins, de l'homme que le récit d'Allan lui avait désigné comme l'assassin de son père.

La folle s'était arrêtée là, sans qu'on remarquât sa présence. Ses yeux éteints vont de l'un à l'autre. On eût cru qu'elle faisait effort pour comprendre…

Au nom de Lilian, elle subit comme un choc.

Une clarté passe devant ses yeux hébétés par la liqueur de chanvre que, depuis son veuvage, les criminels lui dosent chaque jour.

— Allons, bon ! gronde Jemkins… Lily à présent ! Il est dit que tout ira mal aujourd'hui.

Et avec cette rudesse particulière à ceux qui prétendent dominer les insensés :

— Lily, ma chère, regagnez votre chambre. On n'a que faire de vous ici.

— Lily !

Quoi ? Oui a poussé ce cri déchirant, surhumain, cet appel du cœur que les lèvres n'ont pu retenir. C'est Lilian !

Ce diminutif câlin, Lily, le manuscrit de Jud lui a appris qu'il appartenait à sa mère, à la martyre des combinaisons infâmes de Frey.

Et elle est chez le meurtrier… Et elle est en présence d'une Lily qui a l'apparence de la démence. Horreur et joie tragiques, l'enfant est en face de sa mère !

Elle n'a pu arrêter l'appel de tout son être :

— Lily !

Et puis la pensée du meurtrier qui est là, qui écoute, l'a étreinte. Est-ce qu'elle va rendre inutile le long dévouement d'Allan ? Est-ce qu'elle va se livrer, livrer la mère enfin comme aux coups de l'ennemi ? Non. Elle est courageuse. Ce n'est pas en vain qu'elle a vécu la vie de Jud. Elle arrête les palpitations éperdues de son cœur ; elle efface toute trace d'émotion de son visage, et elle parvient à dire, avec un flegme qui écarterait tout soupçon :

— Lily ! je vous demande pardon ; ce nom enfantin appliqué à une personne âgée, m'a paru singulier.

L'excuse est banale. Elle apparaît telle à tous les assistants, la démente exceptée.

Celle-ci semble trouver un charme étrange au son de la voix de Lilian. Elle se glisse auprès de la jeune fille, saisit une de ses mains et la caresse doucement.

— Cette pauvre femme est privée de raison, explique le marquis.

Lilian incline seulement la tête.

Le contact de la main maternelle la fait frissonner. Elle a envie de se jeter au cou de la malheureuse, de crier le mot qu'elle n'a jamais prononcé :

— Mère ! Mère chérie !

Et elle a peur, peur de succomber à la tendre tentation, tandis qu'à deux pas, inquiétante, sinistre, se dresse la haute stature de Jemkins.

Mais elle n'est point au bout ses angoisses. Lily la regarde de ses yeux démesurément ouverts, dans lesquels une vision inexplicable pique un rayon.

Tous attendent, la gorge serrée. Ils se sentent en face d'un inconnu.

Lily passe sa main tremblante sur les cheveux de Lilian ; elle parle :

— Lilian, dit-elle d'une voix douce à pleurer, Lilian ! ma petite enfant.

La jeune fille a un sanglot !

Chazelet ne cherche point à cacher ses larmes. Lui, l'orphelin, le déraciné, dont toute la vie se fonde à présent sur son dévouement à Linérès, songe à la mère qui l'aima jadis. Il comprend, ou du moins il croit comprendre.

— Vous aussi, mademoiselle, vous êtes orpheline ?

Ah ! la protestation indignée qui monte à la gorge de Lilian. Elle l'a été, orpheline ; maintenant elle ne l'est plus !

Mais son regard rencontre celui de Frey Jemkins, et la fille qui, pour la première fois, reçoit les caresses de sa mère, répond à voix basse :

— Oui, je suis orpheline !

Elle est à bout de forces, à bout de résistance. Elle a le sentiment épouvanté qu'elle va se trahir, quand un domestique parait et lance de sa voix indifférente :

— Une jeune dame attend Mr. Frey Jemkins dans son cabinet.

— Je n'ai pas le temps, commence le milliardaire… Mais le laquais insiste.

— Cette dame affirme que l'affaire ne souffre aucun retard.

— Au diable !

— Elle croit avoir quelques renseignements touchant miss Linérès.

Linérès. Ce nom rompt le charme.

— Linérès ! ah ! alors, vite, vite, ne perdez pas une minute !

Ainsi parle Chazelet, poussant Jemkins vers la porte.

— M^lle^ Allan m'excusera de reculer un peu son retour à la pension Deffling. Mais il s'agit de ma chère fiancée.

Lilian ne saurait répondre. La folle a entouré son cou de son bras. Elle l'a attirée à elle et force la jeune fille à appuyer la tête sur son épaule.

Pierre est trop agité pour remarquer quoi que ce soit. Il pousse Jemkins dehors. Il se tiendra dans une pièce voisine du cabinet de travail. Il veut être renseigné de suite. Il ne peut tenir en place.

La comtesse les suit.

Peut-être craint-elle de demeurer seule en face de la veuve !

Lilian est dans les bras de Lily. Personne ne peut plus surprendre ses paroles. Alors elle s'abandonne. Dans un flot de larmes, elle gémit :

— Maman ! maman !

Et la folle, qui a repoussé Linérès, berce doucement Lilian, à qui elle dit tout bas :

— Lilian ! oui, Lilian, ma petite enfant bien-aimée !

. . . . . .

Dans le bureau sévère, dont le plancher machiné avait permis, la veille au soir, au milliardaire de rejoindre ses complices, Frey Jemkins pénétra en coup de vent.

La personne qui s'y trouvait déjà, lui était complètement inconnue.

Jeune, jolie, en dépit du ton ambré de la peau, des yeux noirs légèrement bridés, elle ne pouvait tromper personne quant à sa nationalité. De toute évidence, la charmante créature avait vu le jour dans les provinces septentrionales de la Chine. C'était la gracieuse Rouge-Fleur.

Frey considéra la Chinoise, puis il demanda sèchement :

— Vous avez désiré me parler. Me voici. J'écoute.

Le peu de cordialité de cette entrée en matière ne déconcerta nullement la gentille Chinoise. Bien plus, elle se laissa aller à un petit rire presque ironique.

Après quoi, elle alla vers la porte, constata qu'elle était hermétiquement close, et revenant enfin a son interlocuteur, qui suivait ses mouvements avec une surprise non dissimulée :

— Je vous serai obligée de modérer la sonorité de votre voix, car je regretterais qu'une oreille indiscrète recueillit la moindre bribe de notre entretien.

— Je n'ai rien à cacher, moi, commença orgueilleusement le milliardaire…

Mais plus prompte que lui, elle acheva :

— Pas même la négociation du territoire d'Agua Frida ?

L'athlétique Frey pâlit. Ses poings se crispèrent. Son visage eut une contraction menaçante. Toujours souriante, Rouge-Fleur leva sa main fine vers lui. Cette main tenait la crosse d'un petit revolver orné d'argent.

— Je voulais vous parler seul à seul, persifla-t-elle. J'ai pris mes précautions. Une femme est trop exposée en semblable tête à tête.

Du coup, Jemkins regarda la visiteuse avec une secrète terreur. Qui était cette femme venant le braver dans sa propre maison ?

— Asseyez-vous donc. C'est une amie qui vous *paie une visite*.

Dominé, il obéit, tout en grommelant :

— Une amie… le revolver au poing !… C'est une amie dont je me passerais fort bien.

Elle se prit à rire de nouveau.

— Vous êtes totalement amusant, Frey Jemkins. Mais je ne veux pas vous inquiéter plus longtemps ; je me présente, afin que vous sentiez en moi une alliée.

Et avec une révérence que n'eût pas désavouée une reine de l'élégance :

— Je suis miss Hiang-Tchil, ou Rouge-Fleur, ainsi que vous traduisez, vous autres Américains. Je suis celle qui incarne la haine du Japon contre les États-Unis. Je suis le chef de ceux qui agissent ici pour la gloire du mikado.

— Le chef ? répéta le géant stupéfait… Jamais je n'ai soupçonné…

— Cela était inutile, riposta la jeune femme. Ignorée, je conservais barre sur vous. Je pouvais vous amener à ma discrétion.

— Vous avez au moins une certaine audace de me le dire.

— Cette audace vous démontre, honorable sénateur, que je suis parvenue à mes fins. Désormais, vous devrez vous plier, je ne dirai pas à mes volontés, ce qui serait une expression désobligeante, mais à la sagesse de mes résolutions.

— Ah ! parbleu ! gronda-t-il, ce serait bien la première fois que je plierais.

Elle l'interrompit :

— N'insistez pas. Vous me feriez rougir de vanité satisfaite. La première fois ! quel honneur pour une faible petite femme comme moi !

Changeant brusquement de ton, la singulière créature continua :

— Seulement, il ne s'agit pas de moi. Les intérêts du Japon, de l'Asie jaune tout entière, sont en jeu. Je ne dois point dépenser le temps en un bavardage inutile.

— Ah ! vous appelez cela un bavardage. Du diable, si je lui aurais donné ce nom.

— Ne discutons pas sur les mots, je prie. Le temps est court, je viens au fait.

Elle planta son regard railleur dans les yeux du milliardaire, et d'un accent où toute trace d'ironie avait disparu :

— Gentleman, tenez-vous sérieusement à ce que miss Linérès soit reconnue au plus tôt comme héritière de feu Pariset ? Tenez-vous à ce qu'elle épouse rapidement M. le marquis Pierre de Chazelet ? Tenez-vous enfin à conclure, avec nous, la location à bail du territoire d'Agua Frida dans la presqu'île californienne ?

Ma foi, Frey se décida à prendre son parti de l'aventure.

— Aux conditions financières qui ont été convenues ?

— Naturellement ! Trois cent millions, payables pendant la première année du bail, en dix échéances échelonnées.

— *All right !* En ce cas, vous devez penser que vos questions étaient superflues. L'homme qui ne souhaiterait pas une prompte solution, serait la plus *folle tête de bûche* qui se puisse imaginer.

Prestement la Chinoise fit disparaître son revolver, puis frappant joyeusement des mains :

— À la bonne heure. Voilà qui est parler franc.

Elle redevint grave pour continuer :

— Nous sommes d'accord sur tous les points de détail, j'en suis sûre. Sur tous, sauf un.

— Lequel ?

— N'ayez point tant de hâte. Précisons d'abord ce qui nous unit. La Compagnie Japonaise est tout aussi pressée que vous de terminer l'affaire.

— Cela est évident, acquiesça le milliardaire.

— Je pense ainsi. Donc je reprends. Les deux contractants sont pressés. Ils admettent votre combinaison. Linérès mariée au gentilhomme français. Celui-ci, rendu responsable de l'opération au moyen des signatures qu'il vous a bénévolement données. Je plains peut-être ce gentleman. C'est le seul homme de race blanche qui ait forcé mon estime, mais peu importe mon sentiment. Dans la balance des intérêts en jeu, un homme, même exceptionnellement loyal, ne représente qu'une quantité négligeable.

Frey écoutait, glacé par le cynisme tranquille que la passion de race imprimait au discours de cette femme charmante.

— Donc, voici en quoi nous raisonnons de même. Passons à présent au… détail sur lequel nous différons d'appréciations. Vous désirez que miss Linérès soit reconnue héritière des biens des Pariset, par les lois de l'Union et par celle du Mexique. À nous, il suffit qu'elle soit légalement reconnue en vertu de la seule jurisprudence mexicaine.

— Comprenez donc, commença Frey Jemkins…

— Toute discussion serait inutile, modula gentiment la Chinoise. Avant de vous venir voir, j'avais eu soin de vous pouvoir placer en face du fait accompli.

Il se mordit les lèvres.

— Que prétendez-vous insinuer par cette déclaration ?

— Ceci. La nuit dernière, j'ai fait enlever miss Linérès. Elle a été conduite à bord d'un steamer qui stationnait sur le Potomac. Elle navigue à présent vers le Mexique. Dans quelques jours, elle sera à Agua Frida !

— Par Satan !…

Elle coupa le Juron à demi prononcé.

— Pourquoi dépenser votre souffle en exclamations malsonnantes ? Ce qui est fait est fait, et nous sommes trop au courant de vos actions pour que vous tentiez de résister. Au surplus, de quoi s'agit-il ? De palper un peu plus tôt le prix de la location à bail, et cela sans courir le moindre risque supplémentaire.

— C'est vrai, au fait, reconnut Jemkins… Bon, voilà Linérès embarquée. Après ? Rouge-Fleur le gratifia d'un joli et menu geste approbateur.

— Vous êtes un gentleman tout à fait pratique. Par nos soins — mes commettants et moi avons déjà engagé des démarches — Linérès sera dans un avenir rapproché envoyée en possession d'héritage par les Mexicains.

— Soit !

— Votre intérêt, le nôtre, sont identiques : célébrer le mariage sans délai.

— D'accord, seulement il vous faudra la ramener à Washington.

— Erreur, c'est vous qui allez la joindre immédiatement à Agua Frida.

— Mais M. de Chazelet ?

— Il vous accompagnera.

— Quel prétexte pourra ?…

— … Le voyage. Il n'est point besoin de prétexte. Le Français a une raison qui le conduira à vous supplier de partir.

— Une raison ?

— Le désir de retrouver sa fiancée, mon bon sénateur. Ah ! vous êtes heureux de m'avoir pour alliée, car vous me semblez ignorer tout ce que l'on peut tirer du sentiment.

On eût cru que les regards de Rouge-Fleur se voilaient à ces dernières paroles. Mais bien vite les yeux redevinrent clairs, une ironie plus vive s'y

marqua.

— Vous ferez parvenir cette missive au marquis, reprit-elle en présentant au milliardaire un coquet billet.

— Qu'est cela ?

— Une lettre de miss Linérès.

— De Linérès, répéta Jemkins au comble de la surprise. Vous avez réussi à lui faire écrire ?…

— Lisez, curieux sénateur, lisez et vous serez persuadé.

Frey déplia le papier. Les lignes suivantes lui apparurent :

« Si je vous suis chère comme mon cœur le croit, une simple affirmation de moi suffira. Rejoignez-moi à Agua Frida, dans la propriété que je vais tenir de l'héritage de mon père. Il ne m'est pas permis de m'expliquer davantage ; mais le vous jure que là-bas, notre union, notre bonheur ne subiront aucun retard. Partez de suite. Celle qui ne vit que pour devenir votre

« Linérès. »

— Oh ! grommela Frey ! Il n'y a pas de doute. Avec un pareil *miroir*, *l'alouette est prise*. Mais comment la jeune fille ?…

— Comment ? ne vous inquiétez pas de cela. Elle a écrit ; vous reconnaissez que le marquis ne résistera pas ; voilà l'important.

— Sans doute ! Sans doute ! Seulement… ai-je le droit de critique, charmante lady ?

Absolument ! Nous discutons une affaire. Vous y jouez votre fortune… et, ajouta-t-elle cruellement, votre tête en même temps. Il serait donc déplacé de ne point entendre ce que vous pensez.

Jemkins ne put dissimuler une grimace. Si inattaquable qu'il se crût, il n'aimait pas que l'on parlât légèrement de sa tête. Toutefois il réprima ce mouvement de mauvaise humeur, et avec tout le flegme dont il fut susceptible, il articula :

— La combinaison est parfaite. Son utilité seule m'apparaît contestable. Pourquoi ce long voyage au Mexique, voyage qui, à tout le moins, constitue une perte de temps ?

— Pourquoi ? Parce que notre police est mieux faite que la vôtre.

— La réponse reste obscure.

— Je vais l'éclairer, cher sénateur. En échange de votre raisonnable acquiescement à notre plan, nous vous apportons le moyen de réduire à l'impuissance l'ennemi qui s'est manifesté hier au Sénat.

— Vous le connaissez ?

Ce fut un rugissement, Jemkins s'était levé. Il regardait avidement son interlocutrice, les mains tendues en avant comme pour broyer l'adversaire inconnu.

Elle sourit, le contraignit du geste à se rasseoir, puis dans un murmure :

— Ah ! Ah ! ceci vous intéresse. Laissez-moi vous donner de plus amples renseignements. Aux États-Unis, celui dont je parle a des appuis si grands, que l'on ne saurait songer même à le faire disparaître. Sa mort serait considérée comme la confirmation de ce qu'il a allégué contre vous. Sa mort serait le signal d'un procès retentissant, où sombreraient et votre richesse et votre honorabilité si habilement captées.

Au front du milliardaire perlèrent des gouttes de sueur.

— Mais son nom, son nom ? balbutia-t-il avec effort.

La jolie Chinoise n'était point accessible à la pitié sans doute ; car la détresse de son interlocuteur lui fit simplement hausser les épaules.

— Je vous croyais plus fort, sénateur. Je vous ai annoncé le remède efficace, ce n'est donc pas le moment de succomber à la maladie.

— C'est vrai, reconnut-il avec confusion ; mais si vous saviez ce que mon imagination a travaillé depuis hier… à vide ; car maintenant encore, je ne me doute pas de quel côté est venu le coup.

— Allons, je vois qu'il ne faut pas vous tourmenter plus longtemps. Le nom de votre ennemi est Allan.

— Allan ! N'est-ce point le nom de cette jeune fille inconnue ?…

— Que j'ai apportée cette nuit dans votre hôtel, et enfermée au lieu et place de Linérès.

Frey se passa la main sur le front. Il ne comprenait pas.

— Allan, murmura-t-il. Je ne connais pas cet Allan.

— Il est professeur à l'École militaire de West-Point, en relations personnelles avec le président Loosevelt, et dernièrement, à Paris, il s'est lié d'une amitié inexplicable avec le chef de la Sûreté, M. Lerenaud ; Allan, hier, grimé en vieillard, vous a régalé de la séance de ventriloquie que vous savez, avec le concours d'un boy du Sénat.

Et comme l'athlète redisait dans le désordre de ses pensées :

— Mais Allan, cela ne me dit rien.

La Chinoise ajouta paisiblement :

— Il a un prénom qui vous paraîtrait peut-être plus explicite.

— Un prénom ?

— Oui, un prénom que vous avez dû évoquer bien souvent dans les heures difficiles.

— Mais lequel, lequel ? Je vous en supplie, ne vous jouez pas de mon anxiété.

— Il y a seize ans, Allan s'appelait le *chevalier vagabond*, ou, plus familièrement, le petit Jud !

— Jud !

Le milliardaire étendit les bras, ses yeux eurent un égarement.

— Jud !

Ce monosyllabe l'avait brusquement rejeté dans le passé, dans cette claire nuit californienne, où il avait froidement assassiné Pariset. Et brusquement un éclair traversa son esprit.

— Mais alors sa sœur, cette Lilian qui a le nom de l'enfant disparue ?

Rouge-Fleur lui imposa silence.

— Lilian est la sœur de Jud Allan, rien de plus. Ne compliquons pas notre affaire. Linérès est l'héritière des Pariset, nous n'avons aucun intérêt à

lui susciter une rivale. Donc Lilian est Lilian Allan ; c'est uniquement ainsi qu'elle doit immobiliser son frère.

Et Frey l'interrogeant du regard.

— Entre vos mains, elle sera l'otage.

— Ah ! je vois, je vois… Décidément nous tenons la victoire.

Rouge-Fleur fit entendre son rire de cristal aux inflexions ironiques.

— Nous ne vous gardons pas rancune de la mort du pauvre capitaine Anoru.

— Oh ! balbutia l'athlétique personnage, on cherchait à m'évincer de l'affaire…

— C'est pourquoi l'on ne vous accuse pas de vous être défendu. Mais nous entendons-nous bien sur tous les points maintenant ?

— Oui. Seulement un ennui.

— Lequel ?

— Chazelet a vu Lilian. Il lui a parlé. Il s'étonnera si je m'oppose à ce qu'il la ramène à l'institution Deffling.

— Est-ce tout ?

— Cela me semble assez épineux comme cela.

— Ah ! Comme les gentlemen s'embarrassent de peu de chose. Je vais me charger de la reconduire… et, mon cher sénateur, vous la retrouverez à Agua Frida. Ordonnez que l'on prie cette jeune fille de vous rejoindre ici.

— Mais…

— Vous verrez. À quoi bon bavarder ?

Dominé cette fois encore par l'étrange créature, Frey Jemkins sonna. Au domestique qui se présenta, il transmit l'ordre de Rouge-Fleur.

— Votre maître oublie, intervint celle-ci. Veuillez apporter le thé ici, afin que la jeune dame puisse prendre la moindre chose avant de m'accompagner.

Le domestique s'empressa. Une minute plus tard, il déposait sur le bureau un plateau supportant théière, tasses et assiette de rôties, puis il s'esquivait pour aller quérir Lilian.

Alors, à l'étonnement croissant du milliardaire, la Chinoise remplit deux tasses du liquide parfumé. Elle en attira une devant elle, avec ces mots :

— Pour moi !

Dans l'autre, elle fit tomber quelques grains d'une poudre blanchâtre qu'elle puisa dans une bonbonnière.

— Pour elle, murmura-t-elle encore.

— Qu'est-ce ?

— Le sommeil, un quart d'heure après avoir bu. Ne nous retenez donc pas. Il faut que nous puissions monter en voiture avant que Lilian s'endorme.

— Et ensuite ?

— Elle voguera vers le Mexique quand elle reprendra connaissance.

Elle s'interrompit net. La jeune fille entrait.

Avec de grandes manifestations d'intérêt, Rouge-Fleur se présenta comme une amie de miss Deffling, laquelle ayant été avisée, le matin même, qu'à la suite d'un pari d'un goût détestable sur l'impuissance de la police urbaine, de jeunes fous avaient translaté Lilian à la demeure de miss Linérès et réciproquement, qu'ayant donc appris cela, miss Deffling avait prié son amie d'aller chercher sa pensionnaire et de la ramener, ce qui éviterait de confier l'aventure à l'une des répétitrices… l'intérêt bien entendu de l'Institution exigeant que le secret le plus grand fût observé. Après quoi, elle conclut :

— J'ai demandé à M. Frey Jemkins de nous offrir le thé, car il est mauvais de sortir à jeun, et je tiens à ramener à miss Deffling son élève en bonne santé.

Quoiqu'il lui en coûtât d'accepter dans la maison du meurtrier de son père, Lilian ne pouvait refuser. Elle absorba donc le thé qu'avait versé la Chinoise.

Cette dernière manifesta aussitôt un grand empressement de regagner Kendall Green.

Et elle entraîna la jeune fille, non sans avoir échangé avec le milliardaire ces répliques significatives :

— Et Jud Allan, comment saura-t-il que sa sœur me répond de lui ?

— Je m’en charge, Frey Jemkins… ou plutôt je m’en suis chargée déjà.

CHAPITRE III

LA ROCHE TARPÉIENNE

Non loin de l'habitation de Frey Jemkins se dresse l'hôtel à voyageurs New-Villard de Washington.

Malgré son jardin d'hiver renommée, son confortable, son service exceptionnel, sa cuisine et ses caves réputées, le New-Villard a des prix modérés, au moins par rapport à ses concurrents américains, et l'on s'y peut procurer une belle chambre pour la bagatelle de deux dollars cinquante cents (douze francs cinquante) par jour[1].

Jud Allan avait établi son domicile momentané dans ledit hôtel.

Tout comme le marquis de Chazelet, il avait passé une nuit détestable. Mais, dès cinq heures du matin, il sortit, en vertu de ce raisonnement que l'air frais et la marche apaiseraient ses nerfs surexcités.

Maintenant il allait au hasard, sans s'inquiéter où le portaient ses pas.

Les choses extérieures lui importaient peu, occupé qu'il était à regarder en lui-même.

Qu'y voyait-il ? La douleur de l'enfant trouvé, sans nom, sans famille. Il se revoyait *chevalier vagabond*, petit Jud, puis fugitif, puis Jud Allan ayant conquis tout ce qu'un malheureux peut conquérir par le travail : une position honorable, certes, mais modeste. Professeur à West-Point !

Comme cela était peu en regard de la situation de celle à qui, malgré lui, il avait donné son cœur ! Lilian, mais c'était une princesse des *Mille et une Nuits* dotée des trésors d'Aladin.

Et l'éblouissement de cette richesse le rapetissait, le faisait apparaître à ses propres yeux comme plus humble, comme plus loin d'elle.

Oui, oui, il avait accompli son devoir, en écartant d'un aveu brutal une rêverie de jeune fille qui commençait à se fixer sur lui. Il se fût méprisé, s'il avait agi autrement.

Rêvant ainsi, monologuant sans s'apercevoir qu'il chuchote, qu'il esquisse de grands gestes dont les rares passants s'étonnent, il marche toujours.

Il a remonté l'avenue Pensylvania, s'est jeté dans la rue de la Bibliothèque du Congrès. Il traverse les jardins du Capitole, passe en détournant la tête auprès de la palmeraie, où, après la séance du Sénat, Lilian et Grace l'ont attendu. Sa marche s'accélère. On croirait qu'il se sauve, et de fait, Jud est un fugitif que poursuit le souvenir.

Oh ! le souvenir de ce qui a été, de ce qui ne sera plus.

Lilian maintenant a lu le manuscrit qu'il lui a confié. Elle sait le pauvre être qu'il est. Elle sait que son nom même peut lui être contesté ! [1]

Et puis une question s'implante dans son cerveau. Comment a-t-elle accueilli son aveu ?

À cette heure matinale, il ne saurait se présenter à l'Institut Deffling. Un frère même, — il sourit tristement en se rappelant qu'il est toujours le frère de Lilian pour tout le monde, sauf pour elle et sa jeune amie, Grace Paterson, — un frère même ne saurait risquer une visite que l'heure matinale rendrait peu convenable.

Et cependant le désir de savoir l'étreint, le tenaille. Son pas s'accélère. Il remonte North Capital street.

Le voici en face de la gare du chemin de fer Baltimore Ohio, tête des lignes qui desservent, d'une part, la côte Atlantique jusqu'à Baltimore, avec raccord sur New-York, et, d'autre part, les territoires de l'ouest sur Pittsburg et l'Ohio.

Il heurte un promeneur, aussi pressé que lui-même.

— Tiens, murmure-t-il, Kan-So, l'un des acolytes de Jemkins… À quoi s'occupe-t-il pour se mettre en route de si bonne heure ?

Il achève à peine, qu'à vingt pas de lui, il remarque un second voyageur, qui marche a pas précipités.

— Van Reek maintenant, se dit-il. Ah çà ! toute la bande part donc en voyage ?

Il hésite une seconde, puis il secoue la tête, comme s'il prenait une résolution.

— Toutes leurs actions menacent Lilian… toutes… Je veux voir.

Sur ces mots, il s'élance à la suite des deux lieutenants de Jemkins.

À quelques pas d'eux, il pénètre dans la station du railway.

Selon la coutume américaine, Kan-So et Van Reek se sont munis à l'avance de leurs tickets. Ils passent devant les guichets de distribution, gagnent le quai principal, d'où se détachent, ainsi que les dents d'un râteau, les quais affectés aux diverses directions desservies.

Kan-So se dirige vers un train, portant cette indication : « Pittsburg et Ohio ».

Van Reek, lui, sans paraître apercevoir son complice, prend place dans un convoi à destination d'Atlantic Coast, Baltimore, New-York and Canadian lakes.

« Où vont-ils ? Que préparent-ils ? » se demande vainement le jeune homme.

Il ne saurait deviner que le Chinois part en expédition contre les barres d'or expédiées, dans quarante-huit heures, de Pittsburg sur New-York ; que Van Reek va s'installer dans cette dernière ville, pour y voler les pierres précieuses envoyées d'Amsterdam aux joailliers américains.

Il regarde autour de lui. Adossés à la muraille, il distingue deux gamins à la livrée des boys de service des *Pullmans-Cars* (wagons-lits).

Il s'approche d'eux en se frottant les yeux, ainsi qu'un homme qu'une poussière importune fatigue. Les boys mettent les mains dans leurs poches et sifflotent. Alors il n'hésite pas. Il va à eux. D'une voix brève, il prononce :

— Le Chinois Kan-So. Train de Pittsburg. Savoir son but. Dépêche chiffrée au syndicat.

— *All right !* répond sur le même ton, l'un de ses interlocuteurs.

Et Jud s'adresse à l'autre :

— Train de Baltimore… Van Reek… Mêmes instructions.

Cela a été si rapide que personne, certainement, n'a pu prêter attention au conciliabule. Le pseudo-frère de Lilian s'éloigne, se dirigeant vers la sortie, tandis que les boys se précipitent vers les quais.

Allan franchit les arcades s'ouvrant sur la rue, quand un groupe de voyageurs retardataires lui barre le passage. Il est quelque peu coudoyé, bousculé par ces gens craignant sans doute de manquer le train.

Il n'y attache aucune importance. En Amérique, on sait que les affaires n'attendent pas, et que les *businessmen* n'ont point de temps à perdre en vaines politesses.

Il hausse les épaules, s'éloigne de la gare, reprenant sa marche vers Kendall Green.

Et pourtant, s'il avait suivi des yeux les voyageurs manifestant si grande hâte, leurs mouvements lui eussent causé quelque surprise. Ces personnages ne gagnèrent point les quais de départ. Ils s'arrêtèrent simplement dans la salle de distribution, et l'un d'eux, regagnant l'extérieur, longea les bâtiments de la gare jusqu'à la première rue latérale, à l'angle de laquelle il disparut.

À dix mètres de l'individu, une jeune femme, debout au bord du trottoir, semblait tout entière à la lecture d'une brochure. Sans hésiter cependant, l'étrange voyageur s'approcha d'elle.

— C'est fait ! lady Rouge-Fleur.

Et il passa, sans que la jolie Chinoise eût fait un mouvement.

Seulement, le curieux qui se fût trouvé à côté d'elle aurait entendu cette phrase énigmatique sortir de ses lèvres :

— Il trouvera l'avis… Il n'osera plus combattre… Je pourrai l'affirmer à Frey Jemkins.

Quelques minutes après, elle se mettait nonchalamment en marche, se dirigeant vers la basse ville.

Cependant, Jud Allan atteignait Kendall Green.

À la vue des murs, du portail de l'Institution Deffling, une émotion insurmontable le saisit.

C’est là que Lilian vit ; là qu’il songe sans doute au récit manuscrit qu’elle a lu.

Il est sept heures environ. Une cloche, dont le promeneur reconnaît le son, annonce l’ouverture des classes.

Jud regarde. Il envie les professeurs graves, les écolières capricieuses, qui s’engouffrent sous le portail de l’Institution.

Il ressasse toutes les choses pénibles qu’il s’est déjà répétées. Lilian le méprise à présent. Quelle apparence qu’elle puisse conserver son affection à l’ex-chevalier vagabond, au petit saltimbanque qu’une heure d’exaltation a conduit à se dévouer pour elle ? Alors, qu’est-il venu faire ici ? Il se gourmande, se plaisante durement.

À ses tempes transsudent des gouttelettes glacées. Machinalement, il porte la main à sa poche pour y prendre son mouchoir.

Ce mouvement banal amène pour lui une nouvelle surprise.

Un papier s’est trouvé sous ses doigts… Il l’élève jusqu’à ses yeux. Qu’est cela ? Un billet cacheté avec cette suscription tracée au dactylographe :

« À Jud Allan. »

En voilà bien d’une autre ! D’où vient cette missive ? Il n’a aucun souvenir de l’avoir reçue, de l’avoir glissée dans sa poche. Et cependant elle a dû lui être remise à l’hôtel. Est-ce qu’il perd l’esprit ?

Il décachette la lettre. Il la déplie. La feuille porte quelques lignes, écrites, comme l’adresse, à la machine. Et avec stupeur ses yeux déchiffrent ces syllabes menaçantes :

« Vous êtes intelligent. Comprenez donc à demi-mot. Vous avez entrepris une campagne odieuse qui doit prendre fin. Désormais, vous y renoncerez, cela est certain, car votre prétexte vous échappe. Révoltée de vos agissements misérables, Lilian a cherché une protection, un refuge, auprès de ceux que vous vous proposiez de mettre à contribution. Puissiez-vous vous repentir ! »

Le billet n'est point signé.

Le sens n'en apparaît pas clairement d'abord au professeur de West-Point. Mais, tout à coup, une phrase se détache, lumineuse, flamboyante :

Lilian, dit-on, a cherché une protection, un refuge contre lui-même.

— Folie, gronde-t-il. Folie… Lilian ne saurait se défier de moi.

Mais une pensée le secoue :

« Il lui est arrivé malheur… Oui, c'est cela… Un malheur !… »

Et livide, éperdu, il se rue en avant, atteint le portail de l'Institution Deffling, frappe du marteau à coups redoublés, et se trouve enfin devant la directrice accourue au bruit, qui considère avec inquiétude le jeune homme, dont l'apparence est celle d'un dément.

— Lilian ? Où est Lilian ? clame-t-il d'une voix faussée par l'angoisse… Laissez-moi passer… Il le faut ! Il le faut !

Le mouvement de recul de miss Deffling, terrifiée par cette exaltation, l'avertit de l'incorrection de son attitude.

Il domine ses nerfs par un effort surhumain dont tout son être frissonne.

— Je vous prie de m'excuser, fait-il d'un accent assourdi, mais une lettre, qui m'est parvenue ce matin, m'a causé les plus vives alarmes. On m'annonce que… ma sœur a quitté la pension.

Miss Deffling a un sourire dédaigneux. Elle jette en avant ses mains osseuses en un geste de dénégation.

— Cela est tout uniment une facétie d'un goût exécrable. C'est vouloir calomnier ma maison, qui, j'ose le dire, est tenue comme aucune autre de la ville.

Son assurance gagne Allan lui-même. Cependant il insiste :

— J'aurais dû me dire cela de suite. Seulement, je fais appel à votre condescendance. J'ai ressenti une émotion violente, vous le comprenez, et j'ai besoin, pour être complètement tranquillisé, de voir…

— Lilian tout entière au travail, la chère enfant. Venez donc, monsieur Allan, je me reprocherais de ne pas donner satisfaction à un frère dévoué.

Le calme est contagieux comme l'affolement. La placidité de miss Deffling réagit sur le visiteur.

Paisiblement il la suit à travers les couloirs du rez-de-chaussée, sur lesquels s'alignent les portes closes des classes, où s'élèvent, monotones et scandées, les voix des professeurs enseignant leurs élèves.

— Voici le cours.

L'institutrice susurre ces mots. D'une main légère, elle entr'ouvre la porte, avance la tête. Le professeur l'a entendue. Il s'arrête dans la dictée d'un « résumé ».

— Pardon de vous troubler, débite miss Deffling, je vous serais obligée de m'envoyer un instant miss Lilian Allan.

Jud sent son cœur battre plus librement. Il va la voir.

— Miss Allan, mais je l'ai signalée sur la feuille de présence… Miss Allan n'a point paru en classe, non plus que miss Grace Paterson.

— Pas paru !

Miss Deffling, Allan, ont répété ces trois syllabes avec une intonation impossible à rendre. Le trouble de la directrice est tel qu'elle referme la porte.

— Pas paru… Qu'est-ce que cela signifie ? Une élève exceptionnelle !… Grace Paterson, passe encore… ; une véritable écervelée… Mais Lilian, Lilian…, c'est inconcevable.

Et ses regards se portent sur Allan, elle s'épouvante de sa pâleur, de l'égarement, qui trouble ses yeux… Elle souhaite l'apaiser, le calmer, le consoler.

— Bon ! la jeune fille est peut-être un peu souffrante. Paterson, elle, lui est tout affectionnée ; elle sera restée à la soigner, à lui faire la lecture, que sais-je ?

— Je vous en prie, allons nous en assurer.

La voix de Jud a quelque chose de déchirant, qui enlève à son interlocutrice toute velléité de résistance.

— Mais oui, allons, allons tout de suite… Vous pensez bien que je suis aussi soucieuse que vous d'éclaircir ce mystère. Songez donc, une élève disparue… Que dis-je une ? C'est deux, à présent ! Quel coup pour la

réputation de mon établissement…, dont la tenue me vaut la confiance des meilleures familles.

Il n'y a point à s'y méprendre, miss Deffling est très agitée.

Sans doute ses motifs ne sont pas de même ordre que ceux de son compagnon. Elle craint surtout la répercussion financière que l'aventure pourrait avoir pour elle ; mais enfin, chacun s'inquiète des malheurs d'autrui, dans la proportion de ses moyens, et la directrice s'inquiète… ; que lui demander de plus ?

Elle se précipite à travers les couloirs. Elle court presque, dans sa hâte de savoir.

Le corridor des chambres des pensionnaires se présente à eux. Voici la porte sur laquelle se lit le nom de Lilian.

La clef est sur la serrure. La directrice la tourne. La chambre est vide. Le lit n'a point été défait.

Et Jud gronde, d'un accent désespéré et terrible qui fait frissonner encore miss Deffling :

— Un crime !

— Comment pouvez-vous affirmer pareille chose ?

— Respirez… ne sentez-vous pas une légère odeur de chloroforme ?

La directrice tressaille de plus belle. Toute l'Amérique a été émue par les exploits de la bande des *chloroformistes*. Ces bandits auraient opéré dans son Institution !

Elle essaie de s'indigner contre pareille assertion. Son instinct mercantile lui en fait un devoir.

— Grace Paterson occupe la chambre voisine… Elle aurait entendu.

Elle sort vivement, laissant Jud qui regarde autour de lui, qui furète partout, cherchant un indice.

L'accoutumance de la lutte lui permet d'enchaîner les faits.

La lettre mystérieuse qu'il a trouvée dans sa poche, les vapeurs de chloroforme, la disparition de Lilian. Tout s'éclaire à présent. Tout devient net à ses yeux. Lilian est aux mains de son ennemi, de Frey Jemkins.

Un cri effaré le tire de ses réflexions. Dans la chambre voisine, miss Deffling s'agite, se contorsionne. Grace Paterson a disparu comme Lilian.

Elle s'est couchée, elle ; le lit de la pensionnaire porte encore l'empreinte de son corps. Sa robe de chambre, ses mules ne se retrouvent nulle part. Et la directrice se lamente, l'excès de ses terreurs contraignant son égoïsme à s'exprimer.

— Quel scandale ! Deux de mes jeunes filles, deux ! C'est la ruine. Quelle famille consentira désormais à me confier son enfant ?

Elle s'interrompt brusquement. Jud Allan vient d'appuyer la main sur son épaule ; il prononce cette phrase invraisemblable :

— Il n'y aura pas scandale. Il ne doit pas y en avoir ; car ce serait, je pense, mettre la police en mouvement et causer la mort des malheureuses victimes.

Est-ce qu'elle rêve ? Le frère de Lilian aurait-il pareil souci de ses intérêts ? Mais il reprend :

— Nul ne saura l'aventure si vous la taisez vous-même.

— Si je la tairai, moi ; vous pensez bien que, dans ma situation, j'aimerais mieux me couper la langue que donner le signal de ma ruine.

— Alors, vous expliquerez comme il vous plaira le départ de vos deux élèves.

— Pour Lilian, cela va tout seul, puisque vous avez la bonté de consentir… ; mais Grace Paterson a un père qui l'aime… Je ne veux pas dire que votre affection pour Lilian soit moindre… Mais M. Paterson peut être de moins bonne composition.

— Vous le prierez de demander une audience à M. Loosevelt.

— Au président ?

— Qui la lui accordera et lui donnera des explications telles qu'il se rangera à mon avis.

La curiosité, cette autre vertu de miss Deffling, l'incite alors à murmurer :

— Ne serait-il pas plus simple de me mettre à même de les lui fournir ?

— Non, répond sèchement le jeune homme, M. Loosevelt seul a qualité pour cela.

Puis, sans ajouter une parole, il tourne dos à miss Deffling et s'éloigne. Cinq minutes après, il franchissait le portail de l'avenue de Kendall, monologuant :

— La lettre mystérieuse, d'un ami celle-là, qui me parvint naguère sur le quai du Bois, me faisait cette recommandation : « Quoi qu'il arrive, ne désespère jamais. » Mon correspondant inconnu avait-il prévu cela ?

Et tristement :

— Suis-je réduit à l'impuissance totale ? Il est sûr qu'il me faut renoncer à l'appui de la police officielle… Oui… M. Loosevelt doit être avisé de suite… Mais me rendre à la Maison-Blanche serait imprudent. Mes ennemis savaient que, leur lettre reçue, j'irais à l'Institution Deffling. Par conséquent, dès ce moment je suis épié, je dois l'être…

Un instant, il marcha pensivement, puis, comme prenant un parti :

— Non, je ne suis pas aussi isolé que je le parais. Naguère, l'ami inconnu qui me fit passer, sans que je pusse le découvrir jamais, les sommes considérables grâce auxquelles, moi, l'enfant trouvé, je créai le syndicat des déshérités comme moi, cet ami m'a donné une puissance. Je suis le chef, le *roi*, comme ils disent, des *lads*, de tous les abandonnés. Ils m'ont servi maintes fois. À présent encore, ils me serviront. Oui, c'est l'armée des gamins qui luttera contre les troupes du crime. Un enfant a arraché un autre à la mort ; des enfants amèneront peut-être l'heure de justice.

Avec une émotion attendrie, il conclut lentement :

— Merci, inconnu, qui m'as fait enrégimenter les orphelins.

Son regard semblait chercher autour de lui le personnage à qui s'adressaient les remerciements ; il rencontra deux hommes, coiffés, l'un d'un chapeau de paille, l'autre d'un feutre gris, qui, à peu de distance, causaient avec animation.

— Je n'aperçois que ces deux causeurs, murmura-t-il… Eux m'aperçoivent aussi. Sont-ce des espions ? Nous allons bien le voir.

Et sa douleur brusquement apaisée par la volupté de l'action :

— En tout cas, je puis passer au syndicat sans qu'ils en puissent tirer de déductions graves.

Il se mit en marche d'un air indifférent, non sans jeter de temps à autre un coup d'œil par-dessus son épaule. Les hommes avaient, eux aussi, pris le pas de promenade. Jud sourit.

— Allons, fit-il encore, chapeau de paille et chapeau de feutre sortent des magasins de Jemkins.

D'un bon pas il gagna la ruelle, où, la veille au matin, il s'était rendu avant la séance du Sénat. Il s'arrêta devant la maison dont le mur s'ornait de la bizarre allégorie du faisceau d'enfants enroulés de cordes.

Il entra, repoussa le battant derrière lui, et se trouva dans un vestibule étroit, aux murailles revêtues d'un enduit de couleur verte.

À droite et à gauche, les bureaux, où retentissaient le tapotement de machines à écrire, communiquaient avec le vestibule.

Sur le seuil de l'un d'eux, se montra Tril, le gamin qu'à plusieurs reprises, Jud Allan avait traîné à la remorque.

Au fond du couloir, se trouve un escalier étroit. Le petit s'y engage. Allan monte derrière lui sans mot dire. Au premier étage, tous deux pénètrent dans un bureau qu'une double porte capitonnée, le plafond et les murs également recouverts d'un capiton, le plancher caché sous un épais tapis molletonné, semblent devoir isoler de toute oreille indiscrète.

La porte refermée avec soin, Tril avance respectueusement un siège au visiteur, puis attend debout devant lui.

— Un grand malheur, Tril, commence Jud d'une voix douloureuse.

— Un malheur, roi…

— Oh ! pas ce titre que votre affection m'a donné.

— Pourquoi ? Dans la salle *sourde*, nul ne peut l'entendre, et ce m'est un plaisir de le prononcer.

Allan a un geste de consentement.

— Soit ! Écoute. Miss Allan…, ma sœur…, a été enlevée cette nuit. Je suis certain que Frey Jemkins a conduit l'aventure.

— Il a dû prendre ses précautions. Mais les *lads* seront en campagne aujourd'hui même.

— C'est cela, enfant, c'est cela. Découvrir où ils l'ont enfermée, elle… La délivrer, et puis…

— Venger notre roi…

Allan secoua tristement la tête.

— Non, Tril… Vous, mes amis, vous auxquels j'ai voulu donner, par l'association, le moyen de vous défendre, je ne vous emploierai pas à la vengeance. La haine fane la jeunesse, racornit l'âme. C'est à la justice que nous devons seulement marcher.

Son interlocuteur lui saisit la main et la porta à ses lèvres.

— Vengeance ou justice, roi, c'est la reconnaissance qui nous guide, la reconnaissance pour toi.

— Pour l'ami inconnu qui m'a fourni l'or, sans lequel mon rêve ne se fût point réalisé.

— Pour lui aussi, oui, cela est équitable. Mais pour toi d'abord.

Et d'un ton mi-badin, mi-ému, Tril expliqua :

— À quoi bon discuter cela, roi ? Que nous le voulions ou non, nous t'aimons. Qu'étions-nous auparavant ? Des enfants du ruisseau, nus, sans appui, condamnés presque fatalement au vol, à la honte, à la mendicité. Tu nous as réunis, toi, qui travaillais tant ! Tu nous as dit : « Groupez-vous ; soutenez-vous ; défendez-vous. » Aujourd'hui, notre syndicat s'est étendu sur tout le territoire de l'Union. Chaque ville a une agence. Les emplois de grooms, boys, petites bonnes d'enfant, bureaucrates débutants, etc., nous sont réservés, mieux rétribués, plus considérés qu'autrefois ; nous sommes devenus une puissance, grâce à toi, qui nous as apporté l'or nécessaire à l'origine de toute société ; à toi qui, pauvre fugitif, as refusé d'en distraire la moindre parcelle à ton profit.

— Enfant trouvé moi-même, fit mélancoliquement Jud, j'ai voulu éviter aux autres les horreurs de l'isolement.

Et il avait réussi : des économistes, durant les dix dernières années, avaient constaté la tendance syndicale des enfants de l'Union. Ils s'étaient émerveillés de la discipline, de l'entente réalisée par les petits, et que les

adultes eussent pu imiter avec profit, mais aucun n'était remonté jusqu'à l'origine.

Tril reprit :

— Qu'y a-t-il à faire ?

— Ceci. Je suis escorté par des espions…

— Veux-tu qu'on les fasse disparaître ?…

— Non, mon bon Tril. Seulement, il faudra que la nuit prochaine, pour la réunion générale convoquée sur ma demande, on veille à ce que nul ennemi ne me suive !

— Bien. Nul ne pourra savoir la route que tu prendras.

— Autre chose. M. Loosevelt doit être prévenu de ce qui s'est passé.

— J'irai, si tu veux m'accorder ta confiance.

— En personne, Tril, je n'ai plus grande confiance qu'en toi.

Un sourire d'orgueil illumina le visage du gamin.

— Que dois-je faire ?

— Remettre au président une lettre que je vais écrire.

Jud n'avait pas achevé, que déjà, son interlocuteur avait disposé papier, plumes, encrier sur la table. Durant une minute, la plume courut sur le papier, traçant ces lignes :

« Lilian disparue. Selon toute apparence au pouvoir de F. J. Toute aide policière constituerait dès lors un danger terrible. S'en abstenir, je supplie.

« Seul, je dois agir désormais. Je le ferai. Mais je continuerai à me dire reconnaissant de votre bonté, de votre pitié pour les victimes. — J. A. »

Il plia le papier, le glissa dans une enveloppe qu'il ne cacheta point.

— Voici, Tril. Tu peux lire. C'est la meilleure réponse qu'il me soit permis de faire à ta question de tout à l'heure.

L'enfant rougit de plaisir. On eût cru qu'il allait s'agenouiller. Mais, d'un coup d'ongle, il fit sauter une larme prête à tomber de ses yeux, et se dirigeant vers la porte :

— Je pars, roi. Sois tranquille, personne ne rapportera à Jemkins que Tril est entré à la Maison-Blanche.

La double porte était retombée sur lui. Jud demeurait seul.

— Allons, murmura-t-il. Mes « petits sujets », — il y eut une infinie tristesse dans son intonation, — mes petits sujets me restent. C'est avec eux qu'il faut vaincre.

Il s'arrêta, surpris, la porte venait de tourner sans bruit sur ses gonds. Une fillette de treize à quatorze ans, ayant les manches de lustrine des dactylographes, apparut sur le seuil. Elle se montrait mignonne, petite, frêle. Son visage maigre, pâle, où de grands yeux noirs prenaient une importance exagérée, décelait les privations de la misère, qui arrête le développement physique, qui appauvrit le sang des enfances misérables.

— C'est moi, roi, fit-elle d'une voix douce, légèrement voilée.

— Toi, petite Suzan, pourquoi as-tu quitté ta machine à écrire ?

— Tril m'a chargé de te dire qu'il était en route.

— Ah ! sans être filé ?

— Oh ! il n'y a pas de danger. Ceux qui te guettent sont toujours dans la rue.

— Et Tril !

— Lui, il a passé la cour, escaladé le mur d'une cour voisine, et il a gagné la rue de l'autre côté du pâté de maisons.

Allan eut un hochement de tête approbateur. Son jeune messager n'avait négligé aucune précaution.

— C'est bien, Suzan ; je te remercie, mon enfant ; retourne à ton travail.

Mais Suzan s'avança d'un pas, joignit ses mains menues.

— Roi, dit-elle… Je mendiais ; une méchante femme me battait quand la recette ne lui semblait pas assez forte. Tu m'as amenée ici… On m'a appris à lire, à écrire, à compter. À présent, je gagne ma vie, je comprends que tu m'as tirée de la boue, que tu m'as donné la possibilité de l'existence honorable, peut-être heureuse. Tout ce que j'ai de bon me vient de toi.

Elle fit une légère pause, comme pour triompher d'une dernière hésitation.

— Tril m'a glissé à l'oreille que le moment était venu où l'on pourrait se dévouer pour toi.

— Tril est un affreux bavard, je le gronderai à la première occasion.

— Non, non, supplia-t-elle. Tril sait mes pensées, il a voulu me donner joie et contentement… Et je viens, je viens te supplier de ne pas oublier Suzan dans le danger. Pardonne-moi. Tous t'aiment, tous voudraient se sacrifier pour toi… Ils ignorent encore, je prends l'avance. Roi, fais que si quelqu'un doit mourir pour toi, ce soit Suzan.

Dans la voix de la fillette, il n'y avait pas trace de déclamation. Elle parlait avec une simplicité absolue, exprimant les choses comme elles se présentaient à son esprit.

Jud Allan se sentit touché jusqu'au fond du cœur.

— Oh ! murmura-t-il, oui, nous vaincrons… La tendresse aura raison de la haine.

Et comme Suzan répétait, suppliante autant que si elle avait sollicité une faveur : « N'est-ce pas, s'il faut mourir, tu donneras la préférence à Suzan », il éleva la petite dans ses bras, fit sonner deux, baisers sur ses joues pâles, et, doucement :

— Oui, petite Suzan, je t'assure la préférence… ; mais je ne veux pas que l'on meure pour moi.

Il avait reposé l'enfant à terre. Elle éclata en sanglots.

— C'est le bonheur, déclara-t-elle au milieu de ses larmes… le bonheur… Tu crois que je puis être utile… Ah ! quel bonheur !

Un quart d'heure plus tard, Tril était de retour, rapportant l'assurance que M. Loosevelt se conformerait à la requête de Jud Allan, en conservant néanmoins l'espérance que le jeune homme pourrait prochainement faire appel à son concours.

Le président lui adressait en même temps la prolongation pour une année du congé que le professeur avait obtenu avant son départ en Europe.

Renouvelant ses recommandations à Tril, en vue de l'assemblée des lads de la nuit suivante, Jud quitta alors le syndicat.

Dans la rue, les hommes aux coiffures de paille et de feutre stationnaient, occupés, semblait-il, à déchiffrer une affiche. Le professeur affecta de ne point les voir. Il reprit le chemin de l'hôtel de New-Villard, et, une fois arrivé, après une courte station au salon de lecture, il remonta dans sa chambre.

Il avait résolu de s'y tenir enfermé jusqu'au moment fixé pour la réunion des *lads*.

Mais, de même que la plupart des décisions humaines, celle-ci devait être modifiée par une circonstance imprévue.

Vers midi, en même temps que le déjeuner qu'il avait manifesté le désir de prendre dans sa chambre, on monta au jeune homme une lettre, dont l'enveloppe, surchargée de ratures, indiquait une promenade assez longue à travers les bureaux de poste de l'Union.

En effet, la missive avait été adressée primitivement à l'école militaire de West-Point, qui l'avait fait suivre à Baltimore, d'où elle était revenue à Washington pour toucher enfin l'intéressé au New-Villard Hôtel.

Jud déchira l'enveloppe et resta stupéfait, déconcerté. Elle contenait une invitation en bonne et due forme, par laquelle Frey Jemkins, de Pensylvania Street, priait M. Jud Allan, professeur à West-Point, licencié ès lettres et en droit, de vouloir bien honorer de sa présence la fête par laquelle il célébrait le retour de son heureux voyage en Europe.

La date fixée fit rêver le jeune homme. La fête se donnait le soir.

Son ennemi venait à lui. Ayant enlevé Lilian, la nuit précédente, il voulait se rencontrer, dans les vingt-quatre heures, avec le champion de la malheureuse héritière des Pariset.

Il repoussa d'abord cette idée. La lettre, à raison de ses pérégrinations, avait dû être expédiée au moins huit ou dix jours plus tôt.

Il chercha confirmation de ce fait, en consultant les timbres de la poste.

À sa grande surprise, aucun n'avait d'empreinte nette ; les cachets d'oblitération apparaissaient confus. Les chiffres indiquant les dates, les numéros de levées, ou bien étaient effacés, ou bien n'avaient point marqué.

Une autre constatation résulta de l'examen. Ce n'était pas le vaguemestre de l'école qui avait écrit à West-Point la mention : « Faire suivre à

Baltimore, Scolia Hôtel. » Or, Jud savait avec quelle conscience l'honorable Sooreland, vaguemestre de l'école militaire, remplissait ses fonctions, avec quel soin jaloux il s'acquittait des plus minuscules attributions de son emploi.

— Ah çà ! murmura-t-il, est-ce que cette enveloppe aurait été truquée ?

Il touchait du doigt la vérité. Après le départ de Rouge-Fleur, Frey Jemkins avait été pris d'un irrésistible désir de se trouver en face de ce Jud Allan, qui, depuis seize ans, avait déjoué toutes ses recherches.

Résolu à tout, même à sourire au misérable par lequel il avait tant souffert, Jud se déclara :

« J'irai… Je trouverai le courage de voir Jemkins, j'endormirai sa défiance ; avant de me rendre à l'assemblée des *lads*, des tout petits, pour demander leur concours contre les criminels tout-puissants. »

1. ↑ Des écrivains, peu avertis, comparent sans cesse les gains des travailleurs d'Amérique et d'Europe. Ils oublient que si, en France par exemple, l'unité monétaire est le franc, aux États-Unis, l'unité est le dollar (cinq francs). De la sorte un homme gagnant là-bas vingt dollars (cent francs) a seulement un gain équivalent à celui du Français qui gagne vingt francs.

CHAPITRE IV

LES LADS CONTRE LES BANDITS

L’avenue Pensylvania était en rumeur ; voitures, automobiles roulaient, grondaient. Les chevaux piaffaient, les moteurs crépitaient.

Il y avait des cris, des jurons, des plaisanteries, auxquels les curieux, encombrant les trottoirs, faisaient écho, un écho trop souvent augmentatif de mots grossiers ou de lazzis empreints de trivialité.

Sénateurs, milliardaires, gens de science, littérateurs, se pressaient dans les salons de réception, formant une cohue hétéroclite dont notre société européenne ne saurait donner l’idée.

Certes, ce que l’on est convenu chez nous d’appeler *le monde* contient des sots, des parvenus, de petits jeunes gens dont l’éducation serait plus à sa place dans une écurie qu’au salon ; mais ces taches apparaissent légères quand on a assisté a une réception mondaine d’Amérique.

Dans ce pays de spéculation à outrance, les fortunes se font et se défont avec une rapidité vertigineuse. Tel, qui la veille est vacher, peut, le lendemain, trôner dans la Cinquième Avenue. Ces élus des millions apportent avec eux toute leur grossièreté native.

Quiconque est riche depuis cinq ans, en a une vanité féroce, insupportable, auprès de laquelle la morgue hautaine de certains gentilshommes remontant aux croisades n’est que pure bonne grâce.

Un fait se produisait, soulignant la vanité niaise des parvenus.

L’entrée principale de l’hôtel de Frey Jemkins s’ouvrait sur l’avenue Pensylvania. Aucun des invités ne permettait à sa voiture de stationner en dehors de cette voie. Pour ces esprits singulièrement étroits, il semblait qu’un véhicule attendant dans une rue latérale eût diminué le prestige du propriétaire.

Aussi, tandis que Pensylvania s'encombrait à plaisir, la rue de la Bibliothèque du Congrès, bordant l'autre façade de l'hôtel, demeurait déserte, et offrait toute facilité aux rares piétons que leurs affaires ou leurs plaisirs conduisaient aux abords du logis du riche Jemkins.

Dès longtemps, avec tout l'élément intelligent de la grande République, Jud avait déploré ces mœurs saugrenues des milliardaires. Elles n'étaient plus pour le surprendre.

Il était entré comme les autres. Comme les autres, il avait gardé son chapeau claque à la main. De salon en salon, il passait, s'attendant à chaque instant à se trouver en face de Frey Jemkins, prêt à soutenir l'entrevue sans broncher.

À plusieurs reprises, Jud l'avait aperçu, pérorant de sa voix puissante et joviale au milieu des groupes. Il avait tenté de le joindre ; mais par une série de hasards malheureux, il s'était chaque fois vu arrêté en route, du fait de curieux, d'invités, de promeneurs nonchalants devisant de choses indifférentes.

Sans qu'il s'en doutât, Jud était le centre d'un cercle de surveillants, qui observaient chacun de ses mouvements avec une singulière sollicitude.

En dehors des salons, le buffet avait été installé dans la cage même de l'escalier monumental reliant le rez-de-chaussée aux étages supérieurs.

Des tentures pourpre et or voilaient la rampe ouvragée, les degrés recouverts de moelleux tapis, et transformaient le *refreshmentroom* en une salle, dont la seule issue apparente s'ouvrait sur les salons.

Distraitement, Allan était parvenu en cet endroit. Des invités affamés, comme il s'en trouve dans toute réunion de ce genre, se bousculaient devant le buffet, où des laquais à la livrée de la maison servaient les boissons les plus variées, les mixtures les plus incendiaires.

Soudain, une voix résonna aux oreilles du professeur :

— Vous, monsieur Allan, vous que j'ai si malheureusement perdu à Paris, je vous retrouve à Washington ! Par ma foi, c'est ce que l'on peut appeler jouer de bonheur.

Pierre de Chazelet était devant lui, le visage souriant, les mains tendues.

Sans l'ombre d'une hésitation, Jud serra cordialement les mains du marquis. En quelques mots, il expliqua son départ brusque de Paris pour des affaires urgentes.

Puis, à l'aide d'une transition adroite, il en vint à parler de M^lle^ de Armencita, et demanda s'il ne serait pas admis à lui présenter ses hommages. Le nom de la jeune fille rembrunit le front de Chazelet.

— Elle est absente, fit-il avec embarras.

Son trouble n'avait pas échappé à Allan. En dépit de lui-même, l'intuition d'une corrélation entre la disparition de Lilian et l'absence de Linérès s'imposa à son esprit.

— Absente ! Comment un fiancé a-t-il consenti à une séparation même momentanée ?

Le visage du marquis se couvrit d'une rougeur subite.

— Je ne dirais cela à personne, car ma situation est ridicule et douloureuse… Mais à vous, qui m'avez marqué un intérêt réel, à vous que je crois mon ami… je ne veux rien cacher… Linérès a disparu la nuit dernière.

— Disparu !… La nuit qui vient de s'écouler ?

— Comme je vous l'affirme. Heureusement, une lettre d'elle m'est parvenue. J'ai cru comprendre que les événements incompréhensibles qui se déroulent autour de nous depuis quelque temps, l'ont terrifiée. Elle a quitté l'hôtel, m'indiquant où la rejoindre. Là, au moins, paraît-il, notre mariage ne subira plus de retards. Comment ? Pourquoi ? Cela, je ne saurais le dire…

— Vous obéirez à l'appel de miss Linérès sans plus ample informé ?

Un haussement d'épaules insouciant, et le marquis répliqua :

— Je me fais au mystère, voilà tout. Est-ce que je vis comme le reste des hommes, depuis quelques mois ? Chaque chose revêt un aspect bizarre. Tenez, ce matin encore, comment ai-je eu l'honneur d'être présenté à miss Lilian, votre sœur ?

Déjà, le professeur ouvrait la bouche pour interroger son interlocuteur, quand une voix sonore, qu'il reconnut aussitôt, lui enleva la parole :

— Le professeur Jud Allan, j'imagine ? Mon cher bientôt cousin de Chazelet, puisque vous êtes en accointance avec ce gentleman, veuillez donc faire une présentation.

Jud s'était déjà ressaisi :

— Inutile. Qui ne connaît le célèbre Frey Jemkins ?

— Ah ! persifla l'herculéen milliardaire, on croit me connaître ?

— Non, non, répondit, le professeur sur le même ton, on est sûr de vous connaître… Rien de surprenant à cela. La cime d'une haute montagne est familière à la population du pays environnant, tandis que la taupinière est ignorée du plus grand nombre.

— Doublement modeste ; car votre mérite n'est un mystère que pour vous. C'est même votre réputation qui m'a donné le désir de vous rencontrer. J'ai su vos très curieuses expériences de sans fil, et j'ai pensé qu'un homme de votre valeur intellectuelle, et un homme de ma valeur financière, pourraient, quelque jour, trouver intérêt à marcher de concert.

Les regards des deux antagonistes restaient souriants. Rien ne trahissait la haine violente qui les animait l'un contre l'autre. Si bien que Chazelet, trompé par les apparences, s'écria :

— Voilà qui est tout à fait bien. Je suis ravi de vous voir dans ces dispositions.

Mais, sans transition, Allan prononça, les yeux rivés sur ceux du sénateur :

— M. de Chazelet m'apprenait à l'instant qu'il a été présenté aujourd'hui à ma Lilian.

Pas un muscle de la face de Jemkins ne tressaillit.

— C'est exact, fit-il avec une indifférence si parfaitement jouée, que Jud en demeura un moment déconcerté. Pierre et moi, lui fûmes présentés ce matin, bien contre son gré, la chère enfant !

L'ahurissement d'Allan n'eut plus de bornes en entendant le marquis appuyer :

— Certes ! Cela, on peut le dire. M^{lle} Lilian ne nous reçut pas de son plein gré.

— Que prétendez-vous exprimer ainsi ?

La question avait jailli avant que le professeur eût songé à la retenir.

Il lui sembla qu'un sourire moqueur passait, tel un éclair, sur les traits du milliardaire. Et celui-ci, avec une bonhomie plus angoissante qu'une menace :

— On nous accuse, nous autres Américains, d'être des esprits terre à terre. *Satanstoe !* (orteil de satan), nous vivons au milieu d'une incessante féerie. L'autre jour, un magicien tonnait contre nous au Sénat ; ce matin, notre petite Linérès disparaît.

— Oui, envolée sans laisser de traces… Un coup de baguette magique.

Allan considéra Chazelet avec anxiété. Le Parisien semblait penser comme le milliardaire. Jemkins reprit :

— Oui, l'enfant avait disparu de sa chambre, de l'hôtel ; seulement, elle avait laissé à sa place, vous ne devineriez jamais… Je ne vous ferai point languir, à la place de Linérès, nous trouvâmes…

Il prit un temps, comme pour accentuer l'effet de sa conclusion :

— … Miss Lilian Allan, votre charmante sœur.

Jud chancela sous le coup. Lilian chez Jemkins, chez l'assassin de Pariset ! Et dans le désarroi de sa pensée, il sentait peser sur lui le regard cruellement narquois de son ennemi. Celui-ci continuait imperturbablement :

— Comment cette jeune dame a été amenée ici, je ne l'ai pu découvrir… Toutefois, je n'ai pas songé un moment à la rendre responsable d'une invasion de mon domicile, dont je la sentais totalement innocente. Je l'ai fait reconduire aussitôt chez miss Deffling, par une amie de cette dernière.

Un soupir rauque fut la réponse d'Allan.

Est-ce qu'il allait devenir fou ? Il ne comprenait évidemment pas les paroles de son interlocuteur. Lilian avait été prisonnière de Jemkins, et Jemkins lui avait rendu la liberté !

Mais le milliardaire lui décocha ce dernier renseignement :

— Chose curieuse, nous avons vu, Pierre et moi, la jeune dame monter en voiture pour regagner Kendall Green.

— Oui, certes, affirma le marquis, soyez assuré que j'ai veillé respectueusement sur une personne portant votre nom.

— Eh bien ? Interrogea Jud, avec le pressentiment que Jemkins allait lui porter le coup décisif.

— Eh bien, conclut le riche Américain, après le déjeuner, j'ai envoyé à Kendall prendre des nouvelles de miss Lilian. J'avais peur que la ridicule aventure ne lui eût causé quelque malaise. On m'a rapporté cette réponse de miss Deffling :

Il tira une feuille de papier de son portefeuille, et, la tendant à Allan :

— Je vous la remets, monsieur Allan, comme au tuteur naturel de la jeune dame.

Jud eut besoin de toute sa force d'âme pour parcourir ces quelques lignes :

« Miss Deffling, avait écrit la directrice, remercie M. Frey Jemkins de sa courtoisie, mais, à son grand regret, elle ne saurait lui fournir un éclaircissement quelconque, car miss Lilian, contrairement à ce que semble croire l'honorable sénateur, n'a pas reparu à la pension. Celle qui signe la très humble servante de M. Jemkins.

« A. W. L. Deffling. »

Un effort surhumain de volonté permit seul au professeur de ne pas tomber écrasé aux pieds de son ennemi.

Jemkins le couvrit d'un regard d'orgueilleux défi, puis, feignant d'apercevoir un personnage d'importance, il s'excusa sur la nécessité de remplir ses devoirs de maître de la maison, et laissa Jud Allan, Pierre, ne démêlant rien à la scène pleine de réticences qui s'était déroulée devant eux, mornes, silencieux, effarés, au milieu de la cohue gloutonne qui assiégeait le buffet

Les idées tourbillonnaient dans le cerveau du professeur de West-Point.

Lilian avait été enlevée par ordre de Jemkins, et celui-ci, avec une habileté infernale, était paré contre toute accusation

— Ah ! je conçois votre tristesse, fit doucement le marquis, bouleversé par l'altération des traits de son compagnon.

Il sembla que le son de sa voix rappelait Jud à lui-même.

Il se redressa, et, d'un accent assourdi :

— Monsieur de Chazelet, vous êtes un honnête homme. Promettez-moi que les paroles échangées entre nous demeureront un secret pour tout autre.

Et le jeune homme, esquissant un mouvement de surprise :

— Je ne saurais vous expliquer le pourquoi. Au Sénat, une voix inconnue vous a crié que vous êtes victime d'une monstrueuse, machination… Moi aussi, j'en suis victime à cette heure ; mais, plus heureux que vous, un mot me permettrait de nous délivrer tous.

Son intonation sonnait si ferme, que le Français n'hésita plus.

— Je vous donne ma parole de garder le silence.

Une lueur brilla dans les yeux du professeur de West-Point.

— Merci. Les minutes sont précieuses. Je me hâte de parler. Vous avez vu ma… sœur ?

— Comme je vous vois. Je l'ai vue et je lui ai parlé.

— Rappelez vos souvenirs, je vous en conjure. Qu'a-t-elle dit ?

— Oh ! il m'est aisé de me rappeler, car la scène m'a cruellement frappé.

— Qu'a-t-elle dit ? répéta Jud avec une insistance douloureuse.

— Son étonnement de se trouver là. Son nom : Lilian Allan. Sa qualité de pensionnaire de l'Institution Deffling. Sa parenté avec vous.

— Le nom de Frey Jemkins a-t-il été prononcé ?

— Oui, par moi-même, répondant à la question de la jeune fille, qui demandait : « Où suis-je donc ? »

Allan saisit fortement le bras de son interlocuteur.

— Comment a-t-elle accueilli ce nom ? Réfléchissez avant de parler.

— Ma foi, je vous avouerai que j'ai cru discerner de la crainte chez elle… Je me trompais sans doute…

— Non…

— Non, dites-vous ?

— N'interrogez pas, je vous en supplie. S'il est une chance de sortir de cet imbroglio, c'est uniquement de la discrétion qu'elle peut naître… Continuez, continuez.

— Eh bien, donc, elle m'a semblé avoir peur, puis elle s'est rassurée. C'est, je crois, une nature de courage et de résolution.

— Oui, vous l'avez bien jugée, murmura mélancoliquement Allan. Courageuse, et résolue. Mais ne s'est-il pas produit aucun incident ?…

— Digne de remarque… Oui et non…

« Vous savez…, ou, si vous ne le savez pas, je vous l'apprends, là-haut, — le jeune homme désigna le premier étage, — là-haut habite une cousine de Mr. Jemkins, Lily Pariset, qu'en arrivant en Amérique, je pensais être la mère infortunée de ma bien-aimée Linérès.

— Ne le pensez-vous plus ?

— Je n'en sais rien… Mes idées sont troubles… Je crois, je doute… Mais je continue M^me^ Pariset a perdu la raison à la suite d'un drame effroyable. Son mari mort, son enfant disparue, séparée d'elle durant seize années…, retrouvée en la personne de Linérès. Eh bien, la pauvre femme, alors que ma fiancée s'est trouvée en sa présence, a obstinément refusé de la reconnaître. Et elle a manifesté à miss Lilian une tendresse qu'elle refuse à Linérès.

Une pâleur vint au visage d'Allan. D'une voix altérée, il demanda :

— Qu'a fait Jemkins ?

— Il n'était point là encore.

Se penchant à l'oreille de Pierre, Jud murmura quelques mots qui firent tressaillir le jeune homme.

— La chambre de M^me^ Pariset ! Vous désirez savoir où est la chambre ?…

— Confiance pour confiance, monsieur de Chazelet… Je veux essayer de la voir.

Le marquis hocha lentement la tête.

— Je m'agite dans un perpétuel mystère. Je sens que vous-même suivez une route dont le point initial et le terminus m'échappent. Mais je sais que Jemkins défend absolument que l'on trouble la… malade. Il paraît que c'est la une recommandation expresse de la Faculté. Quoi qu'il en soit, Jemkins supporte mal la désobéissance.

— Et cependant je veux en courir la chance ; si vous me croyez votre ami, indiquez-moi ma direction ; me faire gagner les minutes que je perdrais en recherches, constitue actuellement un service dont vous ne pouvez mesurer l'importance.

— Il suffit. La chambre est la dernière, à gauche, dans la galerie du premier.

— Merci.

D'un coup d'œil rapide, le professeur s'assura qu'il n'était point observé. Non, tous ceux qui l'entouraient n'avaient d'yeux que pour le buffet. Prestement, Jud souleva la tenture masquant l'escalier et la laissa retomber sur lui.

Ici régnait la solitude, presque le silence. Le *private* (appartement privé) du milliardaire était scrupuleusement respecté par ses invités.

Au premier, le jeune homme tourna à gauche, suivant l'indication de Chazelet, se dirigeant vers la porte qu'il apercevait à l'extrémité du couloir.

Il en était à quelques mètres, quand il se rejeta en arrière. Deux hommes, dissimulés jusque-là par des vitrines, venaient de se dresser devant lui.

Il les reconnaît aussitôt. Tom et Jetty, avec qui, jadis, il quitta la prison d'Alb-Point, lui barrent le passage.

Eux ne sauraient reconnaître, dans l'homme, le gamin d'autrefois. Mais ils ont reçu une consigne de leur chef. Ils l'exécutent.

— Eh ! eh ! ricane Jetty, demeuré l'orateur du duo, l'amour de la promenade vous égare, gentleman… Les salons sont en bas. Redescendez l'escalier, continue Jetty, croyez-moi. Cela sera plus convenable pour vous et pour nous.

— Ma foi, riposte enfin le professeur, en s'approchant insensiblement de son interlocuteur, je ne pensais pas commettre une faute en venant présenter mes hommages à la parente de mon hôte, à M^{rs}. Pariset.

— Personne ne doit voir M^rs^. Pariset. C'est l'ordre formel du médecin. Vous ne saviez pas ? Maintenant vous êtes averti. J'ai accepté de veiller à la tranquillité de cette dame, et je fais honneur à mes engagements.

Au fond des paroles de Jetty se sent une sourde menace. Mais soudain, Jud bondit en avant ; quelques gestes rapides, et la voie est libre. Tom et Jetty gisent à terre, assommés. Seize ans auparavant, le chevalier vagabond s'était fait fort de les *tomber*, il vient de tenir parole.

Il tourne le bouton de cuivre ciselé. La porte s'ouvre. La veuve est là, devant lui. Dans son fauteuil, sous la lueur d'une lampe électrique à l'abat-jour rose, elle prend une physionomie fantastique. Un instant, Jud demeure interdit. Pour la première fois, il se trouve en présence de celle qui ignore son dévouement, de cette mère qui, sans doute, lui ouvrirait ses bras, si elle pouvait savoir que le sauveur de Lilian est auprès d'elle. Mais, d'un instant à l'autre, il peut être dérangé. Il faut se hâter d'exécuter le plan germé en son esprit.

— Madame, commence-t-il…

Elle ne fait pas un mouvement. Il reprend, sur un ton plus élevé :

— Madame…

Sans attirer l'attention de la démente. Alors il a un geste violent.

— Mère ! Mère, murmure-t-il, il faut que tu m'indiques la prison de celle que tu pleures.

Son visage devient immobile, ses yeux se fixent sur ceux de la veuve. Des rayons, croirait-on, s'en échappent, bleutés.

La folle tressaille. Une véritable commotion magnétique la secoue tout entière. Et Jud étend les mains, ses doigts raidis effleurent le front de Lily Pariset. Une buée rose colore les joues exsangues de celle-ci… Un sourire béat écarte ses lèvres ; puis ses paupières palpitent, s'abaissent, se soulèvent et enfin voilent les prunelles.

— Elle dort, dit encore Jud Allan. L'hypnotisme aura-t-il action sur ce pauvre cerveau ? Répondra-t-elle ? Le destin permettra-t-il que Lilian soit secourue par sa mère ?

Mais il secoue la tête, comme s'il chassait ces pensées hésitantes.

— Voyez Frey Jemkins, je le veux. Voyez Frey Jemkins.

Sur les traits de la patiente passe comme une anxiété, puis sa physionomie s'éclaire :

— Je le vois. Il est au milieu d'une fête. Il cause. Il est joyeux.

— Peu importe. C'est dans son esprit qu'il faut lire… Où est Lilian ?

La malheureuse créature tend le col, sa figure se durcit… Enfin, elle murmure en hésitant :

— Elle est à bord d'un navire, en mer.

— Mais où cela ?

— Il ne le sait pas.

— C'est Jemkins, cependant, qui a dirigé l'expédition… Il est impossible qu'il l'ignore…

— Ce n'est pas lui, laissa tomber lentement la veuve.

Le professeur étreignit son crâne à deux mains.

Cela devenait incompréhensible. Pas lui ! Pourtant, il triomphait tout à l'heure.

— C'est un personnage à sa dévotion… ?

La dormeuse coupa la phrase.

— Non, non… Pas à sa dévotion… Une alliée, qui pourrait être une ennemie… Il n'est point sûr d'elle.

— C'est donc une femme ?

— Oui… Il espère qu'elle agira loyalement. Mais il n'en est pas certain, pas certain du tout… Il est très ennuyé de n'être pas certain.

— Oh ! femme, regarde encore. Scrute la pensée de Jemkins. Rien ne peut-il nous mettre sur la voie ?

— Deux coquins resteront en relations avec Jemkins… Kan-So… Van Reek.

Allan tressaillit. Il se souvenait d'avoir rencontré les deux hommes à la gare de Baltimore-Ohio.

— Il faut les suivre… Ils te conduiront à leur chef, à celle que tu pleures.

— Mais où vont-ils ?

— Dans trente heures, Kan-So doit voler dix-sept cents kilogrammes d'or en barres, expédiés par l'Oil Bank de Pittsburg à la Central Bank de New-York… Van Reek, lui, se rend à New-York, où, avant six jours, arrivera le paquebot allemand *Kaiser-Wilhelm*, ayant à bord deux délégués du consortium des marchands de pierres précieuses d'Amsterdam, chargés de remettre au syndicat des joailliers new-yorkais un lot de gemmes, diamants et autres.

Jud va interroger encore. Il n'en a pas le temps. Un homme se précipite dans la chambre, c'est Pierre de Chazelet.

— Un danger… Deux amis de Frey Jemkins.

— Tom et Jetty ?

— J'ignore leurs noms. Ils m'ont abordé au pied de l'escalier, m'ont recommandé de n'en laisser sortir personne, avant qu'ils revinssent avec mon futur cousin…

— Merci ! Retardez votre mariage jusqu'à ce que je lève l'interdiction. Votre existence, celle de Linérès, votre honneur sont en jeu.

Jud s'interrompit… prêta l'oreille.

— On monte, fit-il à voix basse… et je dois rester libre.

Avant que Pierre eût compris son projet, le professeur de West-Point avait ouvert la croisée donnant sur la rue de la Bibliothèque du Congrès.

Le jeune homme bondit sur l'entablement.

— Un étage, quatre mètres à peine… et je suis professeur de sports.

Il avait sauté en prononçant ces derniers mots. Pierre courut à la croisée, regarda au dehors… Le fugitif avait disparu. Et comme le Parisien demeurait là, ahuri par les incidents bizarres dont sa vie était incessamment traversée, des voix rudes sonnèrent dans la chambre.

— Parfaitement ! M. Allan est devenu fou.

— Frapper sans provocation mes amis Tom et Jetty !

Frey Jemkins, Tom, Jetty, un groupe d'invités avaient fait irruption dans la pièce.

— Où est-il ? Où se cache donc cet enragé boxeur ?

Pierre désigna la fenêtre ouverte.

Des phrases bourdonnèrent.

Frey apaisa les rumeurs d'un geste de la main.

— Rassurez-vous, gentlemen. J'avais été prévenu trop tard pour contremander mon invitation, que Jud Allan donnait depuis quelque temps des signes de dérangement d'esprit, mes précautions ont été prises en conséquence. Des agents de la police civile (agents bourgeois) surveillaient les abords de l'hôtel, prêts à intervenir au premier signal. Avant une heure, le pauvre fou sera interné dans la maison de santé de Templeboard.

Chazelet frissonna, Allan jouissait de la plénitude de ses facultés. Pourquoi Frey Jemkins voulait-il le faire interner ?

Il était environ deux heures du matin, quand Pierre, lassé par les scènes incompréhensibles au milieu desquelles il se débattait depuis si longtemps, regagna sa chambre.

Il lui sembla bien qu'un parfum indéfinissable chargeait l'atmosphère ; mais il ne donna pas à cette remarque une attention prolongée. Sur sa cheminée, des vases contenaient de superbes bouquets. Le Français adorait les fleurs ; par une prévenance délicate de son hôte, chaque jour voyait éclore chez lui des gerbes fleuries nouvelles.

Il se mit au lit, où il ne tarda pas à s'endormir profondément.

Quand il rouvrit les yeux, il faisait grand jour, car un rayon de soleil pénétrait dans la chambre.

— Ah çà ! par où entre cette raie lumineuse ?… Qu'est-ce que ce trou rond au mur ?… Mais ce mur lui-même ?… Du bois, du pitchpin ?… Sapristi, où diable me suis-je couché ? Ce n'est pas ma chambre, cela.

Deux mètres de large, deux mètres de long, haut de moins de deux mètres, le réduit avait des parois de bois poli, agréable à la vue certes, mais tout à fait inattendues dans l'hôtel de l'avenue Pensylvania.

Soudain, Pierre se dressa sur son séant, avec un cri :

— Mais, saperlotte, c'est une cabine de steamer !… C'est un hublot qui livre passage au soleil… Et cette couchette étroite… Est-ce que les diableries continuent ?

D’un bond, le jeune homme fut auprès du hublot, l’ouvrit et demeura médusé. Au dehors, il apercevait une large rivière, sur laquelle flottait un bâtiment l’emportant vers une destination inconnue.

C’était trop fort. Il chercha des yeux ses vêtements, avec l’intention de se vêtir, d’aller aux renseignements. Il n’aperçut qu’un complet de voyage. Mais en reportant ses regards sur lui-même, il constata qu’il était en simple caleçon.

— Eh ! hier soir, j’avais arboré l’habit… Jamais je n’ai employé mes nuits à changer de costume.

Se vêtant la hâte, il alla à la porte qui s’ouvrit sans difficulté. Un homme, qu’à sa livrée on pouvait reconnaître comme un steward, se trouvait dans le couloir.

— Ah ! fit-il, Monsieur est levé… Parfait ! Je venais l’avertir qu’on l’attend au dining-room.

L’homme parlait du ton le plus naturel. Pierre n’osa pas l’interroger.

On l’attendait, paraît-il… On lui expliquerait donc cette nouvelle aventure. Voici l’escalier, à la rampe d’acajou et de cuivre. Il le gravit. À travers une porte vitrée, il distingue la salle à manger avec ses tables, ses fauteuils fixés au plancher. En face de lui, il reconnaît Frey Jemkins, Tom, Jetty, la comtesse de Armencita.

— Ils ont l’air de penser que notre présence ici est parfaitement justifiée, grommelle le jeune homme, ceci est inconcevable…

Sur ce, il entre, s’approche de la table occupée par Jemkins et ses compagnons. Un fauteuil lui a été réservé vis-à-vis le milliardaire.

— Asseyez-vous, mon cher Pierre. J’espère que le *steward* que je vous ai dépêché, ne vous a pas réveillé trop brusquement.

— Non, non, balbutie Chazelet, stupéfait par le ton dégagé de son interlocuteur.

Mais il domine son trouble, il veut comprendre, et sèchement :

— Seulement laissez-moi m’étonner du sans-gêne de votre procédé.

Ses auditeurs le considéraient tous avec une expression d’ahurissement.

— Le sans-gêne ? Quel sans-gêne ? À quoi faites-vous allusion ?

C’est Frey qui demande cela, avec je ne sais quoi de vaguement inquiet, qui déconcerte le Français.

— Comment ? À quoi je fais allusion ?

— Sans doute ! Si le *steward* a été un peu brutal, je le signalerai… car je lui avais recommandé…

— Eh ! Il ne s’agit pas de ce domestique, mais de ma présence ici…

— De votre présence ?…

Frey, la comtesse, Tom, Jetty, s’entre-regardent avec stupéfaction. Le marquis gronde :

— Je n’aime pas que l’on se moque de moi.

— Mais, mon cher Pierre, personne n’y songe, riposte rondement le milliardaire. Où prenez-vous que l’on se moque ?…

Le Parisien demeure muet, se demandant s’il ne rêve pas.

— Voyons, expliquez-vous, reprend Jemkins. Vous paraissez furieux, mécontent. Dites-nous ce qui a pu vous choquer.

— C’est d’être à bord de ce navire.

— Comment ? D’être à bord… Vous étiez enchanté d’y venir.

— J’étais enchanté, moi ?

— Sans doute ! Voyons, rappelez-vous, mon cher enfant…

Alors, le milliardaire se fait paterne, il parle doucement :

— Voyons, voyons… Vous êtes mal éveillé, mon cher Pierre. Il faut que j’aide votre mémoire… J’ai eu tort peut-être de vous faire lever au milieu de la nuit.

— Vous m’avez fait lever ?

— N’en accusez que mon désir de vous réunir le plus tôt à notre charmante Linérès. Un bateau en partance pour la côte mexicaine… Voyage rapide… hésiter eût été s’exposer à attendre un mois le prochain service.

— Pourquoi ne pas m’en avoir parlé durant la soirée ?

— Je l’ignorais… C’est au hasard d’une conversation avec un administrateur de la Compagnie que j’ai su… Je vous ai cherché aussitôt. Vous vous étiez retiré dans votre chambre. J’y suis monté bravement. Vous

dormiez à poings fermés. Je vous ai secoué, tiré, houspillé, pour vous communiquer la nouvelle. Vous fûtes de mon avis.

Du coup, le marquis se prit le front à deux mains.

— Je ne me souviens de rien de tout cela.

— Par ma foi, si je m'attendais à cela ! reprit Jemkins. Vous sembliez enchanté… Vous vous êtes habillé avec une rapidité telle que vous fûtes prêt avant tout le monde. Vous ne nous donniez pas le temps de nous vêtir, de rassembler nos bagages.

— Et, nous avons embarqué.

— À l'embarcadère du canal, naturellement.

Le jeune homme eut un geste de désespoir.

— Eh bien alors, je deviens fou, car aussi vrai que je ne puis douter de ce que vous m'affirmez tous, je ne me rappelle absolument rien.

Le repas s'acheva en une discussion animée sur l'étrangeté de l'aventure, et le marquis se leva de table, dans un état d'esprit difficile à décrire.

Somnambule ou amnésique, il avait été l'un ou l'autre la nuit précédente, car, en dépit des efforts de ses compagnons, de la complaisance qu'ils avaient montrée à remémorer mille petits détails, il ne parvenait pas à se souvenir de quoi que ce fût.

Il monta sur le pont pour ordonner un peu ses idées.

Mais il eut beau aspirer la brise qui annonçait l'approche de la mer ; il s'efforça vainement d'admirer les rives pittoresques du fleuve Potomac, dont le steamer descendait le courant, il ne put trouver l'apaisement.

À cet instant même, le Crâne échangeait avec ses acolytes les répliques suivantes, qui eussent fixé les incertitudes de Pierre, s'il avait été à portée de les entendre.

— Cela a passé admirablement, disait Jetty, approuvé comme toujours par son ami Tom. Tant mieux, seulement j'en suis pour ce que je t'ai dit. Il eût été plus simple de faire embarquer le jeune homme tranquillement en plein jour.

— Et la folle ? interrompit la comtesse.

— Dans sa cabine. Elle n'en sortira qu'à la Vera-Cruz. Il est inutile que notre marquis la voie auparavant.

. . . . . .

Jud Allan, après avoir sauté par la fenêtre de la rue de la Bibliothèque du Congrès, avait contourné les lourds bâtiments où sont enfermés les trésors bibliographiques de l'Union, et, laissant en arrière les jardins du Capitole, s'était jeté dans l'échiquier des rues avoisinant le port.

Il avait constaté bientôt que trois ombres humaines suivaient la même route que lui.

— Ah ! Ah ! grommela-t-il, Frey Jemkins me traite en personnage d'importance. Trois espions. Voilà qui est flatteur.

Mais la présence de ces ennemis ne parut nullement l'inquiéter.

Comme il atteignait la rive du canal, un peu au delà du Port du Bois, une demi-douzaine de galopins dépenaillés engagés dans une course folle, sembla jaillir des pavés.

— Trois, prononça le professeur sans ralentir son allure.

Trois coups de sifflet passèrent dans la nuit.

Allan était déjà loin. En arrière, il entendit des cris, des jurons. Il pressa sa marche. Mais quand, à l'extrémité terminus du canal, il regarda en arrière, il n'aperçut plus que deux ombres filant courbées le long des maisons, à environ cinquante mètres l'une de l'autre.

Comme il souriait à cette vue, il lui sembla qu'une masse sombre glissait le long d'une façade et s'abattait sur le dernier des espions.

Presque aussitôt des sifflements, des appels terrifiés résonnèrent encore.

Allan continua son chemin. À l'angle d'une rue, une fillette immobile dans l'encadrement d'une porte, auprès d'un gros chien paresseusement allongé à ses pieds, fit un mouvement à son approche :

— Combien ?

À la question murmurée, le professeur répliqua :

— Un.

— *All right !* Pille, *Storm*, pille !

Le chien fit entendre un hurlement et se rua, suivi par la fillette inconnue dans la rue que Jud venait de quitter.

— Je suis libre, murmura celui-ci. Seulement il faut jouer serré. Les précautions de Frey Jemkins me prouvent qu'il n'est pas aussi assuré de la victoire qu'il semblait le dire tantôt.

Il avait atteint la rive du fleuve Potomac. En face de lui, occupant le milieu du cours d'eau, se profilait l'île Analostan, et à quelques centaines de mètres en amont, se distinguait confusément la masse de l'Acqueduct-Bridge, sous les arches duquel roulaient les ondes avec des remous scintillants.

Jud s'arrêta à l'endroit où la petite rivière appelée Rock-Creek vient se perdre dans le Potomac.

Une voiture stationnait en ce point, attelée d'un vigoureux cheval.

Le cocher tourna la tête vers le nouveau venu. La lueur de la lanterne l'éclaire. Ce cocher a quinze ans au maximum.

Il n'est point d'usage de confier les rênes à d'aussi jeunes conducteurs ; mais Allan ne paraît pas étonné. Il prend place, avec ce seul mot :

— Va.

La portière se referme d'un claquement sec, le coupé s'ébranle bon train.

Il file, longeant le bord du Rock-Creek. Sur l'autre rive, Allan distingue le quartier de Georges Tower ou de West-Washington, le cimetière de Oak-Hill, puis l'observatoire naval.

Plus loin, le véhicule roule en bordure du jardin zoologique, sous les feuillages duquel se font entendre parfois des rauquements, des cris, des abois, que sans doute les animaux rassemblés en ce lieu, fauves ou autres, lancent dans leur sommeil. Ces bruits expriment peut-être des rêves de liberté.

Un dernier détour, et le coupé stoppe à la lisière d'une forêt, dont les arbres se dressent ainsi qu'une barrière d'ombre.

C'est le parc de Rock-Creek, bois de six cent cinquante hectares, qui s'étend jusqu'aux limites septentrionales du district de Colombia, territoire

annexé, à la capitale fédérale des États-Unis.

Le coupé s'éloigne dès que le professeur est descendu.

— Oh ! murmure-t-il, pourvu que les gamins soient plus fidèles que les hommes !

Et il s'enfonce dans l'ombre épaisse du bois. Le bruit de ses pas étouffé par les mousses qui tapissent le sol. Il évite les allées sablées. On croirait qu'il suit, à travers les massifs, une piste visible pour lui seul. Il a fait cinquante pas quand une voix jaillit d'un fourré.

— Trois, dit-elle !

Sans un mouvement de surprise, Allan riposte :

— Quarante-sept !

Et le professeur de West-Point passe. Cent mètres plus loin, d'un amoncellement de rochers s'élance le nombre :

— Cinquante-cinq !

Toujours impassible, l'interpellé répond :

— Moins cinq !

Il progresse encore de quelques pas. Alors, du haut d'un arbre descend le chiffre :

— Vingt-sept !

Jud réplique encore :

— Vingt-trois !

Le jeune homme marche toujours. Il circule à travers un fourré d'arbustes qui s'épaissit de plus en plus. Enfin, les plantes se rejoignent, formant une muraille de verdure, où ne se distingue aucune brèche.

Et du fond de ce rempart obscur, une voix légère module :

— Cinquante !

Ce à quoi, Jud répond :

— *Nothing !*

Aussitôt s'ouvre une allée étroite devant le professeur.

Sans doute, certains arbustes sont plantés en pots, que des mains invisibles ont déplacés.

Jud s'engage dans le chemin qui lui est tracé.

Les branches se joignent en berceau au-dessus de sa tête. Il compte trois fois cinquante pas. De nouveau, il est arrêté par un fourré.

Mais Allan prononce d'un ton ferme :

— Le roi appelle.

Et les buissons sont écartés à droite et à gauche, dessinant une brèche par laquelle le nocturne promeneur pénètre dans un vaste rond-point.

Au centre, se dresse un vieux saule ébranché, présentant la silhouette fantastique, d'un vieillard géant. C'est le carrefour du parc que l'on désigne familièrement sous la dénomination de *Doll's Cross* (Carrefour de la Poupée).

Jud va vers le saule et appuie sa main sur l'écorce.

À peine a-t-il esquissé ce geste que le rond-point s'anime ; sur tout son pourtour les broussailles s'entr'ouvrent, laissant jaillir une nuée de garçonnets, de fillettes, qui se rangent en cercle autour de l'arbre.

Ce sont des *grooms*, des *chasseurs*, des *boys* du sénat ou des administrations publiques, des *stewards*, décrotteurs, *packet-boys* ou commissionnaires, jeunes employés des postes ou des télégraphes.

Auprès de ces personnages aux costumes masculins se sont placés des fillettes, petites bonnes, apprenties, balayeuses de la ville, élèves boursières de diverses écoles, reconnaissables à leurs rubans aux couleurs de l'Union. Tous regardent Jud Allan. Dans tous les yeux brille l'affection.

Jud a l'impression de la tendresse morale qui monte à lui ainsi qu'une fumée d'encens. Sur ses traits s'imprime une expression de reconnaissance infinie, et doucement il parle.

— Mes chers enfants, mes seuls amis.

On jurerait qu'ils ont cessé de respirer, de peur de troubler par leur souffle le grand silence où résonne la voix de Jud Allan.

— Enfants ! Celui qui vous a rassemblés, celui qui vous a conseillés, qui vous a permis d'établir des ramifications dans toutes les cités de l'Union,

celui qui a fait de vous le puissant syndicat des Lads, celui-là est faible, il vient solliciter votre secours.

Un murmure enthousiaste bourdonna dans le carrefour, s'engouffra sous les arbres. Mais Allan leva la main. Tous redevinrent muets.

— Avant de vous dire ce que j'espère de votre affection, il importe que vous me connaissiez mieux. Écoutez l'histoire rapide de celui que votre gratitude, peut-être outrée, a appelé le roi des Lads, le roi des Gamins.

En phrases hachées, concises, nerveuses, Jud dit son enfance… Il retrace les dangers qui l'ont entouré. Il a un souvenir ému pour les petits camarades de ses premières années, lesquels sont tombés à la mendicité ou au vol, parcourant l'ingrate et avilissante carrière de la paresse déprimante, de la prison qui déshonore.

Il dit la pitié infinie, née en lui pour tous les pauvres bambins, si nombreux hélas ! que le crime ou la misère jettent à la rue des villes des États-Unis. Il dit ces enfants sans défense, livrés à la cupidité d'exploiteurs éhontés, innocentes victimes du vice et de l'opprobre.

Oh ! les réunir, les confédérer, leur donner la vigueur par l'union, l'honneur par le travail justement rétribué ! Comme ces idées l'ont hanté ! Quel inconnu généreux a pu pénétrer sa pensée ? Quel inconnu a mis à sa disposition les sommes nécessaires à la constitution du premier syndicat d'enfants sans famille ?

Il y a dix ans de cela. Dix ans ont suffi, et ce syndicat de tout petits, se confinant dans ses intérêts professionnels, est devenu une puissance. Il a rayonné sur tous les États-Unis. Chaque cité a une agence annexe.

Les adhérents se comptent par milliers. Ils sont partout. Ils sont au courant de tout. Et c'est pour cela que lui, leur chef, en butte aux attaques d'ennemis formidables, vient réclamer leur appui.

Une acclamation enthousiaste répond a cet exorde. Gamins, fillettes tendent les bras vers celui dont la volonté les a groupés.

— Vos protestations sont douces à mon cœur. Mais il faut que vous sachiez tout. Devant l'horrible, il n'y a point honte à reculer.

Et il conte le drame d'Agua Frida, son existence personnelle. Nul ne bouge. Chacun ose à peine respirer.

Son accent s'élève. La confiance est maintenant en lui.

— Pour la dernière fois, d'ici à bien longtemps peut-être, je puis me montrer sous ma figure véritable. Car je suis proscrit, traqué par les ennemis tout puissants que je vous ai désignés. Je succomberai, Lilian périra, si vous ne nous donnez assistance.

C'est comme un souffle de tempête que soulève cette dernière phrase.

— Commande, roi, commande, clament tous les assistants. Mort au Crâne, mort à Frey Jemkins !

— Non, répond-il. Il faut qu'il avoue ses crimes, pour que la victime rentre en possession des biens de ses ancêtres ; pour que vous ayez une… reine capable de vous récompenser.

Et il dit ses projets. Il distribue les rôles.

— Vous, les scribes des syndicats, envoyez des courriers à toutes les agences, à toutes les filiales de l'Union, afin que partout où ils paraîtront, Frey Jemkins et les siens soient suivis, épiés, signalés.

Ceux qu'il a désignés s'inclinent.

— Qu'un groupe surveille l'hôtel de Pensylvania Avenue à dater de demain, rien de ce qui s'y passera ne nous doit être ignoré.

Toutes les voix implorent la faveur de travailler au succès.

— Chers enfants, fait-il, tous vous aurez votre part au dévouement. Mais pour la demeure de Jemkins, il importe de choisir ceux d'entre vous dont la présence ne saurait sembler anormale ; ainsi le jeune commissionnaire de la Bibliothèque du Congrès…

— Hourra, riposta un gamin de seize ans, le commissionnaire, c'est moi, Lothils !

— Lothils donc. Puis Annie et Gilda, qui vont en journée pour le compte des domestiques.

— Nous sommes ici, nous voici, crient joyeusement les fillettes.

— Puis les marchands de journaux des environs, les porteurs de dépêches, les trois bouquetières de Pensylvania Avenue.

— Si tu le veux, Roi, je réglerai cela, et je centraliserai tous les renseignements pour le syndicat.

C’est Lothils, le petit commissionnaire de la Bibliothèque, qui énonce cette proposition. Jud accepte et reprend :

— Maintenant j’hésite. Je vais m’engager dans une expédition hasardeuse… Il est juste que je sois dans l’endroit le plus périlleux ; mais seul, je serais impuissant à vaincre… Et mon cœur saigne à l’idée d’entraîner à ma suite quelques-uns d’entre vous.

— Tous, tous, nous voulons te suivre.

Mais il secoue tristement la tête.

— Vous ne savez pas… Au terme de l’expédition, c’est peut-être la mort…

Et brusquement, une voix enjouée, ironique et perçante, coupe la phrase commencée :

— La mort ! Alors ça, c’est pour nous quatre.

De nouveaux personnages viennent de pénétrer dans le cercle.

Ce sont des gamins, en tête desquels marchent Tril, Fall et Top. À côté d’eux se tient Suzan, la petite dactylographe du syndicat. De sa voix menue, elle dit ces paroles suppliantes :

— Roi, tu m’as permis d’espérer que je mourrais pour toi.

Cela sonne comme une plainte de cristal dans la nuit silencieuse. Une émotion poignante étreint les assistants.

Ils regardent la fillette mince et frêle, auprès de qui se dresse un groupe étrange formé par un petit singe, de l’espèce zaïmziri, juché sur un grand chien au poil gris de fer, rude et légèrement frisé.

En ce dernier animal, il est aisé de reconnaître un de ces puissants *vaquedos*, chiens des troupeaux du Texas.

Et Suzan les désigne l’un après l’autre.

— Tout à l’heure Zinka, mon zaïmziri, a bondi sur la tête d’un espion qui suivait le roi et lui a arraché les cheveux assez longtemps pour qu’il perde la trace. Quant à Storm, mon bon chien, il a attaqué un second espion et l’a mis en fuite. Ces deux braves bêtes, des abandonnés que nous avons recueillis, ont donc travaillé pour le roi avant tout le monde. Tril, Top et Fall

ont accompagné le roi à Paris. Ils ont, eux aussi, été à la peine. Qui leur contestera le droit d'être maintenant encore au danger ?

La petite voix sonnait dans le carrefour, nette et vibrante.

— Personne !

Dans un soupir, l'assemblée murmura ce mot.

Tout à coup, un hululement bizarrement modulé s'éleva au loin.

Un frémissement secoua l'assistance.

— Le signal !

— Des importuns, une ronde !

Ces phrases furent susurrées par cent voix prudentes.

— Zéro, clama Jud Allan.

Aussitôt, l'assemblée tourbillonna sur elle-même, et comme par enchantement, la clairière se trouva déserte, ne conservant plus aucune trace de la foule qui la peuplait tout à l'heure.

CHAPITRE V

L'AFFAIRE DES BARRES D'OR

Audacieux pilleurs de trains. — Cinq millions d'or en barres enlevés. — Deux agents agonisent, deux autres blessés.

Telle est la manchette sensationnelle qui s'étalait, deux jours plus tard, en tête des grands quotidiens.

Certes, les Américains sont gens trop pratiques pour s'intéresser, ainsi que les populations sentimentales d'Europe, aux crimes ou accidents frappant de pauvres diables. Par contre, ils se passionnent à un degré inconnu dans l'ancien monde pour les aventures où des millions sont en jeu.

Mais nulle part, l'effervescence n'atteignit celle qui régnait à Jersey-Shore.

Le bourg figure assez bien la charpente osseuse d'un poisson, dont l'épine dorsale serait formée par la grande rue et les arêtes par les voies latérales, aboutissant, d'un côté, aux berges de la rivière Susquehannah, de l'autre aux bois de Lincolt, affermés à une compagnie pharmaceutique on n'a jamais su pourquoi.

Tous les habitants se groupaient dans la rue principale, lisant à haute voix les journaux, les commentant.

Un inspecteur de la police, ayant pris part à la première enquête, avait été reconnu, empoigné, juché sur une borne et sommé de renseigner ses concitoyens. En Amérique, il ne fait pas bon résister à semblable invitation. L'inspecteur parla donc.

— Honorables gentlemen, voici ce que l'enquête a établi. Le train 323 P. C. de Pittsburg à la Côte, est un mixte, c'est-à-dire un train spécialement affecté au transport des marchandises, mais auquel on adjoint une voiture comportant des compartiments des différentes classes.

« Il s'arrêta réglementairement en gare de Jersey-Shore, à deux heures quinze du matin. Il y séjourna sept minutes pour procéder à des opérations de chargement et de déchargement.

« Or, les employés de la gare se souviennent parfaitement avoir remarqué trois voyageurs, couverts de manteaux de voyage, coiffés de chapeaux mous aux rebords retombant en cloche sur le front.

« Ces voyageurs prirent place dans le compartiment *sleeping*. Dans la journée, du reste, un laquais avait retenu les trois tickets, au nom de Harry Grandlers. Ce laquais est introuvable et m'est avis qu'on ne le retrouvera pas, non plus qu'aucun Grandlers.

— Mais vous parlez comme si ces voyageurs portaient la responsabilité du crime, clama une voix.

— Patience, gentleman, patience… *On ne sème pas en même temps qu'on laboure*… Donc, ces trois personnages montèrent dans le sleeping. Ils s'y trouvaient seuls, attendu, vous le comprenez, que le public, en général, ne se précipite pas sur un train, à marche lente, que le service des marchandises oblige à des arrêts fréquents et prolongés.

— *All right ! Allez toujours devant*. Nous ne sommes pas nés d'hier.

Le policier s'inclina, et la voix onctueuse, le geste arrondi, il continua :

— J'en suis persuadé. Je vois parmi vous des têtes grises. Si elles avaient vu le jour hier seulement, elles se seraient abîmées plus vite qu'il n'est naturel. Mais je reprends. Le train 323 P. C. se remit en marche.

« À quinze cents mètres vers New-York, on procède à la réfection de la voie.

« Il est donc prescrit aux mécaniciens de ralentir en ce point, et de prendre l'*allure d'un homme à pied*, c'est le terme du règlement spécial.

« Le conducteur de la machine se conforma à cette injonction.

« Donc, le mécanicien Thaws, son chauffeur Flatson vaquaient à leur service.

« Flatson ouvrit la porte du foyer pour attiser le feu. Thaws le regardait machinalement. Or, ils eurent soudain l'impression qu'en arrière d'eux on venait de lancer une boule noire.

« Celle-ci tomba sur le foyer, et au contact du charbon rouge, se volatilisa, enveloppant les deux hommes d'un nuage de vapeur brûlante qui leur corroda fortement la peau du visage et des mains. Suffoqués par une senteur âcre, astringente, ils perdirent connaissance.

« Quand ils revinrent à eux, le train était arrêté en pleine voie, le conducteur du fourgon d'arrière les secouait… Les voyageurs, descendus sur la voie, s'enquéraient de la cause de l'arrêt.

« Il leur était extrêmement pénible de parler, les muqueuses du nez et de la bouche étant fortement brûlées. Un médecin a déclaré qu'il croyait reconnaître les ravages d'un composé de l'azote ou du brome.

« Entre l'instant où ils avaient perdu la conscience et celui où on les rappelait à eux, voici ce qui s'est passé.

— Ah ! Ah ! murmurèrent les auditeurs, impressionnés par le récit.

— Dans le fourgon de tête, accroché immédiatement après le tender, avaient été chargées dix-sept barres d'or, de cent kilos chacune, expédiées par l'Oil Bank à une banque de New-York.

— Dix-sept, cent kilos chaque, répéta la foule avec une évidente admiration.

— Comme je vous le dis… Dans ce fourgon, outre le conducteur de train, se trouvait un garde accompagnant l'envoi de l'Oil Bank.

« Le premier a reçu une balle dans la tête et il est à l'agonie.

« Le second a eu la poitrine traversée par un couteau manié d'une main experte. Il ne passera pas la journée, mais voici ce qu'il a raconté :

« Graffsend, le conducteur, et lui, Felton, se trouvaient dans le fourgon, dont les glissoires, de chaque côté, étaient fermées à clef, — à clef, remarquez ce détail qui démontre la préméditation et l'audace des voleurs.

« Ils jouaient aux cartes, pour l'honneur, histoire de ne pas succomber au sommeil.

« Tout à coup, il leur sembla percevoir un léger bruit le long de la paroi faisant face aux bois de Lincolt.

« Avant que les deux hommes eurent pu échanger une réflexion, le loquet de la porte glissa, évidemment actionné par une fausse clef.

« Graffsend bondit vers le frein à main, avec l'intention de l'actionner et de déclencher la sonnerie d'alarme. Il n'en eut pas le loisir. Une détonation retentit, et le malheureux roula sur le sol le crâne troué.

« Trois gaillards, coiffés de chapeaux mous rabattus en cloche, le bas du visage couvert par des barbes épaisses firent irruption dans le fourgon, renversèrent Felton. Lequel l'a poignardé, il ne saurait le dire. Tout cela s'est passé plus vite qu'on ne le peut raconter.

« Il ressentit un choc à la poitrine, une douleur inexprimable, et il s'affaissa sur le plancher. Les assaillants le crurent mort. Sans plus s'occuper de lui, les inconnus prirent les barres d'or l'une après l'autre, et les firent glisser au dehors sur la voie.

« Les traces, relevées par l'enquête, démontrent qu'ils ont opéré ainsi, et de plus que l'on est en présence d'une bande redoutable, car des affiliés stationnaient sur la ligne. Ils ont enlevé les précieux lingots, et leur trace a été perdue, dans les bois de Lincolt.

« Et le train stoppe de lui-même. Quelqu'un a fait fonctionner le frein automatique. Qui ? Les bandits sans doute, pour descendre sans risquer une chute.

« À présent, gentlemen, vous en savez autant que moi ; laissez-moi aller à mes affaires, et retournez aux vôtres, si vous en avez toutefois.

Sur cette péroraison, l'inspecteur sauta à terre, sans que personne s'opposât à son mouvement, et s'éloigna on homme pressé de regagner le temps perdu.

Le groupe dont il occupait le centre se disloqua, les citoyens ainsi renseignés considérant comme un devoir d'aller renseigner leurs amis et connaissances.

Deux personnes seulement demeurèrent près de la borne : un homme et un jeune garçon.

L'homme portait des cheveux blonds bouclés, une barbe soyeuse, dont la coupe impeccable trahissait des prétentions au charme, prétentions que narguaient une épaule sensiblement plus haute que l'autre et des jambes cagneuses. Les lunettes d'or à la fine monture, le complet loutre à rayures

de nuance plus claire démontraient son admiration pour les snobs new-yorkais.

Enfin, il était coiffé d'un chapeau gris, à ruban ponceau, et il brandissait prétentieusement un jonc d'un jaune éclatant, terminé par une poignée d'or, recourbée en lacis compliqués, élucubration maladive de quelque ciseleur en mal d'art nouveau.

Le garçonnet, lui, apparaissait vêtu d'un veston, d'un pantalon court serré dans ses jambières, et d'une casquette de voyage, dont l'ensemble donnait l'impression mixte d'un costume civil et d'une livrée.

— Tu as entendu, Tril ? murmura l'élégant.

— Oui, roi.

L'homme toussa vivement, puis, avec sévérité :

— Pas ce mot, malheureux ! À quoi bon me déguiser, me rendre méconnaissable, si ta langue me trahit ?

— Je vous demande pardon, je me souviendrai à l'avenir que vous êtes…

— Honorable Grey Assford, historiographe de l'Alabama, membre correspondant de diverses académies, et rien d'autre…

— Je n'oublierai plus, master Honorable Grey Assford.

— Mais je répète, tu as entendu le récit du crime. Kan-So a échappé à notre surveillance. À présent, comment le joindre ?

Tril répondit par une exclamation joyeuse :

— Voici Suzan… Elle est contente… Bien sûr, il y a du nouveau.

La mignonne fillette se montrait en effet, à vingt pas des causeurs.

Elle allait devant elle, faisant claquer les sabots qui la chaussaient et complétaient un costume de jeune campagnarde.

Parvenue à hauteur des causeurs, elle passa sans paraître les reconnaître en chuchotant ce seul mot :

— Venez !

Eux se mirent en mouvement dans ses traces. Ils affectaient l'air indifférent, en circulant à travers les groupes occupés à discuter l'affaire des barres d'or.

Mais les groupes s'espacèrent peu à peu… les maisons se succédèrent à des intervalles de plus en plus grands. Les trois personnages sortaient de Jersey-Shore.

Maintenant, ils déambulaient sur la route, bordée de champs cultivés, de pépinières, de prairies.

Ainsi on atteignit la ligne du chemin de fer.

À deux ou trois cents mètres de là, les promeneurs, traversant la voie, distinguèrent les équipes de travailleurs occupés à la réfection de la plate-forme ; mais cette vision fut aussitôt masquée par un rideau d'arbres.

Ils venaient de pénétrer dans les bois de Lincolt.

Sans doute, Suzan avait décidé qu'elle ne s'arrêterait qu'à l'abri de la forêt, car elle fit halte au pied d'un frêne centenaire, et se laissant rattraper par Jud et le boy Tril, elle les salua cérémonieusement de ces paroles :

— Je suis l'humble servante de l'honorable Grey Assford et de son jeune secrétaire James.

— Kan-So ? murmura Allan.

— Retrouvé… et gardé par les *lads* d'Ottawa, que Top et Fall n'ont pu mener qu'après le crime, vu la distance à parcourir.

Jud s'était approché, il avait posé les mains sur les épaules de la mignonne, et ses regards plongeaient dans ceux de la gentille messagère.

— Des détails ? prononça-t-il.

— Volontiers ! C'est à mon brave dogue que revient l'honneur d'avoir éventé la piste. Nous, nous n'avons eu qu'à la lire.

Et lentement, en personne qui veut être bien comprise, elle expliqua :

— Kan-So, en arrivant, s'est abouché avec deux *tueurs de campagne* (bandits opérant contre les fermes et les habitations isolées), récemment évadés des mines de l'Oklahoma. Strig et Clock sont leurs noms.

— Je les note, grommela Tril, jetant une inscription rapide sur son calepin.

— Grâce à ces forçats en rupture de ban, il réunit, en seize heures, une bande de dix-huit malandrins. Ils devaient s'échelonner sur la voie, s'emparer des barres d'or à mesure qu'elles y seraient précipitées, et les

porter à un endroit déterminé de ce bois de Lincolt, où une charrette stationnerait et recevrait le produit du vol : chacun a reçu pour cela mille dollars. À ce prix, ils n'ont demandé ni le nom de qui les employait ni la valeur réelle des lingots enveloppés, selon l'usage, dans des étuis de forte toile.

« Kan-So, Strig et Clock se réservèrent d'opérer dans le train.

« Tout se passe comme il était convenu. Au rendez-vous fixé, les trois chefs de l'expédition trouvèrent la charrette chargée des dix-sept barres d'or. Ils soldèrent les services de leurs acolytes, lesquels se dispersèrent dans toutes les directions.

— Mais ce camion lourdement chargé, comment personne ne l'a-t-il rencontré ?

— Les inspecteurs de police eux-mêmes l'ont rencontré et ne lui ont accordé aucune attention, par la raison toute simple qu'au moment où cela se produisit, le chariot roulait à vide, Kan-So et ses lieutenants ayant eu le temps de le décharger et de cacher les lingots dans les carrières de plâtre abandonnées au nord du bois de Lincolt. Strig en personne, devenu charretier, conduisait le tombereau vers la Susquehannah, où il l'a précipité avec le cheval.

Jud Allan hocha la tête, comme pour approuver les mesures prises par les bandits.

— Bien raisonné, fit-il à mi-voix. On va poursuivre les lingots dans toutes les directions. Il ne se présentera à l'esprit de personne qu'ils sont là, à deux pas du théâtre du crime.

— Oh ! riposta la fillette. En eût-on la pensée, qu'on ne les tiendrait pas encore, attendu que l'accès des carrières est très difficile. Des éboulements encombrent plusieurs galeries. Puis il existe un assez grand nombre d'issues, et sans les indications de deux boys, qui naguère ont un peu travaillé dans le plâtre, je n'affirmerais pas que les coupables y sont toujours terrés. Storm, du reste, se promène aux environs. Je l'ai laissé libre de veiller selon son instinct de chien de berger.

Elle reprit :

— Autre chose. Un télégramme de Washington, à l'adresse de William Starnegie.

— Qu'est William Starnegie ?

— Le nom sous lequel Kan-So s'était fait inscrire à l'hôtel de Jersey-Shore. Le porteur a compris le subterfuge. Il a trouvé le moyen de différer la remise assez longtemps pour prendre cette copie.

En proie à une angoisse extraordinaire, Jud lui arracha presque le papier des mains. Et il lut :

« Achats terminés, rendez-vous n° 5. Extrêmement important. Affaires embrouillées nécessitent réunion conseil administration. »

Il leva les yeux, interrogeant la fillette du regard. Elle lui tendit un second papier, celui-ci reconnaissable pour un télégramme officiel, ainsi conçu :

« À miss Suzan. Cleaver house. Jersey-Shore.

« Pensylvania désert. Départ précipité, nuit réunion *lads*. Impossible retrouver traces… »

Il ne continua pas.

— Tu as raison, Suzan. Jemkins a dépisté nos amis. J'ai perdu sa trace, comme il a perdu la mienne. Mais Kan-So connaît le rendez-vous. Il faut qu'il nous y conduise !

Le rapport de Suzan était exact de tout point.

À cette heure, le Chinois Kan-So se tenait dans une « salle de la carrière ». Une *salle* est un endroit où aboutissent plusieurs galeries d'exploitation. Généralement, le *ciel* en est plus élevé, et des piliers de maçonnerie en assurent la solidité.

Au pied d'un de ces piliers s'amoncelaient les barres d'or toujours enfermées dans leurs enveloppes de toile.

Sur des blocs crayeux, abandonnés naguère par les derniers carriers, le lieutenant du milliardaire Jemkins, ainsi que les forçats Strig et Clock,

s’étaient assis le plus confortablement possible.

Au milieu d’eux, un cube de pierre, figurant une table, supportait une bouteille de gin, des verres, et, sur un papier, des tranches de jambon.

— Heureusement j’ai trouvé du gin ! gronda Strig d’une voix rauque.

— Ah ! plaisanta son camarade Clock, ne me parlez pas de travailler dans les petits pays. Les gens y marquent une ignorance du confortable.

Les deux bandits offraient les mêmes faces ignobles, sur lesquelles le vice et les passions mauvaises avaient tracé leurs hideux stigmates.

— Bon, intervint Kan-So. Quelques jours sont bientôt passés. Après, chacun de vous emportant une barre d’or de cent kilogrammes, pourra, je pense, se procurer de l’agrément.

Les yeux des forçats évadés lancèrent des éclairs.

— Cent kilos, balbutia Clock, d’un accent que la convoitise faisait trembler, cent kilos à trois mille francs le kilog…

— Trois mille quatre cents au cours actuel, rectifia son camarade.

— Bah ! je dis trois mille, pour faciliter le calcul… Ça ne nous enlève rien.

— Heureusement… ; le calcul qui m’enlèverait un dollar ferait connaissance avec mon couteau.

Clock accueillit la rodomontade par un bruyant éclat de rire.

— Laisse ton couteau, l’acier est un métal sans valeur, et moi, je parle d’or… de cent kilos d’or, de plus de trois cent mille francs en monnaie courante… Trois cent mille, tu entends, ?… jamais je n’avais rêvé pareille somme dans la poche du fils de mon père.

Kan-So les écoutait distraitement. Il semblait que sa pensée fût absente. À ce moment cependant, il étendit le bras vers la bouteille de gin et en versa une copieuse rasade à ses complices.

— À ta santé ! clama Strig, saisissant son verre, imité en cela par Clock.

— Mais vous ne buvez pas, remarqua ce dernier… Répugneriez-vous à porter nos santés ?… Eh ! eh ! Prenez-y garde, je suis susceptible comme un homme de valeur… depuis que je vaux trois cent mille francs !

Le Chinois grimaça un sourire.

— Non, non, ne vous logez pas telle idée en tête. Hélas ! mon estomac fatigué m'interdit à présent le gin. Je suis condamné à l'eau. Un malade porte un toast avec la tisane qui lui est seule permise.

L'explication suffit aux forçats. Les verres se choquèrent, et les complices les vidèrent en conscience, qu'ils fussent emplis d'eau ou de gin.

Un ricanement distendit une seconde les lèvres du Chinois, puis sa face reprit son impassibilité. Il sembla se replonger dans ses réflexions, laissant ses complices deviser tout à leur aise.

Ils exprimaient leur satisfaction d'avoir coopéré à un vol aussi important. Ces misérables ressentaient, de la quantité d'or dérobée, une fierté vaniteuse aussi sincère que celle que leur eût procurée une action d'éclat.

— C'est égal, clamait l'un ; ce qu'ils seraient effarés, les camarades du bagne, s'ils savaient qu'on mène de l'ouvrage pareil !

— Dix-sept cents kllogs d'or pur, sans mélange !

— Dix-sept fois trois cent quarante mille francs ; dix-sept fois soixante-huit mille dollars !

Leurs yeux, que l'alcool faisait flamber, se fixaient sur l'amoncellement de lingots.

Ils remplirent leurs verres, replaçant sur la pierre la bouteille vide.

— Qu'il soit heureux, l'homme de cœur qui a rendu justice à nos talents…

— Qui nous a choisis entre tous comme faucheurs d'or !

Les verres s'appliquèrent aux lèvres des bandits. Ceux-ci burent, mais on eût cru qu'ils avalaient le liquide avec effort.

— C'est du fameux gin, bredouilla Strig d'une voix soudainement devenue pâteuse.

— Sûr, appuya son complice. Ça vous couche un homme comme une balle blindée.

— Heureusement, on a le temps de dormir dans ce souterrain.

— Parbleu ! C'est une proposition géniale… Dormir, et rêver qu'on va bientôt prendre la clef des champs avec une sacoche de trusteur.

Ils branlaient la tête, leurs corps obéissaient à un balancement involontaire. Les drôles étaient, selon toute apparence, abominablement ivres.

Puis, leurs mouvements diminuèrent d'amplitude. Peu à peu ils se figèrent en une inquiétante immobilité.

On eût cru assister à la pétrification d'êtres animés. Leurs traits se durcissaient avant de se figer. Leurs regards vacillants devinrent fixes…, et en même temps les couleurs de leurs faces se décomposaient, remplacées par une teinte violacée.

Strig et Clock sont endormis. Ils demeurent assis dans une altitude raide, les mains crispées sur le cube de pierre servant de table.

Mais que fait donc le Chinois ?

Il compte à mi-voix de un à cent. À ce dernier nombre, il s'arrête et murmure :

— C'est fait !

Il se lève, va vers les dormeurs, prend leurs poignets…, tâte le pouls. Quelques secondes, il demeure ainsi. Et son sourire s'accentue

— Eh ! eh ! ricane-t-il, une économie de six cent mille francs…, et leur discrétion assurée.

Il hoche la tête à la façon des « magots » de porcelaine de son pays, seulement l'oscillation burlesque prend chez lui une apparence terrifiante.

— Le cyanure de potassium bien dosé est un allié fidèle.

Le cyanure de potassium, l'acide prussique, comme on le nomme communément. Il semble que ce vocable chimique fait passer un gémissement dans l'obscurité des galeries adjacentes.

La flamme de la bougie qui éclaire la scène, tremblote. Est-ce le souffle de la mort qui parcourt les galeries de l'exploitation abandonnée ?

Cela peut être. Les paroles de Kan-So sont claires. Il a supprimé ses complices.

Maintenant, il rit silencieusement, sa face safranée se plissant ainsi que le mufle d'un animal sauvage, ses yeux bridés se fermant presque sous l'empire de cette formidable et sinistre hilarité.

Il s'approche du monceau de métal précieux voilé par les enveloppes de toile. Ses mains, longues et maigres, en caressent amoureusement les contours.

— Bonne journée ! grommelle-t-il. Excellente journée ! Joli dividende pour l'association… Eh ! eh ! Jemkins a beau dire : « L'or n'est qu'une arme ! » Il se trompe, l'or est autre chose… Et si la grande entreprise tournait mal, je ne serais pas fâché de connaître cette petite réserve… Avec cinq millions, un homme habile se retourne toujours…

Ses mains semblent ne pouvoir se séparer du métal, dont le froid est perceptible à travers la trame des enveloppes.

— Eh ! eh ! reprend le Chinois, riant toujours. Qu'est-ce que veut Jemkins ? Distraire l'opinion… Elle a de quoi s'occuper, l'opinion. Un vol audacieux, dans un train en marche…, dix-sept cents kilogrammes d'or disparus comme la légère muscade dans le gobelet de l'escamoteur.

« Qu'importe que les cinq millions ne se retrouvent pas ?

« Les bandits que j'ai réunis les ont emportés… Où ? Je n'en sais rien…

« Et si, à un moment donné, je suis quelque peu lésé dans les partages futurs, j'aurai en réserve de quoi me consoler de l'injustice des hommes.

« À présent, il s'agit de quitter le pays, et de joindre Jemkins au rendez-vous n° 5, ainsi que l'ordonne sa dépêche. Marquons de l'empressement. S'il reste tout-puissant, inutile de me brouiller avec lui… J'ai pris mes précautions au cas où il succomberait.

Il se décide alors à abandonner le monceau de lingots. Il revient à la table de pierre, prend la bougie, ricane aux faces immobiles des cadavres.

— Que le repos vous soit doux, camarades. De longtemps vous ne serez pas dérangés.

Puis il s'engage dans l'une des galeries aboutissant à la « salle » où vient de se dérouler le drame que les hommes ne soupçonneront jamais, du moins le criminel en juge ainsi.

Il suit le couloir. Sans doute, le sol qui recouvre les anciennes galeries est perméable, car des flaques boueuses s'étalent par places, scandant la marche du Chinois de clapotis sinistres.

Et puis des blocs se sont détachés de la voûte ; des éboulements barrent le chemin, obligeant Kan-So à d'incessants détours. Tantôt, il se jette dans des voies latérales si étroites qu'à peine il s'y peut glisser ; tantôt, il se coule à travers des fissures produites par les tassements du terrain.

Bientôt, Kan-So déboucha dans une galerie plus large. Les restes d'une ligne ferrée d'exploitation à voix étroite se distinguaient sur le sol.

Les rails disjoints, tordus, arrachés par endroits, rappelaient que naguère les wagonnets circulaient, emportant au dehors le calcaire extrait.

En avant de lui, le Chinois apercevait une faible lueur.

— La sortie, murmura-t-il. Dans cinq minutes, je me promènerai sur la route comme un bon bourgeois.

Il souffla sa bougie, accéléra son allure. Peut-être, en dépit de son âme cuirassée contre le remords, éprouvait-il une satisfaction à quitter les ténèbres de la carrière.

Soudain, il s'arrêta net, les pieds rivés au sol, les jarrets subitement amollis par l'angoisse. Une voix légère venait de jeter cette question :

— Qui va là ?

Kan-So chercha à voir celui qui avait parlé. Impossible

La régularité des parois avait disparu sous l'action modificatrice du temps et des intempéries.

Des fissures, des éboulis avaient créé une série de rentrants et de pointes, entre lesquels il était facile de se dissimuler. Kan-So ne vit personne.

Et cependant la voix reprit, sur un ton plus élevé :

— Qui va là ?

Le claquement d'un revolver donna à l'interrogation une tournure menaçante. Kan-So sentit la peur frissonner le long de son échine.

— Qui va là ? cria-t-on pour la troisième fois.

Les mots, résonnant lugubrement sous la voûte, rendirent au Chinois toute son agilité. Aussi vite que possible, il s'enfonça dans l'obscurité, croyant entendre derrière lui les pas de poursuivants.

Il ne s'arrêta qu'après s'être introduit dans une fissure, qui lui permit de mettre entre sa personne et l'ennemi inconnu l'épaisseur d'un massif

calcaire. Là, il écouta. Rien. Aucun bruit. On ne le poursuivait donc pas.

Il se rassura. Après tout, des vagabonds occupaient peut-être l'entrée principale de la carrière. Ils avaient sans doute été aussi effrayés que lui-même.

Rassuré par le raisonnement, il ralluma sa bougie et se remit en marche. Un quart d'heure se passa en détours, en escalades d'éboulements. Derechef, il éteignit sa lumière.

À l'extrémité d'un corridor étroit, il apercevait un Jour verdâtre.

« Ici, on sort en plein fourré, se confia-t-il. C'est un vrai terrier de renard. Pas de danger que l'on s'y soit installé. »

Il achevait à peine, qu'une silhouette se découpa sur l'ouverture.

— Qui va là ?

Kan-So discernait vaguement le geste menaçant d'un bras qu'il jugea armé d'un revolver. Aussi ne prolongea-t-il pas son examen et se replongea-t-il dans l'obscurité de toute la vitesse de ses jambes.

Cette fois, une angoisse terrible le tenait.

— Deux issues gardées ! Est-ce que ce serait une opération de police ?

Toutefois, il se raidit contre son trouble. Il tenta de réagir.

— Il faut voir, murmura-t-il… Il faut voir… Deux sorties sur cinq, reste trois.

Sa course dans la nuit recommença. Bientôt, Kan-So parvint à une nouvelle ouverture.

Mais, rendu circonspect, il étouffa le bruit de ses pas, s'approcha de l'orifice en rampant. Malédiction ! L'issue était encore gardée.

À quelques pas de l'ouverture, des jeunes gens, le revolver au poing, se tenaient en faction.

Sortir sans être vu. Il n'y fallait pas songer. Quant à échapper à la course à si nombreux chasseurs, un homme plus entraîné aux sports que le Chinois y eût renoncé, d'autant plus sûrement que les adversaires, barrant le passage au fugitif, apparaissaient tous jeunes.

Et sentant le désespoir monter en lui, il reprit sa marche souterraine.

La quatrième issue se trouva gardée comme les précédentes.

Ici, Kan-So fut près de succomber au découragement. Plus de doute ! Sa présence dans les carrières était connue. Le soin de lui couper toute ligne de retraite le démontrait. Est-ce qu'il allait échouer au port ? Comment ! Il avait combiné avec une adresse infernale les moindres incidents du drame ; il s'était défait des complices dangereux, et une inexplicable fatalité lui faisait perdre le bénéfice de ses combinaisons !

Et sa pensée surexcitée lui retraçant les diverses étapes du drame, il grondait avec rage :

— Rien à critiquer ! Jemkins lui-même approuverait. Alors, d'où vient l'intervention de la police ? Strig et Clock sont morts. Eux seuls savaient le gîte… Strig a conduit le tombereau à la rivière, c'est vrai… ; il a rapporté le gin ; mais il n'avait pas bu… Non, non, il n'était point ivre ; il n'a donc pas parlé… Clock, lui, est resté avec moi… Les autres, des coquins vulgaires, ignoraient mes projets, la retraite que j'avais en vue. Alors, qui accuser ?

L'audace d'un bandit est rarement doublée d'un courage équivalent.

C'est que l'audace suppose l'espoir de vaincre, et disparaît avec la défaite, tandis que le courage subsiste jusqu'au *bien mourir*.

Kan-So dut appeler à lui toute son énergie pour se rendre à la cinquième et dernière issue des carrières. Comme les autres, celle-ci était surveillée.

Ses dents claquant sous l'empire d'une terreur incoercible, ses genoux pliant sous lui, le Chinois regagna la salle où il avait laissé ses complices. La vue des cadavres immobiles redoubla ses transes.

— Oh ! gronda-t-il d'une voix affolée. Ils me narguent.

Il se dressa, hagard, apostrophant les morts :

— Oh ! ne riez pas ! Ne riez pas !… Ou craignez ma colère… On ne se moque pas impunément de Kan-So.

Il se campait en face des cadavres, les bravant du geste. Une teinte rouge montait à sa face safranée, ses yeux avaient des lueurs étranges.

— Malgré vous, j'aurai l'or, tout l'or de l'Oil Bank… vous dites ? On va me prendre ?… Non… J'échapperai… ; mes mesures sont trop bien prises… ; j'échapperai… Oh ! Strig, ton ricanement m'agace… Prends garde… Tant pis pour toi !

Et affolé, hors de lui, le Chinois se rua sur le mort. Ses poings fermés s'abattirent sur le visage livide. Sous la poussée brutale, le corps bascula et roula sur le sol avec un bruit mat.

— Assommé ! hurla Kan-So, en proie à un délire soudain… Rien ne me résiste… Je suis fort ! Je suis le plus fort des hommes… Tout se courbe devant moi… J'ai de l'or ; de l'or, de l'or… Quoi ? Clock, tu veux ta part ? Arrière, chien ! tout est à moi, à moi seul… Tiens ! Tiens ! Tiens !

Des pieds, des poings, le lieutenant de Frey frappa le bandit immobile pour toujours, et le jeta à côte de son compagnon.

Alors, il se prit à danser, à sauter, clamant d'une voix qui s'essoufflait de plus en plus :

— Tous vaincus ! Je reste seul. Victoire ! Victoire ! Gloire à Kan-So !… Salue, peuple, salue mon or.

Il saluait à la ronde, gravement, puis reprenait sa danse macabre. Cela dura de longues minutes. Enfin, hors d'haleine, à bout de forces, le Chinois tournoya sur lui-même et s'affala tout de son long sur la terre, où il demeura inerte, comme privé de sentiment. La bougie répandait sa lueur tremblotante sur les trois corps étendus.

Elle diminua lentement… Enfin, elle grésilla, la mèche, carbonisée, se renversa dans les dernières parcelles de cire fondue, et s'éteignit.

Longtemps après, des lueurs rougeâtres emplirent les galeries circonvoisines. Des pas furtifs troublèrent le silence de la carrière. Et enfin, des êtres bondirent dans la « salle », brandissant des torches.

— Les voilà ! Les voilà ! Ils sont morts !

— Non, pas celui-ci, il dort.

— Kan-So, prononça une voix grave.

Jud Allan, toujours sous son déguisement, venait de parler.

— Nous tenons celui-ci, enfants. Il nous indiquera ce que je veux savoir.

. . . . . .

L’espoir d’Allan ne devait pas se réaliser. Le surlendemain, les journaux de la région publiaient l’entrefilet suivant :

« Notre région sembla destinée à occuper la plume des chroniqueurs.

« Hier, deux jeunes gens d’Ottawa, au cours d’une partie de canot, rencontrèrent, sur le rivage de la Susquehannah, un homme qui se livrait à des manifestations si hétéroclites, qu’ils le jugèrent privé de raison. Ils parvinrent à le prendre dans leur embarcation et le remirent aux mains du premier policier qu’ils purent joindre.

« Or, le fou, car le personnage est bien réellement fou, ne serait autre que le très honorable Kan-So, bien connu dans le monde des businessmen, parmi lesquels il occupait une situation enviée.

« Par quelle suite de circonstances l’infortuné gentleman est-il venu échouer dans notre région ? Comment sa raison a-t-elle sombré ?

« C’est et ce restera probablement un mystère ; car sa folie, du genre incurable dit des grandeurs, ne permet point d’espérer le réveil de cette brillante intelligence. »

Les feuilles continuaient ainsi, paraphrasant la note qui, par ordre de Jud Allan, avait été remise aux journaux.

Jud n’avait pas jugé opportun de faire établir la participation de Kan-So à l’attaque du train de nuit. Toutefois, une dépêche chiffrée avait été expédiée au Syndicat des Lads de Washington, pour être communiquée au président Loosevelt.

Ce soin pris, le professeur, autour de qui s’étaient rassemblés Tril, Top et Fall, flanqués de Suzan, escortée de ses compagnons à quatre pattes Storm et Zinka, avait dit mélancoliquement :

— Jemkins joue de bonheur. Kan-So ne nous apprendra point sa retraite. Il faut que Van Reek nous rende ce service.

Les quatre petits avaient enveloppé leur chef d’un regard de surhumaine affection, et ils avaient répondu d’une seule voix :

— En route pour New-York !

CHAPITRE VI

L'AFFAIRE DES DIAMANTS

Appels de sirènes, tintements de cloches, grincements de poulies, halètement des grues à vapeur, roulement sourd des trains du Métropolitain aérien, vibrations aiguës du réseau télégraphique tendu sur le ciel ainsi qu'une toile d'araignée, telle est l'harmonie bruyante de New-York, douloureuse et insupportable aux étrangers.

Sans doute, le garçon d'hôtel, reconnaissable à sa casquette portant en broderie d'or les mots *Meyer-Hôtel*, qui déambulait sur la rive de l'Hudson-River, avait une grande habitude de la cacophonie de la grande cité, car il allait, souriant, semblant goûter un plaisir sans bornes à la contemplation du spectacle mouvementé se déroulant sous ses yeux.

Il suivait les quais de l'Hudson, dénommé aussi Rivière du Nord (North River), prolongeant les débarcadères des grandes lignes de navigation Europe-Amérique et *vice versa*. Il contemplait la forêt de mâts, de cheminées, se dressant en bordure des quais : les innombrables *ferry-boats* (bacs à vapeur) reliant incessamment Jersey-City, Newport, Brooklyn, ces divers quartiers de New-York, séparés par les eaux profondes de la rivière du Nord et de la rivière de l'Est (East River).

Son attention allait aux constructions audacieuses à dix, quinze, vingt étages, que les négociants appellent *maisons d'affaires*, et le peuple, *égratigneuses du ciel* (skyrapers).

Et dans le crépuscule commençant, juste au milieu du chenal, qui conduit à la pleine mer, à travers Upper-Bay, les Narrows et Lower-Bay, il discernait la lanterne-phare, la colossale statue de la Liberté de Bartholdi, juchée sur le piédestal de l'île Bedloe.

Ainsi, il parvint auprès des débarcadères des compagnies de navigation Norddeutsche Lloyd et Hamburg-America. Le mouvement annonçait qu'un navire d'Europe était attendu.

Voitures, garçons d'hôtel, coudoyaient les *custom-house officers* (douaniers), les commissionnaires, les badauds, les gens venus pour recevoir au débarqué parents ou correspondants.

Le promeneur s'arrêta net. Puis, avisant un gamin dépenaillé, il l'interpella :

— Boy, veux-tu répondre à une question ?

Le jeune garçon le toisa d'un air ironique.

— Quel avantage y trouverai-je, gentleman ?

Ce qui fit rire l'employé du Meyer-Hôtel et l'incita à ajouter :

— *All right !* Tu es pratique, j'aime cela. Une question, deux *cents* (dix centimes). Cela joue-t-il ?

L'autre inclina la tête :

— Cela joue, si la question n'est pas trop difficile.

— Voici. Dis-moi ce que tout le monde attend ici ?

— Alors, passez les deux *cents*.

— Les voici. J'ai confiance, moi, je paie d'avance.

Le boy fit un saut qui le mit hors de la portée du maître d'hôtel.

— On attend le paquebot *Kaiser-Wilhelm*, annoncé par le sémaphore de Sandy-Hook.

Sur ce, le petit bonhomme esquissa un salut grotesque et se jeta dans la foule, emportant les deux *cents* du curieux.

— *Poor old thing* (pauvre vieille chose — locution amicale), murmura celui-ci, tu ne doutes pas que la nouvelle vaut pour moi plus de deux *cents*.

Il achevait à peine ce monologue, qu'un second gamin, vêtu de la tenue de « chasseur » du *Meyer-Hôtel*, le tira par la manche.

— Oakes, dit-il, je vous rencontre…

— Ah ! c'est toi, petit Tril, que cherches-tu ?

— Vous, pour vous dire que le gérant de l'hôtel vocifère contre vous.

— Ah ! ah ! Que vocifère ce digne gérant ?

— Qu'il vous a mis à la porte à raison de vos promenades continuelles, et qu'il refusera de vous payer, si vous ne déguerpissez pas ce soir.

— Cela est grave, et je te remercie, petit Tril ; viens avec moi, je te remettrai un pourboire pour ta peine.

— Je ne puis pas. Je vais attendre les voyageurs au *Pensylvania Railroad* (gare de Pensylvania, Ohio, etc.). Au surplus, entre employés, on se doit cela.

La réflexion parut toucher le maître d'hôtel.

— *Good fellow* tout à fait… Je laisserai quelque chose pour toi, à titre de souvenir… Va au Railroad, *old boy ;* moi, je vais toucher mon argent.

Et d'un pas rapide, le flâneur se dirigea vers le Meyer-Hôtel, situé, comme on le sait, à proximité des débarcadères, au point de croisement des Troisième et Hudson-Streets.

Tril le regarda s'éloigner. Un instant après, il rejoignait le boy mal vêtu, auquel l'employé renvoyé avait remis tout à l'heure deux *cents*.

— Eh bien ? fit-il.

— *Il* m'a demandé de ce qu'on attendait ici. L'annonce de l'arrivée du *Kaiser-Wilhelm* l'a réjoui.

— Il ne renonce donc pas à son projet, grommela le chasseur d'un accent pensif. Alors, pourquoi s'est-il fait renvoyer par le gérant ? Toujours dehors malgré les observations ; et ce matin, il a répondu grossièrement au « patron ». Donc, il voulait… Est-ce que tu comprends, toi, Top ?

L'autre secoua négativement la tête.

— Enfin, il faut que j'aille à la gare pour le « roi »… Préviens Fall et Suzan.

Cependant, celui qui avait été l'objet de cet entretien, arrivait à l'hôtel Meyer.

Dans le bureau, un homme assez gros, rouge de teint, marchait furieusement, frappant le plancher de coups de talon rageurs.

Il bondit vers le nouveau venu.

— Enfin, vous daignez arriver, Oakes ! gronda-t-il… Je vous demanderai si vous êtes disposé à quitter la maison.

L’autre riposta tranquillement :

— Je suis tout à fait disposé. Si vous voulez me

régler mon compte, je monte à ma chambre et je disparais avec mon mince bagage.

— Allons ! allons ! je vois que vous êtes parfois raisonnable. Quittons-nous sans complications nouvelles, et, une fois placé ailleurs, tâchez de donner plus de soins à vos devoirs.

Le gérant s’approcha du comptable impassible.

— Faites signer le reçu et comptez la somme à Oakes.

Le gérant sortit.

Pour Oakes, il signa sérieusement le reçu « pour solde de tout compte », qui lui fut présenté, empocha les quelques dollars dont il se trouvait créditeur. Après quoi, il quitta le bureau, sauta dans un ascenseur qui le porta au dernier étage des « chambres à voyageurs ». Là, il gagna l’escalier de service accédant au *servant's floor* (étage du personnel), et s’engouffra dans une chambre, sur la porte de laquelle se lisait le numéro 34.

— Là, murmura-t-il. Je pourrai déménager comme je l’entends.

Ceci dit, il souleva une valise rebondie qui, néanmoins, devait être légère, à en juger par la facilité qu’il montrait à la manier.

— Grâce à la double enveloppe pneumatique, j’ai l’air d’avoir une garde-robe bien fournie… Et il n’y a là dedans que ma… pipe.

Ce dernier mot fut prononcé d’un ton étrange, presque menaçant.

— Je serai plus chargé au matin… Mais pas trop cependant… Marchandise coûteuse, non lourde.

Oakes rouvrit sa porte avec précaution, s’assura que le couloir était désert. Alors, il sortit, laissant la clef sur la serrure.

En hâte, tel un homme, qui craint d’être surpris, il courut à la porte n^{o} 15 ouvrant sur une chambrette identique à celle qu’il venait de quitter.

Un garçon était debout devant la glace, en manches de chemise, très occupé à façonner le nœud de sa cravate blanche.

— Ah ! vous voilà, Oakes, fit-il sans manifester la moindre surprise.

— Oui. Vous voyez que le plus difficile est fait. Vous allez servir à table ; ensuite, vous serez de garde de nuit. Moi, je dors chez vous. Vers cinq heures, je file… ni vu ni connu, les autres ne vous relevant qu'à six, et vous avez gagné cinq dollars en rendant service à un collègue.

— Ce n'est pas trop pour le risque.

— D'accord, je ne récrimine pas. Les hôtels sont hors de prix à New-York. Sauf les maisons de voleurs, les hôtels convenables me prendraient dix dollars.

— Vous avez donc trouvé quelque chose ?

— C'est à peu près fait. J'ai rendez-vous demain matin.

— Eh bien, Oakes, s'exclama cordialement l'ex-collègue de l'employé, j'en suis heureux pour vous. Je comprends que le gérant ne vous garde pas, vous vous moquez trop du service, mais comme camarade, je vous regretterai. Vous avez le whisky facile avec vos amis, et cela ne s'oublie pas.

L'homme avait endossé son habit, complétant ainsi la tenue impeccable des « serveurs » américains.

Il secoua longuement la main de Oakes.

— Après la table, je viendrai changer d'habit pour le service de nuit, et vous apporter de quoi manger.

— Merci… et à charge de revanche.

Oakes demeura seul. Il entendit son camarade fermer à double tour et enlever la clef.

Certain désormais de n'être pas dérangé, il ouvrit sa valise, en tira un objet bizarre aux armatures métalliques, tenant à la fois d'une canne et d'une pipe qu'un original eût commandée en acier bruni.

Il l'examina longuement, appuya sur les deux extrémités. L'instrument prit la forme d'un V, démasquant le double orifice d'un tube intérieur, et exhala un son étrange. On eût dit un soupir.

Oakes sourit, glissa dans le tube un objet dur qui heurta la paroi avec un tintement métallique, puis redressa l'instrument, qu'il replongea dans la valise.

Tril, cependant, arrivait au Pensylvania Railroad.

Comme les autres employés des divers hôtels new-yorkais, il se posta près de la sortie des voyageurs en provenance de l'Ohio, il distingua l'original personnage qui répondait au nom de Grey Assford.

— Meyer-Hôtel, gentleman ? fit-il en retirant sa casquette.

La politesse n'est point le fort de la domesticité américaine. Le geste du petit chasseur parut flatter le voyageur, car il répondit sans hésiter :

— Si vous voulez.

— Les bagages du gentleman ?

— On les enverra prendre… Voici le bulletin.

Rien de plus naturel que cette rencontre. L'espion le plus défiant n'y eût pas trouvé matière à soupçon. Guidé par Tril, Grey Assford sortit de la gare, gagna une rue voisine. Alors, il demanda :

— J'ai une chambre retenue ?

— Oui, la 215…, qui est située juste au-dessus du 115, et d'où un microphone, installé par moi, vous permettra de ne pas perdre une parole prononcée dans cette dernière chambre, que les deux gentlemen qui convoient les diamants expédiés par le Consortium Néerlandais occuperont ce soir.

— Tu es sûr, mon enfant ?

— Oui, les joailliers de la ville, avisés hier, par sans-fil, que le steamer *Kaiser-Wilhelm* ne toucherait que ce soir, la nuit venue, ont retenu la chambre 115 pour les voyageurs.

— Pourquoi ne prennent-ils pas livraison de suite ?

— Prudents, les manieurs de pierres précieuses.

L'envoi doit être examiné eh séance plénière, d'où nécessité d'attendre à demain…

Et, après un coup d'œil circulaire, il murmura :

— Van Reek devait savoir qu'il en serait ainsi.

— Ah ! Ah ! Vous l'avez retrouvé ?

— Facilement… Les expropriations d'East-River, prétexte de sa venue à New-York, nous permirent de le joindre dès notre arrivée en discussion avec des propriétaires, des entrepreneurs.

« Top, Fall, Suzan et moi, nous nous relayâmes pour le suivre…, ce qui nous conduisit à une maison de la Troisième Rue, tout près de l'Hôtel Meyer.

— Tout près de l'Hôtel Meyer, pourquoi ? Il devait ignorer à ce moment que les délégués des marchands de diamants d'Amsterdam y descendraient.

— À cela, je ne puis répondre. Seulement, à mon sens, il était renseigné à l'avance ; car, ayant surveillé étroitement la maison en question, après que Van Reek y fut entré, nous le vîmes ressortir sous un costume qui nous stupéfia. Celui de « serveur » de l'Hôtel Meyer.

— Ce n'est pas possible.

— Cela est, pourtant. Il avait trouvé le moyen de se faire engager. Oh ! grimé, orné de favoris superbes.

— Et ?…

L'interrogation s'échappa ardente des lèvres de Jud Allan.

— Et, fit gaiement Tril, j'ai grisé abominablement un chasseur de l'hôtel ; on l'a jeté à la porte, et je me suis présenté pour tenir sa place.

Jud tapota amicalement l'épaule du gamin.

— Bien, cela. De cette façon, tu peux le surveiller à tout instant.

— Oh ! fit modestement le petit ; nous nous sommes partagé la besogne. Top au débarcadère. Fall à la maison de la Troisième Rue, Suzan à East-River, et moi chez Meyer.

— Je suis content de vous.

Mais le professeur s'arrêta. Tril avait avancé les lèvres en une moue soucieuse.

— Depuis ce matin, je ne sais plus que penser.

— Que s'est-il donc passé ?

— Van Reek ou Oakes, c'est le nom qu'il a pris à l'hôtel, a montré une grossièreté *voulue*, telle que le gérant l'a congédié. À cette heure, il a dû quitter la maison Meyer.

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Je l'ignore, roi… Mais il s'est probablement retiré dans son logis de la Troisième Rue. Peut-être Fall aura-t-il remarqué quelque chose.

— Prenons une voiture, proposa Allan, cela nous fera gagner du temps, et voyons tes petits associés.

Un instant après, un véhicule de louage emportait les deux causeurs.

Sur le quai d'Hoboken, Allan régla le cocher, puis s'engagea, toujours escorté de Tril, dans une ruelle étroite, bordée par ces vastes filatures de soie qui font la fortune du quartier. Il avisa une fenêtre ouverte, sur le rebord de laquelle se prélassait un jeune zaïmziri, très occupé à éplucher une noix.

Sans affectation, le faux Grey Assford s'arrêta devant le petit animal, parut se complaire à l'examiner et finalement le caressa.

— Joli *monkey* (singe) en vérité, prononça-t-il à mi-voix… Je n'en vis jamais de plus joli, sauf un peut-être qu'une étroite amitié unissait à un gros chien.

Il achevait à peine, que la tête d'un dogue du Texas, à la robe gris de fer, se montrait dans l'ouverture.

— Eh ! s'exclama le promeneur, on croirait les voir tous deux.

Une voix légère comme un souffle jaillit de la chambre, dans l'obscurité de laquelle personne ne se montrait.

— Vous pouvez parler, disait-elle. Je suis seule et enfermée.

— Bien, petite Suzan, riposta Allan, sans marquer la moindre surprise. Quoi de nouveau à East-River ?

— Van Reek a interrompu les pourparlers avec les propriétaires des terrains, sous couleur d'aller consulter ses co-associés.

— Quand part-il ?

— Ce soir, a-t-il affirmé.

— Ce soir… Le navire arrive tard, et le temps lui manquerait.

Un mouvement de colère secoua le professeur. Mais il se domina.

— Que la surveillance se concentre sur l'Hôtel Meyer. C'est aux diamants que l'on en veut, c'est donc autour d'eux que le voleur doit se trahir.

— Avec Storm et Zinka, il n'approchera pas sans être signalé.

Le jeune homme eut un sourire.

— Storm le connaît bien ?

— Il le suivrait au bout du monde, Tril a réussi à dérober une manchette du « serveur » Oakes. Storm possède maintenant la piste à fond.

— Bien… Au revoir, petite Suzan.

Jud et Tril revinrent alors sur leurs pas. Par les quais, où les lumières répandaient une clarté aussi intense que celle du jour, ils atteignirent la Troisième Rue, dans laquelle ils disparurent.

Adossée a une grille, une ombre falote s'agita à leur approche.

— La charité, mes bons gentlemen… Un pauvre boy a faim.

Le pseudo-Assford s'arrêta net, fouilla dans son gousset comme pour y prendre une pièce de monnaie. En même temps, il murmurait :

— Van Reek est rentré chez lui ?

— Non !

— Comment, non ?

— Je n'ai pas bougé d'ici… Je ne l'ai pas aperçu ; donc…

Les mains des causeurs se joignirent, simulant l'aumône donnée et reçue, puis Allan entraîna le chasseur vers le quai.

— Qu'a donc combiné ce misérable ? monologuait le professeur.

Au débarcadère des bateaux allemands, où le *Kaiser-Wilhelm* venait d'accoster. Top se présenta à ses yeux, s'agitant, braillant, à l'unisson de la foule rassemblée autour de la passerelle.

— Il est venu tantôt, expliqua le gamin. Il m'a demandé ce que l'on attendait. Il m'a même donné deux *cents* pour apprendre que c'était le paquebot *Kaiser-Wilhelm*.

Et il se rejeta au plus épais de la foule en vociférant de plus belle.

Avec un haussement d'épaules, Jud conclut :

— Enfin, rendons-nous au Meyer… Une fois que tu m'auras conduit au bureau comme un voyageur du Pensylvania Railroad, tu t'assureras que van Reek, ou Oakes, a bien quitté l'hôtel.

Cinq minutes après, Grey Assford déclinait ses nom et qualité au comptable du bureau du Meyer's Hôtel, recevait la clef de la chambre 215, se faisait indiquer les *toilet-room*, afin, expliqua-t-il, de procéder à une toilette sommaire avant de souper, et pénétrait dans le couloir aux murs recouverts de plaques vernissées, où s'alignaient les lavabos surmontés des robinets à eau chaude et à eau froide.

Il choisit la cuvette située juste en face de la porte d'entrée, laquelle demeurait ouverte et permettait ainsi de voir ce qui se passait dans le vestibule.

Ainsi, il remarqua l'arrivée de deux voyageurs blonds, calmes, au teint blanc, déambulant avec cette placidité spéciale aux citoyens hollandais.

L'un des deux portait avec précaution, religieusement pourrait-on dire, une sorte de valise plate recouverte de maroquin noir, laquelle rappelait vaguement la forme d'un écrin à couverts d'argenterie.

Et Jud tressaillit en entendant le gérant, accouru en personne au-devant de ces personnages, donner cet ordre :

— Montez le souper de ces gentlemen, chambre 115.

— Ce sont les convoyeurs des diamants, soupira le jeune homme. Pauvres gens ! Pourvu que mes précautions les empêchent à être victimes de Van Reek ! Mais un sourire confiant éclaira son visage.

— Après tout ! C'est une nuit à passer. Demain, ils remettent leur précieux dépôt au syndicat des joailliers, qui possède, des coffres-forts solides. Et Van Reek n'a plus qu'à se mettre en route pour rejoindre son chef, me guidant ainsi vers la prison de Lilian.

Sur ce, il quitta le *toilet-room*, gagna la salle à manger.

— Je puis souper à l'aise, se confia-t-il ; Van Reek n'agira évidemment pas à l'heure où tout le monde, personnel et voyageurs, est debout.

Toutefois, vers la fin du second service, il fut troublé par la venue d'un chasseur de l'établissement. Le petit lui tendit un papier plié, reçut un pourboire et sortit sans avoir prononcé une parole.

La missive contenait ces lignes :

« Parcouru tout l'hôtel. Oakes est certainement parti. Sa chambre est vide, clef sur la porte. Ai interrogé les serveurs.

« L'un d'eux, qui trinquait volontiers avec Van Reek sans le connaître du reste, m'a déclaré qu'il l'avait rencontré s'en allant il ne sait où, à peu près à l'heure où vous arriviez à la gare Dévouement. — Tril. »

Après cette lecture, Jud Allan demeura un instant pensif.

— Quel peut être le plan de Van Reek ? Il quitte l'hôtel quand les diamants y entrent. Aurait-il confié le risque à des complices ?

Il secoua la tête.

Vraisemblablement, aucune réponse à l'interrogation ne se formula dans son esprit, car il dépêcha la fin de son souper, se fit indiquer la manœuvre de l'ascenseur et gagna ainsi la porte désignée par le numéro gravé sur sa clef, c'est-à-dire le 215.

Une fois à l'intérieur, il poussa le verrou de sûreté appliqué sous la serrure, puis, examinant successivement les divers angles de la pièce, il parut considérer avec plaisir l'encoignure la plus voisine du lit. Un fil métallique, semblant sortir du plancher, montait à mi-hauteur du mur, contre lequel de petites pinces volantes le maintenaient fixé. Il aboutissait à une sorte de boite de sept à huit centimètres de côté.

— Le renforçateur, fit-il à voix basse. Tril ne m'a pas trompé, le microphone est prêt à fonctionner.

Les gardiens des diamants occupent la chambre située juste au-dessous de la mienne. Écoutons un peu ces braves gens.

Les habitants du 115 causaient sans défiance, évidemment convaincus que personne ne pouvait percevoir leur conversation.

— Ouf, meinherr Daloom, prononça lentement l'un d'eux, j'ai bien dîné… L'appétit me revient à la pensée d'être débarrassé de ces pierres brillantes et de la lourde responsabilité qui pèse sur nous depuis dix jours.

— Ma foi, M. Van Dilijck, je vous avouerai la même chose, répliqua un organe respectueux. Le fabuliste a bien raison : avec la fortune qui vient s'envole la tranquillité.

— Surtout quand la fortune ne vous appartient pas, Daloom.

— Je ne saurais décider ce point, car jamais je n'ai possédé pareille valeur. J'en suis donc réduit aux suppositions ; mais, s'il m'est permis d'avoir un avis, il me semble que ces pierres m'appartenant en propre, j'aurais tout aussi peur des voleurs.

Il se fit un silence. Évidemment, les causeurs réfléchissaient à la justesse des observations échangées. Puis Van Dilijck reprit la parole :

— Vous reconnaissez, Daloom, que le travail est largement rétribué.

— Largement, meinherr, c'est le mot. Une fois les pierres remises au Syndicat des Joailliers New-Yorkais, je bénirai le Consortium qui nous a chargés de les accompagner. J'aurai gagné en un mois…, je dis un mois à cause de l'aller et retour,… plus qu'à l'ordinaire en une année, sans compter l'honneur et le plaisir de votre compagnie.

Un rire lent ponctua la phrase complimenteuse.

M. Van Dilijck s'amusait de la politesse de son interlocuteur, évidemment son subordonné.

— Honneur, si vous voulez, Daloom ; honneur, cela peut s'admettre ; mais plaisir, cela est autre chose.

— J'exprime ma pensée…

— Non, non… Un paisible Hollandais ne trouve pas satisfaction à être cahoté sur mer sans pouvoir fermer l'œil.

— Sans doute, j'aurais préféré dormir comme dans ma petite maison des bords de l'Amstel.

— Moi aussi, bon Daloom, moi aussi, soyez-en persuadé… Et je pense que je me souviendrai de la traversée du *Kaiser-Wilhelm* comme d'un cauchemar compliqué d'insomnie… Ah ! Ah ! Ah ! que répondrez-vous à cela, mon gaillard ?

— Que Van Dilijck est le plus sage des habitants d'Amsterdam et qu'il a toujours raison.

— Vous êtes un flatteur, Daloom, un simple flatteur. Les Français apprécient ces formes de dialogue qu'ils appellent politesse ; mais nous, francs Néerlandais, nous aimons mieux la vérité toute crue, avec une chope de bière à la vanille pour la faire passer, si elle est un peu rugueuse à l'entendement.

Un nouveau silence suivit la mercuriale du convoyeur en chef. Puis le microphone apporta à Jud le bruit d'un bâillement.

— Je voudrais être à demain, bégaya Van Dilijck d'une voix incertaine. Au retour de notre entrevue avec les joailliers, j'aurai joie à me coucher et à dormir durant deux fois vingt-quatre heures.

— Depuis huit jours, nous veillons tour à tour, afin de ne pas perdre de vue le précieux dépôt qui nous a été confié.

— Oui, oui, l'un veille ; mais l'autre ne dort qu'à moitié. L'inquiétude n'est point propice au sommeil calme, auquel je suis accoutumé dans ma chère et paisible Hollande. Et nous n'en jouirons pas encore cette nuit. Voyons, Daloom, à qui la première faction ?

— À moi. Je vous rappellerai que vous-même étiez de garde ce matin à l'aube.

— Alors, donc, ne perdons pas notre temps en discours inutiles… Je vous souhaite le bonsoir, Daloom ; à minuit, vous me remettrez la garde.

— À minuit, c'est convenu, digne meinherr.

— La porte bien close ?

— À double tour, la clef en dedans sur la serrure, le verrou de sûreté poussé.

— Et la fenêtre ?

— Contrevents fermés, la barrette rabattue, le crochet dans son piton.

— Votre revolver ?

— Chargé. Le voici sur la table, à portée de ma main.

— Et notre écrin ?

— Sous le revolver, meinherr. À moins de me tuer d'abord, je ne vois pas trop comment on y arriverait.

Jud eut un léger frisson à cette phrase prononcée par le convoyeur en second.

Mais n'allait-il pas veiller sur les inconnus ?

Ne passerait-il pas la nuit auprès du microphone ?

Un lit craqua sous un poids lourd. Van Dilijck se couchait.

Une voix assourdie, déjà dans le lointain du sommeil, bégaya :

— Bonne faction, Daloom.

— Pas de mauvais rêves, meinherr.

Puis, le silence régna dans la chambre avec laquelle Allan se trouvait en communication.

Le professeur apporta sans bruit un fauteuil auprès de l'appareil et s'assit, l'oreille à hauteur de la tablette vibrante du renforçateur. Dans cette position, les sons les plus légers lui parvenaient avec netteté.

De temps à autre, un froissement de papier lui indiquait l'occupation de Daloom. Celui-ci lisait.

Les heures coulèrent ainsi, une à une, lentes au gré du guetteur.

Minuit sonna. Un mouvement au 115. Les gardiens de l'écrin se relayaient : Van Dilijck prenant place à la table ; Daloom se jetant sur le lit.

De nouveau, le calme peuplé seulement des bruits habituels de l'hôtel.

Ceux-ci même s'éteignent peu à peu. Il est trois heures.

Jud commence à croire que rien d'anormal ne se produira.

Rapprochant les faits : le départ de Van Reek, la tranquillité régnant, il sent grandir en lui la conviction que le misérable a renoncé à ses projets.

Sans cela, le lieutenant de Jemkins fût demeuré à l'hôtel.

Un domestique de la maison peut y circuler sans attirer l'attention, tandis, qu'une fois dehors, les difficultés croissent prodigieusement.

Quatre heures ! Dans une heure, le va-et-vient de l'hôtel va recommencer.

Pourvu que Fall, Top et Suzan aient relevé les traces du bandit !

Et Jud, ramené ainsi au duel géant dont la vie, la richesse de Lilian sont l'enjeu, s'absorbe dans une rêverie faite d'espérance et de tristesse.

. . . . . .

À ce moment même, celui dont Jud Allan se préoccupait sortait de la chambre où son collègue lui avait accordé l'hospitalité.

Sous le bras, il portait, ainsi qu'une serviette, la valise dégonflée maintenant et repliée en accordéon.

À pas de loup, Oakes, alias Van Reek, gagna l'escalier de service et parvint au dernier étage à voyageurs.

Un instant plus tard, il arrivait au palier de la deuxième centaine, c'est-à-dire à l'étage desservant les chambres numérotées de 101 à 200.

Il semblait glisser plutôt que marcher sur les chemins de tapisserie couvrant le plancher des couloirs.

En face de la porte n° 115, il fit halte et écouta.

— Il y en a un qui veille. Traitons donc la serrure avec prudence. C'est le point délicat de l'opération.

Avait-il la prétention d'ouvrir alors que le pêne de la serrure était au double tour et que le verrou de sûreté se trouvait engagé à fond ?

Sans aucun doute, car il tira de dessous son vêtement une sorte de boîte cubique d'environ sept centimètres dans chaque dimension, disant :

— L'accumulateur est en communication avec l'électro-aimant, les pênes de fer doux vont céder à l'attraction aimantée et le tour sera joué… Seulement, il s'agit de ne pas attirer l'attention de l'imbécile qui veille.

Sur ce, il appliqua les deux piles de l'électro-aimant sur la porte, à hauteur du verrou, hauteur qu'il mesura à l'aide d'une ficelle ornée de nœuds.

Probablement, il avait relevé les mesures antérieurement.

— Le verrou a obéi, fit-il encore, il n'y a plus de résistance de frottement.

Il descendit l'électro-aimant sur la plaque de la serrure, et sembla redoubler de précautions.

Les ressorts des pênes ont des détentes brusques. Un claquement sec appellerait inévitablement l'attention de ceux que Van Reek veut

surprendre.

Mais le pêne obéit à l'aimant aussi docilement que le verrou.

La porte est ouverte. Le voleur peut entrer. Il attend un instant encore, tire de son pantalon l'objet bizarre qu'il a manié quelques heures plus tôt, et rapide comme un coup de vent, il pénètre dans la chambre.

. . . . . .

Jud rêvait toujours auprès du microphone de la pièce 215. Soudain, le jeune homme sursaute. La plaque vibrante lui apporte une exclamation étouffée. Un sifflement léger suit la parole indistincte.

Allan écoute de tout son être. Sans doute le dormeur rêve. Son compagnon, celui qui veille, n'a pas bougé.

Un second sifflement, pas plus intense que le premier, passe dans l'air.

Puis plus rien ; à travers les volets passe une lueur grise.

C'est l'aube qui chasse les imaginations enfantées par les ténèbres.

Tout à l'heure, les jeunes amis du Syndicat des Lads se présenteront. Ils diront où se cache le lieutenant de Frey Jemkins. Il faudra peut-être se lancer à sa poursuite. La sagesse consiste à ménager ses forces.

Sur cette réflexion, le jeune homme se jette sur son lit.

La fatigue a raison de son être. Il s'endort profondément.

Un bruit le tira du fond du rêve. Il se souleva sur son séant, regarda autour de lui avec l'impression que l'on parlait dans sa chambre.

— Le microphone, murmura-t-il… C'est en bas que l'on fait ce vacarme !

Vacarme ! Le mot n'était pas trop fort. Des voix stupéfaites clamaient des répliques stupéfiantes.

— Les voisins ont dû entendre, par le tonnerre !

— Hélas, non ! monsieur *le chef de station police*[1].

— Non, non, intervint un nouvel organe. Ma chambre est contiguë ; nulle détonation n'a troublé mon repos.

— Après cela, il y a des gens auprès desquels on pourrait tirer le canon.

Jud écoutait, stupéfait, avec l'intuition qu'une chose anormale se produisait.

Un officier de police dans la chambre des Hollandais ; on parlait de détonation… Un drame s'était-il déroulé au 115, échappant à sa vigilance ? Une détonation ! Il comprenait mal. Le microphone l'eût répercutée.

Il s'était approché de l'appareil, les sons lui arrivaient plus nets.

Et soudain, il demeura figé. Ces paroles venaient de monter jusqu'à lui :

— Allons voir au-dessus… Les chambres sont occupées, n'est-ce pas ?

— Oui, oui, monsieur le chef de police… Juste au-dessus, au 215, est un jeune monsieur, répondant au nom de Grey Assford.

— Eh bien ! Allons interroger M. Grey Assford.

Le faux Assford éprouva comme une joie. Il allait avoir le mot de l'énigme.

Rapidement, il décrocha le renforçateur, enleva les pinces mobiles, le fil conducteur, ouvrit la fenêtre, repoussa les volets, rétablit d'un coup de brosse l'ordonnance de sa chevelure.

Le jeune homme achevait, quand on frappa à la porte.

— Je demande le pardon, susurra l'organe du gérant, mais une enquête policière nécessite l'interrogatoire des clients de l'hôtel.

— Qu'est-ce que les clients ont à voir dans une enquête ? grommela Jud assez haut pour être entendu.

Toutefois, il ouvrit. Aussitôt, le gérant, le chef de la police, des agents ou *roundsmen* firent irruption dans la pièce.

— Ah ça ! que voulez-vous ? gronda le professeur en fronçant les sourcils.

— Vous adresser une question, riposta l'officier de police, et je suppose, gentleman, que vous êtes assez respectueux de la loi pour y répondre.

— J'y répondrai si cela est en mon pouvoir.

— C'est tout ce que l'on vous demande.

Et dardant son regard sur celui du faux Grey Assford :

— Vers quelle heure à peu près avez-vous entendu les coups de feu ?

Certes, l'officier ne se doutait pas de l'effet qu'il allait produire. Allan le considéra avec un ahurissement absolument sincère.

— Les coups de fou ? Quels coups de feu ?

— Eh ! Vous me comprenez bien… Ceux qui ont été tirés dans la salle située directement au-dessous de celle-ci.

Des coups de feu au 115 ! Allan resta sans voix. Un instant, il pensa que le policier était atteint d'aliénation mentale .

— Mais je n'ai rien entendu de semblable ! fit-il enfin.

Du coup, le policier ébranla le parquet d'un formidable coup de talon.

— Ah ça ! Tous les voyageurs se sont donc donné le mot.

Mais s'apaisant soudain :

— Voyons, gentleman, je comprends que c'est très ennuyeux d'être cité en témoignage ; mais il s'agit de sommes énormes ; c'est s'associer à une œuvre de salut public, qu'aider les investigations de la police.

— Je serais enchanté de vous aider ; mais encore de quoi s'agit-il ?

— D'un crime !

Jud se sentit frissonner.

— Le crime a été commis cette nuit. On a volé un nombre considérable de pierres précieuses et assassiné les gardiens de ce trésor.

— Assassiné !

Quel que fut son pouvoir sur lui-même, Jud pâlit.

Il comprenait. Les Hollandais du 115 étaient morts, leurs gemmes avaient disparu. Van Reek avait donc mené à bien son entreprise. Par quel moyen inédit le misérable avait-il dépisté la surveillance ?

— Eh bien ? grommela l'officier de police.

— Eh bien, monsieur, balbutia Allan, reprenant avec peine son sang-froid, un crime a dû être commis puisque vous le dites, seulement j'avoue n'avoir rien entendu.

— C'est trop fort… Vous me soutiendrez que deux détonations de revolver de fort calibre n'ont pas attiré votre attention ?

— Je le soutiendrai. Qu'est-ce qui vous fait croire qu'un revolver ?…

L'agent éclata d'un rire rageur, et les dents serrées :

— Il y a en bas deux cadavres, chacun a une balle dans la tête. Or, pour lancer une balle de revolver, il faut un revolver, n'est-ce pas ? Et quand le projectile s'échappe de l'arme, il y a détonation, je pense.

Jud n'avait pas besoin de feindre la surprise. À quelques pas de lui, la poudre avait agi, et, malgré le microphone, rien n'avait décelé le crime.

— Qu'est-ce que vous répondez à cela ? glapit le policier mis hors de lui par la stupéfaction évidente de son interlocuteur.

— Êtes-vous bien certain que ce sont des balles de revolver ?

La question, que Jud ne put retenir, porta à son paroxysme la rage de l'officier de police.

— Si je suis sûr ?… Je suis un ancien volontaire de la guerre de Cuba ; Je sais ce qu'est une arme à feu.

— Je n'en doute pas… Seulement, je ne conçois pas que l'on tire au revolver dans une pièce toute voisine et qu'aucun bruit ne m'avertisse.

— Par le diable, gentleman, moi non plus, je ne le conçois pas. Je le conçois si peu que, si vous étiez seul dans ce cas, je vous arrêterais séance tenante ; mais le vieux Nick s'en mêle… Tous les voyageurs disent comme vous.

— Et encore, expliquez que tout à l'heure, alors

que l'on est allé réveiller ces gentlemen, ainsi qu'ils l'avaient recommandé hier au soir, on ait trouvé la porte fermée, la clef à l'intérieur, et le verrou poussé. Il a fallu découper un morceau du panneau pour pénétrer dans la chambre.

Cette intervention du gérant fit passer un nuage sur le front de l'officier de police. À côté du revolver ne produisant aucun bruit, il y avait un cambrioleur extraordinaire.

Et devant Allan, de plus en plus troublé par ce qu'il entendait, le policier grommela, pensif, avec la rage sourde du limier qui perd la trace :

— J'ai consigné l'hôtel. Personne n'en sortira avant la venue du magistrat enquêteur. Veuillez vous tenir à la disposition de ce magistrat.

Et il sortit, entraînant à sa suite le gérant, les agents qui l'avaient accompagné.

1. ↑ C'est le titre correspondant à celui de commissaire de police. La police municipale de New-York compte 8.100 hommes (officiers et *roundsmen*), répartis entre quatre-vingts stations ou postes.

CHAPITRE VII

LA CHASSE À L'HOMME

Allan s'aperçut à peine qu'il restait seul. En face du nouveau mystère se présentant devant lui, il ressentait une sorte de vertige.

Abasourdi, les idées confuses, nul raisonnement ne lui paraissait capable d'expliquer logiquement les faits. Soudain, on gratta à la porte.

Avant qu'il eût répondu, le battant tourna légèrement sur ses gonds, et le petit chasseur Tril parut.

Le gamin mit un doigt sur ses lèvres, s'approcha de son interlocuteur, et si bas que celui-ci l'entendit à peine, il murmura :

— Il doit y avoir du nouveau. Suzan se promène sur le quai et elle a fait le signe convenu. Or, les *roundsmen* gardent toutes les sorties.

— Alors, qu'elle entre.

— Ce serait attirer l'attention sur elle, la mettre en danger, peut-être…

Instinctivement, le pseudo-Grey Assford se dirigea vers la fenêtre.

Juste en face de la Troisième Rue, bornant la façade de l'hôtel, une fillette, avec, sur l'épaule, un petit singe à la fourrure olivâtre, regardait dans la direction du Meyer's. C'était Suzan.

À l'apparition du professeur de West-Point, elle eut un geste satisfait, puis ses mains décrivirent plusieurs signes dans l'air.

— Quelque chose à nous communiquer, traduisit Tril. Vous voyez.

— Sans doute… et même une chose importante, mon pauvre Tril.

— Quel drôle d'exercice fait Suzan ! Regardez-la donc, master.

En effet, la fillette avait élevé son singe à bout de bras. Elle semblait lui adresser un discours, lui désignant la croisée. Brusquement, Suzan traversa la chaussée pavée et disparut dans la Troisième Rue.

Allan restait pensif. Selon toute probabilité, la mignonne avait à lui dire ce qu'était devenu Van Reek, qu'elle était chargée de surveiller avec Top et Fall. Une légère exclamation de Tril le fit sursauter.

— Zinka là ! là !

Le gamin désignait le rebord courant à hauteur des fenêtres de l'étage. Le zaïmziri s'avançait sur l'étroite corniche, ayant au cou, suspendu par une ficelle, un objet garni d'ornements métalliques, car le soleil y piquait des points brillants. Le petit animal parvint à la croisée, et sautant sur la table, sembla inviter le pseudo Assford à le débarrasser de son fardeau.

Celui-ci ne se méprit pas à la mimique du zaïmziri. Il détacha la ficelle. L'objet qu'elle soutenait était un élégant carnet à fermoir d'or.

À peine le professeur l'eut-il pris que Zinka bondit sur la barre d'appui et disparut à l'extérieur. Jud avait ouvert le carnet. Sur la première feuille, quelques lignes au crayon :

« Van Reek a quitté l'hôtel vers quatre heures et demie, ce matin, toujours avec son uniforme de serveur. »

Tril et le professeur échangèrent un regard.

— Où a-t-il pu se cacher ? murmura le premier. J'ai fureté partout.

— Un complice, probablement, répliqua son interlocuteur.

Et, reprenant sa lecture :

« Il s'est rendu à la maison de la Troisième Rue.

« Là, il a changé de vêtements et a repris son apparence habituelle.

« Il est parti à pied, chargé seulement d'une petite valise, qui doit contenir une chose de grand prix, car il la surveille avec un soin jaloux.

« Top et Fall, emmenant Storm, se sont mis à sa « poursuite ; moi, j'ai regagné mon logement, où ils télégraphieront. Ce carnet appartient à Van Reek. Zinka, cette nuit, s'était glissé dans son logis et l'a rapporté. Il doit y avoir des notes importantes, mais je ne puis pas lire le chiffre. »

Le jeune homme tourna les pages. Des notes chiffrées appelèrent son attention. Elles affectaient cette disposition :

— 85-101-85. — 85-4-11 12-45-8. 19-8. 3-110-10-8905 : 11-10-10. 51253-6-8-11. 1901-12-6. — 7125-3 : 50.

D'autres encore s'étalaient sur divers feuillets ; mais celles-ci, relativement courtes, furent l'objet d'un examen plus approfondi de la part de Jud.

Après tout, il était condamné à attendre le bon plaisir des magistrats enquêteurs… Autant occuper ce loisir à chercher la clef du chiffre mystérieux.

Cette décision prise, Allan s'installa devant la table prit une feuille de papier et reproduisit consciencieusement les deux lignes chiffrées.

De toute évidence, chaque chiffre désignait une lettre. Il s'agissait de trouver suivant quelle loi on avait procédé à la numérotation.

— Et vous pensez deviner la signification de cela ? dit Tril.

— Non pas deviner, mais démontrer par le raisonnement.

— Je ne vois pas quel raisonnement vous pouvez faire, roi.

— Tu n'as jamais étudié les *grilles* ni les *chiffres*, Tril. Pour moi, au contraire, à l'École militaire, cette étude a tenu une place importante. Quiconque désire correspondre sans être à la merci d'une indiscrétion banale, adopte un alphabet illisible pour les non initiés. Tu conçois cela ?

— Sûrement ! Puisque les lads ont aussi leur écriture chiffrée.

— Les combinaisons sont indéfiniment variées, mon enfant. Apprends-le.

« Tantôt, on possède une grille divisée en petits carrés réguliers ainsi qu'une table de Pythagore ; certains carrés déterminés sont affectés aux *seules lettres utiles*, les autres sont remplis par des lettres inutiles, que la grille réceptrice supprime automatiquement.

« D'autres fois, la grille est remplacée par un livre choisi à l'avance. Des nombres, disposés de façon convenue, désignent des pages, des lignes, des lettres du volume.

— Alors, si l'on n'a pas le livre, il est impossible de lire ?

— Rien n'est impossible. C'est plus ou moins difficile, voilà tout.

— Alors, à quoi bon la précaution ?

— À ceci : le secret ne peut être violé que par des hommes exceptionnels.

Puis, doucement :

— Mais occupons-nous du chiffre que j'ai sous les yeux… Je sais que les notes ont été tracées par Van Reek, soit donc dans une des trois langues qui lui sont familières. Ceci est du français, de l'anglais ou du flamand.

— Tant mieux, bougonna le gamin ; seulement, cela ne m'avance pas.

— Erreur. Un premier point est acquis. L'alphabet usité est le latin de vingt-cinq lettres. Nous éliminons les alphabets russe, grec et autres.

— Ah ! s'exclama Tril. Je commence à comprendre le raisonnement. Seulement, après cela, je serais incapable d'aller plus loin.

— Et pourtant, je crois pouvoir affirmer que Van Reek a écrit ses notes en français.

— En français !… Celle-là est forte… À quoi reconnaissez-vous cela ?

— Toujours le raisonnement, Tril. Van Reek parle anglais, flamand, français. Mais l'anglais est l'idiome général aux États-Unis, il l'a écarté comme augmentant la facilité de traduction pour le plus grand nombre.

Le petit chasseur eut un cri de joie.

— Sa préférence instinctive irait au flamand, moins répandu que le français.

— Alors, vous concluez que ce vilain personnage a employé cette langue.

— Petit Tril, quand on prend des notes sur un carnet aussi élégant, c'est non seulement pour soi, mais encore pour un ou, plusieurs autres. Dans l'espèce, Van Reek songeait sûrement à Frey Jemkins.

— Oui, eh bien ?

— Eh bien, Frey Jemkins ignore le flamand. C'est donc la langue française qu'a adoptée notre homme.

Du coup, le chasseur battit des mains.

— Seulement, le grimoire ne m'en parait pas plus clair…

— Un peu de patience, Tril, et nous arriverons peut-être à te satisfaire.

« Tout d'abord, en français, certaines lettres sont beaucoup plus employées que les autres. Parmi les consonnes, celles de la première moitié de l'alphabet ; parmi les voyelles, *a* et *e*. D'autre part, la phonétique française n'admettant le son que sur la voyelle, on peut affirmer qu'il en existe une au moins sur trois signes… Cette constatation nous permet presque de décomposer les mots en syllabes. De plus, es six voyelles : *a, e, i, o, u, y*, doivent se rencontrer avec une fréquence plus grande.

Et, pensif, le professeur continua :

— Dans les deux lignes que j'ai sous les yeux, je constate que le nombre le plus fréquent est 5. Je le retrouve huit fois. 5 est évidemment une voyelle. Et comme la lettre la plus abondante en français est l'*e*, je n'hésite pas à tenir pour certain que 5 et *e* sont une même notation.

— Hourra ! souligna Tril, transporté par cette déduction.

— Et je continuerais ainsi, si je ne faisais des constatations capitales qui rétrécissent aussitôt le champ d'exploration. Sur la première ligne, je remarque les nombres 12 et 3, et, sur la seconde, les mêmes nombres, mais précédés du signe —, qui peut se traduire par *moins* ; c'est le signe mathématique qui s'oppose au signe + ou *plus*.

— Et vous concluez ?

— Que l'alphabet est numéroté, dans sa première partie, par des chiffres positifs, et en sa partie suivante, par des chiffres négatifs, de sorte qu'un même chiffre, avec ou sans signe moins, représente deux lettres ayant des positions similaires dans les deux fractions de l'alphabet.

« Si, à côté de cela, je relève le chiffre le plus élevé des inscriptions, je trouve 12 et 12. Or, deux fois douze font vingt-quatre… la vingt-cinquième lettre est donc figurée par 0, que tu aperçois, petit Tril, à la ligne supérieure. Je tiens compte de ce que Van Reek, Jemkins ont souvent à correspondre avec des agents subalternes d'une Intelligence médiocre ; la combinaison doit être simple, et je pense qu'elle pourrait s'établir ainsi.

Ce disant, Allan dressait sur la feuille le tableau suivant :

a. . . . . 1 *m*. . . . . 0 *n*. 12

b.	2	*o*.	11
c.	3	*p*.	10
d.	4	*q*.	9
e.	5	*r*.	8
f.	6	*s*.	7
g.	7	*t*.	6
h.	8	*u*.	5
i.	9	*v*.	4
j.	10	*x*.	3
k.	11	*y*.	2
l.	12	*z*.	1

Le petit chasseur regardait bouche bée. Du ton de la prière, il demanda :

— Oh ! laissez-moi remplacer les lettres, pour voir si j'ai compris.

Pour toute réponse, Jud lui tendit la plume ; et alla s'accouder à la fenêtre. Cinq minutes plus tard, Tril triomphant se précipitait vers lui, agitant le papier, sur lequel, au-dessous des lignes chiffrées, il avait tracé :

« Réparé revolver air comprimé : 10 dollars probablement ?
« Électro-aimant Slex : 50.

Mais il fut surpris par l'effet produit sur Allan.

— Je comprends ! Je comprends tout ! La mort du capitaine Anoru. Celle des malheureux marchands de diamants.

Et Tril, ahuri, balbutiant :

— Comment ? Avec ces quelques mots ?

— Ah ! Tril ! Le revolver, qui n'a produit aucune détonation…

— Le revolver à air comprimé. Mais l'électro-aimant ? Qu'est-ce ?

— L'art d'ouvrir et de refermer serrures et verrous sans laisser de traces. Tu as dû entendre parler des *Dompteurs de portes ?*

— Ah ! oui, ces voleurs qui pillaient les maisons, refermant les portes, les fenêtres derrière eux.

— C'était avec des électro-aimants qu'ils opéraient.

— Alors, ils attirent du dehors les pênes des serrures, les targettes des verrous. Seulement, après cela, il n'y a plus qu'à supprimer les serrures inutiles.

— Non pas les supprimer, petit Tril, mais les remplacer par une fermeture en cuivre, l'aimantation n'ayant aucune action sur ce métal.

Et les feuillets tournent sous la main impatiente du jeune homme.

Maintenant, toutes les annotations sont claires pour lui. C'étaient, pour la plupart, des notes relatives soit au voyage récent de Van Reek, dépenses, itinéraires, heures de trains, soit aux terrains expropriés d'East-River.

Sur l'une des dernières pages, deux paragraphes firent bouillonner le sang du faux Assford. Ils étaient ainsi conçus :

« Great Trunk (gare de New-York) ; train de cinq heures quarante-cinq.
« Télégraphier Vaning. Prendre tige chez Airnalt. La fixer sur terrasse, dalle 6/4. Appeler F. C. pour direction définitive. »

Évidemment, le second était le corollaire du premier, indiquant nettement à quel moment, par quelle gare, Van Reek avait quitté New-York ; mais le second demeurait intraduisible.

Qu'était cette tige à dresser sur une terrasse, à l'appui d'une dalle 6/4 ?… Une antenne de téléphone sans fil, vraisemblablement, le nombre de phrases suivant incitait à le supposer… Appeler F. C.

Puis, où chercher la terrasse dans l'étendue des États-Unis ?

Et Allan commençait à s'impatienter, quand un garçon d'étage vint annoncer que le juge enquêteur attendait les voyageurs.

Un quart d'heure plus tard, Grey Assford, dont les déclarations concordèrent avec celles des occupants des chambres voisines du 115, quittait le Meyer's. Il déambulait sur le quai, suivi à peu de distance par Tril.

Ainsi, ils gagnèrent Hoboken et la ruelle, où, la veille, Jud avait parlé a Suzan, à travers une fenêtre ouverte. Quand Allan et Tril s'arrêtèrent en face de l'ouverture, la petite Suzan se pencha à la croisée.

— Reçu télégramme Top et Fall. Même train que Van Reek. Great Trunk. Tickets directs pour San-Francisco.

— Pour Frisco ! s'exclama Jud… terrasse, dalle, seraient donc là ? Quel train pourrons-nous prendre pour les suivre ?

— Le premier à voitures directes part à quatre heures du soir.

Ce disant, la petite passait à son interlocuteur un feuillet d'indicateur.

Jud y jeta les yeux, puis, doucement :

— Rendez-vous à trois heures quarante-cinq à la gare. Trois tickets pulmann[1] pour Frisco. As-tu de l'argent ?

— Oh ! la réserve du syndicat est loin d'être épuisée.

Alors, à tantôt, chère petite mignonne !

Et Allan se remit en marche.

— Tril, dit-il, cours au télégraph-office ; adresse une dépêche, chiffre des lads, au syndicat de San-Francisco.

— Pour leur dire ?…

— De découvrir Vaning, Airnalt, la terrasse et la dalle dont parle la note du carnet ; puis, charger une équipe de lads des exploitations électriques d'accorder un récepteur identique à celui de notre adversaire au syndicat, même. Que l'on monte la garde auprès de l'appareil, afin de noter la moindre communication. Il faut à Van Reek, comme à nous-mêmes, environ six jours pour effectuer le parcours New-York-Frisco. Tout doit être prêt lors de son arrivée.

Son jeune compagnon lui saisit la main, la porta à ses lèvres, murmura avec une expression impossible à rendre :

— Les lads feront tout pour que leur roi soit content d'eux.

Et, à toutes jambes, il s'élança dans une rue transversale, au bout de laquelle se distinguait le réseau compliqué de fils d'un bureau télégraphique.

À quatre heures moins un quart, Allan se rencontrait avec Tril et Suzan, cette dernière chargée du fantasque zaïmziri Zinka, sur les quais de la gare monumentale du Great Trunk, littéralement du Grand Tronc, la formule abrégée sous laquelle les Américains désignent la voie ferrée qui traverse de part en part les États-Unis, de l'Atlantique au Pacifique.

Parcourir le Grand Tronc est un voyage moins terrifiant qu'il n'apparaît aux voyageurs européens. Les wagons spacieux, où les couchettes de nuit se transforment de jour en moelleux fauteuils, le restaurant roulant, la bibliothèque, les lavabos confortables, les coiffeurs attachés au convoi, donnent au touriste l'impression de vivre dans un hôtel qui marche, voilà tout.

La correspondance avec l'extérieur est assurée. Les lettres déposées dans des sacs *ad hoc*, sont remises aux gares d'arrêt, et de son compartiment le *traveller* peut télégraphier où bon lui semble.

Les compagnies américaines ont, en effet, adopté récemment l'appareil d'un inventeur français qui permet d'utiliser les rails pour la transmission des communications électriques.

Jud Allan dans un pulmann, où avaient également pris place Tril, Suzan et le zaïmziri, roulèrent durant six jours, lurent, prirent leurs repas, dormirent, reçurent diverses dépêches chiffrées, tant de Top et de Fall emportés à quelques heures d'intervalle par le même train que Van Reek, que des lads de San-Francisco, mettant Tril au courant de leurs recherches.

Et le train filait, passant d'un État dans un autre, traversant des plaines fertiles, des collines boisées, franchissant des rivières larges comme des fleuves, des fleuves imposants comme des bras de mer.

La limite de l'État de Californie était marquée par l'écran dentelé des Montagnes Rocheuses barrant l'horizon oriental. La voie se déroulait en des sites grandioses, côtoyait des ravins sauvages, sautait sur des passerelles métalliques des abîmes à l'apparence chaotique. Puis, les hautes cimes étaient dépassées. Les riches vignobles californiens se développaient à perte de vue.

La végétation devenait étrange, mêlant les flores des zones tempérées et torride. Enfin, la ligne ferrée touchait Oakland, faubourg de la cité californienne, situé sur la rive ouest de la baie de San-Francisco.

Jud Allan et ses compagnons durent traverser la baie en ferry-boat.

Une heure après, ils débarquaient dans l'agglomération bruyante de San-Francisco à l'*Union Ferry Depot*.

Et comme ils se tenaient sur le quai, bousculés par les voyageurs, étourdis par les hurlements des cochers, des voitures, des omnibus d'hôtels, par les cloches de tramways funiculaires, électriques ou à traction animale, un jeune ouvrier en veste de toile bleue les aborda :

— Connaissez-vous un roi ? fit-il à mi-voix.

Jud sursauta. C'était le mot d'ordre convenu avec les lads.

— J'en connais un seul, répliqua-t-il, roi sans couronne.

L'ouvrier s'inclina.

— Je suis un lad, dit-il, employé aux usines électriques de la ville.

— Un électricien ! Il y a donc du nouveau ?

L'adolescent affirma du geste.

— Vaning est sous-directeur à l'usine où je travaille. Il s'est rendu chez Airnalt, fabricant d'appareils de physique de Market-street. Airnalt a fait porter une antenne de sans fil et ses accessoires dans la rue Montgomery, au domicile de Fred Jemkins, sénateur de l'État et propriétaire du Bazar géant…

Puis, baissant la voix, le jeune ouvrier continua :

— L'antenne a été dressée sur la terrasse supérieure du bazar entre la quatrième dalle en longueur et la sixième en largeur.

— Je vois… Je vois !

« Nous avons relevé le numéro de catalogue du récepteur disposé par Airnalt, acheté et mis en place au Syndicat un récepteur semblable. Nous possédons l'antenne du sans fil et sommes heureux qu'elle puisse servir au « roi ».

Comme à Washington, comme à Ottawa, le délégué des Lads de San-Francisco exprimait la reconnaissance des petits pour le chef généreux qui les avait naguère groupés.

— Ton nom ? fit Jud, après un silence.

— Mon nom est Lally. Au Syndicat, on compte héberger le roi.

— Et le roi accepte, s'écria le professeur en secouant cordialement la main de l'envoyé.

L'une des curiosités de San-Francisco est sans contredit son quartier chinois. C'est un quadrilatère, borné par les rues Stockton, Sacramento, Pacific et Kearny, où s'entassent les hautes maisons séparées par d'étroites et malpropres ruelles. Au sortir de la ville saxonne, on se croirait brusquement transporté en pays jaune. Boutiques, théâtres, bonzeries, restaurants, lanternes en papier, habitants, sont chinois, et la nuit venue, le blanc est imprudent qui s'aventure en ce quartier, sans être accompagné par un détective.

Or, à l'angle des rues Kearny et Pacific, s'élevait une maison haute de deux étages, dominée par une terrasse bordée de balustrades de bois.

C'est dans cette maison que Jud Allan et ses jeunes compagnons avaient été conduits. Ils y avaient retrouvé Top, Fall, et le vigoureux mâtin Storm, arrivés quelques heures auparavant.

En quelques répliques, le professeur avait été mis au courant.

— Van Reek ?

— Descendu dans Montgomery-street, Jemkins-House.

— L'hôtel accolé au bazar, n'est-ce pas ?

— Oui, avec communication intérieure.

— A-t-il usé du sans fil ?

— Non. Au surplus, nous le saurons de suite, puisque l'on a installé ici, sur la terrasse, un récepteur avec le sien.

Jud s'est fait conduire sur la terrasse. Un petit électricien y veille.

— Rien entendu, boy ?

— Rien, roi.

Allan s'étonne du mutisme de Van Reek.

Tril, Suzan, Top, Fall, vont s'établir autour de la résidence du lieutenant de Jemkins. Ils le suivront partout, leurs facultés dédoublées par le merveilleux instinct de Storm.

Les lads, employés dans les rayons de l'immense bazar fondé par Frey, guetteront sans trêve.

Allan demeure au Syndicat, prêt à poursuivre son adversaire au premier signal. Chaque heure, Lally introduit auprès d'Allan un gamin qui revient du bazar Jemkins, et le dialogue suivant s'engage :

On n'a pas téléphoné sans fil du cabinet du sous-directeur ?

— Non. Jokel, la petite chargée du téléphone pour le magasin, n'a pas quitté le cabinet un seul instant. On a téléphoné pour des commandes, des expéditions ; mais le récepteur Airnalt n'a aucunement fonctionné.

— C'est bien, merci !

Puis, tantôt Suzan, tantôt Top ou Fall, font une apparition au Syndicat. Ils tiennent Jud Allan au courant des faits et gestes de Van Reek.

Le Belge a quitté la maison, il s'est promené, a rencontré plusieurs personnages du haut commerce, avec lesquels il s'est entretenu amicalement, il s'est rendu ensuite au commissariat central de police. Un jeune secrétaire a mis l'oreille au trou de la serrure et l'a entendu s'enquérir auprès du *Central officer* du crime de New-York dont tout le monde parle.

— J'ai quitté New-York le matin même de la découverte de ce meurtre étrange ; les récits des journaux m'apparaissent tellement fantastiques.

Et le *central policer*, avec une amabilité en rapport avec l'importance de l'ami de Jemkins, s'est répandu en explications prolixes.

— Et aucun indice faisant espérer l'arrestation du coupable ?

— Aucun, cher monsieur, aucun, en vérité.

Jud comprend le but de cette visite. Van Reek a voulu s'assurer qu'aucun danger ne le menaçait de ce côté. Tranquillisé, il est allé déjeuner dans Mason-street, au restaurant dit Terrace Garden.

La journée s'avance. Les rapports se succèdent, sans perdre leur banalité.

Van Reek a pris une voiture, s'est fait conduire au parc de la porte d'Or.

Près du kiosque à musique, il s'est rencontré avec un gentleman. Les deux hommes se sont serré la main en manifestant une surprise joyeuse de se voir. Ils ont échangé quelques paroles.

Van Reek rend ensuite diverses visites et soupe avec un de ses amis, président du Tribunal au Criminel.

La nuit est venue. Van Reek se rend à l'*Orpheum*, le théâtre français de Fanell-street. Il y séjourne une heure, puis rentre à pied à Jemkins-House. La lumière s'éteint bientôt dans la chambre qu'il occupe. Les guetteurs en concluent qu'il s'est couché.

Minuit a sonné depuis longtemps aux horloges à carillons, dont les riches habitants de Frisco ont la manie d'orner leurs demeures.

De loin en loin, un roulement de voiture, un aboi de chien, le pas cadencé des *roundsmen* en tournée, troublent un instant le silence ; puis, ces bruits s'éteignent, semblent absorbés par la nuit.

Deux heures tintent aux carillons, quand la porte de la chambre est brusquement poussée.

— Qui va là ?

— Le gardien du sans fil, roi.

C'est un gamin qui, dans cette nuit silencieuse, alors que tout repose à Frisco, était attentif et éveillé auprès du récepteur Airnalt.

Avec la rapidité de l'éclair, le professeur devine le fait important.

— Une communication ? dit-il.

— Oui. Le jeune homme regarde le papier que son interlocuteur lui remet.

Plusieurs lignes. Va-t-il connaître la prison de Lilian ? Et il lit, son cœur frappant à grands coups les parois :

« Il fait froid à Chicago, mais le soleil réchauffe Frisco », a dit le Belge.

« Le soleil est un brave boy ; mais la lune n'est point méprisable », a-t-on répondu.

Sans hésiter, le jeune homme s'explique ces phrases.

— Sans doute, des paroles de reconnaissance convenues.

Et il poursuit, prononçant à mi-voix le dialogue surpris :

— Allô ! allô ! C'est moi, Van Reek.

— Cela ne fait pas ombre d'hésitation… Votre voix est reconnaissable comme un clairon.

— Clairon si vous voulez ; j'attends vos ordres, vous savez.

— Vous n'attendrez pas longtemps. Au plus tôt, partez pour San-Diego. On vous y attendra pour vous guider vers ma résidence. Défiez-vous de tout, ne téléphonez plus, ce serait inutile.

Un instant, Jud demeura pensif. La communication lui apprenait le point où des affiliés attendraient Van Reek. Au matin, Jud se rendra à la gare du Southern Pacific Railroad, tête de ligne qui prolonge la côte du Pacifique de San-Francisco à la frontière mexicaine. Il attendrait Van Reek au débarqué, et le guide du criminel conduirait aussi le justicier.

Sur ce, avec la tranquillité des hommes d'action, Jud s'endormit.

Il goûta longuement les douceurs du repos, car il faisait grand jour quand une voix haletante, des secousses répétées le rappelèrent au sentiment.

On criait à son oreille, on le bousculait avec acharnement.

Tril était auprès du lit, clamant avec de grands gestes :

— Van Reek quitte Frisco en ce moment !

D'un coup, Jud fut debout.

— Raconte.

— Voilà. Je m'étais établi pour la nuit en face de la maison Jemkins. Il y a une demi-heure, la porte de service s'est ouverte sans bruit. Un homme est sorti. Je n'ai pas eu de peine à reconnaître l'individu. Il regarde à droite et à gauche, ne m'aperçoit pas, naturellement, et se met en route à grandes enjambées. Dans une rue adjacente, il arrête une voiture et se fait conduire à Southern Pacific Railroad. Pour ne pas me fatiguer, je m'accroche derrière le véhicule. Nous arrivons. Un chef de gare est là.

— Monsieur Van Reek, s'écrie le fonctionnaire en saluant, je vous connais de réputation, je sais que vous valez des millions de dollars. Aussi, le train spécial, que vous avez envoyé commander hier, est sous pression depuis minuit.

— Parfait ! Alors, je puis partir de suite ?

— Dans vingt minutes, monsieur. Le temps d'avertir télégraphiquement les gares, pour assurer la voie libre. Mais vous pouvez prendre place.

« Remerciements. Le chef court au télégraphe. Van Reek gagne les quais et disparaît dans son train spécial : une machine, son tender et un wagon-salon stationnant sur la voie 9.

Jud avait pris son chapeau, son pardessus, une valise peu volumineuse.

— Courons !

— Inutile. Votre train spécial ne pourra partir qu'une demi-heure après celui de Van Reek.

— Mon train spécial ?

— Bien sûr. Je l'ai commandé et payé séance tenante, avant de venir vous prévenir…

D'un geste brusque, Allan saisit son petit allié dans ses bras et le pressa sur sa poitrine.

— Attendez donc, acheva le gamin. J'ai fait un saut au dépôt, vu le mécanicien et le chauffeur qui vous conduiront. Je leur ai dit qu'il s'agissait d'un pari, que vous deviez arriver à San-Diego en même temps que le train Van Reek, et qu'il y avait mille dollars de gratification si M. Grey Assford était satisfait.

— Décidément, Tril, tu as le génie des mesures utiles. En route, mon enfant, et, mon train parti, télégraphie aux lads de San-Diego et des environs. La bataille est proche, j'aurai besoin de mes petits soldats.

— Et moi, et Suzan, Top, Fall, Storm, Zinka ?

— Vous me rejoindrez par le prochain train régulier. Là-bas, on vous renseignera sur le chemin à suivre, chemin que je ne connais pas encore.

1. ↑ Les voitures pulmann sont des véhicules à couchettes mobiles.

CHAPITRE VIII

LA COURSE DES « CHEVAUX DE FEU »

Comme Jud Allan et Tril pénétraient sur les quais de la gare du Southern Pacifique, un train composé seulement d'une locomotive, de son tender et d'un wagon-salon, s'ébranlait lentement sur la voie 9.

— Il part, fit le gamin d'une voix légère comme un souffle.

— Le rattraperai-je ? dit en écho le professeur, d'un accent étranglé.

Et comme son compagnon le regardait, surpris de sa soudaine émotion.

— Je suis nerveux, reprit Jud… C'est qu'aussi je souffre pour une autre, une autre que j'ai employé ma vie à protéger, et qu'un retard de quelques minutes peut perdre à jamais.

Le train qui emportait Van Reek sortait du vaste hall vitré, et il attaquait la voie qui, en dix-sept heures, l'amènerait à San-Diego.

Presque aussitôt, sur une voie de raccordement, un train de même composition fut refoulé par sa puissante locomotive le long du quai que Van Reek venait de quitter.

— C'est le vôtre, expliqua Tril. Répétez mes promesses au mécanicien.

— Oui, et toi, petit, au télégraphe, comme je te l'ai dit.

Tril inclina la tête, enveloppa son interlocuteur d'un regard d'indicible affection, puis, pivotant sur ses talons, il s'élança en courant vers la sortie de la gare.

Allan, lui, s'approcha de la machine.

— Vous allez conduire le train spécial Grey Assford ? demanda-t-il au mécanicien prêt à monter sur la plateforme de chauffe.

— Oui, oui, gentleman, je vois. C'est du moins le nom qui est indiqué.

— Bon. Voici le certificat de commande et de paiement.

Le mécanicien considéra le reçu remis par Tril au roi des petits.

Puis, clignant de l'œil avec malice, chuchota :

— Oh ! pour ce qui est de l'administration, vous êtes en règle. Seulement, le boy nous avait parlé d'une condition supplémentaire…

— Mille dollars, si nous rattrapons le spécial parti à l'instant.

Le mécanicien se prit à rire.

— Rien de tel pour chauffer une machine, gentleman… On rattrapera, soyez tranquille. J'ai choisi la meilleure locomotive du dépôt, et puis…

Il baissa la voix :

— J'ai deux sacs d'étoupe imbibée d'alcool… Dans le foyer, ça vous donne dix tours de roues de plus par minute… Eh ! eh ! l'alcool produit le même effet sur les moteurs que sur les hommes, ça excite ! ça excite !

Mais, se calmant, il désigna le wagon-salon réservé au voyageur.

— Prenez place, gentleman ! Comme cela, je saurai que vous êtes installé, et à la minute même qui m'a été indiquée, j'actionnerai le levier de marche. C'est une demi-minute de gagnée.

Pour toute réponse, Allan gagna la portière du salon, et se hissa à l'intérieur. Sa courte conversation avec le mécanicien lui avait rendu confiance dans l'issue de la poursuite.

Cet homme semblait posséder sérieusement son métier. Il se rendait compte que le gain d'une course semblable provenait de l'addition de gains partiels assurés en cours de route : exactitude au démarrage, accélération de vitesse par l'emploi d'un combustible énergique, etc.

À l'instant même où la demi-heure s'accomplissait, Jud ressentit une secousse légère.

Le mécanicien tenait sa promesse. Le spécial se mettait en marche.

La course des *chevaux de feu*, selon la pittoresque expression californienne, commençait.

Le train sortit de la gare, fila à une vitesse moyenne durant les premiers kilomètres, où les bifurcations nombreuses interdisent les allures trop rapides, puis sa marche s'accéléra, et, sous son panache de fumée blanche, la locomotive traversa, ainsi qu'un météore, la campagne ensoleillée.

Arbres, maisons, poteaux télégraphiques disparaissaient en sens inverse avec la vélocité d'éclairs.

À ces signes, Jud reconnaissait que l'on marchait à plus de cent kilomètres à l'heure.

Soudain, le tapotement de l'enregistreur télégraphique disposé dans un angle du salon attira son attention.

Qui pouvait lui télégraphier à ce moment ? Ses petits alliés de San-Francisco seuls savaient où il se trouvait. C'était donc l'un d'eux.

La bande mobile se déroula un moment, puis les taquets demeurèrent immobiles. Allan coupa la bande et la considéra attentivement.

— Oh ! murmura-t-il, c'est le chiffre du carnet de Van Reek.

En effet, sur le papier, s'alignaient les signes suivants :

« — 4 — 819 — 12. — 7 — 10539112. — 7 — 59 — 6.
1 — 6 — 65 — 12 — 69 — 11 — 12. »

Mais il avait la clef de cette écriture chiffrée, aussi lut-il sans hésiter :

« Train spécial suit. Attention. »

— Van Reek, est avisé que l'on est à sa poursuite, s'écria le jeune homme. C'est l'avis d'un de ses agents, sans doute.

Durant quelques minutes, il demeura immobile, comme absorbé par ses réflexions, puis il haussa brusquement les épaules :

— Après tout, qu'importe ! Grey Assford est méconnaissable. Là-bas, il aura son escorte, moi, j'aurai les lads prévenus par Tril… Laissons courir.

Et il se jeta sur le siège capitonné qu'il avait quitté un instant plus tôt.

. . . . . .

Cependant, Van Reek ressentait, à vingt kilomètres en avant, une émotion violente. Lui aussi venait de lire la dépêche laconique et sa lecture

déterminait un accès de rage d'autant plus violent, qu'étant seul dans son wagon-salon, il pouvait s'y abandonner en toute liberté.

— La peste de l'idiot ! grondait-il. Train spécial suit. Attention ! Attention à quoi, à qui ? Ce stupide individu ne pouvait-il inscrire un nom, une indication qui me mit sur la voie ?

La question amena la pâleur à ses joues.

— La police, fit-il enfin, d'une voix sourde.

Et les lèvres blêmies, les dents serrées, il gronda :

— Parbleu, oui ! La police que le ciel confonde ! Ce brave Jehann n'a pas cru devoir insister. Oui, c'est cela. Jehann, rencontré hier au parc de la porte d'Or, a commandé mon « spécial » et surveillant mon départ, il a découvert…

Il marchait de long en large dans le wagon.

— seulement, la police… Là-bas, je n'ai pas laissé de traces. Ce ne sont donc point les diamants qui attirent l'ennemi sur ma piste.

Mais en cherchant, il constata que si la justice avait exploré sa vie, elle n'eût eu que l'embarras du choix pour justifier son arrestation.

— Tonnerre ! grommela-t-il. Est-ce pour les squatters d'Oklahoma ?… ou pour les deux mormons du Grand Lac Salé ?… Laquelle de ces affaires ?… Il est vrai qu'il y a encore celle du tabacado de Virginie… Et puis celle de la señora d'Arizona…

Il s'interrompit brusquement :

— Au diable ! Que me fait la cause ? Un ennemi me court après, il s'agit de le distancer, voilà tout.

Au premier *point d'eau*, c'est ainsi que l'on désigne les gares où les trains stationnent pour renouveler leur provision d'eau ou changer de machine, Van Reek se précipita au télégraphe, expédia, réponse payée, à la gare la plus proche, une dépêche ainsi conçue :

« Train spécial annoncé. Faire savoir l'heure du passage à votre gare. »

La réponse ne se fit pas attendre. Le train suivait le sien à quinze minutes d'intervalle seulement.

L’ennemi avait gagné de vitesse. Or, en mécanique, comme partout ailleurs, l’or produit des accélérations étonnantes.

Au point d’eau de San-Miguel, le complice de Jemkins eut une courte conférence avec son mécanicien, courte mais précise.

— Il faut forcer la marche, mon vieux garçon.

— Je le veux bien, gentleman, si la machine le veut aussi.

— Elle le voudra, si tu le lui demandes poliment. Voici pour la politesse.

Quelques pièces passèrent de la main du bandit dans celle de l’employé.

— Si tu réussis, il y en a autant à ton service à San-Diego.

Influence des médailles frappées par la Monnaie d’un gouvernement quelconque ! Le spécial repartit à une vitesse endiablée.

Il filait avec une rapidité vertigineuse, franchissant les stations dans un grondement de tonnerre, donnant à peine le temps au voyageur d’apercevoir les bâtiments, les employés médusés par la disparition de ce bolide sur rails. Il n’y avait pas à s’y méprendre, la machine marchait à son maximum de rendement.

Et cependant, au point d’eau de Los Angeles, Van Reek apprit avec stupeur que l’ennemi l’avait encore gagné. Il était à cinq minutes, limite extrême permise par les signaux de sectionnement de la voie.

Le Belge courut à la locomotive, interpella les chauffeurs.

— Accélérez encore !

— Çà, gentleman, pas possible… Nous portons déjà à peine sur les rails ; un caillou comme une noisette nous ferait dérailler. Je charge la soupape une fois en route, je ne peux faire davantage.

— Fais ton prix, je l’accepte.

Mais le mécanicien secoua la tête avec vigueur.

— Il n’y a pas de prix. La chaudière éclaterait. Et si cher que vous payiez, ça ne serait pas assez pour m’expédier dans les nuages.

Van Reek eut beau insister, menacer. L’employé avait obtenu le possible de sa machine. Il ne pouvait aller au delà.

— En wagon, gentleman, en wagon… Un train qui vous suit siffle pour demander l'entrée en gare.

Le Belge laissa échapper un blasphème… Ce train qui le suivait, était là, à l'entrée de la station, quand lui-même n'en était pas encore sorti.

Mais il n'y avait point à récriminer. Le complice de Jemkins sauta dans son wagon-salon, tandis qu'en arrière, à cinq cents mètres à peine, il distinguait l'avant de la machine remorquant le spécial qu'il fuyait.

Peindre sa rage ne saurait être entrepris. Par quels moyens la police obtenait-elle une vitesse de marche qui lui était interdite ? Certaines locomotives rendent plus que d'autres, mais trois fois on avait changé de machine ! Il était étrange que ses ennemis eussent toujours la meilleure !

Le misérable ne pouvait se douter que le mécanicien de Jud Allan, un vieux routier de la Southern Pacific Line, qui connaissait toutes les machines, avait télégraphié de la première station à tous les dépôts, pour qu'on lui réservât les locomotives dont il indiquait les numéros.

Rien ne rend ingénieux comme la volonté de gagner mille dollars.

Van Reek, ignorant de la manœuvre, accusait la fatalité.

Et cependant, il devait reconnaître que les agents de son train ne négligeaient rien pour distancer le *spécial* chasseur.

L'allure était terrifiante. Quand des buissons bordaient la voie, l'œil ne les distinguait que sous la forme de raies vertes filant comme les traits de la foudre. La vitesse était donc anormale, excessive, folle. Le train semblait emballé. On pouvait presque considérer comme un miracle qu'une catastrophe ne se fût pas encore produite.

Mais malgré les efforts du mécanicien, que le chauffeur secondait en chargeant le foyer, la distance entre les deux spéciaux n'augmentait pas.

Le poursuivant restait, si l'on peut exprimer ainsi la situation, sur les talons du poursuivi.

Tout le jour s'écoula, dans cette chasse passionnante pour l'un, effroyable pour l'autre. La nuit fut annoncée par le crépuscule.

La voie pénétrait alors dans la région montagneuse et tourmentée que parcourent le rio Gila et ses affluents. Ce n'étaient plus que tranchées

rocheuses, paliers en corniche, viaducs franchissant à grande hauteur des ravins, où bondissaient en écumant des cours d'eaux torrentueux.

Dans une heure et demie, on arriverait à San-Diego.

Là-bas, au terminus, des policiers attendraient sur le quai et inviteraient poliment Van Reek à les suivre là où il ne se souciait pas d'aller.

Oh ! maudite idée de prendre un train spécial, qui, par son caractère même, est signalé sur toute la ligne, et transforme le voyageur en véritable prisonnier.

Dans un convoi ordinaire, on est perdu au milieu de la foule. On peut, avec de l'adresse, disparaître à une station quelconque, glisser entre les doigts des gens de police.

Mais ici… Aucun moyen d'échapper à son sort.

Et Van Reek se penchait à la portière, cherchant à apercevoir dans la nuit ce train fantôme qui le pourchassait.

Soudain, il se rejeta en arrière, avec un cri d'épouvante.

— On franchissait un viaduc, auquel les nécessités de la construction avaient contraint à donner la forme sinueuse d'un S très ouvert.

Et à quelques centaines de mètres, trouant l'obscurité, comme les yeux d'un fauve gigantesque, le complice de Jemkins avait vu les fanaux d'avant de la machine adverse. Oh ! ces yeux de lumière ouverts dans les ténèbres !

Un instant, le criminel demeura comme hébété, en proie à l'hallucination qui fait grelotter tout l'être, qui précipite les pensées dans une panique de troupeau éperdu. Ces fanaux étaient pour lui les regards de la justice acharnée à la capture de l'assassin.

Mais cet état d'affaissement moral ne pouvait durer longtemps.

Van Reek n'était point un coquin vulgaire. Ce titre, encore que peu enviable, suppose des qualités de hardiesse, de volonté, dont est dépourvu le commun des mortels.

À la prostration succéda le désir de vaincre la police, cette ennemie contre laquelle il avait lutté toute sa vie.

Il était seul, dans un train mené par deux agents.

— Deux agents, murmura-t-il, peu de chose !

Et avec un ricanement.

— Décidément ! J'étais injuste pour le *spécial*. Deux employés seulement, voilà qui te rend préférable à tous les convois ordinaires.

Le terrible lieutenant de Frey Jemkins parut réfléchir une seconde. Mais il eut un geste brusque.

— Inutile de leur adresser la question. Ils refuseraient net. Les agents de chemins de fer ont des idées absolument étroites. Ils trouveraient inimaginable que j'aie l'intention de m'arrêter en pleine voie. Donc, ce soin me regarde. Une fois arrêté, je me perds dans la campagne et…

Il s'interrompit net, une expression de triomphe dans ses yeux.

— Mais si je m'arrête en pleine voie… En choisissant bien l'endroit, non seulement, je dépiste la police, mais je me venge !

Tout en monologuant, il avait saisi la valise, cette valise remarquée naguère au Meyer's Hotel. À l'aide de courroies, il la fixait sur ses épaules ainsi qu'un sac militaire.

D'un second colis, d'un étui-écrin, il tira l'objet bizarre qu'il avait eu en mains la nuit du meurtre des joailliers.

— Le revolver à vent est chargé de quatre projectiles ; cela suffit.

À la partie du revolver correspondant à la crosse se trouvait une sorte de crochet que le Belge fixa dans l'une des boutonnières de son vêtement.

— Comme ceci, murmura-t-il, je porte tout mon bien avec moi, et je conserve les mains libres, circonstance très favorable au travail.

Il considéra un instant l'étui dont il avait extrait l'arme perfide, puis, par la vitre d'une portière il projeta la gaine au loin, et avec des précautions extrêmes, se glissa hors du wagon-salon ; une fois bien assuré sur le marchepied, les doigts crispés sur la main courante de cuivre, il referma la portière.

Lentement, il se mit à progresser vers l'avant du train. Bientôt, il atteignit le tender.

Là, il parut redoubler de précautions… Cependant, il avança encore.

À présent, en tendant un peu le cou, il apercevait le mécanicien debout devant la roue de réglage, le chauffeur activant la combustion à l'aide du

lourd tisonnier de fer.

Le foyer projetait sur les deux agents une teinte rouge, sanglante, d'un effet sinistre au milieu des ténèbres.

— Ils ont hâte d'arriver à San-Diego… Moi, je n'y tiens plus du tout. Voilà comment les gens tombent en mésintelligence.

La main de Van Reek armée du revolver à air comprimé, se lève.

— À tout seigneur, tout honneur ! dit-il encore.

Un sifflement ponctue sa phrase. Le mécanicien, atteint en plein crâne, s'affaisse sur la plate-forme.

Et comme le chauffeur, surpris par cette chute soudaine, demande :

— Eh ! vieux ! Qu'est-ce qu'il te prend ?

Un second sifflement retentit dans la nuit, et le malheureux roule sur le corps de son camarade.

Le train roule avec un fracas étourdissant dans une tranchée rocheuse aux courbes incessantes. À cent mètres en avant ou en arrière, la voie est masquée par les sinuosités du remblai.

Lentement, Van Reek actionne les freins. Les roues patinent sur les rails, la vitesse décroît. Quelques tours de roues et la locomotive s'arrête.

Sans perdre une seconde, le lieutenant Frey Jemkins saute sur le ballast. Il court aussi vite qu'il le peut en avant de la locomotive. Il a un cri de joie.

Une rampe raide escalade le remblai. Sans doute, cet accès a été aménagé pour le personnel d'inspection de la voie. Il la gravit, haletant. Du sommet, il domine de huit ou dix mètres le train immobile au fond de la tranchée.

Autour de lui, des buissons épais, quelques arbres clairsemés.

— Parfait ! ricane-t-il avec son accent trivial, c'est l'observatoire rêvé.

Un grondement lointain arrive jusqu'à lui.

— Le spécial de dame police, dit-il… Voilà des gens qui ne s'attendent pas à la surprise que je leur ai ménagée…

Et un rire silencieux contracte son visage.

Le bruit grandit. On distingue maintenant le halètement de la machine, le froufrou gémissant des bielles, le cliquetis des chaînes d'attelage.

Et tout à coup, à un coude tout proche, la voie s'éclaire, les rails polis par le frottement reflètent en lignes brillantes les fanaux encore invisibles.

— Les fanaux ! Le Belge n'a pu retenir ce cri, une subite terreur de ce qui va se produire faisant vaciller son cynisme.

Le train arrive à toute vapeur, la machine auréolée par le rougeoiement du foyer. Les agents aperçoivent l'obstacle qui barre la route.

Il y a des cris, des appels ; ils vibrent encore dans l'air, quand un fracas épouvantable les couvre les absorbe. La faible distance a été parcourue en une seconde… le choc eu lieu, terrible, indescriptible. Le train spécial de Jud, celui que vient de quitter Van Reek ne forment plus qu'un monceau de ruines.

C'est un tintamarre de cataclysme, des craquements de bois, cliquetis de vitres brisées, éclatements de métal, explosions, jets de vapeur.

Et comme Van Reek, rendu stupide par l'horreur de la catastrophe qu'il a préparée, regarde, les buissons qui l'entourent vomissent des ombres qui bondissent vers la tranchée avec une inconcevable agilité.

— Des Indiens sauvages ! balbutie le Belge, terrifié.

Il veut se Jeter à terre, pour échapper aux yeux des terribles ennemis que la nuit jette sur son chemin. Il n'en a pas le loisir. L'une des ombres est déjà sur lui. Un coup violent lui brise le crâne et l'Indien court rejoindre ses compagnons, sans s'inquiéter davantage du bandit qui râle, expirant auprès de la valise où sont enfermés les diamants du Consortium des joailliers d'Amsterdam.

CHAPITRE IX

LE SORCIER EL DIEBLO

— Votre existence, mon honneur sont en jeu, Linérès.

— Mais pourquoi ? pourquoi ?

— Je ne le sais pas. Allan m'a dit ces seules paroles. D'où vient ma confiance en cet homme que j'ai rencontré trois fois. Mystère de l'âme… mais je crois à ce qu'il a affirmé.

Le marquis et la jeune fille se tenaient le long d'une haie épaisse de plantes épineuses : *cactus* figurant des colonnes cannelées, *pisahayas* ou cierges barbelés de pointes, *agavés*, véritables hérissons du règne végétal, *organos*, arbustes aux branches verticales accolées ainsi que des tuyaux d'orgue.

Devant cette muraille d'un vert grisâtre, dont la cime s'élevait à plus de quatre mètres, les fiancés s'étaient immobilisés.

— Oh ! gronda Pierre avec une rage soudaine. Comprendre, comprendre enfin quelle fatalité s'acharne contre nous !

Sept semaines se sont écoulées depuis leur départ de Washington. Linérès s'était endormie un soir dans sa chambre de la maison Jemkins. Elle avait rouvert les yeux dans la cabine d'un *steam yacht* en pleine mer.

Le marquis de Chazelet contait une aventure toute semblable.

Mais vainement les fiancés avaient mis en commun leurs souvenirs, le mot de l'énigme n'était point apparu à leur esprit.

Sur le yacht, qui l'emportait Linérès avait rencontré trois passagères. Cette autre Lilian entrevue par tous deux au sénat, revue par le marquis dans la chambre de sa fiancée. Seulement, Lilian n'était plus la jeune fille aux clairs regards, à l'attitude courageuse ; elle semblait hébétée, plongée dans un invincible engourdissement du vouloir et de la pensée.

Auprès d'elle s'empressait, le premier jour de la traversée, une gentille et pétulante Américaine, répondant au nom de Grace Paterson, elle aussi élève à l'institution Deffling… et, chose incroyable, elle contait que son amie et elle-même avaient été enlevées nuitamment par des *chloroformistes*.

Linérès avait remarqué certaines hésitations dans ses réponses… Au soir, elle était rentrée dans sa cabine, se promettant de reprendre l'entretien le lendemain.

Hélas ! le lendemain, Grace Paterson, lui apparaissait stupéfiée, incompréhensive, annihilée à l'égal de sa compagne Lilian.

Cela dura pendant toute la traversée. Linérès n'avait d'autre ressource que la conversation avec une jeune et charmante Chinoise, qui semblait bien étrangère à toutes ces aventures. Rouge-Fleur était son nom.

On signala les phares du mouillage de la Vera-Cruz, sur la côte mexicaine de la mer des Antilles.

Ici, une lacune dans les souvenirs de la jeune fille.

Ceux qui l'entraînent ont-ils voulu qu'elle dorme, qu'elle n'ait pas conscience de débarquer ? Le certain c'est qu'elle ne se rappelle pas avoir quitté le steamer.

Cependant, elle revient à elle dans un train qui la transporte sur la côte du Pacifique par la voie de la Vera-Cruz à San-Blas.

Là, une chaloupe à vapeur la reçoit, ainsi que ses compagnes, toujours plongées dans une sorte d'hébétude.

Mais la Chinoise Rouge-Fleur aussi se trouve là. Elle semble commander à l'équipage. Et cet équipage se compose d'hommes petits, trapus, à la large face safranée. Ce sont des Japonais.

Pourquoi cette escorte japonaise ? Ainsi, on est arrivé au milieu des plantations de l'hacienda de Agua Frida.

Alors les passagères ont été séparées.

Lilian Allan et Grace Paterson ont été enfermées dans une habitation perdue au milieu d'un jardin touffu, où les araucarias mêlent leurs branches résineuses aux panaches des cocotiers.

Linérès, conduite au milieu du vaste parc d'agrément, est libre, elle. Bientôt Frey Jemkins et Chazelet l'y rejoignent.

Son… cousin… Elle hésite à présent à le désigner ainsi ; car un doute affreux l'a pénétrée… Son cousin donc lui a affirmé que le voyage n'avait pour but que de dépister un ennemi acharné et de hâter son mariage. Mais l'épouvante du doute s'est appesantie sur les fiancés.

Dans une de leurs promenades, ils ont atteint la haie épineuse où ils stationnent en ce moment.

Une brèche existait, pratiquée par quelque bande de rongeurs de la prairie. Ils l'ont franchie.

Et de l'autre côté, dans le jardin, devant la maison peinte en bleu pâle[1], avec ses persiennes d'un vert tendre, sa véranda aux colonnettes graciles, sa balustrade de bois capricieusement ajourée, ils ont vu deux femmes, aux visages inconscients, mais aux mains enlacées avec tendresse, comme si le cœur se trahissait, survivant à l'esprit endormi.

Ces femmes étaient Lilian Allan et la pauvre Lily Pariset, en qui Linérès avait espéré retrouver sa mère !

Un serviteur armé, japonais d'aspect, avait couru sus aux visiteurs. Sous la menace d'un revolver, ceux-ci durent regagner la brèche.

Le lendemain, l'ouverture avait disparu, aveuglée par des cactus épineux si serrés que le passage ne pouvait plus être tenté.

Des factionnaires veillaient maintenant aux angles de la haie.

On ne voulait donc pas qu'ils pussent entretenir les recluses !

Une curiosité allant jusqu'à l'angoisse les avait alors étreints.

Dans une heure d'exaspération impuissante, le marquis s'était écrié :

— Ah ! j'aurais dû demeurer à Washington coûte que coûte. Agir autrement *que l'on ne nous y poussait* eût été le moyen le plus sûr de savoir.

« Ne croyez pas à une critique de ma part, ma chère Linérès, mais ne regrettez-vous pas de m'avoir écrit ?

— Je vous ai écrit, dites-vous ?… Où ?… Quand ?

Il lui mit sous les yeux le billet qui lui était parvenu à Washington, ce billet remis à Jemkins par la Jolie Chinoise Rouge-Fleur.

Linérès considéra le papier, le retourna en tous sens, avec un effarement grandissant. Enfin, elle murmura cette phrase affolante :

— C'est mon écriture… et, cependant, jamais je n'ai voulu écrire cela.

La lettre était donc fausse…

Une terreur mêlée de colère avait envahi les fiancés.

Le lugubre avertissement, jeté par Allan dans la nuit de fête de Jemkins-House, n'avait plus cessé de sonner aux oreilles des infortunés.

Soudain, tous deux se figèrent dans des attitudes surprises. À travers les tiges pressées de la haie, des voix parvenaient à leurs oreilles.

Ces voix, ils les reconnaissaient, sans doute possible. Lilian Allan et Lily Pariset parlaient de l'autre côté de la barrière végétale.

— J'ai rêvé longtemps, ma Lilian ! Autour de moi, en moi, régnait un brouillard, dans lequel s'agitaient des ombres imprécises…

— Mère ! répondait-on d'un ton si doux que l'on eût dit une palpitation d'ailes.

Haletants, Pierre et Linérès échangèrent un regard.

Ce n'étaient plus les voix hésitantes de la folie percevaient à cette heure. Non, les deux femmes qui s'entretenaient ainsi étaient conscientes.

Lilian était reconnue, acceptée par la mère martyre !

Linérès lui devenait étrangère ; Frey Jemkins avait menti… L'avertissement jeté naguère par Allan prenait une terrible signification.

On avait voulu que Linérès occupât la place de l'héritière Lilian Pariset !

Alors, le marquis a un grand geste de résolution, de volonté.

Le factionnaire, immobile à cinquante mètres environ, ne saurait percevoir le bruit de sa voix. Et il prononce d'un ton prudent :

— Miss Lilian !

Un silence craintif succède. Il répète :

— Miss Lilian, ne craignez rien. Le marquis Pierre de Chazelet, miss Linérès sont ici, séparés de vous par la palissade… Victimes comme vous de l'inconnu, ils souhaitent vous aider si possible.

Il a un soupir de joie, auquel Linérès fait écho. La sœur d'Allan répond :

— Oui, oui, nous pouvons peut-être vaincre Jemkins l'assassin, Jemkins le fourbe… Le défenseur s'est manifesté.

— Le défenseur ?

— Ne questionnez pas, je vous en prie. Il m'est interdit de parler.

— Mais vous, votre mère, êtes sorties de cet état d'engourdissement…

— Ma mère, répéta Lilian d'une voix profonde, comment savez-vous ?

— Tout à l'heure, nous avons entendu votre entretien.

Comme un soupir, ces mots jaillirent de la haie :

— Pauvre Linérès ! c'est son rêve brisé !

Mais impétueusement, la compagne du Parisien s'écria :

— Non, non, ne croyez pas, Lilian… Ah ! certes, j'aurais aimé follement la mère retrouvée… Mais nous saurons lutter avec vous.

— Sœur de douleur, sachez donc que celui qui a dissipé l'obscurité jetée sur notre esprit…

— L'obscurité jetée, je ne comprends pas ?…

— À notre boisson, on mêlait une certaine proportion de haschich, d'extrait fermenté de chanvre ; de là, la somnolence, l'inconscience…

— Quoi ! cette folie était un crime encore ?

Avec une angoisse frissonnante, la jeune fille ajouta :

— Vite ! Le factionnaire va nous enjoindre de nous éloigner.

— Le défenseur a trouvé le moyen de neutraliser le poison, et, ce matin, il m'a fait tenir une lettre… Une boulette de papier qui, par-dessus les feuillages, a pénétré dans ma chambre par la fenêtre ouverte…

— Il vous disait d'espérer ?

— Je puis vous le dire. La lettre portait ceci :

« C'est l'extrait de chanvre qui cause la folie apparente de M^rs^. Lily Pariset… Je neutraliserai désormais le poison par une adjonction d'*ésérine*, alcaloïde de la fève de calabar. Cependant, buvez peu d'eau. Puis, simulez

la pensée absente. Il faut tromper l'ennemi. Je veille, je vis pour vous sauver. »

Un ordre rugi ponctua la dernière phrase :

— Au large !

La longue station des fiancés avait ainsi fait naître la méfiance chez le factionnaire. Et comme il brandissait sa carabine d'un air menaçant, Chazelet et Linérès se penchèrent vers la haie.

— Adieu ! Nous reviendrons…

Et ils s'éloignèrent, suivis par le regard malveillant du factionnaire.

Leurs derniers doutes s'étaient évanouis. Un abîme d'épouvante les environnait. Et, dans le désordre de leurs pensées, une idée se dessinait avec une précision absolue :

— Résister à Frey Jemkins serait aller à l'encontre de ses plans.

Un *peone* de l'hacienda parut à l'angle d'une allée. Il vint à eux, les salua du large sombrero qui abritait son crâne.

— Le señor et señorita sont suppliés par le rico hombre Frey Jemkins, de daigner le rejoindre sans délai au salon de l'hacienda.

Sur ce, il s'éloigne dans la direction du bâtiment principal de l'hacienda, que les massifs d'arbres cachaient encore.

Le *peone* disparu, Pierre et Linérès s'acheminèrent vers la maison.

Il y avait nombreuses compagnie dans le salon de l'hacienda.

La spacieuse salle, aux murs recouverts d'une peinture blanche bleutée, aux fenêtres abritées par des stores de pourpre, voyait se tenir un conseil.

Assis ou vautrés sur les sièges de bois recourbé, Jetty, Tom, Frey Jemkins, faisaient face à von Foorberg, Todero, Elisalt et Zirini.

Comment, pourquoi ces derniers, chargés de diriger en Europe les opérations de la bande internationale, se trouvaient-ils au Mexique ?

Tous quatre avaient répondu à la question inquiète de leur chef, en produisant des câblogrammes les invitant à gagner, toute affaire cessante, Agua Frida, *afin de procéder au partage*.

Et le matin même, ils étaient tombés à Agua Frida, tels des aérolithes.

Or, la reconnaissance de Linérès comme héritière n'était point encore décrétée par le gouvernement mexicain. Et la Chinoise Rouge-Fleur se trouvait actuellement à Mexico, mettant en jeu des influences inconnues, pour activer la décision si impatiemment attendue.

Qui donc alors avait expédié les câblogrammes ?

Soucieux, sentant planer sur eux un danger, d'autant plus à redouter qu'ils ne le pouvaient préciser, les bandits entouraient leur chef, sollicitant de lui un avis. Mais Jemkins ne trouvait pas à les rassurer.

Bien plus, chacune de ses paroles faisait se dresser une anxiété nouvelle.

— Je ne vois pas Kan-So, avait murmuré l'un des assistants.

Et le Crâne avait dû répondre :

— Kan-So est fou, enfermé dans une maison de santé.

— Fou ? De quelle façon cela s'est-il produit ? À quelle occasion ?

— Je l'ignore. Chargé d'enlever un convoi d'or en barres, il a obéi. Seulement, l'or a disparu, et lui-même a été arrêté, errant dans la campagne, sa raison envolée.

— Van Reek, lui, n'a pas perdu l'esprit, certainement. C'est un homme trop bien équilibré. Pourquoi n'est-il point parmi nous ?

Et Frey Jemkins avait laissé tomber cette phrase sinistre :

— Je ne sais. Je l'attends.

Tout à coup, Jetty, qui regardait au dehors, s'écria :

— Qu'est-ce que c'est que cet olibrius-là ?

Un cavalier entrait au pas dans la haute cour ménagée en avant du bâtiment principal. Il était coiffé d'un large sombrero, mi partie blanc, mi partie noir, sous lequel flottaient d'épais cheveux en broussailles, de ce ton *marron*, que les indigènes obtiennent au moyen de la décoction dans le mezcal de la noix d'orfidano.

Son *zarapé* (manteau) portait des lignes cabalistiques : triangles, profils d'animaux, cercles sécants, de couleurs variées.

Sa veste, son pantalon mexicain apparaissaient entièrement noirs, une broderie d'or les bordant. Ses pieds étaient chaussés de brodequins rouges.

— Qu'est cet individu ? grommela Frey Jemkins.

— Humph ! riposta Jetty : m'est avis que c'est un sorcier rouge. Et parbleu ! il tient à la main la baguette-médecine.

En effet, l'inconnu était armé d'une baguette longue de quarante centimètres environ, sur laquelle des bandes alternées jaune et noir s'enroulaient en spirale

Légèrement, il sauta à terre, attacha, son cheval à l'un des anneaux destinés à cet usage, puis, d'un pas délibéré, il pénétra dans le logis.

Un instant après, la porte du salon s'ouvrait, et l'homme se montrait sur le seuil, disant avec un flegme imperturbable :

— Que la Madone vous protège *caballeros*… J'ai fait un long trajet pour vous joindre. Souffrez que je prenne un siège.

Tous se regardèrent.

La voix du singulier personnage leur avait causé une impression désagréable. Sèche, grinçante, elle sonnait en inflexions ironiques.

Quant au visage du visiteur, il offrait la teinte rouge-brun caractéristique de la race indienne, mais les lignes peintes en bleu sur les joues, le front, autour des lèvres, selon l'usage des « Sorciers indigènes », le rendaient effrayant.

— Ne regardez pas ainsi l'homme qui vient à vous, reprit-il du même ton railleur. Vous êtes des blancs et ne sauriez être effrayés par un pauvre sorcier rouge, encore que ses congénères l'appellent El Dieblo.

— El Dieblo ! répéta Frey Jemkins.

— Eh oui… Le diable, comme vous dites, vous, les hommes du Nord, un nom qui fait trembler les huttes indiennes, qui vous fera sourire, vous autres. En votre présence, c'est le diable qui doit être effrayé.

Jemkins s'impatienta.

— Dis donc, l'homme, fit-il rudement, tu es entré sans en être prié. Si tu n'as pas de bonnes raisons à faire valoir, tout diable que tu es, sortir te paraîtra moins facile.

Mais l'interpellé ne s'émut point de la menace.

— Je n'ai pas l'intention de sortir. Mon maître est mort J'ai décidé d'en prendre un autre, et c'est toi, señor Frey Jemkins, que j'ai choisi.

L'aplomb du sorcier rendit le milliardaire muet.

— Ne me demandes-tu pas quel était le maître que tu remplaceras ?

— Par Satan, je te le demande, en effet.

L'homme se dressa tout droit, et d'un accent lugubre prononça : il s'appelait Van Reek.

Les assistants sursautèrent. Le nom de leur complice, brusquement jeté par cet individu d'apparence fantastique, pénétra dans leurs cerveaux comme une douleur.

Jemkins s'avança lentement vers le sorcier, et lui appuyant le doigt sur la poitrine :

— On meurt de braver Jemkins, gronda-t-il, sourdement.

L'homme étendit sa baguette aux spires jaunes et noires, toucha la poitrine de son interlocuteur, et lentement :

— On vit à servir Jemkins, qui sent le besoin d'un serviteur exceptionnel.

— Prétends-tu être celui-là ?

— Je le prétends !

— Eh bien ! prouve : car tu n'espères pas me convaincre par des paroles en l'air.

L'Indien s'inclina avec aisance.

— Je prouverai donc. Près de San-Diego, Van Reek, qui se rapprochait de toi par train spécial, intercepta un télégramme expédié par les rails à un second train qui le poursuivait.

— Qui le poursuivait ? rugirent les assistants, devenus livides.

— Oui. Il avait la police sur ses traces. Il crut qu'à l'arrivée des agents l'appréhenderaient. Alors il se glissa avec moi, le long des wagons, surprit chauffeur et mécanicien, les tua, puis arrêta le train spécial en pleine voie, pour le quitter d'abord, et pour provoquer une catastrophe dont la police conserverait le cuisant souvenir.

Tous avaient les yeux fixés sur le narrateur. Tous frissonnaient d'angoisse.

— La police le soupçonnait donc ? demanda Jemkins, avec une évidente hésitation.

— Non, non… Elle ne soupçonnait pas encore… Le poursuivant n'était autre que votre ennemi Jud Allan.

— Jud Allan ! hurla le milliardaire, que la foudre l'écrase !

— C'est fait, murmura Dieblo en souriant.

— Que signifient ces paroles ?

— Qu'il fut écrasé, non par la foudre, señor, mais par le plus beau télescopage de trains qu'il soit possible de voir. Son spécial vint se réduire en miettes sur le nôtre arrêté en pleine voie.

Un silence suivit. Si gangrenés que fussent les bandits, ils n'échappaient point à l'horreur de la vision évoquée par le lugubre messager.

— Mais van Reek n'est pas mort, lui ?

— Hélas, si ! Nous sommes tombés dans un parti d'Indiens non soumis. Le casse-tête d'un guerrier a brisé le crâne de mon compagnon. Moi-même j'ai été blessé dans l'obscurité, les assaillants n'ayant point reconnu mon caractère… Un mois durant, ils m'ont soigné…

— Mais les diamants ?

L'Indien haussa les épaules.

— Aux mains des policiers de San-Diego, ainsi que le *revolver que l'on n'entend pas*.

— Le revolver à air comprimé ! Alors, nous sommes menacés ?

— Non, Señor. J'ai voulu te donner un échantillon de mon savoir-faire. Par mes soins, une dépêche en provenance du Brésil, signala ton débarquement à Rio de Janeiro. Un de tes associés dans certaines affaires est un voleur, un assassin. Cela arrive tous les jours. Tu l'ignores, toi qui prépares une opération à trois ou quatre mille lieues de là.

Un soupir de soulagement s'échappa des lèvres du terrible chef de l'association des bandits. Les visages consternés de ses lieutenants se rassérénèrent.

— En effet, tu as raison, El Dieblo ; tu as paré au plus pressé de façon simple…

— Suis-je ton serviteur ? interrompit l'Indien.

— Oh ! Oh ! s'exclama Frey avec un rire bruyant, tu vas trop vite en besogne.

— Tant pis riposta flegmatiquement son interlocuteur.

Et se penchant vers lui, il murmura de façon à n'être pas entendu du reste de l'assistance :

— Jud Allan n'était point le seul dont les intérêts fussent opposés aux tiens. Les Japonais. Eh ! Eh !… Tes compagnons. Eh ! Eh !… Agir avec réflexion est bien, mais à certaines heures, agir vite est mieux.

— Tu sais d'autres choses ? interrogea Jemkins sur le même ton.

— Oui, mais pour toi seul.

— Qu'il en soit donc comme tu le désires. De ce moment, je prends le Diable à mon service.

Des cris joyeux interrompirent l'entretien des deux hommes.

— Rouge-Fleur ! Voici Rouge-Fleur !

Les lieutenants du milliardaire s'étaient précipités aux fenêtres, saluant de leurs vivats la gracieuse Chinoise qui venait d'apparaître dans la cour.

— Celle qui parle au nom du Japon, glissa Frey à l'oreille de l'Indien.

Cependant, Rouge-Fleur, précédée par un *peone* respectueux, pénétrait dans le salon. Toutes les mains se tendirent vers elle ; toutes les voix lancèrent des questions anxieuses :

— De retour de Mexico ?

— L'héritage Pariset ?

Elle s'éventa coquettement avec un de ces écrans de plumes fabriqués par les riverains de la mer Vermeille, et se blottissant avec grâce dans un fauteuil de bois courbé.

— Je suis bonne, heureusement pour vous. J'ai pitié de votre curiosité. Le décret est signé. Les biens des Pariset ont une héritière.

Une tempête de clameurs enthousiastes salua l'affirmation.

— Je passe sous silence les pourboires, gratifications et autres pots de vin… Les Mexicains sont des hommes, c'est tout dire. Bref, j'ai obtenu le décret et, comprenant, votre impatience, mon cher sénateur Jemkins, j'ai su me faire accompagner d'un représentant du gouvernement, chargé d'instaurer officiellement votre cousine en possession de son héritage.

— Un représentant ! Que l'on mande sur-le-champ miss Linérès…

La Chinoise arrêta l'ordre qui jaillissait des lèvres de Frey Jemkins.

— Un instant, mon cher Sénateur, je n'ai pas fini.

— Excusez-moi, je pensais…

— Vous ne pensez pas de moi tout le bien que je mérite, minauda la mutine Chinoise. J'ai songé… remarquez combien je tiens compte du caractère même de mes amis… Le décret, signé, scellé, estampillé, contient une ligne en blanc.

— En blanc, pourquoi ?

— Pour recevoir, de la main même du délégué, le nom que l'héritière doit troquer contre celui de Pariset.

Et tous se regardant interdits, la railleuse créature acheva :

— Une simple précaution, au cas où, en mon absence, mon cher Sénateur, un supplément d'information vous aurait conduit à vous supposer cousin d'une autre que la jolie Linérès.

— Comment pouvez-vous croire ? s'écria le milliardaire…

Elle l'interrompit sans façon.

— Je ne crois rien… J'ai eu simplement en vue d'écarter toute cause de retard pour une affaire qui nous tient tous au cœur. Si donc Linérès vous paraît toujours votre cousine, c'est son nom qui remplira le blanc du décret, le soir même où elle signera le contrat de mariage lui assurant l'époux… aussi cher à nous qu'à elle-même.

Les auditeurs ricanèrent à la plaisanterie. Elle poursuivit :

— En ce cas, c'est Linérès et son fiancé que vous présenterez demain à don Porfirio Raëz, envoyé extraordinaire du gouvernement.

— Demain, dites-vous. Il viendra donc ici ?

— Pas de suite… Vous irez d'abord vers lui. À tout seigneur tout honneur. La goélette qui nous a amenés est dans le petit port de Presios, à vingt milles d'Agua Frida. Une ravissante promenade à cheval pour demain… qu'en dites-vous ?

— Que rien n'est plus doux qu'obéir à une charmante femme.

Rouge-Fleur eut un petit rire minaudier.

— Vous préviendrez donc les… principaux intéressés : votre cousine, son fiancé, cette noble comtesse de Armencita, Lily.

Jemkins agitait une petite sonnette d'argent, dont le tintement fit apparaître un *peone* empressé.

— Que l'on prie la señorita Linérès et le marquis de Chazelet de venir de suite.

Et l'homme sortit, tandis que ses lieutenants se livraient à des commentaires réjouis, Jemkins se pencha vers Rouge-Fleur.

— Ce Porfirio Raëz… quel homme est-ce ?

— C'est le plus parfait des caballeros… Il a perdu trois millions de piastres dans les tripots de Mexico.

— En un mot, ruiné.

Elle affirma d'un gentil mouvement de tête.

— Un personnage à vendre, fit-il avec gaieté.

Rouge-Fleur le menaça du doigt.

— Comme vous parlez en termes rudes, vous autres, Américains du nord… Porfirio est un homme bienveillant, disposé à toute complaisance. Plus la complaisance est grande, plus fort est le salaire mérité.

Juste à ce moment, la porte du salon s'ouvrit, livrant passage au marquis Pierre de Chazelet au bras de qui s'appuyait Linérès.

Un profond silence succéda à leur apparition. Puis des clameurs s'élevèrent :

— Hourrah ! pour l'héritière des Pariset !

Les jeunes gens s'étaient arrêtés. Pierre regardait les assistants, une expression hautaine dans les yeux.

— Je vous ai fait appeler, mon cher Pierre, et vous aussi, ma petite cousine, afin de vous communiquer des nouvelles qui vous réjouiront.

Et avec une bonhomie feinte :

— Vous ne dites mot… Pauvres fiancés éprouvés par le destin cruel, rassurez-vous, vous avez fini de souffrir.

— Un hourrah pour Jemkins, s'écrie Jetty enthousiasmé.

— Pas d'interruptions intempestives, lança la voix grinçante d'El Dieblo.

— Quel est cet Indien ? murmura Rouge-Fleur entre haut et bas.

— Un serviteur de Jemkins, répondit sans hésiter le singulier personnage. Un serviteur dévoué… eh ! eh ! eh ! qui blâme les paroles inutiles… Les fiancés attendent l'explication qui chassera la pâleur de leurs joues. Vous louerez l'orateur quand il aura terminé.

— Et que tout sera réglé, appuya Frey. *By God*, tu as raison, garçon.

Il eut un geste amical vers Pierre et Linérès.

— Il a vu juste, le digne Indien… Tout comme une piste de chasse ou de guerre, El Dieblo sait lire une piste de sentiment.

El Dieblo ! Le nom provoqua un tressaillement chez les fiancés. Le Diable ne cesserait donc jamais de les poursuivre.

— Donc, prononça Jemkins, ma chère et mignonne cousine, sachez que le gouvernement du Mexique a délégué vers vous un représentant, le noble don Porfirio Raëz, à seule fin de vous mettre ès-mains le décret vous reconnaissant comme l'héritière des Pariset.

— Ah ! soupira la jeune fille.

— Don Porfirio est arrivé ce matin. Son navire est amarré aux quais du port de Presios. Demain, une simple promenade à cheval et plus rien ne pourra reculer votre mariage.

— *All right !* Bien dit et bien pensé !

Rouge-Fleur mêlait sa voix à celle des complices de Frey.

Du geste, le marquis de Chazelet réclama le silence.

— Cher monsieur Jemkins, commença le jeune homme, je tiens avant tout à rendre hommage à la courtoisie, dont vous avez fait preuve à l'égard

de deux infortunés en butte à d'inexplicables et terribles inimitiés.

— Cela n'est point matière à occuper l'esprit…

— Le vôtre peut-être, cher monsieur ; mais pour le mien, il en va autrement… J'ai une mentalité française, moi ; une mentalité des Vieux Pays, comme disent vos compatriotes… Et il n'est pas en mon pouvoir de me défaire de mes souvenirs comme d'un vieil habit.

— Enfin, où voulez-vous en venir ? grommela le milliardaire avec impatience.

— À bien établir que je vous suis obligé, cher monsieur Jemkins… Au surplus, vous avez fait tous vos efforts pour m'assurer une fortune considérable, ce qui est fort gracieux, et ce qui l'est davantage encore, pour me donner une épouse accomplie… Il faudrait être un monstre pour répondre à de tels procédés par de l'ingratitude. C'est l'invraisemblance même de la supposition qui me met à l'aise pour vous avouer aujourd'hui mon état d'âme, excusez la locution parisienne, elle rend excellemment ma pensée.

Les mains de Jemkins s'étaient crispées sur les bras de son fauteuil.

D'une voix sifflante, il demanda :

— Peut-on connaître cet état d'âme ?

— Comment donc ! Linérès et moi avons beaucoup réfléchi, depuis que nous sommes arrivés à Agua Frida ; nous avons mis en commun nos esprits et nos âmes. Si j'insiste sur ce point, c'est afin de vous démontrer que notre franchise nous cause une mortelle tristesse.

Tous écoutaient, une surprise épandue sur leurs traits.

— Or, acheva le marquis, nous estimons de probité élémentaire de ne pas accepter une fortune sans la certitude d'y avoir droit.

Un murmure violent accueillit cette péroraison. Jemkins ouvrit la bouche, mais aucun son n'en jaillit. L'excès de la colère étranglait sa voix. Mais le flamboiement de son regard disait sa fureur. Cependant il se domina. De la main il rappela ses complices au silence. Puis il demanda :

— Pouvez-vous préciser davantage ?

Sous le calme voulu, on sentait l'orage. Le marquis ne s'en émut pas.

— Volontiers. Car, je vous dois — il appuya sur le mot — toutes les explications que vous jugerez utiles.

— Eh bien ! Je souhaite savoir d'où vous vient le doute.

— D'un ensemble de circonstances… Les attaques dont nous sommes l'objet ; la fuite, je ne vois pas d'autre nom à donner à notre voyage précipité, la fuite inquiète qui nous a amenés ici…

— Si bien, gronda le milliardaire laissant enfin éclater son courroux, si bien que vous vous dites : Frey Jemkins a des ennemis puissants. Il s'est mis en danger pour nous. Nous nous refusons à l'appuyer.

— Nous ne nous entendons pas. Je souhaite ardemment travailler avec vous, à faire la lumière, quelque danger que puisse présenter l'aventure.

— Alors, laissez-vous conduire.

— Pardon ! Pardon ! rechercher la vérité est une chose ; accepter une fortune en est une autre. Je tiens à honneur de faire la première ; mon honneur me défend de souscrire à la seconde.

— Votre honneur…

— Il est chatouilleux, cher monsieur Frey Jemkins. Dans les pays neufs comme l'Amérique, on pense que *la fin justifie les moyens* ; le vieil honneur traditionnaliste d'Europe estime, au contraire, que *les moyens doivent justifier la fin*. Donc, je suis prêt à jouer ma vie pour arriver à la vérité ; et je suis prêt à la donner plutôt que de recevoir une fortune à laquelle les droits de miss Linérès me paraissent contestables.

C'en était trop. Dans un tourbillonnement d'idées, Jemkins entrevit son œuvre détruite. Un brouillard passa devant ses yeux. Il hurla :

— Vous pensez que l'on se joue ainsi de moi. Erreur ! Vous m'avez connu bienveillant. Mais l'ingratitude est trop grande ! Prenez garde de vous heurter à une volonté qui ne sait pas plier.

Froidement, Chazelet répondit :

— Oh ! toute menace est superflue. Ne vous ai-je pas affirmé que j'offrais ma vie pour refuser une fortune que je ne sens pas mienne ?

— Offrez-vous aussi la vie de cette jeune fille ?

La question tomba brutale, soulignée par le geste menaçant pointé vers Linérès. Mais plus prompte que Chazelet, angoissé par le danger soudainement révélé, celle-ci prononça :

— Dans les ruines d'Armencita, j'ai appris à être brave. J'offre ma vie pour ce que je crois être l'honneur.

— Eh bien ! mais… on pourrait l'accepter…

Sifflante, aiguë, plus terrible mille fois que les éclats de la voix du milliardaire, la phrase jaillit des lèvres roses de Rouge-Fleur.

Cela était sinistre et déconcertant. Cela disait la volonté impitoyable… C'était la cruauté atavique de l'Asie jetant sa menace dans ce conseil de blancs.

Mais El Dieblo se dressa ; un éclat de rire aigrelet fusa de ses lèvres, faisant grimacer les lignes bleues de sa peinture rituelle de sorcier.

— La vie, ricana-t-il d'une voix acide, douloureuse aux oreilles, le Grand Esprit seul la donne ou la reprend… Eh ! Eh ! Eh ! les hommes rouges comptent des sages. Ils se transmettent les mystères de la pensée. Un sage ami vaut mieux qu'une armée de maladroits.

— Eh ! Qui appelles-tu maladroits ?… Je ne suis pas d'humeur à me prêter à tes jongleries.

L'interpellation de Jemkins parut redoubler l'hilarité du sorcier.

— Hommes rouges, hommes blancs, fit-il. Tous les mêmes. Tous incrédules, jusqu'à l'heure où ils tremblent devant ce qu'ils ne comprennent pas.

— Par le pied fourchu de Satan ! rugit Jemkins exaspéré…

Mais El Dieblo trancha sans façon la fin de la phrase commencée.

— Tais-toi. L'Esprit parle… Vous êtes dans les ténèbres… J'apporte le flambeau.

Tout en parlant, il pivotait sur lui-même, saluant de grands gestes les quatre points cardinaux.

— Ils sont là, les Esprits du Soleil, les Esprits qui se croisent. Ils sont tous là. Ils inspirent El Dieblo, le magicien de la prairie.

Jemkins ébranla le plancher d'un formidable coup de talon.

— Trêve de parade… ! Crois-tu nous en imposer par ces mômeries transmises de génération en génération parmi les anciens des tribus ? Les Aztèques, il y a cinq siècles, évoquaient déjà les esprits de lumière… Le Soleil les a-t-il sauvés de la destruction ?

— Les guerriers ne croyaient plus aux paroles des sages. Ils sont morts de leur ignorance négatrice… Si tu veux triompher, sois plus prudent.

Quoiqu'ils en eussent, les bandits gardèrent le silence. L'accent prophétique du singulier personnage les impressionnait.

— Mais enfin, que prétends-tu faire ? murmura Frey Jemkins.

— T'aider avec l'appui du grand Esprit et de Veacatl, le génie à tête de hibou (mythologie Aztèque) qui trouble ou éclaire le cerveau des hommes. Ces enfants résistent à ta volonté ; El Dieblo va les rendre obéissants.

Une stupeur accueillit l'audacieuse affirmation du sorcier. Chazelet et Linérès haussèrent les épaules. Jemkins les montra à son interlocuteur. Sans se déconcerter, l'Indien ricana :

— Les oiseaux moqueurs se vantent d'être en sûreté sur les plus hautes branches. Ils en descendent néanmoins pour se jeter entre les mâchoires du serpent qui les fascine. Ceux-ci sont les oiseaux moqueurs. Tu veux que demain ils paraissent devant Don Porfirio Raëz.

— Jamais ! jetèrent comme un défi les deux fiancés.

Le sorcier ne les regarda même pas.

— Maître, tes désirs vont recevoir satisfaction, si tu permets à ton fidèle d'agir à sa guise.

Il y avait chez le Peau-Rouge une telle conviction que Frey murmura :

— Fais comme il te plaira.

Alors, l'étrange personnage parcourut le cercle d'un regard dominateur.

— Écartez-vous tous… Que ces jeunes gens demeurent isolés.

Et Jemkins appuyant l'ordre d'un geste vague, tous, Rouge-Fleur elle-même, allèrent s'adosser au mur. Les fiancés restèrent au milieu de la pièce.

El Dieblo bondit auprès d'eux, étendait les mains sur leurs têtes, il les toucha légèrement au front de l'index. Il prononçait à voix basse des paroles que nul n'entendait.

Incantations indiennes sans doute, dont l'effet fut du prodige.

Les sourcils froncés des jeunes gens, leurs traits contractés se détendirent. Un sourire éclaira leurs physionomies.

Brusquement, le sorcier se rejeta en arrière, lança un cri strident dont l'assistance sursauta. Puis, venant à Frey Jemkins :

— Ordonne, Maître. Maintenant ces enfants t'obéiront.

Avant que Frey, véritablement troublé par l'étrange scène, eût pu répondre, Pierre prit la parole.

— Demain, nous vous accompagnerons à la rencontre du délégué mexicain, car la reconnaissance, comme fille de Pariset, de ma chère Linérès mettra fin à nos tribulations.

Elle affirma de la tête. Elle aussi obéirait.

Et personne ne songeant à les retenir, ils gagnèrent la porte, sortirent. Un instant plus tard, on les vit traverser la cour, penchés l'un vers l'autre.

Alors les langues se délièrent. Un concert d'exclamations, de questions, d'éloges bourdonna autour du sorcier.

Rouge-Fleur, plus impressionnée que les autres, répétait :

— Mais comment avez-vous pu modifier leur pensée ?

Derechef, le sorcier se livra à cette gaieté grinçante qui se vrillait de façon presque douloureuse dans l'ouïe de ses auditeurs.

— Eh ! Eh ! Eh ! El Dieblo arrache l'âme des jeunes gens et met la sienne à sa place… Vous autres, blancs, vous nommez cela magnétisme, un mot qui ne signifie que la présomption de l'ignorance.

— Magnétisme, non pas… mais mystère des esprits… À cette heure, je lis en vos cerveaux ainsi qu'en des livres ouverts devant moi. S'il me plaisait de prononcer un nom, vous frissonneriez comme le daim timide, alors que le crépuscule s'emplit de rauquements du jaguar.

L'Indien dominait l'assistance. Les regards se concentraient sur lui décelant l'inquiétude.

Pourtant les bandits tentèrent de réagir. Ils ricanèrent, leur rire sonnant faux, s'échappant avec effort de leurs gosiers contractés.

— Avec un nom… Parbleu ! nous voudrions bien le connaître.

— L'esprit dont je parle est là, errant autour de nous.

Sa voix gutturale vibra dans le silence ainsi qu'un claquement de fouet :

— Jud Allan, lança-t-il. Jud Allan.

Tous eurent un sursaut. Rouge-Fleur répéta comme malgré elle :

— Jud Allan !

Tandis que Tom et Jetty, avec un accent intraduisible disaient :

— Mort, le pauvre vieux garçon !

Et dans le silence qui suivit, l'organe musical de Rouge-Fleur s'éleva :

— Alors, demain, à quelle heure le départ ?

Huit heures, afin d'arriver au port de Presios avant la grande chaleur.

— Bien. Je serai prête et Mistress Lily également. La pauvre mère démente impressionnera favorablement Porfirio Raëz.

Elle eut un sourire et quitta la salle, suivie des yeux par le sorcier indien, qui avait eu un geste de surprise en entendant ses dernières paroles.

Un à un, les associés de Jemkins prirent congé de lui. Le milliardaire demeura seul avec El Dieblo. Alors celui-ci lui toucha l'épaule du doigt.

— Je n'ai pas tout dit en me présentant à toi, tes oreilles seules doivent connaître les nouvelles sombres.

— Que veux-tu dire ?

— Près du cadavre de Van Reek, la police a ramassé les diamants volés à New-York et un revolver à air comprimé.

— Pourquoi me rappeler ces choses ?

El Dieblo darda son regard perçant sur son interlocuteur.

— Parce que *El Quotidian*, le journal de San-Diego, reproduit ensuite par les grandes feuilles de l'Union, a rappelé qu'à Paris, lors de ton dernier voyage en Europe, le capitaine japonais Anoru fut assassiné à l'aide d'une arme semblable.

Il achevait à peine que Jemkins se dressait tout droit.

— Alors on me soupçonne ? prononça-t-il d'un ton rauque.

El Dieblo haussa les épaules, jeta ses mains sur les bras du milliardaire, et sans effort apparent, le força à se rasseoir.

— Tu peux gagner de vitesse tes ennemis en m'apprenant tes projets.

Un ricanement de l'Indien ponctua la phrase.

— Pour te servir, je dois savoir. Il faut que ta pensée s'ouvre devant moi comme devant un ami.

Puis avec un ricanement aigu :

— Les États-Unis vont hésiter, se consulter. T'accuser est une chose formidable. Un mois s'écoulera avant que les esprits s'habituent à l'idée. Et un mois vaut un siècle pour un guerrier.

Chacune de ses paroles pénétrait dans le cerveau de Jemkins ainsi qu'une pointe acérée.

— Écoute donc, El Dieblo… Si tu es aussi habile que tu le prétends, jamais diable n'aura placé sa diablerie à un taux aussi avantageux !

1. ↑ C'est un usage général, dans le centre et le Sud-Amérique, de badigeonner les maisons de couleurs tendres et variées.

CHAPITRE X

LE MORT VIVANT

Une heure plus tard, El Dieblo sortait par la petite porte s'ouvrant derrière l'hacienda, la même qui, seize ans auparavant, avait livré passage à la servante Trina portant au Crâne l'enfant de ses maîtres.

Bientôt, un massif d'arbres le masqua du côté de la maison.

L'homme rouge s'arrêta. Il tira de sa poche un carnet, traça quelques mots sur un feuillet, le déchira, puis fit entendre un léger sifflement.

Aussitôt les branches des buissons voisins s'agitèrent. Au milieu des feuillages une forme imprécise se devina, deux yeux noirs brillèrent, et une petite main velue se tendit au dehors. Sans manifester la moindre surprise, l'Indien tendit le papier, la petite main le saisit et disparut dans la feuillée. El Dieblo se remit en mouvement.

À sa droite s'étendait la pulqueria où Pariset avait trouvé la mort.

El Dieblo va toujours. Il dépasse la pulqueria, prolonge un taillis, se rejette dans le parc d'agrément, qui s'étend autour de l'hacienda. Il est maintenant à peu près de deux kilomètres des bâtiments.

Il suit un sentier sablé de cette poudre rougeâtre que la mer Vermeille jette sur ses plages. Des arbres se joignent au-dessus de sa tête.

Une plaine herbeuse succède au terrain boisé. À cent mètres en avant, l'homme rouge aperçoit l'alignement revêche d'une clôture de plantes épineuses. Au centre, une porte à claire voie, badigeonnée de blanc, permet aux regards de plonger dans un jardin ombreux dans une avenue soigneusement entretenue, que borde une haie de *ongatl* aux fleurs de pourpre. Entre le bois et la barrière, un homme se promène, le fusil sur l'épaule.

— Un de ces satanés Japonais, grommela l'Indien. Bah ! C'est Jemkins qui m'envoie vers Rouge-Fleur, je n'ai point à me cacher.

Sur ce, il sort du couvert

— Halte ! crie le factionnaire.

— Frey Jemkins m'envoie vers Rouge-Fleur.

— Pas d'ordres, riposta laconiquement le Japonais. Tu n'avanceras pas.

— Alors, préviens de mon arrivée.

Son interlocuteur secoue la tête.

— Oruki ne saurait quitter son poste. Pour prévenir, il peut seulement faire feu sur quiconque essaiera de forcer le passage.

Et Oruki épaula son arme. L'Indien, lui, haussa philosophiquement les épaules.

— Ochs ! Je retourne auprès de Frey Jemkins. Je lui rendrai compte de la situation.

Satisfait, le factionnaire abaisse son arme, mais brusquement il sursaute, se retourne. Une voix ironique vient de clamer derrière lui :

— Les Japonais sont des ânes.

Il demeure stupéfait. Il a entendu et il ne voit personne.

Puis le bruit d'une course furieuse résonne. Il refait face au sorcier rouge. Trop tard. Celui-ci est déjà sur lui. Avec une maestria remarquable, il envole le garde rouler à trois pas, non sans lui avoir au passage enlevé son arme.

Et à présent, il tient en joue le pauvre diable, ne concevant pas de quel soudain cataclysme il est victime.

— Avertis la señora que je désire lui parler, à moins que tu préfères que je donne le signal dont tu me menaçais tout à l'heure.

Le canon de la carabine prête aux mots une terrible éloquence.

— J'irai, j'irai, soupire le vaincu. Après tout, je puis avouer ma défaite, puisque les voix invisibles combattent pour toi.

Et il va vers la barrière blanche. Il a l'effroi de ce qu'il ne s'explique point. Le sorcier ricane, la face crispée par un rire muet :

— Inutile de dévoiler mes talents de *ventriloque*. Ils peuvent servir une autre fois.

Mais la barrière blanche de l'enclos épineux s'ouvrit, et la jolie Rouge-Fleur parut, un revolver incrusté d'argent à la main.

Oruki voulut parler. L'Indien ne lui en laissa pas le loisir. Il courut à la Chinoise et, déposant à terre la carabine enlevée au factionnaire.

— L'homme de garde m'empêchait de passer, commença-t-il.

Elle dit sèchement :

— Voilà un Peau-Rouge qui se croit tout *permis*.

Avec une inclination pleine de noblesse, il répondit :

— Jemkins m'a *permis* beaucoup déjà, et je viens à vous pour que vous me *permettiez* davantage.

La jeune femme ne put se tenir de sourire légèrement.

— Qu'espères-tu de moi, homme rouge ?

— Ta confiance.

— C'est beaucoup demander.

— Ce serait beaucoup si ton visage était blanc. Mais la peau fine est teintée d'or pâle, et tu sais que les guerriers rouges souhaitent la réussite de tes projets.

— Mes projets… Les connais-tu donc ?

— Frey Jemkins me les a révélés,

— Le bavard !…

Un ricanement tremblota entre les lèvres du sorcier.

— Bénis son bavardage, ô femme. Lorsque le soleil se lèvera pour la dixième fois, tu pourras être propriétaire de Agua Frida.

Du coup, Rouge-Fleur fit un pas en avant, ses yeux interrogèrent avidement le messager.

Celui-ci montra Oruki debout à quelques pas.

— Ma *consigne* est de te parler, mais de parler à toi seule.

— Suis-moi, fit-elle, aussi bien tu as raison. Tes paroles prouvent au moins que ta prudence justifie la confiance de ton maître.

— El Dieblo n'a point de maître, rectifia emphatiquement le sorcier. Il sert qui lui plaît… Et tu me plais, ô vierge aux joues ambrées, car tu veux frapper les Américains, qui nous ont décimés, nous, les guerriers rouges… Eh ! Eh ! tu es ma sœur de colère… Comme moi, tu t'appelles la Haine.

Les dernières défiances de la Chinoise s'effacèrent à ces paroles.

Elle franchit la barrière, suivie par l'Indien, tandis que le factionnaire Oruki, enchanté d'en être quitte à si bon marché, ramassait sa carabine et reprenait son monotone va et vient.

Quelques minutes après, Rouge-Fleur et le messager se trouvaient dans une salle de la maison d'Azur. Alors, la Chinoise rompit le silence.

— Tu peux t'exprimer sans crainte, dit-elle doucement.

— Ainsi ferai-je. J'ai apporté des nouvelles graves. Frey Jemkins est soupçonné aux États-Unis… Dans quelques jours peut-être, il sera accusé, et dès lors toute transaction sera entachée de nullité. Il faut donc se hâter de conclure. Tout acte antérieur à l'accusation pourra être discuté par ces *coyotes* bavards que les hommes blancs appellent légistes. Avec leurs lois compliquées, un procès dure des années. On a le temps de construire ce que l'on veut, et quand le procès est jugé, le point d'appui des Japonais se trouve si formidablement armé que la guerre peut être commencée.

Un sourire se joua sur les lèvres fines de Rouge-Fleur.

— Oh ! Oh ! El Dieblo, tu es un profond politique.

— El Dieblo est un guerrier sage au conseil. Il ne prononce pas les paroles que la réflexion ne lui a pas démontrées utiles.

— Alors, que proposes-tu ?

— Il faut que l'or promis à Jemkins lui soit versé le plus tôt possible.

— Les premiers termes lui peuvent être remis dès demain.

— Et l'engagement, quoi qu'il en arrive, serait pris pour les autres ?

— Oui.

— En ce cas, le contrat sera signé sous huit jours, le mariage célébré le lendemain.

— Vrai !

Une joie débordante illumina les traits de la jeune femme.

— N’avez-vous pas vu que mon pouvoir magique a décidé les fiancés à se laisser présenter au Mexicain Porfirio Raëz ?

— Si… Je n’ai pas compris même…

— Le secret des sages n’a pas besoin d’être compris… La jeune fille sera reconnue héritière dès demain, ou tout au moins au jour du contrat, à moins que…

— À moins que ?… répéta Rouge-Fleur secouée par un frisson d’inquiétude.

— À moins que l’une des femmes qui la présenteront, l’une *de ses mères*, ne formule une opposition.

La Chinoise respira.

— Oh ! pas de danger de ce côté.

— En êtes-vous certaine ?

— M^{me} de Armencita s’est trop compromise pour reculer.

— Celle-là, je l’admets ; mais l’autre, l’autre ?

— Elle est hors d’état de nuire. Les propos d’une démente ne sauraient influencer don Porfirio Raëz. Elle ne continua pas. El Dieblo secouait pensivement la tête.

— Quel obstacle prévois-tu encore ? questionna la jeune femme d’une voix anxieuse.

— El Dieblo ne prévoit rien, mais il voudrait pouvoir assurer le succès à Frey Jemkins.

— Eh bien, qui t’en empêche ?

— Le sorcier rouge n’affirme que ce qu’il croit réellement. Il n’a point la langue menteuse. Ses yeux seuls le conduisent à la certitude, et ses yeux n’ont point vu la folle

Un éclat de rire fusa entre les lèvres de son interlocutrice.

— Qu’à cela ne tienne, digne Dieblo… Tu vas être mis en sa présence.

Ils gagnèrent le jardin, parcoururent des allées sinueuses. Chose étrange, l’homme rouge qui à l’ordinaire foulait le sol avec la légèreté d’un félin, marchait pesamment, faisant crier le gravier sous ses pieds.

Tout un peuple de volatiles s'agite, caquette, dans l'enceinte d'une volière. Les faisans d'or ou d'argent frôlent de leurs ailes les flocons roses des flamants, les plumages bleus des *diachekas*. Canards bariolés, *kiwis* du Pacifique, pintades vertes de l'Ecuador, perruches babillantes, chantent, cancanent, jacassent.

Tout près du treillage, comme absorbées dans la contemplation de la gent emplumée, deux femmes sont assises sur un banc rustique.

El Dieblo a subi une commotion. Dans un mouvement machinal ses mains se sont crispées sur sa poitrine. Et Rouge-Fleur, se tournant vers lui, lui désigne les recluses.

— Mistress Lily Pariset ! Miss Lilian Allan ! Les folles ! Celle que tu désirais voir.

Le sorcier incline la tête… Il s'approche des recluses toujours immobiles, dont les regards vagues sont rivés sur les oiseaux qui piaillent effrayés par les nouveaux venus.

Soudain un vacarme effroyable retentit dans la volière. Des oiseaux se battent sans doute. Rouge-Fleur regarde dans la direction du son.

Elle s'étonne, les volatiles sont calmes, semblent surprises des caquets furieux qui viennent de retentir.

Et la Chinoise reporte les yeux sur les captives, sur l'Indien.

Ce dernier a conservé la même impassibilité. Mais le visage des deux insensées s'est couvert d'une teinte rosée. Deux répliques ont été échangées à l'insu de celle qui représente le Japon.

— Demain, pauvre mère, direz-vous toute la vérité ? Et la veuve a répondu sans hésiter.

— Je dirai tout mon cœur.

Rouge-Fleur ne peut soupçonner cela ; mais elle s'inquiète vaguement de l'animation soudaine des traits des recluses. L'Indien la rassure aussitôt :

— Je reporterai au señor Jemkins que ses accusateurs arriveront trop tard pour rien empêcher

Cela fait refleurir le sourire sur les lèvres de la Chinoise.

— Va donc rassurer Jemkins. L'or est prêt, le délégué mexicain également et nos captives sont des esclaves soumises.

Sur ce, le guerrier rouge s'éloigne avec la maîtresse du logis.

Les folles restent inertes, retombées déjà en apparence dans la stupide contemplation des hôtes emplumés de la volière.

Cependant quiconque les examinerait de près ressentirait une surprise.

Leurs yeux sont humides, des larmes mouillent leurs cils. Et soudain, les lèvres de Lilian s'ouvrent :

— C'est lui, mère, c'est lui, lui qui nous a ramenées à la raison, lui qui, une fois de plus, joue sa vie pour nous protéger contre Frey Jemkins !

. . . . . .

Au même instant, à huit ou neuf cent mètres de là, le marquis de Chazelet et Linérès erraient à travers le parc.

À l'extrémité d'une branche inclinée sur l'allée, un petit singe, de l'espèce zaïmziri, se balançait, les observant de ses yeux vifs.

— Oh ! le joli animal, s'écria la jeune fille…

Elle avait fait un pas en avant. Le zaïmziri continuait son jeu, sans manifester la moindre crainte. Elle arrivait juste au-dessous de la branche. En allongeant le bras, elle eût pu toucher le quadrumane.

Mais brusquement, celui-ci se pencha, laissa tomber sur la tête de la gracieuse créature une boulette de papier, puis disparut dans le taillis.

D'instinct, sans bien se rendre compte de ce mouvement de poursuite, les fiancés contournèrent le massif, avec l'espoir imprécis de couper la retraite au gentil fugitif. À peine avaient-ils dépassé la barrière de feuillage qu'ils eurent un même cri d'étonnement. Au delà s'étendait une plaine bornée par une haute futaie. Or, au milieu de l'espace découvert, ils apercevaient le zaïmziri juché sur le dos d'un grand dogue gris, lequel détalait à toute vitesse vers les arbres.

Et comme Linérès demeurait interdite, Chazelet, qui venait de ramasser le papier si singulièrement parvenu entre ses mains, murmura :

— Linérès, dit-il, la chaîne du mystère compte un anneau de plus. Ce singe est un facteur ?

Et d'une voix légèrement émue, en dépit des efforts pour prendre gaiement l'aventure, Pierre lut :

« Ne résistez aucunement demain. Celle qui fut le mensonge, celle qui fut la douleur, s'uniront pour proclamer la vérité. Détruisez ce papier de suite ; la mort plane. »

. . . . . .

À trois milles vers l'Est de l'hacienda se creuse le Cañon de Oro.

C'est une faille profonde que les eaux ont creusée dans les calcaires rouges, et dont les défilés du Tarn donnent une idée réduite.

Entre les parois presque verticales des hauteurs partageant la presqu'île californienne en deux versants, un torrent, à sec neuf mois de l'année, a, durant le trimestre où il roule des ondes tumultueuses, rongé au cours des siècles le rocher, usant peu à peu son lit, descendant de quelques millimètres à chaque saison des pluies, coupant la masse calcaire, ainsi qu'une gigantesque scie.

Or, à mi hauteur de la paroi orientée vers l'Est, dominant le lit asséché du torrent, s'ouvraient une série d'ouvertures rectangulaires alternant avec de larges dalles posées sur champ.

Une corniche étroite serpentant au flanc de la montagne, conduit jusqu'aux singulières cavités dont il s'agit.

Celui qui, sans crainte du vertige, se décide à l'escalade, se trouve bientôt à hauteur des *antres du Soleil*, ainsi qu'on les désigne dans le pays.

Les antres du Soleil sont un temple aztèque, édifié bien avant la découverte de l'Amérique, alors que les tribus rouges nombreuses et indépendantes adoraient l'astre dont les rayons vivifient la terre.

Sur les dalles séparatives des baies, des figures gravées, à demi effacées par le temps, révèlent le labeur patient de primitifs sculpteurs.

Cercles emblématiques de la course du temps, silhouettes de prêtres au casque conique orné de cornes pointant en visière, représentation

d'animaux consacrés aux mois, démontrent une civilisation, embryonnaire si on la compara à celles qui fleurirent en Égypte, en Assur, dans les Indes et les autres contrées asiates, mais remarquable néanmoins.

Ce soir là, le temple donnait asile à une assemblée nombreuse.

Une vingtaine de tout jeunes gens, des gamins presque, étaient accroupis, assis, couchés sous la voûte basse.

Près des ouvertures, trois personnages formaient un groupe anxieux.

— Pourvu qu'il ne leur soit rien arrivé ! soupira l'un.

— Eh, Tril, grondèrent ses compagnons, ne vas-tu pas nous faire croire que ces lourds coquins ont pu mettre la main sur le Roi ?

L'interpellé secoua mélancoliquement la tête :

— À mon avis, ce qu'a fait Master Allan est aussi raisonnable que de confier sa tête à la gueule d'un lion.

Puis une nervosité tremblant en sa voix :

— Et Suzan, qui ne revient pas non plus ?

Ses interlocuteurs se prirent à rire.

— Oh ! de Suzan, il n'y a pas à s'inquiéter. Elle est accompagnée par Storm et Zinka, et ceux-là, bien malin qui les prendra.

— On vient par la corniche.

Les trois camarades furent dehors d'un seul mouvement. Dans le silence de la nuit des pas légers glissaient sur la pente rocheuse.

Et soudain une forme noire bondit vers les gamins.

— Storm ! murmurèrent-ils. Storm et Zinka.

Le singe et le dogue étaient là devant eux, quémandant des caresses.

— Seuls !… et Suzan ? murmura Tril d'une voix étranglée.

— Me voici, me voici ! répondit l'organe essoufflé de la fillette, qui, presque aussitôt, rejoignit le groupe.

Tout de suite elle fut entourée.

— Qu'a dit le roi ? que fait-il ? l'interrogea-t-on d'une seule voix.

— Le roi pense que, demain, Frey Jemkins subira un formidable échec.

Une exclamation jaillit des lèvres des trois gamins :

— Enfin ! Mais à nous, quel rôle réserve-t-il ?

Suzan n'eut pas le temps de répondre.

Du fond du ravin un sifflement monta. On eût cru entendre la plainte du courlis doré du Pacifique. Les causeurs s'interrompirent net.

— Le roi ! firent-ils. Jud Allan !

. . . . . .

Comment Jud Allan n'avait-il pas été broyé près de San-Diego, lors de la collision de son spécial avec celui de Van Reek ?

Un simple hasard dû à la courbure des rails au lieu de l'accident.

Le train abordeur, s'il eût circulé sur une voie rectiligne, eût pénétré dans le convoi arrêté. Il se fût produit ce que l'on désigne sous le nom pittoresquement sinistre de « télescopage ».

Mais les rails, imposant à la machine une marche curviligne, avaient déterminé un glissement contre l'obstacle dans le sens centrifuge, et le spécial projeté hors de la voie avait roulé sur le revêtement pierreux du ballast.

D'où amortissement du choc, bris mais non destruction du wagon-salon.

Jud s'en était tiré sans blessure mortelle.

Toutefois il était demeuré privé de connaissance pendant de longues heures.

Quand il était revenu à lui, la tête lourde, les idées confuses, les membres jugulés par une effroyable courbature, il avait appris avec stupeur :

1° Qu'il avait été recueilli blessé par l'Indienne Marahi, surveillant, avec ses guerriers, les *peones* envoyés au-devant de Van Reek par Jemkins ;

2° Que Marahi s'était éloignée, le laissant à la garde de Peaux-Rouges, qui devaient le retenir prisonnier dans un fortin déclassé de la frontière, le fort de Varano, où il avait été transporté.

Heureusement ses petits amis, aidés par les lads de San-Diego, l'avaient cherché, découvert et l'avaient enlevé à ses gardiens rouges.

Voilà comment Allan, persuadé que Marahi s'était ralliée à Frey, avait pénétré, sous son déguisement de sorcier, au milieu de ses ennemis.

CHAPITRE XI

LES VOLONTÉS SE CROISENT

— Par ma foi, rien qu'à voir cette aimable señorita, j'aurais deviné, je pense, l'héritière des domaines de Pariset.

C'est par cette exclamation gracieuse que don Porfirio Raëz, délégué du gouvernement mexicain, salua Linérès, au moment où elle prenait pied sur le pont du yacht amarré à quai dans le petit port de Presios.

Porfirio Raëz pouvait avoir une quarantaine d'années. Son visage, très brun, décelant le métis, était orné d'une de ces barbes au noir outrancier dont certains exotiques ont le secret.

Vêtu avec recherche, sombrero pointu, veste soutachée, pantalon ouvert à partir du genou et agrémenté d'innombrables boutons d'or, il était bien le type des *élégants nationaux*, ainsi que se désignent les Mexicains qui n'ont point adopté les modes d'Europe. Linérès et le marquis de Chazelet s'inclinèrent.

Suivant les conseils apportés si étrangement par le petit singe Zinka, les fiancés, de bonne heure, s'étaient laissés hisser sur des chevaux.

Ils avaient docilement suivi la caravane se rendant d'Agua Frida à Presios, subi la bruyante gaieté de Frey Jemkins, les compliments hypocrites de M^me^ de Amencita, le voisinage des lieutenants du milliardaire.

Deux personnages seulement avaient attiré leur attention…

L'un, Indien d'apparence, faisant caracoler avec maestria un superbe *mustang* (cheval à demi sauvage), n'était autre que El Dieblo, le sorcier rouge.

L'autre, pâle sous ses cheveux blancs, la démarche incertaine, le regard vague, les traits inexpressifs, Lily Pariset, semblait être retombée dans l'anéantissement cérébral.

Un Indien, une folle, tels apparaissaient ceux que, parmi leur entourage, Pierre et Linérès pouvaient seuls considérer comme n'étant pas ennemis.

Les hauteurs dénudées aux rocs rouges, les savanes herbeuses défilèrent devant les voyageurs, puis brusquement la petite bourgade de Presios se profila sur le fond bleuté de la mer. Les maisons basses, le port protégé par plusieurs îlots rocheux, appelèrent à peine les regards des fiancés.

Ils n'avaient d'yeux que pour un yacht, à la coque vert pâle, qui se balançait à la houle dans le bassin.

Un temps de trot, et l'on parvint au quai.

Une passerelle légère y reliait le coquet navire. Sur le pont, ombragé par une tente aux rayures bleues, don Porfirio Raëz attendait les visiteurs.

Le matin même, un exprès, dépêché par Rouge-Fleur, lui avait apporté l'assurance que son dérangement lui vaudrait un amas de piastres.

Aussi serra-t-il énergiquement la main de Frey Jemkins et doucement celle de Rouge-Fleur, qui avait rejoint la cavalcade, en vue de Presios, escortée seulement par un serviteur japonais.

À présent, le délégué mexicain s'agitait, frappait dans ses mains, stimulant de la voix et du geste le zèle de ses gens, réclamant rocking-chairs, tables de rotin, rafraîchissements.

Rouge-Fleur fut déclarée par lui un pur rayon de soleil.

Linérès eut les honneurs de la comparaison avec une demi-douzaine des plus jolies fleurs du Mexique.

Enfin, tout le monde prit place.

— Avant toute chose, déclara don Porfirio, vous avez besoin de vous rafraîchir après cette course matinale. Et puis vous devez, faire honneur à mon hospitalité.

Il faut reconnaître que les sorbets offerts furent dégustés avec plaisir.

Or, dans le silence relatif accompagnant cette satisfaction physique, El Dieblo vint s'asseoir sans affectation près de la comtesse de Armencita.

Soudain l'organe de Jemkins sonna.

— Je crois que nous pouvons causer un peu de l'affaire, dit-il.

Les yeux des fiancés se joignirent en un même rayon. Don Porfirio, lui, s'était levé et avec un sourire aimable, le sourire de l'homme qui entendait sonner les piastres à travers ses paroles :

— Je suis à l'entière disposition. Le dossier remis à la chancellerie de Mexico ne laisse subsister aucun doute, et le jour de la signature du contrat de mariage, car on m'a confié qu'il y avait hymen sous roche… ce jour-là, dis-je, moi, envoyé plénipotentiaire, j'inscrirai la reconnaissance de la señorita Lilian Pariset, dite Linérès…

Les fiancés s'étaient dressés, prêts à protester. Mais avant qu'ils eussent pu prononcer une parole, la veuve était debout, étendant le bras avec une autorité singulière, et elle prononça :

— Lilian Pariset, dite Lilian Allan !

Ce fut une stupeur. Tous considéraient la folle.

Folio ! Non, elle ne l'était plus. Son visage était transfiguré. Dans ses yeux brillait l'intelligence recouvrée.

— Lilian Allan est ma fille, sauvée naguère des assassins par un enfant, devenu un homme de cœur, et que j'appelle tout bas : mon fils !

Personne ne songeait à l'interrompre. Jemkins, Rouge-Fleur, les assistants, regardaient hébétés, ne s'expliquant pas la soudaine métamorphose de la malheureuse femme.

Le señor Porfirio Raëz paraissait plus ahuri encore. Tout bas, le Mexicain se confiait que l'aventure compromettait la pluie de piastres escomptée.

— Alors, d'après vous, il y aurait deux Lilian ?

— Non pas. Une seule, celle que j'indique.

— Oui, murmure Linérès, cela doit être. La mère a reconnu son enfant.

— Rêves de la folie, gronda Jemkins retrouvant enfin la parole.

Mais il demeura médusa. D'une voix calme, la veuve répondait :

— Je n'ai jamais été folle. On m'a maintenue dans l'hébétude en mêlant de l'extrait de chanvre à ma boisson. L'antidote est l'ésérine, souvenez-vous de cela, señor délégué ; si je retombais dans l'inconscience, administrez-moi de l'ésérine et la lucidité me reviendra.

L'accusation était trop nette pour que Porfirio n'y prêtât pas attention.

Des matelots rôdaient aux alentours. Ils avaient pu entendre. Un déni de justice dans ces conditions entraînerait des conséquences graves.

— Mais, fit-il, je viens pour un mariage et je tombe en plein drame. L'extrait de chanvre implique des desseins criminels. Qui accusez-vous, señora ?

— Celui qui a tué mon mari, qui m'a faite veuve, qui tenta de tuer mon enfant, est Frey Jemkins ici présent.

D'un bond, le milliardaire se trouva sur ses pieds.

Il hurla :

— Mensonges de la folie !

Il ne pût aller au delà. La comtesse d'Armencita, secouée par un éclat de rire convulsif, criait entre les soubresauts de cette hilarité inexplicable :

— Taisez-vous donc ! Vous savez bien que c'est vrai. Que Linérès fut enlevée sur la côte par vous, afin de vous garder à l'occasion contre la réapparition de la véritable Lilian.

Tous demeuraient figés, stupéfaits. L'inattendu se produisait. Les lieutenants de Frey courbaient la tête. Nul ne comprenait l'intervention soudaine de M^{me} de Armencita, s'accusant en même temps que Jemkins.

Nul ne pouvait soupçonner que la veille dans la nuit, El Dieblo, alias Jud Allan, avait pu pénétrer secrètement dans la chambre de la comtesse. Et réalisant une des expériences qui ont immortalisé les noms de Burk et de Charcot, il avait fait passer la vieille dame du sommeil naturel dans le sommeil hypnotique, lui avait suggéré d'accuser Jemkins à l'heure qu'il désignerait. À l'instant, le pseudo-sorcier, placé auprès de la comtesse, lui avait dit à voix basse :

— Allez… C'est l'heure.

Aussitôt, dans une inconscience subite, M^{me} de Armencita avait parlé. À présent, elle regardait les assistants, étonnée tout autant que les autres.

Le front de Porfirio Raëz s'était couvert de nuages. Il lui devenait impossible de se dérober, l'accusation avait sonné trop précise.

Soudain, une voix au timbre harmonieux s'éleva :

— Une enquête s'impose.

Rouge-Fleur s'était dressée à son tour. Elle adressa à Frey Jemkins un regard d'intelligence, puis se tournant vers M^me^ Pariset :

— Madame, vous savez sans doute où se trouve celle que vous nommez Lilian ?

— Oui. Dans une dépendance de l'hacienda de Agua Frida, que l'on appelle la *Casa Azurea*, la Maison d'Azur.

— Eh bien, señor délégué, reprit la Chinoise, moi qui déplore de me trouver mêlée à tout ceci, je vous supplie de nous accompagner dans cette maison et d'interroger ceux qui s'y trouvent.

— Parmi lesquels, ajouta nettement la veuve, sont, non seulement ma fille, mais encore une amie à elle, miss Grace Paterson, que l'on a séparée de nous, depuis notre arrivée en ce pays maudit.

Frey voulut parler. D'un geste menu, perceptible pour lui seul, Rouge-Fleur lui imposa silence.

Quant au señor Porfirio Raëz, sa figure se dérida comme par enchantement.

Et, noblement, il prononça :

— Madame veuve Pariset, après la sieste, nous nous rendrons en personne à l'endroit indiqué, et nous éluciderons en toute impartialité cette étrange affaire.

La veuve inclina la tête. Le silence qui régnait autour d'elle l'impressionnait, étouffant les paroles de gratitude sur ses lèvres.

Linérès et Chazelet considéraient les assistants avec surprise.

Que signifiait l'air détaché de Jemkins, de ses compagnons ?

Instinctivement, ils jetèrent un coup d'œil interrogateur vers le sorcier El Dieblo.

Celui-ci ne les vit pas. Il était sans mouvement, les sourcils froncés. À cette heure, il murmurait entre ses dents :

— Quelle parade ces misérables ont-ils imaginée ? Je pensais les écraser d'un coup et… ils acceptent l'enquête… Qu'y a-t-il donc encore que j'ignore ?

. . . . . .

— Voici la Maison d'Azur ? señor délégué.

Et Rouge-Fleur s'inclina gracieusement sur le cou de son cheval.

Le soleil descendant vers l'horizon indiquait qu'il était environ six heures.

Après la sieste, comme l'avait promis Porfirio Raëz, tous les personnages présents à Presios avaient enfourché leurs montures et s'étaient mis en route vers Agua Frida.

En face des arrivants se dessinait la barrière blanche, que Jud Allan avait franchie la veille, l'allée qu'il avait suivie aux côtés de Rouge-Fleur.

Celle-ci désigna du geste la veuve immobile.

— Madame est la plaignante, fit-elle, il me paraît légitime qu'elle vous guide, afin que la loyauté de l'enquête ne puisse être suspectée. Qu'en pensez-vous, señor Jemkins ?

Le milliardaire éclata de rire.

— Oh ! moi, je n'ai pas voix au chapitre. Je suis prévenu de meurtre, de rapt d'enfant… J'attendrai que mon innocence éclate à tous les regards. Jusque-là, j'assiste en simple spectateur à tout ce qu'il vous plaira de décider.

L'insouciance de leur chef égaya les lieutenants de Frey. Les faces s'épanouirent, tandis qu'une inquiétude se peignait sur les traits de la veuve et des fiancés.

Déjà, le délégué mexicain sautait à bas de son cheval. Chazelet l'imita et aida les deux femmes à mettre pied à terre.

Puis silencieux, tel une procession d'ombres, le cortège s'ébranla. Porfirio marchant en tête, avec, auprès de lui, la triste Lily Pariset.

Le jardin ombreux fut traversé. On contourna la volière, on atteignit l'habitation. Celle-ci se présentait riante, précédée d'une véranda aux colonnettes légères que reliaient des arcades de bois ajouré.

Mais la veuve ne s'arrêta point.

Elle entraîna le Mexicain à travers le vestibule, les corridors, l'escalier. Elle pénétra enfin dans une chambre.

— Ceci, prononça-t-elle lentement, est la pièce occupée par Lilian.

Le señor Raëz eut une légère inclination de tête.

— Cela doit être, puisque vous le dites, señora. Voici bien la chambre, mais où est la jeune fille.

La veuve agita une petite clochette déposée sur un guéridon.

Au son argentin, une servante apparut.

— Veuillez avertir miss Lilian qu'elle est attendue ici ?

— Miss Lilian !

La fille se figea en une expression ahurie, écarquillant les yeux.

— Miss Lilian ? répéta-t-elle.

— Eh bien, oui, ne me comprenez-vous pas ?

— Hélas ! non, señora. Je ne connais pas la personne dont vous parlez.

— Allons donc, la jeune fille qui habite ici comme moi.

— Je n'ai jamais vu de jeune fille ici, sauf miss Grace Paterson. Est-ce elle que vous appelez Lilian ?

Chazelet, Linérès, M^{me} Pariset restèrent étourdis sous l'affirmation inattendue.

Et don Porfirio murmurant : « Voilà qui est au moins bizarre ! », Frey Jemkins riposta, entre haut et bas :

— Ah ! la folle a de ces surprises. La tranquillité avec laquelle j'ai accepté l'enquête a dû vous étonner, señor. Je pense que vous allez comprendre.

Mais il ne continua pas. La veuve s'écriait, le doigt pointé vers la servante impassible :

— Cette femme, votre complice, vient elle-même de fournir la preuve. Elle a déclaré connaître miss Grace Paterson, amie de pension de Lilian. Grace Paterson est ici, elle. Grace parlera, dira ce qui est, car elle n'est point aux ordres de ceux qui commandent ici.

Elle ne put continuer. Rouge-Fleur s'était adressée à la servante :

— Miss Grace Paterson est-elle ici ?

— Dans sa chambre, señora.

— Veuillez la prier de nous joindre ici.

Puis, avec un sourire coquet au délégué :

— Vous m'excuserez de donner des ordres, señor.

Ne voyez dans mon empressement que le vif désir de sortir d'un imbroglio véritablement trop compliqué pour mon goût.

La domestique reparut sur le seuil, annonçant,

— Miss Grace Paterson.

La gentille et fantasque élève de l'Institution Deffling se montra aussitôt.

C'était bien elle. El Dieblo, M^me^ Pariset la reconnurent, et une angoisse les étreignit. Leurs ennemis se sentaient donc bien forts, qu'ils osassent provoquer le témoignage de la jeune fille ! Et dans le silence, Grace murmura :

— Que me veut-on ? Je ne m'attendais pas à rencontrer tant de monde.

Chose étrange. Ses regards semblaient voilés. On eût cru qu'ils s'évertuaient à ne se poser sur personne.

Mais don Porfirio Raëz, pénétré du désir de palper les piastres promises par Rouge-Fleur, était disposé à une partialité regrettable. Et son accent le marqua, lorsqu'il prononça :

— Cette señora est bien celle que l'on a souhaité voir ?

La veuve inclina la tête.

— Oui. Alors, veuillez l'interroger vous-même.

Le ton n'était point encourageant. Cependant, la veuve devait se décider.

— Miss Paterson, ne vous étonnez pas de mes questions. Vous fûtes bien élevée à l'Institution Deffling, en compagnie de miss Lilian Allan ?

— C'est mon amie, madame.

Pourquoi la voix de la jeune fille tremblait-elle ?

Pourquoi, dans son regard, cet affolement ? Son interlocutrice n'y prit pas garde. Elle continua :

— Voulez-vous dire comment vous fûtes amenée ici avec Lilian ?

La veuve s'arrêta. La jeune fille chancelait. Il y avait une terreur sur son visage égaré.

— Pardonnez-moi, fit-elle, se dominant enfin… L'émotion… Je suis venue ici, sur autorisation de mon père, le sculpteur Paterson, avec mon amie Hiang-Tchil, ici présente.

Sa main se tendait vers Rouge-Fleur.

— Votre amie ? répéta M^me^ Pariset, abasourdie.

— Oui, oui, madame.

— Mais Lilian, Lilian ?

— Je ne l'ai point vue depuis mon départ de Washington.

— Oh ! Vous mentez ! Vous mentez ! La veuve se tordait les mains.

— Malheureuse enfant. Vous savez pourtant bien qu'elle était auprès de moi.

Un instant, Grace ferma les yeux. Son visage prit un ton de cire, mais elle répliqua d'une voix frémissante :

— Non, je ne l'ai jamais vue, jamais soupçonnée ici !

Des éclats de rire grossiers saluèrent ces paroles. Les complices de Frey Jemkins s'esclaffaient, et le milliardaire, cyniquement, s'exclama :

— Vous discernez, dont Porfirio, la folie de ma cousine Lily.

Oh ! celle-ci n'était plus en état de lutter. Elle s'était laissée aller sur un siège, secouée par des sanglots nerveux.

L'intuition d'une effroyable et criminelle complication la terrassait.

Et Chazelet, Linérès, ouvrant la bouche pour appuyer les dires de la malheureuse femme, elle devina leur pensée. Une terreur nouvelle la galvanisa. Elle saisit les bras des jeunes gens, et se penchant vers eux, elle murmura d'un ton rauque dont ils frissonnèrent :

— Ne parlez pas. Un mot à cette heure, je le sens, un mot peut tuer.

Porfirio Raëz, enchanté de la tournure de l'affaire, félicitait Jemkins. Il n'avait jamais ajouté foi à l'accusation. On sait à qui l'on a affaire,

demonios ! mais son devoir de délégué du gouvernement l'obligeait à mener l'enquête…

— Personne n'a-t-il à produire des révélations de nature à infirmer les précédentes ?

On ne répondit pas à l'interrogation du délégué. Les amis de Jemkins la ponctuèrent de ricanements. Et le Mexicain, souriant, conclut :

— Étrange autorité de la démence. Par ma foi, j'aurais pu me laisser prendre à ses hallucinations !

Ce à quoi Jemkins répondit d'un ton pénétré :

— Hélas ! combien j'ai souffert ! Combien la malheureuse Linérès en souffre, depuis qu'elle connaît cette mère !… Cruauté inconsciente de la folie, une mère qui repousse sa fille obstinément !

Mais Frey Jemkins, en homme énergique, ne pouvait longtemps demeurer abattu par une douleur, fût-elle aussi violente que celle qu'il exprimait.

— Nous n'avons plus rien à faire ici, je pense. Aussi, proposerai-je au señor délégué de m'accompagner à l'hacienda, où je m'efforcerai de lui faire oublier les incidents pénibles qui viennent de se produire.

— *Demonios !* j'accepterai avec joie, car tout cela m'a serré le cœur.

D'un geste, Frey invita les fiancés à l'accompagner. Ceux-ci obéirent. La recommandation de la veuve sonnait à leurs oreilles comme un glas :

— Un mot peut tuer.

Devant l'angoissante précision de cette phrase, ils se sentaient paralysés. Ils obéirent donc, dans l'impuissance de s'arrêter à une résolution.

Jemkins, Rouge-Fleur, les sinistres lieutenants du milliardaire passèrent en ricanant devant la veuve, qui ne sembla pas les voir.

Grace Paterson demeura seule en face de la mère douloureuse.

Alors, la jeune fille vint à elle, s'agenouilla, et, appuyant ses lèvres sur les mains glacées de la pauvre femme, elle prononça dans un sanglot :

— Pardonnez-moi ! Ils sont venus. Ils ont emporté Lilian. Ils m'ont dicté mes réponses, m'avertissant que votre fille serait égorgée, si je ne me conformais à leurs ordres.

— Mais qui, qui a fait cela ? balbutia la mère de Lilian.

— Un serviteur japonais, expédié par cette Chinoise.

La veuve se prit la tête à deux mains et s'écria avec épouvante :

— Pourquoi cette femme est-elle aussi notre ennemie ?

Elle s'interrompit brusquement, les yeux agrandis par une stupeur, à la vue du pseudo-sorcier se montrant sur le seuil.

Celui-ci appuyait l'index sur ses lèvres pour recommander le silence.

Puis, glissant sur le parquet ainsi qu'une ombre, il se rapprocha des deux femmes jusqu'à les toucher.

— Miss Grace, dit-il d'une voix imperceptible, vous aimez Lilian ?

— Oh ! fit-elle seulement.

— Attendez. Vous l'aimez assez pour risquer votre existence ?…

Elle allait répondre. Il l'en empêcha :

— Réfléchissez… Vous avez un père qui vous aime…

— Mais qui ne m'aimerait plus autant, s'il me savait lâche à l'amitié. Aussi, je ne réfléchis pas. J'aime assez Lilian pour risquer ma vie.

L'Indien lui serra les mains avec effusion.

— Alors chaque soir, veuillez vous promener aux environs de la barrière donnant accès dans le jardin. Il ne faut pas quo l'on remarque que je suis resté en arrière. Vous ferez ce que je vous demande ?

— Je le ferai.

— Merci.

Sur ce mot, El Dieblo sortit, tandis que les deux femmes se considéraient avec un étonnement douloureux. Enfin, Grace balbutia :

— C'est Jud Allan. J'ai reconnu sa voix.

La veuve affirma d'un mouvement de la tête.

— Alors, reprit la jeune fille, avec une conviction qui impressionna sa compagne, espérez, pauvre maman de ma belle Lilian !

Vers onze heures du soir, après un repas, abondamment arrosé de pulque, de mezcal, de vins généreux et surtout d'un certain cognac de France, pour

lequel il avouait une préférence toute particulière, don Porfirio Raëz fut conduit à sa chambre dans les plus heureuses dispositions.

Frey Jemkins et Rouge-Fleur l'accompagnèrent jusqu'au seuil…

Au moment de se séparer, Frey chuchota avec un ironique respect :

— Alors, señor, nous sommes d'accord ?…

— Parfaitement, riposta l'interpellé d'une voix pâteuse… Cinq millions de piastres… Je vous crois, mon digne hôte, nous sommes d'accord.

— Pour les piastres, je le pense ; mais pour le reste ?

— Pour le reste également, *demonios !* puisque le *reste* doit mettre en marche les piastres vers mon escarcelle.

— C'est-à-dire dans une semaine, le temps de lancer nos invitations aux rares hacienderos des environs, nous signerons le contrat du marquis Pierre de Chazelet et de ma cousine Lilian Pariset, désignée jusqu'ici sous le nom de Linérès de Armencita.

— Ainsi que je le consignerai moi-même sur le contrat et sur le décret d'envoi en possession de l'héritière.

Mais parmi les fumées des libations, une idée se fit jour dans la cervelle du délégué.

— À propos, je n'ai pas aperçu la comtesse de Armencita, ce soir.

— Frey riposta par un de ces rires sonores qui lui étaient habituels.

— La honte de sa ridicule incartade de tantôt…

Elle ne sait à quoi l'attribuer… Un coup de soleil peut-être : mais elle craint que vous n'y ayez vu une marque d'intempérance, et elle a regagné la côte, déclarant qu'elle ne voulait plus se retrouver en votre présence.

L'hilarité du milliardaire gagna don Porfirio, qui prit congé et se retira dans sa chambre. Jemkins et sa compagne regagnèrent la sortie de l'hacienda.

— Où est la comtesse ? demanda la jeune femme.

— De l'autre côté de la mer Vermeille. Des Indiens de ma vieille alliée Marahi la conduisent à Guyamas, d'où elle se dirigera vers l'Europe, assez lestée d'or pour être fidèle.

— Bien, et les fiançailles ?

— Elles auront lieu au jour fixé.

— Cependant, les jeunes gens nous ont déclaré qu'ils connaissaient la présence de Lilian dans ce domaine, qu'ils ne nous accusaient pas en présence du Mexicain, parce qu'ils craignaient de provoquer un crime…

— Qui diable les a renseignés ainsi ?

Rouge-Fleur haussa les épaules.

— Qu'importe ! Ils sont renseignés. Et le fâcheux est qu'ils refusent de se prêter à nos projets de mariage. Si l'on insiste, m'a dit très nettement le marquis, dussions-nous tous périr, je parlerai ; mon silence contre votre renonciation.

— Eh bien, si c'est là que le bât vous blesse, charmante Rouge-Fleur, rassurez-vous. Ils signeront le contrat et se tairont.

Sur les traits de la gracieuse femme passa un sourire, ses yeux eurent un clignotement mutin, et tendant la main à son interlocuteur :

— Bonne nuit, mon cher sénateur… Vous m'avez rassurée…

Et, légère, elle s'élança au dehors, contourna les bâtiments de l'hacienda.

Puis, prolongeant la pulqueria aux aloès géants, elle atteignit ainsi l'espace découvert, au delà duquel la lune éclairait la clôture épineuse de la barrière blanche de la Casa Azurea.

— Plus de factionnaires, reprit-elle, plus rien qui sente la prison… Cette Pariset nous a joués en simulant la folie… Comment est-elle arrivée à se procurer l'antidote de la haschischine ? Heureusement, Niar-Ho a pu revenir durant la sieste… Et la jeune Lilian habite une retraite où nul ne la découvrira. Ah ! la figure de la vieille Pariset, lorsque la petite Grace récitait sa leçon… J'en rirai longtemps.

Rouge-Fleur ouvrit la barrière et la laissa retomber derrière elle.

Mais à peine avait-elle fait dix pas dans l'allée intérieure, qu'elle fit halte, avec une exclamation inquiète. Une forme humaine venait de jaillir des fourrés et se tenait au milieu du chemin.

— Prenez garde, commença-t-elle, je porte un revolver…

Mais la menace ne s'acheva pas.

— Rouge-Fleur n'a pas besoin d'armes pour converser avec Marahi, son amie.

— Marahi… quoi ?… Est-ce-vous, bonne mère ?

— Je viens parce que le danger est sur toi, chère Rouge-Fleur.

Marahi arrêta les questions annoncées par l'attitude de son interlocutrice.

— Pas en ce lieu, ma jolie, non. Tu viens de constater que les buissons cachent ceux qui désirent n'être point aperçus.

La Chinoise se laissa entraîner vers la barrière blanche.

Avec l'Indienne, elle sortit de l'enclos, se trouva dans l'espace découvert précédant la haie de plantes épineuses. Enfin, Marahi s'arrêta.

— Ici, murmura l'Indienne, nous n'aurons à craindre aucune oreille indiscrète.

Puis, lentement :

— Jeune fille des pays lointains d'au delà le Pacifique, sais-tu que, ce soir même, la comtesse de Armencita a été chassée d'Agua Frida ? Elle a eu la langue trop fringante aujourd'hui. Frey Jemkins l'a confiée à des peones qui la devaient conduire par delà la mer Vermeille.

— Je le sais.

— Oui, oui, je le pensais. Écoute. Le Crâne ne pouvait te cacher cela ; mais il ne t'a point appris ce qu'il ignore. La vieille complice de Frey a été enlevée à son escorte.

— Enlevée ?

— À présent, au triple galop, un cheval l'emporte vers la frontière des États-Unis.

— Pourquoi, mais pourquoi ?

— Pour qu'elle remette elle-même, aux mains des magistrats chargés de la justice, l'aveu écrit des manœuvres par lesquelles l'innocente Linérès fut substituée à l'innocente Lilian… une enfant enlevée à une famille de pêcheurs, ces pêcheurs jetés en pâture aux squales dans l'anse redoutée des Requins, à cinq kilomètres des pics des Trois-Vierges.

Rouge-Fleur fut secouée par un frisson.

— Tout cela est vrai. Aussitôt que le Crâne s'aperçut autrefois de la disparition de Lilian, il prit les mesures utiles pour parer aux difficultés susceptibles de surgir.

— Mais la dénonciation de M^me^ de Armencita, c'est la mise en accusation de Jemkins.

La Chinoise prononça cette phrase avec un frémissement de tout son être.

Marahi inclina la tête.

— C'est l'annulation de tout marché, de toute transaction, passés au nom de Linérès.

— Tout est perdu, en ce cas… Oh ! malédiction…

La patriote asiate étendait ses mains en avant, dans un geste de supplication et de menace.

— Tout est sauvé, si tu le veux.

— Si je le veux… Oh ! parle, parle, bonne mère Marahi. Toi qui m'as conseillée, guidée, achève ton œuvre. Que la haine commune des blancs nous rassemble cette fois encore !

La vieille Indienne eut un rire hoquetant.

— Chère petite folle, fit-elle d'un ton indulgent que l'on prend avec une enfant ; pourquoi te désespères-tu, au lieu de raisonner ?

— Que peut ma raison contre une pareille catastrophe ?…

— Elle pourrait te dire que, la fausse héritière évincée, la véritable descendante de Pariset reprend tous ses droits sans conteste… et que la validité d'un contrat signé en son nom devient d'autant plus grande, que chaque argument invoqué contre sa rivale assure davantage sa situation.

Sur la physionomie de la gentille Chinoise, des sentiments contradictoires se marquaient.

— Mais, fit-elle d'une voix hésitante, comment signer le traité en son nom, ce traité qui nous donnerait le territoire d'Agua Frida ?

Derechef, l'Indienne fit entendre un sourd ricanement.

— En lui faisant épouser le marquis de Chazelet.

Toute saisie par cette proposition inattendue, Rouge-Fleur demeura un instant sans répondre.

— Lilian épouserait le Français, murmura-t-elle enfin. Ni lui, ni Frey ne consentiraient…

— Il suffit de les mettre en face du fait accompli.

— Que voulez-vous dire ?

— Que le contrat sera signé dans huit jours… Eh bien, petite Rouge-Fleur que j'aime, il faut que ce soit ta prisonnière, Lilian Allan, qui appose sa signature sur cet acte.

La jeune femme secoua désespérément la tête.

— Jemkins n'admettra jamais…

— Que nous importe Frey Jemkins, qu'il sombre ou qu'il vive ?… N'est-il pas un de ces blancs que nous abhorrons ?… Ce que je veux, moi, c'est le triomphe de ceux de ta race… Jemkins ne saura la vérité qu'après le contrat signé, et comme tu lui verseras trente millions, premier terme de la convention, il se taira.

— Comptant se mettre en sûreté… Ah ! tu as raison, bonne mère Marahi. C'est à toi seule que nous devrons la victoire…

Mais s'interrompant soudain :

— Ah ! gémit-elle, comment tout cela peut-il se réaliser ?… Je ne comprends pas… Je ne comprends pas.

Doucement, la vieille Indienne, de sa main décharnée, caressa les joues ambrées de la jolie créature.

— Marahi a songé à tout. En venant vers sa chère Rouge-Fleur, elle avait en elle la réponse à toutes ses questions.

— Quoi, vous savez ?…

— Les moyens de faire ce que nous venons de dire… Oui, ma fille, oui, je sais… Et tu vas savoir comme moi.

La singulière femme enlaça la taille de sa compagne qu'elle dominait de toute la tête, et se prit à parler bas avec animation.

Sans doute, ce qu'elle exprimait était profondément curieux, car le visage de la Chinoise décela la surprise, puis la confiance.

Enfin, Rouge-Fleur ne put maîtriser un rire, qui sonna, argentin, dans le silence de la nuit. Et la jeune femme, joignant les mains en un mouvement de reconnaissance éperdue :

— Oh ! mère Marahi, tu es le génie bienfaisant ; cette substitution de Lilian à Linérès… quelle combinaison admirable ! Lilian consentira-t-elle ?…

— SI tu veux m'admettre auprès d'elle, je la déciderai.

Elle acheva avec une indicible ironie :

— Tout dépend de la façon de présenter les choses.

Brusquement, Marahi attira la jolie Chinoise sur sa poitrine, déposa un baiser sur son front, puis, la repoussant doucement :

— Va, petite Rouge-Fleur ; va chercher le repos… et rêve du Japon vainqueur.

Sans attendre une réponse, elle s'éloigna à grands pas dans la direction du bois, où elle disparut parmi les arbres.

Tout en marchant, la vieille Indienne chuchotait :

— Jud l'aime, le malheureux. Son délire, la-bas, à Varano, m'a appris l'horrible malheur… Il l'aime, lui, *que le sang sépare d'elle*, lui qui ne saurait l'épouser. Il faut que la vie de dévouement de Jud ne demeure pas inutile. Il faut au moins que l'héritière des Pariset rentre en possession de ce qui lui appartient.

La vieille femme traça dans l'air un grand geste tragique.

— Lui dire la vérité… non, non ! Pauvre Jud ! saurait-il vivre s'il connaissait cela ? Ah ! pourquoi l'ai-je ramassé dans la savane, cette nuit où, héroïque gamin, il sauva la petite Lilian ? Pourquoi ai-je vu sur son crâne, sous les cheveux sanglants, le tatouage, l'aloès chiriquite ?

Elle hocha pensivement la tête.

— Cependant, le grand Esprit, fut bon en permettant que je pusse l'enfermer à Varano. S'il était arrivé ici, comment aurais-je pu le tromper ?

L'Indienne sortait du bois. À sa gauche se dessinaient les silhouettes crispées des aloès de la pulqueria. Elle les menaça du poing.

— C’est là que le malheur a pris son essor, fit-elle, les dents serrées. Oh ! me venger ! Nous venger tous !… Après, après, qui sait ? L’enfant pourrait peut-être vivre !

Se jetant dans la pulqueria, elle contourna les bâtiments de l’hacienda qu’elle apercevait en avant d’elle.

Bientôt, elle fit halte sur la rive du petit étang que Rouge-Fleur avait côtoyé en quittant le milliardaire. La berge était bordée d’arbrisseaux, de buissons, sauf du côté le plus rapproché de la maison.

D’arbuste en arbuste, l’Indienne se glissa. Elle ne produisait pas le moindre bruit. Aucune branche ne craquait sous ses pieds. Elle progressait avec cette habileté particulière aux sauvages habitants du désert.

Ainsi elle arriva tout près de l’hacienda.

— Tiens, murmura-t-elle, *sa* fenêtre est ouverte, *sa* lampe allumée. Parfait, le message de ma sarbacane arrivera plus sûrement.

Mais elle s’interrompit, se recroquevillant sur elle-même, comme pour se confondre plus étroitement avec les broussailles qui l’entouraient. Des coups discrets avaient résonné sur la porte intérieure de la chambre éclairée.

— Qui frappe au milieu de la nuit chez le marquis de Chazelet ? murmura la vieille femme.

Sans doute, le Français s’adressa la même question, car le ton de sa voix parvint jusqu’à l’Indienne.

— Qui va là ?

— C’est moi, Jemkins, répondit un organe étouffé.

Le cliquetis du pêne glissant dans sa gâche annonça à Marahi que le marquis ouvrait au visiteur.

Presque aussitôt deux silhouettes se découpèrent dans l’encadrement de la croisée. C’étaient Frey Jemkins et Pierre de Chazelet.

— Pourquoi cette visite tardive ? balbutia Pierre.

Tranquillement, Frey Jemkins repartit :

— Parce que Linérès mourra cette nuit, si…

— Elle ? Pourquoi vous arrêtez-vous ?

— Parce que je respire, monsieur le marquis. On a beau être de roture, comme vous dites, vous autres gentilshommes, on respire tout de même.

Puis, goguenard :

— Donc, Linérès trépassera avant le matin, si vous êtes incapable de l'effort nécessaire pour la sauver. Cet effort consiste simplement à m'affirmer sur l'honneur que vous ne refuserez pas d'épouser ma jolie cousine.

— Elle ne l'est pas, commença impétueusement Chazelet…

Mais son interlocuteur l'interrompit sèchement.

— Je ne vous demande pas vos rêveries. L'important est que, à mon point de vue, Linérès soit ma cousine… En qualité de cousin, je veux assurer son bonheur, puisque cette petite folle veut vous épouser… Et quand je me suis mis en tête de faire le bonheur de quelqu'un, rien au monde ne m'en pourrait empêcher.

— Misérable !

L'insulte tomba, sifflante, dans les ténèbres. Un ricanement de Jemkins y fit écho.

— Les mots ne sont rien ; les actes seuls importent. Votre colère même me démontre que vous m'avez compris. Quelle est votre décision ?

— Je repousse cette union, non pas à cause de Linérès… Non… Mais votre insistance même me prouve que l'honneur m'interdit d'obéir.

Il ne put continuer, Jemkins était secoué par un rire énorme.

— Ah ! paladin, paladin, bégayait-il parmi les hoquets de sa monstrueuse gaieté. Il préfère causer la mort de ma cousine !

Le marquis fit mine de le saisir à la gorge. Mais Frey se rejeta en arrière, et empoignant le jeune homme de ses larges mains :

— Pas de ces jeux-là, petit marquis, vous n'êtes point de taille à lutter.

Il le souleva de terre, le tint un instant en l'air, puis, le reposant sur le plancher :

— Vous le voyez, conclut-il dédaigneusement.

Un sanglot déchira la gorge du Français.

Il ne pouvait rien, rien, contre son athlétique adversaire. Le bandit le tenait en son pouvoir, et toute résistance apparaissait impossible.

Mais Jemkins s'était penché à la fenêtre. Un léger sifflement fusa entre ses lèvres. Un sifflement semblable lui répondit.

De son observatoire, Marahi n'avait point perdu un mot de la scène.

Des pas faisaient crisser le gravier des allées.

Deux hommes s'avançaient d'un pas cadencé, portant sur les épaules une étroite civière où se discernait une forme humaine, immobile.

Les porteurs firent halte au bord de l'étang. Et Jemkins dit :

— Voyez, marquis, la charmante Linérès est joliment attachée sur cette civière. Ses yeux seuls peuvent se mouvoir. Ils vous implorent, car il est triste pour une fillette de mourir en plein rêve de tendresse.

Le jeune homme regarda en frissonnant.

Oui, oui, Linérès, immobilisée par des liens compliqués, restait inerte sur la civière ; mais ses grands yeux, où la lune piquait une étincelle, se fixaient sur lui, apeurés et hagards.

— L'épouserez-vous ?

À la question, Pierre tendit ses nerfs, et de toute son énergie :

— Accepter serait être complice des criminels…

— Bien, bien, plaisanta le milliardaire… Ma cousine ne vous parait point digne de partager votre nom. Il faut par suite qu'elle disparaisse.

Puis, avec un ricanement de fauve :

— En douceur… La mort par immersion est douce.

Mes braves, plongez cette jeune personne dans l'étang.

Les serviteurs soulevèrent la civière et se rapprochèrent de la nappe d'eau.

— Pierre ! Pierre ! au secours ! sauvez-moi.

En présence de l'onde noire qui allait l'engloutir, Linérès appelait, cédant à faiblesse de son sexe.

Au son de cette voix, Chazelet sentit sa résolution s'effondrer. Sa volonté s'évanouit. Et il gémit d'un ton éperdu :

— Qu’elle vive ! oh ! qu’elle vive ! Tout pour qu’elle vive !

— Même le mariage ? répliqua froidement Jemkins.

— Oui, même cela.

— J’ai votre parole ?

— Je vous la donne.

Puis, succombant à la violence de son émotion, le jeune homme eut l’impression vertigineuse que tout tournait autour de lui. Ses jarrets plièrent sous lui, et il s’affaissa lourdement sur le plancher.

Jemkins le considéra un instant, avec un sourire indéfinissable.

Après quoi, il jeta cet ordre :

— Ramenez la señorita à son logis. Et vous, gentille Linérès, souvenez-vous. La mémoire vous conseillera de ne plus songer à désobéir.

Les serviteurs s’éloignèrent, emportant la pauvre enfant qui sanglotait, et ils furent bientôt hors de vue.

Alors, Jemkins eut un mouvement de tête dominateur.

Puis, sans un regard pour le marquis gisant à ses pieds, il gagna la porte et quitta la chambre.

Marahi attendit quelques instants encore. Enfin rassurée par le silence, elle sortit doucement de son abri, et retourna vers la pulqueria.

CHAPITRE XII

FIANÇAILLES TRAGIQUES

Huit jours ont passé. Dans une salle du rez-de-chaussée de la Maison d'Azur, M^me^ Pariset et Lilian étaient enlacées.

Une joyeuse stupeur épandue sur ses traits, la veuve écoutait sa fille, son enfant chérie, qui parlait ainsi :

— Oui, mère aimée, dans la nuit qui suivit mon enlèvement de cette Casa Azurea, j'étais seule, enfermée dans une caverne naturelle, où j'avais été entraînée. Alors se présenta devant moi une Indienne. Elle me dit :

— Enfant ! Ne pleure plus. Le terme de tes souffrances est proche. Si tu obéis docilement, ta mère, toi-même, serez délivrées de Jemkins avant que la neuvième journée à venir soit terminée.

« Et comme je la considérais avec surprise, elle poursuivit, me contant une histoire de contrat de mariage devant se signer en présence d'un délégué mexicain. Je te l'avoue, maman bien-aimée, j'ai songé à mon protecteur. J'ai questionné…

« — Et Allan ?

« La femme m'a répondu :

« — Après, il ne sera plus en péril, jeune fille, il pourra venir à toi. Mais pour l'instant, obéis sans résistance, sans explications, à Rouge-Fleur. Elle te conduira au but, à la conquête de tes droits comme fille de Pariset.

La veuve la regardait, extasiée.

Oh ! Lilian était ravissante dans ce costume mexicain, sous lequel, une heure plus tôt, elle était apparue à la Maison d'Azur.

C'était la tenue des fiancées de l'État de Sonora.

La veste, la jupe de soie blanche aux broderies bleu et argent, les petits souliers de satin adornés de même et laissant apercevoir les bas soyeux d'un bleu pâle.

Un petit coup léger fut frappé à la porte, et la Chinoise Rouge-Fleur se montra presque aussitôt.

— Sommes-nous prêtes ? fit-elle en entrant.

— Oui, répondirent les deux femmes.

La jolie Chinoise leva les bras au ciel.

— Prêtes ! Elles osent dire qu'elles sont prêtes, et cette jeune Lilian n'a pas encore coiffé le *rebos*.

Ce disant, elle prenait un voile rose de trame assez épaisse étendu sur un siège.

Et Lilian, riant, heureuse et confiante, se laissa envelopper la tête, masquer le visage par la légère étoffe.

C'est un usage du pays. La fiancée ne doit pas montrer ses traits avant que les formalités du contrat soient terminées.

Les signatures échangées, elle écarte le *rebos*, découvre sa figure, geste poétique et gracieux qui semble la récompense des concessions faites par le prétendu pour obtenir la main de la jouvencelle.

— Là, déclara enfin la Chinoise, nous voici prêtes. En route !

Et faisant passer la mère et la fille devant elle, elle les suivit avec un sourire ironique :

— Marahi avait raison, grommela-t-elle entre ses dents, substituer celle-ci à Linérès devient un jeu. Ah ! cette femme rouge aura fait beaucoup pour le Japon. Comment pourrai-je lui prouver la reconnaissance de Fleur-Rouge ?

Au dehors de l'enclos, la Chinoise regarda autour d'elle.

Là-bas, à la lisière du bois qui faisait face, des ombres s'agitèrent un instant, puis tout redevint immobile.

— Mes Japonais sont à leur poste, murmura-t-elle encore ; ils agiront le moment venu.

Elle jeta un regard rapide en arrière. Près de la barrière blanche, une silhouette féminine se tenait adossée.

— Bon, ma servante est également à sa place. Elle suffira bien à garder la petite Grace Paterson, laquelle, du reste, est bien sage et ne se doute de rien.

Sur ce, la jeune femme entraîna ses deux compagnes, et, les tenant par la main, s'engouffra avec elles dans le sentier sombre traversant le bois.

Durant une demi-heure environ, la prairie demeura déserte. Puis, à la lisière du terrain boisé, des ombres falotes s'agitèrent.

Elles se rejetèrent aussitôt dans l'obscurité. De son poste, la gardienne de l'entrée de la Casa Azurea avait distingué quelque chose de ce qui se passait sous le couvert.

« Seraient-ce déjà nos gens qui reviennent ? » se dit-elle d'abord.

Mais personne ne se montrant, le silence s'était rétabli ; elle se sentait envahie par une vague inquiétude.

Soudain, elle poussa une exclamation apeurée.

Une forme étrange, bizarre, venait de jaillir des ténèbres du bois.

Cela sautait, courait rapidement à travers l'espace dénudé.

« Mais c'est un chien, se confia la frissonnante créature, un gros chien gris de fer. »

Celui-ci courait, s'arrêtait brusquement. Derrière lui, bondissait une forme imprécise, faisant halte quand l'animal stoppait, reprenant sa course quand il repartait.

Elle regarda avec plus d'attention.

Avec épouvante, elle discerna un sombrero, un manteau.

— Un homme, fit-elle, un homme ! Évanoui sans doute… Ce maudit animal va le tuer.

Maintenant, le chien s'était accroupi, à demi couché sur sa victime.

— Mais il le dévore ! geignit la servante, tremblant de tous ses membres.

Un râle étranglé termina la phrase. Quelque chose avait bondi sur ses épaules, sauté sur sa tête et lui fourrageait outrageusement les cheveux.

C'en était trop, la malheureuse tomba sur les genoux, à demi folle d'épouvante. Et des mains la saisirent, un bâillon s'appliqua sur sa bouche.

Hébétée, elle regarda autour d'elle. Des jeunes gens l'entouraient, parmi eux se tenait une fillette flattant un petit singe zaïmziri, lequel venait si rudement d'emmêler la chevelure de la gardienne de la Maison d'Azur.

Au milieu des lads, la haute stature de El Dieblo se dressait.

Suzan siffla légèrement.

Aussitôt le chien courut vers elle, faisant toujours bondir dans ses traces le sombrero et le manteau, sous lesquels ne se trouvaient ni tête, ni corps.

Et la gardienne, avec colère, constata qu'elle avait été jouée.

Les lads l'entraînèrent vers la maison. El Dieblo avait disparu, après avoir jeté au petit Tril cet ordre énigmatique :

— Tes camarades sont mêlés aux invités ; vous autres, restez ici. Gardez cette femme. Que nul ne l'approche.

Tout le groupe disparut dans le jardin de la Casa Azurea.

Vingt minutes plus tard, une chose inexplicable se produisit.

Lilian, qui, depuis une heure, avait quitté la maison en compagnie de Rouge-Fleur et de la veuve, franchit de nouveau la barrière blanche.

C'était bien elle, avec sa toilette aux broderies bleues, son *rebos* sur le visage, ses petits souliers, ses bas d'azur pâle.

Que signifiait ce dédoublement ? El Dieblo, peut-être, aurait pu le dire, car il marchait gravement auprès de la jeune fiancée.

Pourtant, en regardant mieux, une différence se constatait.

Lilian était à présent sensiblement plus petite que tout à l'heure…

Pif ! Paf ! Fffuit ! Des pétards, des fusées sifflent dans l'air, éclatant en poussières multicolores. C'est la fête des fiançailles qui bat son plein.

Hacenderos, Indiens Mayos, vaqueros, pulqueros, señoras blanches, créoles, mélisses ou rouges, saluent de leurs cris les courbes lumineuses des pièces d'artifice.

Sur les pelouses autour de l'hacienda, la foule bigarrée se presse. Entre les arbres, à des cordelettes tendues, se balancent des lampions.

Et là-haut, tout au fond du ciel indigo, parmi les floraisons d'étoiles, la lune développe sa large face blafarde, sur laquelle la fantaisie de l'Inconnu a dessiné un rire éternel.

C'est la fête des fiançailles de la riche héritière des Pariset avec un gentilhomme de France, le marquis Pierre de Chazelet.

Tout à l'heure, les jeunes gens vont faire le tour des pelouses, ce tour, emblématique figurant le cours de la vie, l'union sans fin.

Ensuite, ils se réuniront à leurs témoins, leurs parents, dans le vaste salon ou l'*escribano*, ainsi que le populaire dénomme le notaire, présidera à la lecture, à la signature du contrat.

Des vivats aux fiancés ! Des vivats à Frey Jemkins !

Ainsi l'on célèbre le luxe des propriétaires d'Agua Frida.

On le célèbre d'autant plus vivement que, sous des dais rayés, des buffets sont dressés, où chacun peut absorber à sa faim, à sa soif, et même au delà, pulque, mezcal, vins rosés de Californie, viandes froides, fruits, etc.

Des gamins inconnus au pays, circulent parmi les groupes. Leur présence n'étonne personne.

Chacun suppose qu'ils viennent d'un district autre que celui qu'il habite.

Or, à cette heure, Frey Jemkins, dans une salle voisine du salon disposé pour le contrat, donne ses dernières Instructions aux fiancés debout devant lui.

Il les a prévenus. La moindre hésitation, la moindre parole imprudente, ce sera la mort.

Et Pierre a pour de causer le trépas de Linérès.

Et Linérès tremble de causer la fin de Chazelet.

— Pour l'heure, prononce Jemkins, il convient de songer à la promenade emblématique, sans laquelle un *Sonorien* (indigène de la Sonora) ne croirait pas assister à un mariage valable. Aussi, ma charmante cousine, je vous prierai de passer dans la pièce voisine, où vos *servantes* d'honneur (demoiselles d'honneur) vont cacher votre adorable visage sous le *rebos* des fiancées.

Avec la passivité dédaigneuse de l'esclave obéissant à une tyrannique autorité, Linérès se dirigea vers la porte indiquée et sortit. Jemkins ricana :

— J'aime cette soumission muette. Ah ! marquis, quelle femme charmante vous aurez là !

Certes, les invités joyeux qui, dans les jardins, acclamaient les fiancés, eussent été bien surpris de voir le front pâle, l'attitude douloureuse du jeune

homme.

Un serviteur parut, annonçant :

— Les señoras Lily Pariset et Rouge-Fleur viennent d'arriver. Elles attendent dans le salon.

Jemkins congédia le domestique, et, se dirigeant vers la porte :

— Je reviendrai vous prendre, mon cher marquis… Car je tiens à faire acte de bon parent jusqu'au bout, et je veux offrir à ma gracieuse cousine mon cadeau de fiançailles.

Sur ce, il franchit le seuil et disparut.

Au salon, il retrouva Rouge-Fleur et M^{me} Pariset.

Les deux femmes se tenaient immobiles, silencieuses. Qu'avaient-elles fait de Lilian, en compagnie de qui elles étaient sorties de la Casa Azurea ?

Rien ne l'indiquait dans leur attitude. Pourtant, lorsque Frey se montra, elles échangèrent un regard, semblant indiquer un accord tacite.

— Eh bien ? interrogea le chef, les yeux sur la veuve.

— Il sera fait ainsi que vous l'avez décidé. Je reconnaîtrai pour ma fille celle qui aura signé au contrat.

Dans la voix de la pauvre femme vibrait une insaisissable ironie.

Le terrible dilemme posé par la volonté de Jemkins : condamner Linérès à périr, ou bien accepter le déshonneur de la complicité du bandit !… Le dilemme n'existait plus.

Le marquis avait consenti la perte de l'honneur, pour le salut de sa fiancée.

Une fièvre brûlait son sang. En son cerveau alourdi régnaient des pensées brumeuses, défilant pesamment devant son observation inquiète.

Il s'approcha d'une croisée, l'ouvrit. Le brouhaha du dehors s'engouffra dans la pièce avec une bouffée d'air tiède.

Les guirlandes lumineuses, le mouvement appelèrent ses regards, lui apportant une distraction l'entraînant hors de lui-même.

Et il s'abandonnait au bien-être de ne plus penser, quand, soudain, une ombre grêle se dressa devant lui.

— Quoi qu'il arrive, ce soir, pas un cri, pas un geste ! Ayez confiance, le Diable veille sur vous !

— Le Diable !

L'apparition était déjà bien loin. Son message débité, l'inconnu s'était rejeté dans la foule, donnant à peine à Chazelet le loisir de distinguer la forme falote d'un gamin de quatorze à quinze ans.

— Le Diable ! grommela-t-il. Quelle est cette plaisanterie stupide ? Voilà deux mots qui m'ont assez poursuivi depuis Paris. Qui donc les peut employer encore ?

Mais un organe nouveau résonna à son oreille, guttural et bizarre.

— Quoi qu'il arrive, dit-il, ne manifeste aucune surprise. Ton existence, celle de Linérès, sont à la merci d'une parole maladroite.

Chazelet regarde. Il ne voit qu'un Indien qui s'éloigne à grands pas.

De nouveau, le fantastique s'agite autour de lui. C'est avec un agacement douloureux qu'il le constate. Sapristi ! N'est-ce point assez de la souffrance qui l'étreint ? Quels sont donc ceux qui se complaisent à y ajouter l'appoint du mystère ?

Quel était ce gamin parlant au nom du Diable ? Quel est cet homme rouge, porteur de mots dont le sens est le même ?

Qui peut veiller sur lui ? Jud Allan ?

Ce nom sonne dans son crâne comme une fanfare d'espérance.

Mais aussitôt le jeune homme secoue tristement la tête. Allan s'est manifesté par le billet dont Lilian lui donna lecture à travers la haie de la Maison d'Azur, oui… mais depuis, plus rien.

Si… la mystérieuse fillette rencontrée naguère dans le parc… le zaïmziri, le dogue gris de fer… En se rendant à Presios, Pierre attendait une manifestation éclatante écrasant Jemkins.

Allan a dû succomber.

Mais alors qui donc veille sur les fiancés ?

Un léger bruissement se fait entendre. Chazelet se retourne brusquement.

Sur le seuil de la porte qui, tout à l'heure s'est refermée sur elle, Linérès se montre, escortée par quatre *servantes d'honneur*.

Ses traits sont invisibles sous le *rebos* épais, mais il n'importe. Le marquis ne reconnaît-il pas la chère silhouette ? Toutes les idées moroses s'envolent.

Elle est là, vivante. Est-ce que le salut de cette grâce n'excuse pas tout, même le sacrifice de l'honneur ?

Et, comme si elle devinait ce qui se murmure en son âme, elle vient à lui, les mains tendues. Les doigts des jeunes gens s'entre-croisent, ils restent ainsi, sans parler.

— À la bonne heure ! Vous voilà devenus raisonnables.

Frey Jemkins venait d'entrer.

Il tenait à la main un écrin ouvert, où, sur la soie, se dessinait un collier merveilleux de saphirs bleu pâle.

— Voici le cadeau de fiançailles du bon cousin Frey Jemkins.

Linérès regarda et ne put retenir un cri.

— Oh ! les belles pierres !

— Bon, répliqua Frey ; vous croyez à des folies. Point du tout. Ces gemmes rivalisant avec les plus beaux saphirs de Ceylan étaient des *corindons* vulgaires à trois francs le carat ; Exposés aux effluves du radium, ils sont devenus hyalins, du bleu le plus transparent, et valent environ cinq cents francs le carat. Je vous livre le secret et l'y ajoute, présent pratique, quelques milligrammes de radium qui vous permettront de multiplier les saphirs. C'est une occupation charmante pour une jeune femme, et qu'un époux doit apprécier plus que les vains talents d'agrément.

Et Linérès laissa le chef de la terrible association cosmopolite fixer le gorgerin.

En jetant les yeux sur une glace, la jeune fille eut peine à retenir un cri d'admiration.

On eût cru, à chacun de ses mouvements, que les gemmes distillaient des rayons d'azur.

Frey Jemkins la considéra avec complaisance, puis, doucement :

— Ne m'en veuillez pas, ma cousine, de vous arracher à votre agréable occupation. L'heure est venue d'effectuer la promenade symbolique des

fiancés… Je vous en aurais volontiers dispensée, mais les gens du pays… Donc, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, nous rejoindrons au salon votre mère, Lily Pariset, qui vous attend pour vous accompagner.

Sa mère, cette femme infortunée qui l'avait repoussée, qui avait donné sans hésitation, sans effort, son affection à Lilian !

Linérès se sentit le cœur étreint par une horrible angoisse ; mais humblement elle murmura :

— Allons trouver M^me^ Pariset.

L'apparition des fiancés dans le jardin fut saluée par un redoublement de vacarme.

Ils marchaient lentement, Linérès voilée du *rebos*, appuyée au bras de Chazelet. À quelques pas en arrière, M^me^ Pariset suivait, flanquée de Frey Jemkins et ses six lieutenants.

— Oh ! la *bellissima*, la *carissima* (la très belle, la très aimée).

— Oh ! le *gracios' aficionad !* (le gracieux prétendu).

Ces exclamations laudatives jaillissaient des groupes curieux, enfiévrés par le bruit, les libations, les danses et les chants.

Qui donc eût remarqué la lividité du visage de Pierre, la raideur de la démarche des deux êtres, pour qui cette promenade emblématique, cette *marche au bonheur*, comme la dénomment les sérénades, était une torture ?

Et dans son exubérance, la foule se pressait également autour de Frey Jemkins, de ses compagnons, ralentissant leur marche, les assourdissant de vœux de félicité.

Chazelet entraînait toujours Linérès. Insensibles aux compliments, douloureusement affectés par l'allégresse générale, tous deux avaient hâte d'arriver au terme de l'épreuve.

Soudain, le marquis ressentit comme un choc. Son bras trembla si fortement que sa compagne dut s'en apercevoir :

— Qu'avez-vous ? demanda-t-elle, anxieuse.

Il lui désigna une forme féminine qui venait de les dépasser et qui s'enfonçait entre deux rangées de buissons, où se coulait l'avenue qu'ils suivaient eux-mêmes.

— Cette femme m’a dit, en passant auprès de moi…

— Que vous a-t-elle dit ? Vous m’effrayez.

— Ceci : « Entre les buissons où je vais disparaître, le salut, la vengeance veillent. Qu’aucun cri de vous, de Linérès, ne signale à vos geôliers que quelque chose est changé. »

Doucement, la Jeune fille murmura :

— Alors, marchons vite. Il s’agit, je le devine, d’augmenter la distance qui nous sépare de Frey Jemkins et de ses amis.

Et elle entraîna le jeune homme, en disant avec une intonation héroïquement mutine :

— Pour l’honneur !

Les voici dans le couloir de buissons. Des curieux les suivent, d’autres les attendent à l’orée du passage étroit ; mais sur les flancs, personne.

Les arbustes isolent les fiancés. Ils sont les alliés des inconnus, aux volontés ignorées de qui les jeunes gens se soumettent.

Et puis, brusquement, il y a un remous parmi les assistants.

Le groupe d’escorte et celui qui attend en avant semblent courir l’un vers l’autre, se fusionner, remplissant le couloir de verdure.

Une poussée sépare Chazelet de Linérès. Il se retourne, il veut appeler. Une voix murmure à son oreille :

— Silence !

Il fait face du côté où l’on vient de parler. Des ombres s’agitent, n’ayant point l’air de se préoccuper de lui. Malgré la défense, il va appeler Linérès ; une main légère se glisse sur son bras.

Qu’est-ce encore ? Il regarde et pousse une sourde exclamation.

La fiancée est là, coiffée du *rebos*, ayant au col le gorgerin de saphirs. Sa robe, dans la pénombre, dessine une blancheur.

La cohue s’est dissipée comme par enchantement. Le chemin est libre devant les jeunes gens. Ils parcourent sans encombre l’espace compris entre les broussailles. Ils parviennent en terrain découvert. Des pelouses s’étendent à présent de chaque côté de l’allée.

Et Chazelet a une impression étrange, bizarre, affolante.

Il reconnaît le corsage, la jupe blanche aux broderies bleues, et le gorgerin, et le *rebos*, et les petits souliers.

Mais il ne reconnaît point la silhouette féminine qui marche à son côté.

Celle-ci lui apparaît un peu plus grande, plus svelte que tout à l'heure.

— Linérès, supplie-t-il, parlez-moi ; que j'entende votre voix.

Elle se tait. Il insiste :

— Oh ! vous pouvez parler sans crainte. Au milieu du vacarme qui nous entoure, nul ne saurait distinguer vos paroles.

Cela est vrai. Les invités sont parvenus au paroxysme de l'enthousiasme. Souhaits, clameurs admiratives se mêlent à des hurlements, des onomatopées gutturales.

Une voix, qui n'est point celle de sa fiancée, vient de murmurer :

— Je ne suis pas Linérès.

En même temps, sa compagne le contraint à reprendre sa marche un instant interrompue.

— Je prétends comprendre enfin, gronde-t-il.

Mais impérieusement celle qui s'appuie à son bras, ordonne :

— Silence ! On vous sauve l'honneur. Obéissez.

L'accent est si ferme, le verbe si autoritaire, qu'il se sent dominé par l'inconnue. C'est d'une voix suppliante qu'il demande :

— Mais Linérès ?

— Linérès est en sûreté.

Il semble que l'inconnue ait pitié de son angoisse, car très vite, la voix abaissée :

— M^{me} de Armencita, transportée à la frontière, a accusé l'homme… Le télégraphe a joué… Sous deux jours, l'hacienda sera occupée par des forces policières… À présent, silence, le danger est partout. Linérès, seule, est à l'abri.

Jemkins et ses compagnons restaient bien loin en arrière.

Aux invités, les clameurs ne suffisaient plus. Des pièces d'artifices pétaradaient des deux côtés de l'allée, accompagnant la marche des fiancés d'une double haie flamboyante…

C'est ainsi que Chazelet et sa pseudo-fiancée parvinrent en ce point, où naguère Jemkins avait reçu la petite Lilian des mains de la servante Trina.

À droite du sentier se dressait le bouquet d'arbres, à l'abri duquel le Crâne avait attendu. À gauche, les aloès de la pulqueria, sous les éclairs des fusées, semblaient palpiter d'une vie monstrueuse.

Tout à coup, un pétard mal dirigé vint frapper la jupe de la compagne du marquis, une gerbe d'étincelles, un éclatement, un nuage de fumée, puis une ruée, une bousculade, des cris effarés.

— Le feu ! le feu !

Les jeunes gens sont séparés, entraînés par des courants humains. Affolé, étourdi, Pierre se trouve transporté à vingt pas de là.

Il réussit à se dégager, fait volte-face. Il va courir au secours de l'inconnue qui s'est substituée à Linérès.

Et il s'arrête bouche bée, son élan brisé par ce qu'il voit. Celle qu'il cherche est devant lui, très calme d'attitude. Le *rebos* empêche de distinguer ses traits, mais sa personne exprime la tranquillité.

Délibérément, elle reprend le bras de Chazelet et le contraint à continuer la promenade.

La fastidieuse cérémonie est sur le point de s'achever. L'hacienda dressa sa façade claire à cent mètres à peine.

Les fiancés accélèrent leur allure. Ils contournent le pavillon d'angle de l'hacienda ; ils traversent la cour qualifiée pompeusement de cour d'honneur. Ils parviennent à l'entrée principale.

Des *peones* sont là, disposés sur deux rangs, la carabine à l'épaule, le canon pointant vers le ciel.

Et quand les jeunes gens passent au milieu d'eux, une salve retentit, stridente, couvrant un instant les échos de la fête. C'est sous un dais de fumée bleuâtre que les fiancés pénètrent dans l'hacienda.

Ils se laissent conduire dans le grand salon.

Là, derrière une large table couverte d'un tapis de velours pourpre aux franges d'or, l'*escribano* (le notaire) se tient calme et grave.

Il est étrange, ce notaire métis, au teint olivâtre, licencié légiste de la faculté de Mexico, avec son habit noir, sa culotte serrée au genou, ses bas de soie et ses souliers à boucles d'argent.

Il a l'uniforme d'un tabellion du dix-huitième siècle. Cette modo surannée est encore obligatoire en dehors des grandes villes, et le señor Vedinaos sait bien qu'aucun haciendero ne prendrait au sérieux un acte signé par lui sous un autre costume.

À droite et à gauche de son fauteuil, se voient deux sièges inoccupés. Vedinaos les désigne aux fiancés.

Ils vont obéir à ce geste, mais Chazelet retient la main de sa compagne.

Dans le salon, éclairé par des myriades de bougies roses, il a la perception précise que ce n'est plus celle qui tout à l'heure s'est substituée à Linérès.

L'impression est si forte qu'il veut entendre la voix de la jeune fille.

— N'avez-vous aucune recommandation à me faire ? Une fois installé de chaque côté du notaire, il nous sera impossible de communiquer.

Un rire étouffé bruit sous le *rebos* à la trame impénétrable.

La fiancée secoue la tête, sa main échappe à l'étreinte du marquis et, preste, elle se coule vers la chaise qui lui est réservée.

Mais si rapide qu'ait été le mouvement, Chazelet a cru remarquer que la pseudo-fiancée est plus petite que les deux autres qu'il a accompagnées dans la promenade symbolique.

Et complètement désorienté par le doute, il se laisse aller sur la chaise que le tabellion Vedinaos lui désigne avec insistance.

En face au bureau du notaire, des sièges sont alignés.

Un seul est occupé. C'est un fauteuil doré, plus élevé que les autres, sur lequel trône don Porfirio Raëz, le délégué mexicain.

Mais un bourdonnement de conversations s'élèvent, des pas nombreux sonnent sur les planchers. Jemkins entre, suivi de Jetty, Tom, Zirini, Von Foorberg, Todero, Elisalt.

Il conduit M^me^ Pariset auprès de don Porfirio Raëz ; lui-même prend place à côté d'elle. Ses amis choisissent leurs sièges, entourant, comme des gardes du corps, et leur chef, et le délégué mexicain.

Puis paraissent Rouge-Fleur que Porfirio accueille d'un sourire, l'Indienne Marahi, marchant avec une raideur de statue, et enfin El Dieblo.

Marahi couvre ce dernier d'un regard étonné.

Évidemment, elle se demande qui est ce personnage revêtu des insignes réservés aux sorciers des tribus rouges. Elle ne le connaît pas. D'où vient-il ?

Elle fait un mouvement pour aller vers lui.

Mais, sans doute, l'homme ne le remarque pas, car il se faufile parmi les assistants, s'installe à la gauche de Rouge-Fleur. Choix malheureux au point de vue de l'Indienne. Impossible de le questionner sans être entendue de la jolie Chinoise.

Pour la première fois, Marahi et Allan, déguisé, se trouvent en présence depuis que le jeune homme a quitté le fort déclassé de Varano.

Il a certainement évité avec soin celle qu'il croit pitoyable pour lui-même, bien qu'inféodée au Crâne.

De nouveaux personnages emplissent la salle.

Ce sont des *peones* aux visages farouches, soldats obscurs de l'armée des bandits cosmopolites. L'un après l'autre, ils ont été embauchés durant les années précédentes. Le quartier général de l'association a une garnison sur laquelle on peut compter.

Chacun a sur la conscience plus de crimes qu'il n'en faudrait pour être exécuté dix fois, électrocution aux États-Unis, corde de chanvre au Mexique.

Et Chazelet qui les considère, s'étonne du durcissement des physionomies, de l'acuité métallique des regards. Ce n'est point une réunion de fiançailles qu'il a sous les yeux, c'est un cénacle de brigands.

Les armes, revolvers, navajas, qui ornent la ceinture de ces invités singuliers, ajoutent à la sinistre ressemblance.

Au fond de lui-même, le marquis sent grandir l'angoisse. Il frémit pour cette jeune fille ou jeune femme inconnue qui, méconnaissable sous le *rebos*, se tient immobile auprès du tabellion métis Vedinaos.

Soudain, dans le silence pesant, Rouge-Fleur parle, et son organe musical provoque le frisson chez Pierre.

— Señores, prononce-t-elle, détachant les syllabes qui sonnent claires, dans la salle, don Porfirio Raëz a pensé que des événements, trop récents pour être oubliés, nécessitaient des précautions inusitées. La signature du contrat, et sa conséquence directe, la reconnaissance de l'héritière des Pariset, vont s'effectuer dans la stricte intimité de la famille, des amis éprouvés et des serviteurs.

Le délégué approuve du geste, puis il ajoute :

— Ensuite, nous proclamerons l'héritière et la fiancée en face de l'heureuse cohue des invités, qui, à l'heure présente, sont tout à la dégustation du banquet que l'on vient de leur servir.

Cette fois, Chazelet tressaille avec raison. Les précautions prises l'isolent du reste du monde. Il est entouré de créatures à la solde de Frey Jemkins, et, de personne, il ne saurait attendre secours.

Derechef, il porte ses regards sur la fiancée. Celle-ci n'a pas fait un mouvement. Son impassibilité stimule le courage du jeune homme. Il a honte de son anxiété, que d'autres peut-être ont pu surprendre.

La voix de Porfirio Raëz le rappelle à la situation :

— Señor Vedinaos, nous écoutons la lecture du contrat.

L'interpellé s'incline avec des grâces que justifie son costume d'autrefois. C'est une révérence de menuet qui précède sa lecture.

Mais il a saisi l'acte déposé sur la table devant lui, et, avec cette prestesse commune à tous les notaires du monde, il bredouille les formules baroques et compliquées dont la señorita Lilian Pariset, dite…

Il s'interrompt pour prononcer de sa voix naturelle :

— Suivant le désir exprimé, nous avons réservé ici un *blanc*, à remplir conformément à l'acte de reconnaissance de l'héritière qui nous sera remis dans un instant.

Puis il recommence son bredouillis indistinct :

— Né en France, Paris… et la señorita… issue de Pariset et de Lily Jemkins… le premier défunt ainsi qu'il appert… La veuve présente…

Son organe bourdonne pendant quelques minutes. Et le silence se fait.

Vedinaos a lu le contrat. Le cœur de Chazelet frappe les parois de sa poitrine à coups redoublés. La lutte va commencer. Qu'en sortira-t-il ?

Il coule un regard vers la fiancée. Celle-ci est immobile, comme absente.

Et Pierre retient avec peine une exclamation, lorsque don Porfirio Raëz, s'adressant à Jemkins, lui jette cette question convenue :

— Señor Jemkins, vous certifiez que la señorita ici présente est bien l'enfant disparue, l'enfant arrachée autrefois à la tendresse de sa mère ?

Le milliardaire riposte aussitôt :

— Je le certifie, m'en référant d'ailleurs au dossier que j'ai eu l'honneur de soumettre à l'illustre délégué, plénipotentiaire du gouvernement mexicain.

— C'est évident ! C'est évident ! grommellent à mi-voix les lieutenants de l'herculéen bandit.

Porfirio se tourne vers la veuve Pariset.

— Et vous, señora, reconnaissez-vous votre fille Lilian en cette jeune personne ?

Un court silence pèse sur l'assemblée. Enfin, l'interpellée laisse tomber ces paroles :

— Je ne sais pas.

Un murmure s'élève menaçant. Elle reprend doucement :

— J'ai tant souffert, tant pleuré, excusez-moi. Le vrai ne m'apparaît pas vraisemblable. Mais l'avis de tous doit prévaloir… L'erreur est évidemment en moi. Que cette enfant signe, et je presserai dans mes bras celle que vous me désignez tous, et je l'appellerai : ma fille.

La voix de la veuve tremble, et cependant ses yeux rayonnent.

Que se passe-t-il donc au fond de sa pensée ? Quelle espérance luit en son regard ? Mais don Porfirio Raëz clame :

— Maître Vedinaos, veuillez procéder à la signature du contrat. Voici le décret de reconnaissance, sur lequel vous voudrez bien reporter le nom laissé en blanc jusqu'à cet instant.

Il tend la feuille au métis, qui s'en saisit avec respect.

Puis poussant devant la fiancée, dont l'impassibilité continue stupéfie le marquis de Chazelet, le contrat dont il a donné lecture, il lui indique du doigt la place où elle doit signer.

— Ici, señorita. Veuillez apposer la signature qui vous fut habituelle jusqu'à ce jour. La mention, incluse au corps de l'acte : Lilian Pariset, dite… une telle, acquerra ainsi toute valeur légale.

Que va faire l'inconnue ? Pierre se penche en avant pour la mieux observer.

Surprise ! Elle prend sans hésitation la plume chargée d'encre et trace sur la feuille une signature décidée.

Le notaire s'est tourné vers lui :

— Avant de vous demander votre paraphe, señor, je vous serai obligé de me permettre de remplir les blancs de l'acte et du décret.

— Faites donc, je vous en prie, balbutie le jeune homme que la tranquillité de la scène plonge dans un état voisin de l'ahurissement.

Tout à coup, le notaire se rejette en arrière avec un cri affolé :

— Qu'est-ce que cela ?

Jemkins, Porfirio Raëz, El Dieblo se dressent, comme mus par un ressort. Rouge-Fleur et Marahi ont un rire silencieux.

Quant à M^me^ Pariset, elle demeure immobile, les mains jointes, les lèvres agitées d'un frémissement continu. La veuve prie.

Le métis agite les bras, porte les mains à son col comme s'il étouffait. Enfin, il tend la main vers le contrat et parvient à articuler :

— Là ! Là !

— Mais quoi, enfin ? Ne pouvez-vous parler clairement ?

— Grace Paterson !

Dix voix l'invectivent.

— Que chantez-vous avec Grace Paterson ?

— La señorita a signé de ces noms !

— Grace Paterson ! répéta Chazelet. Par là, morbleu ! Il est écrit que je ne comprendrai jamais rien à ce qui m'arrive.

Mais à peine a-t-il exprimé sa pensée que la salle s'emplit d'un tumulte assourdissant. Jemkins, Porfirio, les lieutenants du bandit hurlent :

— C'est Linérès de Armencita qui doit être écrit.

M^me^ Pariset est debout à présent. Marahi, Rouge-Fleur la soutiennent, et les voix des trois femmes s'unissent en une clameur aiguë :

— C'est Lilian Allan !

Puis un organe rude lance ces mots :

— Le *rebos !* Le *rebos !*

— Oui, oui, répondent tous les assistants. Ils ont compris. Qui a jeté l'ordre ? Peu importe. Mais, en détachant le *rebos*, on mettra en lumière le visage de l'étrange fiancée. Vedinaos s'empresse.

— Señorita, vous permettez… Je suis obligé d'obéir.

Si la jeune fille esquissait un mouvement de révolte, Pierre bondirait sur le tabellion. Mais l'interpellée demeure immobile. On croirait vraiment qu'elle n'entend rien du vacarme grondant autour d'elle.

Et Vedinaos, tout en continuant à s'excuser d'un ton melliflu, porte une main discrète sur le *rebos*.

C'est le visage de l'espiègle Grace Paterson qui apparaît aux yeux stupéfaits de tous.

Un instant, la colère fut en quelque sorte jugulée par l'étonnement. Frey, se faisant l'interprète de l'assemblée tout entière, s'exclama :

— Que faites-vous là ?

Grace ne répondit pas. Elle restait droite sur sa chaise, le regard vague, un sourire de sphinx aux lèvres, totalement étrangère à la scène. Les spectateurs avaient l'impression qu'elle ne les voyait pas, qu'elle ne percevait point les sons formulés.

Et comme Jemkins, en qui montait une rage formidable, grondait d'un accent dont ses compagnons de crimes frémirent :

— Répondez… Tonnerre ! ou sinon…

— Elle ne répondra pas… Elle est sous l'étreinte d'une volonté étrangère. Son âme obéit à une autre âme qui a engourdi la sienne.

Tous les yeux convergèrent sur El Dieblo, qui venait de prononcer cette étrange affirmation. L'Indien s'était levé. Il marchait vers la table où le notaire, tremblant, le regardait approcher avec une mine si hétéroclite, qu'en un autre moment personne n'eût pu s'empêcher d'en rire.

— C'est le sommeil que nous donnons, nous, les sorciers. Mais El Dieblo commande à toutes les volontés. S'il te plaît, maître Jemkins, j'interrogerai cette *squaw*.

Cependant, le pseudo-sorcier s'était penché sur Grace Paterson, emprisonnant le crâne de la jeune fille dans ses deux mains. Ses lèvres étaient à hauteur de l'oreille de la mutine ex-élève du pensionnat Deffling.

Et tout bas, dans un murmure à peine distinct, il prononça :

— Vous vous souvenez bien de toutes vos répliques ?

— De toutes, fit-elle sur le même ton, soyez tranquille. Pour sauver Lilian…

— Soyez bénie, courageuse enfant… Alors, je commence.

— Mais oui… Sans cela, je rirais… Jemkins a une tête si comique.

Dans cette situation tragique, cette petite Grace avait peur de rire ! El Dieblo s'était redressé. Du regard, il fixait le milliardaire.

— La volonté adverse est vaincue, maître. Que veux-tu savoir ?

— Ce qu'elle fait là ?

L'Indien fit peser son rayon visuel sur miss Paterson.

— Tu as entendu, jeune fille ? Que fais-tu là ?

D'une voix monotone, elle exprima :

— Je ne sais pas. Celui qui m'a envoyée n'avait pas à se confier à sa servante.

Il y eut un frémissement dans la salle.

— Qui est celui-là ? crièrent les bandits.

Et, sous les mains de l'Indien pointées vers son front, Grace répliqua du même accent morne, indifférent, monotone :

— Jud Allan !

Un hurlement accueillit ce nom. Frey, les poings tendus en avant, terrible de menace et de haine, rugit :

— Tu mens. Jud Allan est mort.

— Non pas… Il vit… Sa main est sur toi, assassin de Pariset… Sa main, qui a sauvé Lilian, qui la remettra en possession de l'héritage que tu veux lui ravir.

— Mensonges ! Mensonges !

Au nom d'Allan, Marahi avait fait un mouvement. Sa tête s'était penchée sur la poitrine et, dans une voix de rêve, elle avait murmuré :

— Il a fui de Varano. Je l'ai ignoré. Quel est donc le dessein du Grand-Esprit ?

À ce moment, El Dieblo demandait :

— Maître, que désires-tu encore apprendre ?

Le milliardaire resta silencieux. Il venait de constater que don Porfirio Raëz s'était levé doucement et s'était éloigné de lui. Ce simple mouvement de fuite lui annonçait la ruine de ses combinaisons.

Si taré que fût le délégué, si avide d'or qu'il se fût montré, il croyait donc trop compromettante une association avec l'herculéen brasseur d'affaires.

À quoi se résoudre ? Quel parti prendre ?

Tous les regards l'interrogeaient, Jemkins comprenait que ses hommes étaient encore disposés à lui obéir… Mais il fallait se déterminer instantanément, et, dans le trouble de sa pensée, il ne voyait rien, rien.

Brusquement, un brouhaha s'éleva. Au fond du salon, se trouvait une porte accédant par un étroit couloir à la sortie de service pratiquée en arrière de l'hacienda, à cette entrée qui, seize années plus tôt, avait livré passage à la servante Trina ; venant livrer Lilian au Crâne !

C'était de ce côté que se produisit le tumulte. Tous avaient fait face dans cette direction. Une clameur stupéfaite roula à travers le salon.

La porte fut repoussée, un flot de *peones* fit irruption dans la salle, poussant devant eux deux femmes, vêtues exactement comme Grace Paterson. Deux cris surhumains saluèrent leur apparition :

— Linérès !

— Lilian !

Mais une voix tonnante les couvrit. Jemkins clamait :

— Les colombes sont retrouvées. Bravo ! garçons… Gardez les portes. Ramenez M. le délégué à sa place… Assurez-vous de maître Vedinaos… Ne protestez pas, aimables jeunes filles. Je vous offre pour une vingtaine de jours une hospitalité princière. Vous sortirez d'ici comblées d'hommages et d'or… À moins que vous ne me soyiez ennemies… Auquel cas… on meurt jeune quand on me résiste… Ah ! ah ! je jette le masque… La partie désespérée sera gagnée. En place, mes amis, en place… Reprenons le contrat…

Une exclamation furieuse s'éleva. Les bandits disaient leur joie de retrouver leur chef. La solution brutale plaisait à leurs cerveaux frustes.

— Conduisez miss Linérès à la place que doit occuper la fiancée…

Mais Rouge-Fleur courut à Jemkins et prononça quelques mots rapides.

Frey eut un bruyant éclat de rire.

— Notre amie Rouge-Fleur m'annonce qu'elle préfère, de même que ma cousine Lily, que Lilian Allan soit l'enfant disparue jadis. À l'enfer ne plaise que je leur refuse cette satisfaction.

Conduisez miss Lilian au siège de la fiancée.

Et Chazelet voulant protester :

— Silence ! gronda l'athlétique personnage. Vous oubliez que Linérès est mortelle !… L'échange vous est avantageux, il plaira à votre belle-mère.

La lourde plaisanterie souleva une tempête de rires grossiers.

Des *peones* avaient arraché Grace de son siège, y avaient apporté Lilian. D'autres maintenaient Chazelet se débattant désespérément.

— Allez, notaire, commanda Jemkins, faites signer, remplissez les blancs… Lilian Allan, voilà l'héritière et la fiancée.

— Allan, au secours ! gémit la jeune fille, perdant la tête en cette minute d'affolement tragique.

— Allan est loin, ricana le milliardaire.

Mais un tourbillon passe. Les hommes qui tenaient Lilian roulent à terre avec des imprécations d'épouvante. Et El Dieblo se dresse auprès de Lilian qu'il enlace.

— Allan est là ! Il a vécu pour Lilian, il peut mourir pour elle !

CHAPITRE XIII

LE REVOLVER ÉPARGNE, LE MOT TUE

Comment Lilian et Linérès étaient-elles tombées au pouvoir des *peones*, qui venaient de les ramener en face de Frey Jemkins ?

C'étaient les manœuvres contradictoires des Japonais de Rouge-Fleur et des lads de Jud Allan qui avaient fait tout le mal.

La Chinoise, persuadée par Marahi, avait pris ses dispositions pour enlever Linérès durant la promenade symbolique des fiancés, et pour lui substituer Lilian, véritable héritière de l'immense fortune des Pariset.

Allan, lui, s'était proposé de rendre la signature du contrat impossible, de faire perdre à Jemkins deux ou trois journées, en faisant disparaître Linérès et en mettant en son lieu et place Grace Paterson, laquelle, totalement étrangère au débat financier, ayant du reste un état civil parfaitement régulier, ne pouvait en aucun cas donner une signature valable.

Et à l'origine du terrible malentendu qui mettait Jud seul, sans secours, en face de son ennemi entouré de ses sinistres acolytes, qu'y avait-il ? La défiance d'Allan contre Marahi.

S'il se fut rendu auprès de l'Indienne, s'il lui avait parlé, peut-être bien des souffrances eussent été évitées. Mais la défiance existait et voici ce qu'il en était advenu.

Les Japonais, apostés dans les buissons, parmi lesquels s'était produite la première bousculade dont Chazelet fut victime, alors qu'il déambulait dans le parc, avaient profité de la confusion pour entraîner Linérès, en laissant sur le chemin Lilian, revêtue d'un costume identique et sur les épaules de qui avait été reporté le gorgerin de saphirs.

Le *rebos* cachant les traits facilitait l'opération.

Les lads dévoués à Jud Allan, ayant choisi comme théâtre de leur action le voisinage de la pulqueria, située dans une partie éloignée du parc, ne

soupçonnaient même pas l'audacieuse surprise des gens de Rouge-Fleur.

Et, à la faveur du tumulte provenant du fait d'une pièce d'artifice dirigée intentionnellement sur la fiancée, ils enlevèrent Lilian, croyant s'emparer de Linérès, et lui donnèrent Grace Paterson comme remplaçante.

Puis, par des chemins différents, les deux troupes, chacune conduisant triomphalement l'une des fiancées, se dirigèrent vers la Casa Azurea.

Les deux bandes débouchèrent au même moment dans la plaine découverte entourant la résidence de Rouge-Fleur. Lads et Japonais s'arrêtèrent stupéfaits. Chaque groupe escortait une fiancée.

La présomption d'une erreur, pouvant réduire à néant les projets de leurs chefs respectifs, s'était implantée dans les cerveaux. Les *rebos* furent arrachés. Les traits des jeunes filles apparurent. Et, en reconnaissant Linérès au milieu de leurs adversaires, les lads voulurent la leur arracher.

Le bruit de la lutte attira des *peones* que Frey Jemkins, toujours prudent, avait disséminés dans le parc.

Résultat : fuite des combattants menacés d'un feu de salve, auquel ils n'eussent pu répondre, des armes n'ayant point paru utiles dans une expédition toute de ruse et d'adresse.

Les vainqueurs capturèrent donc les jeunes filles privées de leurs défenseurs, et, incapables de prendre une décision, ils les amenèrent devant le milliardaire, afin que celui-ci fit connaître la résolution à laquelle il s'arrêterait.

Maintenant, Jud, protégeant Lilian de son corps, s'offrait, désespérément héroïque, aux coups de ses ennemis. Pour toute arme, il n'avait qu'une navaja.

Au cri déchirant de Lilian, à la courageuse intervention d'El Dieblo, un éclat de rire sinistre répondit. Jemkins raillait :

— Allons, Satan est avec nous, garçons ! J'aurais été heureux de prendre ce Jud Allan, mais les circonstances ne s'y prêtent pas, accordons-lui le trépas honorable par la fusillade.

Puis, braquant un revolver sur le Jeune homme :

— La joie peut faire trembler ma main ; garçons, je vous autorise à abattre cette cible vivante.

Vingt fusils menacent la poitrine d'Allan. Il va tomber, entraînant Lilian dans la mort, car la pauvre enfant ne sera pas épargnée par la nappe de balles qui va s'abattre. Jemkins vise lentement.

Alors, l'inattendu entre en scène, sous la forme de la vieille Indienne Marahi. Le cacique des Mayos se dresse devant le milliardaire. Toute sa maigre personne frémit. Ses bras étendus semblent semer l'anathème.

Et d'une voix rauque, extrahumaine, qui fait passer sur tous un souffle d'épouvante :

— Arrête, Jemkins !

L'intonation est si dominatrice, il se dégage de l'Indienne une telle autorité que les carabines des *peones* s'abaissent.

Mais Frey ne veut pas qu'on lui arrache ses victimes.

— Écarte-toi, vieille folle, ou sans cela…

— Tu me tueras, n'est-ce pas ?… La première balle pour moi…

— C'est cela même.

— Et la seconde pour…

— Pour ce traître…

Marahi a une aspiration profonde, ses bras battent désespérément l'air, et enfin, dans une clameur d'agonie, elle crie :

— Pour ton fils !

Puis elle s'abat aux pieds de Jud Allan en bégayant :

— Pardonne, mon enfant… pardonne… Je voulais te le cacher… Mais il t'aurait tué, toi, sur qui je veille depuis seize ans.

Jud Allan, fils de Frey Jemkins, du bandit meurtrier, de l'homme dont les crimes ont fait trembler les deux hémisphères !

Cela, c'est le coup de tonnerre tombant au milieu de l'assemblée, c'est le Mané-Thécel-Pharès s'allumant aux murailles de la salle du banquet, c'est un tourbillon de folie balayant les cerveaux.

Un flot de sang envahit la face du jeune homme. Dans un élan d'horreur, dont il n'est point le maître, Jud tend les poings en avant et rugit :

— Tire, tire donc, Frey Jemkins, afin de prouver que ce n'est pas vrai !

Ce cri, jailli du fond de l'être, s'abat sur le bandit comme un coup de massue. Il chancelle. Sa main armée du revolver s'abaisse.

Une vision du passé le sépare de l'instant présent.

Il se revoit jeune, chevauchant à travers les exploitations aurifères de Californie, traquant à la tête des braves cavaliers de la *Claim's Safety*, les bandits, dont il rêve de faire ses associés.

Un soir, au bord d'un ruisseau, il rencontre une Indienne actionnée au lavage de sables alluvionnaires dont elle extrait de minces paillettes d'or.

Elle est toute jeune, jolie avec son teint de bronze clair, ses yeux sombres comme des diamants noirs. Sa taille est svelte, gracieuse, de toute sa personne émane un charme original, pénétrant, qui attire les regards du chef de bande et retient son affection. Il s'attarde dans la tribu, il y revient, et un beau jour, suivant l'usage de la Prairie, son pasteur prononce l'union de Jemkins avec l'Indienne Marahi.

Puis, la *Claim's Safety* et son chef repartent pour de nouvelles campagnes.

Les semaines coulent. Marahi est mère. C'est une joie qu'elle veut partager avec celui que son cœur appelle son époux. Un messager est envoyé. Quelques Jours plus tard, Jemkins arrive au Creek.

Il est radieux, au moins en apparence. L'excès de ses émotions brise sans doute Marahi, car elle s'endort d'un sommeil profond. Jemkins se remémore l'infusion opiacée qu'il a mêlée au breuvage de la pauvre créature. À l'aube, elle cherche son enfant.

Il a disparu, et le chef de la police des *Claim's* lui répond durement :

— As-tu pu rêver que j'accepterais à jamais une chaîne me liant à toi, pauvresse rouge ? L'enfant est là où je veux qu'il grandisse. Sois obéissante, dévouée, fidèle, muette… Oublie que tu fus mon épouse, et je te rendrai le gamin… plus tard.

Il apprend alors que la mère avait tracé sur le crâne du petit être l'emblème de sa tribu, la fleur du chiriquite. Bah ! Qu'importe cela ?

L'enfant, par son ordre, a été emporté vers Oakland, abandonné dans les rues de la ville… Il est mort ou bien englouti par la foule, cet océan mobile où se perdent tant d'individualités.

Les années courent. Il a préparé le crime d'Agua Frida.

Il a tenu Lilian dans ses mains, et la frêle créature a été enlevée par un sauveur inconnu. Il ressuscite sa poursuite ardente, la rencontre du cadavre du cheval qui avait emporté au loin ces deux enfants : Jud, Lilian. La vérité éclate à son esprit.

L'absence de Marahi, partie, disent les guerriers de la tribu, vers des hordes amies de la Sonora. Oui, elle a recueilli les fugitifs… elle a reconnu le fils qu'on lui a arraché… L'esclave est devenue l'ennemie inlassable.

Mais qu'a-t-il donc ? Il n'éprouve plus de colère, plus de haine… Le cri de détresse, d'immense répulsion jeté par Allan, cela devrait le faire rire, et il en ressent une douleur insoupçonnée. Son fils demande la mort pour échapper à la honte d'un tel père !

Marahi fait entendre un coup de sifflet strident.

Les croisées sont repoussées avec violence. Et, par les baies bondissent pêle-mêle des Indiens, des lads avec, au premier rang, Tril, Top, Fall, Suzan, qui se groupent autour d'Allan, tandis que le dogue Storm, toujours chevauché par le petit zaïmziri Zinka, montre ses dents menaçantes et gronde, prêt à s'élancer sur les *peones*.

Indiens, lads se pressent autour de Jud, de Lilian, leur faisant un rempart de leurs corps, Lilian prononce :

— Linérès, M^me^ Pariset, M. de Chazelet, victimes comme nous !

Elle a été comprise. Ceux qu'elle vient de nommer sont tirés des groupes, amenés près de la jeune fille qui, à cet instant effroyable, trouve encore le loisir de songer à leur salut.

Grace Paterson a déjà profité de l'ahurissement général pour se faufiler au milieu des défenseurs si inopinément survenus. Les bandits hésitent. L'indécision de leur chef les paralyse.

Sa main s'étend vers l'Indienne ; dans un effort de tout son être, d'un ton brisé, surhumain, il dit :

— Marahi… emmène ceux que tu *devais* sauver.

Il a appuyé sur l'avant-dernier mot. Dans son intonation, il y a une sorte de fatalisme. Le fatidique *c'était écrit* des Arabes étreint son vouloir.

Les bandits murmurent. Alors, il a un ressaut d'énergie. Son bras se lève, une détonation sèche claque dans l'air, et von Foorberg qui grondait plus haut que les autres, s'affale sur le sol, la tempe trouée d'une balle.

— Vous êtes là pour obéir… Chiens, obéissez !

Et, sans se désunir, formant une sorte de bataillon carré, dont les victimes de Jemkins occupent le centre, les Indiens, les lads, gagnent la porte, ils sortent, ils disparaissent, tandis que *peones* et bandits, jugulés par la terreur, dévorent en silence leur rage impuissante…

Le jour est revenu. Le vallon, dominé par les pentes au flanc desquelles se creusait le temple Aztec, offrait ce matin-là un aspect animé.

Les Indiens Mayos de Marahi, les lads d'Allan campaient pêle-mêle au fond du ravin de Oro, et vers les cols y donnant accès, se discernaient des postes armés veillant à ce que le bivouac fut à l'abri de toute surprise.

Autour d'un feu qui pâlissait aux premières clartés du jour, la petite Suzan et Tril causaient, attentivement écoutés par leurs camarades Top et Fall, et aussi, semblait-il, par le dogue Storm et le singe Zinka, dont les yeux aimants ne quittaient point la fillette.

Par le sentier accédant aux rives du ruisseau desséché de Oro, deux forces humaines se déplaçaient, se rapprochant du campement.

Les gamins, abritant leurs yeux de la main, regardèrent.

Soudain, Tril eut une exclamation :

— C'est lui… Sûrement, c'est lui.

Un ahurissement se marqua sur les traits des jeunes gens.

Cependant, les deux personnages signalés avaient continué à s'approcher. À présent, on discernait les traits de l'athlétique Frey Jemkins, auprès duquel l'Indien qui l'accompagnait, encore que robuste, paraissait frêle.

Le guide de Frey semblait chercher. Un grognement de Storm appela son attention. Le dogue s'était arc-bouté sur ses pattes et ses dents blanches pointaient sous les lèvres retroussées en un rictus menaçant.

— Retenez le chien… Un parlementaire veut *fumer autour du feu du Conseil*, avec celui qui porte le nom de Jud Allan.

Tril empoigna aussitôt Storm par son collier, tandis que Suzan juchait sur son épaule le zaïmziri, enchanté de ce changement de perchoir.

— Vous pouvez approcher sans crainte, si c'est à nous que vous avez affaire.

— C'est à vous-mêmes, répondit Jemkins d'un accent assourdi, puisque vous êtes les amis les plus sûrs de mon…

Il s'arrêta brusquement, respira avec force, puis acheva :

— Les amis de Jud Allan.

Muets de surprise, les enfants s'interrogèrent du regard.

— Vous ne comprenez pas ? reprit Frey. Je m'explique. Je voudrais parler à Jud Allan. On me dit que vous seuls avez accès auprès de lui. Voulez-vous lui annoncer que je suis dans son camp ?

Enfin, Suzan se leva :

— Attendez ici. Je reviendrai vous rapporter la réponse.

Et elle s'éloigna en courant, tandis que Jemkins s'asseyait à terre à l'écart.

En dix minutes, elle se trouva sur la plate-forme bordant les ouvertures rectangulaires permettant l'accès de l'ancien temple des Aztecs.

Sur le point de franchir l'une des baies, elle s'arrêta interdite.

Le souterrain creusé dans le roc semblait désert. L'ombre et le silence y régnaient. Pourtant, en regardant mieux, elle distingua vers le fond une fugitive lueur.

— Ils sont là, se confia-t-elle.

Suzan se dirigea vers l'endroit où tremblotait la lueur aperçue.

Les temples aztecs n'ont rien des dimensions colossales des monuments élevés à la gloire de la divinité chez les autres peuples.

Ce sont des fouissements de carrières, presque des terriers, dont le ciel bas porte sur des piliers trapus.

Le couloir d'où filtrait la lumière était en arrière d'une colonne de soutènement, laquelle formait écran.

Il suffit à Suzan de la contourner pour distinguer l'ouverture se découpant rougeâtre dans la paroi du temple. Et semblant portée par les rayons lumineux, une voix parvint à son oreille.

C'était Jud Allan qui parlait. Et dans ce silence de la nuit souterraine, son accent tintait ainsi qu'une lamentation jaillie de la tombe.

— Jud Allan, l'enfant sans famille, le vagabond, n'eût point voulu accepter votre main, Lilian. Mais là encore, dans le sacrifice, gisait une douceur. Vous fuyant, Jud restait digne de votre estime… Mais à présent… Oh ! à présent ! N'est-il pas marqué au front ?

Des sanglots répondirent. Suzan distingua le timbre argentin de Lilian :

— Je ne connais que Jud Allan qui m'a consacré sa vie…

Et puis l'organe du professeur de West-Point, lançant ce cri désespéré :

— Oh ! Marahi !… Pourquoi avoir parlé ?… La mort valait mieux.

Quelle tristesse, inconnue de Suzan, courbait tous ces êtres ?

Cela devait être atroce ; elle n'avait donc pas le droit de surprendre le mystère angoissant. D'un effort surhumain, elle secoua l'émotion qui la paralysait, et, d'une voix perçante, pressée, disant sa crainte d'entendre un mot qui trahit le secret du chef bien-aimé des lads, elle clama :

— Roi, roi, Suzan apporte une communication urgente.

S'appuyant aux murs, elle parvint dans la chambre où figés en des attitudes de statues, Jud, Lilian, le front caché sur l'épaule de M^{me} Pariset, Chazelet, Linérès et Grace Paterson, livides, l'Indienne Marahi, adossée au rocher, comme si elle ne pouvait plus se soutenir, lui apparurent.

Des branches de *l'arbre à cire* brûlaient, illuminant la scène d'une lueur rougeâtre, dégageant de légères fumées qui montaient en spirale vers le sommet de la voûte.

— Que veux-tu, enfant ? Interrogea Jud.

— Seul, sans armes, Frey Jemkins demande à t'entretenir, roi.

— Frey Jemkins ! redirent les assistants d'un ton lugubre.

Allan eut un rire douloureux :

— Amène-le près de moi, Suzan… Il ne peut plus me faire de mal !

Il est impossible de rendre le désespoir accompagnant cette phrase si simple. La fillette sentit voleter autour d'elle l'horreur des fatalités antiques. Et prise d'une terreur instinctive, subite, insurmontable, elle se retira précipitamment sur cette promesse :

— Je le conduirai jusqu'ici.

À présent, dans le réduit, plus aucun bruit. Tous se sentaient comme emprisonnés dans une chape de glace. Les cerveaux ne pensaient plus ; les mots mouraient sur les lèvres. Des pas sonnèrent dans la salle principale du temple. Allan regarda ses compagnons, et lentement :

— Le voici… Qu'on nous laisse seuls.

— Mais s'il te tuait ? fit timidement Marahi.

— Il serait généreux, ma mère, répondit le jeune homme avec un calme effrayant.

L'Indienne exhala un profond gémissement, mais elle suivit Lilian, que ses compagnons entraînaient au dehors. Une minute plus tard, Jemkins se glissait dans l'alvéole de pierre.

Pour la première fois, le père et le fils se trouvaient en présence sans témoins.

Les deux hommes se considérèrent un moment.

Enfin, Jud Allan rompit le silence.

— Vous avez souhaité me parler. Je n'ai pas cru pouvoir me dérober à une rencontre… il parut chercher et continua : …douloureuse. Je vous écoute.

La voix vibra, calme… trahissant la résolution irrévocablement prise. Elle sonna aux oreilles de Jemkins comme un glas. Sur son front passa une ombre. Peut-être regretta-t-il d'être venu.

Mais il fallait répondre… Il le fallait à tout prix.

— Cette nuit… Quand j'ai su… J'ai accepté d'être vaincu, moi…

Il sembla attendre une réponse qui ne vint pas. Il poursuivit.

— Vous ne soupçonnez pas ce qu'il a fallu de bouleversement en moi pour amener pareille décision. Vous êtes le premier adversaire auquel j'ai cédé,

auquel j'ai fait grâce… Oui, grâce, répéta-t-il avec éclat, car, sur un signe, ceux qui m'entouraient vous auraient broyés tous… Je pouvais triompher, je pouvais tuer… Je ne l'ai pas voulu.

Il s'arrêta, un égarement dans les yeux. Allan répliquait froidement :

— Vous avez eu tort !

L'intonation était plus terrible que les mots. Nulle trace de défi, nulle trace d'ironie ; mais un découragement morne, une immense lassitude.

— Oui, continua Jud, être mort, être inerte, insensible, inexistant… Un repos dont on n'a plus conscience, soit ; mais un repos… Comme cela eût été moins cruel que ma pensée !

Frey courba le front. Il s'était attendu à tout, sauf à ce désespoir placide, absolu. Il avait escompté une lutte de volontés, des phrases emportées, insultantes peut-être… Au lieu de cela, il rencontrait une désolation si immense qu'il n'en pouvait sonder les profondeurs.

Il se redressa, eut un mouvement de tête volontaire, et nettement :

— La douleur diminue parfois lorsqu'on la compare. Auprès de qui souffre, un autre peut obtenir la pitié.

— Qui dit le contraire ?

— Ne parlez pas ; laissez-moi exprimer ce pourquoi je suis venu. Je suis vaincu, c'est vrai, mais vous ne connaissez pas l'étendue de ma défaite.

— Si pénible qu'elle soit, ma victoire la peut envier.

— Vous ne savez pas à quel point je suis vaincu… Peut-être que si je l'avais su hier au soir !… Non, je ne veux pas envisager cela. Ce matin, un courrier est arrivé à l'hacienda. Il était chargé d'une missive pour ce niais de Porfirio Raëz. La dépêche était confidentielle. Je devais la connaître, par conséquent, cela est élémentaire. On grisa le courrier et je pus lire… ceci.

Il dépliait un papier tiré de sa poche. Sans le regarder, car les phrases menaçantes s'étaient gravées dans son esprit, il prononça :

« Surseoir à toute opération. Frey Jemkins sous le coup d'accusation capitale. Repaire d'Agua Frida sera cerné dans vingt-quatre heures… Gagner ce moment par moyens dilatoires. »

Dans un geste éperdu, Jud se prit la tête à deux mains.

Cet homme allait être pris. Il serait jugé, condamné… Le flot de honte des débats roulerait sur lui, fils infortuné du criminel. Comme malgré lui, ces mots fusèrent entre ses lèvres blémies par l'émotion :

— Heureusement qu'il est facile de mourir.

L'exclamation fit bondir son interlocuteur.

— Mourir !… Ah çà ! je vous ai mal jugé. Est-ce que l'on meurt quand la bataille est engagée ? Dans vingt-quatre heures, Agua Frida sera cerné… Oui, mais dans vingt-quatre heures, je serai loin… Porfirio et cette scélérate de Rouge-Fleur, qui m'a trahi, sont en mon pouvoir… Dans les caves, je les tiens prisonniers. Sous la menace d'une torture horrible, la petite Chinoise m'a révélé la cachette de trente millions, trente millions qu'elle eût dû me verser, qui m'appartiennent. Avec cette somme, un homme est maître de sa destinée.

— Et en quoi cela m'importe-t-il ?

— L'argent est ici dans ce temple des Aztecs… Si vous n'aviez pas choisi ce lieu de retraite, j'aurais disparu sans laisser de traces. Mais vos gens gardent les passages, mais vous-même occupez le souterrain. Je ne pouvais éviter de vous mettre dans la confidence… Je suis venu, avec la pensée qu'un fils…

Jud ne put réprimer un mouvement de répulsion…

— Un fils, je regrette d'employer ce mot, mais je n'en ai pas d'autre à ma disposition… Un fils ne peut pas livrer son père à la justice.

Et, à présent :

— L'or est dans l'une des salles de méditation du temple… en banknotes anglaises, ayant cours partout… Puis-je les prendre et sortir librement ?…

Une lividité spectrale s'étendit sur les traits d'Allan.

— Trente millions ? dit-il lentement.

— Oui ! C'est bien le chiffre.

— Pourquoi vous doit-on une pareille fortune ?

Un grondement s'échappa de la gorge de Jemkins à cette question :

— Que cela ne vous préoccupe pas. Mes affaires et les vôtres ont toujours été séparées. Il vaut mieux que ce soit ainsi.

Le jeune homme se redressa. Il parut grandir et avec une majesté souveraine dont son interlocuteur se sentit dominé :

— Vous refusez de répondre, parce que vous n'osez me proposer ouvertement d'être le complice d'un nouveau crime.

— Va pour le crime… N'en est-ce pas un plus grand que de marchander le salut à son père ?

L'aventurier s'arrêta, stupéfait. Allan secouait lentement la tête.

— Toute ma vie, j'ai combattu le crime… Un dévouement m'a donné la conscience du bien, du vrai. Le vagabond a compris l'honneur.

Il y avait une douleur si vraie, si inconsolable dans l'accent de Jud, que Frey resta muet. Des idées troublantes s'entre-choquèrent en son cerveau.

— Puis-je me retirer sans être inquiété ? fit-il d'une voix sourde.

Allan tressaillit :

— Oui ; mais deux de mes fidèles vous accompagneront.

— Dans quel but ?

— Vous remettrez entre leurs mains Porfirio Raëz et cette personne que vous appelez Rouge-Fleur.

— Vous voulez les interroger ?

— Sur l'honneur, je ne leur adresserai aucune question. Je leur interdirai toute explication.

— Alors, en quoi vous intéressent-ils ?

— Ils pourraient être victimes.

La réponse sonna funèbre dans le crâne de Jemkins :

— Moi seul ne trouverai point grâce devant vous.

Avec une mélancolie très douce, Allan murmura :

— Ni vous, ni moi…

Les poings de l'aventurier se crispèrent, mais il répliqua :

— Jemkins aussi paie ce qu'il promet. Que l'on m'accompagne. Je remettrai ceux que vous voulez sauver… le diable m'emporte si je comprends pourquoi.

Deux Indiens le suivirent jusqu'à l'hacienda.

CHAPITRE XIV

LE BANQUET NOIR

À quelques pas, appuyé à l'un des piliers du temple, le marquis de Chazelet rêvait.

Depuis la veille, le jeune homme vivait dans un songe exquis et douloureux.

Il avait reconquis Linérès. Maintenant il la pourrait épouser. La *fiancée du Diable*, incessamment séparée de lui, serait la petite marquise qu'il avait pensé vingt fois perdre à jamais.

Et cette certitude, considérée naguère par lui comme le summum des félicités, ne lui apportait point le bonheur complet.

C'est que, depuis son entrée dans le souterrain Aztec, il avait appris la lutte géante d'Allan contre la bande de Jemkins. Il avait su l'idylle tragique de Lilian, sous le couteau des misérables acharnés à sa perte. Et cette jeune fille, ce loyal et vaillant Jud, ces deux êtres qui l'avaient sauvé, qui lui avaient rendu Linérès, il les voyait condamnés à la douleur.

Soudain, Pierre ressentit une commotion.

Jud venait de se mêler au groupe. Sans qu'on l'entendît venir, il avait quitté la « chambre », dans laquelle Jemkins et lui s'étaient rencontrés, et tout à coup il avait paru au milieu des auditeurs de Suzan.

— Suzan, fit-il d'un ton abaissé, prends avec toi ce brave Tril et aussi Top et Fall. Que Storm et Zinka te suivent. Ils serviront de courriers. Allez surveiller l'hacienda. Je veux savoir tout ce qui s'y produira.

Alors, Allan eut un soupir et fit mine de retourner dans sa retraite.

— Mon fils ! gémit Marahi.

Il la regarda. Il vint à elle, l'enlaça et la baisa doucement au front en murmurant :

— Pauvre mère !

Mais M^me^ Pariset, en quelque sorte poussée par les regards suppliants de Lilian, s'était avancée, tendant les bras, disant avec une inflexion caressante, où l'on sentait la reconnaissance éperdue de la malheureuse femme pour le sauveur de la jeune fille :

— Vous êtes aussi mon fils.

Les traits de Jud se contractèrent affreusement, sa bouche s'ouvrit, crispée, annonçant la protestation véhémente, puis un frisson sembla courir sur sa peau, trahissant l'effort violent, et il desserra son étreinte, s'enfuit, disparut dans l'ombre, dans la direction de l'alvéole, où ce torturé d'aujourd'hui emprisonnait sa surhumaine souffrance.

L'arrivée de Rouge-Fleur et de Porfirio Raëz que, selon son engagement, Frey Jemkins, de retour à l'hacienda de Agua Frida, avait remis aux Indiens qui l'accompagnaient, apporta quelque diversion à l'anxiété de tous.

Quand la Chinoise sut la visite matinale de Jemkins, elle marqua une inquiétude subite, et, au grand étonnement de l'assistance, elle se précipita vers le fond de l'excavation, se glissant dans l'une des alvéoles. Mais la curiosité de tous était émoussée par l'angoisse.

Elle ne se réveilla qu'en voyant reparaître la jolie Chinoise chargée d'une volumineuse serviette de cuir. On la considéra avec surprise, tandis qu'elle courait vers l'entrée, qu'elle s'assurait du contenu de l'enveloppe de maroquin… Et comme elle s'écriait, joyeuse, inconsciente d'exprimer sa pensée à haute voix :

— Il a refusé… Il me sauve la vie, il me conserve la confiance des autres.

L'Indienne lui toucha le bras.

— De qui parlez-vous, gracieuse Rouge-Fleur ?

La mignonne créature rougit légèrement, mais presque aussitôt redevenue maîtresse d'elle-même :

— De celui qui, en ce jour, m'a conservé non seulement l'existence, mais une somme énorme dont je suis dépositaire.

Puis, d'un ton grave :

— Vous n'avez pas encore déjeuné, Marahi ?

La vieille femme la toisa avec étonnement. L'interrogation de la jeune femme lui apparaissait sans lien avec la conversation en cours.

— Non, je le vois. Alors, vous me permettez de servir Jud Allan ?

Et quand les *lads*, tels une corvée militaire, vinrent disposer à l'entrée du temple le repas grossier préparé au campement, Rouge-Fleur se glissa dans la cellule d'Allan.

— Gentleman, fit-elle gracieusement, je tenais à vous exprimer ma gratitude. Je fus votre adversaire et vous m'avez généreusement sauvée…

Comme il semblait repousser l'éloge d'un geste de la main, elle reprit :

— Je n'insiste pas. Mais j'ai obtenu de nos compagnes de vous servir votre repas. Dans mon pays lointain, c'est ainsi que l'on marque son dévouement. Je vous demanderai donc quelle boisson vous préférez : eau fraîche ou pulque ?

Il répondit lentement :

— De l'eau.

Dans une envolée de jupes, elle regagna la salle principale du temple, se chargea des récipients rustiques contenant les aliments, d'une cruche emplie d'eau limpide, de tortillas (galettes de maïs), puis repartit vers la cellule.

Seulement une fois cachée au regard des autres habitants du sanctuaire par l'épais palier situé juste en face de l'entrée de la chambre souterraine, elle fit halte, se livra à quelques mouvements inexplicables, puis pénétra chez le prisonnier volontaire.

Elle disposa les mets devant lui et se retira bruyamment, exagérant le froufrou de ses jupes.

Une fois auprès de Marahi, elle l'entretint un instant à voix basse.

La conversation s'acheva par cette recommandation :

— Faites exactement ce que je dis. Moi, je vais me mettre à la recherche des lads qui surveillent Agua Frida… Je suis infiniment curieuse de savoir ce que veut faire Jemkins.

Sans que personne y fit attention dans le désordre général, Rouge-Fleur quitta bientôt le sanctuaire et gagna le campement.

L'Indienne, qui s'était avancée sur la plate-forme pour la suivre des yeux, la vit traverser le bivouac et gagner la passe accédant à la plaine d'Agua Frida.

Et quand la jolie Chinoise eut disparu, la femme rouge rentra, branlant la tête, son vieux visage ridé reflétait la douloureuse confusion de ses pensées.

Ce que fut cette journée, il est impossible de l'exprimer.

Dans l'obscurité du sanctuaire, sous le voile de désespérance répandu sur l'esprit de tous, chacun se sentait courbé, anéanti.

De temps à autre, le dogue Storm faisait irruption dans le sanctuaire.

Avec des gambades joyeuses, il remettait à Jud, sorti de la retraite au bruit, des feuillets sur lesquels les guetteurs avaient consigné au crayon le résultat de leurs observations.

À l'hacienda, Frey Jemkins paraissait radieux. Il s'agitait avec une ardeur extrême.

Il avait rassemblé autour de lui ses lieutenants et les *peones* qui, la veille au soir, l'entouraient en armes.

— Mes braves garçons, la police sera ici demain au jour ; rassurez-vous, elle ne pourra arrêter personne. Cette nuit, je vous conduirai tous hors de son atteinte. Nous sommes roulés pour une fois ; mais bah ! les gens riches ne manquent pas, et des gaillards comme nous sauront toujours se faire la part belle. Seulement, ce qu'il faut, c'est dépister les coquins campés au Val de Oro. Il faut qu'ils nous croient décidés à attendre l'attaque. Aussi, qu'un banquet monstre précède notre départ.

Étables, basse-cour, plantations avaient été mises au pillage.

Jemkins, lui, méthodique dans le désordre, s'était réservé le choix des vins dans la cave dont l'appellation coutumière disait la destination.

Il avait passé plus de deux heures dans la « Cave française ».

La nuit vint.

Comme poussé par une force invisible, Jud Allan quitta la cellule, où personne n'osait troubler sa rêverie désespérée.

Il vint à la plate-forme, s'assit au bord de l'escarpement et considéra le ravin, où dans l'ombre s'allumaient les feux de ses partisans, puis le ciel dont l'indigo se peuplait d'étoiles, ces foyers de l'infini autour desquels vont rêver les âmes curieuses ou dolentes.

Les âmes perçoivent les pensées inexprimées. Lilian eut l'impression qu'à cette heure elle occupait toute la pensée d'Allan. Et elle s'approcha de lui, s'assit à son côté, emprisonna l'une de ses mains dans les siennes.

Il la laissa faire, sans un mouvement, sans une parole, sans que ses yeux se détournassent de la voûte d'étoiles scintillant au-dessus de leurs têtes.

Soudain, un bruit monte du fond de la vallée. Une course précipitée martèle le silence.

Allan, Lilian ont un tressaillement. Ils abaissent leurs regards.

Marahi, Linérès, Chazelet, Grace, M^me^ Pariset s'avancent vers la corniche.

Lilian, dans un souffle, prononce :

— C'est Storm !

Le galop s'enfle. De l'obscurité jaillit un projectile vivant. C'est bien le dogue de Suzan.

Mais qu'a donc l'animal ? Il bondit, saute, échappant avec de petits cris étouffés aux mains des femmes qui le veulent saisir au collier.

Il passe entre elles, se jette d'un bond hors de la portée de Lilian, puis vient se planter en face de Jud, levant vers le jeune homme ses regards où brille une intelligence presque humaine, et aussi sa gueule puissante, entre les dents de laquelle il tient une large enveloppe.

Et le jeune homme surpris prend la missive, sans que le dogue fasse mine de la lui disputer. Il s'approche d'une torche, regarde.

— La signature de Jemkins ! fait-il à mi-voix.

Mais tous ceux qui l'aiment l'ont suivi. Ils sont là autour de lui. Ils ont entendu. Lilian s'est appuyée au bras de Jud et pensant à haute voix :

— Que veut-il encore, cet homme ? Lisez, Jud, lisez, je vous en prie.

Et Allan lit l'étrange lettre que voici :

« Mon cher Jud,

« Comment m'êtes-vous devenu cher ? Sur ma parole, je n'en sais rien… Vous qui avez conquis des grades universitaires, vous trouverez peut-être une explication, dont je serai privé par exemple.

« N'en ayez cure. Je me soucie des raisonnements comme un poisson d'un habit brodé. Je suis homme des faits… Le fait indéniable est que vous m'êtes devenu cher… Que m'importe le reste ?

« Donc, j'ai vu de vos affreux gamins, que le diable rôtisse ! surveiller l'hacienda tout cet après-midi.

« Et leur chien m'a suggéré l'idée de vous envoyer un petit bout d'adieu. D'abord parce que ce geste m'apparaît correct, ensuite qu'il me permet de vous expliquer certains détails que vous ne devineriez jamais. »

Allan s'interrompit un instant. Le ton singulier de la lettre, le mélange d'ironie et de vague tendresse répandu dans les lignes tracées par l'aventurier, lui apportaient un malaise indéfinissable.

Lilian au contraire semblait transfigurée. Elle supplia :

— Lisez, Jud, je vous en prie.

« Vous m'avez mis la tête à l'envers, mon cher Jud, écrivait Jemkins. Pourquoi ? Comment ? Je vous répète que je n'en sais rien.

« Vous avez employé votre vie à disloquer la mienne.

« Je ne vous en veux pas. Si j'avais pu prévoir quel gaillard vous deviendriez, je ne vous aurais certes pas abandonné tout petit, et alors… deux caractères de notre trempe…

« Mais je vous ai abandonné… Le hasard s'est amusé à nous mettre en opposition… Jusque-là je comprends.

« Après, c'est la bouteille à l'encre.

« Vous m'apparaissez un peu niais, immensément ridicule avec votre vertu.

« Ne vous récriez pas, Jemkins a toujours exprimé carrément sa pensée.

« Niais et ridicule, ai-je dit… Oui, voilà bien ma pensée… Alors, monsieur le philosophe, expliquez-moi un peu pourquoi je vous admire !

« Car je vous admire, et cela me chiffonne horriblement à cette heure, je ne me rends pas compte de ce qui peut susciter ce sentiment absurde.

« Oui, mille diables, ma partie est perdue à cause de vous… Ma vie était orientée de telle sorte, qu'il me fallait toujours triompher. Je suis battu, je dois sauter. Or, à cette heure, un peu dure à passer, je vous prie de le croire, il y aurait peut-être quelque plaisir à vous entraîner avec moi, vous, l'artisan de ma débâcle.

« Et bien ! *Je ne veux pas vous entraîner, moi !* »

Une seconde fois, Jud Allan leva la tête ; mais Lilian prononça d'une voix ardente :

— Continuez, ne vous arrêtez pas…

Il poursuivit :

« Bien plus, je vous permets de rester toujours Jud Allan. Ceux qui vous entourent sont vos amis ; ils vous aideront à cacher notre parenté.

« Quant à mes amis qui, je le reconnais, sont moins bien disposés à votre endroit, je vais les forcer au silence.

« Venez à l'hacienda sans retard. Les forces policières l'envahiront cette nuit, je pense, et peut-être ne vous serait-il pas agréable d'entendre leurs appréciations sur mon œuvre.

« Aussi, je vous presse… Vous pourrez me rendre, avant leur arrivée, un service que vous n'oserez pas me refuser.

« Me creuser un trou dans la pulqueria, m'y « enfouir, et ne dire à personne où je suis enterré.

« Une coquetterie, que voulez-vous. Je ne veux pas « être mesuré, même mort, par un service anthropométrique. Je ne veux pas que la police identifie le cadavre de Frey Jemkins.

« En retour de ce bon office, mon cher Jud Allan, je vous souhaite joie et prospérité.

« Frey Jemkins. »

. . . . . .

Jud avait prononcé les dernières lignes d'une voix sourde. Quand il se tut, les assistants parurent pris de vertige. Ils s'empressèrent joyeux au cou de Jud Allan, lui serrant les mains.

Lilian, parmi les sanglots qui la secouaient, murmurait :

— Sauvé ! Sauvé !

Et M^me^ Pariset, Marahi l'étreignaient à leur tour, avec ces mots bénis :

— Mon fils !

Et, la jeune fille, entraînant Jud, tous s'engagèrent dans leurs traces, sur la corniche descendant au Val de Oro.

Oh ! la sinistre marche dans la nuit, au milieu des plantations, du parc, où les victimes de Frey Jemkins avaient promené leur captivité.

Des idées inattendues s'enfonçaient aiguës dans leurs cerveaux.

Alors qu'ils étaient captifs, ils supposaient que nulle peine plus grande ne les saurait atteindre.

Qu'étaient leurs angoisses d'autrefois, auprès de celles de l'heure présente ? Une pensée seule les soutient, les pousse en avant. Donner à Jemkins la dernière satisfaction sollicitée par la lettre où il pardonne.

Car il a pardonné. Même son souci de n'être point mensuré ne démontre-t-il pas le désir de ne laisser aucune trace légale de son existence ? N'est-ce point encore protéger l'incognito qu'il voulait assurer à Jud Allan ?

Pour une fois, le crime fut plus clément que la vertu !

Mais le groupe désolé parvient devant l'hacienda. Un silence de tombeau y règne. Pourtant, à travers les stores de toile qui obstruent les fenêtres du grand salon, transsudent des clartés.

La porte est ouverte au large. Lilian et Chazelet y pénètrent les premiers.

Tous deux parcourent le corridor accédant au salon. Leurs compagnons les imitent, se sentant froid au cœur des résonances lugubres de leurs pas sur le dallage.

Un cri étranglé s'échappe de toutes les lèvres.

Chazelet a poussé la haute porte, dans la baie de laquelle s'encadre un tableau qui semble enfanté par une imagination délirante de justicier.

Une vaste table fait le tour de la salle, bordée de chaque côté de convives. Voici Frey Jemkins entouré de ses lieutenants : Jetty, Tom, Elisalt, Todero, Zirini… puis toute la troupe de *peones*, *vaqueros*, *pulqueros*, etc.

On s'attend à les entendre hurler, chanter, rugir… Attente vaine… Aucun bruit. Nulle voix avinée ne traverse le silence angoissant.

Et puis, quelle immobilité terrifiante !

Celui-ci est renversé en arrière sur son siège, la face distendue par un rire immobile. Sa bouche demeure ouverte, ses muscles contractés, dans une gaieté que la mort a pétrifiée de sa main de glace.

Son voisin, le coude sur la table, élève son verre à hauteur de sa bouche… Sa soif s'est éteinte à jamais. Jamais il ne boira ce vin doré qu'irise la flamme des bougies.

D'autres offrent des faces angoissées… Ont-ils eu conscience de quitter la vie ? Mystère. Mais tous sont morts, morts en dégustant les boissons évidemment empoisonnées par Jemkins.

Frey, lui, est assis carrément, le buste droit, la tête rejetée en arrière. Un sourire mystérieux séjourne sur ses traits. Il savait la fin toute proche, lui qui l'avait préparée. Il a soigné son attitude. On sent que sa dernière pensée a été une ironie pour ceux qui gisent autour de lui.

Il est mort dans une hécatombe. Comme ces souverains fastueux de l'antique Asie, qui entraînaient sur leurs bûchers géants leurs femmes, leurs serviteurs, Jemkins a voulu que tous les siens quittassent la terre en même temps que lui. Et son geste figé, son ricanement disent sa satisfaction du dernier sacrifice réussi.

Et plus pâle que les morts, en une allure spectrale, Lilian va vers le chef de bandits qui, si longtemps, a exploité les deux mondes.

— Ta dernière pensée fut bonne, murmure-t-elle. Jemkins, meurtrier de mon père, bourreau de maman, de moi-même, je te pardonne.

— À la bonne heure ! s'écrièrent des voix rieuses, maintenant nous aurons un *roi* et une *reine*.

Tous font volte-face. Sur le seuil, Rouge-Fleur, avec, auprès d'elle, Tril et ses petits camarades, le dogue Storm, de nouveau monté par Zinka, se tiennent radieux, épanouis…

Grace, Linérès, Chazelet, gagnés par la griserie du bonheur inespéré, se mirent de la partie. Jud se reprit le premier.

— Je veux assurer la sépulture qui m'a été demandée.

Il désignait Jemkins.

. . . . . .

Au matin, quand les détachements de police, simultanément débarqués en plusieurs points de la côte, envahirent Agua Frida, ils trouvèrent cinquante cadavres attablés dans le grand salon de l'hacienda. Beaucoup furent reconnus. Mais nulle part ne se présenta trace de Frey Jemkins.

Selon son désir, Jud Allan lui avait assuré la cachette inviolable d'une tombe ignorée.

Seul, l'illustre habitant de la Maison Blanche, à Washington, connut la vérité, et il laissa s'accréditer le bruit que Frey Jemkins avait succombé sous les coups de maîtres chanteurs, lesquels, afin de lui extorquer des fonds considérables, s'étaient évertués à le compromettre en lui attribuant une participation à leurs crimes.

Ce faisant, l'homme d'État accueillit la requête que Jud Allan lui avait adressée dès le lendemain de son dernier jour d'épreuve.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique Wikisource[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence Creative Commons BY-SA 3.0[2] ou, à votre convenance, celles de la licence GNU FDL[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à cette adresse[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- JLTB34
- Acélan
- Cantons-de-l'Est
- Hepsema
- Tylwyth Eldar
- Aristoi
- TptBot
- Hsarrazin
- Jahl de Vautban
- M0tty
- Ernest-Mtl

1. ↑ http://fr.wikisource.org
2. ↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr
3. ↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html
4. ↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur